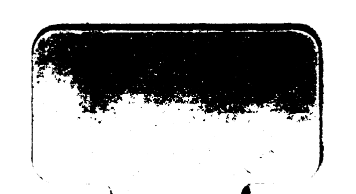

VE RI TAS



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON.

TOME XXXIX.

DE L'IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON,

AVEC LES DESCRIPTIONS ANATOMIQUES

DE DAUBENTON,

SON COLLABORATEUR.

XXXIX.

NOUVELLE ÉDITION,

COMMENCÉE PAR FEU M. LAMOUROUX, PROFESSEUR D'HISTOIRE NATURELLE;

ET CONTINUÉE PAR M. A. G. DESMAREST,

Membre titulaire de l'Académie royale de Médecine, professeur de Zoologie à l'École royale vétérinaire d'Alfort, membre de la Société philomathique, etc.

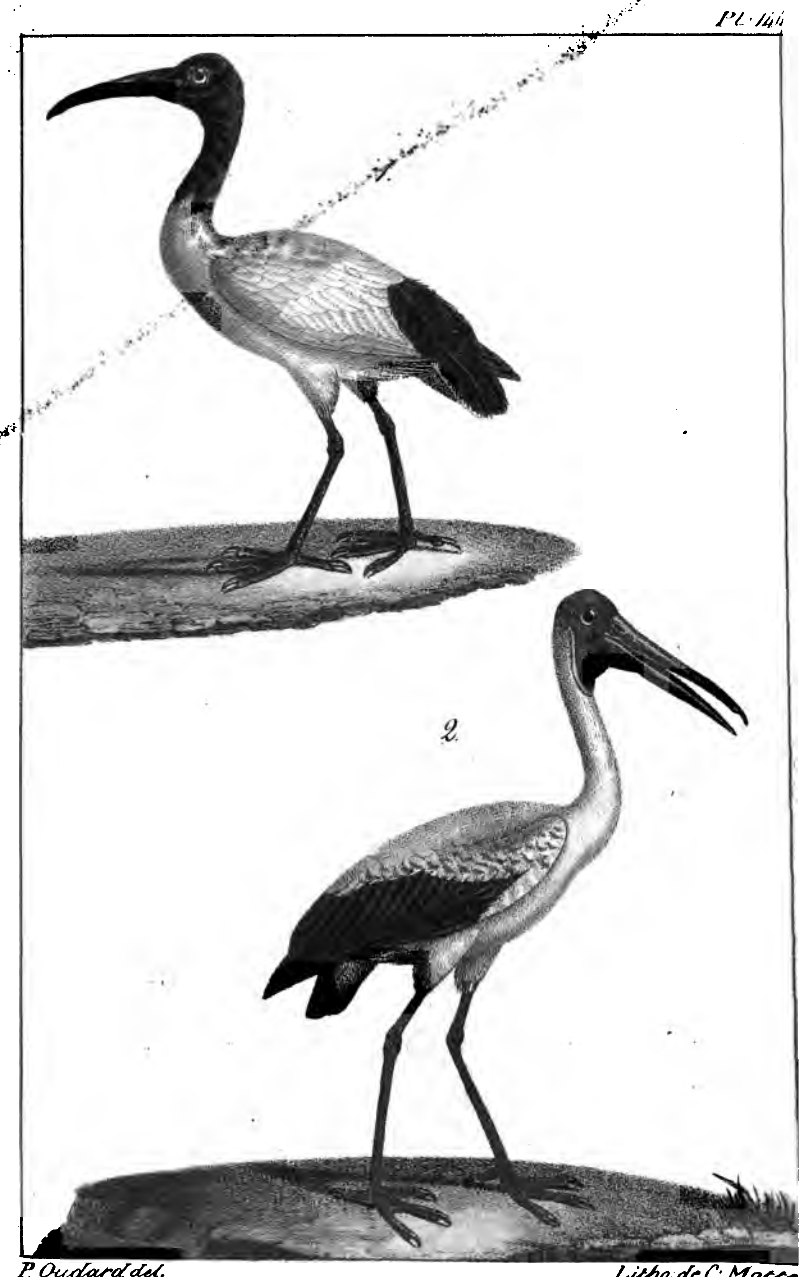
OISEAUX.—TOME X.

A PARIS,

CHEZ LADRANGE ET VERDIÈRE,

LIBRAIRES, QUAI DES AUGUSTINS.

1830.



P. Oudard del. Litho: de C. Motte

1. L'Ibis Sacré, 2. L'Ibis blanc.

HISTOIRE NATURELLE.

L'IBIS.[1-2]

De toutes les superstitions qui aient jamais infecté la raison et dégradé, avili l'espèce humaine, le culte des animaux serait sans doute la plus honteuse, si l'on n'en considérait pas l'origine et les premiers motifs : comment l'homme en effet a-t-il pu s'abaisser jusqu'à l'adoration des bêtes? Y a-t-il une preuve plus évidente de notre état de

(1) Ἶβις en grec : les Romains adoptèrent ce nom. L'ibis n'en a point dans les langues de l'Europe, comme inconnu à ces climats. Selon Albert, il se nommait en égyptien *Leheras*. On trouve dans Avicenne le mot *anschuz*, pour signifier l'ibis; mais saint Jérôme traduit mal *janschuph* (Levitic., II, Isai., 34), par ibis, puisqu'il s'agit là d'un oiseau de nuit. Quelques interprètes rendent par *ibis* le mot hébreu *tinschemet*.

(2) Cet article purement historique ne se rapporte pas à un assez grand oiseau d'Afrique décrit ci-après sous le nom d'*Ibis blanc;* mais à une espèce voisine du courlis, que MM. Cuvier et Savigny ont fait connaître avec détail. C'est l'*Ibis religiosa*, Cuv., ou *Tantalus æthiopicus*, Lath.; le véritable ibis des Égyptiens. Desm. 1829.

misère dans ces premiers âges où les espèces nuisibles, trop puissantes et trop nombreuses, entouraient l'homme solitaire, isolé, dénué d'armes et des arts nécessaires à l'exercice de ses forces? ces mêmes animaux devenus depuis ses esclaves, étaient alors ses maîtres, ou du moins des rivaux redoutables; la crainte et l'intérêt firent donc naître des sentiments abjects et des pensées absurdes, et bientôt la superstition recueillant les unes et les autres, fit également des dieux de tout être utile ou nuisible.

L'Égypte est l'une des contrées où ce culte des animaux s'est établi le plus anciennement et s'est conservé, observé le plus scrupuleusement pendant un grand nombre de siècles; et ce respect religieux qui nous est attesté par tous les monuments, semble nous indiquer que dans cette contrée les hommes ont lutté très-long-temps contre les espèces malfaisantes.

En effet, les crocodiles, les serpents, les sauterelles et tous les autres animaux immondes renaissaient à chaque instant, et pullulaient sans nombre sur le vaste limon d'une terre basse profondément humide et périodiquement abreuvée par les épanchements du fleuve; et ce limon fangeux fermentant sous les ardeurs du tropique, dut soutenir long-temps et multiplier à l'infini toutes ces générations impures, informes, qui n'ont cédé la terre à des habitants plus nobles que quand elle s'est épurée.

Des essaims de petits serpents venimeux, nous disent les premiers historiens (1), *sortis de la vase échauffée des marécages et volant en grandes troupes, eussent causé la ruine de l'Égypte, si les ibis ne fussent venus à leur rencontre pour les combattre et les détruire;* n'y a-t-il pas toute apparence que ce service, aussi grand qu'inattendu, fut le fondement de la superstition qui supposa dans ces oiseaux tutélaires quelque chose de divin? les prêtres accréditèrent cette opinion du peuple; ils assurèrent que les dieux, s'ils daignaient se manifester sous une forme sensible, prendraient la figure de l'ibis. Déjà dans la grande métamorphose, leur dieu bienfaisant, *Thoth* ou Mercure, inventeur des arts et des lois, avait subi cette transformation (2); et Ovide fidèle à cette antique mythologie, dans le combat des Dieux et des Géants, cache Mercure sous les ailes d'un ibis, etc. (3): mais mettant toutes ces fables à part, il nous restera l'histoire des combats de ces oiseaux contre les serpents. Hérodote assure être allé sur les lieux pour en être témoin; « non loin de *Butus*, dit-il,

(1) Herodot. Euterp., num. 76. Élien, Solin, Marcellin, d'après toute l'antiquité. — « De serpentibus memorandi maximè; quos parvos « admodum, sed veneni præsentis, certo anni tempore, ex limo concre- « tarum paludum emergere, in magno examine volantes Ægyptum ten- « dere, atque in ipso introitu finium, ab avibus quas ibides vocant, « adverso agmine excipi pugnâque confici traditum est. » Mela., lib III, cap. 8.

(2) Plat. in Phædr.

(3) Metam., lib. V.

« aux confins de l'Arabie, où les montagnes s'ou-
« vrent sur la vaste plaine de l'Égypte, j'ai vu les
« champs couverts d'une incroyable quantité d'os-
« sements entassés, et des dépouilles des reptiles
« que les ibis y viennent attaquer et détruire au
« moment qu'ils sont près d'envahir l'Égypte (1). »
Cicéron cite ce même fait en adoptant le récit d'Hérodote (2), et Pline semble le confirmer lorsqu'il représente les Égyptiens invoquant religieusement leurs ibis à l'arrivée des serpents (3).

On lit aussi dans l'historien Josèphe, que Moïse allant en guerre contre les Éthiopiens, emporta dans des cages de *papyrus*, un grand nombre d'ibis pour les opposer aux serpents (4). Ce fait qui n'est pas fort vraisemblable, s'explique aisément par un autre fait rapporté dans la description de l'Égypte par M. de Maillet: « Un oiseau, dit-il,

---

(1) « Est autem Arabiæ locus ad Butum urbem ferè positus, ad quem « locum ego me contuli inquirens de serpentibus volucribus. Eò quum « perveni ossa serpentum aspexi et spinas, multitudine supra modum « ad enarrandum; spinarum quippe acervi erant etiam magni, et his « alii atque alii minores, ingenti numero; est autem hic locus ubi spinæ « jacebant hujusce modi : ex arctis montibus introïtus in vastam pla- « nitiem Ægyptiæ contiguam. Fertur ex Arabiâ serpentes alatos ineunte « statim vere in Ægyptum volare, sed iis ad ingressum illius planitiei « occurrentes aves ibides non permittere, sed ipsos interimere. Et ob « id opus ibin magno honore ab Ægyptiis haberi Arabes aiunt, confi- « tentibus et ipsis Ægyptiis, idcirco se his avibus honorem exhibere. » Herodot. Euterp., nos 75, 76. Ex interpret. Laur. Vallæ.

(2) Lib. I, de nat. Deorum.

(3) Hist. nat., lib. X, cap. 28.

(4) Antiq. Judaïc., lib. II, cap. 10.

« qu'on nomme *Chapon de Pharaon* (et qu'on re-« connaît pour l'ibis), suit pendant plus de cent « lieues les caravanes qui vont à la Mecque, pour « se repaître des voieries que la caravane laisse « après elle; et en tout autre temps il ne paraît « aucun de ces oiseaux sur cette route (1). » L'on doit donc penser que les ibis suivirent ainsi le peuple hébreu dans sa course en Égypte; et c'est ce fait que Josèphe nous a transmis en le défigurant, et en attribuant à la prudence d'un chef merveilleux, ce qui n'était qu'un effet de l'instinct de ces oiseaux; et cette armée contre les Éthiopiens et les cages de papyrus, ne sont là que pour embellir la narration, et agrandir l'idée qu'on devait avoir du génie d'un tel commandant.

Il était défendu, sous peine de la vie, aux Égyptiens, de tuer les ibis (2); et ce peuple, aussi triste que vain, fut inventeur de l'art lugubre des momies, par lequel il voulait, pour ainsi dire, éterniser la mort, malgré la nature bienfaisante, qui travaille sans cesse à en effacer les images; et non seulement les Égyptiens employaient cet art des embaumements pour conserver les cadavres humains, mais ils préparaient avec autant de soin les corps de leurs animaux sacrés (3). Plusieurs

(1) Description de l'Égypte, partie II, page 23.

(2) Herodot. *Ubi supra.*

(3) Belon renvoie à son livre *De medicato cadavere*, pour les diverses manières dont les Égyptiens faisaient embaumer, ou, comme il dit, *confire* les ibis, et dans cet ouvrage il n'en dit autre chose, sinon qu'on les trempait dans la *cedria*, comme toutes les autres momies.

puits des momies dans la plaine de Saccara, s'appellent *Puits des Oiseaux*, parce qu'on n'y trouve en effet que des oiseaux embaumés, et surtout des ibis renfermés dans de longs pots de terre cuite, dont l'orifice est bouché d'un ciment. Nous avons fait venir plusieurs de ces pots, et après les avoir cassés, nous avons trouvé dans tous, une espèce de poupée formée par les langes qui servent d'enveloppes au corps de l'oiseau, dont la plus grande partie tombe en poussière noire en développant son *suaire :* on y reconnaît néanmoins tous les os d'un oiseau avec des plumes empâtées dans quelques morceaux qui restent solides. Ces débris nous ont indiqué la grandeur de l'oiseau, qui est à-peu-près égale à celle du courlis; le bec qui s'est trouvé conservé dans deux de ces momies, nous en a fait reconnaître le genre : ce bec a l'épaisseur de celui de la cigogne, et par sa courbure il ressemble au bec du courlis, sans néanmoins en avoir les canelures; et comme la courbure en est égale sur toute sa longueur (1), il paraît par ces caractères qu'on doit placer l'ibis entre la cigogne et le courlis; en effet, il tient de si près à ces deux genres d'oiseaux, que les naturalistes modernes l'ont rangé avec les derniers, et que les anciens l'avaient placé avec le premier. Hérodote avait très-bien caractérisé l'ibis, en disant qu'il a le *bec fort arqué et la jambe haute comme la grue ;* il en

(1) Voyez un de ces becs représenté dans Edwards, planche 105.

distingue deux espèces (1), « la première, dit-il, a « le plumage tout noir; la seconde, qui se ren« contre à chaque pas, est toute blanche, à l'ex« ception des plumes de l'aile et de la queue qui « sont très-noires, et du dénuement du cou et de « la tête qui ne sont couverts que de la peau. »

Mais ici il faut dissiper un nuage jeté sur ce passage d'Hérodote, par l'ignorance des traducteurs, ce qui donne un air fabuleux et même absurde à son récit. Au lieu de rendre, τῶν δὲν ποσί μᾶλλον εἰλευμενῶν τοισί ἀνθρωποισι, à la lettre: *quæ pedibus hominum obversantur sæpius*; « celles « qu'on rencontre à chaque pas. » On a traduit, *hæ quidem habent pedes veluti hominis.* « Ces « ibis ont les pieds faits comme ceux de l'homme. » Les naturalistes ne comprenant pas ce que pouvait signifier cette comparaison disparate, firent, pour l'expliquer ou la pallier, d'inutiles efforts. Ils imaginèrent qu'Hérodote, décrivant l'ibis blanc, avait eu en vue la cigogne, et avait pu abusivement caractériser ainsi ses pieds, par la faible ressemblance que l'on peut trouver des ongles aplatis

(1) « Ejus avis species talis est, nigra tota vehementer est, cruribus « instar gruis, rostro maximum in modum adunco..... et hæc quidem « species est nigrarum quæ cum serpentibus pugnant. At earum quæ « ante pedes hominibus versantur magis (nam duplices ibides sunt), « nudum caput ac totum collum, pennæ candidæ, præter caput cervicemque, et extrema alarum et natium, hæc omnia quæ dixi sunt vehe« menter nigra, crura verò et rostrum alteri consentanea. » Euterp., num. 76.

de la cigogne à ceux de l'homme; cette interprétation satisfaisait peu; et l'ibis aux pieds humains aurait dû dès-lors être relégué dans les fables: cependant il fut admis comme un être réel sous cette absurde image; et l'on ne peut qu'être étonné de la trouver encore aujourd'hui exprimée tout entière, sans discussion et sans adoucissement, dans les Mémoires d'une savante Académie (1); tandis que cette chimère n'est, comme l'on voit, que le fruit d'une méprise du traducteur de ce premier historien grec, que sa candeur à prévenir de l'incertitude de ses récits, quand il ne les fait que sur des rapports étrangers, eût dû faire plus respecter dans les sujets où il parle d'après lui-même.

Aristote en distinguant, comme Hérodote, les deux espèces d'ibis, ajoute que la blanche est répandue dans toute l'Égypte, excepté vers Peluse, où l'on ne voit au contraire que des ibis noirs qui ne se trouvent pas dans tout le reste du pays (2). Pline répète cette observation particulière (3); mais du reste, tous les anciens, en dis-

(1) « L'autre espèce (l'ibis blanc) a les pieds taillés comme les pieds « humains. » Mémoire de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tome IX, page 28.

(2) « Ibes in Ægypto duum sunt generum : aliæ candidæ, aliæ nigræ. « Cæterâ in terrâ Ægypti albæ sunt; in Pelusio non sunt : contra in illâ « non sunt nigræ, in Pelusio sunt. » Hist. animal., lib. IX, cap. 27.

(3) « Ibis circa Pelusium tantùm nigra est; cæteris omnibus locis can- « dida. » Hist. nat., lib. X, cap. 30.

tinguant les deux ibis par la couleur, semblent leur donner en commun tous les autres caractères, figure, habitudes, instinct, et leur domicile de préférence en Égypte, à l'exclusion de toute autre contrée (1). On ne pouvait même, suivant l'opinion commune, les transporter hors de leur pays, sans les voir consumés de regret (2). Cet oiseau si fidèle à sa terre natale, en était devenu l'emblême : la figure de l'ibis, dans les hiéroglyphes, désigne presque toujours l'Égypte, et il est peu d'images ou de caractères, qui soient plus répétés dans tous les monuments. On voit ces figures d'ibis, sur la plupart des obélisques; sur la base de la statue du Nil, au *Belvédère* à Rome, de même qu'au jardin des Tuileries à Paris. Dans la médaille d'Adrien, où l'Égypte paraît prosternée, l'ibis est à ses côtés; on a figuré cet oiseau avec l'éléphant, sur les médailles de Q. Marius, pour désigner l'Égypte et la Libye théâtres de ses exploits, etc.

D'après le respect populaire et très-ancien pour cet oiseau fameux, il n'est pas étonnant que son histoire ait été chargée de fables; on a dit que les ibis se fécondaient et engendraient par le bec (3); Solin paraît n'en pas douter; mais Aristote se

(1) Strabon en place aussi sur un lac d'eau douce, vers Lichas, aux extrémités de l'Afrique, *in extremâ Africâ*.

(2) Ælien.

(3) Idem.

moque avec raison de cette idée de pureté virginale dans cet oiseau sacré (1). Pierius parle d'une merveille d'un genre bien opposé, il dit que selon les anciens, le basilic naissait d'un œuf d'ibis, formé dans cet oiseau des venins de tous les serpents qu'il dévore; ces mêmes anciens ont encore écrit que le crocodile et les serpents, touchés d'une plume d'ibis, demeuraient immobiles comme par enchantement, et que souvent même ils mouraient sur-le-champ. Zoroastre, Démocrite et Philé ont avancé ces faits; d'autres auteurs ont dit que la vie de cet oiseau divin était excessivement longue; les prêtres d'Hermopolis prétendaient même qu'il pouvait être immortel, et pour le prouver, ils montrèrent à Appion un ibis si vieux (2), disaient-ils, qu'il ne pouvait plus mourir.

Ce n'est là qu'une partie des fictions enfantées dans la religieuse Égypte, au sujet de cet ibis; la superstition porte tout à l'excès; mais si l'on considère le motif de sagesse que put avoir le législateur, en consacrant le culte des animaux utiles; on sentira qu'en Égypte il était fondé sur la nécessité de conserver et de multiplier ceux qui pouvaient s'opposer aux espèces nuisibles. Cicéron (3) remarque judicieusement, que les Égyp-

---

(1) *De generat. animal.*, lib. III, cap. 6.

(2) Appion, apud Ælian.

(3) « Ægyptii nullam Belluam, nisi ob aliquam utilitatem quam ex « eâ caperent, consecrarunt; velut ibes, maximam vim serpentium con- « ficiunt, cum sint aves excelsæ, cruribus rigidis, corneo proceroque

tiens n'eurent d'animaux sacrés que ceux desquels il leur importait que la vie fût respectée, à cause de la grande utilité qu'ils en tiraient (1); jugement sage et bien différent de celui de l'impétueux Juvénal, qui compte parmi les crimes de l'Égypte, sa vénération pour l'ibis, et déclame contre ce culte, que la superstition exagéra sans doute, mais que la sagesse dut maintenir; puisque telle est en général la faiblesse de l'homme, que les législateurs les plus profonds ont cru devoir en faire le fondement de leurs lois.

En nous occupant maintenant de l'histoire naturelle, et des habitudes réelles de l'ibis, nous lui

---

« rostro; avertunt pestem ab Ægypto, cùm volucres angues, ex vastitate Libyæ, vento africo invectas, interficiunt atque consumunt, ex « quo fit ut illæ nec morsu vivæ noceant nec odore mortuæ; eam ob « rem invocantur ab Ægyptiis Ibes. » De nat. Deorum, lib. I.

Nota. Je ne puis m'empêcher de remarquer ici une méprise de M. Perrault sur ce passage; il dit (anciens Mémoires de l'Académie, tome III, partie 3), « que suivant le témoignage de Cicéron, le cadavre de l'ibis « ne sent jamais mauvais; » et là-dessus il observe que celle qui fut disséquée, quoique morte depuis plusieurs jours, n'était point infecte; dans ce préjugé il lui trouve même *une odeur agréable.* Il se peut que l'ibis, comme tous les oiseaux de chair sèche, soit long-temps avant de se corrompre; mais pour le passage de Cicéron, il est clair qu'il se rapporte aux serpents, « qui, dit-il, ainsi dévorés par les ibis, ne nuisent vivants « par leurs morsures, ni morts par leur puanteur. »

(1) Il paraît difficile d'abord d'appliquer cette raison au culte du crocodile; mais outre qu'il n'était adoré que dans une seule ville du Nome Arsinoïte, et que l'ichneumon son antagoniste l'était dans toute l'Égypte; cette ville des crocodiles ne les adorait que par crainte et pour les tenir éloignés par un culte, à la vérité insensé, d'un lieu où naturellement le fleuve ne les avait point portés.

reconnaîtrons non seulement un appétit véhément de la chair de serpents, mais encore une forte antipathie contre tous les reptiles: il leur fait la plus cruelle guerre. Belon assure qu'il va toujours les tuant, quoique rassasié (1). Diodore de Sicile dit que jour et nuit l'ibis se promène sur la rive des eaux, guettant les reptiles, cherchant leurs œufs et détruisant en passant les scarabées et les sauterelles (2). Accoutumés au respect qu'on leur marquait en Égypte, ces oiseaux venaient sans crainte au milieu des villes; Strabon rapporte qu'ils remplissaient les rues et les carrefours d'Alexandrie, jusqu'à l'importunité et à l'incommodité, consommant, à la vérité les immondices, mais attaquant aussi ce qu'on mettait en réserve, et souillant tout de leur fiente; inconvénients qui pouvaient en effet choquer un Grec délicat et poli, mais que des Égyptiens, grossièrement religieux, souffraient avec plaisir.

Ces oiseaux posent leur nid sur les palmiers, et le placent dans l'épaisseur des feuilles piquantes pour le mettre à l'abri de l'assaut des chats leurs ennemis (3). Il paraît que la ponte est de quatre œufs, c'est du moins ce que l'on peut inférer de l'explication de la table Isiaque par Pignorius; il est dit que l'ibis marque sa ponte par les mêmes

(1) Nature des Oiseaux, page 200.

(2) Apud Aldrov., tome III, page 315.

(3) Phile *de propriet. animal.*

nombres que la lune marque ses temps, *ad lunæ rationem ova fingit* (1); ce qui ne paraît pouvoir s'entendre autrement, qu'en disant avec le docteur Shaw, que l'ibis fait autant d'œufs qu'il y a de phases de la lune, c'est-à-dire quatre. Ælien expliquant pourquoi cet oiseau est consacré à la lune, indique la durée de l'incubation, en disant qu'il met autant de jours à faire éclore ses petits (2), que l'astre d'Isis en met à parcourir le cercle de ses phases (3).

Pline et Galien attribuent à l'ibis, l'invention du clystère comme celle de la saignée à l'hippopotame (4); *et ce ne sont point*, ajoute le premier, *les seules choses où l'homme ne fut que le disciple de l'industrie des animaux* (5). Selon Plutarque,

(1) Mens. Isid. explic., page 76.

(2) Plutarque nous assure que le petit ibis venant de naître pèse deux dragmes. De Isid. et Osir.

(3) Clément Alexandrin, décrivant les repas religieux des Égyptiens, dit qu'entre autres objets, on portait à l'entour des convives un ibis; cet oiseau par le blanc et le noir de son plumage étant l'emblème de la lune obscure et lumineuse. Stromat, lib. V, page 671. Et suivant Plutarque (de Isid. et Osir.), on trouvait dans la manière dont le blanc était tranché avec le noir dans ce plumage, une figure du croissant de l'astre des nuits.

(4) Galen., liv. de Phlebot.

(5) « Simile quiddam (solertiæ hippopotami, sibi junco venam aperientis), et volucris in eadem Ægypto monstravit, quæ vocatur ibis : « rostri aduncitate per eam partem se perluens, quâ reddi ciborum onera « maxime salubre est. Nec hæc sola a multis animalibus reperta sunt « usui futura et homini. » Plin., lib. VIII, cap. 26. — « Purgationem « quâ ibis utitur, salsuginem adhibens, advertisse et imitati postea « Ægyptii dicuntur. » Plut. de Solert.

l'ibis ne se sert pour cela que d'eau salée, et M. Perrault dans sa description anatomique de cet oiseau, prétend avoir remarqué le trou du bec par lequel l'eau peut être lancée.

Nous avons dit que les anciens distinguaient deux espèces d'ibis, l'une blanche et l'autre noire; nous n'avons vu que la blanche, et nous l'avons fait représenter dans nos planches enluminées; et à l'égard de l'ibis noir, quoique M. Perrault prétende qu'il a été apporté en Europe, plus souvent que l'ibis blanc, cependant aucun naturaliste ne l'a vu depuis Belon, et nous n'en savons que ce qu'en a dit cet observateur.

L'IBIS BLANC.* [1]

TANTALE D'AFRIQUE, CUV.; *Tantalus Ibis*, Linn. (2).

Cet oiseau est un peu plus grand que le courlis et l'est un peu moins que la cigogne : sa longueur de la pointe du bec au bout des ongles, est d'environ trois pieds et demi : Hérodote en donne la description, en disant que cet oiseau a les jambes hautes et nues; la face et le front également dénués de plumes; le bec arqué; les pennes de la queue et des ailes noires, et le reste du plumage blanc. Nous ajouterons à ces caractères quelques autres traits dont Hérodote n'a pas fait mention : le bec est arrondi et terminé en pointe mousse;

* Voyez les planches enluminées, n° 389.

(1) « Ibis non ex toto nigra. » Prosper. alp. Ægypt., vol. I, page 199. — « Ardea capite lævi, corpore albo, rostro flavescente, apice pedibusque « nigris... Ibis. » Linnæus, Syst. nat. ed. X, Gen. 76, Sp. 18. — Nume- « nius sordidè albo-rufescens; capite anteriore nudo, rubro; lateribus « rubro-purpureo et carneo colore maculatis; remigibus majoribus ni- « gris; rectricibus sordidè albo-rufescentibus, rostro in exortu dilutè lu- « teo, in extremitate aurantio; pedibus griseis.... Ibis candida. » Brisson, Ornithol., tome V, pag 349.

(2) Cet oiseau du Sénégal n'est pas, ainsi qu'on l'a cru long-temps, l'ibis des anciens. Le véritable ibis appartient à un sous-genre du genre Bécasse établi par M. Cuvier, et qui renferme également l'ibis ou courlis rouge d'Amérique, et l'ibis ou courlis vert d'Europe. DESM. 1829.

le cou est d'une grosseur égale dans toute sa longueur; et il n'est pas garni de plumes pendantes comme le cou de la cigogne.

M. Perrault ayant décrit et disséqué un de ces oiseaux, qui avait vécu à la ménagerie de Versailles (1), en fit la comparaison avec la cigogne, et il trouva que celle-ci était plus grande, mais que l'ibis avait à proportion le bec et les pieds plus longs; dans la cigogne, les pieds n'avaient que quatre parties de la longueur totale de l'oiseau, et dans l'ibis, ils en avaient cinq, et il observa la même différence proportionnelle entre leurs becs et leurs cous; les ailes lui parurent fort grandes; les pennes en étaient noires, et du reste tout le plumage était d'un blanc un peu roussâtre, et n'était diversifié que par quelques taches pourprées et rougeâtres sous les ailes; le haut de la tête, le tour des yeux et le dessous de la gorge étaient dénués de plumes et couverts d'une peau rouge et ridée; le bec à la racine était gros, arrondi, il avait un pouce et demi de diamètre, et il était courbé dans toute sa longueur; il était d'un jaune-clair à l'origine, et d'un orangé foncé vers l'extrémité; les côtés de ce bec sont tranchants et assez durs pour couper les serpents (2), et c'est probablement de cette manière que cet oiseau les détruit; car son bec ayant la pointe mousse et

(1) Anciens mémoires de l'Académie, tome III, partie 3.

(2) « Corneo proceroque rostro. » Cicer. ubi supra.

comme tronquée, ne les percerait que difficilement.

Le bas des jambes était rouge, et cette partie à laquelle Belon ne donne pas un pouce de longueur, dans sa figure de l'ibis noir, en avait plus de quatre dans cet ibis blanc; elle était, ainsi que le pied, toute garnie d'écailles hexagones; les écailles qui recouvrent les doigts étaient coupées en tables; les ongles étaient pointus, étroits et noirâtres; des rudiments de membrane bordaient des deux côtés le doigt du milieu, et ne se trouvaient que du côté intérieur dans les deux autres doigts.

Quoique l'ibis ne soit point granivore, son ventricule est une espèce de gésier, dont la membrane interne est rude et ridée; on a vu plus d'une fois ces conformations disparates dans l'organisation des oiseaux: par exemple, on a remarqué dans le casoar, qui ne mange point de chair, un ventricule membraneux comme celui de l'aigle (1).

M. Perrault trouva aux intestins quatre pieds

(1) Une particularité intéressante de cette description concerne la route du chile dans les intestins des oiseaux: on fit des injections dans la veine mésentérique d'une des cigognes que l'on disséquait avec l'ibis, et la liqueur passa dans la cavité des intestins; de même ayant rempli de lait une portion de l'intestin, et l'ayant lié par les deux bouts, la liqueur comprimée passa dans la veine mésentérique. Peut-être, ajoute l'anatomiste, cette voie est-elle commune à tout le genre des oiseaux: et comme on ne leur a point trouvé de veines lactées, on peut soupçonner avec raison que c'est là la route du chile, pour passer des intestins dans le mésentère.

huit pouces de longueur; le cœur était médiocre, et non pas excessivement grand comme l'a prétendu Mérula (1); la langue très-courte, cachée au fond du bec, n'était qu'un petit cartilage recouvert d'une membrane charnue; ce qui a fait croire à Solin que cet oiseau n'avait point de langue; le globe de l'œil était petit, n'ayant que six lignes de diamètre. « Cet ibis blanc, dit M. Perrault, et un autre « qu'on nourrissait encore à la Ménagerie de Ver« sailles, et qui avaient tous deux été apportés « d'Égypte, étaient les seuls oiseaux de cette es« pèce que l'on eût jamais vus en France. » Selon lui, toutes les descriptions des auteurs modernes n'ont été prises que sur celles des anciens. Cette remarque me paraît assez juste, car Belon n'a ni décrit ni même reconnu l'ibis blanc en Égypte, ce qui ne serait pas vraisemblable si l'on ne supposait pas qu'il l'a pris pour une cigogne; mais cet observateur est à son tour le seul des modernes qui nous ait dépeint l'ibis noir.

---

(1) Memorab., lib. III, cap. 1.

L'IBIS NOIR.[1]

Tantalus niger, Linn., Gmel. (2).

Cet oiseau, dit Belon, *est un peu moins gros qu'un courlis*; il est donc moins grand que l'ibis blanc, et il doit être aussi moins haut de jam-

(1) Ibis. Belon, Nat. des Oiseaux, page 199, avec une figure qui, suivant toute apparence, est très-peu exacte; la même, Portraits d'oiseaux, pag. 44, *b*, sous le nom d'*espèce de cigogne noire*. — Gesner, Avi., pag. 567. — Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 312. — Villughby, Ornithol., pag. 312. — Rai, Synops. avi., pag. 98. — Jonston, Avi., pag. 101. *Nota*. Ces naturalistes ne parlent de l'ibis noir, et n'en donnent la figure que d'après Belon. — Ibis. Prosp. Alp. Ægypt., vol. I, pag. 199. — Moehring, Avi., Gen. 80. — Ibis nigra, Charlet. Exercit., pag. 108, n° 2. Idem, Onomazt, pag. 102, n° 2. — Numenius holosericus. Klein, Avi., pag. 110, n° 9. — Gallinago silvestris aquatica. Gaz. Rup. Besl. figure mauvaise, page 19. — Mus. Besl., page 31, n° 2, figure qui n'est pas meilleure, tab. 8, n° 2. — Ibis nigra. Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 76, Sp. 18, var. β. — « Numenius niger; capite anteriore nudo, rubro; rectricibus nigris; rostro pedibusque rubris ».... Ibis. Brisson, Ornithol., tome V, page 347.

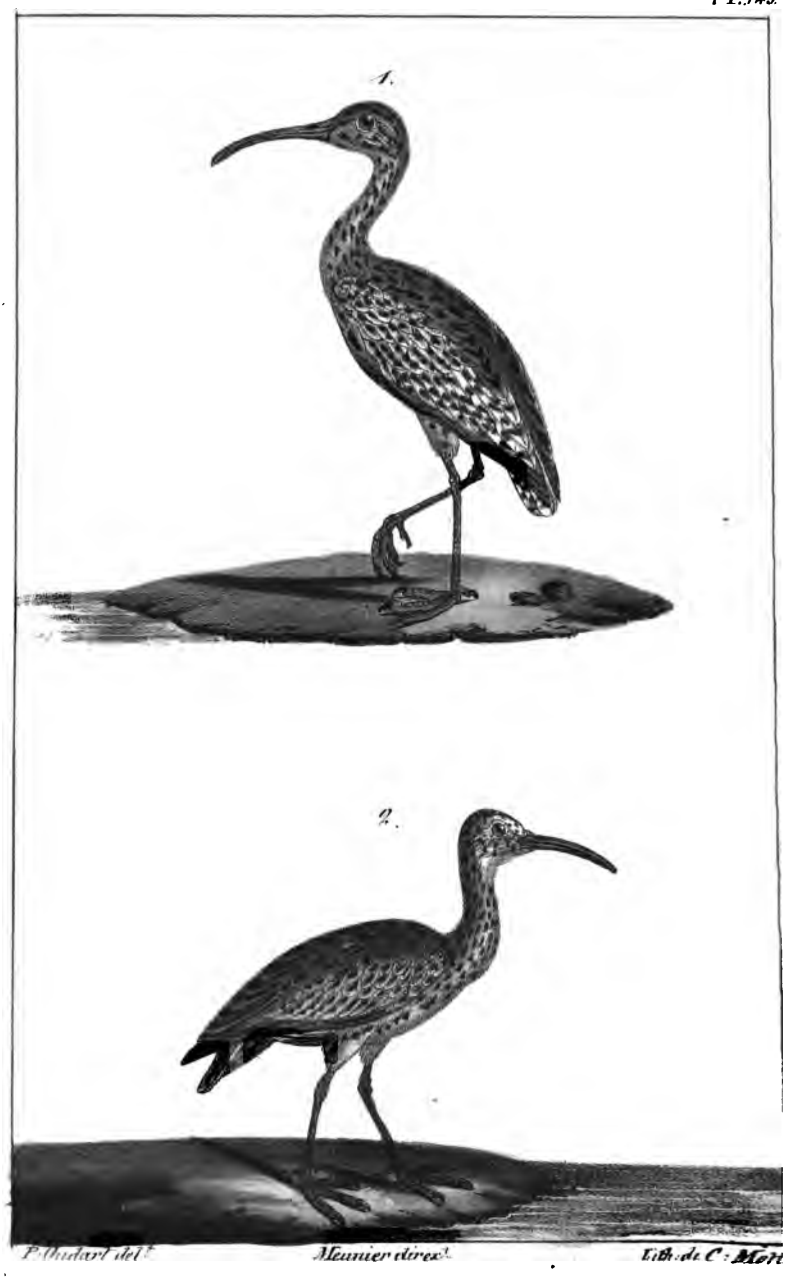
(2) Cet oiseau appartient au même groupe que l'ibis des anciens, c'est-à-dire au sous-genre ibis dans le genre Bécasse de M. Cuvier. L'*ibis noir* de Belon, selon M. Savigny, est très-rare en Égypte; et l'oiseau que ce naturaliste désigne sous ce même nom n'est autre, suivant M. Vieillot, que l'ibis vert (*Scolopax Falcinellus*, Linn. Gmel.).

Desm. 1829.

bes (1); cependant nous avons remarqué que les anciens ont dit les deux ibis semblables en tout, à la couleur près; celui-ci est entièrement noir, et Belon semble indiquer qu'il a le front et la face en peau nue, en disant que sa tête est faite comme celle d'un *Cormoran;* néanmoins Hérodote qui paraît avoir voulu rendre ses deux descriptions très-exactes, ne donne point à l'ibis noir ce caractère de la tête et du cou dénués de plumes; quoi qu'il en soit, tout ce qu'on a dit des autres caractères et des habitudes de ces deux oiseaux, leur a également été attribué en commun sans exception ni différence.

---

(1) « Cet ibis noir est aussi haut enjambé comme un butor, et a le bec « contre la tête plus gros que le poulce, pointu par le bout, voulté et « quelque peu courbé, et tout rouge, comme aussi les cuisses et les « jambes. » Observ. de Belon; Paris, 1555, liv. II, page 102.



1. Le Courlis. 2. Le Corlieu.

LE COURLIS.*(1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Numenius arcuatus, Lath., Cuv., Vieill., Temm.; *Scolopax arcuata*, Linn., Gmel.

Les noms composés des sons imitatifs de la voix,

* Voyez les planches enluminées, n° 818.

(1) En grec, Ἐλώριος, νουμήνιος; en latin, *numenius*, *arquata*, *falcinellus*; en italien, *arcase*, *torquato*; dans le Milanais, *caroli*; en Pouille, *tarlino*, *terlino*; sur le lac Majeur, *spinzago*; à Venise, *arcuato*; dans le Boulonais, *pivier*, suivant Aldrovande, ce qui semble pourtant le confondre avec le pluvier : en catalan, *polit*; en anglais, *curlew*, *water-curlew*; en allemand, *brach-vogel*, *wind-vogel*, *wetter-vogel*; sur le Rhin vers Strasbourg, *regen-vogel*; sur le lac de Constance, *greny*; en silésien, *geisz-vogel*, suivant Schwenckfeld, qui lui attribue aussi les noms de *brach-hun*, *giloch*, mais qui paraît se tromper en lui appliquant celui de *himmel-geiss*, approprié au vanneau; en hollandais, *hanikens* (le *schrye* des Frisons, qu'Aldrovande et Gesner prennent pour le courlis, est plutôt le râle, *schrye*, *crex*, noms imitatifs); en danois, *heel-spove*, *regn-spaaer*; en norwégien, *lang-neeb*, *spue*; en lappon, *gusgastak*. Dans nos provinces on lui donne différents noms; en Poitou, *turlu* ou *corbigeau*; en Bretagne, *corbichet*; en Picardie, *turlui* ou *courleru*; en Bourgogne, *curlu*, *turlu*; en basse Normandie, *corlui*; tous noms pris de sa voix, car il se nomme lui-même : en quelques endroits, *bécasse de mer*.

Corlis et corlieu. Belon, Nat. des Oiseaux, page 204; et Portraits d'oiseaux, page 47, *b*, avec une mauvaise figure. — Arquata seu numenius. Gesner, Avi., pag. 221, avec une figure assez reconnaissable,

du chant, des cris des animaux, sont pour ainsi dire les noms de la nature; ce sont aussi ceux que l'homme a imposé les premiers; les langues sauvages nous offrent mille exemples de ces noms donnés par instinct; et le goût qui n'est qu'un instinct plus exquis, les a conservés plus ou moins dans les idiomes des peuples policés, et surtout dans la langue grecque plus pittoresque qu'aucune autre, puisqu'elle peint même en dé-

---

page 222. Idem, Icon. avi., pag. 113. — « Numenius veterum, vel ei « cognatus, arquata major; arquata seu numenius. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 424. — Mus. Worm., pag. 307. — Arquata. Jonston, Avi., pag. 108. — Numenius Aldrovandi, sive arquata. Willughby, Ornithol., pag. 216. — Marsigl. Danub., pag. 38. — Numenius sive arcuata major. Raï, Synops. avi., pag. 103, n° 1, *A.* — Numenius, arquata, Gesneri, Aldrovandi. Klein, Avi., pag. 109, n° 1. — Sibbald. Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 18. — Pardalus primus. Schwenckfeld, Avi., Siles., pag. 315. — Rzaczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 365. — Arquata, arcuata, numenius veterum, curlinus. Charleton, Exercit., pag. 111, n° 2. Idem, Onomazt., pag. 106, n° 2. — Arquata albicans, maculis sub-castaneis. Barrère, Ornithol., clas. IV, Gen. 9, Sp. 1. — Numenius, Moehring. Avi., Gen. 87. — Scolopax rostro arcuato, pedibus cærulescentibus, alis nigris maculis niveis.... Arquata. Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 77, Sp. 5. — Numenius rostro arcuato, alis nigris, maculis niveis, pedibus cærulescentibus. Idem, Fauna Suecica, n° 139. — The curlew. Brit. Zool., pag. 118. — Arquata. Brunnich. Ornithol. boreal., n° 158. — Scolopax arquata. Muller. Zoolog. Danic., n° 179. — Courlis de mer. Salerne, Ornithol., pag. 319. — « Numenius pennis in medio fusco-nigricantibus, in utroque margine « fulvis supernè vestitus, infernè albus; gutture albido, maculis griseis « vario; pectore et lateribus ad fulvum vergentibus, maculis transversis « fuscis insignitis; uropygio candido maculis longitudinalibus fuscis no- « tato; rectricibus binis intermediis griseis, lateribus albis, omnibus fusco « transversim striatis.... Numenius. » Brisson, Ornithol., tom. V, page 311.

nommant. La courte description qu'Aristote fait du courlis, n'aurait pas suffi sans son nom *Elorios*, pour le reconnaître et le distinguer (1) des autres oiseaux. Les noms français *Courlis*, *Curlis*, *Turlis*, sont des mots imitatifs de sa voix (2); et dans d'autres langues, ceux de *Curlew*, *Caroli*, *Tarlino*, etc. (3), s'y rapportent de même; mais les dénominations d'*Arquata* et de *Falcinellus*, sont prises de la courbure de son bec arqué en forme de faux (4); il en est de même du nom *Numenius*, dont l'origine est dans le mot *néoménie*, temps du croissant de la lune; ce nom a été appliqué au courlis, parce que son bec est à-peu-près en forme de croissant. Les Grecs modernes l'ont appelé *Macrimiti* ou long nez (5), parce qu'il a le bec très-long, relativement à la grandeur de son corps; ce bec est assez grêle, sillonné de rainures, également courbé dans toute sa longueur, et terminé en pointe mousse; il est faible et d'une substance tendre, et ne paraît propre qu'à tirer les vers de la terre molle; par ce caractère les courlis pourraient être placés à la tête de la nombreuse tribu

(1) « Elorios avis est apud mare victitans, similiter ut crex; cœlo « tranquillo ad littus pascitur. »

(2) « Il a gaigné son nom françois de son cri, car en volant il prononce *corlieu*. » Belon.

(3) Voyez la nomenclature.

(4) « Arquatam appellare volui hanc avem, quod rostrum ejus inflec- « tatur instar arcus. » Gesner, page 215. Il dérive de la même source le nom d'*arcase* que lui donnent les Italiens.

(5) Belon, Observat., pag. 12.



d'oiseaux à longs becs effilés, tels que les bécasses, les barges, les chevaliers, etc., qui sont autant oiseaux de marais que de rivage, et qui n'étant point armés d'un bec propre à saisir ou percer les poissons, sont obligés de s'en tenir aux vers et aux insectes, qu'ils fouillent dans la vase et dans les terres humides et limoneuses.

Le courlis a le cou et les pieds longs; les jambes en partie nues, et les doigts engagés vers leur jonction par une portion de membrane; il est à-peu-près de la grosseur d'un chapon; sa longueur totale est d'environ deux pieds; celle de son bec de cinq à six pouces, et son envergure de plus de trois pieds; tout son plumage est un mélange de gris-blanc, à l'exception du ventre et du croupion qui sont entièrement blancs; le brun est tracé par pinceaux, sur toutes les parties supérieures, et chaque plume est frangée de gris-blanc ou de roussâtre; les grandes pennes de l'aile sont d'un brun noirâtre (1); les plumes du dos ont le lustre de la soie; celles du cou sont duvetées, et celles de la queue qui dépasse à peine les ailes pliées, sont comme les moyennes de l'aile, coupées de blanc et de brun noirâtre. Il y a peu

(1) C'est sur ce caractère du plumage moucheté ou *pardé* que Schwenckfeld forme le nom et le genre de ses *pardales;* mais le malheur attaché à tous les raffinements de nomenclature, veut que ce genre créé ce semble exprès pour les courlis, exclue précisément plus de la moitié des espèces des courlis qui n'ont pas le plumage moucheté, et par conséquent ne sont point des *pardales.*

de différence entre le mâle et la femelle (1) qui est seulement un peu plus petite (2), et dès-lors la description particulière que Linnæus a donnée de cette femelle est superflue (3).

Quelques naturalistes ont dit que quoique la chair du courlis sente le marais, elle ne laisse pas d'être fort estimée, et mise par quelques-uns au premier rang entre les oiseaux d'eau (4). Le courlis se nourrit de vers de terre, d'insectes, de menus coquillages (5) qu'il ramasse sur les sables et les vases de la mer, ou sur les marais, et dans les prairies humides; il a la langue très-courte et cachée au fond du bec; on lui trouve de petites pierres (6), et quelquefois des graines (7) dans le ventricule qui est musculeux comme celui des granivores (8); au-dessus de ce gésier, l'œsophage s'enfle en manière de poche, tapissée de papilles glanduleuses (9); il se trouve deux cœcums de trois ou quatre doigts de longueur dans les intestins (10).

---

(1) « Le courlis est constant en son plumage, n'estant coustumier de changer sa couleur, et n'ayant beaucoup de distinction du mâle à la femelle. » Belon, Nat. des Oiseaux, page 204.

(2) Willughby.

(3) Numenius Rudbeckii, Fauna Suecica, n° 139.

(4) Willughby, Ornithol., page 216. Belon; Nat. des Oiseaux.

(5) Idem; Willughby dit avoir trouvé une fois une grenouille.

(6) Gesner.

(7) Albin.

(8) Willughby.

(9) Idem.

(10) Idem.

Ces oiseaux courent très-vîte et volent en troupes (1); ils sont de passage en France, et s'arrêtent à peine dans nos provinces intérieures; mais ils séjournent dans nos contrées maritimes, comme en Poitou, en Aunis (2) et en Bretagne le long de la Loire où ils nichent (3). On assure qu'en Angleterre, ils n'habitent les côtes de la mer qu'en hiver, et qu'en été, ils vont nicher dans l'intérieur du pays vers les montagnes (4); en Allemagne ils n'arrivent que dans la saison des pluies et par de certains vents; car les noms qu'on leur donne dans les différents dialectes de la langue allemande, ont tous rapport aux vents, aux pluies ou aux orages (5); on en voit dans l'au-

---

(1) C'est apparemment d'après la vitesse de sa course que Hesychius donne au courlis le nom de *trochilus* (apud Aldrov., pag. 424), appliqué d'ailleurs, et avec plus de justesse, à un petit oiseau qui est le troglodyte. Ce nom de *trochilus* se trouve à la vérité donné à un oiseau aquatique dans un passage de Cléarque dans Athénée (lib. III); mais ce qui manifeste l'erreur de Hesychius, c'est que dans ce même passage, le courlis, *elorios*, est nommé comme différent du *trochilus*, et ce *trochilus* de Cléarque, habitant les rives des eaux, sera ou le *coureur* ou quelqu'un de ces petits oiseaux, *guignettes*, *cincles*, ou *pluviers à collier*, qui se tiennent sans cesse sur les rivages, et qu'on y voit courir avec célérité.

(2) On en voit en Poitou des milliers de tout gris. Salerne, Ornith., pag. 320.

(3) Idem.

(4) Britisch. Zoolog., pag. 118. Voyez aussi Nat. history of Cornwall, pag. 247.

(5) Wind-vogel, regen-vogel, wetter-vogel. Voyez la nomenclature; *tempestatum præsagus*, dit Klein, en parlant du courlis.

tomne en Silésie (1), et ils se portent en été jusqu'à la mer Baltique (2) et au golfe de Bothnie (3); on les trouve également en Italie et en Grèce, et il paraît que leurs migrations s'étendent au-delà de la mer Méditerranée, car ils passent à Malte deux fois l'année, au printemps et en automne (4); d'ailleurs, les voyageurs ont rencontré des courlis dans presque toutes les parties du monde (5); et

(1) Schwenckfeld.

(2) Klein.

(3) Fauna Suecica. Brunnich., Ornithol. boreal.

(4) Observation communiquée par M. le commandeur Desmazy.

(5) On trouve des corlieux à la nouvelle Hollande. Cook, premier Voyage, tome IV, page 110. — A la nouvelle Zélande, idem, ibid., tome III, page 119. — En quantité à Tinian, dans les lacs salés. Anson, dans l'Histoire générale des Voyages, tome XI, page 173. — Au Chili. Frezier, Voyage à la mer du Sud, page 111. — « Dans une excursion « sur la terre des États, nous prîmes de nouvelles espèces d'oiseaux, « entre autres un joli corlieu gris; il avait le cou jaunâtre, et c'était un « des plus beaux oiseaux que nous eussions jamais vus. » Forster, second Voyage de Cook, tome IV, page 62. — Dans l'île de Mai (une des îles du cap Vert) nous trouvâmes des corlues. Relation de Roberts, Histoire générale des Voyages, tome II, page 370. « Le pays de Natal « produit diverses sortes d'oiseaux... On y voit un grand nombre de ca-« nards... Il y en a d'autres qui ressemblent à-peu-près à nos corlis, « dont la chair est noire, mais fort bonne à manger. » Dampier, Nouveau Voyage autour du monde; Rouen, 1715, tome II, page 392. — A la baie de Campèche il y a des canards, des corlieux, des pélicans, etc. Idem, ibid., tome III, gage 315. — « Il y a de deux sortes de corlieu « qui diffèrent en grosseur aussi bien qu'en couleur; les plus gros sont « de la grosseur des coqs d'inde (ceci paraît exagéré); ils ont les jambes « longues et le bec crochu; ils sont d'une couleur obscure : leurs ailes « sont mêlées de noir et de blanc; leur chair est noire, mais bonne et « fort saine; nos Anglais les appellent *doubles corlieux*, parce qu'ils « sont du double plus gros que les autres. Les petits corlieux sont d'un

quoique leurs notices se rapportent, pour la plupart, aux différentes espèces étrangères de cette famille assez nombreuse; néanmoins il paraît que l'espèce d'Europe se retrouve au Sénégal (1) et à Madagascar; car l'oiseau représenté n° 198 de nos planches enluminées (2), est si semblable à notre courlis, que nous croyons devoir le rapporter à la même espèce; il ne diffère en effet du courlis d'Europe, que par un peu plus de longueur dans le bec, et de netteté dans les couleurs, différences légères qui ne font tout au plus qu'une variété, qu'on peut attribuer à la seule influence du climat: on rencontre quelquefois des courlis blancs(3), comme l'on trouve des bécasses blanches, des merles, des moineaux blancs; mais ces variétés purement individuelles, sont des dégénérations accidentelles qui ne doivent pas être regardées comme des races constantes.

« brun-obscur; ils ont les jambes aussi bien que le bec de même que « les précédents; ils sont plus estimés que les autres, parce que leur « chair est beaucoup plus délicate. » Ibidem, tome III, page 316.

(1) On trouve beaucoup d'oiseaux aquatiques dans les marais du Sénégal, tels que les courlis, bécasses, sarcelles. Voyage au Sénégal, par M. Adanson, page 138.

(2) Numenius Madagascariensis. Brisson, Ornithol., tom. V, pag. 321.

(3) Salerne, Ornithol., page 320.

LE CORLIEU * (1)

OU

PETIT COURLIS.

SECONDE ESPÈCE.

Numenius Phæopus, Lath., Cuv., Vieill.; *Scolopax borealis* et *Scolopax Phæopus*, Linn., Gmel.; *Numenius hudsonicus*, Lath.

Le corlieu est de moitié moins grand que le

* Voyez les planches enluminées, n° 842.

(1) En italien, *tarangolo* ou *taraniolo*; en anglais, *wimbrel*; en allemand, *regen-vogel*, *wind-vogel* (noms déja donnés au courlis), et dans quelques cantons, *brach-hun*, *brach-vogel*. Arquata minor nostras. Willughby, Ornithol., page 217. — Rai, Synops. avi., page 103, n° A. 2. — Numenius minor. Klein, avi., pag. 109, n°. 2. — Arquata minor. Rzaczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 366. — Phœopus altera, arquata minor. Gesner, Avi., page 499, avec une figure qui ne ressemble point du tout; la même, Icon. avi., pag. 103. — « Gallinulla, « quam nostri vocant brach-hun vel phœopus. » Idem, Avi., pag. 498, avec une figure aussi mauvaise. — « Gallinula phœopus altera, seu arquata minor. » Aldrovande, Avi., tome III, pag. 458. Ibid. gallinula phæopus, avec les figures copiées de Gesner; Willughby, répète les notices, Ornithol., page 217. — « Scolopax rostro arcuato, pedibus cærulescentibus « maculis dorsalibus fuscis, rhomboidalibus.... Phæopus. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 77, Sp. 6. — « Numenius rostro arcuato, dorso maculis fuscis rhomboidalibus, pedibus cærulescentibus. » Idem, Fauna

courlis auquel il ressemble par la forme, par le fond des couleurs et même par leur distribution (1); il a aussi le même genre de vie et les mêmes habitudes; cependant ces deux espèces sont très-distinctes; elles subsistent dans les mêmes lieux sans se mêler ensemble, et restent à la distance que met entre elles l'intervalle de grandeur trop considérable pour qu'elles puissent se réunir; l'espèce du corlieu paraît être plus particulièrement attachée à l'Angleterre (2), où suivant les auteurs de la Zoologie britannique, elle est plus commune que celle du grand courlis. Il paraît, au contraire, qu'elle est fort rare dans nos provinces. Belon ne l'a pas connue, et il y a toute apparence qu'elle n'est pas plus fréquente en Italie qu'en France, car Aldrovande n'en a parlé que confusément d'après Gesner, et il répète le double emploi qu'a fait ce naturaliste, en donnant deux fois parmi les

---

Suecica, n° 140. — Wimbrel ou petit corlieu. Edwards, Glanures, page 204, pl. 307. — The wimbrel. Brit. Zoolog., pag. 119. — Petit courlis, Salerne, Ornithol., pag. 321. — « Numenius pennis in medio « saturatè fuscis ad margines griseis supernè vestitus infernè albus; ca- « pite superiore fusco, tæniâ in medio longitudinali, maculis cinereo « albis, variè insignito; maculâ rostrum inter et oculos candidâ, pec- « tore et lateribus, ad fulvum vergentibus, maculis in pectore longitudi- « nalibus, in lateribus transversis fuscis; uropygio candido; rectricibus « sex intermediis griseo fuscis tribus utrinque extimis albis exteriùs ad « fulvum vergentibus, omnibus fusco transversim striatis... Numenius « minor. » Brisson, Ornithol., tome V, page 317.

(1) « Magnitudine excepta arquatæ majori simillima, dimidio minor. » Willughby, Ornithol.

(2) *Arquata nostras*. Brit. Zool.

poules d'eau ce petit courlis, sous les dénominations de *Phœopus* et de *Gallinula* (1); car l'on reconnaît le corlieu ou petit courlis aux noms de *Regen-vogel* et de *Tarangolo*, aussi bien qu'à la plupart des traits de la description qu'il en donne. Willughby s'est aperçu le premier de cette méprise de Gesner, et il a reconnu le même oiseau dans trois notices répétées par cet auteur (2); au reste, Gesner s'est encore trompé en rapportant à ce petit courlis, les nom de *Wind-vogel* et de *Wetter-vogel*, qui appartiennent au grand courlis (3); et quant à l'oiseau que M. Edwards a donné sous le nom de *Petit Ibis* (*Glan. planche* 356), c'est certainement un petit courlis; mais dont le plumage était, comme l'observe ce naturaliste lui-même, dans un état de mue, et dont la description ne pourrait par conséquent établir distinctement l'espèce de cet oiseau.

---

(1) Voyez la nomenclature.

(2) Ornithol., pag. 217.

(3) L'oiseau nommé *Toréa* aux iles de la Société, et qui est appelé dans le Voyage de Cook *Petit corlieu*, ne paraît pas être de la famille des courlis : il est dit que le *toréa* se trouve *autour des vaisseaux*; et nous ne savons pas qu'aucun courlis s'avance en mer ni quitte le rivage.

LE COURLIS VERT*(1)

OU

COURLIS D'ITALIE.

TROISIÈME ESPÈCE.

IBIS VERT, *Ibis Falcinellus*, Cuv., Vieill.; *Tantalus Falcinellus*, Lath., Linn., Gmel. (2).

CET oiseau est connu sous le nom de *Courlis*

* Voyez les planches enluminées, n° 819, sous le nom de *Courlis d'Italie*.

(1) *Falcinellus*. Gesner, Avi., pag. 220. — *Falcata*. Icon. avi., pag. 116, avec une mauvaise figure. — *Falcinellus, sive avis falcata*. Aldrovande, Avi., pag. 422. — Jonston, Avi., pag. 105. — Charleton, Exercit., pag. 110, n° 7. Idem, Onomazt., pag. 103, n° 7. — « Falcinellus « Gesneri et Aldrovandi. » Willughby, Ornithol., pag. 218. — *Numenius sub-aquilus*. Klein, Avi., pag. 110, n° 8. (*Nota*. Il est bon de remarquer l'étrange généalogie de cette dénomination : de *falcinellus*, Klein a fait *falconellus*, et de *falconellus, sub-aquilus*; ainsi ce courlis est devenu, par une suite de l'abus des mots, un petit faucon, un petit aigle, et n'est tout simplement qu'un courlis.) Le fauconneau, *falcinellus*. Salerne, Ornithol., pag. 322. — *Falcinellus Gesneri, etc.* Marsigl. Danub., tom. V, pag. 42, avec une figure assez bonne, planche 18; le même oiseau, tab. 20, avec une figure beaucoup moins exacte. — « Numenius supernè obscurè viridi-aureus, cupri puri colore varians, in-

(2) Cet oiseau est du même sous-genre Ibis (dans le genre Bécasse, Cuv.) que le véritable ibis d'Égypte. DESM. 1829.



d'Italie, mais on peut aussi le désigner par sa couleur; il est plus grand que ne le dit M. Brisson, et qu'il n'est représenté dans nos planches enluminées, car Aldrovande assure qu'il approche de la taille du héron, dont quelquefois même les Italiens lui donnent le nom (1); celui de *Falcinello*, que ce naturaliste et Gesner paraissent lui appliquer exclusivement, peut convenir aussi bien à tous les autres courlis qui ont également le bec courbé en forme de faux; celui-ci a la tête, le cou, le devant du corps et les côtés du dos d'un beau marron-foncé; le dessus du dos, des ailes et de la queue d'un vert-bronzé ou doré suivant les reflets de lumière; le bec est noirâtre ainsi que les pieds et la partie nue de la jambe. Gesner n'a décrit qu'un oiseau jeune qui n'avait encore ni sa taille, ni ses couleurs; ce courlis commun en Italie, se trouve aussi en Allemagne (2), et le courlis du Danube de Marsigli (3), cité par M. Bris-

---

« fernè cinereo-fuscus, capite superiore fusco, lineis longitudinalibus albidis vario, gutture et collo fusco-castaneis, gutture et collo inferioris parte supremâ lineis longitudinalibus albidis variegatis; rectricibus viridi-aureis cupri puri colore variantibus; caudâ non nihil bifurcâ.... Numenius viridis. » Brisson, Ornithol., tome V, page 326.

(1) « Airon nigro Italis nominatur avis aucupibus nostris falcinello dicta. » Aldrovande, pag. 422.

(2) Il y porte, suivant Gesner, les noms de *weltscher-vogel*, *sichler*, *sagiser*.

(3) Marsigl. Danub., tom. V, pag. 40, pl. 18.

son (1), n'est, selon toute apparence, qu'une variété dans cette espèce.

LE COURLIS BRUN.(2)

QUATRIÈME ESPÈCE.

Ibis fuscata, Vieill.; *Tantalus manillensis*, Lath., Linn., Gmel. (3).

M. Sonnerat a trouvé ce courlis aux Philippines dans l'île de Luçon; il est de la taille du grand courlis d'Europe; tout son plumage est d'un brun-roux; ses yeux sont entourés d'une peau verdâtre; l'iris est d'un rouge de feu; son bec est verdâtre, et ses pieds sont d'un rouge de laque.

(1) « Numenius splendidè castaneus, pectore viridi; rectricibus splen-« didè castaneis.... Numenius castaneus. » Brisson, Ornithol., tom. V, page 329.

(2) Sonnerat, Voyage à la nouvelle Guinée, page 85.

(3) Du genre des Ibis, selon M. Vieillot; sous-genre *Ibis*, dans le genre Bécasse, Cuv. Desm. 1829.

LE COURLIS TACHETÉ.[1]

CINQUIÈME ESPÈCE.

Numenius atricapillus, Vieill.; *Numenius luzoniensis*, Lath.; *Scolopax luzoniensis*, Linn., Gmel. (2).

Ce courlis, qui se trouve aussi à l'île de Luçon, aurait, comme le précédent, beaucoup de rapport avec notre grand courlis, s'il n'était pas d'un tiers plus petit; il en diffère encore en ce qu'il a le sommet de la tête noir, et les couleurs différemment distribuées; elles sont jetées sur le dos, par mouchetures au bord des plumes, et sur le ventre, par ondes ou hachures transversales.

(1) Sonnerat, Voyage à la nouvelle Guinée, page 85.
(2) Cet oiseau est un vrai courlis pour M. Vieillot. Desm. 1829.

LE COURLIS A TÊTE NUE.*

SIXIÈME ESPÈCE.

Ibis calva, Vieill.; *Tantalus calvus*, Lath., Linn., Gmel.; *Ibis calvus*, Cuv. (1).

L'ESPÈCE de ce courlis est nouvelle et très-singulière, sa tête entière est nue, et le sommet en est relevé par une sorte de bourlet, couché et roulé en arrière de cinq lignes d'épaisseur, et recouvert d'une peau très-rouge, très-mince, et sous laquelle on sent immédiatement la protubérance osseuse qui forme le bourlet; le bec est du même rouge que ce couronnement de la tête; le haut du cou et le devant de la gorge sont aussi dénués de plumes, et la peau est sans doute vermeille dans l'oiseau vivant; mais nous ne l'avons vu que livide sur l'individu mort que nous décrivons, et qui nous a été apporté du cap de Bonne-Espérance, par M. de la Ferté. Il a toute la forme du courlis d'Europe; sa taille est seulement plus forte et plus épaisse; son plumage sur un fond noir, offre

* Voyez les planches enluminées, n° 867.

(1) M. Cuvier place cet oiseau dans son sous-genre Ibis, l'un de ceux qu'il admet dans le genre Bécasse. DESM. 1829.

dans les pennes de l'aile, des reflets de vert et de pourpre changeants; les petites couvertures sont d'un violet pourpré assez fort de teinte, mais plus léger sur le dos, le cou et le dessous du corps; les pieds et la partie nue de la jambe, sur la longueur d'un pouce, sont rouges comme le bec qui est long de quatre pouces neuf lignes: ce courlis mesuré de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, a deux pieds un pouce, et un pied et demi de hauteur dans son attitude naturelle.

LE COURLIS HUPPÉ.*

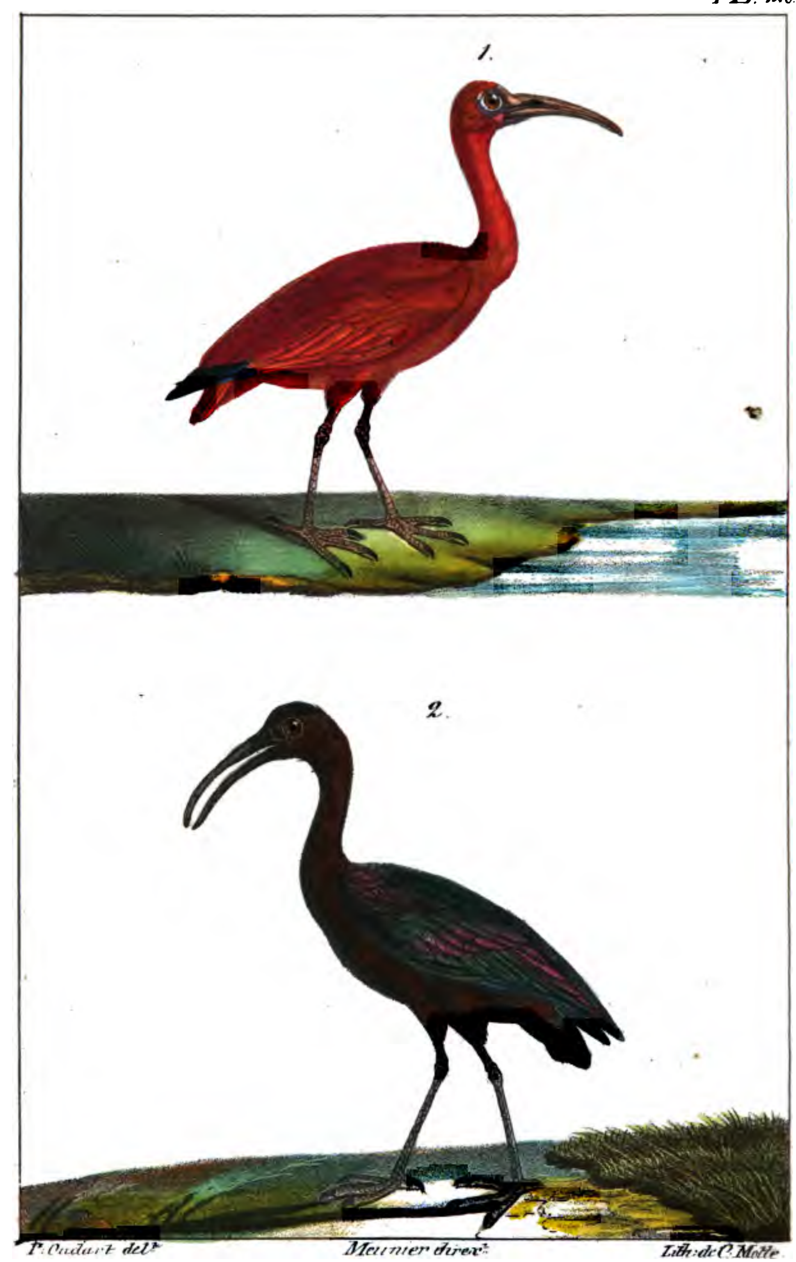
SEPTIÈME ESPÈCE.

Ibis cristata, Cuv., Vieill.; *Tantalus cristatus*, Lath., Linn., Gmel.

La huppe distingue ce courlis de tous les autres, qui généralement ont la tête plus ou moins lisse ou recouverte de petites plumes fort courtes; celui-ci au contraire, porte une belle touffe de longues plumes, partie blanches et partie vertes, qui se jettent en arrière en panache; le devant de la tête et le tour du haut du cou sont verts; le

* Voyez les planches enluminées, n°. 841.

reste du cou, le dos et le devant du corps, sont d'un beau roux-marron; les ailes sont blanches; le bec et les pieds sont jaunâtres; un large espace de peau nue environne les yeux; le cou bien garni de plumes paraît moins long et moins grêle que dans les autres courlis: ce bel oiseau huppé se trouve à Madagascar. Les sept espèces de courlis que nous venons de décrire, appartiennent toutes à l'ancien continent, et nous en connaissons aussi huit autres dans le nouveau.



P. Oudart del.t Meunier direx.t Lith. de C. Motte.

1. Le Courlis rouge, 2. Le Courlis vert.

COURLIS
DU NOUVEAU CONTINENT.

LE COURLIS ROUGE.* (1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Ibis rubra, Cuv, Vieill.; *Tantalus ruber*, Lath., Lin., Gm. (2).

Les terres basses et les plages de vase qui avoi-

* Voyez les planches enluminées, n° 81, ce courlis adulte, n° 80; le même à l'age de deux ans,

(1) *Guara Brasiliensibus.* Marcgrave, Hist. nat. Bras. pag. 203. — De Laët, Nov. orb., pag. 575. — Jonston, Avi., pages 139 et 151. — Willughby, Ornithol., pag. 219. — Charleton, Exercit., pag. 119, n° 3. Idem, Onomazt., pag. 116, n° 3. — Mus. Worm., pag. 308. *Mus reg. Soc. Grew.*, partie I, pag. 66. — Sloane, Jamaïc., pag. 317. — Rai, Synops. Avi., pag. 104, n° 6. — *Numenius indicus.* Clus. exotic. Auctuar., pag. 366. — *Numenius ruber.* Klein, Avi., pag. 109, n°. 5. — Idem, *ardea porphyrio*, pag. 124, n° 11. — *Arquata phœnicea.* Barrère, France équinox., pag. 126. Idem., Ornit., clas. IV, Gen. 9, Sp. 6. — *Ibis*, Moering. Avi., Gen. 80. — « Avis porphyrio Amboinen- « sis, seu ardea rubra, corallina, ibidis species. » Seba, Thesaur., vol. I,

(2) Du sous-genre Ibis dans le genre Ibis, Cuv. Du genre Ibis, Vieill. DESM. 1829.

sinent les mers et les grands fleuves de l'Amérique méridionale, sont peuplées de plusieurs espèces de courlis; la plus belle de ces espèces, et la plus commune à la Guyane, est celle du courlis rouge; tout son plumage est écarlate, à l'exception de la pointe des premières pennes de l'aile qui est noire; les pieds, la partie nue des jambes et le bec sont rouges ou rougeâtres (1), ainsi que la peau nue qui couvre le devant de la tête, depuis l'origine du bec jusqu'au-delà des yeux; ce courlis est aussi grand, mais un peu moins gros que le courlis d'Europe; ses jambes sont plus hautes, et son bec plus long est aussi plus robuste, et beaucoup plus épais vers la tête; le plumage de la femelle est d'un rouge moins vif que celui du mâle (2); mais l'un et l'autre ne prennent qu'avec l'âge cette belle couleur; leurs petits naissent couverts d'un duvet noirâtre (3); ils deviennent ensuite cendrés, puis blancs lorsqu'ils commencent à voler (4), et ce

pag. 98. — « Scolopax rostro arcuato; pedibus rubris, corpore sangui- « neo, alarum apicibus nigris.... Scolopax rubra. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 77, Sp. 1. — *Redcurlew*. Catesby, Carolin., tom. I, pag. 98, avec une assez belle figure, pl. 84. — « Numenius cocci- « neus, capite anteriore nudo; pallide rubro; remigibus binis majoribus « apice nigro-chalybeis; rectricibus coccineis scapis primâ medietate al- « bis; rostro pedibusque pallide rubris..... Numenius Brasiliensis coc- « cineus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 344.

(1) Cette couleur du bec peut varier; Marcgrave le dit *blanc-cendré*; Clusius, *jaune d'ochre*.

(2) Catesby.

(3) Marcgrave.

(4) De Laët.

n'est que dans la seconde ou la troisième année que ce beau rouge paraît par nuances successives, et prend plus d'éclat à mesure qu'ils avancent en âge.

Ces oiseaux se tiennent en troupes, soit en volant, soit en se posant sur les arbres, où par leur nombre et leur couleur de feu, ils offrent le plus beau coup-d'œil (1); leur vol est soutenu et même assez rapide, mais ils ne se mettent en mouvement que le matin et le soir; par la chaleur du jour ils entrent dans les criques, et s'y tiennent au frais sous les palétuviers, jusque vers les trois ou quatre heures qu'ils retournent sur les vases, d'où ils reviennent aux criques pour passer la nuit. On ne voit guère un de ces courlis seul, ou si quelqu'un s'est détaché de la troupe, il ne tarde pas à la rejoindre; mais ces attroupements sont distingués par âges, et les vieux tiennent assez constamment leurs bandes séparées de celles des jeunes. Les couvées commencent en janvier et finissent en mai; ils déposent leurs œufs sur les grandes herbes qui croissent sous les palétuviers, ou dans les broussailles sur quelques bûchettes rassemblées, et ces œufs sont verdâtres; on prend aisément les petits à la main, lors même que la mère les conduit à terre pour chercher les in-

---

(1) « Les guaras volent en troupes, et leur plumage écarlate forme « un très-beau spectacle sous les rayons du soleil. » Hist. générale des Voyages, tome XIV, page 304.



sectes et les petits crabes, dont ils font leur première nourriture; ils ne sont point farouches et s'habituent aisément à vivre à la maison. « J'en ai « élevé un, dit M. de la Borde, que j'ai gardé pen- « dant plus de deux ans; il prenait de ma main « ses aliments avec beaucoup de familiarité, et ne « manquait jamais l'heure du déjeûner ni du dîner; « il mangeait du pain, de la viande crue, cuite ou « salée, du poisson, tout l'accommodait; il donnait « cependant la préférence aux entrailles de pois- « sons et de volailles, et pour les recueillir il avait « soin de faire souvent un tour à la cuisine; hors « de-là il était continuellement occupé autour de « la maison à chercher des vers de terre, ou dans « un jardin à suivre le labour du nègre jardinier; le « soir il se retirait de lui-même dans un poulailler « où couchaient une centaine de volailles; il se « juchait sur la plus haute barre, chassait à grands « coups de bec toutes les poules qui voulaient s'y « placer, et s'amusait souvent pendant la nuit à « les inquiéter; il s'éveillait du grand matin, et « commençait par faire trois ou quatre tours au « vol autour de la maison, quelquefois il allait « jusqu'au bord de la mer, mais sans s'y arrêter. « Je ne lui ai entendu d'autre cri qu'un petit croas- « sement qui paraissait une expression de peur « à la vue d'un chien ou d'un autre animal; il avait « pour les chats beaucoup d'antipathie sans les « craindre, il fondait sur eux avec intrépidité et à « grands coups de bec. Il a fini par être tué tout

« près de la maison, sur une mare, par un chasseur qui le prit pour un courlis sauvage. »

Ce récit de M. de la Borde s'accorde assez avec le témoignage de Laët, qui ajoute qu'on a vu quelques-uns de ces oiseaux s'unir et produire en domesticité (1); nous présumons donc qu'il serait aussi facile qu'agréable d'élever et de multiplier cette belle espèce qui ferait l'ornement des basses-cours (2), et peut-être ajouterait aux délices de la table, car la chair de cet oiseau déja bonne à manger, pourrait encore se perfectionner, et perdre, avec une nourriture nouvelle, le petit goût de marais qu'on lui trouve (3); outre que s'accommodant de toutes sortes d'aliments et de tous les débris de la cuisine, il ne coûterait rien à nourrir; au reste, nous ignorons, si, comme le dit Marcgrave, ce courlis trempe dans l'eau tout ce qu'on lui donne avant de le manger (4).

Dans l'état sauvage, ces oiseaux vivent de petits

---

(1) « Pariunt quoque sub tectis. » Nov. orb., pag. 575.

(2) En même temps que nous écrivons ceçi, il y a un courlis rouge vivant à la ménagerie de S. A. S. monseigneur le prince de Condé, à Chantilly.

(3) « On le mange en ragoûts et on en fait d'assez bons çivets, mais « il faut auparavant le rôtir à moitié pour lui enlever une partie de son « huile qui a un goût de marée. » Note donnée par un colon de Cayenne. — « La chair du courlis rouge est un mets très-estimé. » Essay on the nat. hist. of Guiana, pag. 172.

(4) « Victitat piscibus, carne, adjunctâ semper aquâ. » Marçgrave, pag. 203. — « Victitat carnibus, piscibus, aliisque eduliis semper aquâ « temperatis. » Laët, pag. 575.



poissons, de coquillages, d'insectes qu'ils recueillent sur la vase quand la marée se retire; jamais ils ne s'écartent beaucoup des côtes de la mer, ni ne se portent sur les fleuves loin de leur embouchure; ils ne font qu'aller et venir dans le même canton où on les voit toute l'année. L'espèce en est néanmoins répandue dans la plupart des contrées les plus chaudes de l'Amérique (1); on les trouve également aux embouchures de Rio-Janeiro (2), du Maragnon, etc., aux îles de Bahama (3), et aux Antilles (4); les Indiens du Brésil qui aiment à se parer de leurs belles plumes, donnent à ces courlis le nom de *Guara* : celui de *Flammant* qu'on leur a donné à Cayenne, se rapporte au beau rouge de flamme de leur plumage; et c'est mal-à-propos que dans cette colonie l'on applique ce nom de *Flammant* indifféremment à tous les courlis (5). C'est aussi sans fondement que le voyageur Cauche, rapporte au courlis rouge du Brésil, son courlis violet de Madagascar, à moins qu'il n'ait entendu faire seulement comparaison de figure entre ces deux oiseaux; car la couleur violette qu'il attribue au sien, est bien différente du brillant écarlate de notre courlis rouge : tout ce que nous pouvons inférer de sa

(1) Catesby.
(2) Marcgrave.
(3) Catesby.
(4) Sloane.
(5) Voyez Barrère.

notice, c'est qu'il se trouve à Madagascar une espèce de courlis à plumage violet (1), qu'aucune autre relation ne nous fait d'ailleurs connaître.

LE COURLIS BLANC.* (2)

SECONDE ESPÈCE.

Ibis albus, Cuv.; *Tantalus albus* et *Tantalus Coco*, Linn., Gmel. (3).

On pourrait prendre ce courlis pour le courlis

(1) Les hérons de ce pays (de Madagascar) ont de grands et gros becs qui se courbent peu à peu en bas à la façon des coutelas polonais; leurs plumes sont violettes; les ailes finissent avec la queue; leurs cuisses, jusqu'au nœud de la jambe, sont couvertes de petites plumes, les jambes longues et déchargées d'un gris de lave, comme est aussi le bec; le poussin est noir, lorsqu'il grandit il est cendré, puis après blanc, puis rouge, et enfin colombin ou d'un violet clair; il vit de poisson. Il s'en trouve de semblables au Brésil, appelés *Guara*, la figure est dans Marcgravius. *Voyage à Madagascar et au Brésil*, par Franç. Cauche; Paris, 1651, page 133.

* Voyez les planches enluminées, n° 915.

(2) *White curlew*. Catesby, Carolina, tom. I, pag. 82, avec une belle figure, planche 82. — *Numenius albus*. Klein, Avi., pag. 109, n° 3. — « Scolopax rostro arcuato, pedibus rubris corpore albo, alarum

(3) M. Cuvier indique cet oiseau comme appartenant au sous-genre Ibis, dans son genre Bécasse. Desm. 1829.

rouge portant encore sa première couleur; mais Catesby qui a connu l'un et l'autre, donne celui-ci comme étant d'espèce différente; il est en effet un peu plus grand que le courlis rouge; il a les pieds, le bec, le tour des yeux et le devant de la tête d'un rouge-pâle; tout le plumage blanc, à l'exception des quatre premières pennes de l'aile, qui sont d'un vert-obscur à leur extrémité. Ces oiseaux arrivent à la Caroline en grand nombre, vers le milieu de septembre, qui est la saison des pluies; ils fréquentent les terres basses et marécageuses; ils y demeurent environ six semaines, et disparaissent ensuite jusqu'à l'année suivante; apparemment ils se retirent vers le sud pour nicher dans un climat plus chaud (1). Catesby dit avoir trouvé des grappes d'œufs dans plusieurs femelles peu de temps avant leur départ de la Caroline; elles ne diffèrent pas des mâles par les couleurs; et tous deux ont la chair et la graisse jaunes comme du safran.

« apicibus viridibus..... Scolopax alba. » Linnæus, Syst. nat. ed. X, Gen. 77, Sp. 2. — « Numenius albus; capite anteriore nudo, pallidè « rubro; remigibus quatuor majoribus apice nigro-virescentibus; rectri- « cibus candidis; rostro pedibusque pallidè rubris.... Numenius Bra- « siliensis candidus. » Brisson, Ornithol., tom. V, page 339.

(1) Nous avons reçu ce courlis blanc de la Guyane; mais il paraît que c'est sans autorité que M. Brisson le fait natif du Brésil.

LE COURLIS BRUN (1)

A FRONT ROUGE.

TROISIÈME ESPÈCE.

Ibis fusca, Vieill.; *Tantalus fuscus*, Lath., Linn., Gmel. (2).

Ces courlis bruns arrivent à la Caroline avec les courlis blancs de l'espèce précédente, et mêlés dans leurs bandes; ils sont de même grandeur, mais en plus petit nombre, *y ayant bien*, dit Catesby, *vingt courlis blancs pour un brun*. Ceux-ci sont en effet tout bruns sur le dos, les ailes et la queue; et sont d'un gris-brun sur la tête et le cou, et tout blancs sur le croupion et le ventre;

(1) *Brown curlew*. Catesby, tome I, page 83, avec une belle figure. — *Arquata cinerea*. Barrère, France équinox., pag. 126. Idem, Ornithol., clas. IV, Gen. 9, Sp. 5. — *Numenius fuscus*. Klein, Avi., pag. 109, n° 4. — « Scolopax rostro arcuato, pedibus rubris, corpore fusco, « caudâ basi albâ. . . Scolopax fusca. » Linnæus, Syst. nat. ed. X, Gen. 77, Sp. 3. — « Numenius supernè fuscus, infernè albus, capite « anteriore nudo, pallidè rubro, capite posteriore et collo dilutè fuscis; « uropygio candido; rectricibus fuscis; rostro pedibusque pallidè ru- « bris. . . . Numenius Brasiliensis fuscus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 341.

(2) Du genre Ibis, Vieill., qui correspond au sous-genre du même nom dans le genre Bécasse de M. Cuvier. Desm. 1829.

ils ont le devant de la tête dégarni de plumes, et couvert d'une peau d'un rouge-pâle, le bec et les pieds sont de cette même couleur. Ils ont, comme les courlis blancs, la chair et la graisse jaunes: ces deux espèces d'oiseaux arrivent et repartent ensemble; ils passent en hiver de la Caroline à des contrées plus méridionales, comme à la Guyane où ils sont nommés *Flammants gris*.

LE COURLIS DES BOIS.*

QUATRIÈME ESPÈCE.

Ibis cayennensis, Cuv.; *Tantalus cayennensis*, Lath., Linn., Gmel. (1).

CET oiseau, que les colons de Cayenne ont appelé *Flammant des bois*, vit en effet dans les forêts le long des ruisseaux et des rivières, et il se tient loin des côtes de la mer que les autres courlis ne quittent guère; il a aussi des mœurs différentes et ne va point en troupes, mais seulement accompagné de sa femelle; il se pose, pour pêcher, sur les bois qui flottent dans l'eau; il n'est pas

* Voyez les planches enluminées, n° 820.

(1) Il est cité par M. Cuvier comme appartenant au sous-genre Ibis, dans le genre Bécasse. DESM. 1829.

plus grand que le courlis vert d'Europe, mais son cri est beaucoup plus fort; tout son plumage porte une teinte de vert très-foncé, sur un fond brun sombre, qui de loin paraît noir, et qui de près offre de riches reflets bleuâtres ou verdâtres; les ailes et le haut du cou ont la couleur et l'éclat de l'acier poli; on voit des reflets bronzés sur le dos, et d'un lustre pourpré sur le ventre et le bas du cou; les joues sont dénuées de plumes. M. Brisson n'a pas fait mention de cette espèce, quoique Barrère l'ait indiquée deux fois sous les noms d'*Arquata viridis sylvatica*, et de *Flammant des bois* (1).

(1) France équinox., pag. 127, Ornithol., pag. 74.

LE GOUARONA.(1)

CINQUIÈME ESPÈCE.

Numenius Guarauna, Lath., Vieill.; *Scolopax Guarauna*, Linn., Gmel. (2).

Guara est, comme nous l'avons vu, le nom du courlis rouge chez les Brasiliens; ils nomment *Guarana* ou *Gouarona* celui-ci, dont le plumage est d'un brun-marron, avec des reflets verts au croupion, aux épaules et au côté extérieur des pennes de l'aile; la tête et le cou sont variés de petites lignes longitudinales blanchâtres sur un fond brun. Cet oiseau a deux pieds de longueur du bec aux ongles (3); il a beaucoup de rapports

(1) *Guarauna*. Pison, Hist. nat., page 91. — *Guarauna Brasiliensibus*. Marcgrave, Hist. nat. Bras., pag. 204. — Jonston, Avi., pag. 139. — Rai, Synops. avi., pag. 104, n° 7. — Willughby, Ornithol., pag. 215. — *Rusticola maritima minor*. Barrère, France équinox., pag. 147. — « Numenius castaneo-fuscus; capite, gutture et collo fuscis, li« neolis longitudinalibus albidis variegatis; uropygio, pennis scapula« ribus et tectricibus alarum superioribus splendidè fuscis, viridi colore « variantibus; rectricibus supernè concoloribus, subtus penitùs fuscis.... « Numenius Americanus fuscus. » Brisson, Ornith., tom. V, pag. 330.

(2) M. Vieillot place cet oiseau dans son genre Courlis, qui n'est qu'un sous-genre dans le genre Bécasse pour M. Cuvier. Desm. 1829.

(3) Marcgrave dit qu'il est *magnitudine iacu ;* or, l'yacou (voyez volume II de cette histoire des Oiseaux, page 440), est à peine aussi gros qu'une poule ordinaire, taille qui convient tout-à-fait à un courlis.

avec le courlis vert d'Europe, et paraît être le représentant de cette espèce en Amérique; sa chair est assez bonne, au rapport de Marcgrave, qui dit en avoir mangé souvent; on le trouve à la Guyane aussi bien qu'au Brésil.

L'ACALOT.[1]

SIXIÈME ESPÈCE.

Ibis mexicana, Vieill.; *Tantalus mexicanus*, Lath., Linn., Gmel. (2).

Nous abrégeons ainsi le nom d'*Acacalotl*, que porte ce courlis au Mexique, où il est indigène: il a, comme la plupart des autres, le front dénué de plumes et couvert d'une peau rougeâtre; son bec est bleu; le cou et le derrière de la tête sont revêtus de plumes brunes, mêlées de blanc et de

(1) *Acacalotl, seu corvus aquaticus.* Fernandez, Hist. nov. Hisp., pag. 15, cap. 9. — *Corvus aquaticus.* Nieremberg, pag. 215. — Jonston, Avi., pag. 127. — Willughby, Ornithol., pag. 218. — « Numenius supernè purpureo, viridi et nigricante varius, infernè fuscus, rubro variegatus, capite anteriore nudo, albo rufescente, collo fusco, « albo, viridi et rufescente vario; rectricibus viridibus, cupri puri colore « variantibus, rostro cyaneo; pedibus nigricantibus....... Numenius « mexicanus varius. » Brisson, Ornithol., tome V, page 333.

(2) Du genre Ibis, selon M. Vieillot. Desm. 1829.

vert; ses ailes brillent de reflets verts et pourpres; et c'est apparemment d'après ces caractères que M. Brisson a cru devoir l'appeler *Courly varié;* mais il est aisé de voir par le nom de *Corbeau aquatique*, que lui donnent Fernandez et Nieremberg, que ces couleurs portent sur un fond sombre et approchant du noir. M. Adanson en observant que cet oiseau diffère du courlis d'Europe, en ce qu'il a le front chauve, l'assimile par ce trait à l'ibis, au *Guara*, au *Curicaca*, dont il forme un genre particulier; mais le caractère par lequel il sépare ces oiseaux des courlis, savoir la nudité du devant de la tête ne nous paraît pas suffisant, vu qu'en tout le reste la forme de ces oiseaux est semblable, et que cette différence elle-même se nuance entre eux par degrés; en sorte qu'il y a des espèces, comme celle du courlis vert qui n'ont que le tour des yeux nu, tandis que d'autres comme celui-ci, ont une grande partie du front nue: nous avons cru devoir séparer le *Curicaca* du courlis, à cause de sa grandeur et de quelques autres différences essentielles, particulièrement de celle de la forme du bec. Du reste, nous ne voyons pas ce qui a pu engager ce savant naturaliste à placer ces oiseaux dans la famille des *Vanneaux* (1).

(1) Voyez supplément à l'Encyclopédie, article *Acacalotl.*

LE MATUITUI DES RIVAGES.[1]

SEPTIÈME ESPÈCE.

Ibis griseus, Vieill.; *Tantalus griseus*, Lath., Linn., Gmel. (2).

Si cet oiseau nous était mieux connu, nous le séparerions peut-être comme le curicaca de la famille des Courlis, vu que Marcgrave et Pison le disent semblable en petit au *curicaca*, lequel s'éloigne du courlis par le caractère du bec autant que par la taille; mais avant de savoir si ce caractère du bec convient également au matuitui, nous ne pouvons que l'indiquer ici, en observant néanmoins que le nom de *Petit Courlis*, que lui donne M. Brisson, paraît mal appliqué, puisque cet oiseau est à-peu-près de la grosseur d'une

(1) *Matuitui.* Pison, Hist. nat., page 88. — *Curicaca alia species, matuitui dicta.* Marcgrave, Hist. Bras., page 191. — Jonston, Avi., pag. 131. — Willughby, Ornithol., pag. 218. — « Numenius albidus; « capite anteriore nudo, nigro; capite posteriore et collo griseis; uro- « pygio nigro-virescente; remigibus majoribus et rectricibus supernè ni- « gro-virescentibus, subtus nigris; rostro fusco-rubescente; pedibus pal- « lidè rubris..... Numenius Americanus minor. » Brisson, Ornithol., tome V, page 338.

(2) M. Vieillot rapporte la description de cet oiseau dans son article Ibis du nouv. Dict. d'hist. nat. Desm. 1829.

poule (1), c'est-à-dire de la première grandeur dans le genre des courlis. Au reste, ce matuitui des rivages est différent d'un autre petit *matuitui*, dont parle ailleurs Marcgrave, qui n'est guère plus gros qu'une alouette (2), et qui paraît être un petit pluvier à collier.

LE GRAND COURLIS DE CAYENNE.*

HUITIÈME ESPÈCE.

Ibis albicollis, Vieill., Cuv.; *Tantalus albicollis*, Lath., Linn., Gmel. (3).

Il est plus gros que le courlis d'Europe, et il nous a paru le plus grand des courlis; il a tout le manteau, les grandes pennes de l'aile et le devant du corps d'un brun ondé de gris et lustré de vert; le cou est blanc-roussâtre, et les grandes couvertures de l'aile sont blanches. Cette description suffit pour le distinguer de tous les autres courlis.

(1) Marcgrave et M. Brisson lui-même.

(2) Marcgrave, page 199; et différent aussi d'un troisième *matuitui* du même auteur, qui est un martin-pêcheur. Voyez tome VIII de cette Histoire des Oiseaux, page 507.

* Voyez les planches enluminées, n° 976, sous la dénomination de *Courlis à cou blanc, de Cayenne*.

(3) Du sous-genre Ibis, dans le genre Bécasse, Cuv., et du genre Ibis, Vieill. Desm. 1829.



P. Oudart del.t Meunier direx.t Lith. de C. Motte

1. Le Vanneau, 2. Le Vanneau armé du Sénégal

LE VANNEAU.* (1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Tringa Vanellus, Linn., Gmel., Lath., Vieill.; *Tringa cristatus*, Meyer, Temm.

Le vanneau paraît avoir tiré son nom dans notre

---

* Voyez les planches enluminées, n° 242.

(1) En grec, Αἴξ, ἄιγα, et Ταὼς ἄγριος; en latin moderne, *capella*, *vanellus*; en italien, *paonzello*, *pavonzino*, en allemand, *kywit*, et vulgairement *kimmel-geisz* (chèvre volante, chèvre du ciel); en anglais, *lapwing* et *bastard plover*; en suisse, *gyfitz*, *gywitz*, *blaw gruner gyfitz*; en hollandais, *kiwidt*, en portugais, *byde*; en illyrien, *czieyka*, en polonais, *czayka*, *kozielek*, en suédois, *wipa*, *kowipa*; en turc, *gulguruk*; en plusieurs de nos provinces, *dix-huit*, *pivite*, *kivite*.

Vanneau. Belon, Nat. des Oiseaux, page 209, avec une mauvaise figure, page 210; vanneau, dix-huit, papechieu, idem. Portraits d'oiseaux, page 47, *a*, avec la même figure. — *Capra*. Gesner, *Aves*, pag. 240. — *Capella avis*. Idem, ibid., pag. 109. — *Capra vel capella*. Idem, Icon. avi., pag. 99. — *Capella*, *seu vanellus*. Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 523, avec une figure assez bonne, pag. 526. — Willughby, Ornithol., pag. 228. — Rai, Synops., pag. 110, n° *a*, 1. — Sibbald. Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 19. — *Vanellus*. Jonston, Avi., pag. 113, avec une figure empruntée d'Aldrovande, planche 53; une autre prise de Gesner, planche 27, sous le nom de *Capella*. — Schwenckfeld, Avi., Siles., pag. 365. — *Capella*, *seu capra*. Rzaczynski, Hist. nat. Pol., pag. 273. — *Vanellus Aldrovandi*. Idem, Auctuar., pag. 425. — *Capella*. Charleton, Exercit., pag. 113. Idem, Onomazt., pag. 109. — Moehring, Avi., Gen. 92. — *Gavia vulgaris*. Klein, Avi., pag. 19, n° 1.

langue et en latin moderne, du bruit que font ses ailes en volant, qui est assez semblable au bruit d'un van qu'on agite pour purger le blé; son nom anglais *Lapwing* a le même rapport au battement fréquent et bruyant de ses ailes. Les Grecs, outre les noms d'*Aex* et d'*Aega*(1), relatifs à son cri, lui avaient donné celui de *Paon sauvage* (Ταὼς ἄγριος), à cause de son aigrette et de ses jolies couleurs; cependant cette aigrette du van-

---

Tringa cristâ dependente, pectore nigro. Linnæus, Fauna Suecica, n° 148. — Idem., Syst. nat., ed. X, Gen. 78; Sp. 2. — « Vanellus tor- « quatus, pectore albo, dorso et alis virescentibus. » Barrère, Ornithol., clas. IV, Gen. VI. — *Vaneau.* Albin, tom. I, pag. 65, avec une figure mal coloriée, planche 74. — *Lapwing* Zool. Brit., pag. 122, avec une figure bien dessinée, mais mal coloriée. — « Vanellus cristatus supernè « viridi aureus, infernè albus; capite superiore nigro viridante; cristâ « nigrâ; tæniâ infra oculos nigricante; gutture albo, collo inferiore nigro « viridante; pennis in apice albo fimbriatis: rectricibus decem interme- « diis primâ medietate candidis, alterâ nigris, apice albido marginatis, « utrinque extimâ candidâ, maculâ nigrâ interiùs insignitâ...... Va- « nellus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 94. — *Nota.* Belon dit que les Romains appelaient le vanneau *parcus;* mais il se trompe doublement sur ce mot, en l'attribuant à Pline, dans lequel il ne se lit pas, et que Hermolaüs a écrit le premier; et en rapportant au vanneau ce que Pline dit réellement du *parra*, qui est un *hibou*, qu'il a *deux cornes à la tête.*

(1) *Aex* en grec signifie *chèvre*, et semble avoir rapport au bêlement ou chevrotement, auquel on peut comparer la voix du vanneau, d'où viennent aussi les noms de *capra*, *capella celestis*, que lui donnent divers auteurs. *Nota.* Aristote nomme l'*aex* avec le *penelops* et le *vulpanser*, oiseaux du genre des canards et palmipèdes: on croirait donc légitimement l'oiseau *aex* de cette classe, si Belon n'assurait positivement (Observ., pag. 11) avoir retrouvé ce même nom d'*aex*, donné encore aujourd'hui au vanneau dans la Grèce.

neau est bien différente de celle du paon ; elle ne consiste qu'en quelques longs brins effilés très-déliés ; et les couleurs de son corps, dont le dessous est blanc, n'offrent, sur un fond assez sombre, leurs reflets brillants et dorés, qu'à l'œil qui les recherche de près. On a aussi donné au vanneau le nom de *Dix-huit*, parce que ces deux syllabes prononcées faiblement, expriment assez bien son cri, que dans plusieurs langues on a cherché à rendre également par des sons imitatifs (1). Il donne en partant un ou deux coups de voix, et se fait aussi entendre par reprises dans son vol, même durant la nuit (2); il a les ailes très-fortes, et il s'en sert beaucoup ; vole long-temps de suite et s'élève très-haut ; posé à terre, il s'élance, bondit, et parcourt le terrain par petits vols coupés.

Cet oiseau est fort gai ; il est sans cesse en mouvement, folâtre et se joue de mille façons en l'air ; il s'y tient par instants dans toutes les situations, même le ventre en haut, ou sur le côté, et les ailes dirigées perpendiculairement ; et aucun oiseau ne caracole et ne voltige plus lestement.

Les vanneaux arrivent dans nos prairies en

---

(1) *Gyfytz*, *giwitz*, *kiwitz*, *czieik*, *etc.* (Voyez la nomenclature) ; tous noms qui, suivant les dialectes, se prononcent avec le même accent. En suivant cette analogie, on ne peut guère douter que l'oiseau nommé *Bigitz* dans Tragus, qui le compte au nombre de ceux qu'on mange en Allemagne, ne soit encore le vanneau.

(2) « Capræ tremulam vocem imitatur volando noctu. » Rzaczynski, Hist., pag. 273.



grandes troupes au commencement de mars ou même dès la fin de février, après le dernier dégel, et par le vent de sud. On les voit alors se jeter dans les blés verts (1), et couvrir le matin les prairies marécageuses pour y chercher les vers qu'ils font sortir de terre par une singulière adresse : le vanneau qui rencontre un de ces petits tas de terre en boulettes ou chapelets, que le ver a rejeté en se vidant, le débarrasse d'abord légèrement, et ayant mis le trou à découvert, il frappe à côté la terre de son pied, et reste l'œil attentif et le corps immobile : cette légère commotion suffit pour faire sortir le ver, qui, dès qu'il se montre, est enlevé d'un coup de bec (2). Le soir venu, ces oiseaux ont un autre manége; ils courent dans l'herbe, et sentent sous leurs pieds les vers qui sortent à la fraîcheur; ils en font ainsi une ample pâture, et vont ensuite se laver le bec et les pieds dans les petites mares ou dans les ruisseaux.

Ces oiseaux se laissent difficilement approcher, et semblent distinguer de très-loin le chasseur;

---

(1) Belon, Nat. des Oiseaux, liv. IV, chap. XVII.

(2) « Pour m'assurer de cette particularité, nous dit M. Baillon, j'ai « mis la même ruse en usage; j'ai battu dans le blé vert et dans le jar- « din, la terre avec le pied pendant peu de temps; et j'ai vu les vers en « sortir; j'ai enfoncé un pieu que j'ai ensuite tourné en tout sens pour « ébranler la terre; ce moyen, qu'on dit être employé par le courlis, « réussissait encore plus vite; les vers sortaient en foule, même à une « toise du pieu. »

on peut les joindre de plus près lorsqu'il fait un grand vent, car alors ils ont peine à prendre leur essor. Quand ils sont attroupés et prêts à s'élever ensemble, tous agitent leurs ailes par un mouvement égal, et comme elles sont doublées de blanc et qu'ils sont fort près les uns des autres, le terrain couvert par leur multitude et que l'on voyait noir, paraît blanc tout d'un coup; mais cette grande société que forment les vanneaux à leur arrivée, tend à se rompre dès que les premières chaleurs du printemps se font sentir, et deux à trois jours suffisent pour les séparer. Le signal est donné par des combats que les mâles se livrent entre eux; les femelles semblent fuir, et sortent les premières du milieu de la troupe, comme si ces querelles ne les intéressaient pas; mais, en effet, pour attirer après elles ces combattants, et leur faire contracter une société plus intime et plus douce, dans laquelle chaque couple sait se suffire durant les trois mois que durent les amours et le soin de la nichée.

La ponte se fait en avril; elle est de trois ou quatre œufs oblongs, d'un vert-sombre, fort tachetés de noir, la femelle les dépose dans les marais sur les petites buttes ou mottes de terre élevées au-dessus du niveau du terrain : précaution qu'elle semble prendre pour les mettre à l'abri de la crue des eaux, mais qui néanmoins lui ôte les moyens de cacher son nid, et le laisse entièrement à découvert; pour en former l'em-

placement, elle se contente de tondre à fleur de terre un petit rond dans l'herbe, qui bientôt se flétrit à l'entour par la chaleur de la couveuse: si on trouve l'herbe fraîche, on juge que les œufs n'ont point encore été couvés. On dit ces œufs bons à manger, et dans plusieurs provinces on les ramasse à milliers pour les porter dans les marchés; mais n'est-ce point offenser, appauvrir la nature, que de détruire ainsi ses tendres germes dans les espèces que nous ne pouvons d'ailleurs multiplier? les œufs de poule et des autres oiseaux domestiques sont à nous par les soins que nous prenons pour leur multiplication; mais ceux des oiseaux libres n'appartiennent qu'à la mère commune de tous les êtres.

Le temps de l'incubation du vanneau, comme de la plupart des autres oiseaux, est de vingt jours; la femelle couve assidûment: si quelque objet inquiétant la force à se lever de son nid, elle piette un certain espace en se traînant dans l'herbe, et ne s'envole que lorsqu'elle se trouve assez éloignée de ses œufs, pour que son départ n'en indique pas la place; les vieilles femelles à qui on a enlevé leurs œufs, ne s'exposent plus à nicher à découvert dans les marais; elles se retirent dans les blés qui montent en tuyau, et y font plus tranquillement une seconde ponte; les jeunes, moins expérimentées, s'exposent, après une première perte, à une seconde, et font quelquefois jusqu'à trois pontes successives dans les

mêmes lieux; mais les dernières ne sont plus que de deux œufs, ou même d'un seul.

Les petits vanneaux, deux ou trois jours après leur naissance, courent dans l'herbe, et suivent leurs père et mère : ceux-ci, à force de sollicitude, trahissent souvent leur petite famille, et la décèlent en passant et repassant sur la tête du chasseur avec des cris inquiets, qui redoublent à mesure qu'on approche de l'endroit où les petits se sont tapis à terre au premier signe d'alarme : se sentant pressés, ils partent en courant, et il est difficile de les prendre sans chien, car ils sont aussi alertes que les perdreaux. Ils sont alors tout couverts d'un duvet noirâtre, voilé sous de longs poils blancs; mais dès le mois de juillet ils entrent dans la mue qui donne à leur plumage ses belles couleurs.

Dès-lors la grande société commence à se renouer, tous les vanneaux d'un marais, jeunes et vieux se rassemblent; ils se joignent aux bandes des marais voisins, et forment en peu de jours des troupes de cinq ou six cents. On les voit planer dans l'air ou errer dans les prairies, et se répandre après les pluies dans les terres labourées.

Ces oiseaux passent pour inconstants, et en effet ils ne se tiennent guère plus de vingt-quatre heures dans le même canton; mais cette inconstance est fondée sur un besoin réel; un canton épuisé de vers en un jour, le lendemain la troupe est forcée de se transporter ailleurs. Au mois

d'octobre les vanneaux sont très gras; c'est le temps où ils trouvent la plus ample pâture, parce que, dans cette saison humide, les vers sortent de terre à milliers; mais les vents froids qui soufflent vers la fin de ce mois, en les faisant rentrer en terre, obligent les vanneaux de s'éloigner: c'est même la cause de la disparition de tous les oiseaux vermivores ou mangeurs de vers, et de leur départ de nos contrées, ainsi que de toutes celles du Nord aux approches du froid; ils vont chercher leur nourriture dans le Midi, où commence alors la saison des pluies : mais par une semblable nécessité ils sont forcés de quitter au printemps ces terres du Midi; l'excès de la chaleur et de la sécheresse y causant en été le même effet que l'excès du froid de nos hivers, par rapport à la disparition des vers qui ne se montrent à la surface de la terre, que lorsqu'elle est en même temps humide et tempérée (1).

(1) M. Baillon, à qui nous sommes redevables des meilleurs détails de cette histoire du vanneau, nous confirme dans cette idée, sur la cause du retour des oiseaux du midi au nord, par une observation qu'il a faite lui-même aux Antilles : « La terre, dit-il, est, durant six mois de l'an- « née, d'une dureté comme d'une sécheresse extrême aux Antilles; elle « ne reçoit pas dans tout ce temps une seule goutte d'eau; j'y ai vu dans « les vallées des gerçures de quatre pouces de largeur et de plusieurs « pieds de profondeur; il est impossible qu'aucun ver séjourne alors à « la superficie; aussi pendant ce temps de sécheresse on n'aperçoit dans « ces îles aucun oiseau vermivore; mais dès les premiers jours de la « saison des pluies, on voit ces oiseaux arriver par essaims, que j'ai « jugé venir des terres basses et noyées des côtes orientales de la Flo-

Et cet ordre du départ et du retour des oiseaux qui vivent de vers, est le même dans tout notre hémisphère; nous en avons une preuve particulière pour l'espèce du vanneau; au Kamtschatka, le mois d'octobre s'appelle *le mois des vanneaux* (1); et c'est alors le temps de leur départ de cette contrée comme des nôtres.

Belon dit que le vanneau est *connu en toute terre :* effectivement l'espèce en est très-répandue. Nous venons de dire que ces oiseaux se sont portés jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie : on les trouve également dans les contrées intérieures de cette vaste région (2), et on en voit par toute l'Europe. A la fin de l'hiver ils paraissent à milliers dans nos provinces de Brie et de Champagne (3); on en fait des chasses abondantes; il s'en prend des volées au filet à miroir; on le tend pour cela dans une prairie (4), on place entre les nappes

---

« ride, des îles Caïques, des îles Turques, et d'une foule d'autres îlots « inhabités, situés au nord et au nord-ouest des Antilles. Tous ces lieux « humides sont le berceau des oiseaux d'eau de ces îles, et peut-être « d'une partie du grand continent de l'Amérique. »

(1) *Pikis koatch; pikis* est le nom de l'oiseau. Voy. Gmelin, Voyage en Sibérie.

(2) « Les vanneaux sont en grande quantité en Perse. » Lettres édifiantes, trentième recueil, page 317.

(3) « Dans cette province, et particulièrement dans le canton du « Bassigny, on en fait une chasse de nuit aux flambeaux; la lumière les « réveille, et on prétend qu'elle les attire. » Note communiquée par M. Petitjean.

(4) Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 528.

quelques vanneaux empaillés et un ou deux de ces oiseaux vivants pour servir d'appelants, ou bien l'oiseleur caché dans sa loge imite leur cri de réclame avec un appeau de fine écorce (1); à ce cri perfide la troupe entière s'abat et donne dans les filets. Olina place dans le courant de novembre les grandes captures de vanneaux, et il paraît à sa narration qu'on voit ces oiseaux attroupés tout l'hiver en Italie (2).

Le vanneau est un gibier assez estimé (3), cependant ceux qui ont tiré la ligne délicate de l'abstinence pieuse, l'ont, comme par faveur, admis parmi les mets de la mortification. Le vanneau a le ventricule très-musculeux, doublé d'une membrane sans adhérence, recouvert par le foie, et contenant pour l'ordinaire quelques petits cailloux; le tube intestinal est d'environ deux pieds de longueur; il y a deux *cæcums* dirigés en avant, chacun de plus de deux pouces de long; une vésicule du fiel adhérente au foie et au duodenum; le foie est grand et coupé en deux lobes (4); l'œsophage, long d'environ six pouces, est dilaté en poche avant son insertion; le palais

(1) Olina, Uccell., pag. 21.

(2) M. Hebert nous assure qu'il en reste quelques-uns en Brie jusqu'au fort de l'hiver.

(3) Il l'est beaucoup dans quelques provinces : en Lorraine, un ancien proverbe dit : « Qui n'a pas mangé de vanneau, ne sait pas ce que « gibier vaut. »

(4) Willughby.

est hérissé de petites pointes charnues qui se couchent en arrière; la langue étroite, arrondie par le bout a dix lignes de long. Willughby observe que les oreilles sont placées dans le vanneau plus bas que dans les autres oiseaux (1).

Il n'y a pas de différence de grandeur entre le mâle et la femelle, mais il y en a quelques-unes dans les couleurs du plumage, quoique Aldrovande dise n'y en avoir point remarqué: ces différences reviennent, en général, à ce que les couleurs de la femelle sont plus faibles, et que les parties noires sont mélangées de gris; sa huppe est aussi plus petite que celle du mâle, dont la tête paraît être un peu plus grosse et plus arrondie; la plume de ces oiseaux est épaisse, et son duvet bien fourni; ce duvet est noir près du corps; le dessous et le bord des ailes, vers l'épaule, sont blancs, ainsi que le ventre, les deux plumes extérieures de la queue et la première moitié des autres; il y a un point blanc de chaque côté du bec, et un trait de même couleur sur l'œil en façon de sourcil; tout le reste du plumage est d'un fond noir, mais enrichi de beaux reflets d'un luisant métallique, changeants en vert et en rouge-doré, particulièrement sur la tête et les ailes; le noir sur la gorge et le devant du cou est mêlé de blanc par taches; mais ce noir forme seul sur la poitrine un large plastron arrondi; il est, ainsi que le noir des

(1) Willughby, Ornithol., page 228.

pennes de l'aile, lustré de vert-bronzé; les couvertures de la queue sont rousses; mais comme il se trouve assez fréquemment de la diversité dans le plumage d'un individu à un autre, un plus grand détail dans la description deviendrait superflu : nous observerons seulement que la huppe n'est point implantée sur le front, mais à l'occiput, ce qui lui donne plus de grace; elle est composée de cinq ou six brins délicats, effilés, d'un beau noir, dont les deux supérieurs couvrent les autres et sont beaucoup plus longs; le bec noir, assez petit et court, n'ayant pas plus de douze ou treize lignes, est renflé vers le bout; les pieds sont hauts et minces et d'un rouge-brun, ainsi que le bas des jambes qui est dénué de plumes sur sept ou huit lignes de hauteur; le doigt extérieur et celui du milieu sont joints à l'origine par une petite membrane; celui de derrière est très-court et ne pose point à terre; la queue ne dépasse pas l'aile pliée; la longueur totale de l'oiseau est de onze ou douze pouces, et sa grosseur approche de celle du pigeon commun.

On peut garder les vanneaux en domesticité; il faut, dit Olina, les nourrir de cœur de bœuf dépecé en filets; quelquefois on en met dans les jardins, où ils servent à détruire les insectes (1);

(1) « J'ai eu souvent des vanneaux dans mon jardin; je les ai beau-
« coup étudiés, et ils s'agitaient comme les cailles dans le temps du dé-
« part, et criaient beaucoup pendant plusieurs jours; j'en ai accoutumé

ils y restent volontiers, et ne cherchent point à s'enfuir; mais, comme le remarque Klein, cette facilité qu'on trouve à captiver cet oiseau, vient plutôt de stupidité que de sensibilité (1): et d'après le maintien et la physionomie de ces oiseaux, tant vanneaux que pluviers, cet observateur prétend qu'on peut prononcer qu'ils n'ont qu'un instinct fort obtus (2).

Gesner parle de vanneaux blancs et de vanneaux bruns tachetés et sans aigrette; mais il n'en dit pas assez pour faire juger si les premiers ne sont pas simplement des variétés accidentelles; il nous paraît se tromper sur les seconds, et prendre le pluvier pour le vanneau; il semble s'en douter lui-même, car il avoue ailleurs qu'il connaissait peu le pluvier, qui est très-rare en Suisse, et n'y paraît presque jamais, tandis que les vanneaux y viennent en très-grand nombre: il y a même une espèce à laquelle on a donné le nom de *Vanneau suisse*.

« plusieurs à vivre de pain et de chair crue pendant l'hiver; je les « tenais dans la cave, mais ils y maigrirent beaucoup. » Note communiquée par M. Baillon.

(1) *Stolidæ aves, facilè cicurandæ.* Avi., pag. 19.

(2) « Pardales omnes caput minus formosum, physiognologicis stu- « pidum. » Avi., pag. 20.

LE VANNEAU SUISSE.* (1)

SECONDE ESPÈCE.

Vanellus melanogaster, Bechst., Temm.; *Tringa Squatarola*, Lath., Linn., Gmel.; (mâle et fem. en hiver); *Tringa Squatarola varia* (jeune avant la mue); *Tringa helvetica*, Linn., Gmel. (mâle en plumage de noce) (2).

Ce vanneau est à-peu-près de la taille du vanneau commun; il a tout le dessus du corps varié transversalement d'ondes de blanc et de brun; le devant du corps est noir ou noirâtre; le ventre est blanc; les grandes pennes de l'aile sont noires, et la queue est traversée de bandes comme le dos. La dénomination de *Vanneau suisse*, pourrait donc venir de cet habillement mi-parti; cette étymologie est peut-être aussi plausible que celle de *Vanneau de Suisse*, car cet oiseau ne se trouve

* Voyez les planches enluminées, n° 853.

(1) «Vanellus nigricans, supernè maculis transversis albis varius; syn-« cipite albido, capite et collo superioribus fuscis, marginibus penna-« rum albidis, imo ventre albo; rectricibus candidis fusco-nigricante « transversim striatis; utrinque extimâ exteriùs penitus candidâ..... « Vanellus Helveticus.» Brisson, Ornithol., tome V, page 107.

(2) Du sous-genre des Vanneaux-pluviers, *Squatarola*, dans le genre Vanneau, selon M. Cuvier. Desm. 1829.

point exclusivement en Suisse (1), et paraît dans nos contrées; mais il est vrai qu'il y est beaucoup plus rare que l'autre, et qu'on ne l'y voit jamais en troupes nombreuses.

M. Brisson fait de l'oiseau *Ginochiella* d'Aldrovande, une troisième espèce sous la dénomination de *Grand vanneau* (2), qui convient bien peu au ginochiella, puisque dans la figure qu'en donne Aldrovande, et qu'il dit de grandeur naturelle, cet oiseau est représenté moins grand que le vanneau commun. Au reste, il est très-difficile de prononcer sur la réalité d'une espèce à la vue d'une figure imparfaite, d'autant que si les pieds et le bec ne sont pas mal représentés, cet oiseau n'est point un vanneau. On pourrait y rapporter plutot le *Grand pluvier* ou *Courli de terre*, dont nous parlerons à la suite de l'article des pluviers, si la différence de taille ne s'y opposait pas encore. Aldrovande, dans la courte notice qu'il a jointe à sa figure, dit que le bec a la pointe aiguë, ce qui ne caractérise pas plus un pluvier qu'un vanneau; ainsi, sans établir l'espèce de cet oiseau, nous nous contenterons d'en avoir placé ici la

(1) Il y a même une raison très-légitime de douter que cet oiseau s'y trouve absolument, c'est que Gesner, cet observateur si savant, n'en fait aucune mention, et qu'il n'aurait certainement pas manqué de connaître un oiseau de son pays.

(2) *Ginochiella vulgò*. Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 538. — *Le grand vanneau de Bologne*. Brisson, Ornithol., tome V, page 110.

notice, à laquelle, depuis Aldrovande, personne n'a rien ajouté.

LE VANNEAU ARMÉ * (1) DU SÉNÉGAL.

TROISIÈME ESPÈCE.

Parra senegalensis, Linn., Gmel.; *Vanellus atricapillus*, Vieill. (2).

Ce vanneau du Sénégal est de la grosseur du nôtre, mais il a les pieds fort hauts, et la partie nue de la jambe longue de vingt lignes; cette partie est, comme les pieds, de couleur verdâtre; le bec est long de seize lignes, et surmonté près du front d'une bandelette étroite de membrane jaune très-mince, retombante et coupée en pointe

* Voyez les planches enluminées, n° 362.

(1) « Vanellus griseo-fuscus, supernè saturatius infernè dilutiùs; syn« cipite candido; gutture nigro; imo ventre sordide albo; rectricibus « primâ medietate sordidè albis, alterâ nigris; sordidè albo-rufescente « terminatis; membranâ utrinque rostrum inter et oculum luteâ, deor« sum dependente; alis armatis.... Vanellus Senegalensis armatus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 111.

(2) Du sous-genre des Vanneaux proprement dits dans le genre Vanneau, selon M. Cuvier. Desm. 1829.

de chaque côté; il a le devant du corps d'un gris brun-clair; le dessus de même couleur, mais plus foncée; les grandes pennes de l'aile noires; les plus près du corps d'un blanc-sale; la queue est blanche dans sa première moitié, ensuite noire, et enfin blanche à la pointe. Cet oiseau est armé au pli de l'aile d'un petit éperon corné, long de deux lignes, et terminé en pointe aiguë.

On reconnaît cette espèce, dans une notice de M. Adanson, à l'habitude que nous avons remarquée dans la famille des vanneaux, qui est de crier beaucoup, et de poursuivre les gens avec clameurs pour peu qu'on approche de l'endroit où ils se tiennent; aussi les Français du Sénégal ont-ils appelé *Criards* ces vanneaux armés, que les nègres nomment *Net-Net*. « Dès qu'ils voient « un homme, dit M. Adanson, ils se mettent à « crier à toute force et à voltiger autour de lui, « comme pour avertir les autres oiseaux, qui, dès « qu'ils les entendent, prennent leur vol pour « s'échapper; ces oiseaux sont les fléaux des chas- « seurs (1). » Cependant le naturel de nos vanneaux est paisible, et l'on n'observe pas qu'ils aient querelle avec aucun oiseau; mais l'ergot aux ailes dont la nature a pourvu ceux-ci, les rend apparemment plus guerriers, et l'on assure qu'ils se servent de cet éperon comme d'une arme offensive contre les autres oiseaux (2).

(1) Voyage au Sénégal; Paris, 1757, page 44. — (2) Ibidem.

LE VANNEAU ARMÉ*

DES INDES.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Vanellus goensis, Cuv.; *Parra goensis*, Linn., Gmel. (1).

Une seconde espèce de vanneau armé nous est venue de Goa, et n'est pas encore connue des naturalistes: ce vanneau des Indes est de la grandeur de celui d'Europe, mais il a le corps plus mince et plus haut monté; il porte un petit ergot au pli de chaque aile; et dans son plumage on reconnaît la livrée commune des vanneaux; les grandes pennes de l'aile sont noires; la queue mi-partie de blanc et de noir est roussâtre à la pointe; une teinte pourprée couvre les épaules; le dessous du corps est blanc; la gorge et le devant du cou sont noirs; le sommet de la tête et le dessus du cou noirs aussi, avec une ligne blanche sur les côtés du cou; le dos est brun;

* Voyez les planches enluminées, n° 807, sous le nom de *Vanneau de Goa*.

(1) Du sous-genre des Vanneaux proprement dits, dans le genre Vanneau, Cuv. Desm. 1829.

l'œil paraît entouré d'une portion de cette membrane excroissante qu'on remarque plus ou moins dans la plupart des vanneaux et des pluviers armés, comme si ces deux excroissances de l'ergot et du casque membraneux avaient, dans leur production, quelque rapport secret et quelque cause simultanée.

LE VANNEAU ARMÉ * (1)

DE LA LOUISIANE.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Parra ludoviciana, Linn., Gmel.; *Vanellus ludovicianus*, Cuv. (2).

Celui-ci est un peu moins grand que le vanneau armé du Sénégal, mais il a les jambes et les pieds

* Voyez les planches enluminées, n° 835.

(1) « Vanellus supernè griseo fuscus, infernè albo fulvescens; capite « superiore nigro; rectricibus albo fulvescentibus, nigro terminatis, albo « fulvescente in apice marginatis; membranâ utrinque rostrum inter et « oculum luteo-aurantiâ, supra oculum ductâ et deorsum dependente; « alis armatis.... Vanellus Ludovicianus armatus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 115.

(2) M. Cuvier place cet oiseau dans le sous-genre des Vanneaux proprement dits, de son genre *Vanneau*, *vanellus*. Il paraît disposé à croire que le *Vanellus gallicanus* de Temminck n'en diffère pas par l'espèce. DESM. 1829.

à proportion aussi longs, et son arme est plus forte et longue de quatre lignes; il a la tête coiffée de chaque côté d'une double bandelette jaune posée latéralement, et qui entourant l'œil, se taille en arrière en petite échancrure, et se prolonge en avant sur la racine du bec en deux lambeaux allongés; le sommet de la tête est noir; les grandes pennes de l'aile le sont aussi; la queue de même avec la pointe blanche; le reste du plumage sur un fond gris, est teint de brun-roussâtre ou rougeâtre sur le dos, et rougeâtre-clair ou couleur de chair sur la gorge et le devant du cou; le bec et les pieds sont d'un jaune-verdâtre.

Nous regarderons comme variété de cette espèce la huitième de M. Brisson, qu'il a donnée sous le nom de *Vanneau armé de Saint-Domingue* (1); les proportions sont à très-peu près les mêmes, et les différences ne paraissent pas excéder celles que l'âge ou le sexe mettent dans des oiseaux de même espèce.

---

(1) « Vanellus dilutè fulvus. infernè ad roseum colorem inclinans; rec« tricibus dilutè fulvis, lateribus interiùs ad roseum colorem vergentibus; « membranâ utrinque rostrum inter et oculum luteâ, supra oculum ductâ « et deorsum dependente, alis armatis... Vanellus Dominicensis arma« tus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 118.

LE VANNEAU ARMÉ*
DE CAYENNE.

SIXIÈME ESPÈCE.

Parra cayennensis, Linn., Gmel.; *Vanellus cayennensis*, Cuv. (1).

Ce vanneau est au moins de la grandeur du nôtre, mais il est plus haut monté; il est aussi armé d'un ergot à l'épaule; du reste, il ressemble tout-à-fait à notre vanneau par la teinte et les masses des couleurs; il a l'épaule couverte d'une plaque d'un gris-bleuâtre; un mélange de cette couleur et de teintes vertes et pourprées est étendu sur le dos; le cou est gris, mais un large plastron noir s'arrondit sur la poitrine; le front et la gorge sont noirs; la queue est mi-partie de noir et de blanc, comme dans le vanneau d'Europe: et pour compléter les rapports, celui de Cayenne porte à l'occiput une petite aigrette de cinq ou six brins assez courts.

Il paraît qu'il se trouve aussi au Chili une es-

* Voyez les planches enluminées, n° 836.

(1) Du sous-genre des Vanneaux proprement dits, dans le genre Vanneau, Cuv. Desm. 1829.

pèce de vanneau armé ; et si la notice qu'en donne Frezier n'a rien d'exagéré, cette espèce est plus fortement armée qu'aucune des précédentes, puisque les ergots où éperons ont un pouce de longueur. C'est encore une espèce criarde comme celle du Sénégal. « Dès que ces oiseaux voient un « homme, dit M. Frezier, ils se mettent à voltiger « autour de lui et à crier, comme pour avertir les « autres oiseaux qui, à ce signal, prennent de tous « côtés leur vol (1). »

(1) Voyage à la mer du Sud ; Paris, 1732, page 74.

LE VANNEAU-PLUVIER.* (1)

Tringa Squatarola, Linn., Gmel.; *Vanellus melanogaster*, Beschst., Cuv. (2).

C'EST cet oiseau que Belon nomme *Pluvier gris*,

* Voyez les planches enluminées, n° 854, sous la dénomination de *Vanneau gris*.

(1) Pluvier gris. Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 262, avec une mauvaise figure. Idem, Portraits d'oiseaux, page 63, *b*, avec la même figure. — *Pardalus*. Gesner, Avi., pag. 639. — « Pluvialis cinerea, seu pardalus « Aristotelis. » Aldrovande, Avi., tom. III, page 533. — *Pluvialis cinerea*. Jonston, Avi., pag. 114. — Rai, Synops. avi., pag. 111, n° *a*, 3. — Charleton, Exercit., pag. 113, n° 1. Idem, Onomazt., pag. 109, n° 1. Rzazcynski, Auctuar. hist. nat. Polon., page 415. — « Pluvialis cinerea, « squatarola, Venetiis dicta. » Willughby, Ornithol., pag. 229. — Marsigli, Danub., tom. V, pag. 65, avec une figure défectueuse, surtout

(2) Du sous-genre des Vanneaux-pluviers, *Squatarola*, dans le grand genre Vanneau, Cuv. L'oiseau figuré dans la planche enluminée, n° 854, est un jeune avant la mue.

Voici la synonymie de cette espèce, selon M. Temminck.

Mâle et femelle en plumage d'hiver, *Tringa Squatarola*. Gmel. Lath.; *Vanneau varié*, Buff., pl. enlum., n° 923.

Jeune avant la mue, *Tringa Squatarola varia*, Gmel.; le *Vanneau-pluvier* du présent article de Buffon; le *Vanneau gris*, pl. enlum., 854.

Les vieux en plumage parfait, mâle et femelle, *Vanellus melanogaster*, Beschst.; *Tringa helvetica*, Gmel. Lath.; *Charadrius apricarius*, Wilson., Amer. Ornith.; *Vanneau suisse*, Buff., et pl. enlum., n° 853.

DESM. 1829.

et qui ressemble effectivement autant et peut-être plus au pluvier qu'au vanneau; il porte, à la vérité comme le dernier, ce petit doigt postérieur dont le pluvier est dépourvu, différence par laquelle les naturalistes ont séparé ces oiseaux; mais on doit observer que ce doigt est plus petit que dans le vanneau; qu'il est à peine apparent: et que de plus, cet oiseau ne porte dans son plumage aucune livrée de celui du vanneau. Ce sera donc, si l'on veut, un vanneau, parce qu'il a un quatrième doigt, ou bien ce sera un pluvier, parce qu'il n'a point d'aigrette, et aussi parce qu'il a les couleurs et les mœurs des pluviers. Klein refuse même, avec quelque raison, d'admettre comme caractère générique, cette différence légère dans les doigts, qu'il ne regarde que comme une anomalie; et alléguant pour exemple cette espèce même, il dit que le faux doigt, ou plutôt l'onglet

---

par le bec qui est trop long. — « Pardalus secundus, vanellus fuscus, « kivita fusca, merula novalium. » Schwenckfeld, Aviar. Siles., pag. 316. — *Pluvialis cinerea flavescens*. Sibbald. Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 19. — *Gavia seu pluvialis cinerea*. Klein, Avi., pag. 20, n°. 3. — *Pluvialis totus cinereus*. Barrère, Ornithol., clas. IV, Gen. 7, Sp. 2. — « Tringa rostro nigro, pedibus virescentibus, corpore griseo, subtus al-« bido.... Squatarola. » Linnæus, Syst. nat., edit. X, Gen. 78, Sp. 13. — « Tringa nigro-fusca, subtus alba, rostro nigro, pedibus virescenti-« bus. » Idem, *Fauna Suecica*, n° 155. — *Pluvier gris*. Albin, tom. I, page 67, avec une figure mal coloriée. — « Vanellus supernè griseo-fus-« cus marginibus pennarum albidis, infernè albo et fusco nigricante va-« rius, gutture et imo ventre albis, rectricibus candidis fusco trans-« versim striatis.... Vanellus griseus. » Brisson, Ornithol., t. V, p. 100.

postérieur qui se distingue à peine, ne lui semble pas l'éloigner suffisamment du pluvier, et qu'en général ces deux genres du pluvier et du vanneau se rapprochent dans leurs espèces, de manière à ne composer qu'une grande famille, ce qui nous paraît juste et très-vrai; aussi les naturalistes indécis, ont-ils appelé l'oiseau dont nous parlons, tantôt vanneau et tantôt pluvier (*voyez la nomenclature*). C'est pour terminer le différend et rapprocher ces analogies, que nous l'avons appelé *Vanneau-Pluvier*. Les oiseleurs l'ont nommé *Pluvier de mer*, dénomination impropre puisqu'il va de compagnie avec les pluviers ordinaires, et que Belon le prend pour l'appelant ou le roi de leurs bandes, car les chasseurs disent que cet appelant est plus grand et a la voix plus forte que les autres (1). Il est en effet un peu plus gros que le pluvier doré; il a le bec à proportion plus long et plus fort; tout son plumage est gris-cendré clair, et presque blanc sous le corps, mêlé de taches brunâtres au-dessus du corps et sur les côtés; les pennes de l'aile sont noirâtres; la queue est courte et n'excède pas l'aile pliée.

Aldrovande conjecture, avec assez de vraisemblance, qu'Aristote a fait mention de cet oiseau sous le nom de *Pardalis* (2); sur quoi il faut remarquer que ce philosophe ne paraît pas parler

(1) Nature des Oiseaux, page 262.

(2) Hist. animal., lib. IX, cap. XXIII.

du pardalis comme d'un oiseau qu'il connaissait par lui-même, car voici ses termes : « le pardalis « est, dit-on, un oiseau (*avicula quædam per-* « *hibetur*) qui ordinairement vole en troupes; on « n'en rencontre pas un isolé des autres ; son plu- « mage est cendré ; sa grandeur celle du *Mol-* « *liceps ;* il vole et court également bien ; sa voix « n'est point forte, mais son cri est fréquent (1). » Ajoutez que le nom de *Pardalis*, marque un plumage tacheté : tout le reste des traits se rapporte également bien à un oiseau de la famille du pluvier ou du vanneau.

Willughby nous assure que cet oiseau se voit fréquemment dans les terres de l'État de Venise, où on le nomme *Squatarola* (2). Marsigli le compte parmi les oiseaux des rives du Danube ; Schwenckfeld, entre ceux de Silésie ; Rzaczynski, au nombre de ceux de Pologne, et Sibbald le nomme dans la liste des oiseaux de l'Écosse ; d'où l'on voit que cette espèce, comme toute la famille des vanneaux, est extrêmement répandue. Est-ce une particularité de son histoire naturelle que Linnæus a voulu marquer, lorsqu'il l'a nommé, dans une de ses éditions, *Tringa augusti mensis* (3), et

(1) « Pardalis etiam avicula quædam perhibetur quæ magnâ ex parte « gregatim volat, nec singularem hanc videris ; colore tota cinereo est, « magnitudine proximâ mollicipiti, sed pennis et pedibus bonis ; vocem « frequentem nec gravem emittit. » Hist. animal., lib. IX, cap. XXIII.

(2) The grey plover. Ornithol., pag. 229.

(3) Syst. nat., ed. X, Gen. 60, Sp. 11.

se trouve-t-il au mois d'août en Suède? Du reste, le doigt postérieur de ce vanneau-pluvier est si petit et si peu apparent, que nous ne ferons pas difficulté de lui rapporter, avec M. Brisson, le *Vanneau brun* de Schwenckfeld (1), quoiqu'il dise expressément qu'il n'a point de doigt postérieur (2).

Nous rapporterons encore à cette espèce, comme très-voisine, celle du *Vanneau varié* * de M. Brisson (3) : Aldrovande ne donne sur cet oiseau qu'une figure sans notice; mais son titre seul indique qu'il a connu la grande ressemblance qui est entre ces deux oiseaux (4); toutes leurs proportions sont à très-peu près les mêmes; le fond du plumage ne diffère que de quelques teintes, seulement il est encore plus tigré dans ce vanneau varié, que nous regardons comme une seconde race dans l'espèce du vanneau-pluvier. L'un et l'autre, suivant M. Brisson, fréquentent les bords de la mer; mais il est clair, par les témoignages que nous venons de citer, que ces oiseaux se trouvent aussi dans des pays éloignés de la mer, et même fort avant dans l'intérieur des terres en différentes contrées.

---

(1) « Pardalus secundus, vanellus fuscus. » Avi. Siles., pag. 316.

(2) *Cruribus sine calce.* Idem, ibid.

* Voyez les planches enluminées, n° 923.

(3) *Vanellus varius.* Brisson, Ornithol., tome V, page 103.

(4) *Pardali Belonii congener.* Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 530.

LES PLUVIERS.[1]

L'INSTINCT social n'est pas donné à toutes les espèces d'oiseaux; mais dans celles où il se manifeste, il est plus grand, plus décidé qne dans les autres animaux; non seulement leurs attroupements sont plus nombreux et leur réunion plus constante que celle des quadrupèdes; mais il semble que ce n'est qu'aux oiseaux seuls qu'appartient cette communauté de goûts, de projets, de plaisirs, et cette union des volontés qui fait le lien de l'attachement mutuel, et le motif de la liaison générale: cette supériorité d'instinct social dans les oiseaux, suppose d'abord une nombreuse multiplication, et vient ensuite de ce qu'ils ont plus de moyens et de facilités de se rapprocher, de se rejoindre, de demeurer et voyager ensemble; ce qui les met à portée de s'entendre et

(1) Le genre *Pluvier*, *Charadrius*, Linn., est très-voisin de celui des Vanneaux; aussi quelques-unes de ses espèces ont-elles été placées tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre de ces genres; et ce n'est guère que par la présenee d'un petit pouce chez les vanneaux, et son absence chez les pluviers, que ces oiseaux sont distincts. DESM. 1829.

de se communiquer assez d'intelligence, pour connaître les premières lois de la société qui, dans toute espèce d'êtres, ne peut s'établir que sur un plan dirigé par des vues concertées. C'est cette intelligence qui produit entre les individus l'affection, la confiance et les douces habitudes de l'union, de la paix et de tous les biens qu'elle procure. En effet, si nous considérons les sociétés libres ou forcées des animaux quadrupèdes, soit qu'ils se réunissent furtivement et à l'écart dans l'état sauvage, soit qu'ils se trouvent rassemblés avec indifférence ou regret sous l'empire de l'homme et attroupés en domestiques ou en esclaves, nous ne pourrons les comparer aux grandes sociétés des oiseaux, formées par pur instinct, entretenues par goût, par affection, sous les auspices de la pleine liberté. Nous avons vu les pigeons chérir leur commun domicile, et s'y plaire d'autant plus qu'ils y sont plus nombreux; nous voyons les cailles se rassembler, se reconnaître, donner et suivre l'avis général du départ; nous savons que les oiseaux gallinacés ont même, dans l'état sauvage, des habitudes sociales que la domesticité n'a fait que seconder sans contraindre leur nature; enfin, nous voyons tous les oiseaux qui sont écartés dans les bois, ou dispersés dans les champs, s'attrouper à l'arrière-saison, et après avoir égayé de leurs jeux, les derniers beaux jours de l'automne, partir de concert pour aller chercher ensemble des climats plus heureux et des hivers

tempérés; et tout cela s'exécute indépendamment de l'homme, quoique à l'entour de lui, et sans qu'il puisse y mettre obstacle; au lieu qu'il anéantit ou contraint toute société, toute volonté commune dans les animaux quadrupèdes; en les désunissant il les a dispersés; la marmotte sociale par instinct, se trouve reléguée, solitaire à la cime des montagnes; le castor encore plus aimant, plus uni, et presque policé, a été repoussé dans le fond des déserts; l'homme a détruit ou prévenu toute société entre les animaux; il a éteint celle du cheval, en soumettant l'espèce entière au frein (1); il a gêné celle même de l'éléphant, malgré la puissance et la force de ce géant des animaux, malgré son refus constant de produire en domesticité. Les oiseaux seuls ont échappé à la domination du tyran; il n'a rien pu sur leur société qui est aussi libre que l'empire de l'air; toutes ses atteintes ne peuvent porter que sur la vie des individus; il en diminue le nombre, mais l'espèce ne souffre que

(1) Les chevaux redevenus sauvages dans les plaines de Buenos-ayres, vont par grandes troupes, courent ensemble, paissent ensemble, et donnent toutes les marques de s'aimer, de s'entendre, de se plaire rassemblés. Il en est de même des chiens sauvages, en Canada et dans les autres contrées de l'Amérique septentrionale. On ne doit pas plus douter que les autres espèces domestiques, celle du chameau, depuis si long-temps soumise; celle du bœuf et du mouton, dont l'homme a dénaturé la société en mettant toute l'espèce en servitude, ne fussent aussi naturellement sociales, et ne se donnassent dans l'état sauvage ennobli par la liberté, ces marques touchantes de penchant et d'affection, dont nous les voyons entre eux encore consoler leur esclavage.

cet échec et ne perd ni la liberté, ni son instinct, ni ses mœurs. Il y a même des oiseaux que nous ne connaissons que par les effets de cet instinct social, et que nous ne voyons que dans les moments de l'attroupement général et de leur réunion en grande compagnie : telle est en général la société de la plupart des espèces d'oiseaux d'eau, et en particulier celle des pluviers.

Ils paraissent en troupes nombreuses dans nos provinces de France, pendant les pluies d'automne, et c'est de leur arrivée dans la saison des pluies, qu'on les a nommés *Pluviers* (1); ils fréquentent, comme les vanneaux, les fonds humides et les terres limoneuses où ils cherchent des vers et des insectes; ils vont à l'eau le matin pour se laver le bec et les pieds qu'ils se sont remplis de terre en la fouillant, et cette habitude leur est commune avec les bécasses, les vanneaux, les courlis et plusieurs autres oiseaux qui se nourrissent de vers; ils frappent la terre avec leurs pieds pour les faire sortir, et ils les saisissent souvent même avant qu'ils ne soient hors de leur retraite (2). Quoique les pluviers soient ordinairement fort gras, on leur trouve les intestins si vides, qu'on a imaginé qu'ils pouvaient vivre

(1) L'étymologie de Gesner qui tire ce nom *à pulvere*, est beaucoup moins vraisemblable et bien moins propre au pluvier, y ayant d'ailleurs un très-grand nombre d'oiseaux pulvérateurs.

(2) Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.



d'air (1); mais apparemment la substance fondante du ver se tourne toute en nourriture et donne peu d'excréments; d'ailleurs ils paraissent capables de supporter un long jeûne. Schwenckfeld dit avoir gardé un de ces oiseaux quatorze jours, qui, pendant tout ce temps, n'avala que de l'eau et quelques grains de sable.

Rarement les pluviers se tiennent plus de vingt-quatre heures dans le même lieu; comme ils sont en très-grand nombre, ils ont bientôt épuisé la pâture vivante qu'ils venaient y chercher; dès-lors ils sont obligés de passer à un autre terrain, et les premières neiges les forcent de quitter nos contrées et de gagner les climats plus tempérés; il en reste néanmoins en assez grande quantité dans quelques-unes de nos provinces maritimes (2), jusqu'au temps des fortes gelées; ils repassent au printemps (3), et toujours attroupés; on ne voit jamais un pluvier seul, dit Longolius (4); et suivant Belon, leurs plus petites bandes sont au

(1) *Autor de nat. rer. apud Aldrov.*, pag. 531. — Albert réfute bien ceux qui disent que le pluvier vit d'air, et que c'est pour cela qu'on ne trouve rien dans ses intestins; mais il en rend à son tour une mauvaise raison, quand il dit que cet oiseau n'a que l'intestin *jejunum*.

(2) En Picardie, suivant M. Baillon, il reste beaucoup de ces oiseaux aux environs de Montreuil-sur-mer, jusqu'au temps des grandes gelées.

(3) On les voit, nous dit M. le chevalier Desmazy, passer régulièrement à Malte deux fois l'année, au printemps et en automne, avec la foule des autres oiseaux qui franchissent la Méditerranée, et pour qui cette île est un lieu de station et de repos.

(4) *Apud Aldrov.*, tom. III, pag. 532.



moins de cinquante; lorsqu'ils sont à terre, ils ne s'y tiennent pas en repos, sans cesse occupés à chercher leur nourriture; ils sont presque toujours en mouvement; plusieurs font sentinelle, pendant que le gros de la troupe se repaît, et au moindre danger ils jettent un cri aigu qui est le signal de la fuite. En volant ils suivent le vent, et l'ordre de leur marche est assez singulier; ils se rangent sur une ligne en largeur, et volant ainsi de front, ils forment dans l'air des zones transversales fort étroites et d'une très-grande longueur; quelquefois il y a plusieurs de ces zones parallèles assez peu profondes, mais fort étendues en lignes transversales.

A terre, ces oiseaux courent beaucoup et très-vite; ils demeurent attroupés tout le jour, et ne se séparent que pour passer la nuit; ils se dispersent le soir sur un certain espace où chacun gîte à part; mais dès le point du jour le premier éveillé ou le plus soucieux, celui que les oiseleurs nomment l'*Appelant*, mais qui est peut-être la sentinelle, jette le cri de réclame, *hui*, *hieu*, *huit*, et dans l'instant tous les autres se rassemblent à cet appel; c'est le moment qu'on choisit pour en faire la chasse. On tend avant le jour un rideau de filet, en face de l'endroit où l'on a vu le soir ces oiseaux se coucher; les chasseurs en grand nombre font enceinte, et dès les premiers cris du pluvier appelant, ils se couchent contre terre, pour laisser ces oiseaux passer et se réunir; lors-

qu'ils sont rassemblés, les chasseurs se lèvent, jettent des cris et lancent des bâtons en l'air; les pluviers effrayés partent d'un vol bas et vont donner dans le filet qui tombe en même temps; souvent toute la troupe y reste prise. Cette grande chasse est toujours suivie d'une capture abondante; mais un oiseleur seul s'y prenant plus simplement, ne laisse pas de faire bonne chasse; il se cache derrière son filet, il imite avec un appeau d'écorce la voix du pluvier appelant, et il attire ainsi les autres dans le piége (1); on en prend des quantités dans les plaines de Beauce et de Champagne. Quoique fort communs dans la saison, ils ne laissent pas d'être estimés comme un bon gibier: Belon dit que de son temps un pluvier se vendait souvent autant qu'un lièvre; il ajoute qu'on préférait les jeunes, qu'il nomme *Guillemots*.

La chasse que l'on fait des pluviers et leur manière de vivre dans cette saison, est presque tout ce que nous savons de ce qui a rapport à leur histoire naturelle : hôtes passagers plutôt qu'habitants de nos campagnes, ils disparaissent à la chute des neiges, ne font que repasser au printemps, et nous quittent quand les autres oiseaux nous arrivent; il semble que la douce chaleur de cette saison charmante qui réveille l'instinct assoupi de tous nos animaux, fasse sur les pluviers une impression contraire; ils vont dans les con-

(1) Aldrovande, tome III, page 532.

trées plus septentrionales établir leur couvée et élever leurs petits, car pendant tout l'été nous ne les voyons plus. Ils habitent alors les terres de la Laponie et des autres provinces du nord de l'Europe (1), et apparemment aussi celles de l'Asie; leur marche est la même en Amérique, car les pluviers sont du nombre des oiseaux communs aux deux continents, et on les voit passer au printemps à la baie d'Hudson, pour aller encore plus au nord (2). Arrivés en troupes dans ces contrées septentrionales pour y nicher, ils se séparent par couples: la société intime de l'amour rompt ou plutôt suspend pour un temps la société générale de l'amitié, et c'est sans doute dans cette circonstance que M. Klein, habitant de Dantzic, les a observés, quand il dit que le pluvier se tient solitairement dans les lieux bas et les prés (3).

L'espèce qui, dans nos contrées, paraît nombreuse autant au moins que celle du vanneau, n'est pas aussi répandue: suivant Aldrovande, on prend moins de pluviers en Italie que de vanneaux (4), et ils ne vont point en Suisse ni dans d'autres contrées que le vanneau fréquente (5);

(1) Voyez Collection académique, partie étrangère, tom XI, Académie de Stockholm, page 60.

(2) Histoire générale des Voyages, tome XV, page 267.

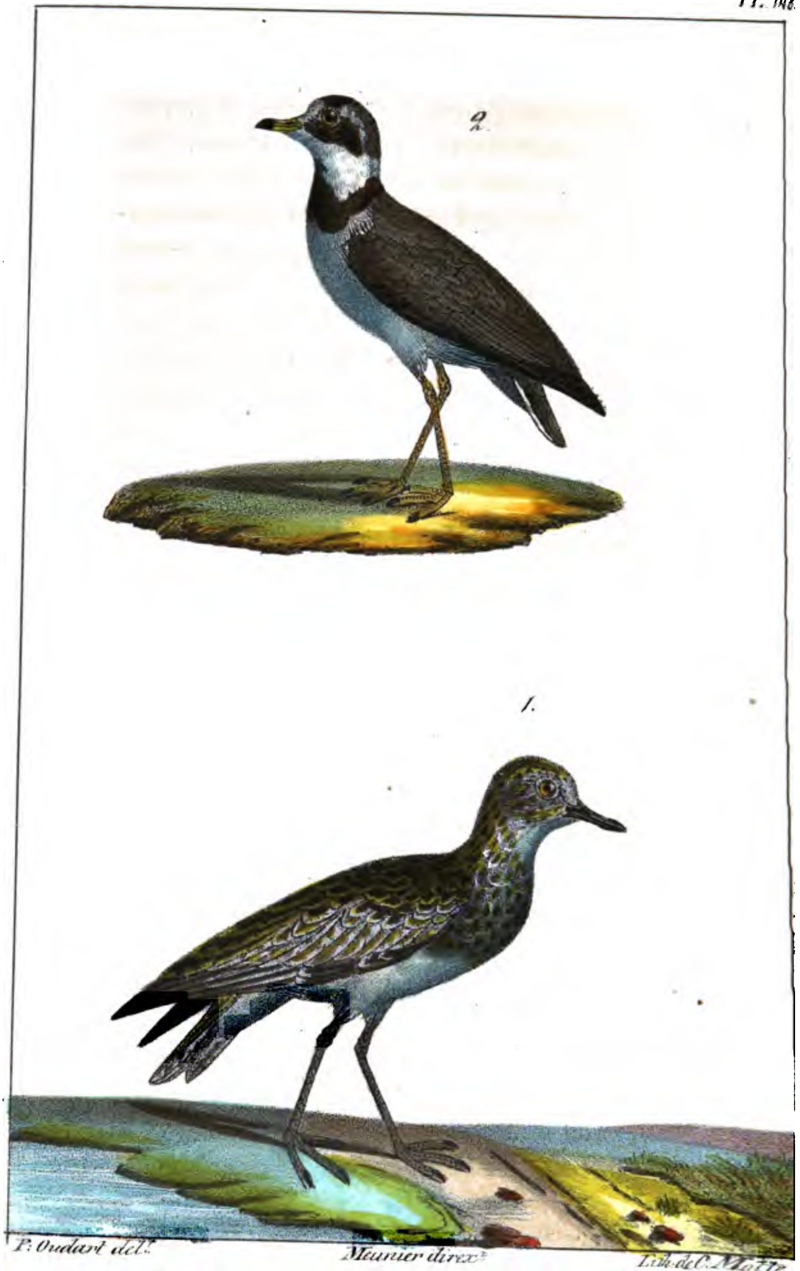
(3) « Solitaria est in locis demissis pratisque. » Avi., pag. 20.

(4) Aldrovande, tome III, page 533.

(5) « Helvetiis incognita aut certè rarissima avis. » Gesner, Avi., pag. 683. Il remarque au même endroit que la figure lui en avait été envoyée de France par Rondelet.

mais peut-être aussi le pluvier se portant plus au nord, regagne-t-il dans les terres septentrionales ce que le vanneau paraît occuper de plus que lui en étendue du côté du midi; et il paraît le regagner encore dans le Nouveau-Monde où les zones moins distinctes, parce qu'elles sont plus généralement tempérées et plus également humides, ont permis à plusieurs espèces d'oiseaux de s'étendre du nord dans un midi tempéré, tandis qu'une zone trop ardente, borne et repousse dans l'ancien monde presque toutes les espèces des régions moyennes.

C'est au pluvier doré, comme représentant la famille entière des pluviers, qu'il faut rapporter ce que nous venons de dire de leurs habitudes naturelles; mais cette famille est composée d'un grand nombre d'espèces dont nous allons donner l'énumération et la description.



1. Le Pluvier doré, 2. Le Pluvier à collier.

LE PLUVIER DORÉ.* (1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Charadrius pluvialis, Linn., Gmel., Lath.. Vieill., Temm., Cuv. (2).

Le pluvier doré est de la grosseur d'une tour-

* Voyez les planches enluminées, n° 904.

(1) En anglais, *green plover*, en allemand, *pulvier, pulrosz*, *see taube*, *greuner kiwit*; en italien, *piviero*; en catalan, *dorada*; en silésien, *brach-vogel*; en polonais, *ptak-dessezowy*; en suédois, *aokerhoens*; en norvégien, *akerloe*; en lappon, *hutti*. On prétend, dit M. Salerne, que la ville de Piviers ou Pithiviers en Gâtinois, a pris son nom du grand nombre de pluviers qu'on voit dans ses environs.

Pluvier. Belon, Hist. nat. des Oiseaux, pag. 260. — *Pluvialis*. Gesner, Avi., page 714. — Aldrovande. Avi., tom. III, pag. 528. — *Pluvialis viridis*. Willughby, Ornithol., page 229. — Rai, Synops., pag. 111, n° *a*, 2; et pag. 190, n° 9. — Sibbald. Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 19. — Sloane, Jamaïc., pag. 318, n° 10, avec une très-mauvaise figure, tab. 269, fig. 1. — *Pluvialis flavescens*. Jonston, Avi., pag. 113. *Pluvialis flavo-virescens*. Charleton. Exercit., pag. 113, n° 2. Idem, Onomazt., pag. 109, n° 2. — *Gavia viridis*. Klein, Avi., pag. 19, n° 2. — *Pluvialis viridis, seu pardalis*. Marsigl. Danub., tom. V, pag. 54, avec une figure inexacte, tab. 25. — *Pluvier vert*. Albin, tom. I, pag. 66, avec une figure mal coloriée, pl. 75. — *Nota*. Klein remarque que la figure du pluvier doré d'Albin est aussi mauvaise pour les couleurs,

(2) Type du sous-genre des Pluviers proprement dits, dans le genre Pluvier, Cuv. Desm. 1829.

terelle : sa longueur du bec à la queue, ainsi que du bec aux ongles, est d'environ dix pouces ; il a tout le dessus du corps tacheté de traits de pinceau jaunes, entremêlés de gris-blanc, sur un fond brun-noirâtre ; ces traits jaunes brillent dans cette teinte obscure et font paraître le plumage doré. Les mêmes couleurs, mais plus faibles, sont mélangées snr la gorge et la poitrine ; le ventre est blanc ; le bec noir, et il est, ainsi que dans tous les pluviers, court, arrondi et renflé vers le bout ; les pieds sont noirâtres, et le doigt extérieur est lié jusqu'à la première articulation par une petite membrane à celui du milieu ; les pieds n'ont que trois doigts, et il n'y a pas de vestige de doigt postérieur ou de talon ; ce caractère, joint au renflement du bec, est établi parmi les ornithologistes comme distinctif de la famille des pluviers ;

---

que l'est pour le dessin celle de Marsigli, où cet oiseau est représenté avec un doigt postérieur assez long, quoiqu'il n'en ait point du tout. — *Rechte brachvogel.* Frisch, vol. II, XII, II, pl. 9. — « Pluvialis cinereus, « luteis et albis maculis. » Barrère, Ornit., clas. IV, Gen. 7, Sp. 1. — « Pluvialis viridis Gesneri, pardalus tertius Schwenckfeldii, vivago Bo- « dini ; gallina novalis media. » Rzaczynski, Auctuar. Hist. nat. Polon., pag. 415. — *Pardalus tertius* Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 317. — *Charadrius.* Moehring, Avi., Gen. 90. — « Charadrius nigro lutescente- « que variegatus, pectore concolore. » Linnæus, Fauna Suec., n°. 157. — « Charadrius pedibus cinereis corpore nigro viridique maculato, sub- « tus albido. » — *Pluvialis.* Idem, Syst. nat., ed. X, Gen. 79, Sp. 8. — « Pluvialis supernè nigricans, maculis flavescentibus varia, infernè « alba : collo inferiore et pectore griseis, maculis flavescentibus varie- « gatis ; rectricibus nigricantibus, albo flavicante transversim striatis. . . « Pluvialis aurea. » Brisson, Ornithol., tome V, page 43.

tous ont aussi une partie de la jambe, au-dessus du genou, dénuée de plumes; le cou court; les yeux grands; la tête un peu trop grosse à proportion du corps; ce qui convient à tous les oiseaux *Scolopaces* (1), dont quelques naturalistes ont fait une grande famille sous le nom de *Pardales* (2), qui ne peut néanmoins les renfermer tous, puisqu'il y en a plusieurs espèces, et notamment dans les pluviers, qui n'ont pas le plumage *pardé* ou *tigré*.

Au reste, il y a peu de différence dans le plumage entre le mâle et la femelle de cette espèce (3); néanmoins les variétés individuelles ou accidentelles sont très-fréquentes, et au point que dans la même saison, à peine sur vingt-cinq ou trente pluviers dorés, en trouvera-t-on deux exactement semblables; ils ont plus ou moins de jaune, et quelquefois si peu qu'ils paraissent tout gris (4).

---

(1) Comme bécasses, bécassines, barges, etc.

(2) Klein, Schwenckfeld.

(3) Aldrovande, Belon.

(4) M. Baillon, qui a observé ces oiseaux en Picardie, assure que leur plumage est gris dans le premier âge; qu'à la première mue, en août et en septembre, il leur vient déja quelques plumes qui ont la teinte de jaune, ou qui sont tachetées de cette couleur; mais que ce n'est qu'au bout de quelques années que cet oiseau prend une belle teinte dorée : il ajoute que les femelles naissent toutes grises, qu'elles conservent long-temps cette couleur; que ce n'est qu'en vieillissant que leur plumage se colore d'un peu de jaune, et qu'il est très-rare d'en voir qui aient le plumage aussi uniformément beau que celui des mâles. Ainsi on ne doit pas être surpris de la variété des couleurs que l'on remarque dans l'espèce de ces oiseaux, puisqu'elles sont produites par la différence de sexe et d'âge. *Note communiquée par M. Baillon.*

Quelques-uns portent des taches noires sur la poitrine, etc. Ces oiseaux, suivant M. Baillon, arrivent sur les côtes de Picardie à la fin de septembre ou au commencement d'octobre, tandis que dans nos autres provinces plus méridionales, ils ne passent qu'en novembre et même plus tard; ils repassent en février et en mars (1); on les voit en été dans le nord de la Suède, en Dalécarlie et dans l'île d'Oëland (2), dans la Norwége, l'Islande et la Laponie (3). C'est par ces terres arctiques qu'ils paraissent avoir communiqué au Nouveau-Monde, où ils semblent s'être répandus plus loin que dans l'ancien, car on trouve le pluvier doré à la Jamaïque (4), la Martinique, Saint-Domingue (5), et Cayenne, à quelques légères différences près. Ces pluviers, dans les provinces méridionales du Nouveau-Monde, habitent les savannes, et viennent dans les pièces de canne à sucre où l'on a mis le feu; leurs troupes y sont nombreuses et se laissent difficilement approcher; elles y voyagent, et on ne les voit à Cayenne que dans le temps des pluies.

M. Brisson établit une seconde espèce, sous le

(1) M Lottinger a observé de même leur passage en Lorraine.

(2) Linnæus, Fauna Suecica.

(3) Brunnich, Ornithol. borealis, pag. 57.

(4) Sloane, page 318.

(5) « Pluvialis supernè nigricans, maculis flavicantibus varia, infernè « alba; collo inferiore et pectore dilutè griseis, marginibus pennarum fla- « vescentibus; rectricibus fuscis, albo flavicante ad margines macula- « tis..... Pluvialis Dominicensis aurea. » Brisson, Ornithol., tome V, page 47.

nom de *Petit Pluvier doré* (1), d'après l'autorité de Gesner (2), qui néanmoins n'avait jamais vu ni connu le pluvier par lui-même. Schwenckfeld et Rzaczynski font aussi mention de cette petite espèce, et c'est vraisemblablement encore d'après Gesner, car le premier, en même temps qu'il nomme cet oiseau petit Pluvier, le dit de la grosseur de la tourterelle (3), et Rzaczynski n'y ajoute rien d'assez particulier pour faire croire qu'il l'ait observé et reconnu distinctement (4). Nous regarderons donc ce petit pluvier doré comme une variété purement individuelle, et qui ne nous paraît pas même faire race dans l'espèce.

(1) « Pluvialis supernè nigricans, maculis flavescentibus varia, infernè « alba, rectricibus nigricantibus, albo flavicante ad margines macula- « tis.... Pluvialis aurea minor. » Brisson, Ornithol., tom. V, pag. 47.

(2) *Pluvialis altera species*. Gesner, Avi., pag. 716.

(3) « Gallina novalis minor, turturis ferè magnitudine, iisdem locis « ubi prior degit, simili modo capitur. » Aviar. Siles., pag. 318.

(4) Voyez Rzaczynski, « pluvialis seu pardalus minor; gallina nova- « lis minor Schwenckfeldii. » Auctuar. Hist. nat. Polon., pag. 415.

LE PLUVIER DORÉ (1)

A GORGE NOIRE.

SECONDE ESPÈCE.

Charadrius pluvialis, var. Temm., Vieill., Cuv.; *Charadrius apricarius*, Linn., Gmel. (2).

CETTE espèce se trouve souvent avec la précédente dans les terres du Nord, où elles subsistent et multiplient sans se mêler ensemble. Edwards a reçu celle-ci de la baie d'Hudson, et Linnæus l'a trouvée en Suède, en Smolande et dans les champs incultes de l'Oëland : c'est le *Pluvialis minor nigro-flavus* de Rudbeck. Il a le front blanc, et porte une bandelette blanche qui passe sur les yeux et

(1) En Smolande, *myrpitta ;* en Oëland, *alwargrim ;* à la baie d'Hudson, *hawk's-eye spotted plover*. Edwards, tom. III, pag. et pl. 140. — « Charadrius nigro lutescente variegatus, pectore nigro. » Linnæus, Fauna Suecica, n° 156. — « Charadrius pectore nigro, rostro basi gibbo, pe- « dibus cinereis; charadrius apricarius. » Idem, Syst. nat., ed. X, pag. 79, Sp. 7. — « Pluvialis supernè nigricans, maculis flavo-aurantiis varia, « infernè nigra ; tæniâ in syncipite albâ, supra oculos et secundum colli « latera protensâ collum inferius ambiente ; rectricibus fusco et nigro « transversim striatis..... Pluvialis aurea freti Hudsonis. » Brisson, Ornithol., tome V, page 51.

(2) MM. Vieillot et Temminck ne voient dans cet oiseau que le pluvier doré en plumage parfait d'été. DESM. 1829.

les côtés du cou, descend en devant et entoure une plaque noire qui lui couvre la gorge : le reste du dessous du corps est noir; tout le manteau d'un brun sombre et noirâtre, est agréablement moucheté d'un jaune-vif, distribué par taches dentelées au bord de chaque plume; la grandeur de ce pluvier est la même que celle du pluvier doré; nous ne savons pas si c'est par antiphrase et relativement à la faiblesse de ses yeux, ou parce que réellement ce pluvier a la vue plus perçante qu'aucun autre oiseau de ce genre, que les Anglais de la baie d'Hudson l'ont surnommé *Œil de faucon* (hawk's-eye).

LE GUIGNARD.* (1)

TROISIÈME ESPÈCE.

Charadrius Morinellus, Linn., Gmel., Temm., Cuv.; *Charadrius sibiricus*, Linn., Gmel.; *Charadrius tataricus* et *asiaticus*, Pallas (2).

Le Guignard est appelé par quelques-uns *Petit*

* Voyez les planches enluminées, n° 832.

(1) En anglais, *dotterel;* en lappon, *lahul.* — *Morinellus anglorum.* Gesner, Icon. avi., pag. 131, avec une mauvaise figure. — *Morinellus*

(2) M. Cuvier place cet oiseau dans le sous-genre des Pluviers proprement dits, de son genre Pluvier. Desm. 1829.

Pluvier; il est en effet d'une taille inférieure à celle du pluvier doré; et n'a guère que huit pouces et demi de longueur; il a tout le fond du manteau d'un gris-brun, avec quelque lustre de vert; chaque plume du dos, ainsi que les moyennes de l'aile sont bordées et encadrées d'un trait de roux; le dessus de la tête est brun-noirâtre; les côtés et la face sont tachetés de gris et de blanc; le devant du cou et la poitrine sont d'un gris ondé et arrondi en plastron, au-dessous duquel, après un trait noir, est une zone blanche, et c'est à ce caractère que l'on reconnaît le mâle; l'estomac est roux; le ventre, noir; et le bas-ventre, blanc.

Le guignard est très-connu par la bonté de sa chair, encore plus délicate et plus succulente que

---

avis anglica. Idem, Avi., pag 615, avec la même figure. — Aldrovande, Avi., tom. III, page 540, avec une figure peu ressemblante. — Willughby, Ornithol., pag. 230, avec la figure empruntée d'Aldrovande, planche 55. — Rai, Synops. avi., pag. 111, n° *a*, 4. — *Morinellus.* Sibbald. Scot. illust., part. II, lib. III, pag. 19. — Charleton, Exercit., pag. 111, n° 1. — Idem, Onomazt., pag. 106, n° 1. — *Gavia morinellus simpliciter.* Klein, Avi., pag. 21, n° 5. — « Charadrius pectore « ferrugineo; lineâ albâ transversâ collum pectusque distinguente. » Linnæus, Fauna Suecic., n° 158. — « Charadrius pectore ferrugineo, fasciâ « superciliorum pectorisque lineari alba, pedibus nigris... Morinellus. » Idem, syst. nat., ed. 10, Gen. 79, Sp. 6. — *Dotralle.* Albin, tom. II, page 40, avec des figures passables du mâle, pl. 61; et de la femelle, pl. 62. — « Pluvialis supernè griseo-fusca, marginibus pennarum rufes- « centibus, infernè rufescens; capite superiore fuliginoso, rufescente va- « rio, tæniâ ponè oculos albo rufescente; ventre supremo fuliginoso « (*mas*); imo ventre albo; rectricibus griseis, apice fuscis; quatuor utrin- « que extimis albo terminatis...... Pluvialis minor, sive morinellus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 54.

celle du pluvier. L'espèce paraît plus répandue dans le Nord que dans nos contrées, à commencer par l'Angleterre, elle s'étend en Suède et jusqu'en Laponie (1); cet oiseau a deux passages marqués, en avril et en août, dans lesquels il se porte des marais aux montagnes, attiré par des scarabées noirs, qui font la meilleure partie de sa nourriture, avec des vers et des petits coquillages terrestres, dont on lui trouve les débris dans les intestins (2). Willughby décrit la chasse que l'on fait des guignards dans le comté de Norfolk, où ils sont en grand nombre; cinq ou six chasseurs partent ensemble, et quand ils ont rencontré ces oiseaux, ils tendent une nappe de filets à une certaine distance, en les laissant entre eux et le filet; ensuite ils s'avancent doucement en frappant des cailloux ou des morceaux de bois; ces oiseaux paresseux se réveillent, étendent un pied, une aile, et ont peine à se mettre en mouvement; les chasseurs croient bien faire de les imiter, en étendant le bras, la jambe, et pensent les amuser et occuper leurs yeux par ce manége apparemment très-inutile (3); mais enfin les guignards

(1) Dans la sixième édition du *Systema naturæ*, il est désigné sous le nom de *Charadrius Lapponicus*. Gen. 61, Sp. 5.

(2) Lettre du docteur Lister à M. Rai. *Transactions philosophiques*, n° 175, art. III.

(3) Un auteur, dans Gesner, va jusqu'à dire que cet oiseau attentif et comme charmé aux mouvements du chasseur, imite tous ses gestes, et en oublie le soin de sa conservation, au point de se laisser approcher et couvrir du filet que l'on tient à la main. Voyez Aldrovande, tom. III, page 540.

s'approchent du filet lentement, d'une marche engourdie, et le filet tombant, couvre la troupe stupide.

C'est d'après ce caractère de pesanteur et de stupidité, que les Anglais ont nommé cet oiseau *Dotterel*, et leur nom latin *Morinellus*, paraît se rapporter à la même origine. Klein dit que leur tête est encore plus arrondie que celle de tous les autres oiseaux de la famille des pluviers, et il en tire un indice de leur stupidité, par analogie avec cette race de pigeons que l'on a nommés *Pigeons fous*, et qui ont en effet la tête plus ronde que les autres (1). Willughby croit avoir remarqué sur les guignards, que les femelles sont un peu plus grandes que les mâles, sans autres différences extérieures.

Quant à la seconde espèce de guignard qu'établit M. Brisson, sous le nom de *Guignard d'Angleterre* (2); quoique l'autre se trouve déja en Angleterre, nous ne la regarderons que comme une simple variété. Albin représente cet oiseau trop petit dans sa figure, puisque, dans sa description, il lui assigne plus de poids et les mêmes

---

(1) « Capita harum avium, præ reliquis sui generis, sunt circinata magis, prout capita columbarum quas *Morelchen* nostrates appellant, derivandum à græco vocabulo morytos, quod stupida avis est. » Klein, Avi., page 21.

(2) *Morinellus anglicanus*. Brisson, Ornithol., tome V, page 58. — *Dotterel de Lincoln*. Albin, tome II, page 40. — *Gavia morinellus altera*. Klein, Avi., page 21, n° 7.

proportions qu'au guignard ordinaire; et en effet, leur plus grande différence consiste en ce que le premier guignard n'a pas de bande transversale au bas de la poitrine, et qu'il a toute cette partie, avec l'estomac et le devant du cou d'un gris-blanc lavé de jaunâtre : il me semble donc que c'est multiplier mal-à-propos les espèces, que de les établir sur des différences aussi légères.

LE PLUVIER A COLLIER.* (1)

QUATRIÈME ESPÈCE.

Charadrius Hiaticula, Linn., Gmel., Vieill., Temm., Cuv. (2).

Nous distinguerons d'abord deux races dans

* Voyez les planches enluminées, n° 920, le grand Pluvier à collier; et 921, le petit Pluvier à collier.

(1) En anglais, *sealark;* en polonais, *zoltaczek;* en suédois, *strand pipare;* en lapon, *pago;* en brasilien, *matuitui. Charadrios, sive hiaticula.* Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 536, avec une mauvaise figure, page 537. — Jonston, Avi., pag. 114, avec la figure empruntée d'Aldrovande, tab. 53. — Willughby, Ornithol., pag. 230, avec une figure peu exacte, tab. 57. — Rai, Synops. avi., pag. 112, n° *a*, 6. — Idem, pag. 190, n° 13. — *Charadrius.* Charlet. Exercit., pag. 114, n° 15. — Idem, Onomazt., pag. 100, n° 15. — Sibbald. Scot. illust., part. II,

(2) Du sous-genre des Pluviers proprement dits, dans le genre Pluvier, Cuv. Desm. 1829.

cette espèce, une grande et une petite : la première de la taille du mauvis ; la seconde à-peu-près de celle de l'alouette, et c'est à cette dernière que se rapporte tout ce que l'on a dit du pluvier à collier (1) ; parce qu'elle est plus répandue et plus connue que la première (2) ; mais dans le réel

lib. III, pag. 19. — Sloane, Jamaïc., pag. 319, n° 13, avec une très-mauvaise figure, tab. 267, n° 2. — *Matuitui Brasiliensis.* Marcgrave, Hist. nat. Brasil., pag. 199, avec une figure très-défectueuse. — Jonston, Avi., pag. 136, avec la figure prise de Marcgrave, tab. 58. — *Gavia littoralis.* Klein, Avi., pag. 21, n° 6. — « Charadrius pectore nigro, fronte nigricante, lineolâ albâ, vertice fusca. » Linnæus, Fauna Suecica, n° 159. — Idem, Syst. nat., ed. X, Gen. 79, Sp. 2. — *Charadrius seu hiaticula Willughbeii* (et par erreur, *icterus galgulus aliorum*). Rzaczynski, Auctuar., pag. 370. — *Kleinstkiewit.* Frisch, tom. II, XII, 11, pl. 7. — *Alouette de mer.* Albin, tom. I, page 70, avec une figure passable, pl. 80. — « Pluvialis supernè griseo-fusca, infernè albâ ; tæniâ in syncipite « transversâ, candidâ, nigro circumdata ; fasciâ per oculos nigrâ ; torque « duplici, supremo albo, infimo nigro ; rectricibus octo intermediis gri- « seo-fuscis, versùs apicem nigricantibus, tribus utrinque lateralibus apice « albis, sequenti in exortu in apice candidâ, in medio fusco-nigricante, « utrinque extimâ candidâ interiùs fusco nigricante maculatâ..... Plu- « vialis torquata minor. » Brisson, Ornithol., tom. V, pag. 63.

(1) Et toute la nomenclature précédente.

(2) « Pluvialis supernè griseo-fusca, infernè albâ ; tæniâ supra oculos « albo rufescente ; torque duplici, supremo albo, infimo nigricante : rec- « tricibus octo intermediis griseo-fuscis, versùs apicem nigricantibus, « apice albis, binis utrinque extimis candidis, extimâ exteriùs griseo- « fusco, proximè sequenti, nigricante maculata.... Pluvialis torquata. » Brisson, Ornithol., tome V, page 60. — « An charadrius fuscus, fronte « collarique dorsali abdomineque albis ; rectricibus lateralibus utrinque « candidis, pedibus nigris.... Charadrius Alexandrinus. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 79, Sp. 3. « Vel charadrius fasciâ pectorali ni- « grâ, superciliis albis ; rectricibus apice albis, fasciâ nigrâ, pedibus cæ- « ruleis.... Charadrius Ægyptius. » Idem, ibidem, Sp. 5.

l'une n'est peut-être qu'une variété de l'autre, car il se trouve encore des variétés entre elles qui semblent les rapprocher par nuances.

Ces oiseaux ont la tête ronde et le bec fort court et bien garni de plumes à sa racine; ce bec est blanc ou jaune dans sa première moitié, noir à sa pointe; le front est blanc; il y a un bandeau noir sur le sommet de la tête et une calotte grise la recouvre; cette calotte est bordée d'une bandelette noire qui prend sur le bec et passe sous les yeux; le collier est blanc, et la poitrine porte un plastron noir; le manteau est gris-brun; les pennes de l'aile sont noires; le dessous du corps est d'un beau blanc comme le front et le collier.

Tel est en gros le plumage du pluvier à collier; si l'on voulait présenter toutes les diversités en distribution ou en étendue de ces couleurs, un peu plus claires et plus foncées, plus brouillées ou plus nettes; il faudrait faire autant de descriptions, et l'on établirait presque autant d'espèces que l'on verrait d'individus; au milieu de ces différences légères et vraiment individuelles ou locales, on reconnaît le pluvier à collier le même dans presque tous les climats; on nous l'a apporté de Sibérie, du cap de Bonne-Espérance, des Philippines (1), de la Louisiane et de Cayenne (2);

---

(1) Sonnerat. Voyage à la nouvelle Guinée, page 83.

(2) A Cayenne on le nomme *Collier;* et les Espagnols de Saint-Do-

M. Cook l'a rencontré dans le détroit de Magellan (1), et M. Ellis à la baie d'Hudson (2). Ce pluvier à collier est l'oiseau que Marcgrave appelle *Matuitui* du Brésil (3), et Willughby en le remarquant, est frappé de la conséquence qu'offre ce fait; savoir qu'il y a des oiseaux communs à l'Amérique méridionale et à l'Europe (4); fait étonnant en lui-même, et qui ne trouve d'explication que dans le principe que nous avons établi sur la nature des oiseaux d'eau et de rivage, lesquels voyagent de proche en proche, et s'accommodent à toutes les régions, parce que leur vie tient à un élément qui rend plus égaux tous les climats, et y fournit partout le même fonds de nourriture, en sorte qu'ils ont pu s'établir du Nord au Midi, et se trouver également bien sous les tropiques et dans les zones froides.

Nous regarderons donc comme une de ces espèces privilégiées qui se sont répandues sur tout le globe, celle du pluvier à collier, malgré quelques variétés dans le plumage de ces oiseaux, sui-

---

mingue en le voyant habillé de noir et de blanc, comme leurs moines, l'appellent *frailecitos;* et les Indiens, *thegle, thegle,* d'après son cri. Voyez Feuillée, Observ. édit. 1725, Préface, page 7.

(1) A la baie Famine. Second Voyage de Cook, tom. II, pag. 64.

(2) Vers la rivière Nelson. Voyez Ellis. Voyage à la baie d'Hudson; Paris, 1749, tome II, page 50.

(3) *Matuitui Brasiliensibus.* Marcgrave, Hist. nat. Brasil., pag. 199.

(4) Ornithologie, page 121.

vant les différents climats (1); ces différences extérieures, quand le reste des traits est le même ainsi que le naturel, ne doivent être regardées que comme la teinte locale, et pour ainsi dire la livrée des climats, livrée que les oiseaux prennent ou dépouillent plus ou moins en changeant de ciel.

Les pluviers à collier vivent au bord des eaux; on les voit le long de la mer en suivre les marées. Ils courent très-vîte sur la grève, en interrompant leur course par de petits vols, et toujours en criant. En Angleterre, on trouve leurs nids sur les rochers des côtes; ces oiseaux y sont très-communs, comme dans la plupart des régions du Nord, en Prusse (2), en Suède (3), et plus encore en Laponie pendant l'été. On en voit aussi quelques-uns sur nos rivières, et dans quelques provinces, on les connaît sous le nom de *Gravières*, en d'autres sous celui de *Criards*, qu'ils méritent bien par les cris importuns et continuels qu'ils font

(1) C'est encore, à ce qu'il nous paraît, une de ces variétés, et qui pour quelques différences dans le noir ondulé de la poitrine et les plumes de la queue, mélangées de blanc et de noir avec un peu de roux, ne mérite pas qu'on en fasse une espèce particulière, qu'a donnée Sloane, sous l'indication de *pluvialis ex fusco et albo varia, caudâ longiore*. Jamaïc., pag. 318, n° 11; et d'après laquelle Rai et M. Brisson ont fait une espèce. — Rai, Synops. avi., pag. 190, n° 10. — « Pluvialis supernè obscurè fusca, infernè alba; pectore nigris maculis vario; torque albo; rectricibus albidis, rufo et nigricante variegatis... « Pluvialis Jamaïcensis torquata. » Brisson, Ornithol., tom. V, pag. 75.

(2) Rzaczynski.

(3) Linnæus.



entendre, pour peu qu'ils soient inquiétés et tant qu'ils nourrissent leurs petits, ce qui est long, car ce n'est qu'au bout d'un mois ou cinq semaines, que les jeunes commencent à voler. Les chasseurs nous assurent que ces pluviers ne font point de nids, et qu'ils pondent, sur le gravier du rivage, des œufs verdâtres tachetés de brun; les père et mère se cachent dans les trous et sous les avances des rives (1), habitudes d'après lequelles les ornithologistes ont cru reconnaître, dans cet oiseau, le *Charadrios* d'Aristote, lequel, suivant la force du mot, est *habitant des rives rompues des torrents* (2), et dont le *plumage*, ajoute ce philosophe, *n'a rien d'agréable*, *non plus que la voix* (3): le dernier trait dont Aristote peint son charadrios, qui *sort la nuit et se cache le jour* (4), sans caractériser aussi précisément le pluvier à collier, peut néanmoins avoir rapport à ses allures du soir et à son cri, que l'on entend très-tard et jusque dans la nuit. Quoi qu'il en soit, le charadrios est du nombre des oiseaux dans lesquels l'ancienne médecine, ou plutôt l'ancienne

(1) « In cavernis ad littora latitat. » Klein, pag. 21.

(2) Aristophane donne au charadrios la fonction d'apporter de l'eau dans la ville des oiseaux.

(3) ... « Colunt aliæ loca fragosa, et saxa, et cavernas; ut quem à « præruptis torentium alveis charadrium appellamus (quasi hiaticulam « dixeris). Prava hæc avis et colore et voce. » Aristot., Hist. animal., lib. IX, cap. XI.

(4) « Et noctu apparet; die aufugit. » Ibidem.

superstition chercha des vertus occultes, il guérissait de la jaunisse; toute la cure consistait à le regarder (1); l'oiseau lui-même, à l'aspect de l'ictérique, détournait les yeux, comme se sentant affecté de son mal (2). De combien de remèdes imaginaires la faiblesse humaine n'a-t-elle pas cherché à flatter, en tout genre, ses maux réels!

LE KILDIR.(3)

CINQUIÈME ESPÈCE.

Charadrius vociferus, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (4).

C'EST le nom que porte en Virginie ce pluvier

(1) En conséquence, le marchand de ce beau remède cachait soigneusement son oiseau, n'en vendant que la vue : sur quoi les Grecs avaient fondé un proverbe pour ceux qui tiennent cachée une chose précieuse et utile. *Charadrium imitans.* Voyez Gesner, page 246.

(2) Heliodore. Æthiopic., lib. III.

(3) *Kill-deer,* ou, suivant la prononciation anglaise, *kill-dir.* — Pluvier criard. Catesby, Hist. nat. Carol., tom. I, pag. 71. — *Gavia brachyptera, vocifera.* Klein, Avi., page 21, n° 8. — « Charadrius fasciis « pectori, colli, frontis, genarumque nigris, caudâ luteâ fasciâ nigrâ, « pedibus pallidis...... Charadrius vociferus. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 79, Sp. 4. — « Pluvialis supernè griseo-fusca, infernè alba, « tæniâ in syncipite candidâ, per oculos protensâ; maculâ in vertice et

(4) Du sous-genre des Pluviers proprement dits, dans le genre Pluvier, Cuv. Desm. 1829.

criard, et nous le lui conserverons d'autant plus volontiers, que Catesby le dit formé sur le cri de l'oiseau. Ces pluviers très-communs à la Virginie et à la Caroline, sont détestés des chasseurs, parce que leurs clameurs donnent l'alarme et font fuir tout gibier. On voit dans l'ouvrage de Catesby, une bonne figure de cet oiseau, qu'il compare en grandeur à la bécassine; il est assez haut monté sur jambe; tout son manteau est gris-brun, et le dessus de la tête, en forme de calotte, est de la même couleur; le front, la gorge, le dessous du corps et le tour du haut du cou sont blancs; le bas du cou est entouré d'un collier noir, au-dessous duquel se trace un demi-collier blanc; et il y a de plus une bande noire sur la poitrine, qui s'étend d'une aile à l'autre; la queue est assez longue et noire à l'extrémité; le reste et ses couvertures supérieures sont d'une couleur rousse; les pieds sont jaunâtres; le bec est noir; l'œil est grand et entouré d'un cercle rouge : ces oiseaux restent toute l'année à la Virginie et à la Caroline; on les trouve également à la Louisiane (1), et l'on ne remarque pas de dif-

« tæniâ infra oculos nigris; torque duplici, supremo albo, infimo nigro; « uropygio rufo; rectricibus in exortu rufis, versùs apicem nigris, apice « rufescentibus.... Pluvialis Virginiana torquata. » Brisson, Ornithol., tome V, page 68.

(1) M. le docteur Mauduit l'a reçu de cette contrée et le conserve dans son cabinet.

férence dans le plumage entre le mâle et la femelle.

Une espèce voisine, ou peut-être la même, et qui n'a pas besoin d'une autre description, est celle du pluvier à collier de Saint-Domingue, n° 286 de nos planches enluminées, et la dixième de M. Brisson (1); à quelques différences près dans les couleurs de la queue, et une teinte plus foncée dans celui-ci, aux pennes de l'aile, ces deux oiseaux sont les mêmes.

(1) « Pluvialis supernè griseo-fusca, marginibus pennarum rufescen- « tibus, infernè alba; tæniâ in syncipite candidâ, suprà oculos protensâ; « macula in vertice nigrâ; torque duplici, supremo albo, infimo nigro; « uropygio rufo; rectricibus binis intermediis griseo-fuscis, apice rufes- « centibus; binis utrinque proximis griseo-fuscis, versùs apicem nigris; « apice rufescentibus; tribus utrinque extimis rufis, versùs apicem ni- « gris, apice albis, extimâ in exortu albâ, nigricante transversim striata.... « Pluvialis Dominicensis torquata. » Brisson, Ornithol., tom. V, p. 70.

LE PLUVIER HUPPÉ.(1)

SIXIÈME ESPÈCE.

Charadrius spinosus, var. β, Linn., Gmel., Cuv. (2).

Ce pluvier, qui se trouve en Perse, est à-peu-près de la taille du pluvier doré; mais il est un peu plus haut de jambes; les plumes du sommet de sa tête sont d'un noir lustré de vert; elles sont ramassées en touffe portée en arrière, et forment une huppe de près d'un pouce de longueur; il y a du blanc sur les joues, l'occiput et les côtés du cou; tout le manteau est brun-marron foncé; un trait de noir tombe de la gorge sur la poitrine, qui est, ainsi que l'estomac, d'un noir relevé d'un

(1) Pluvier des Indes à gorge noire. Edwards, tom. I, pag. et pl. 47. — *Gavia, seu vanellus Indicus.* Klein, Avi., page 22, n° 10. — « Charadrius gulâ, pileo, pectoreque nigris, occipitio cristato, dorso testaceo, pedibus nigris.... Charadrius cristatus. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 79, Sp. 1. — « Pluvialis cristata supernè castaneo-fusca, « infernè nigra ; pectore ad violaceum inclinante; imo ventre albo ; capite superiore et cristâ nigro-viridantibus; genis, occipitio et collo ad « latera candidis; rectricibus albis, apice nigris..... Pluvialis Persica « cristatâ. » Brisson, Ornithol., tome V, page 84.

(2) Cet oiseau est une simple variété du suivant. Il appartient à la division des Pluviers proprement dits, dans le genre Pluvier, Cuv.

Desm. 1829.

beau lustre de violet; le bas-ventre est blanc; la queue blanche à son origine, est noire à son extrémité; les pennes de l'aile sont noires aussi, et il y a du blanc dans les grandes couvertures.

Ce pluvier est armé et porte, au pli de l'aile, un éperon qu'Edwards a négligé de figurer dans sa planche 47, mais qu'on retrouve dans sa 208e, où il représente la femelle qui diffère du mâle, en ce que tout son cou est blanc, et que sa couleur noire n'est nuancée d'aucun reflet.

LE PLUVIER A AIGRETTE.* (1)

SEPTIÈME ESPÈCE.

Charadrius spinosus, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (2).

Ce pluvier est encore armé aux épaules; les plumes de l'occiput s'allongeant en filets, comme dans le vanneau, lui forment une aigrette de plus

* Voyez les planches enluminées, n° 801, sous le nom de *Pluvier armé du Sénégal.*

(1) « Pluvialis cristata, supernè grisea, infernè albo-rufa; capite, « cristâ, gutture et maculâ ferri equini emulâ in medio vertice nigris, « rectricibus albo-rufis, nigro terminatis, binis utrinque extimis, albo-« fulvo in apice marginatis, alis armatis.... Pluvialis Senegalensis ar-« mata. » Brisson, Ornithol., tom. V, page 86.

(2) Du sous-genre des Pluviers proprement dits, dans le genre Pluvier, Cuv. Desm. 1829.

d'un pouce de longueur; il est de la grosseur du pluvier doré, mais plus haut sur ses jambes, ayant un pied, du bec aux ongles, et seulement onze pouces du bec à l'extrémité de la queue; il a le haut de la tête ainsi que la huppe, la gorge et le plastron sur l'estomac, noirs, aussi bien que les grandes pennes de l'aile et la pointe de celles de la queue; le manteau est d'un gris-brun; les côtés du cou, le ventre et les grandes couvertures de l'aile sont d'un blanc teint de fauve: l'éperon du pli de l'aile est noir, fort et long de six lignes; cette espèce se trouve au Sénégal, et paraît également naturelle à quelques-unes des régions chaudes de l'Asie; car un pluvier qui nous a été envoyé d'Alep, s'est trouvé tout-à-fait semblable à ce pluvier du Sénégal.

LE PLUVIER COIFFÉ.*

HUITIÈME ESPÈCE.

Charadrius pileatus, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (1).

UNE coiffure assez particulière nous sert à carac-

* Voyez les planches enluminées, n° 834, sous le nom de *Pluvier du Sénégal*.

(1) Du sous-genre des Pluviers proprement dits, dans le genre Pluvier, Cuv. DESM. 1829.

tériser ce pluvier; c'est un morceau de membrane jaune qui lui passe sur le front, et par son extension entoure l'œil; une coiffe noire allongée en arrière en deux ou trois brins, cache le haut de la tête, dont le chignon est blanc, et une large mentonnière noire prenant sous l'œil, enveloppe la gorge et fait le tour du haut du cou; tout le devant du corps est blanc; le manteau est gris-roussâtre; les pennes de l'aile et le bout de la queue sont noirs, les pieds rouges, et le bec porte une tache de cette couleur vers la pointe. Ce pluvier, dont l'espèce n'était pas connue, se trouve au Sénégal, comme le précédent, mais il est moins grand d'un quart, et il n'a pas d'éperon au pli de l'aile.

LE PLUVIER COURONNÉ.*

NEUVIÈME ESPÈCE.

Charadrius coronatus, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (1).

Ce pluvier, qui se trouve au cap de Bonne-Espérance, est un des plus grands de son genre; il

* Voyez les planches enluminées, n° 800, sous le nom de *Pluvier du cap de Bonne-Espérance.*

(1) Du sous-genre des Pluviers proprement dits, dans le genre Pluvier. Cuv. Desm. 1829.

a un pied de longueur, et les jambes plus hautes que le pluvier doré; elles sont couleur de rouille; il a la tête coiffée de noir, et dans ce noir on voit une bande blanche en diadême, qui fait le tour entier de la tête et forme une sorte de couronne; le devant du cou est gris; du noir par grosses ondes se mêle au gris sur la poitrine; le ventre est blanc; la queue blanche dans sa première moitié, ainsi qu'à son extrémité, porte une bande noire qui traverse le blanc; les pennes de l'aile sont noires, et les grandes couvertures blanches; tout le manteau est brun, lustré de verdâtre et de pourpre.

LE PLUVIER A LAMBEAUX.*

DIXIÈME ESPÈCE.

Charadrius bilobus, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (1).

UNE membrane jaune plaquée aux angles du bec de ce pluvier, et pendante des deux côtés, en deux lambeaux pointus, nous sert à le caractériser; il se trouve au Malabar; il est de la gros-

* Voyez les planches enluminées, n° 880, sous le nom de *Pluvier de la côte de Malabar.*

(1) Du sous-genre des Pluviers proprement dits, dans le genre Pluvier, Cuv. DESM. 1829.

seur de notre pluvier, mais il a de plus hautes jambes, qui sont de couleur jaunâtre; il porte derrière les yeux un trait blanc qui borde la calotte noire de la tête; l'aile est noire et tachetée de blanc dans les grandes couvertures; on voit aussi du noir bordé de blanc à la pointe de la queue; le manteau et le cou sont d'un gris-fauve, et le dessous du corps est blanc; c'est la livrée ordinaire, et pour ainsi dire, uniforme du plumage de la plupart de toutes les espèces de pluviers.

LE PLUVIER ARMÉ*

DE CAYENNE.

ONZIÈME ESPÈCE.

C'est un pluvier à collier de la grandeur du nôtre, mais il est beaucoup plus haut de jambes; il a aussi le bec plus long et la tête moins ronde; une large bande noire couvre le front, engage les yeux, et va se joindre au noir qui garnit le derrière du cou, le haut du dos, et s'arrondit en plastron sur la poitrine; la gorge est blanche, ainsi que le devant du cou et le dessous du corps;

* Voyez les planches enluminées, n° 833.

une plaque grise entourée d'un bord blanc, forme une calotte derrière la tête; la première moitié de la queue est blanche, et le reste est noir; les pennes de l'aile et les épaules sont noires aussi; le reste du manteau est gris mêlé de blanc; des éperons assez longs percent au pli des ailes.

Il nous paraît que l'*Amacozque* de Fernandez (*cap. XII, pag.* 17), *oiseau criard au plumage mêlé de blanc et de noir et à double collier, qu'on voit toute l'année sur le lac de Mexique, où il vit de vermisseaux aquatiques*, est un pluvier; on pourrait l'assurer si Fernandez eût donné le caractère de ses pieds.

Quant à la treizième espèce de M. Brisson, ce n'est rien moins qu'un pluvier, mais une petite outarde ou notre *Churge*. *Voyez* l'article de cet oiseau, *volume II de cette Histoire des oiseaux*, page 101.

LE PLUVIAN.*

Charadrius melanocephalus, Lath., Linn., Gmel., Cuv. (1); *Pluvianus melanocephalus*, Vieill.

L'OISEAU nommé *Pluvian* dans nos planches enluminées, se rapporte au pluvier, en ce qu'il n'a que trois doigts; le pluvian n'est guère plus grand que le petit pluvier à collier, si ce n'est que son cou est plus long, et son bec plus fort; il a le dessus de la tête, du cou et du dos noirs, un trait de cette couleur sur les yeux, et quelques ondes noires sur la poitrine; les grandes pennes de l'aile sont mêlées de noir et de blanc : les autres parties de l'aile, pennes moyennes et couvertures, sont d'un joli gris; le devant du cou est d'un blanc roussâtre, et le ventre blanc; mais le bec est plus gros et plus épais que celui du pluvier; le renflement y est moins marqué; ces différences qui semblent faire une nuance de genre plutôt que d'espèce, nous ont engagé à lui donner un nom particulier, et qui en même temps eût rapport aux pluviers.

* Voyez les planches enluminées, n° 918.

(1) Cet oiseau forme pour M. Vieillot le type d'un genre particulier qu'il a établi sous le nom de *Pluvian*. M. Cuvier le place dans le sous-genre des Pluviers proprement dits, de son genre Pluvier.

DESM. 1829.

LE GRAND PLUVIER,*(1)

VULGAIREMENT APPELÉ

COURLIS DE TERRE.

Charadrius OEdicnemus, Lath., Linn., Gmel.; *OEdicnemus europæus*, Vieill.; *OEdicnemus crepitans*, Temm., Cuv. (2).

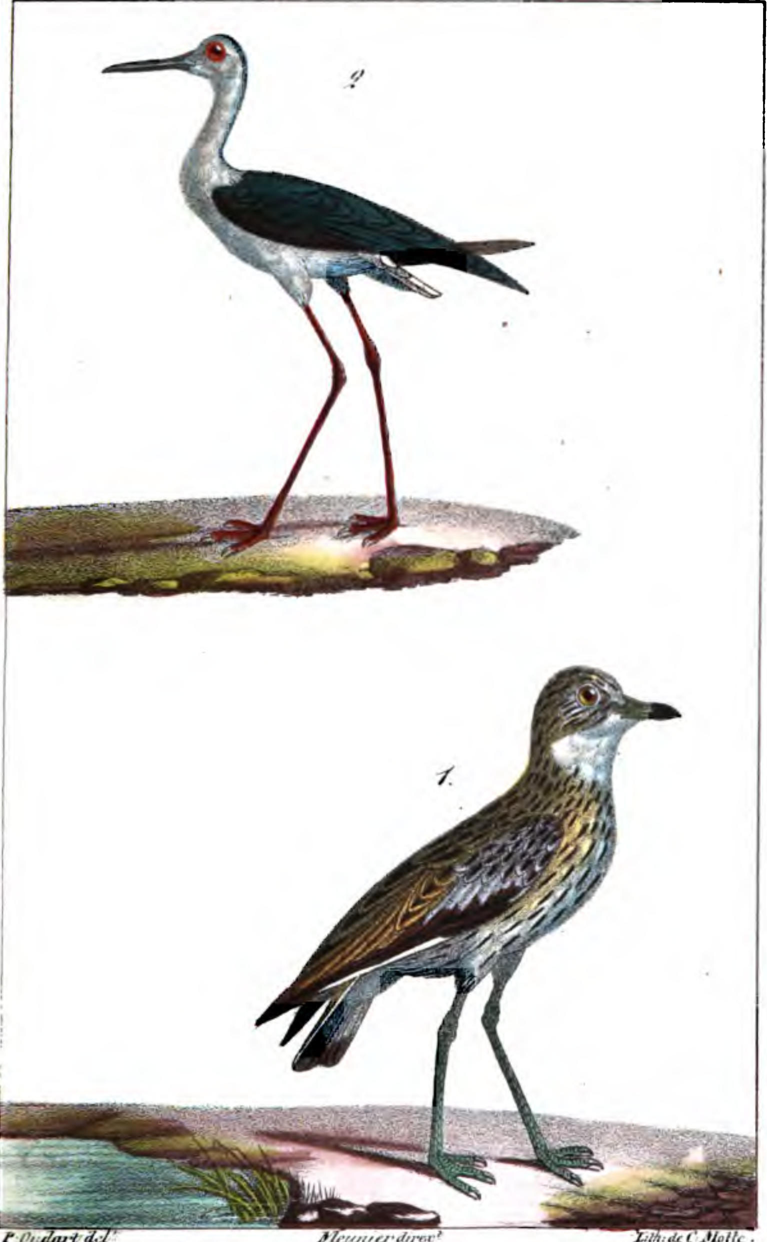
Il est peu de chasseurs et d'habitants de la cam-

* Voyez les planches enluminées, n° 919.

(1) En italien, *coruz*, suivant Gesner et Aldrovande; à Rome, *carlotte*, selon Willughby; en Angleterre, et particulièrement dans le pays de Cornouailles et de Norfolk, *stone-curlew;* en quelques endroits de l'Allemagne, selon Gesner, *triel* ou *griel;* sur nos côtes de Picardie, cet oiseau est appelé *le Saint-Germer.*

Ostardeau ou *OEdicnemus.* Belon, Hist. Nat. des Oiseaux, pag. 239; avec une figure peu exacte; la même, Portraits d'oiseaux, pag. 57, *a.* — *OEdicnemus Belonii.* Aldrovande, Avi., tom. II, pag. 98, avec deux figures peu exactes, pages 99 et 100. — Jonston, Avi., pag. 43, avec les deux figures d'Aldrovande. — Willughby, Ornithol., pag. 227, avec une mauvaise figure, tab. 58; et une autre empruntée d'Aldrovande, tab. 77. — *Fedoa tertia species.* Idem, pag. 216. — *Fedoa nostra tertia.* Rai, Synops. avi., pag. 105, n° *a*, 6. — *OEdicnemus Belonii.* Idem, ibid., pag 108, n° *a*, 4. — Charleton, Exercit., pag. 83, n° 11. Idem, Onomazt., pag. 74, n° 11. — *Arquatæ congener, seu minor.* Idem, Exercit., pag. 111; et Onomazt., pag. 106. — *Charadrius.*

(2) Type du genre OEdicnème de M. Temminck, qui forme le premier sous-genre du grand genre Pluvier de M. Cuvier. Desm. 1829.



P. Oudart del. Meunier direx. Lith. de C. Motte.

1. Le grand Pluvier ou Courlis de terre, 2. L'Echasse.

pagne dans nos provinces de Picardie, d'Orléanais, de Beauce, de Champagne et de Bourgogne, qui se trouvant sur le soir, dans les mois de septembre, d'octobre et novembre, au milieu des champs, n'aient entendu les cris répétés *turrlui, turrlui*, de ces oiseaux; c'est leur voix de rappel qu'ils font souvent retentir d'une colline à l'autre, et c'est probablement de ce son articulé, et semblable au cri des vrais courlis, qu'on a donné à ce grand pluvier le nom de courlis de terre. Belon dit qu'au premier aspect, il trouva, dans cet oiseau, tant de ressemblance avec la petite outarde, qu'il lui en appliqua le nom; cependant, ce n'est ni une outarde ni un courlis, c'est plutôt un pluvier; mais en même temps qu'il tient de près aux

---

Gesner, Avi., pag. 256, avec une mauvaise figure. — *Charadrius Aristotelis*. Id., Icon. avi., pag. 125, avec la même figure. — *Charadrius brevicaudus, rufescens, maculatus*. Barrère, Ornithol., clas. IV, Gen. 10, Sp. 1. — « Charadrius griseus, remigibus primoribus duabus nigris, medio albis, rostro acuto, pedibus cinereis..... Œdicnemus. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 79, Sp. 9. — *Gavia rostro virescente, conico, acuto*. Klein, Avi., pag. 20, n° 4. — *The Norfolk plover*. Brit. Zoolog., page 27, avec une assez belle figure, planche 97. — *Grosse brachvogel, oder gluth*. Frisch, vol. II, tab. 215. — Outarde, ostarde *ou* bitarde. Albin, tome I, page 61, avec une mauvaise figure enluminée, pl. 69. — « Pluvialis supernè griseo-fulva, pennis in medio fuscis, circa margines fulvis, infernè fulva, medio pennarum, in collo inferiore et supremo pectore fusco; tænia supra et infra oculos albo-fulvescente; lineolâ infra oculos fuscâ; rectricibus sex intermediis griseis, fasciis fuscis circumferentiæ parallelis, tribus utrinque extimis candidis, binis utrinque extimæ proximis nigricante transversim striatis, lateribus nigricante terminatis... Pluvialis major Œdicnemus vulgò dicta. » Brisson, Ornithol., tome V, page 76.

pluviers, par plusieurs caractères communs, il s'en éloigne assez par quelques autres, pour qu'on puisse le regarder comme étant d'une espèce isolée, parce qu'il porte des traits d'une conformation particulière, et que ses habitudes naturelles sont différentes de celles des pluviers.

D'abord cet oiseau est beaucoup plus grand que le pluvier doré, il est même plus gros que la bécasse; ses jambes épaisses ont un renflement marqué au-dessous du genou qui paraît gonflé; caractère d'après lequel Belon l'a nommé *Jambe enflée* (1); il n'a, comme le pluvier, que trois doigts fort courts; ses jambes et ses pieds sont jaunes; son bec est jaunâtre depuis son origine, jusque vers le milieu de sa longueur, et noirâtre jusqu'à son extrémité, il est de la même forme, mais plus gros que celui du pluvier; tout le plumage sur un fond gris-blanc et gris-roussâtre, est moucheté par pinceaux de brun et de noirâtre, dont les traits sont assez distincts sur le cou et la poitrine, et plus confus sur le dos et sur les ailes, qui sont traversées d'une bande blanchâtre; deux traits de blanc-roussâtre passent dessus et dessous l'œil; le fond est de couleur roussâtre sur

(1) C'est la force du mot *œdicnemus*, composé par notre vieux naturaliste qui parle ainsi de cet oiseau : « Une particularité enseigne qu'il « a, et n'est en nul autre, c'est qu'il a les jambes grosses au-dessous du « pli des genoux, qui provient de l'os de la jambe qui est gros outre-« mesure en cet endroit-là; donc pour le faire mieux connoître lui avons « laissé le nom *œdicnemus*. » Nature des Oiseaux, page 240.

le dos et le cou, et il est blanc sous le ventre qui n'est point moucheté.

Cet oiseau a l'aile grande; il part de loin, surtout pendant le jour, et vole alors assez bas près de terre; il court sur les pelouses et dans les champs aussi vîte qu'un chien, et c'est de-là qu'en quelques provinces, comme en Beauce, on lui a donné le nom d'*Arpenteur* (1); il s'arrête tout court après avoir couru tenant son corps et sa tête immobiles (2), et au moindre bruit il se tapit contre terre; les mouches, les scarabées, les petits limaçons, et autres coquillages terrestres, sont le fond de sa nourriture, avec quelques autres insectes qui se trouvent dans les terres en friche, comme grillons, sauterelles et courtillières (3); car il ne se tient guère que sur le plateau des collines, et il habite de préférence les terres pierreuses, sablonneuses et sèches. En Beauce, dit M. Salerne, une mauvaise terre s'appelle *une terre à courlis*. Ces oiseaux solitaires et tranquilles pendant la journée, se mettent en mouvement à la chute du jour; ils se répandent alors de tous côtés en volant rapidement, et criant de toutes leurs forces sur les hauteurs; leur voix

(1) Voyez Salerne, Ornithol., page 334, qui paraît avoir très-bien observé cet oiseau.

(2) Albin.

(3) M. Baillon, qui a observé cet oiseau sur les côtes de Picardie, nous dit qu'il mange aussi de petits lézards noirs qui se trouvent dans les dunes, et même de petites couleuvres.



qui s'entend de très-loin, est un son plaintif semblable à celui d'une flûte tierce, et prolongé sur trois ou quatre tons, en montant du grave à l'aigu; ils ne cessent de crier pendant la plus grande partie de la nuit, et c'est alors qu'ils se rapprochent de nos habitations (1).

Ces habitudes nocturnes sembleraient indiquer que cet oiseau voit mieux la nuit que le jour; cependant il est certain que sa vue est très-perçante pendant le jour; d'ailleurs, la position de ses gros yeux le met en état de voir par-derrière comme par-devant; il découvre le chasseur d'assez loin, pour se lever et partir bien avant que l'on ne soit à portée de le tirer; c'est un oiseau aussi sauvage que timide; la peur seule le tient immobile durant le jour, et ne lui permet de se mettre en mouvement et de se faire entendre qu'à l'entrée de la nuit: ce sentiment de crainte est même si dominant que quand on entre dans une chambre où on le tient renfermé, il ne cherche qu'à se cacher, à fuir, et va, dans son effroi, donner tête baissée, et se heurter contre tout ce qui se rencontre. On prétend que cet oiseau fait pressentir les changements de temps et qu'il annonce la pluie; Gesner a remarqué que, même en captivité, il s'agite beaucoup avant l'arrivée d'un orage.

Au reste, ce grand pluvier ou courlis de terre, fait une exception dans les nombreuses espèces,

(1) M. Sloane.

qui ayant une portion de la jambe nue, sont censées habiter les rivages et les terres fangeuses, puisqu'il se tient toujours loin des eaux et des terrains humides, et n'habite que les terres sèches et les lieux élevés (1).

Ces habitudes ne sont pas les seules par lesquelles il diffère des pluviers. Le temps de son départ et la saison de son séjour ne sont pas les mêmes que pour les pluviers; il part en novembre pendant les dernières pluies d'automne; mais avant d'entreprendre le voyage, ces oiseaux se réunissent en troupes de trois ou quatre cents, à la voix d'un seul qui les appelle, et leur départ se fait pendant la nuit (2). On les revoit de bonne heure au printemps, et dès la fin de mars ils sont de retour en Beauce, en Sologne, en Berry et dans quelques autres provinces de France. La femelle ne pond que deux ou quelquefois trois œufs sur la terre nue, entre deux pierres (3), ou dans un petit creux qu'elle forme sur le sable des landes et des dunes (4); le mâle la poursuit vivement dans le

(1) D'où l'on peut voir avec combien peu de fondement Gesner l'a pris pour le *charadrios* des anciens, qui est décidément un oiseau de rivage. Voyez ci-devant l'article du *Pluvier à collier*.

(2) M. Salerne.

(3) Idem.

(4) Durant les huit jours que j'ai erré dans les sables arides qui couvrent les bords de la mer, depuis l'embouchure de la Somme, jusqu'à l'extrémité du Boulonnais, j'ai rencontré un nid qui m'a paru être du *saint-germer :* pour m'en assurer, je suis demeuré constamment assis jusqu'au soir sur le sable, dont j'avais élevé devant et autour de moi un

temps des amours; il est aussi constant que vif et ne la quitte pas; il l'aide à conduire ses petits, à les promener, et à leur apprendre à distinguer leur nourriture; cette éducation est même longue; car quoique les petits marchent et suivent leurs père et mère, peu de temps après qu'ils sont nés, ils ne prennent que tard assez de forces dans l'aile pour pouvoir voler. Belon en a trouvé qui ne pouvaient encore voler à la fin d'octobre, ce qui lui a fait croire que la ponte des œufs ou la naissance des petits ne se faisait que bien tard (1). Mais M. le chevalier Desmazy, qui a observé ces oiseaux à Malte (2), nous a appris qu'ils y font régulièrement deux pontes, l'une au printemps et la dernière au mois d'août. Le même observateur assure que l'incubation est de trente jours; les jeunes sont un fort bon gibier, et on ne laisse pas de manger aussi les vieux, qui ont la chair plus noire et plus sèche. La chasse à Malte en était réservée au grand-maître de l'ordre, avant que l'espèce de

---

petit tertre pour me cacher; les oiseaux de ces sables, accoutumés à en voir changer la surface que les vents transportent, ne prennent aucune inquiétude d'y trouver de nouveaux creux ou de nouvelles élévations; je fus payé de ma peine : le soir l'oiseau vint à ses œufs, et je le reconnus pour le saint-germer ou le courlis de terre; son nid, posé à plate-terre et à découvert dans une plaine de sable, ne consistait qu'en un petit creux d'un pouce et de forme elliptique, contenant trois œufs assez gros, et d'une couleur singulière. *Observation faite par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.*

(1) Nature des Oiseaux, page 240.

(2) On l'appelle à Malte *talaride.*

nos perdrix n'eût été portée dans cette île, vers le milieu du dernier siècle (1).

Ce grand pluvier ou courlis de terre, ne s'avance point en été dans le Nord, comme font les pluviers; du moins Linnæus ne le nomme point dans la liste des oiseaux de Suède. Willughby assure qu'on le trouve en Angleterre dans le comté de Norfolk, et dans le pays de Cornouailles (2); cependant Charleton (3), qui se donne pour chasseur expérimenté, avoue que cet oiseau lui est absolument inconnu; son instinct sauvage, ses allures de nuit, ont pu le dérober long-temps aux yeux des observateurs, et Belon qui, le premier l'a reconnu en France, remarque qu'alors personne ne put lui en dire le nom (4).

J'ai eu, pendant un mois ou cinq semaines, un de ces oiseaux à ma campagne; on le nourrissait de soupe, de pain et de viande cuite; il aimait ce dernier mets de préférence aux autres: il mangeait non seulement pendant le jour, mais aussi pendant la nuit; car après lui avoir donné le soir sa provision de nourriture, on a remarqué que le lendemain matin elle était fort diminuée.

Cet oiseau m'a paru d'un naturel paisible, mais

(1) Sous le Grand-Maître, Martin de Redin. Note communiquée par M. le chevalier Desmazy; une autre note spécifie les perdrix rouges.

(2) Willughby, Albin.

(3) *Onomasticon zoicum*.

(4) Nature des Oiseaux, page 240.

craintif et sauvage, et je crois que c'est en effet par cette raison qu'on le voit rarement courir pendant le jour dans l'état de liberté, et qu'il préfère l'obscurité de la nuit, pour se réunir avec ses semblables. J'ai remarqué que dès qu'il apercevait quelqu'un, même de loin, il cherchait à s'enfuir, et que sa peur était si grande qu'il se heurtait contre tout ce qu'il rencontrait en voulant se sauver. Il est donc du nombre des animaux qui sont faits pour vivre éloignés de nous, et à qui la nature a donné pour sauvegarde l'instinct de nous fuir.

Celui dont il s'agit ici n'a point fait connaître son cri; il faisait seulement quelquefois entendre pendant les deux ou trois dernières nuits qui ont précédé sa mort, une sorte de sifflement très-faible, qui n'était peut-être qu'une expression de souffrance, car il avait alors sur la racine du bec et dans les pieds de fort grandes blessures, qu'il s'était faites en frappant contre les fils de fer de sa cage, dans laquelle il se remuait brusquement dès qu'il apercevait quelque objet nouveau.

L'ÉCHASSE.* (1)

Charadrius himantopus, Lath., Linn., Gmel.; *Himantopus melanopterus*, Meyer, Temm.; *Himantopus albicollis*, Vieill. (2).

L'ÉCHASSE est, dans les oiseaux, ce que la ger-

* Voyez les planches enluminées, n° 878.

(1) En grec, Ἱμαντόπους, nom qui se trouve latinisé dans Pline, *himantopus*; les Italiens, suivant Belon, appellent l'échasse *merlo aquaiolo grande*; les Allemands, *froembder vogel*; les Flamands, *mathoen*; les Anglais, *long-legs*, et à la Jamaïque, *red legged crane*; Sibbald lui donne encore les noms allemands de *dunn-bein*, *riemen-bein*.

Grand chevalier d'Italie. Belon, Portraits d'oiseaux, page 53, *a*, avec une figure peu exacte. — *Himantopus Plinii*. Aldrovande, Avi., tome III, pag. 443. — Willughby, Ornithol., pag. 219. — Sibbald. Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 18. — Marsigl., Danub., tom. V, pag. 46 : aucune des figures données par ces naturalistes n'est exacte. — Klein, Avi., pag. 22. — Rai, Synops. avi., pag. 106, n° 9. Idem, pag. 190, n° 7. — « Himantopus Maderaspatana, e nigro albens; cru- « ribus rubris. » Idem, ibid., pag. 193, n° 1. — *Hæmatopus*. Gesner, Avi., pag. 547, avec une figure peu exacte; la même, Icon. avi., pag. 137. — *Himantopus*. Jonston, Avi., pag. 109, avec des figures empruntées d'Aldrovande. — Charleton, Exercit., pag. 112, n° 3. — Idem, Onomast., pag. 107, n° 3. — Sloane, Jamaïc., pag. 316, n° 6, avec une très-mauvaise figure, pl. 267. — « Himantopus castaneus, rostro

(2) Le genre Échasse a été fondé par Brisson et adopté par tous les ornithologistes. M. Cuvier ne le considère que comme un sous-genre du grand genre Bécasse. DESM. 1829.

boise est dans les quadrupèdes; ses jambes trois fois longues comme le corps, nous présentent une disproportion monstrueuse; et en considérant ces excès ou plutôt ces défauts énormes, il semble que quand la nature essayait toutes les puissances de sa première vigueur, et qu'elle ébauchait le plan de la forme des êtres, ceux en qui les proportions d'organes s'unirent avec la faculté de se reproduire, ont été les seuls qui se soient maintenus : elle ne put donc adopter, à perpétuité, toutes les formes qu'elle avait tentées; elle choisit d'abord les plus belles pour en composer le tout harmonieux des êtres qui nous environnent; mais au milieu de ce magnifique spectacle, quelques productions négligées, et quelques formes moins heureuses, jetées comme des ombres au tableau, paraissent être les restes de ces dessins mal assortis, et de ces composés disparates qu'elle n'a laissé subsister que pour nous donner une idée plus étendue de ses projets; et l'on ne peut mieux saisir une de ces disproportions qui contrastent avec le bel accord et la grace répandue sur toutes ses œuvres, que dans cet oiseau, dont les jambes

« nigro, tibiis pedibusque sanguineis. » Barrère, Ornithol., clas. IV, Gen. 2, Sp. 2. — « Charadrius supra niger, subtus albus, rostro nigro « capite longiore, pedibus rubris longissimis. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 79, Sp. 10. — « Himantopus candidus; dorso supremo et « alis nigro-viridantibus; occipitio nigro; rectricibus decem intermediis « cinereo-albis, utrinque extimâ ferè penitus candidâ... Himantopus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 33.

excessivement longues, lui permettent à peine de porter son bec à terre pour prendre sa nourriture; et de plus, ces jambes si disproportionnées sont comme des échasses grêles, faibles et fléchissantes (1), supportant mal le petit corps de l'oiseau et retardant sa course plus qu'elles ne l'accélèrent : enfin trois doigts beaucoup trop courts pour les jambes, asseyent mal sur ses pieds ce corps chancelant, trop loin du point d'appui (2). Aussi les noms que les anciens et les modernes ont donnés dans toutes les langues à cet oiseau, marquent la faiblesse de ses jambes molles et ployantes, ou leur excessive longueur (3).

L'échasse paraît néanmoins se dédommager par le vol, de la lenteur de sa marche pénible (4); ses ailes sont longues et dépassent la queue qui est assez courte; leur couleur, ainsi que celle du dos, est d'un noir lustré de bleu-verdâtre; le derrière de la tête est d'un gris-brun; le dessus du cou est mêlé de noirâtre et de blanc; tout le dessous est blanc depuis la gorge jusqu'au bout de la queue;

---

(1) « Poplitum curvitas insignis est, articulo tam flexili, ut in sceleto « etiam tibia ad femur tota reflectatur. » Aldrovande, tom. III, pag. 444.

(2) « Crura femoraque mirâ longitudine, admodum gracilia et debilia, « eoque debiliora ad insistendum quod digito postico careat, et ante- « riores pro pedum longitudine brevissimi. » Aldrov., tom. III, pag. 444.

(3) *Himantopus; loripes.* Le nom d'himantopus a quelquefois été changé en celui d'*hæmatopus*, et ensuite appliqué à l'*huîtrier* ou *pie de mer*, c'est une double erreur. Voyez l'article suivant.

(4) « Incessus, nisi æquali alarum expansione librata sit, difficilis vi- « detur in tantâ crurum et pedum longitudine et exilitate. » Sibbald.

les pieds sont rouges et ils ont huit pouces de hauteur, y compris la partie nue de la jambe qui en a plus de trois; le nœud du genou se marque fortement au milieu du jet lisse et grêle de ces pieds démesurés; le bec est noir, cylindrique, un peu aplati par les côtés vers la pointe, long de deux pouces dix lignes, implanté bas sur un front relevé, qui rend la tête ronde.

Nous sommes peu instruits des habitudes naturelles de cet oiseau, dont l'espèce est faible et en même temps rare (1). Il est vraisemblable qu'il vit d'insectes et de vermisseaux, au bord des eaux et des marais. Pline l'indique sous le nom d'*Himantopus*, et dit « qu'il naît en Égypte, « qu'il se nourrit principalement de mouches, et « qu'on n'a jamais pu le conserver que quelques « jours en Italie (2). » Cependant Belon en parle comme d'un oiseau naturel à cette contrée (3),

---

(1) On nous a envoyé une échasse de Beauvoir en bas Poitou, comme un oiseau inconnu; ce qui prouve qu'il ne paraît que fort rarement sur ces côtes : celui-ci fut tué sur un vieux marais salant; on remarqua que dans son vol ses jambes, roidies en arrière, dépassaient la queue de huit pouces.

(2) « Nascitur in Ægypto himantopus; insistit ternis digitis; præcipuè « ei pabulum muscæ; vita in Italiâ paucis diebus. » Pline, lib. X, cap. XLVI. Oppien nomme aussi l'*himantopus* (Exeutic., lib. II); mais son commentateur se trompe, quand il attribue à l'*himantopus* la singularité d'avoir le bec supérieur mobile, ce qu'on a dit du phénicoptère, qu'on a pu aussi appeler *himantopède*, à cause de ses longues jambes, ce qui est vraisemblablement le principe de l'erreur.

(3) En le nommant *grand chevalier d'Italie*. Portraits d'oiseaux, page 53, *a*.

et le comte Marsigli l'a vu sur le Danube. Il paraît aussi qu'il fréquente les terres du Nord, quoique Klein dise qu'on ne l'a jamais vu sur les côtes de la Baltique (1); mais Sibbald, en Écosse, en a très-bien décrit un qui avait été tué près de Dumfrise (2).

L'échasse se trouve aussi dans le nouveau continent; Fernandez en a vu une espèce ou plutôt une variété, dans la Nouvelle Espagne; et il dit que cet oiseau habitant des régions froides, ne descend que l'hiver au Mexique (3); cependant Sloane le place parmi les oiseaux de la Jamaïque (4). Il résulte de ces autorités contraires en apparence, que l'espèce de l'échasse, quoique très-peu nombreuse, se trouve répandue ou plutôt dispersée comme celle du pluvier à collier, dans des régions très-éloignées. Au reste, l'échasse du Mexique indiquée par Fernandez, est un peu plus grande que celle d'Europe; elle a du blanc mêlé dans le noir des ailes; mais ces différences ne nous paraissent pas assez grandes pour en faire une espèce séparée (5).

(1) « Himantopus quod sciam, nostris oris nunquam visus. » Klein, page 24.

(2) Sibbald. Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 19.

(3) Hist. nov. Hisp., cap. XXII, pag. 19.

(4) Jamaïc., page 316, n° 6.

(5) *Comaltecalt.* Fernandez. « Himantopus candidus, alis albo et nigro « variis, capite superiore nigro; rectricibus candidis..... Himantopus « Mexicanus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 36.

L'HUITRIER.* (1)

VULGAIREMENT

LA PIE DE MER.

Hæmatopus Ostralegus, Linn., Gmel., Vieill., Temm., Cuv. (2).

Les oiseaux qui sont dispersés dans nos champs,

* Voyez les planches enluminées, n° 929.

(1) Quelquefois *bécasse de mer;* en anglais, *sea pie*, *oystercatcher;* en gottland, *marspitt;* dans l'île d'Oëland, *strandsk jura* (Linn); en Norwége, *tield*, *glib*, *strand-skiure*, *strand-skade;* aux îles Feroë, *kielder;* en Islande, *tilldur* (le mâle), *tilldra* (la femelle), suivant M. Brunnich (*Ornithol. borealis*, page 189, ce qui indiquerait une différence extérieure entre le mâle et la femelle, dont les auteurs ne parlent pas); en latin de nomenclature, *ostralega;* et par un nom formé du grec, mais qui ne caractérise point en particulier cet oiseau, *hæmatopus*.

Pie *ou* bécasse de mer. Belon, Nature des Oiseaux, page 203, avec une mauvaise figure; la même, Portraits d'oiseaux, page 46, *a.* — *Hæmatopus*. Idem, Observ., page 18. — Gesner. Avi., page 546. — *Hæmatopus Belonii*. Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 447. — Jonston, Avi., pag. 106. — Rai, Sinops. avi., pag. 105, n° *a*, 7. — « Hæmatopus « Belonii, pica marina anglorum et gallorum. » Willughby, Ornithol., pag. 110, avec une très-mauvaise figure, pl. 55. — *Hæmatopus*. Sibbald. Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 19. — Linnæus, Fauna Suecica, n° 161. — Moehring, Avi., Gen. 81. — Charleton, Exercit., pag. 111,

(2) Ce genre créé par Gmelin a été adopté par tous les ornithologistes. M. Cuvier le place après le genre Vanneau, Desm. 1829.



P. Oudart del.t Lith. de C. Motte.

1. L'huîtrier, 2. Le Coure-vite.

ou retirés sous l'ombrage de nos forêts, habitent les lieux les plus riants, et les retraites les plus paisibles de la nature; mais elle n'a pas fait à tous cette douce destinée; elle en a confiné quelques-uns sur les rivages solitaires, sur la plage nue que les flots de la mer disputent à la terre, sur ces rochers contre lesquels ils viennent mugir et se briser, et sur les écueils isolés et battus de la vague bruyante. Dans ces lieux déserts et formidables pour tous les autres êtres, quelques oiseaux tels que l'huîtrier, savent trouver la subsistance, la sécurité, les plaisirs même et l'amour; celui-ci vit de vers marins, d'huîtres, de patelles et autres coquillages qu'il ramasse dans les sables du rivage; il se tient constamment sur les bancs, les ressifs découverts à basse-mer, sur les grèves où il suit le reflux, et ne se retire que sur les falaises sans s'éloigner jamais des terres ou des rochers. On a aussi donné à cet huîtrier ou mangeur d'huîtres, le nom de *Pie de mer*, non seulement

---

n° 11. Idem, Onomazt., pag. 105, n° 11. — *Pica marina*. Idem, Exercit., pag. 76, n° 4; et Onomazt., pag. 68, n° 4. — *Hæmatopus, ostralegus*. Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 81, Sp. 1. — *The oyster-catcher*, le preneur d'huîtres. Catesby, Hist. nat. of Carolin., tom. I, pag. 85. — Oiseau appelé *hæmatopus marinus*. Feuillée, Journal d'observations physiques, pag. 289 (édit. 1725). — Pie de mer. Albin, tome I, pag. 68, avec une figure mauvaise et mal coloriée, pl. 78. — « Ostralega supernè « nigra, infernè et in uropygio alba; capite et collo nigris; minutâ ma- « culâ infra oculos candidâ; rectricibus in exortu albis; capite nigris.... « Ostralega, pica marina vulgo dicta. » Brisson, Ornithol., tom. V, page 38.

à cause de son plumage noir et blanc, mais encore parce qu'il fait comme la pie, un bruit ou cri continuel, surtout lorsqu'il est en troupe; ce cri aigre et court est répété sans cesse en repos et en volant.

Cet oiseau ne se voit que rarement sur la plupart de nos côtes; cependant on le connaît en Saintonge (1) et en Picardie (2); il pond même quelquefois sur les côtes de cette dernière province, où il arrive en troupes très-considérables par les vents d'est et de nord-ouest; ces oiseaux s'y reposent sur les sables du rivage, en attendant qu'un vent favorable leur permette de retourner à leur séjour ordinaire : on croit qu'ils viennent de la Grande-Bretagne, où ils sont en effet fort communs, particulièrement sur les côtes occidentales de cette île (3); ils se sont aussi portés plus avant vers le nord; car on les trouve en Gotland, dans l'île d'Oëland (4), dans les îles du Danemark et jusqu'en Islande et en Norwége (5). D'un autre côté, M. Cook en a vu sur les côtes de la terre de Feu et sur celles du détroit de Magellan (6); il en

(1) Belon, Nature des Oiseaux, page 203.

(2) Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.

(3) « Ad littus angliæ occidentale frequentes observavimus. » Willughby, pag. 220.

(4) *Fauna Suecica*, n° 161.

(5) Brunnich, Ornithol. borealis, n° 189.

(6) « Des pies de mer ou preneurs d'huîtres noires habitent, avec « beaucoup d'autres oiseaux, le bord des côtes, entourées d'immenses

a retrouvé à la baie Dusky dans la Nouvelle Zélande; Dampier les a reconnus sur les rivages de la Nouvelle Hollande (1); et Kœmpfer assure qu'ils sont aussi communs au Japon qu'en Europe (2); ainsi l'espèce de l'huîtrier peuple tous les rivages de l'ancien continent, et l'on ne doit pas être étonné qu'il se retrouve dans le nouveau. Le P. Feuillée l'a observé sur la côte de la terre-ferme d'Amérique (3); Wafer, au Darien (4); Catesby, à la Caroline et aux îles Bahama (5); le Page du Pratz, à la Louisiane (6), et cette espèce si répandue, l'est sans variété; elle est partout la même,

---

« lits flottants de passe-pierres, à la pointe orientale de la terre de « Feu et du détroit. » Cook, Second Voyage autour du monde, tome IV, page 25.

(1) Voyez Histoire générale des Voyages, tome XI, page 221.

(2) Histoire Naturelle du Japon, tome I, page 113.

(3) Journ. d'observ., page 290. *Nota.* Cet observateur décrit fort bien l'huîtrier, et son bec rouge de corail, et tranchant à l'extrémité, en manière de petite cognée; mais il n'est sûrement pas exact en disant que les jambes de cet oiseau sont blanchâtres, ce qui contredirait le nom d'*hæmatopus* qu'il lui applique lui-même.

(4) Voyage de Wafer à la suite de ceux de Dampier, tome IV, page 234.

(5) Carolin., tome I, page 85.

(6) « Le bec de hache est ainsi nommé, à cause de son bec qui est « rouge, et formé comme le tranchant d'une hache; il a aussi les pieds « d'un fort beau rouge, c'est pour cela qu'on lui donne assez souvent « le nom de *pied rouge* : comme il ne vit que de coquillages, il se « tient sur les bords de la mer, et on ne le voit dans les terres que « lorsqu'il prévoit quelque grand orage, que sa retraite annonce et qui « ne tarde pas à le suivre. » Le Page Dupratz; Histoire de la Louisiane, tome II, page 117.

et paraît isolée et distinctement séparée de toutes les autres espèces (1). Il n'en est point, en effet, parmi les oiseaux de rivage qui ait, avec la taille de l'huîtrier et ses jambes courtes, un bec de la forme du sien, non plus que ses habitudes et ses mœurs.

Cet oiseau est de la grandeur de la corneille; son bec long de quatre pouces, est rétréci et comme comprimé verticalement au-dessus des narines, et aplati par les côtés, en manière de coin jusqu'au bout, dont la coupe carrée forme un tranchant; structure particulière (2), qui rend ce bec tout-à-fait propre à détacher, soulever, arracher du rocher et des sables, les huîtres et les autres coquillages, dont l'huîtrier se nourrit.

Il est du petit nombre des oiseaux qui n'ont que trois doigts (3); ce seul rapport a suffi aux méthodistes pour le placer dans l'ordre de leurs nomenclatures à côté de l'outarde (4); on voit

(1) On ne peut s'assurer que la pie de mer des îles Malouines de M. de Bougainville, soit l'huîtrier, plutôt que quelque espèce de pluvier; car il dit que cet oiseau se nourrit de chevrettes, *qu'il a un sifflement aisé à imiter*, ce qui indique un pluvier; de plus qu'il a *les pates blanches*, ce qui ne convient pas à la vraie pie de mer ou à l'huîtrier qui les a rouges. Voyage autour du monde, in-8°, t. I, page 124.

(2) Voyez Le Page Dupratz, cité ci-devant.

(3) « De tous les oiseaux dont nous avons eu cognoissance, n'en « avons vu aucun qui n'eut quatre doigts ez pieds, excepté le pluvier, « le guillemot, la canne petière, l'otarde et la pie de mer qui fut an« ciennement nommée *hæmatopus*. » Belon, Observ., page 12.

(4) Brisson, clas. III, ordre 16.

combien il en est éloigné dans l'ordre de la nature, puisque non seulement il habite sur les rivages de la mer, mais qu'il nage encore quelquefois sur cet élément, quoique ses pieds soient presque absolument dénués de membranes : il est vrai que suivant M. Baillon (1), qui a observé l'huîtrier sur les côtes de Picardie, la manière dont il nage semble n'être que passive, comme s'il se laissait aller à tous les mouvements de l'eau s'en s'en donner aucun : mais il n'en est pas moins certain qu'il ne craint point d'affronter les vagues, et qu'il peut se reposer sur l'eau et quitter la mer lorsqu'il lui plaît d'habiter la terre.

Son plumage blanc et noir et son long bec lui ont fait donner les noms également impropres de *Pie de mer* et de *Bécasse de mer;* celui d'huîtrier lui convient, puisqu'il exprime sa manière de vivre : Catesby n'a trouvé dans son estomac que des huîtres, et Willughby des patelles encore entières (2); ce viscère est ample et musculeux (3), suivant Belon, qui dit aussi que la chair de l'huîtrier est noire et dure, avec un goût de sauvagine (4) : cependant, selon M. Baillon (5), cet oi-

(1) Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.

(2) Page 220.

(3) « Il a le jargeuil ou gésier moult grand, fort et robuste. » Belon, Nat. des Oiseaux, page 290.

(4) Feuillée, au contraire, lui prête un goût agréable. *Observ.*, page 290.

(5) Suite des notes communiquées par cet observateur.

seau est toujours gras en hiver, et la chair des jeunes est assez bonne à manger; il a nourri un de ces huîtriers pendant plus de deux mois; il le tenait dans son jardin où il vivait principalement de vers de terre comme les courlis, mais il mangeait aussi de la chair crue et du pain, dont il semblait s'accommoder fort bien; il buvait indifféremment de l'eau douce ou de l'eau de mer, sans témoigner plus de goût pour l'une que pour l'autre; cependant dans l'état de nature, ces oiseaux ne fréquentent point les marais ni l'embouchure des rivières, et ils restent constamment dans le voisinage et sur les eaux de la mer; mais c'est peut-être parce qu'ils ne trouveraient pas dans les eaux douces, une nourriture aussi analogue à leur appétit, que celle qu'ils se procurent dans les eaux salées.

L'huîtrier ne fait point de nid; il dépose ses œufs qui sont grisâtres et tachés de noir, sur le sable nu hors de la portée des eaux, sans aucune préparation préliminaire; seulement il semble choisir pour cela le haut des dunes, et les endroits parsemés de débris de coquillages. Le nombre des œufs est ordinairement de quatre ou cinq, et le temps de l'incubation est de vingt ou vingt-un jours; la femelle ne les couve point assidûment; elle fait à cet égard ce que font presque tous les oiseaux des rivages de la mer, qui laissant au soleil, pendant une partie du jour, le soin d'échauffer leurs œufs, les quittent pour l'ordinaire à neuf

ou dix heures du matin, et ne s'en rapprochent que vers les trois heures du soir, à moins qu'il ne survienne de la pluie; les petits au sortir de l'œuf, sont couverts d'un duvet noirâtre; ils se traînent sur le sable dès le premier jour, ils commencent à courir peu de temps après et se cachent alors si bien dans les touffes d'herbages, qu'il est difficile de les trouver (1).

L'huîtrier a le bec et les pieds d'un beau rouge de corail; c'est d'après ce caractère que Belon l'a nommé *Hæmatopus*, en le prenant pour l'*Himantopus* de Pline; mais ces deux noms ne doivent être ni confondus ni appliqués au même oiseau; *Hæmatopus* signifie à *jambes rouges* et peut convenir à l'huîtrier, mais ce nom n'est point de Pline, quoique Daléchamp l'ait lu ainsi; et l'*Himantopus*, oiseau à jambes hautes, grêles et flexibles, suivant la force du terme (*loripes*), n'est point l'huîtrier, mais bien plutôt l'échasse. Un mot de Pline, dans le même passage, eût pu suffire à Belon, pour revenir de son erreur; *præcipuè ei pabulum muscæ* (2), l'himantopus qui se nourrit de mouches, n'est pas l'huîtrier qui ne vit que de coquillages.

Willughby en nous avertissant de ne point confondre cet oiseau sous le nom d'*Hæmantopus*, avec l'himantopus à jambes longues et molles,

---

(1) Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.

(2) Plin., lib. X, cap. 47.

semble nous indiquer encore une méprise dans Belon, qui en décrivant l'huîtrier, lui attribue cette mollesse de pieds, assez incompatible avec son genre de vie, qui le conduit sans cesse sur les galets, ou le confine sur les rochers; d'ailleurs on sait que les pieds et les doigts de cet oiseau, sont revêtus d'une écaille raboteuse, ferme et dure (1). Il est donc plus que probable qu'ici, comme ailleurs, la confusion des noms a produit celle des objets; le nom d'*Himantopus* doit donc être réservé pour l'échasse à qui seul il convient; et celui d'*Hæmatopus*, également applicable à tant d'oiseaux qui ont les pieds rouges, ne suffit pas pour désigner l'huîtrier et doit être retranché de sa nomenclature.

Des trois doigts de l'huîtrier, deux, l'extérieur et celui du milieu, sont unis jusqu'à la première articulation, par une portion de membrane, et tous sont entourés d'un bord membraneux; il a les paupières rouges comme le bec, et l'iris est d'un jaune-doré; au-dessous de chaque œil, est une petite tache blanche; la tête, le cou, les épaules sont noirs, ainsi que le manteau des ailes; mais ce noir est plus foncé dans le mâle que dans la femelle; il y a un collier blanc sous la gorge;

---

(1) « Les jambes sont fortes et épaisses.... et ses pieds remarquables « par la peau rude et écailleuse dont ils sont couverts.... La nature « leur ayant non-seulement donné un bec formé de manière à venir à « bout d'ouvrir les huîtres; mais ayant aussi armé leurs jambes et leurs « pieds contre les bords tranchants des écailles. » Catesby, t. I, page 85.

tout le dessous du corps, depuis la poitrine, est blanc ainsi que le bas du dos, et la moitié de la queue, dont la pointe est noire; une bande blanche, formée par les grandes couvertures, coupe dans le noir brun de l'aile; ce sont apparemment ces couleurs qui lui ont fait donner le nom de la *Pie*, quoiqu'il en diffère à tous autres égards, et surtout par le peu de longueur de sa queue, qui n'a que quatre pouces, et que l'aile pliée recouvre aux trois quarts; les pieds avec la petite partie de la jambe dénuée de plumes au-dessus du genou, n'ont guère plus de deux pouces de hauteur, quoique la longueur de l'oiseau soit d'environ seize pouces.

LE COURE-VITE.*

Charadrius gallicus, Linn., Gmel.; *Cursorius europæus*, Lath., Temm., Cuv.; *Tachydromus europæus*, Illig., Vieill. (1).

Les deux oiseaux représentés dans les *n*[os] 795 et 892 de nos planches enluminées, sont d'un genre nouveau, et il faut leur donner un nom particulier; ils ressemblent au pluvier, par les pieds qui n'ont que trois doigts, mais ils en diffèrent par la forme du bec qui est courbé, au lieu que les pluviers l'ont droit et renflé vers le bout. Le premier de ces oiseaux représenté *n*° 795, a été tué en France, où il était apparemment égaré, puisque l'on n'en a point vu d'autre; la rapidité avec laquelle il courait sur le rivage, le fit appeler *Coure-vite*. Depuis, nous avons reçu de la côte de Coromandel un oiseau tout pareil pour la forme, et qui ne diffère de celui-ci que par les couleurs; en sorte qu'on peut le regarder comme une variété de la même espèce, ou tout au moins

* Voyez les planches enluminées, n° 795 et 892.

(1) Le genre Coure-vite, fondé par Latham, a été adopté par tous les ornithologistes modernes; seulement Illiger en a changé le nom contre celui de *Tachydromus*. Desm. 1829.

comme une espèce très-voisine; ils ont tous deux les jambes plus hautes que les pluviers; ils sont aussi grands, mais moins gros; ils ont les doigts des pieds très-courts, particulièrement les deux latéraux. Le premier a le plumage d'un gris lavé de brun-roux; il y a sur l'œil un trait plus clair et presque blanc, qui s'étend en arrière, et l'on voit au-dessous un trait noir qui part de l'angle extérieur de l'œil; le haut de la tête est roux; les pennes de l'aile sont noires, et chaque plume de la queue, excepté les deux du milieu, porte une tache noire avec une autre tache blanche vers la pointe.

Le second *, qui est venu de Coromandel, est un peu moins grand que le premier; il a le devant du cou et la poitrine d'un beau roux-marron, qui se perd dans du noir sur le ventre; les pennes de l'aile sont noires; le manteau est gris; le bas du ventre est blanc; la tête est coiffée de roux à-peu-près comme celle du premier; tous deux ont le bec noir et les pieds blanc-jaunâtres.

---

* Voyez les planches enluminées, n° 892.

LE TOURNE-PIERRE.* (1)

Tringa Interpres, Lath., Linn., Gmel.; *Arenaria*, Briss.; *Arenaria Interpres*, Vieill.; *Morinella collaris*, Meyer; *Strepsilas collaris*, Illig., Temm. (2).

Nous adoptons le nom de *Tourne-pierre*, donné

* Voyez les planches enluminées, n° 856, sous le nom de *Coulon-chaud*.

(1) *Turn-stone*. Catesby, Carolina, tom. I, pag. et pl. 72, figure médiocre. — *Turn-stone from Hudson's bay*. Edwards, tom. III, pag. et pl. 141, avec une belle figure. — *Morinellus marinus*. D. Brown. *or Sea-dotterel*. Willughby, Ornithol., page 231, avec une mauvaise figure, tab. 58. — Rai, Sinops. avi., page 112, n° *a*, 15. — « Tringa nigro, albo, « ferrugineoque variegata, pectore abdomineque albo; Gottlandis tolek. » Linnæus, Fauna Suecica, n° 154. — « Tringa pedibus rubris, corpore « nigro, albo, ferrugineoque vario, pectore abdomineque albo. Inter- « pres. » Idem, Syst. nat., ed. X, Gen. 78, Sp. 4. — « Gavia quæ plu- « vialis arenaria nostra, Raii. » Klein, Avi., pag. 21, n° 9. — *Cinclus* Moehr., Avi., Gen. 95. — « Arenaria supernè nigro, fusco et ferrugineo « varia, infernè alba; genis et collo inferiore nigris; collo superiore et « uropygio candidis; rectricibus binis intermediis in exortu albis, in « reliquâ longitudine fuscis, in apice albo marginatis, quatuor utrinque « proximis primâ medietate candidis, alterâ fuscis, albo terminatis, « utrinque extimâ candidâ, maculâ fuscâ interiùs notatâ... Arenaria. » Le Coulon-chaud. Brisson, Ornithol., tome V, page 132.

(2) Le Tourne-pierre a été considéré par les divers ornithologistes comme le type d'un genre auquel ils ont imposé les divers noms qui ont été rapportés ci-dessus. M. Cuvier place cet oiseau dans le sous-genre Tourne-pierre, *Strepsilas*, de son grand genre Bécasse.

Desm. 1829.



P. Oudart del. Meunier direx. Lith: de C. Motte.

1. Le Tourne-pierre, 2. Le Merle-d'eau.

par Catesby, à cet oiseau qui a l'habitude singulière de retourner les pierres au bord de l'eau, pour trouver dessous les vers et les insectes dont il fait sa nourriture; tandis que tous les autres oiseaux de rivage, se contentent de la chercher sur les sables ou dans la vase. « Étant en mer, dit « Catesby, à quarante lieues de la Floride, sous « la latitude de trente-un degrés, un oiseau vola « sur notre vaisseau et y fut pris. Il était fort « adroit à tourner les pierres qui se rencontraient « devant lui; dans cette action, il se servait seu- « lement de la partie supérieure de son bec, tour- « nant avec beaucoup d'adresse et fort vîte, des « pierres de trois livres de pesanteur (1). » Cela suppose une force et une dextérité particulières, dans un oiseau qui est à peine aussi gros que la maubèche; mais son bec est d'une substance plus dure et plus cornée que celle du bec grêle et mou de tous ces petits oiseaux de rivage, qui l'ont conformé comme celui de la bécasse; aussi le tourne-pierre forme-t-il au milieu de leur genre nombreux, une petite famille isolée; son bec dur et assez épais à la racine, va en diminuant et finit en pointe aiguë; il est un peu comprimé dans sa partie supérieure, et paraît se relever en haut par une légère courbure; il est noir et long d'un pouce; les pieds dénués de membranes sont assez courts et de couleur orangée.

(1) Carolina, tom. I, pag. 72.

Le plumage du tourne-pierre ressemble à celui du pluvier à collier, par le blanc et le noir qui le coupent, sans cependant y tracer distinctement un collier, et en se mêlant à du roux sur le dos; cette ressemblance dans le plumage, est apparemment la cause de la méprise de MM. Browne, Willughby et Rai, qui ont donné à cet oiseau le nom de *Morinellus*, quoiqu'il soit d'un genre tout différent des pluviers, ayant un quatrième doigt, et toute une autre forme de bec.

L'espèce du tourne-pierre est commune aux deux continents; on la connaît sur les côtes occidentales de l'Angleterre, où ces oiseaux vont ordinairement en petites compagnies de trois ou quatre (1). On les connaît également dans la partie maritime de la province de Norfolk (2), et dans quelques îles de Gottlande (3); et nous avons lieu de croire que c'est ce même oiseau auquel, sur nos côtes de Picardie, on donne le nom de *Bune;* nous avons reçu du cap de Bonne-Espérance, un de ces oiseaux qui était de même taille, et à quelques légères différences près, de même couleur que ceux d'Europe. M. Catesby en a vu près des côtes de la Floride; et nous ne pouvons deviner pourquoi M. Brisson donne ce tourne-pierre d'Amérique comme différent de celui d'Angleterre (4); puisque Catesby dit formellement qu'il le recon-

(1) Willughby, Ornithol., pag. 231.

(2) Idem, ibid.

(3) *Heligholmen et clasen*. Fauna Suecica, n° 154.

(4) « En comparant cet oiseau avec la description que M. Willughby

nut pour le même (1); d'ailleurs nous avons aussi reçu de Cayenne ce même oiseau avec la seule différence qu'il est de taille un peu plus forte; et M. Edwards fait mention d'un autre qui lui avait été envoyé des terres voisines de la baie d'Hudson; ainsi cette espèce, quoique faible et peu nombreuse en individus, s'est, comme plusieurs autres espèces d'oiseaux aquatiques, répandue du nord au midi dans les deux continents, en suivant les rivages de la mer qui leur fournit partout la subsistance.

Le tourne-pierre gris de Cayenne, nous paraît être une variété dans cette espèce, et à laquelle nous rapporterons les deux individus représentés dans nos planches enluminées, *n*os 340 et 857, sous les dénominations de *Coulon-chaud de Cayenne*, et de *Coulon-chaud gris de Cayenne* (2); car nous ne voyons entre eux aucune différence assez marquée pour avoir droit de les séparer; nous étions même portés à les regarder comme les femelles de la première espèce, dans laquelle le mâle doit avoir les couleurs plus fortes; mais nous suspendons sur cela notre jugement, parce que Willughby assure qu'il n'y a point de différence dans le plumage entre le mâle et la femelle des tourne-pierres qu'il a décrits.

« donne de son alouette de mer (tourne-pierre) je trouvai que c'était la « même espèce. » Catesby, *ubi supra*.

(1) Le coulon-chaud cendré. Brisson, Ornithol., tome V, page 137.

(2) Ces deux oiseaux appartiennent à l'espèce appelée *Strepsilas collaris* par M. Temminck. Desm. 1829.

LE MERLE D'EAU.* (1)

Turdus Cinclus, Lath.; *Sturnus Cinclus*, Linn., Gmel.; *Cinclus aquaticus*, Bechst., Temm.; *Hydrobata Cinclus*, Vieill. (2).

Le merle d'eau n'est point un merle quoiqu'il

* Voyez les planches enluminées, n° 940.

(1) Les Italiens, aux environs de Belinzone, l'appellent *lerlichirollo*; et ceux du lac Majeur, *folun d'aqua*, suivant Gesner; les Allemands, *bach-amsel*, *wasser-amsel*; les Suisses, *wasser-trostle*; les Anglais, *water-ouzel*; les Suédois, *watn-stare*.

Merula aquatica. Gesner, Avi., pag. 608, avec une figure assez reconnaissable; il en parle encore, page 501, sous le nom de *turdus aquaticus*; et page 333, sous celui de *cornix aquatica*. — *Merula aquatica vel rivalis*. Idem, Icon. avi., pag. 123. — *Merula aquatica ornithologi*. Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 485. — *Turdus aquaticus*. Idem, ibid., pag. 487. — Klein, Avi., pag. 68, n° 18. — *Merula aquatica*. Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 302. — Jonston, Avi., pag. 112. — Willughby, Ornithol., pag. 104. — Raí, Synops. avi., pag. 66, n° *a*, 7. — Charleton, Exercit., page 113, n° 12. — Idem, Onomazt., pag. 108, n° 12. — *Trynga*. Idem, Exercit, pag. 112, n° 9; et Onomazt., pag. 108, n° 9. — *The water ouzel*. British. Zoolog., pag. 92,

(2) Le Merle d'eau de Buffon n'appartient pas réellement à la division des oiseaux échassiers; aussi presque tous les zoologistes se sont-ils accordés à le placer dans les passereaux, auprès des étourneaux et des merles. M. Cuvier le considère comme formant un genre particulier, auquel il conserve le nom de Cincle, *Cinclus*, que lui a donné Bechstein. Desm. 1829.

en porte le nom; c'est un oiseau aquatique qui fréquente les lacs et les ruisseaux des hautes montagnes, comme le merle en fréquente les bois et les vallons; il lui ressemble aussi par la taille qui est seulement un peu plus courte, et par la couleur presque noire de son plumage; enfin il porte un plastron blanc comme certaines espèces de merles; mais il est aussi silencieux que le vrai merle est jaseur, il n'en a pas les mouvements vifs et brusques, il ne prend aucune de ses attitudes, et ne va ni par bonds, ni par sauts; il marche légèrement d'un pas compté, et court au bord des fontaines et des ruisseaux qu'il ne quitte jamais (1); fréquentant de préférence les eaux vives et courantes, dont la chute est rapide et le lit entre-coupé de pierres et de morceaux de roches. On le rencontre au voisinage des torrents et des cascades, et particulièrement sur les eaux limpides qui coulent sur le gravier (2).

---

avec une figure mal coloriée. — « Motacilla pectore albo, corpore nigro. » Linnæus, Fauna Suecica, n° 216. — « Sturnus niger, pectore albo.... Cinclus. » Idem, Syst. nat., ed. X, Gen. 94, Sp. 4. — *Merle d'eau*. Albin, tome II, page 26, avec une figure coloriée, pl. 39. — « Tringa supernè fusco-nigricans; genis, gutture, collo inferiore et pectore niveis; ventre supremo fusco-rufescente; imo ventre, rectricibusque nigricantibus...... Merula aquatica. » Brisson, Ornithol., tome V, page 252.

(1) « Secùs flumina vivit, nec ab iis hieme discedit. » Schwenckfeld, pag. 302.

(2) Le merle d'eau a l'ouverture de la bouche fort ample; les plumes sont enduites de graisse comme dans le canard, ce qui lui sert à plonger plus facilement sous l'eau où il se promène en gobant des chevrettes

Ses habitudes naturelles sont très-singulières; les oiseaux d'eau qui ont les pieds palmés, nagent sur l'eau ou se plongent; ceux de rivage montés sur de hautes jambes nues, y entrent assez avant sans que leur corps y trempe; le merle d'eau y entre tout entier en marchant et en suivant la pente du terrain; on le voit se submerger peu à peu d'abord jusqu'au cou, et ensuite par dessus la tête qu'il ne tient pas plus élevée que s'il était dans l'air; il continue de marcher sous l'eau, descend jusqu'au fond et s'y promène comme sur le rivage sec; c'est à M. Hébert que nous devons la première connaissance de cette habitude extraordinaire, et que je ne sache pas appartenir à aucun autre oiseau. Voici les observations qu'il a eu la bonté de me communiquer.

« J'étais embusqué sur les bords du lac de Nan-
« tua dans une cabane de neige et de branches de
« sapins, où j'attendais patiemment qu'un bateau
« qui ramait sur le lac, fît approcher du bord
« quelques canards sauvages; j'observais sans être
« aperçu; il y avait devant ma cabane, une petite
« anse, dont le fond en pente douce pouvait avoir
« deux ou trois pieds de profondeur dans son
« milieu. Un merle d'eau s'y arrêta, et y resta plus

---

d'eau douce et d'autres insectes aquatiques; il se fait un nid de mousse par terre près des ruisseaux, voûté en haut en forme de four; ses œufs sont au nombre de quatre. *Extrait d'une lettre écrite par M. le docteur Hermann, à M. de Montbeillard, datée de Strasbourg, le 22 septembre 1774.*

« d'une heure que j'eus le temps de l'observer tout « à mon aise ; je le voyais entrer dans l'eau, s'y « enfoncer, reparaître à l'autre extrémité de l'anse, « revenir sur ses pas ; il en parcourait tout le fond « et ne paraissait pas avoir changé d'élément ; en « entrant dans l'eau il n'hésitait ni ne se détour- « nait : je remarquai seulement à plusieurs repri- « ses, que toutes les fois qu'il y entrait plus haut « que les genoux, il déployait ses ailes et les lais- « sait pendre jusqu'à terre. Je remarquai encore « que tant que je pouvais l'apercevoir au fond de « l'eau, il me paraissait comme revêtu d'une cou- « che d'air qui le rendait brillant ; semblable à « certains insectes du genre des scarabées, qui « sont toujours dans l'eau au milieu d'une bulle « d'air ; peut-être n'abaissait-il ses ailes en entrant « dans l'eau, que pour se ménager cet air ; mais « il est certain qu'il n'y manquait jamais, et il les « agitait alors comme s'il eût tremblé. Ces habi- « tudes singulières du merle d'eau étaient incon- « nues à tous les chasseurs à qui j'en ai parlé, et « sans le hasard de la cabane de neige, je les au- « rais peut-être aussi toujours ignorées ; mais je « puis assurer que l'oiseau venait presque à mes « pieds, et pour l'observer long-temps je ne le tuai « point (1). »

Il y a peu de faits plus curieux dans l'histoire des oiseaux, que celui que nous offre cette ob-

(1) Note communiquée par M. Hébert à M. le comte de Buffon.

servation. Linnæus avait bien dit qu'on voit le merle d'eau descendre et remonter les courants avec facilité (1); et Willughby, que quoique cet oiseau ne soit pas palmipède, il ne laisse pas de se plonger; mais l'un et l'autre paraissent avoir ignoré la manière dont il se submerge pour marcher au fond de l'eau. On conçoit que pour cet exercice, il faut au merle d'eau, des fonds de gravier et des eaux claires, et qu'il ne pourrait s'accommoder d'une eau trouble, ni d'un fond de vase; aussi ne le trouve-t-on que dans les pays de montagnes, aux sources des rivières et des ruisseaux qui tombent des rochers, comme en Angleterre dans le canton de Westmorland, et dans les autres terres élevées (2); en France dans les montagnes du Bugey et des Vosges, et en Suisse (3). Il se pose volontiers sur les pierres, entre lesquelles serpentent les ruisseaux; il vole fort vîte en droite ligne, en rasant de près la surface de l'eau comme le martin-pêcheur; en volant il jette un petit cri, surtout dans la saison de l'amour au printemps; on le voit alors avec sa femelle, mais dans tout autre temps on le rencontre seul (4); la femelle pond quatre ou cinq œufs; cache son

(1) « Fluenta descendit ascenditque dexteritate summâ, licet fissipes. » Fauna Suec.

(2) Willughby.

(3) « In alpibus helveticis frequens. » Idem.

(4) « Avis est solitaria, et cum pari suo duntaxat coeundi et pariendi « tempore volat. » Idem.

nid avec beaucoup de soin, et le place souvent près des roues des usines construites sur les ruisseaux (1).

La saison où M. Hébert a observé le merle d'eau, prouve qu'il n'est point oiseau de passage; il reste tout l'hiver dans nos montagnes, il ne craint pas même la rigueur de l'hiver en Suède, où il cherche de même les chutes d'eau et les fontaines rapides qui ne sont point prises de glaces (2).

Cet oiseau a les ongles forts et courbés, avec lesquels il se prend au gravier en marchant au fond de l'eau : du reste, il a le pied conformé comme le merle de terre et des autres oiseaux de ce genre; il a comme eux le doigt et l'ongle postérieurs plus forts que ceux de devant, et ces doigts sont bien séparés et n'ont point de membrane intermédiaire, quoique Willughby ait cru y en apercevoir; la jambe est garnie de plumes jusque sur le genou; le bec est court et grêle, l'une et l'autre mandibule allant également en s'effilant et se ceintrant légèrement vers la pointe; sur quoi nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que par ce caractère M. Brisson n'aurait pas dû le placer dans le genre du *Bécasseau*,

(1) M. Lottinger.

(2) « Habitat apud nos per integrum annum; hyeme ad voragines fluviorum et cataractas degens. » Fauna Suecica.

dont un des caractères est d'avoir le *bout du bec obtus*.

Avec le bec et les pieds courts, et un cou raccourci, on peut imaginer qu'il était nécessaire que le merle d'eau apprît à marcher sous l'eau, pour satisfaire son appétit naturel et prendre les petits poissons et les insectes aquatiques dont il se nourrit; son plumage épais et fourni de duvet, paraît impénétrable à l'eau, ce qui lui donne encore la facilité d'y séjourner; ses yeux sont grands, d'un beau brun, avec les paupières blanches, et il doit les tenir ouverts dans l'eau pour distinguer sa proie.

Un beau plastron blanc lui couvre la gorge et la poitrine; la tête et le dessus du cou jusque sur les épaules et le bord du plastron blanc, sont d'un cendré-roussâtre ou marron; le dos, le ventre et les ailes, qui ne dépassent pas la queue, sont d'un cendré-noirâtre et ardoisé; la queue est fort courte et n'a rien de remarquable.

LA GRIVE D'EAU.[1]

Tringa macularia, Lath., Linn., Gmel.; *Totanus macularius*, Vieill. (2).

Edwards appelle *Tringa tacheté*, l'oiseau que d'après M. Brisson nous nommons ici *Grive d'eau;* il a effectivement le plumage grivelé et la taille de la petite grive, et il a les pieds faits comme le merle d'eau, c'est-à-dire, les ongles assez grands et crochus, et celui de derrière plus que ceux de devant; mais son bec est conformé comme celui du cincle, des maubèches et des autres petits oiseaux de rivage, et de plus le bas de la jambe est nu; ainsi cet oiseau n'est point une grive ni même

(1) *Spotted tringa.* Edwards, Glan., pag. 139, pl. 277, figure inférieure. — « Tringa supernè rufescente-olivacea, infernè alba, supernè et « infernè maculis nigricantibus varia : tæniâ supra oculos candidâ; fasciâ « duplici in alis transversâ albâ; rectricibus binis intermediis rufescente- « olivaceis, tæniâ transversâ fuscâ in apice notatis, lateralibus albis, ni- « gricante transversim striatis..... Turdus aquaticus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 255.

(2) M. Vieillot place cet oiseau dans son genre Chevalier, *Totanus*, qui n'est qu'un sous-genre de Bécasses dans le *Règne animal* de M. Cuvier. Ce dernier naturaliste cite avec doute un *totanus macularius* de Wilson (qui n'est pas celui-ci), comme se rapportant à l'espèce de la Guignette (*Tringa hypoleucos*, Linn.), pl. enl., n° 850. Desm. 1829.

une espèce voisine de leur genre, puisqu'il n'en tient qu'une ressemblance de plumage, et que le reste des traits de sa conformation, l'apparente aux familles des oiseaux d'eau. Au reste, cette espèce paraît être étrangère et n'a que peu de rapports avec nos oiseaux d'Europe; elle se trouve en Pensylvanie; cependant M. Edwards présume qu'elle est commune aux deux continents, ayant reçu, dit-il, un de ces oiseaux de la province d'Essex, où à la vérité il paraissait égaré, et le seul qu'on y ait vu.

Le bec de la grive d'eau est long de onze à douze lignes; il est de couleur de chair à sa base, et brun vers la pointe; la partie supérieure est marquée de chaque côté, d'une canelure qui s'étend depuis les narines jusqu'à l'extrémité du bec; le dessus du corps sur un fond brun-olivâtre, est grivelé de taches noirâtres, comme le dessous l'est aussi sur un fond plus clair et blanchâtre; il y a une barre blanche au-dessus de chaque œil; et les pennes de l'aile sont noirâtres; une petite membrane joint vers la racine le doigt extérieur à celui du milieu.

LE CANUT.[1]

Tringa Canutus, Lath., Linn., Gmel.; *Tringa grisea*, *Tringa cinerea*, Linn., Gmel., Temm. (2).

Il y a apparemment dans les provinces du Nord quelque anecdote sur cet oiseau, qui lui aura fait donner le nom d'oiseau du *roi Canut*, puisque Edwards le nomme ainsi (3); il ressemblerait beaucoup au vanneau gris, s'il était aussi grand, et si

(1) *The knot.* Edwards, Glan., pag. 137, pl. 276. — *Knot agri Lincolniensis.* Willughby, Ornithol, pag. 224. — *Canuti avis, id est, knot Lincolniensis.* Rai, Synops. avi., pag. 108, n° *a*, 5. — *Calidris cinerea.* Charleton, Exercit., pag. 112, n° 1. Idem, Onomazt., pag. 107, n° 1. — « Tringa rostro lævi, pedibus cinerascentibus, remigibus primoribus « serratis.... Canutus. » Linnæus, Syst. nat. ed. X, Gen. 78, Sp. 10. — « Tringa supernè cinereo-fusca, marginibus pennarum dilutioribus, in- « fernè alba, maculis nigricantibus varia; tæniâ supra oculos candidâ; « fasciâ in alis transversâ albâ; uropygio albo et cinereo-fusco lunulatim « variegato; rectricibus decem intermediis cinereo fuscis, utrinque extimâ « candidâ.... Canutus. » Brisson, Ornithol. tome V, page 258.

(2) Cet oiseau ne diffère pas spécifiquement de la maubèche* dont M. Cuvier forme le sous-genre Calidris dans le grand genre Bécasse. M. Temminck le range dans son genre Bécasseau, *Tringa*. Desm. 1829.

(3) « Canuti regis avis; The knot. » Suivant Willughby, c'est parce que le roi Canut aimait singulièrement la viande de ces oiseaux.

* Voyez tome IX, page 428 de cette Histoire des Oiseaux.

son bec n'était autrement conformé; ce bec est assez gros à sa base, et va en diminuant jusqu'à l'extrémité qui n'est pas fort pointue, mais qui cependant n'a pas de renflement comme le bec du vanneau; tout le dessus du corps est cendré et ondé; les pointes blanches des grandes couvertures tracent une ligne sur l'aile; des croissants noirâtres, sur un fond gris blanc, marquent les plumes du croupion; tout le dessous du corps est blanc, marqueté de taches grises sur la gorge et la poitrine; le bas de la jambe est nu; la queue ne dépasse pas les ailes pliées, et le canut est certainement de la grande tribu des petits oiseaux de rivage. Willughby dit qu'il vient de ces oiseaux canuts dans la province de Lincoln, au commencement de l'hiver, qu'ils y séjournent deux ou trois mois, allant en troupes, se tenant sur les bords de la mer, et qu'ensuite ils disparaissent; il ajoute en avoir vu de même en Lancaster-shire, près de Liverpool. Edwards a trouvé celui qu'il a décrit au marché de Londres, pendant le grand hiver de 1740, ce qui semble indiquer que ces oiseaux ne viennent au sud de la Grande-Bretagne que dans les hivers les plus rudes; mais il faut qu'ils soient plus communs dans le nord de cette île, puisque Willughby parle de la manière de les engraisser, en les nourrissant de pain trempé de lait, et du goût exquis que cette nourriture leur donne; il ajoute qu'on distinguerait, au premier coup-d'œil, cet oiseau des maubèches et guignettes

(*Tringæ*), par la barre blanche de l'aile, quand il n'y aurait pas d'autres différences. Il observe encore que le bec est d'une substance plus forte que ne l'est généralement celle du bec de tous les oiseaux qui l'ont conformé comme celui de la bécasse.

Une notice donnée par Linnæus, et que M. Brisson rapporte à cette espèce (1), marquerait qu'elle se trouve en Suède, outre que son nom indique assez qu'elle appartient aux provinces du Nord : cependant il y a ici une petite difficulté; le canut appelé *Knot* en Angleterre, a tous les doigts séparés et sans membrane, suivant Willughby; l'oiseau canut de Linnæus a le doigt extérieur uni par la première articulation à celui du milieu (2). En supposant donc que ces deux observateurs aient également bien vu, il faut ou admettre ici deux espèces, ou ne point rapporter au *Knot* de Willughby le *Tringa* de Linnæus.

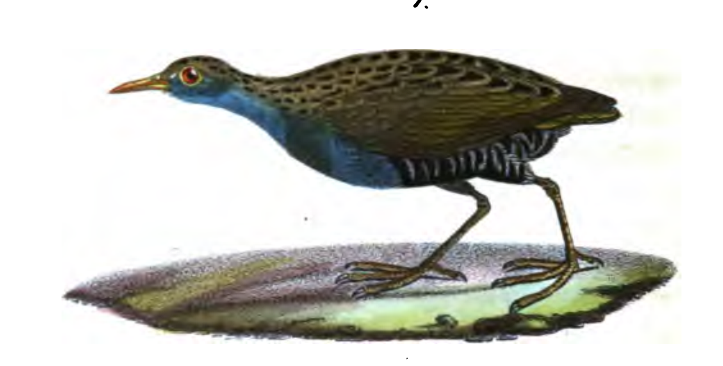
---

(1) « Tringa cinerea, remigibus secundariis basi totaliter albis, rectri- « cibus quatuor mediis immaculatis. » Linnæus, Fauna Suecica, n° 150.

(2) « Ultimus digitus medio annexus infimo articulo. » Fauna Suecica, ubi supra.

LES RALES.

Ces oiseaux forment une assez grande famille, et leurs habitudes sont différentes de celles des autres oiseaux de rivage, qui se tiennent sur les sables et les grèves; les râles n'habitent au contraire que les bords fangeux des étangs et des rivières, et surtout les terrains couverts de glayeuls et autres grandes herbes de marais. Cette manière de vivre est habituelle et commune à toutes les espèces de râles d'eau; le seul râle de terre habite dans les prairies, et c'est du cri désagréable ou plutôt du *râlement* de ce dernier oiseau, que s'est formé, dans notre langue, le nom de *Râle* pour l'espèce entière; mais tous se ressemblent en ce qu'ils ont le corps grêle et comme aplati par les flancs, la queue très-courte et presque nulle; la tête petite; le bec assez semblable pour la forme à celui des gallinacées; mais seulement bien plus allongé quoique moins épais; tous ont aussi une portion de la jambe au-dessus du genou, dénuée de plumes, avec les trois doigts antérieurs lisses, sans membranes et très-longs; ils ne retirent pas leurs pieds sous le ventre en volant, comme font les autres





P. Oudart del.t Meunier direx.t Lith. de C. Motte

1. Le Râle d'Eau, 2. Le Râle du Genêt.

oiseaux, ils les laissent pendants; leurs ailes sont petites et fort concaves, et leur vol est court: ces derniers caractères sont communs aux râles et aux poules d'eau, avec lesquelles ils ont, en général, beaucoup de ressemblances.

LE RALE DE TERRE * (1)

OU DE GENÊT,

VULGAIREMENT

ROI DES CAILLES.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Rallus Crex, Linn.; Gmel., Vieill., Cuv.; *Gallinula Crex*, Lath., Temm.; *Crex pratensis*, Beschst. (2).

Dans les prairies humides, dès que l'herbe est

* Voyez les planches enluminées, n° 750.

(1) En grec, ορτυγομήτρα; en latin moderne, *rallus;* en italien, *re de quaglie;* en anglais, *daker-hen*, *land-rail*; en écossais, *corn-crek*; en allemand, *schryck*, *schrye*, *wachtel kœnig*; en silésien, *schnercker*; en

(2) M. Cuvier adopte le genre *Rallus* de Linnée, et l'oiseau décrit dans cet article est un de ceux qu'il cite comme lui appartenant. M. Temminck divise au contraire ce genre de manière à n'y conserver que le râle d'eau; et il réunit le râle de terre et la marouette aux poules d'eau ou gallinules, ainsi que l'a fait Latham. Desm. 1829.

haute, et jusqu'au temps de la récolte, il sort des endroits les plus touffus de l'herbage, une voix rauque ou plutôt un cri bref, aigre et sec, crĕk, crĕk, crĕk, assez semblable au bruit que l'on exciterait en passant et appuyant fortement le doigt

---

suédois, *korn knarren*; et dans l'Uplande, *aengsnuerpa*; en polonais, *chrosciel*, *derkacz*, *kasper*; en danois, *skov-snarre*; en norwégien, *akerrire*, *ager-hone*.

Râle rouge ou de genêt. Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 214, avec une mauvaise figure; la même, Portraits d'oiseaux, pag. 49, *b*. *Nota*. Le même Belon dans ses observations, page 19, se méprend en appliquant au râle noir, qui est le râle d'eau, le nom de *Roi des cailles* qui n'appartient qu'au râle de genêt. — Ortygometra. Gesner, Avi. pag. 360; et Icon avi. pag. 71, mauvaise figure. —Aldrovande, Avi. tom. II, p. 174. —Willughby, Ornithol. pag. 122. — Rai, Synops. pag. 58, n° *a*, 8. — Jonston, Avi. pag. 48. — Schwenckfeld, Avi. Siles. pag. 313. — Sibbald. Scot. illustr. part. II, lib. III, pag. 16. — Moehring. Avi. Gen. 85. — Charleton, Exercit. pag. 83, n° 14. Onomazt. pag. 75, n° 14. — « Ortygometra Aldrovandi, Gesneri, cenchramus Plinii; coturnix magna, « rex coturnicum, rallus terrestris. » Rzaczynski, Auctuar. Hist. nat. Polon. pag. 400. — « Ortygometra tota rufa, plerumque in genistis de- « gens. » Barrère, Ornithol. clas. III, Gen. 35, Sp. 1. — « Ortygometra « alis rufo-ferrugineis. » Linnæus, Fauna suecica, n° 162. — Crex. Gesner, Avi. pag. 362. — Aldrovande, tom. III, pag. 428. — Charleton, Exercit. pag. 111, n° 3. Onomazt. pag. 106, n° 3. — Rallus terrestris. Klein, Avi. pag. 102, n° 1. — « Rallus alis rufo-ferrugineis. » Linnæus, Syst. nat. ed. X, Gen. 83, Sp. 1. — « Rallus Crex, alis rufo-ferrugineis. » Muller, Zoolog. Danic., n° 218. — Rallus, Brunnich. Ornithol. boreal., n° 192. — Roi ou mère des cailles. Albin, tome I, page 27, avec une figure mal coloriée, planche 32. — The land rail. Brit. Zoolog. pag. 131. — « Rallus pennis in medio nigricantibus, ad margines griseo-rufescen- « tibus supernè vestitus, infernè albo-rufescens; genis, collo inferiore et « pectore dilutè cinereis; lateribus rufis, albo transversim striatis; rectri- « cibus in medio nigricantibus, ad margines griseo-rufescentibus... Rallus « genistarum, sive ortygometra. » Le râle de gênet ou roi des cailles. Brisson, Ornithol., tome V, page 159.

sur les dents d'un gros peigne; et lorsqu'on s'avance vers cette voix, elle s'éloigne et on l'entend venir de cinquante pas plus loin; c'est le râle de terre qui jette ce cri, qu'on prendrait pour le croassement d'un reptile (1); cet oiseau fuit rarement au vol, mais presque toujours en marchant avec vîtesse et passant à travers le plus touffu des herbes, il y laisse une trace remarquable. On commence à l'entendre, vers le 10 ou le 12 de mai, dans le même temps que les cailles, qu'il semble accompagner en tout temps, car il arrive et repart avec elles (2). Cette circonstance, jointe à ce que le râle et les cailles habitent également les prairies, qu'il y vit seul, et qu'il est beaucoup moins commun et un peu plus gros que la caille, a fait imaginer qu'il se mettait à la tête de leurs bandes, comme chef ou conducteur de leur voyage (3); et c'est ce qui lui a fait donner le nom de *Roi des cailles*; mais il diffère de ces oiseaux par les caractères de conformation, qui tous lui sont communs avec les autres râles, et en général avec les oiseaux de marais (4), comme Aristote l'a fort bien remar-

(1) « Vox instar coaxantium ranarum, sed subtilior et acutior, ita ut « rubetram assereres, nisi unico spiritu pluries ingeminaret. » Longolius, apud Gesnerum.

(2) Longolius, ibid.

(3) « Cum coturnices abeunt, ducibus lingulacâ, oto et ortygometra « proficiscuntur; atque etiam cynchramo a quo revocantur noctu. » Aristot., Hist. animal. lib. VIII, cap. XII.

(4) « Communiter, sed perperam, cum coturnicibus confunditur, nihil « cum coturnice commune habens. » Klein.

qué (1). La plus grande ressemblance que ce râle ait avec la caille, est dans le plumage, qui néanmoins est plus brun et plus doré; le fauve domine sur les ailes; le noirâtre et le roussâtre forment les couleurs du corps; elles sont tracées sur les flancs, par lignes transversales, et toutes sont plus pâles dans la femelle, qui est aussi un peu moins grosse que le mâle.

C'est encore par l'extension gratuite d'une analogie mal fondée que l'on a supposé au râle de terre une fécondité aussi grande que celle de la caille; des observations multipliées nous ont appris qu'il ne pond guère que huit à dix œufs, et non pas dix-huit et vingt: en effet, avec une multiplication aussi grande que celle qu'on lui suppose, son espèce serait nécessairement plus nombreuse qu'elle ne l'est en individus, d'autant que son nid fourré dans l'épaisseur des herbes est difficile à trouver: ce nid fait négligemment avec un peu de mousse ou d'herbe sèche, est ordinairement placé dans une petite fosse du gazon; les œufs, plus gros que ceux de la caille, sont tachetés de marques rougeâtres plus larges; les petits courent dès qu'ils sont éclos, en suivant leur mère, et ils ne quittent la prairie que quand ils sont forcés de fuir devant la faux qui rase leur domicile. Les couvées tardives sont enlevées par la main du faucheur; tous les autres se jettent alors dans les champs de blé

(1) « Ortygometra formâ perinde ac lacustres aves. » lib. VIII, cap. 12.

noir, dans les avoines et dans les friches couvertes de genêts, où on les trouve en été, ce qui les a fait nommer *Râles de genêt:* quelques-uns retournent dans les prés en regain, à la fin de cette même saison.

Lorsque le chien rencontre un râle, on peut le reconnaître à la vivacité de sa quête, au nombre de faux arrêts, à l'opiniâtreté avec laquelle l'oiseau tient et se laisse quelquefois serrer de si près, qu'il se fait prendre; souvent il s'arrête dans sa fuite, et se blottit, de sorte que le chien, emporté par son ardeur, passe par-dessus et perd sa trace: le râle, dit-on, profite de cet instant d'erreur de l'ennemi pour revenir sur sa voie et donner le change; il ne part qu'à la dernière extrémité, et s'élève assez haut avant de filer; il vole pesamment et ne va jamais loin; on en voit odinairement la remise, mais c'est inutilement qu'on va la chercher, car l'oiseau a déjà piété plus de cent pas, lorsque le chasseur y arrive; il sait donc suppléer par la rapidité de sa marche (1) à la lenteur de son vol; aussi se sert-il beaucoup plus de ses pieds que de ses ailes, et toujours couvert sous les herbes, il exécute à la course tous ses petits voyages et ses croisières multipliées dans les prés et les champs; mais quand arrive le temps du grand voyage, il trouve, comme la caille, des forces inconnues,

(1) Albin tombe ici dans une étrange méprise; « On appelle, dit-il, « cet oiseau *Rallus* ou *Grallus*, parce qu'il marche doucement. »



pour fournir au mouvement de sa longue traversée (1); il prend son essor la nuit, et secondé d'un vent propice, il se porte dans nos provinces méridionales, d'où il tente le passage de la Méditerranée. Plusieurs périssent sans doute dans cette première traite ainsi que dans la seconde pour le retour, où l'on a remarqué que ces oiseaux sont moins nombreux qu'à leur départ.

Au reste, on ne voit le râle de terre dans nos provinces méridionales que dans ce temps du passage; il ne niche pas en Provence (2); et quand Belon dit qu'il est rare en Candie, quoiqu'il soit aussi commun en Grèce qu'en Italie (3); cela indique seulement que cet oiseau ne s'y trouve guère que dans les saisons de ses passages au printemps et en automne (4). Du reste, les voyages du râle s'étendent plus loin vers le Nord que vers le Midi, et malgré la pesanteur de son vol, il parvient en Pologne (5), en Suède (6), en Danemarck et jus-

(1) Je demandai aux Tatares, comment cet oiseau ne pouvant voler, se retirait en hiver; ils me dirent tous que les Tatares et les Assaniens savaient bien qu'il ne pouvait par lui-même passer dans un autre pays, mais que lorsque les grues se retirent en automne, chacune prend un râle sur son dos et le porte en un pays plus chaud. Gmelin. Voyage en Sibérie, tome II, page 115.

(2) Mémoires communiqués par M. le marquis de Piolenc.

(3) Observations, page 19.

(4) Un passage d'Aldrovande insinue que hors ces temps, il est presque inconnu dans cette dernière contrée : « ob raritatem ejus in agris « nostris, an pulverator sit ignoramus. » Avi. tom. II, pag. 74.

(5) Rzaczynski.

(6) Frequentissima Upsaliæ. Faun. Suec.

qu'en Norwège (1); il est rare en Angleterre, où l'on prétend qu'il ne se trouve que dans quelques cantons (2); quoiqu'il soit assez commun en Irlande (3). Ses migrations semblent suivre en Asie le même ordre qu'en Europe. Au Kamtschatka, comme en Europe, le mois de mai est également celui de l'arrivée de ces oiseaux; ce mois s'appelle *Tava koatch*, mois des râles, *Tava* est le nom de l'oiseau.

Les circonstances qui pressent le râle d'aller nicher dans les terres du Nord, sont autant la nécessité des subsistances, que l'agrément des lieux frais qu'il cherche de préférence; car, quoiqu'il mange des graines, surtout celles de genêt, de trèfle, de grémil, et qu'il s'engraisse en cage de millet et de grains (4), cependant les insectes, les limaçons, les vermisseaux sont, non-seulement ses aliments de choix, mais une nourriture de nécessité pour ses petits, et il ne peut la trouver en abondance que dans les lieux ombragés et les terres humides (5); cependant, lorsqu'il est adulte, tout aliment paraît lui profiter également, car il

(1) Muller, Brunnich.

(2) Turner dit n'en avoir pas vu ni entendu ailleurs qu'en Northumbrie; mais le docteur Tancrède Robinson assure qu'on en trouve aussi dans la partie septentrionale de la Grande-Bretagne, et Sibbald le compte parmi les oiseaux d'Écosse.

(3) Willughby, Rai.

(4) Aldrovande.

(5) Willughby, Schwenckfeld, Linnæus.

a beaucoup de graisse, et sa chair est exquise; on lui tend, comme à la caille, un filet, où on l'attire par l'imitation de son cri, crĕk, crĕk, crĕk, en frottant rudement une lame de couteau sur un os dentelé (1).

La plupart des noms qui ont été donnés au râle dans les diverses langues, ont été formés des sons imitatifs de ce cri singulier (2); et c'est à cette ressemblance que Turner et quelques autres naturalistes, ont cru le reconnaître dans le *Crex* des anciens; mais, quoique ce nom de *Crex* convienne parfaitement au râle, comme son imitatif de son cri, il paraît que les anciens l'ont appliqué à d'autres oiseaux. Philé donne au *Crex* une épithète qui désigne que son vol est pesant et difficile (3), ce qui convient en effet à notre râle; Aristophane le fait venir de Libye: Aristote dit qu'il est *querelleur*, ce qui pourrait encore lui avoir été attribué par analogie avec la caille; mais il ajoute que le crex cherche à détruire la nichée du merle (4), ce qui ne convient plus au râle, qui n'a rien de commun avec les oiseaux des forêts. Le *Crex* d'Hérodote est encore moins un râle, puisqu'il le compare en grandeur à l'ibis qui est dix fois plus

---

(1) Longolius, apud Gesner.

(2) Schryck, schnerck, korn-knaerr, corn-crek, et notre mot même de râle. Voyez la nomenclature.

(3) Βραδύπτερους.

(4) Lib. IX, cap. 1.

grand (1). Au reste, l'avocette et la sarcelle ont quelquefois un cri de *crex crex*; et l'oiseau, à qui Belon entendit répéter ce cri au bord du Nil, est, suivant sa notice, une espèce de barge; ainsi, le son que représente le mot *crex*, appartenant à plusieurs espèces différentes, ne suffit pas pour désigner le râle, ni aucun de ces différents oiseaux en particulier.

LE RALE D'EAU.* (2)

SECONDE ESPÈCE.

Rallus aquaticus, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Temm., Cuv. (3).

Le râle d'eau court le long des eaux stagnantes,

(1) Voyez l'article de l'Ibis.

* Voyez les planches enluminées, n° 749.

(2) En anglais, *water rail*, et par quelques-uns, *bilcock et brook-ouzell*; en allemand, *schwartz wasser heunle*, *aesch-heunlin*; Gesner lui donne quelque part le nom de *Samethounle*, poule d'eau de soie, à cause de son plumage doux et moelleux comme la soie; à Venise on l'appelle *Forzane* ou *Porzana*, nom qui se donne également aux poules d'eau; en danois, *vagtel-konge*; en norwégien, *band-rire*, *strand-snarre*, *vand-hone*, *vand-vagtel*; aux îles Ferroë, *jord-koene*.

Râle noir. Belon, Nat. des Oiseaux, page 112, avec une figure répétée; Portraits d'oiseaux, page 49, *a*, avec la fausse dénomination de *roi et mère des cailles*. — « Gallinaginis vel gallinulæ genus nomine ignoto,

(3) Du genre Râle, *Rallus*, selon M. Cuvier. M. Temminck ne conserve que cette seule espèce d'Europe, dans ce genre. Desm. 1829.

aussi vîte que le râle de terre dans les champs; il se tient de même toujours caché dans les grandes herbes et les joncs (1), il n'en sort que pour traverser les eaux à la nage et même à la course,

---

« quod samethounle nomino. » Gesner, Avi. pag. 517. — « Gallinulæ « aquaticæ species de novo adjecta. » Idem, ibid. pag. 515. — « Gallinula serica. » Idem, Icon. avi. pag. 101. — « Gallinula seu gallinago « serica dicta. » Aldrovande, Avi. tom. III, pag. 470. — « Ortygometra « Belonii. » Idem, ibid. pag. 455. — « Ralla anglorum et gallorum ex « gallinularum genere. » Idem, ibid. — « Rallus aquaticus Aldrovandi. » Willughby, Ornithol. pag. 234. — Rai, Synops. Avi. pag. 113, n° *a*, 2; et 190, n° 12. — Klein, Avi. pag. 103, n° 2. — « Gallinula serica « Gesneri, Aldrovandi. » Willughby, Ornithol. pag. 234. — Rai, Synops. avi. pag. 113, n° *a*, 2; et 190, n° 12. — Klein, Avi. pag. 103, n° 2. — « Gallinula serica Gesneri, Aldrovandi. » Willughby, pag. 235. — Rai, Synops. pag. 114, n° 4. — « Glareola sexta, item septima. » Schwenckfeld, Avi. Siles. pag. 283. — Klein, Avi. pag. 101, n° 3. — « Gallinago cinerea, glareola septima Schwenckfeldii. » Rzaczynski, Auctuar. Hist. nat. Polon. pag. 381. — « Ortygometra subtus albescens, « tergore fulvo, maculis castaneis. » Barrère, Ornithol. clas. III, Gen. 35, Sp. 2. — « Gallinula serica. » Charleton, Onomazt. pag. 107, n° 4. — « Gallinula holoserica. » Idem, Exercit. pag. 112, n° 4. — « Gallinula « chloropus, rarior species. » Marsigl. Danub. tom. V, pag. 68, avec une mauvaise figure, tab. 32. — « Rallus alis griseis fusco-maculatis, hypo-« condriis albo-maculatis, rostro luteo. Rallus aquaticus. » Linnæus, Syst. nat. ed. X, Gen. 83, Sp. 2. — Muller, Zoolog. Danic. n° 219. — Brunnich. Ornithol. boreal. n° 193. — Râle d'eau. Albin, tome I, page 67; et pl. 77. — « Rallus pennis in medio nigricantibus, ad margines fusco-« rufescente-olivaceis supernè vestitus, infernè cinereus, pennis in imo « ventre apice dilutè fulvo marginatis; lateribus nigricantibus, albo « transversim striatis; rectricibus nigricantibus, utrinque fusco-rufes-« cente-olivaceo fimbriatis.... Rallus aquaticus. » Brisson, Ornithol. tome V, page 151.

(1) « L'on a donné le premier lieu de bien courir au rasle, tellement « que disant, *courir comme un rasle*, signifie courir bien vîte. » Belon.

car on le voit souvent courir légèrement sur les larges feuilles du *Nénuphar*, qui couvrent les eaux dormantes (1); il se fait de petites routes à travers les grandes herbes; on y tend des lacets, et on le prend d'autant plus aisément (2), qu'il revient constamment à son gîte et par le même chemin. Autrefois on en faisait le vol à l'épervier ou au faucon (3); et dans cette petite chasse, le plus difficile était de faire partir l'oiseau de son fort; il s'y tient avec autant d'opiniâtreté que le râle de terre dans le sien : il donne la même peine au chasseur, la même impatience au chien, devant lequel il fuit avec ruse, et ne prend son vol que le plus tard qu'il peut; il est de la grosseur à peu-près du râle de terre, mais il a le bec plus long, rougeâtre près de la tête; il a les pieds d'un rouge obscur. Rai dit que quelques individus les ont jaunes, et que cette différence vient peut-être de celle du sexe. Le ventre et les flancs sont rayés transversalement de bandelettes blanchâtres, sur un fond noirâtre; disposition de couleurs commune à tous les râles; la gorge, la poitrine, l'estomac, sont, dans celui-ci, d'un beau gris ardoisé : le manteau est d'un roux brun olivâtre.

On voit des râles d'eau autour des sources chau-

(1) Klein.

(2) « Les paysans sachans qu'il se musse par-dedans les hayes le long « des ruisseaux, observent sa marche pour y tendre; par ainsi le pren- « nent souvent au lacet. » Belon.

(3) Belon, Gesner.

des, pendant la plus grande partie de l'hiver; cependant ils ont, comme les râles de terre, un temps de migration marqué. Il en passe à Malte, au printemps et en automne (1); M. le vicomte de Querhoënt en a vu à cinquante lieues des côtes de Portugal, le 17 avril; ces râles d'eau étaient si fatigués, qu'ils se laissaient prendre à la main (2); M. Gmelin en a trouvé dans les terres arrosées par le Don (3); Belon les appelle *Râles noirs*, et dit que ce sont oiseaux *connus en toutes contrées*, dont l'espèce est plus nombreuse que celle du râle de terre, qu'il nomme *Râle rouge*.

Au reste, la chair du râle d'eau est moins délicate que celle du râle de terre, elle a même un goût de marécage, à peu-près pareil à celui de la poule d'eau.

---

(1) Note communiquée par M. Desmazy.

(2) « Je tentai, dit M. de Querhoënt, d'en élever quelques-uns ; ils se « portèrent à merveille d'abord ; mais après quinze jours de captivité, « leurs longues jambes se paralysèrent, et ils ne pouvaient plus se traîner « que sur les genoux ; ils périrent ensuite. » *Nota.* Gesner dit en avoir long-temps nourri un, et l'avoir trouvé un oiseau chagrin et querelleur.

(3) Voyage en Sibérie, tome II, page 115.

LA MAROUETTE.* (1)

TROISIÈME ESPÈCE.

Rallus Porzana, Linn., Gmel., Cuv., Vieill.; *Gallinula Porzana*, Lath., Temm. (2).

La marouette est un petit râle d'eau, qui n'est pas plus gros qu'une alouette; tout le fond de son plumage est d'un brun olivâtre, tacheté et nué de blanchâtre, dont le lustre, sur cette teinte sombre, le fait paraître comme émaillé, et c'est ce qui l'a fait appeler *Râle perlé*; Frisch l'a nommé *Poule d'eau perlée*, dénomination impropre, car la marouette n'est point une poule d'eau, mais un râle. Elle paraît dans la même saison que le grand râle d'eau; elle se tient sur les étangs marécageux; elle se cache et niche dans les roseaux: son nid, en forme de gondole, est composé de joncs qu'elle sait entrelacer, et pour ainsi dire, amarrer par un des bouts à une tige de roseau, de

* Voyez les planches enluminées, n° 751.

(1) On l'appelle *girardine* en Picardie, et dans le Milanais, *girardina*; en quelques endroits de la France, *cocouan*, suivant M. Brisson; dans le Boulonais, *porzana*; en Alsace, *winkernell*, selon Gesner.

(2) Du genre Râle, *Rallus*, selon M. Cuvier, et du genre des Pouels d'eau, *Gallinula*, suivant M. Temminck. Desm. 1829.

manière que le petit bateau ou berceau flottant peut s'élever et s'abaisser avec l'eau, sans en être emporté; la ponte est de sept ou huit œufs; les petits, en naissant, sont tous noirs; leur éducation est courte, car, dès qu'ils sont éclos, ils courent, nagent, plongent, et bientôt se séparent, chacun va vivre seul, aucun ne se recherche, et cet instinct solitaire et sauvage prévaut même dans le temps des amours; car, à l'exception des instants de l'approche nécessaire, le mâle se tient écarté de sa femelle, sans prendre auprès d'elle aucun des tendres soins des oiseaux amoureux, sans l'amuser, ni l'égayer par le chant, sans ressentir, ni goûter ces doux plaisirs qui retracent et rappellent ceux de la jouissance; tristes êtres qui ne savent pas respirer près de l'objet aimé; amours encore plus tristes, puisqu'elles n'ont pour but qu'une insipide fécondité.

Avec ces mœurs sauvages et ce naturel stupide, la marouette ne paraît guère susceptible d'éducation, ni même faite pour s'apprivoiser; nous en avons cependant élevé une, elle a vécu, durant tout un été, avec de la mie de pain et du chenevis; lorsqu'elle était seule, elle se tenait constamment dans une grande jatte pleine d'eau; mais, dès qu'on entrait dans le cabinet où elle était renfermée, elle courait se cacher dans un petit coin obscur, sans qu'on l'ait jamais entendu crier ni murmurer; cependant, lorsqu'elle est en liberté, elle fait retentir une voix aigre et perçante, assez

semblable au cri d'un petit oiseau de proie; et quoique ces oiseaux n'aient aucun attrait pour la société, on observe néanmoins que l'un n'a pas plutôt crié, qu'un autre lui répond, et que bientôt ce cri est répété par tous les autres du canton.

La marouette, comme tous les râles, tient si fort devant les chiens, que souvent le chasseur peut la saisir avec la main ou l'abattre avec un bâton; s'il se trouve un buisson dans sa fuite, elle y monte, et du haut de son asile regarde passer les chiens en défaut; cette habitude lui est commune avec le râle d'eau; elle plonge, nage, et même nage entre deux eaux, lorsqu'il s'agit de se dérober à l'ennemi.

Ces oiseaux disparaissent dans le fort de l'hiver, mais ils reviennent de très-bonne heure au printemps, et dès le mois de février, ils sont communs dans quelques provinces de France et d'Italie; on les connaît en Picardie sous le nom de *Girardine*. C'est un gibier délicat et recherché, ceux surtout que l'on prend en Piémont, dans les rizières, sont très-gras et d'un goût exquis.

OISEAUX ÉTRANGERS
DE L'ANCIEN CONTINENT
QUI ONT RAPPORT
AU RALE.

LE TIKLIN* (1)
OU
RALE DES PHILIPPINES.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Rallus philippensis, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (2).

On donne aux Philippines le nom de *Tiklin*, à

---

* Voyez les planches enluminées, n° 774.

(1) « Rallus pennis in medio nigricantibus, ad margines griseo-rufes- « centibus supernè vestitus, infernè fusco et griseo transversim striatus; « tæniâ supra oculos albidâ, per oculos castaneo-fusca; collo inferiore « griseo-rufescente, griseo-fusco transversim striato; rectricibus in medio « nigricantibus ad margines griseo-rufescentibus, lateribus interiùs spa- « diceo maculatis.... Rallus Philippensis. » Brisson, Ornithol. tome V, page 163.

(2) Du genre Râle, *Rallus*, Cuv. Desm. 1829.

des oiseaux du genre des râles; et nous en connaissons quatre différentes espèces, sous ce même nom et dans ce même climat. Celle-ci est remarquable par la netteté et l'agréable opposition des couleurs : une plaque grise couvre le devant du cou; un autre plaque d'un roux marron en couvre le dessus et la tête; une ligne blanche surmonte l'œil et forme un long sourcil, tout le dessous du corps est comme émaillé de petites lignes transversales, alternativement noires et blanches en festons; le manteau est brun, nué de roussâtre et parsemé de petites gouttes blanches sur les épaules et au bord des ailes, dont les pennes sont mélangées de noir, de blanc et de marron; ce tiklin est un peu plus grand que notre râle d'eau.

LE TIKLIN BRUN.* (1)

SECONDE ESPÈCE.

Rallus fuscus, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (2).

Le plumage de cet oiseau est d'un brun sombre uniforme, et seulement lavé sur la gorge et la poitrine d'une teinte de pourpre vineux, et coupé sous la queue par un peu de noir et de blanc sur les couvertures inférieures. Ce tiklin est aussi petit que la marouette.

* Voyez les planches enluminées, n° 773.

(1) « Rallus supernè fuscus, infernè fusco-vinaceus, gutture dilutiore; « imo ventre griseo fusco; rectricibus caudæ inferioribus nigris, albo « transversim striatis; rectricibus fuscis.... Rallus Philippensis fuscus. » Brisson, Ornithol. tome V, page 173.

(2) Du genre Râle, *Rallus*, Cuv. Desm. 1829.

LE TIKLIN RAYÉ,[1]

TROISIÈME ESPÈCE.

Rallus striatus, Lath., Linn., Gmel., Cuv. (2).

Celui-ci est de la même taille que le précédent; le fond de son plumage est d'un brun fauve, traversé et comme ouvragé de lignes blanches; le dessus de la tête et du cou est d'un brun marron; l'estomac, la poitrine et le cou, sont d'un gris olivâtre, et la gorge est d'un blanc roussâtre.

(1) « Rallus supernè fusco-nigricans, pennis maculis transversis albi-« dis utrinque notatis, infernè cinereo-olivaceus; colli superioris parte « supremâ castaneâ; gutture albo-rufescente; imo ventre, lateribus et « rectricibus fusco-nigricantibus, albido transversim striatis.... Rallus « Philippensis striatus. » Brisson, Ornithol. tome V, page 167.

(2) M. Cuvier cite cette espèce parmi celles qu'il admet dans le genre Râle. M. Vieillot paraît ne pas la distinguer du râle des Philippines, *Rallus philippensis*. Desm. 1829.

LE TIKLIN A COLLIER.(1)

QUATRIÈME ESPÈCE.

Rallus torquatus, Lath., Linn., Gmel., Cuv. (2).

Celui-ci est un peu plus gros que notre râle de genêt; il a le manteau d'un brun teint d'olivâtre sombre; les joues et la gorge sont de couleur de suie; un trait blanc part de l'angle du bec, passe sous l'œil et s'étend en arrière; le devant du cou, la poitrine, le ventre, sont d'un brun noirâtre, rayé de lignes blanches; une bande d'un beau marron, large d'un doigt, forme comme un demi-collier au-dessus de la poitrine.

(1) « Rallus supernè fuscus, ad olivaceum obscurum inclinans, infernè « fuliginosus, albo transversim striatus; tæniâ infra oculos candidâ; fasciâ « supra pectus transversâ castaneâ; rectricibus fuscis, oris exterioribus ad « olivaceum obscurum vergentibus.... Rallus Philippensis torquatus. » Brisson, Ornithol. tome V, page 170.

(2) Cette espèce est indiquée par M. Cuvier comme appartenant au genre Râle. Desm. 1829.

OISEAUX ÉTRANGERS
DU NOUVEAU CONTINENT
QUI ONT RAPPORT
AU RALE.

LE RALE A LONG BEC.*

PREMIÈRE ESPÈCE.

Rallus longirostris, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (1).

Les espèces de râles sont plus diversifiées et peut-être plus nombreuses dans les terres noyées et marécageuses du nouveau continent, que dans les contrées plus sèches de l'ancien. On verra par la description particulière de ces espèces, qu'il y en a deux bien plus petites que les autres, et que celle-ci est au contraire plus grande qu'aucune de nos espèces européennes; le bec de ce grand

* Voyez les planches enluminées, n° 849.

(1) Du genre Râle, Cuv. Desm. 1829.

râle est aussi plus long, même à proportion que celui des autres râles; son plumage est gris, un peu roussâtre sur le devant du corps, et mêlé de noirâtre ou de brun sur le dos et les ailes; le ventre est rayé de bandelettes transversales, blanches et noires, comme dans la plupart des autres râles. On trouve à la Guyane deux espèces ou du moins deux variétés de ces râles à long bec, qui diffèrent beaucoup par la grosseur, les uns étant de la taille de la barge, et les autres, tel que celui de la planche 849, n'étant qu'un peu plus gros que notre râle d'eau.

LE KIOLO.*

SECONDE ESPÈCE.

Rallus cayennensis, Lath., Linn., Gmel., Cuv.; *Rallus Kiolo*, Vieill. (1).

C'est par ce nom que les naturels de la Guyane expriment le cri ou piaulement de ce râle; il le fait entendre le soir, à la même heure que les

* Voyez les planches enluminées, n° 368, sous le nom de *Râle de Cayenne*; et n° 753, sous la dénomination de *Râle à ventre roux de Cayenne*.

(1) Du genre Râle, selon M. Cuvier. Desm. 1829.

tinamous, c'est-à-dire, à six heures, qui est l'instant du coucher du soleil dans le climat équinoxial. Les kiolos se réclament par ce cri, pour se rallier avant la nuit, car tout le jour ils se tiennent seuls, fourrés dans les halliers humides; ils y font leur nid entre les petites branches basses des buissons, et ce nid est composé d'une seule sorte d'herbe rougeâtre; il est relevé en petite voûte, de manière que la pluie ne peut y pénétrer. Ce râle est un peu plus petit que la marouette; il a le devant du corps et le sommet de la tête d'un beau roux, et le manteau lavé de vert olivâtre, sur un fond brun. Les n°s 368 et 753 de nos planches enluminées, ne représentent que le même oiseau, qui ne diffère que par le sexe ou l'âge. Il nous paraît aussi que le râle de Pensilvanie, donné par Edwards, est le même que celui-ci (1).

---

(1) « The American water rail. » Edwards, Glan. pag. 144, pl. 279. — « Rallus supernè nigricans marginibus pennarum rufescentibus, infernè « obscurè fulvus; genis cinereis; tæniâ utrinque supra oculos, summo « pectore et marginibus alarum candidis; maculâ in alis castaneâ; lateri- « bus et imo ventre saturatè fuscis albo transversim striatis; rectricibus « nigricantibus rufescente terminatis... Rallus Pensilvanicus. » Brisson, Supplément, page 138.

LE RALE TACHETÉ DE CAYENNE.*

TROISIÈME ESPÈCE.

Rallus variegatus, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (1).

Ce beau râle, qui est aussi un des plus grands, a l'aile d'un brun roux; le reste du plumage est tacheté, moucheté, liséré de blanc, sur un fond d'un beau noir. Il se trouve à la Guyane comme les précédents.

* Voyez les planches enluminées, n° 775.

(1) Du genre Râle, Cuv. Desm. 1829.

LE RALE DE VIRGINIE.[1]

QUATRIÈME ESPÈCE.

Rallus virginianus, Edw., Cuv.; *Rallus carolinus*, Linn., Gm.; *Rallus stolidus*, Vieill.; *Gallinula carolina*, Lath. (2).

CET oiseau qui est de la grosseur de la caille, a plus de rapport avec le roi des cailles ou râle de genêt, qu'avec les râles d'eau : il paraît qu'on le trouve dans l'étendue de l'Amérique septentrionale, jusqu'à la baie d'Hudson (3), quoique Catesby dise ne l'avoir vu qu'en Virginie; il dit que son plumage est tout brun, et il ajoute que ces oiseaux deviennent si gras en automne, qu'ils ne peuvent échapper aux sauvages qui en prennent

(1) « The American rail, or soree. » Catesby, Carolin. tom. I, pag. et pl. 70. — « Rallus terrestris Americanus. » Klein, Avi. pag. 103, n° 4. — « Rallus Carolinus. » Linnæus, Syst. nat. ed. X, Gen. 83, Sp. 5. — « Rallus supernè fuscus, infernè fusco-rufescens; rectricibus fuscis.... « Rallus Virginianus. » Brisson, Ornithol. tome V, page 175. *Nota.* L'on doit rapporter au *soree* de Catesby, l'oiseau donné par Edwards, sous la dénomination de *Little American water-hen*, pag. et pl. 144; comme ce naturaliste l'observe lui-même, et non pas en faire, avec M. Brisson, une espèce de poule sultane.

(2) M. Cuvier cite cette espèce parmi celles qu'il admet dans le genre Râle. DESM. 1829.

(3) Voyez Edwards, page et planche 144.

un grand nombre en les lassant à la course, et qu'ils sont aussi recherchés à la Virginie, que les *oiseaux de riz* le sont à la Caroline, et l'ortolan en Europe.

LE RALE BIDI-BIDI.[1]

CINQUIÈME ESPÈCE.

Rallus jamaïcensis, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (2).

Bidi-bidi est le cri et le nom de ce petit râle à la Jamaïque; il n'est guère plus gros qu'une fauvette : sa tête est toute noire; le dessus du cou, le dos, le ventre, la queue et les ailes, sont d'un brun qui est varié de raies transversales blanchâtres sur le dos, le croupion et le ventre; les plumes de l'aile et celles de la queue sont semées de gouttes blanches; le devant du cou et l'estomac sont d'un cendré bleuâtre.

---

(1) « The least water-hen. » Edwards, Glan. pag. 142, pl. 278. — « Rallus supernè fusco-rufescens, tæniis nigricantibus transversim varie-« gatus; infernè obscurè fuscus, cinereo-albo transversim striatus; capite « et gutture nigris; collo inferiore et pectore cinereo-cærulescentibus; alis « maculis albis rotundis aspersis; rectricibus supernè fusco-rufescentibus, « nigricante transversim striatis, maculis rotundis albis insignitis.... « Rallus Jamaïcensis. » Brisson, Ornithol. supplément, page 140.

(2) Cet oiseau est cité par M. Cuvier comme appartenant au genre Râle. Desm. 1829.

LE PETIT RALE DE CAYENNE.*

SIXIÈME ESPÈCE.

Rallus minutus, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (1).

Ce joli petit oiseau n'est pas plus gros qu'une fauvette; il a le devant du cou et la poitrine d'un blanc légèrement teint de fauve et de jaunâtre; les flancs et la queue sont rayés transversalement de blanc et de noir; le fond des plumes du manteau est noir, varié sur le dos de taches et de lignes blanches, avec des franges roussâtres. C'est le plus petit des oiseaux de ce genre, qui est assez nombreux en espèces.

Du reste, ce genre du râle paraît encore plus répandu que varié: la nature a produit ou porté de ces oiseaux sur les terres les plus lointaines. M. Cook en a vu au détroit de Magellan (2); il en a trouvé dans différentes îles de l'hémisphère austral, à Anamocka (3), à Tanna (4), à l'île Nor-

---

* Voyez les planches enluminées, n° 847.

(1) Du genre Râle, Cuv. Desm. 1829.

(2) Second Voyage, tome IV, page 29.

(3) Idem, tome III, page 22.

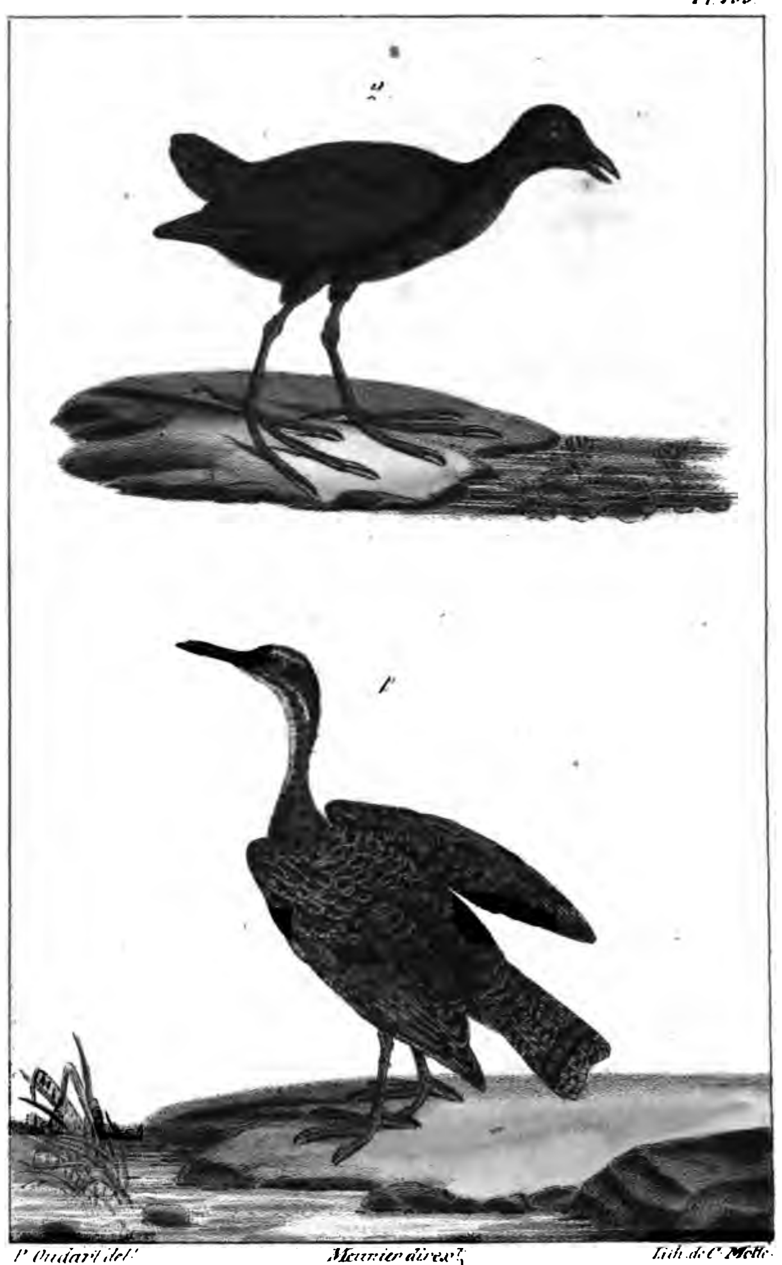
(4) Idem, tome III, page 184.

folk (1); les îles de la Société ont aussi deux espèces de râles, un petit râle noir tacheté (*Pooànée*), et un petit râle aux yeux rouges (*Mai-ho*). Et il paraît que les deux *Acolins* de Fernandez, qu'il appelle *des Cailles d'eau* (2), sont des râles, dont l'espèce est propre au grand lac de Mexique; sur quoi nous avons déja remarqué (3), qu'il faut se garder de confondre ces *Acolins* ou râles de Fernandez, avec les *Colins* du même naturaliste, qui sont des oiseaux que l'on doit rapporter aux perdrix.

(1) Second Voyage de Cook, tome III, page 341.

(2) « Hist. avi. nov. Hisp. cap. X, pag. 16. Acolin, seu aquatica « coturnix. Sturno magnitudine par... inferna corporis candida, lateri- « bus fulvo maculatis; superiora fulva, maculis nigricantibus candidisque « lineis quatuor pennis ambientibus, distincta. Et cap. CXXXI, pag. 42. « Acolin altera. »

(3) Tome II, page 482 de cette Histoire des Oiseaux.



P. Oudart del.   Meunier direx.   Lith. de C. Motte.

1. Le Caurale, 2. La Poule d'Eau.

LE CAURALE*

OU

PETIT PAON DES ROSES.

Scolopax Helias, Lath.; *Ardea Helias*, Linn., Gmel.; *Eurypyga Helias*, Ill.; *Helias phalœnoides*, Vieill. (1).

A le considérer par la forme du bec et des pieds, cet oiseau serait un râle, mais sa queue est beaucoup plus longue que celle d'aucun oiseau de cette famille; pour exprimer en même temps cette différence et ces rapports, il a été nommé *Caurâle* (râle à queue) dans nos planches enluminées; nous lui conserverons ce nom plutôt que celui de *petit Paon des roses* qu'on lui donne à Cayenne; son plumage est à la vérité riche en couleurs, quoiqu'elles soient toutes sombres (2); et pour en donner une idée, on ne peut mieux le comparer qu'aux ailes de ces beaux papillons pha-

* Voyez les planches enluminées, n° 782.

(1) M. Cuvier place cet oiseau dans le genre des Grues, à la suite de la division qui comprend les grues proprement dites. Desm. 1829.

(2) On imaginerait peut-être quelque rapport de cet oiseau au paon, du moins dans sa manière d'étaler ou de soutenir sa queue; mais on nous assure qu'il ne la relève point.

lènes, où le noir, le brun, le roux, le fauve et le gris-blanc, entre-mêlés en ondes, en zones, en zigzags, forment de toutes ces teintes un ensemble moelleux et doux. Tel est le plumage du caurâle, particulièrement sur les ailes et la queue; la tête est coiffée de noir, avec de longues lignes blanches dessus et dessous l'œil; le bec est exactement un bec de râle, excepté qu'il est d'une dimension un peu plus longue, comme toutes celles de cet oiseau, dont la tête, le cou et le corps sont plus allongés que dans le râle; sa queue, longue de cinq pouces, dépasse l'aile pliée de deux; son pied est gros et haut de vingt-six lignes, et la partie nue de la jambe l'est de dix; le rudiment de membrane entre le doigt extérieur et celui du milieu, est plus étendu et plus marqué que dans le râle. La longueur totale, depuis la pointe du bec qui a vingt-sept lignes jusqu'à celle de la queue, est de quinze pouces.

Cet oiseau n'a point encore été décrit, et n'est connu que depuis peu de temps; on le trouve, mais assez rarement, dans l'intérieur des terres de la Guyane, en remontant les rivières, dont il habite les bords; il vit solitaire et fait entendre un sifflement lent et plaintif, qu'on imite pour le faire approcher.

LA POULE D'EAU.* (1)

Gallinula chloropus, Lath., Vieill., Cuv.; *Fulica chloropus*, Linn., Gmel.; *Gallinula fusca*, Lath.; *Fulica fusca*, Linn., Gmel.; *Gallinula maculata*, *flavipes* et *fistulans*, Lath.; *Fulica maculata*, *flavipes* et *fistulans*, Linn., Gmel. (2).

La nature passe par nuances de la forme du

---

* Voyez les planches enluminées, n° 877.

(1) En anglais, *water-hen*, *more-hen*; en allemand, *rohtblaschen*; en polonais, *kokoska*.

« Gallinulla chloropos major. » Aldrovande, Avi. tom. III, pag. 449. — Jonston, Avi. pag. 109. — Willughby, Ornithol. pag. 233. — Rai, Synops. avi. pag. 113, n° *a*, 1; et 190, n° 15. — Rzaczynski, Auctuar. hist. nat. Polon. pag. 371. — Sibbald., Scot. illustr. part. II. lib. 3, pag. 19. — Sloane, Jamaïc. pag. 320, n° 15. — « Gallinulla chloropus. » Charleton, Exercit. pag. 112, n° 1. Onomazt. pag. 107, n° 1. — « Fulica major pulla, fronte cerâ coccineâ oblongo-quadratâ glabrâ, ob-« ducto, membranâ digitorum angustissimâ. » Browne, Nat. hist. of Jamaïc. pag. 479. — « Fulica fronte calvâ, corpore nigro, digitis sim-« plicibus.... Chloropus. » Linnæus, Syst. nat. ed. X, gen. 82, sp. 2.

(2) Ainsi qu'on le voit dans cette synonymie, cet oiseau, très-commun en Europe, a été considéré par les ornithologistes comme appartenant à diverses espèces. Le *gallinula chloropus* est l'état adulte, le *gallinula fusca* est le jeune jusqu'à l'époque de la seconde mue d'automne; enfin les *gallinula maculata*, *flavipes* et *fistulans*, se rapportent à des variétés qu'on observe dans des jeunes de l'année. Selon M. Temminck, la smirring et la glout de Buffon se rapportent aussi à cette espèce.

M. Cuvier place la poule d'eau dans le sous-genre Gallinule du genre Foulque. Desm. 1829.

râle à celle de la poule d'eau qui a de même le corps comprimé par les côtés, le bec d'une figure semblable, mais plus accourci, et plus approchant par-là du bec des gallinacées; la poule d'eau a aussi le front dénué de plumes et recouvert d'une membrane épaisse; caractères dont certaines espèces de râles présentent les vestiges (1); elle vole aussi les pieds pendants; enfin elle a les doigts allongés comme le râle, mais garnis dans toute leur longueur d'un bord membraneux; nuance par laquelle se marque le passage des oiseaux fissipèdes, dont les doigts sont nus et séparés, aux oiseaux palmipèdes qui les ont garnis et joints par une membrane tendue de l'un à l'autre doigt: passage dont nous avons déja vu l'ébauche dans la plupart des oiseaux de rivage qui ont ce rudiment de membrane tantôt entre les trois doigts, et tantôt entre deux seulement, l'extérieur et celui du milieu.

« Fulica chloropus, fronte fulva, armillis rubris, pedibus simplicibus, « corpore nigricante. » Muller, Zoolog. Dan. n° 217. — Poule d'eau ou *fulica chloropos*. Feuillée, Journal d'observ. physiq. (édit. 1725) pag. 393. — Grande poule d'eau *ou* de marais. Albin, tome II, page 46, avec une figure mal coloriée du mâle, planche 72; et tome III, planche 91, une figure aussi mauvaise de la femelle, sous le nom de *poule de marais*. — « Gallinula supernè fusco-olivacea, infernè saturatè cinerea, margi- « nibus pennarum albis; membranâ in syncipite saturate rubrâ; capite, « collo et pectore nigricantibus, marginibus alarum candidis; rectricibus « saturatè fuscis, cruribus tæniâ rubrâ circumdatis.... Gallinula. » Brisson, Ornithol. tome VI, page 3.

(1) « In rallo calvities seu lobus carneus in fronte admodum exiguus « et vix observabilis. » Willughby.

Les habitudes de la poule d'eau répondent à sa conformation; elle va à l'eau plus que le râle, sans cependant y nager beaucoup, si ce n'est pour traverser d'un bord à l'autre; cachée durant la plus grande partie du jour dans les roseaux ou sous les racines des aûlnes, des saules et des osiers, ce n'est que sur le soir qu'on la voit se promener sur l'eau; elle fréquente moins les marécages et les marais que les rivières et les étangs; son nid, posé tout au bord de l'eau, est construit d'un assez gros amas de débris de roseaux et de joncs entrelacés; la mère quitte son nid tous les soirs, et couvre ses œufs auparavant avec des brins de joncs et d'herbes: dès que les petits sont éclos, ils courent comme ceux du râle, et suivent de même leur mère qui les mène à l'eau; c'est à cette faculté naturelle que se rapporte sans doute le soin de prévoyance que le père et la mère montrent, en plaçant leur nid toujours très-près des eaux. Au reste, la mère conduit et cache si bien sa petite famille, qu'il est très-difficile de la lui enlever (1), pendant le très-petit temps qu'elle la soigne; car bientôt ces jeunes oiseaux devenus assez forts pour se pourvoir d'eux-mêmes, laissent à leur mère féconde le temps de produire et d'élever une famille cadette, et même

(1) « Les poules d'eau cachent si bien leurs petits, que je n'en ai « jamais vu, quoique j'aie beaucoup chassé au marais dans toutes les « saisons. » Note de M. Hebert.

l'on assure qu'il y a souvent trois pontes dans un an (1).

Les poules d'eau quittent en octobre les pays froids et les montagnes (2), et passent tout l'hiver dans nos provinces tempérées, où on les trouve près des sources et sur les eaux vives qui ne gèlent pas (3); ainsi la poule d'eau n'est pas précisément un oiseau de passage, puisqu'on la voit toute l'année dans différentes contrées, et que tous ses voyages paraissent se borner des montagnes à la plaine, et de la plaine aux montagnes.

Quoique peu voyageuse et partout assez peu nombreuse, la poule d'eau paraît avoir été placée par la nature dans la plupart des régions connues, et même dans les plus éloignées. M. Cook en a trouvé à l'île Norfolk (4) et à la Nouvelle-Zélande (5); M. Adanson dans une île du Sé-

---

(1) Willughby.

(2) Observations faites dans les Vosges-Lorraines, par M. Lottinger.

(3) Observations faites en Brie, par M. Hebert.

(4) Second Voyage, tome III, page 341.

(5) « Les poules d'eau ou de bois de la Nouvelle-Zélande sont de « l'espèce du râle, et si douces et si peu sauvages, qu'elles restaient de- « vant nous, et nous regardaient, jusqu'à ce qu'on les tuât à coups de « bâton. Elles ressemblent beaucoup aux poules ordinaires de nos basses- « cours, dont elles ont la grosseur; la plupart sont de couleur noir-sale « et d'un brun-foncé, et très-bonnes en pâté et en fricassée. Quoique ces « poules soient assez nombreuses là (à la baie Dusky), je n'en ai jamais « vu ailleurs qu'une; c'est peut-être que ne pouvant voler, elles habitent « les bords des bois, et se nourrissent de ce que la mer répand sur la « grève. » Cook, second Voyage, tome I, page 209.

négal (1); M. Gmelin, dans la plaine de Mangasea en Sibérie, près du Jénisca (2), où il dit qu'elles sont en très-grand nombre; elles ne sont pas moins communes dans les Antilles, à la Guadeloupe (3), à la Jamaïque (4), et à l'île d'*Aves*, quoiqu'il n'y ait point d'eau douce dans cette dernière île; on en voit aussi beaucoup en Canada (5): et pour l'Europe la poule d'eau se trouve en Angleterre, en Écosse (6), en Prusse (7), en Suisse, en Allemagne et dans la plupart de nos provinces de France. Il est vrai que nous ne sommes pas assurés que toutes celles qu'indiquent les voyageurs, soient de la même espèce que la nôtre. M. le Page du Pratz dit expressément qu'à la Louisiane elle est la même qu'en France (8), et il paraît encore que la poule d'eau décrite par le P. Feuillée à l'île Saint-Thomas, n'en est pas différente (9); d'ailleurs nous en distingnons trois espèces ou variétés, que l'on assure ne se pas mêler, quoique vivant ensemble sur les mêmes eaux, sans compter quelques autres espèces rapportées par les nomenclateurs, au genre de la poule sul-

(1) Voyage au Sénégal, page 169.
(2) Voyage en Sibérie, tome II, page 56.
(3) Dutertre, tome II, page 277.
(4) Sloane, Browne.
(5) Histoire générale des Voyages, tome XV, page 227.
(6) Rzaczynski, Auctuar. pag. 371.
(7) Gesner.
(8) Histoire de la Louisiane, tome II, page 117.
(9) Journal d'observations (édit. 1725), page 393.

tane, et qui nous paraissent appartenir de plus près à celui de la poule d'eau, et quelques autres encore dont nous n'avons que l'indication ou des notices imparfaites.

Les trois races ou espèces reconnues dans nos contrées, peuvent se distinguer par la grandeur; l'espèce moyenne est la plus commune, celle de la grande et celle de la petite poule d'eau, dont Belon a parlé sous le nom de *Poulette d'eau*, sont un peu plus rares. La poule d'eau moyenne approche de la grosseur d'un poulet de six mois; sa longueur du bec à la queue est d'un pied, et du bec aux ongles de quatorze à quinze pouces; son bec est jaune à la pointe et rouge à la base; la plaque membraneuse du front est aussi de cette dernière couleur, ainsi que le bas de la jambe au-dessus du genou; les pieds sont verdâtres; tout le plumage est d'une couleur sombre gris-de-fer, nué de blanc sous le corps, et gris-brun verdâtre en-dessus; une ligne blanche borde l'aile; la queue en se relevant laisse voir du blanc aux plumes latérales de ses couvertures inférieures; du reste, tout le plumage est épais, serré et garni de duvet. Dans la femelle qui est un peu plus petite que le mâle, les couleurs sont plus claires, les ondes blanches du ventre sont plus sensibles, et la gorge est blanche; la plaque frontale, dans les jeunes, est couverte d'un duvet plus semblable à des poils qu'à des plumes. Une jeune poule d'eau, que nous avons ouverte, avait dans

son estomac des débris de petits poissons et d'herbes aquatiques mêlées de graviers; le gésier était fort épais et musculeux, comme celui de la poule domestique; l'os du *sternum* nous a paru beaucoup plus petit qu'il ne l'est généralement dans les oiseaux, et si cette différence ne tenait pas à l'âge, cette observation pourrait confirmer en partie l'assertion de Belon, qui dit que le *sternum*, aussi bien que l'*ischion* de la poule d'eau est de forme différente de celle de ces mêmes os dans les autres oiseaux.

LA POULETTE D'EAU.(1)

Gallinula fusca, Lath.; *Fulica fusca*, Linn., Gmel.; *Gallinula chloropus*, Cuv., Vieill. (2).

Ce nom diminutif, donné par Belon, ne doit pas

(1) Poulette d'eau. Belon, Nat. des Oiseaux, page 211, avec une mauvaise figure, répétée, Portraits d'oiseaux, page 48, *b*, sous le titre de *Poulette d'eau* ou bien *Râle grand*. — « Rallus Italorum. » Gesner, Avi., pag. 392, avec une très-mauvaise figure; la même, Icon. avi., pag. 90. — Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 98. — Jonston, Avi., pag. 99. — Charleton, Exercit., pag. 107, n° 2. Onomazt., pag. 101, n° 2. — « Gallinula alia chloropus, fulicæ similis Belonii. » Aldrovande, tom. III, pag. 496, avec la figure prise de Belon. — Willughby, Ornithol., pag. 234. — « Gallinula supernè fusco-olivacea, infernè cinerea, margi« nibus pennarum albis, membranâ in syncipite flavo-olivaceâ; collo in-

(2) Selon MM. Meyer, Temminck, Vieillot et Cuvier, cet oiseau n'est que le jeune âge de la poule d'eau ordinaire, décrite ci-avant, page 191. Desm. 1829.

faire imaginer que cette poule d'eau soit considérablement plus petite que la précédente; il y a peu de différence; mais on observe que dans les mêmes lieux, les deux espèces se tiennent constamment séparées sans se mêler; leurs couleurs sont à peu-près les mêmes: Belon trouve seulement à celle-ci une teinte bleuâtre sur la poitrine, et il remarque qu'elle a la paupière blanche; il ajoute que sa chair est très-tendre, et que les os sont minces et fragiles. Nous avons eu une de ces poulettes d'eau, elle ne vécut que depuis le 22 novembre jusqu'au 10 décembre; à la vérité sans autre aliment que de l'eau; on la tenait enfermée dans un petit réduit qui ne tirait de jour que par deux carreaux percés à la porte: tous les matins, aux premiers rayons du jour, elle s'élançait contre ces vitres, à plusieurs reprises différentes; le reste du temps, elle se cachait le plus qu'elle pouvait, tenant la tête basse; si on la prenait à la main, elle donnait des coups de bec, mais ils étaient sans force. Dans cette dure prison on ne lui entendit pas jeter un seul cri. Ces oiseaux sont en général très-silencieux; on a même dit qu'ils étaient muets, cependant lorsqu'ils sont en liberté, ils font entendre un petit son réitéré, *bri*, *bri*, *bri*.

« feriore saturatè cinereo, ad olivaceum vergente; marginibus alarum « candidis; rectricibus decem intermediis fusco-olivaceis, utrinque ex- « timâ candidâ. Gallinula minor. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 6.

LA PORZANE [1]

OU

LA GRANDE POULE D'EAU.

Gallinula fusca, var. Lath. (2).

CETTE poule d'eau doit être commune en Italie, aux environs de Bologne, puisque les oiseleurs de cette contrée lui ont donné un nom vulgaire (*Porzana*); elle est plus grande dans toutes ses dimensions que notre poule d'eau commune. Sa longueur du bec à la queue, est de près d'un pied et demi; elle a le dessus du bec jaunâtre et la pointe noirâtre; le cou et la tête sont aussi noi-

(1) « Gallinula chloropos altera, Bononiæ porzana dicta. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 449. — Jonston, Avi., pag. 109. — Willughby, Ornithol., pag. 233. — Rai, Synops. avi., pag. 114, n° 3. — Klein, Avi., pag. 103, n° 2. — Rzaczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 371. — « Gallinula supernè castanea, infernè obscurè cinerea, mar- « ginibus pennarum albis; membranâ in syncipite flavicante; capite et « collo nigricantibus; imo ventre albo; rectricibus decem intermediis « castaneis, utrinque extimâ candidâ.... Gallinula major. » Brisson, Ornithol., tom. VI, pag. 9.

(2) Selon MM. Meyer et Temminck, cet oiseau n'est encore qu'une variété des jeunes individus dans l'espèce de la poule d'eau. Voyez page 191 de ce volume. DESM. 1829.

râtres; le manteau est d'un brun marron; le reste du plumage revient à celui de la poule d'eau commune, avec laquelle on nous assure que celle-ci se rencontre quelquefois sur nos étangs; les couleurs de la femelle sont plus pâles que celles du mâle.

LA GRINETTE.(1)

Gallinula nævia, Lath.; *Fulica nævia*, Linn., Gmel. (2).

Cet oiseau, que les nomenclateurs ont placé dans le genre de la poule sultane, nous paraît appar-

(1) « Grinetta, mediolani gillerdine, poliopus gallinula minor Aldro« vandi. » Willughby, Ornithol., pag. 235. — *Poliopus*. Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 465. — Rai, Synops. avi., pag. 114, n° 5. — Gesner, Icon. avi., pag. 104. — « Gallinulæ aquaticæ tertium genus, « quod deffyt nominatur vulgò, a nobis poliopus. » Idem, Avi., pag. 506, avec une très-mauvaise figure, copiée par les précédents. — Petite poule d'eau. Albin, tome II, page 47, figure mal coloriée, pl. 73. — « Por« phyrio supernè pennis in medio nigris, ad margines sordidè rufis, albo « fimbriatis, vestitus, infernè rufescens, lateribus fusco et albo trans« versim striatis; calvitio in fronte croceo; tænià utrinque, supra oculos « cinereo-albâ; gutture cinereo-cærulescente; collo inferiore et pectore, « maculis nigris aspersis; marginibus alarum candidis; rectricibus fusco« nigricantibus, rufo adumbratis, binis intermediis albo utrinque fim« briatis.... Porphyrio nævius. » Brisson, Ornithol., tome V, p. 538.

(2) M. Meyer rapporte cet oiseau à l'espèce de la Marouette, décrite ci-avant, page 173. M. Cuvier le considère comme un jeune râle de genêt. Desm. 1829.

tenir à celui de la poule d'eau. On lui donne à Mantoue le nom *Porzana* (1), que la grande poule d'eau porte à Bologne; cependant elle est beaucoup plus petite, puisque, suivant Willughby, elle est moindre que le râle, et son bec est très-court. A en juger par ses différents noms, elle doit être fort connue dans le Milanais (2): on la trouve aussi en Allemagne, suivant Gesner; ce naturaliste n'en dit rien autre chose, sinon qu'elle a les pieds gris, le bec partie rougeâtre et partie noir, le manteau brun roux, et le dessous du corps blanc.

---

(1) Aldrovande.

(2) A Milan, dit Aldrovande, on l'appelle *Grugnetta;* à Mantoue, *Porzana;* à Bologne, *Porcellana;* ailleurs, *Girardella columba*, tom. III, pag. 465; à Florence, *Tordo gelsemino*, selon Willughby.

LA SMIRRING.[1]

***Gallinula chloropus*, Lath., Vieill., Cuv.; *Fulica flavipes*, Linn., Gmel. (2).**

Ce nom, que Gesner pense avoir été donné par onomatopée ou imitation de cri, est en Allemagne celui d'un oiseau qui paraît appartenir au genre de la poule d'eau. Rzaczynski, en le comptant parmi les espèces naturelles à la Pologne, dit qu'il se tient sur les rivières, et niche dans les halliers qui les bordent; il ajoute que la célérité, avec laquelle il court, lui a fait quelquefois donner le nom de *Trochilus;* et ailleurs (*auct.* pag. 380), il le décrit dans les mêmes termes que Gesner; « le fond de

(1) « Gallinulæ aquaticæ quartum genus, schmirring dictum, nobis « ochropus magnus. » Gesner, Avi., pag. 507, avec une très-mauvaise figure; la même, Icon. avi., pag. 103. — Aldrovande, tom. III, pag. 461. — Jonston, Avi., pag. 110. — Willughby, pag. 236. — Rai, Synops., pag. 115, n° 6. — « Glareola tertia. » Schwenckfeld, Avi. Siles., p. 281. — Klein, Avi., pag. 101, n° 2. — « Gallinula aquatica ornithologis, « Polonis kokoszka wodna. » Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 281. Idem, Auctuar., pag. 380. — « Porphyrio supernè rufus, maculis ni- « gricantibus varius, infernè albus; calvitio in fronte pallidè flavo, pal- « pebris croceis, pennis basim rostri ambientibus, et genis candidis; « rectricibus rufis, nigricante maculatis.... Porphyrio rufus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 534.

(2) Cet oiseau ne diffère pas spécifiquement de la poule d'eau décrite ci-avant page 191. Desm. 1829.

« tout son plumage, dit-il, est roux; les petites « plumes de l'aile sont d'un rouge de brique; la « tête, le tour des yeux et le ventre, sont blancs; « les grandes pennes de l'aile sont noires; des « taches de cette même couleur parsèment le cou, « le dos, les ailes et la queue; les pieds et la base « du bec sont jaunâtres. »

LA GLOUT.[1]

Gallinula chloropus, Lath., Vieill., Cuv.; *Fulica fistulans*, Linn., Gmel. (2).

Cet oiseau est une poule d'eau, suivant Gesner; il dit qu'elle fait entendre une voix aiguë et haute, comme le son d'un fifre; elle est brune, avec un peu de blanc à la pointe des ailes; elle a du blanc autour des yeux, au cou, à la poitrine et au ventre; les pieds sont verdâtres et le bec est noir.

(1) « Gallinulæ aquaticæ secundum genus, quod glutte nominant « quasi glottidem. » Gesner, Avi., pag. 505, avec une mauvaise figure, répétée, pag. 105, sous le nom de *Glottis*. Aldrovande, Avi., tome III, pag. 452. — Jonston, pag. 110. — « Porphyrio supernè fuscus, infernè « albus; calvitio in fronte viridi flavicante; genis candidis; rectricibus « fuscis.... Porphyrio fuscus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 531.

(2) Ce n'est encore qu'une variété de la poule d'eau; voyez ci-avant page 191. Desm. 1829.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

A LA POULE D'EAU.

LA GRANDE POULE D'EAU*

DE CAYENNE.

Gallinula cayennensis, Lath.; *Fulica cayennensis*, Linn., Gmel.; *Rallus maximus*, Vieill. (1).

L'OISEAU ainsi nommé dans nos planches enluminées, paraît s'approcher du héron par la longueur du cou, et s'éloigner encore de la poule d'eau par la longueur du bec; néanmoins il lui ressemble par le reste de sa conformation. C'est la plus grande des poules d'eau; elle a dix-huit pouces de longueur : le cou et la tête, la queue, le bas-ventre et les cuisses sont d'un gris brun; le manteau est d'un olivâtre sombre; l'estomac et les

* Voyez les planches enluminées, n° 352.

(1) Selon MM. Cuvier et Vieillot, cet oiseau est un véritable râle, et non une gallinule. DESM. 1829.

pennes des ailes sont d'un roux ardent et rougeâtre; ces oiseaux sont très-communs dans les marais de la Guyane, et l'on en voit jusque dans les fossés de la ville de Cayenne; ils vivent de petits poissons et d'insectes aquatiques; les jeunes ont le plumage tout gris, et ils ne prennent du rouge qu'à la mue.

LE MITTEK.[1]

Les relations du Groënland nous parlent, sous ce nom, d'un oiseau qu'elles indiquent en même temps comme une *Poule d'eau*; mais qui pourrait aussi-bien être quelque espèce de plongeon ou de grèbe. Le mâle a le dos et le cou blanc; le ventre noir, et la tête tirant sur le violet; les plumes de la femelle sont d'un jaune mêlé et bordé de noir, de manière à paraître grises de loin. Ces oiseaux sont fort nombreux dans le Groënland, principalement en hiver; on les voit, dès le matin, voler en troupes des baies vers les îles, où ils vont se repaître

(1) Cet oiseau, sur lequel on ne possède que le peu de lignes dont se compose cet article, ne saurait être rapporté plutôt au genre Gallinule qu'aux genres Plongeon ou Grèbe. Aussi n'a-t-il été admis dans aucune méthode ornithologique. Desm. 1829.

de coquillages, et le soir, ils reviennent à leurs retraites dans les baies pour y passer la nuit; ils suivent en volant les détours de la côte, et les sinuosités des détroits entre les îles : rarement ils volent sur terre, à moins que la force du vent, surtout quand il souffle du nord, ne les oblige à se tenir sous l'abri des terres; c'est alors que les chasseurs les tirent de quelque pointe avancée dans la mer, d'où l'on va en canot pêcher ceux qui sont tués, car les blessés vont à fond et ne reparaissent guère (1).

LE KINGALIK.

Rallus barbaricus, Linn., Gmel. (2).

Les mêmes relations nomment encore *Poule d'eau* cet oiseau de Groënland; il est plus grand que le canard, et remarquable par une protubérance dentelée qui lui croît sur le bec entre les narines, et qui est d'un jaune orangé; le mâle est tout noir, excepté qu'il a les ailes blanches, et le dos marqueté de blanc; la femelle n'est que brune.

(1) Histoire générale des Voyages, tome XIX, page 44.

(2) M. Vieillot, en rapportant à l'article des *Râles* du Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle, ce qui est relatif à cet oiseau, annonce qu'il n'est pas probable qu'il y soit bien placé. Desm. 1829.

Ce sont là tous les oiseaux étrangers que nous croyons devoir rapporter au genre de la poule d'eau, car il ne nous paraît pas que les oiseaux nommés par Dampier *Poules gloussantes*, soient de la famille de la poule d'eau, d'autant plus qu'il semble les assimiler lui-même aux crabiers, et à d'autres oiseaux du genre des hérons (1). Et de même la belle poule d'eau de Buenos-Ayres du P. Feuillée, n'est pas une vraie poule d'eau, *puisqu'elle a les pieds comme le canard* (2); enfin, la petite poule d'eau de Barbarie (*Water-hen*), à ailes tachetées du docteur Shaw, *qui est moins grosse qu'un pluvier*, nous paraît appartenir plutôt à la famille du râle, qu'à celle de la poule d'eau proprement dite (3).

(1) Les poules gloussantes ressemblent beaucoup aux *Chasseurs* ou *Mangeurs d'écrevisses*, mais elles n'ont pas les jambes tout-à-fait si longues; elles se tiennent toujours dans des lieux humides et marécageux, quoiqu'elles aient le pied de la même figure que les oiseaux de terre; elles gloussent d'ordinaire comme nos poules qui ont des petits, et c'est pour cela que nos Anglais les appellent *Poules gloussantes*. Il y en a quantité dans la baie de Campêche, et ailleurs dans les Indes occidentales.... Les chasseurs d'écrevisses, les *poules gloussantes* et les goldens, pour la figure et la couleur, ressemblent à nos hérons d'Angleterre, mais ils sont plus petits. Dampier. Voyages autour du monde; Rouen, 1715, tome IV, page 67.

(2) Observations, tome I, page 255.

(3) Shaw; Travels, pag. 255.

LE JACANA.*(1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Parra Jacana, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (2).

Le Jacana des Brasiliens, dit Marcgrave, doit être mis avec les poules d'eau auxquelles il ressemble par le naturel, les habitudes, la forme du corps raccourci, la figure du bec et la petitesse de la tête; néanmoins il nous paraît que le jacana

* Voyez les planches enluminées, n° 322.

(1) « Jacana quarta species. » Marcgrave, Hist. nat. Brasil., pag. 191. — « Avis cornuta. » Nieremberg, pag. 214. — « Yohualcuachili, seu « caput chilli nocturnum. » Fernandez, Hist. nov. Hisp., pag. 50, cap. 81. — Rai, Synops. avi., pag. 178, n° 5. — Jonston, pag. 126. — « Gallinula Brasiliensis quarta Marcgravii. » Willughby, Ornithol., pag. 237. — Rai, Synops., pag. 115, n° 11. — « Anser Chilensis, seu « caput nocturnum. « Charlet. Exercit., pag. 119, n° 1. Onomazt., pag. 115, n° 1. — Le jacana. Edwards, Glan., pl. 357. — « Jacana « supernè castaneo-purpurea, infernè ex nigro ad violaceum inclinans; « syncipite membranâ bipartitâ rubro-aurantiâ obducto; capite, gutture « et collo ex nigro ad violaceum vergentibus; remigibus viridi olivaceis, « in extremitate fusco marginatis; rectricibus binis intermediis fuscis, « castaneo-purpureo mixtis, lateralibus castaneo-purpureis, omnibus « apice nigro violaceis.... Jacana armata fusca. Le chirurgien brun. » Brisson, Ornithol., tome IV, page 125.

(2) Du genre Jacana (*Parra*) de M. Cuvier. Desm. 1829.



P. Oudart del.t Meunier direx.t Lith. de C. Motte.

1. le Jacana, 2. le Jacana varié.

diffère essentiellement des poules d'eau par des caractères singuliers et même uniques, qui le séparent et le distinguent de tous les autres oiseaux : il porte des éperons aux épaules et des lambeaux de membranes sur le devant de la tête; il a les doigts et les ongles excessivement grands; le doigt de derrière est d'ailleurs aussi long que celui du milieu en devant; tous les ongles sont droits, ronds, effilés comme des stilets ou des aiguilles : c'est apparemment de cette forme particulière de ses ongles incisifs et poignants, qu'on a donné au jacana le nom de *Chirurgien*(1). L'espèce en est commune sur tous les marais du Brésil; et nous sommes assurés qu'elle se trouve également à la Guyane et à Saint-Domingue; on peut aussi présumer qu'elle existe dans toutes les régions et les différentes îles de l'Amérique, entre les tropiques et jusqu'à la Nouvelle-Espagne; quoique Fernandez ne paraisse en parler que sur des relations et non d'après ses propres connaissances, puisqu'il fait venir ces oiseaux des côtes du Nord, tandis qu'ils sont naturels aux terres du Midi.

Nous connaissons quatre ou cinq jacanas, qui ne diffèrent que par les couleurs, leur grandeur étant la même. La première espèce donnée par Fernandez, est la quatrième de Marcgrave; la tête, le cou et le devant du corps de cet oiseau sont

(1) C'est sous ce nom qu'ils sont connus à Saint-Domingue.

d'un noir teint de violet; les grandes pennes de l'aile sont verdâtres; le reste du manteau est d'un beau marron pourpré ou mordoré; chaque aile est armée d'un éperon pointu qui sort de l'épaule, et dont la forme est exactement semblable à celle de ces épines ou crochets dont est garnie la raie bouclée; de la racine du bec naît une membrane qui se couche sur le front, se divise en trois lambeaux, et laisse encore tomber un barbillon de chaque côté; le bec est droit, un peu renflé vers le bout, et d'un beau jaune-jonquille, comme les éperons; la queue est très-courte, et ce caractère, ainsi que ceux de la forme du bec, de la queue, des doigts et de la hauteur des jambes, dont la moitié est dénuée de plumes, conviennent également à toutes les espèces de ce genre. Marcgrave paraît exagérer leur taille en la comparant à celle du pigeon; car les jacanas n'ont pas le corps plus gros que la caille, mais seulement porté sur des jambes bien plus hautes; leur cou est aussi plus long et leur tête est petite; ils sont toujours fort maigres (1), et cependant l'on dit que leur chair est mangeable.

Le jacana de cette première espèce est assez commun à Saint-Domingue, d'où il nous a été envoyé sous le nom de *Chevalier mordoré armé*, par M. Lefebvre Deshayes. « Ces oiseaux, dit-il, « vont ordinairement par couples, et lorsque

(1) Marcgrave.

« quelque accident les sépare, on les entend se « rappeler par un cri de réclame; ils sont très-« sauvages, et le chasseur ne peut les approcher « qu'en usant de ruses, en se couvrant de feuil-« lages, ou se coulant derrière les buissons, les « roseaux. On les voit régulièrement à Saint-« Domingue durant ou après les pluies des mois « de mai ou de novembre; néanmoins il en paraît « quelques-uns après toutes les fortes pluies qui « font déborder les eaux, ce qui fait croire que « les lieux où ces oiseaux se tiennent habituelle-« ment, ne sont pas éloignés: du reste, on ne les « trouve pas hors des lagons, des marais ou des « bords des étangs et des ruisseaux.

« Le vol de ces oiseaux est peu élevé, mais assez « rapide; ils jettent en partant un cri aigu et gla-« pissant qui s'entend de loin, et qui paraît avoir « quelque rapport à celui de l'effraie; aussi les « volailles dans les basses-cours s'y méprennent et « s'épouvantent à ce cri, comme à celui d'un oi-« seau de proie, quoique le jacana soit fort éloigné « de ce genre; il semblerait que la nature en ait « voulu faire un oiseau belliqueux, à la manière « dont elle a eu soin de l'armer; néanmoins on « ne connaît pas l'ennemi contre lequel il peut « exercer ses armes. »

Ce rapport, avec les vanneaux armés, qui sont des oiseaux querelleurs et criards, joint à celui de la conformation du bec, paraît avoir porté quelques naturalistes à réunir avec eux les jacanas

sous un même genre (1); mais la figure de leur corps et de leur tête les en éloigne et les rapprocherait de celui de la poule d'eau si la conformation de leurs pieds ne les en séparait encore; et cette conformation des pieds est en effet si singulière, qu'elle ne se trouve dans aucun autre oiseau: on doit donc regarder les jacanas comme formant un genre particulier, et qui paraît propre au nouveau continent. Leur séjour sur les eaux et leur conformation indiquent assez qu'ils vivent et se nourrissent de la même manière que les autres oiseaux de rivage; et quoique Fernandez dise qu'ils ne fréquentent que les eaux salées des bords de la mer, il paraît, selon ce que nous venons de rapporter, qu'ils se trouvent également dans l'intérieur des terres, sur les étangs d'eau douce.

(1) M. Adanson. Voyez Supplément de l'Encyclopédie, article *Aguapeca*.

LE JACANA NOIR.[1]

SECONDE ESPÈCE.

Parra nigra, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

Toute la tête, le cou, le dos et la queue de ce jacana, sont noirs; le haut des ailes et leurs pointes, sont de couleur brune; le reste est vert, et le dessous du corps est brun; les éperons de l'aile sont jaunes, ainsi que le bec, de la racine duquel s'élève sur le front une membrane rougeâtre. Marcgrave nous donne cette espèce comme naturelle au Brésil.

(1) « Jacanæ tertia species. » Marcgrave, Hist. nat. Bras., pag. 191. —Jonston, Avi., pag. 131. — « Gallinula Brasiliensis tertia Marcgravii. » Willughby, Ornithol., pag. 237. — Rai, Synops. avi., pag. 115, n° 10. — « Jacana supernè nigra, infernè fusca; capite anteriore membranâ rufâ obducto; remigibus viridibus, apice fuscis; rectricibus nigris; alis armatis.... Jacana armata nigra. » Le chirurgien noir. Brisson, Ornithol., tome V, page 124.

(2) M. Cuvier remarque que cette espèce du *Parra nigra* n'existe que sur l'autorité un peu équivoque de Marcgrave. Desm. 1829.

LE JACANA VERT.[1]

TROISIÈME ESPÈCE.

Parra viridis, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

MARCGRAVE loue la beauté de cet oiseau dont il a fait sa première espèce de ce genre; il a le dos, les ailes et le ventre teints de vert sur un fond noir; et l'on voit sur le cou briller de beaux reflets gorge de pigeon; la tête est coiffée d'une membrane d'un bleu de turquoise; le bec et les ongles qui sont d'un rouge de vermillon dans leur première moitié, sont jaunes à la pointe. L'analogie nous persuade que cette espèce est armée comme les autres, quoique Marcgrave ne le dise pas.

(1) « Jacana Brasiliensibus, prima; belgis water-hen. » Marcgrave, Hist. nat. Bras., pag. 190, avec une mauvaise figure. — *Jacana*. Pison, Hist. nat., pag. 90, aveç la figure copiée de Marcgrave. — Jonston, Avi., pag. 130. — « Gallinula Brasiliensis, jacana dicta. » Willughby, Ornithol., pag. 237. — Rai, Synops. avi., pag. 115, n° 8. — « Jacana « nigro-viridans; capite anteriore membranâ dilutè cæruleâ obducto; ca- « pite, collo et pectore splendidè violaceo çolore variantibus; tectriçibus « caudæ inferioribus albis; rectricibus nigro-viridantibus.... Jacana. » Brisson, Ornithol., tome V, page 121.

(2) Cette espèce qui ne repose que sur la description de Marcgrave, paraît à M. Cuvier se rapporter à l'espèce du Talève. DESM. 1829.



LE JACANA-PÉCA.(1)

QUATRIÈME ESPÈCE.

Parra brasiliensis, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

Les Brasiliens donnent à cet oiseau le nom d'*Agua pecaca*; nous l'appelons *Jacana-Péca*, pour réunir son nom générique à sa dénomination spécifique et pour le distinguer des autres jacanas; ses traits sont cependant peu différents de ceux de l'espèce précédente; « il a, dit Marc« grave, des couleurs plus faibles et les ailes plus « brunes; chaque aile est armée d'un éperon, dont « l'oiseau se sert pour sa défense; mais sa tête n'a « point de coiffe membraneuse. » Le nom de *Por-*

(1) « Jacanæ alia species Brasiliensibus aguapecaca dicta. » Marcgrave, Hist. nat. Bras., pag. 191. — Jonston, Avi., pag. 130. — « Gallinula « Brasiliensis aguapecaca dicta. » Willughby, Ornithol., pag. 237. — Rai, Synops. avi., pag. 115, n° 9. — « Gallinula aquatica minor, alti« crura, alis cornutis. » Barrère, France équinox., pag. 132. — « Por« phyrio Americanus, alticrus, alis cornutis. » Idem, Ornithol., class. III Gen. 34, Sp. 5. — « Jacana nigro-viridans; alis ad fuscum vergentibus, « armatis; rectricibus nigro viridantibus.... Jacana armata. » Le jacana armé *ou* le chirurgien. Brisson, Ornithol., tom. V, pag. 123.

(2) M. Cuvier exprime quelques doutes sur la réalité de cette espèce d'oiseau, dont la première description est due à Marcgrave. Desm. 1829.

phyrion, sous lequel Barrère a donné ce jacana, semble indiquer qu'il a les pieds rouges. Le même auteur dit que l'espèce en est commune à la Guyane, où les Indiens l'appellent *Kapoua*, et nous présumons que c'est à cet oiseau que doit se rapporter la note suivante de M. de la Borde. « La petite espèce de poule d'eau ou *Chirurgien* « aux ailes armées, est, dit-il, très-commune à la « Guyane; elle habite les étangs d'eau douce et « les mares; on trouve ordinairement ces oiseaux « par paires, mais quelquefois aussi on en voit « jusqu'à vingt ou trente ensemble. Il y en a tou- « jours en été dans les fossés de la ville de Cayenne; « et dans le temps des pluies ils viennent même « jusque dans les places de la nouvelle ville; ils « se gîtent dans les joncs, et entrent dans l'eau « jusqu'au milieu de la jambe; ils vivent de petits « poissons et d'insectes aquatiques. » Au reste, il paraît qu'il y a dans la Guyane, comme au Brésil, plusieurs espèces ou variétés de ces oiseaux, et qu'on les connaît sous des noms différents. M. Aublet nous a donné une notice dans laquelle il dit que l'oiseau chirurgien est assez commun à la Guyane dans les mares, les bassins et petits lacs des savanes; qu'il se pose sur les larges feuilles d'une plante aquatique, appelée vulgairement *Volet* (*Nymphea*); et que les naturels ont donné à cet oiseau le nom de *Kinkin*, mot qu'il exprime par un son aigu.

LE JACANA VARIÉ.* (1)

CINQUIÈME ESPÈCE.

Parra variabilis, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

Le plumage de cet oiseau est en effet plus varié que celui des autres jacanas, sans sortir néanmoins des couleurs dominantes et communes à tous; ces couleurs sont le verdâtre, le noir et le marron pourpré; il y a de chaque côté de la tête une bande blanche qui passe par-dessus les yeux;

* Voyez les planches enluminées, n° 846.

(1) Poule d'eau aux ailes éperonnées. Edwards, tome I, page et planche 48, figure exacte. — « Rallus digitis triuncialibus, calcaneo « biunciali, aculei-formi, anomalo. » Klein, Avi., pag. 104, n° 7. — « Fulica fronte carunculatâ, corpore variegato, humeris spinosis, digitis « simplicibus, ungue postico longissimo.... Fulica spinosa. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 82, Sp. 4. — « Jacana supernè castaneo-pur- « purea, infernè alba; syncipite membranâ tripartitâ rubro-aurantiâ ob- « ducto; tænia supra oculos candidâ; fasciâ nigrâ a rostro per oculos et « secundùm colli latera productâ; remigibus viridibus, in extremitate « nigro marginatis; rectricibus castaneo-purpureis; alis armatis.... « Jacana armata varia. » Le chirurgien varié. Brisson, Ornithol., tome V, page 129.

(2) Ce n'est encore, dans l'opinion de M. Cuvier, que le jeune âge du Jacana commun ou *Parra Jacana*. Desm. 1829.

le devant du cou est blanc, ainsi que tout le dessous du corps; on peut voir la planche enluminée pour le détail des autres couleurs qu'il serait difficile de rendre; le front est couvert d'une membrane d'un rouge orangé; et il y a des éperons sur les ailes. Cet oiseau nous est venu du Brésil; Edwards le donne comme venant de Carthagène, ce qui montre, comme nous l'avons observé, que les jacanas sont communs aux diverses contrées de l'Amérique, situées entre les tropiques.



P. Oudart del.   Meunier direx.   Lith. de C. Motte

1. La Poule sultane, 2. La Foulque.

LA POULE SULTANE* (1)

OU

LE PORPHYRION.

Gallinula Porphyrio, Lath.; *Fulica Porphyrio*, Linn., Gmel.; *Porphyrio chlorynothos*, Vieill. (2).

Les Modernes ont appelé *Poule Sultane*, un oi-

* Voyez les planches enluminées, n° 810, sous la dénomination de *Talève de Madagascar*.

(1) En grec, Πορφύριον, nom que les Romains adoptèrent. — *Porphyrio*. Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 226. Idem, Portraits d'oiseaux, pag. 52, *a*, avec une mauvaise figure. — *Porphyrio*. Gesner, Avi., pag. 716, avec une figure assez reconnaissable. La même, Icon. Avi., pag. 126. — Aldrovande, Avi, tom. III, pag. 437. — Jonston, Avi., pag. 106 — Willughby, Ornithol., pag. 238. — Rai, Synops. avi., pag. 116, n° 13. — Clusius, Exotic. auct., pag. 370. — Charleton, Exercit., pag. 110, n° 6. Idem, Onomazt., pag. 104, n° 6. — « Fulica « fronte calvâ, corpore violaceo, digitis simplicibus.... Porphyrio. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 82, Sp. 3. — « Rallus aquaticus, rostro, « fronte, pedibusque rubris; reliquo corpore cyaneo, sub caudâ plumis « albis. » Klein, Avi., pag. 104, n° 6. — « Porphyrio cæsius, pedibus « et rostro sanguineis. » Barrère, Ornithol., clas. III, Gen. 34, Sp. 3. — Poule sultane *ou* bluet. Edwards, tom. II, pag. et pl. 87. — Oiseau pourpré *ou* porphyrion. Albin, tom. III, pag. 35, avec une mauvaise

(2) Du sous-genre Talève ou Poule sultane (*Porphyrio*, Briss.) dans le genre Foulque, *Fulica* de M. Cuvier. Desm. 1829.

seau fameux chez les Anciens, sous le nom de *Porphyrion*. Nous avons déjà plusieurs fois remarqué combien les dénominations, données par les Grecs, et la plupart, fondées sur des caractères distinctifs, étaient supérieures aux noms formés comme au hasard dans nos langues récentes, sur des rapports ou fictifs ou bizarres, et souvent démentis par l'inspection de la nature. Le nom de *Poule Sultane* nous en fournit un nouvel exemple: c'est apparemment en trouvant quelque ressemblance avec la poule et cet oiseau de rivage, bien éloigné pourtant du genre gallinacée, et en imaginant un degré de supériorité sur la poule vulgaire, par sa beauté ou par son port, qu'on l'a nommée *Poule Sultane*; mais le nom de *Porphyrion*, en rappelant à l'esprit le rouge ou le pourpre du bec et des pieds, était plus caractéristique et bien plus juste. Que ne pouvons-nous rétablir toutes les belles ruines de l'antiquité savante, et rendre à la Nature ces images brillantes et ces portraits fidèles, dont les Grecs l'avaient peinte et toujours animée, hommes spirituels et sensibles qu'avaient touchés les beautés qu'elle présente, et la vie que partout elle respire!

---

figure très-mal coloriée, pl. 84. — « Porphyrio supernè obscurè viridis, « infernè splendidè violaceus; calvitio in fronte saturatè rubro; capite et « collo superioribus splendidè violaceis; genis, gutture et collo inferiore « cæruleo violaceis; tectricibus caudæ inferioribus albis; rectricibus « obscurè viridibus.... Porphyrio. » Brisson, Ornithol., tome V, p. 522.

Faisons donc l'histoire du porphyrion avant de parler de la poule sultane. Aristote, dans Athénée (1), décrit le porphyrion comme un oiseau fissipède à longs pieds, au plumage bleu, dont le bec, couleur de pourpre, est très-fortement implanté dans le front (2), et dont la grandeur est celle du coq domestique. Suivant la leçon d'Athénée, Aristote aurait ajouté qu'il y a cinq doigts aux pieds de cet oiseau ; ce qui serait une erreur, dans laquelle néanmoins quelques autres anciens auteurs sont tombés (3); une autre erreur plus grande des Écrivains modernes, est celle d'Isidore, copié dans Albert, qui dit que le porphyrion a l'un des pieds faits pour nager et garni de membranes, et l'autre propre à courir comme les oiseaux de terre; ce qui est non seulement un fait faux, mais contraire à toute idée de nature, et ne peut signifier autre chose, sinon que le porphyrion est un oiseau de rivage, qui vit aux confins de la terre et de l'eau. Il paraît en effet que l'un et l'autre élément fournit à sa subsistance ; car il mange en domesticité, des fruits, de la viande et du poisson; son ventricule est conformé comme celui des oiseaux qui vivent également de graines et de chair (4).

(1) Deipnos. 9.

(2) « Ad caput vehementius obstrictum. »

(3) Voyez Athénée.

(4) Mémoires de l'Académie des Sciences, depuis 1666 jusqu'à 1669, tome III, partie III.

On l'élève donc aisément : il plaît par son port noble, par sa belle forme, par son plumage brillant et riche en couleurs mêlées de bleu pourpré et de vert d'aigue-marine ; son naturel est paisible ; il s'habitue avec ses compagnons de domesticité, quoique d'espèce différente de la sienne, et se choisit entre eux quelque ami de prédilection (1).

Il est de plus oiseau pulvérateur, comme le coq ; néanmoins il se sert de ses pieds comme d'une main, pour porter les aliments à son bec (2) ; cette habitude paraît résulter des proportions du cou qui est court, et des jambes qui sont très-longues, ce qui rend pénible l'action de ramasser avec le bec sa nourriture à terre. Les anciens avaient fait la plupart de ces remarques, sur le porphyrion, et c'est un des oiseaux qu'ils ont le mieux décrit.

Les Grecs, les Romains, malgré leur luxe déprédateur, s'abstinrent également de manger du porphyrion ; ils le faisaient venir de Libye (3), de Comagène et des îles Baléares (4), pour le nour-

(1) Voyez, dans Ælien, l'histoire d'un porphyrion qui mourut de regret, après avoir perdu le coq son camarade.

(2) « Omnem cibum aquâ subinde tingens, deinde pede ad rostrum, « veluti manu, afferens. » Plin., lib. X, cap. 46.

(3) Alexandre de Myndes, dans Athénée, compte le porphyrion au nombre des oiseaux de Libye, et témoigne qu'il était consacré aux dieux dans cette région. Suivant Diodore de Sicile, il venait des porphyrions du fond de la Syrie, avec diverses autres espèces d'oiseaux remarquables par leurs riches couleurs.

(4) « Laudatissimi in Comagene.... Baleares insulæ nobiliorem mit- « tunt. » Plin., lib. X, cap. 46 et 49. Ces expressions de Pline, *lauda-*

rir (1) et le placer dans les palais et dans les temples où on le laissait en liberté (2), comme un hôte digne de ces lieux par la noblesse de son port, par la douceur de son naturel, et par la beauté de son plumage.

Maintenant, si nous comparons à ce porphyrion des anciens notre poule sultane, représentée n° 810 des planches enluminées, il paraît que cet oiseau, qui nous est arrivé de Madagascar, sous le nom de *Talève* (3), est exactement le même. MM. de l'Académie des Sciences, qui en ont décrit un semblable (4), ont reconnu comme nous le porphyrion dans la poule sultane; elle a environ deux pieds du bec aux ongles : les doigts sont

---

tissimi, nobiliorem, ne doivent avoir ici rapport qu'à la grandeur ou à la beauté, et non à la bonté du goût, puisqu'on ne mangeait pas cet oiseau.

(1) « Les anciens Romains, hommes haultains, et amateurs de choses « singulières, se faisoient apporter des bestes de toutes parts, pour avoir « le plaisir de les voir : entre autres il leur estoit apporté un oiseau de « Lybie, lequel ils nommoient de nom grec *Porphyrio*. » Belon, Nat. des Oiseaux, page 226.

(2) Voyez Ælien, lib. III, cap. 41.

(3) Le *Taleva* est un oiseau de rivière de la grosseur d'une poule, qui a les plumes violettes, le front, le bec et les pieds rouges. Flacourt en parle avec admiration. Histoire générale des Voyages, tome VIII, page 606. *Nota*. Les navigateurs français connaissent cet oiseau sous le nom de *Poule bleue*. « Les poules bleues de Madagascar ont fait des « petits à l'île de France. » Remarques faites en 1773 par M. le vicomte de Querhoënt.

(4) Mémoires de l'Académie, depuis 1666 jusqu'en 1669, tome III, partie III.

extraordinairement longs et entièrement séparés, sans vestiges de membranes, ils sont disposés à l'ordinaire, trois en avant et un en arrière; c'est par erreur qu'ils sont représentés deux et deux dans Gesner; le cou est très-court, à proportion de la hauteur des jambes qui sont dénuées de plumes; les pieds sont très-longs; la queue très-courte; le bec en forme de cône, aplani par les côtés, est assez court; et le dernier trait qui caractérise cet oiseau, c'est d'avoir, comme les foulques, le front chauve et chargé d'une plaque qui, s'étendant jusqu'au sommet de la tête, s'élargit en ovale, et paraît être formée par un prolongement de la substance cornée du bec; c'est ce qu'Aristote, dans Athénée, exprime, quand il dit que le porphyrion a le bec fortement attaché à la tête. MM. de l'Académie ont trouvé deux *cæcums* assez grands qui s'élargissent en sacs; et le renflement du bas de l'œsophage leur a paru tenir lieu d'un jabot, dont Pline a dit que cet oiseau manquait (1).

Cette poule sultane, décrite par MM. de l'Académie, est le premier oiseau de ce genre, qui ait été vu par les modernes; Gesner n'en parle que sur des relations et d'après un dessin; Willughby dit qu'aucun naturaliste n'a vu le porphyrion : nous devons à M. le marquis de Nesle la satisfaction de l'avoir vu vivant, et nous lui témoignons notre

(1) Descrip. anatom. d'une Poule sultane. Mémoires de l'Académie, depuis 1666 jusqu'en 1669, tome III, partie III, page 56.

respectueuse reconnaissance, que nous regardons comme une dette de l'Histoire Naturelle qu'il enrichit tous les jours par son goût éclairé autant que généreux : il nous a mis à portée de vérifier en grande partie, sur sa poule sultane, ce que les anciens ont dit de leur porphyrion. Cet oiseau est effectivement très-doux, très-innocent, et en même temps timide, fugitif, aimant, cherchant la solitude et les lieux écartés, se cachant tant qu'il peut pour manger; lorsqu'on l'approche, il a un cri d'effroi, d'une voix d'abord assez faible, ensuite plus aiguë, et qui se termine par deux ou trois coups d'un son sourd et intérieur; il a pour le plaisir d'autres petits accents moins bruyants et plus doux; il paraît préférer les fruits et les racines, particulièrement celles des chicorées à tout autre aliment, quoiqu'il puisse vivre aussi de graines; mais lui ayant fait présenter du poisson, le goût naturel s'est marqué, il l'a mangé avec avidité; souvent il trempe ses aliments à plusieurs fois dans l'eau; pour peu que le morceau soit gros, il ne manque pas de le prendre à sa pate et de l'assujettir entre ses longs doigts, en ramenant contre les autres celui de derrière, et tenant le pied à demi élevé; il mange en morcelant.

Il n'y a guère d'oiseaux plus beaux par les couleurs; le bleu de son plumage moelleux et lustré est embelli de reflets brillants; ses longs pieds et la plaque du sommet de la tête avec la racine du bec, sont d'un beau rouge, et une touffe de plu-

mes blanches sous la queue, relève l'éclat de sa belle robe bleue. La femelle ne diffère du mâle, qu'en ce qu'elle est un peu plus petite; celui-ci est plus gros qu'une perdrix, mais un peu moins qu'une poule. M. le marquis de Nesle a rapporté ce couple de Sicile, où, suivant la notice qu'il a eu la bonté de nous communiquer, ces poules sultanes sont connues sous le nom de *Gallo-Fagiani;* on les trouve sur le lac de Lentini, au-dessus de Catane; on les vend à un prix médiocre dans cette ville, ainsi qu'à Syracuse et dans les villes voisines; on en voit de vivantes dans les places publiques, où elles se tiennent à côté des vendeuses d'herbes et de fruits pour en recueillir les débris. Ce bel oiseau, logé chez les Romains dans les temples, se ressent un peu, comme l'on voit, de la décadence de l'Italie; mais une conséquence intéressante que présente ce dernier fait, c'est qu'il faut que la race de la poule sultane se soit naturalisée en Sicile par quelques couples de ces porphyrions apportés d'Afrique; et il y a toute apparence que cette belle espèce s'est propagée de même dans quelques autres contrées, car nous voyons par un passage de Gesner, que ce naturaliste était persuadé qu'il se trouve de ces oiseaux en Espagne et même dans nos provinces méridionales de France (1).

---

(1) « Rara avis, ni fallor, in Narbonensi provinciâ, frequentior Hispaniæ. » Gesner, Avi. pag. 776.

Au reste, cet oiseau est un de ceux qui se montrent le plus naturellement disposés à la domesticité, et qu'il serait agréable et utile de multiplier. Le couple nourri dans les volières de M. le marquis de Nesle, a niché au dernier printemps (1778); on a vu le mâle et la femelle travailler de concert à construire le nid : ils ſe posèrent à quelque hauteur de terre, sur une avance du mur, avec des bûchettes et de la paille en quantité; la ponte fut de six œufs blancs d'une coque rude, exactement ronds et de la grosseur d'une demi-bille de billard; la femelle n'étant pas assidue à les couver, on les donna à une poule, mais ce fut sans succès. On pourrait, sans doute, espérer de voir une autre ponte réussir plus heureusement, si elle était couvée et soignée par la mère elle-même; il faudrait pour cela ménager à ces oiseaux le calme et la retraite qu'ils semblent chercher, surtout dans le temps de leurs amours.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT

A LA POULE SULTANE.

L'ESPÈCE primitive et principale de la poule sultane, étant originaire des contrées du midi de notre continent, il n'est pas vraisemblable que les régions du nord nourrissent des espèces secondaires dans ce genre : aussi trouvons-nous qu'il en faut rejeter plusieurs de celles qui y ont été rangées par M. Brisson, et qui sont ses 4, 5, 6, 7 et 8me espèces, auxquelles il suppose gratuitement la plaque frontale, quoique Gesner, dont il a tiré les indications relatives à ces oiseaux, ne désigne cette plaque, ni dans ses notices, ni dans ses figures. La seconde de ces espèces paraît être un râle, et nous l'avons rapportée à ce genre d'oiseaux; les quatre autres sont des poules d'eau, comme l'auteur original le dit lui-même; et quant à la neuvième espèce du même M. Brisson, qu'il appelle *Poule sultane de la baie d'Hudson*, elle doit être également ôtée de ce genre, à raison du

climat, d'autant que M. Edwards la donne en effet comme une foulque, quoiqu'il remarque en même temps qu'elle se rapporte mieux au râle. Malgré ces retranchements, il nous restera encore trois espèces dans l'ancien continent, qui paraissent faire la nuance entre notre poule sultane (1), les foulques et les poules d'eau; et nous trouverons aussi dans le nouveau continent trois espèces d'oiseaux qui semblent être les représentants, en Amérique, de la poule sultane et de ses espèces subalternes de l'ancien continent.

LA POULE SULTANE VERTE.(2)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Gallinula viridis, Lath.; *Fulica viridis*, Lin., Gm., Vieill. (3).

CET oiseau que nous rapportons à la poule sultane, d'après M. Brisson, est bien plus petit que cette poule et pas plus gros qu'un râle; il a tout

(1) M. Forster a trouvé à Middelbourg, l'une des îles des Amis, des Foulques à plumage bleu, qui paraissent être des poules sultanes. Voyez second Voyage de Cook, tome II, page 69.

(2) « Porphyrio supernè obscurè viridis, infernè albus; calvitio in « fronte viridi-flavicante; genis candidis; rectricibus obscurè viridibus.... « Porphyrio viridis. » Brisson, Ornithol. tome V, page 529.

(3) Selon Sonnini ce serait par erreur que Brisson aurait indiqué cet oiseau comme propre aux Indes orientales. M. Vieillot pense que si cette remarque est fondée on peut le rapporter à son porphyrion blanc et bleu qui est du Paraguay. DESM. 1829.

le dessus du corps d'un vert-sombre, mais lustré, et tout le dessous du corps blanc, depuis les joues et la gorge jusqu'à la queue; le bec et la plaque frontale sont d'un vert-jaunâtre : on le trouve aux Indes orientales.

LA POULE SULTANE BRUNE.*

SECONDE ESPÈCE.

Rallus phœnicurus, Linn., Gmel.; *Porphyrio phœnicurus*, Vieill. (1).

Cette poule sultane qui vient de la Chine, a quinze à seize pouces de longueur; elle ne brille point des riches couleurs qui semblent propres à ce genre d'oiseaux, et il se pourrait qu'on n'eût ici représenté qu'une femelle; elle a tout le dessus du corps brun ou d'un cendré-noirâtre; le ventre roux; le devant du corps, du cou, de la gorge et le tour des yeux blancs; du reste, la plaque frontale est assez petite, et le bec s'éloigne un peu de la forme conique du bec de la vraie poule sultane; il est plus allongé, et il se rapproche de celui des poules d'eau.

* Voyez les planches enluminées, n° 896, sous le nom de *Poule sultane de la Chine*.

(1) M. Cuvier indique cet oiseau comme appartenant au sous-genre Gallinule, dans son genre Foulque, *Fulica*. Desm. 1829.

L'ANGOLI.

TROISIÈME ESPÈCE.

Gallinula maderaspatana, Lath.; *Fulica maderaspatana*, Linn., Gmel., Vieill. (2).

Nous abrégeons ce nom de celui de *Caunangoli*, que porte vulgairement à Madras l'oiseau que les Gentous nomment *Boollu-Cory*. Il est difficile de décider si l'on doit plutôt le rapporter aux poules sultanes, qu'aux poules d'eau, ou même aux râles: tout ce que nous en savons se borne à la courte notice qu'en donne Pétiver dans son addition au *Synopsis* de Rai (3); mais cette notice faite, comme toutes les autres de ce fragment, sur des figures envoyées de Madras, n'exprime point les caractères distinctifs qui pourraient désigner le genre

(1) « Crex indica, ex albo cinerea, nigroque mixta, append. ad « Synops. avi. » Rai, pag. 194, n° 6. — « Porphyrio supernè cinereus, « infernè albus; calvitio in fronte et genis candidis; collo inferiore et « pectore maculis lunulatis nigris aspersis; rectricibus cinereis.... Por- « phyrio Maderaspatanus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 543.

(2) Cette espèce, qui n'est connue que par la description que Brisson en a donnée, n'est pas citée par M. Cuvier. Desm. 1829.

(3) « Mantissa avium Maderaspat. a Jo. Petiverio; ad calcem Synops. « avi. » Rai, pag. 194.

de cet oiseau. M. Brisson qui en fait sa dixième poule sultane, lui prête en conséquence la plaque nue au front, dont la notice ne dit rien; elle lui donne au contraire un bec longuet (*rostrum acutum*, *teres*, *longiusculum*), avec les noms de *Crex* et de *Rail-Hen*, qui semblent la rappeler au râle; mais sa taille est bien supérieure à celle de cet oiseau, et même à celle de la poule d'eau; il ressemble donc plus à la poule sultane (*magnitudine anatis*); c'est tout ce que nous pouvons dire de cette espèce, jusqu'à ce qu'elle nous soit mieux connue.

LA PETITE POULE SULTANE.(1)

QUATRIÈME ESPÈCE.

Gallinula martinica, Lath.; *Fulica martinicensis*, Linn., Gmel.; *Porphyrio Tavoua*, Vieill. (2).

Le genre de la poule sultane se retrouve, comme nous l'avons dit, au Nouveau-Monde, sinon en

(1) « Porphyrio supernè obscurè viridis, infernè splendidè violaceus; « calvitio in fronte rubro; capite splendidè violaceo; collo superiore viridi cæruleo; tectricibus caudæ inferioribus albis; rectricibus obscurè « viridibus.... Porphyrio minor. » Brisson, Ornithol., tome V, p. 526.

(2) M. Cuvier cite cette espèce comme une vraie talève ou porphyrion, dans le genre Foulque. Desm. 1829.



P. Oudart del. Lithog. de C. Motte

1 la petite poule sultane 2 la Foulque de Madagascar

espèces exactement les mêmes, du moins en espèces analogues. Celle-ci, qui est naturelle à la Guyane, n'est qu'un peu plus grande que le râle d'eau; du reste, elle ressemble si bien à notre poule sultane, qu'il y a peu d'exemples dans toute l'histoire des oiseaux, de rapports aussi parfaits, et de représentations aussi exactes dans les deux continents (1); son dos est d'un vert-bleuâtre, et tout le devant du corps est d'un bleu-violet, doux et moelleux, qui couvre aussi le cou et la tête, en prenant une teinte plus foncée; elle nous paraît la même que celle dont M. Brisson fait sa seconde espèce; mais ce n'est qu'en conséquence du préjugé qui lui a fait transporter la grande poule sultane en Amérique, qu'il transporte aux Grandes-Indes cette espèce réellement américaine, et que nous avons reçue de Cayenne.

(1) C'est la raison pour laquelle on n'a point donné cette petite poule sultane dans nos planches enluminées; des objets, que la différence de grandeur, trop peu sentie entre des figures réduites, distingue seule, devant paraître répétés.

LA FAVORITE.*

CINQUIÈME ESPÈCE.

Gallinula flavirostris, Lath.; *Fulica flavirostris*, Linn., Gmel.; *Porphyrio flavirostris*, Vieill. (1).

C'est le nom donné, dans nos planches enluminées, à une petite poule sultane, qui est à peu-près de la grandeur de la précédente et du même pays; il se pourrait qu'elle ne fût que la femelle dans cette même espèce, d'autant plus que les couleurs sont les mêmes et seulement plus faibles; le vert-bleuâtre des ailes et des côtés du cou est d'une teinte affaiblie; le brun perce sur le dos et domine sur la queue; tout le devant du corps est blanc.

* Voyez les planches enluminées, n° 897, sous le nom de *Favorite de Cayenne*.

(1) Du sous-genre Talève, dans le genre Foulque, *Fulica*, selon M. Cuvier. Desm. 1829.

L'ACINTLI.(1)

SIXIÈME ESPÈCE.

Gallinula melanocephala, Lath.; *Fulica melanocephala*, Linn., Gmel. (2).

CET oiseau mexicain, que M. Brisson rapporte à notre poule sultane ou au porphyrion des Anciens, en diffère par plusieurs caractères; outre l'opposition des climats qui ne permet guère de penser qu'un oiseau de vol pesant et qui est naturel aux régions du midi, ait passé d'un continent à l'autre, l'acintli n'a pas les doigts et les pieds rouges, mais jaunes ou verdâtres; tout son plumage est d'un pourpre noirâtre, entremêlé de quelques plumes blanches. Fernandez lui donne les noms de *Quachilton* et d'*Yacacintli*; nous avons

(1) « Quachilton seu avis siliquastrini capitis, alias yacacintli. » Fernandez, Hist. avi. nov. Hisp., pag. 20, cap. 26. — *Quachilton*. Nieremberg, pag. 217. — Jonston, Avi., pag. 127. — « Quachilto, sive « porphyrio Americanus. » Willughby, Ornithol., pag. 238. — Rai, Synops. avi., pag. 116, n° 14.

(2) L'*Acintli* ou plutôt *Yacacintli* de Fernandez n'est connu que par la description que cet auteur en a donnée. Buffon lui a rapporté, mais sans qu'on puisse adopter son opinion avec confiance, un oiseau décrit par le P. Feuillée, et auquel les ornithologistes ont appliqué la dénomination de *Gallinula* ou de *Fulica melanocephala*. DESM. 1829.

adopté le dernier et l'avons abrégé, mais la dénomination de *Avis siliquastrini capitis*, que ce même auteur lui applique, est très-significative, et désigne la plaque frontale, aplatie comme une large silique, caractère par lequel cet oiseau s'unit à la famille de la foulque ou de la poule sultane. Ce même auteur ajoute que l'acintli chante comme le coq, pendant la nuit et dès le grand matin; ce qui pourrait faire douter qu'il soit en effet du genre de notre poule sultane, dans laquelle on n'a pas remarqué cette habitude, et dont la voix n'a rien du clairon bruyant et sonore du coq.

Un oiseau d'espèce très-voisine de celle de l'acintli, si ce n'est le même, est décrit par le P. Feuillée, sous le nom de *Poule d'eau* (1); il a le caractère de la poule sultane; le large écusson aplati sur le front; toute la robe bleue, excepté un capuchon de noir sur la tête et le cou. En outre, le P. Feuillée remarque des différences de couleurs entre le mâle et la femelle (2), qui ne se trouvent pas dans nos poules sultanes, dont la femelle est seulement plus petite que le mâle,

(1) Poule ou *Gallinula palustris*. Feuillée, Observ. (édit. 1725), pag. 288. — « Porphyrio melanocephalos. » Brisson, Ornithol., tome V, page 526.

(2) « La femelle a son couronnement fauve-foncé, son manteau de « même couleur, son parement blanc, son vol verdâtre, mêlé d'un peu « de fauve, les pennes d'un bleu céleste, mêlé d'un peu de vert; ces « oiseaux sont fort maigres, et ont un goût marécageux assez désa- « gréable. » Feuillée, ibid.

mais auquel elle ressemble parfaitement par les couleurs.

La nature a donc produit, à de grandes distances, des espèces du genre de la poule sultane, mais toujours dans les latitudes méridionales. Nous avons vu que notre poule sultane se trouve à Madagascar. M. Forster en a trouvé dans la mer du Sud (1), et la *Poule d'eau couleur de pourpre*, que le même naturaliste voyageur a vue à Anamooka, paraît encore être un oiseau de cette même famille (2).

(1) « Le reste du canton était plein d'herbages, et au milieu était un « petit marécage où nous vîmes un grand nombre de poules sultanes. » Second Voyage de Cook, tome II, page 34.

(2) Ibidem, tome III, page 18.

LA FOULQUE.*(1)

Fulica atra, Linn., Gmel., Vieill., Cuv., Temm.; *F. aterrima*, et *F. æthiops*, Linn., Gmel. (2).

L'ESPÈCE de la Foulque, qui dans notre langue

* Voyez les planches enluminées, n° 197.

(1) En grec, Φάλαρις (selon des conjectures, car ce nom ne se trouve pas dans les naturalistes grecs. Dans Aristote, lib. IX, cap. XXXV, Gaza traduit Κέπφος par *fulica*, mais ce nom de *kephos*, *cepphus*, paraît appartenir bien plutôt au goëland ou à la mouette); en grec moderne, Λοῦφα; en latin, *fulica*, *fulix;* en italien, *follega*, *follata;* et sur le lac Majeur, *pullon;* en catalan, *fotge*, *follaga; gallinasa de aigua;* en anglais, *coot;* en allemand, *wasser-hoan*, *ror-heunle*, *taucherlein;* en Souabe, *blesz*, *blessing;* en Basse-Saxe, *zapp;* en Suisse, *belch*, *belleque*, *belchinen;* en hollandais, *meer-coot;* en suédois, *blaos-klacka;* en danois, *blis-hone*, *blas-and*, *vard-hone;* en polonais, *lyska*, *dzika* ou *kacza;* dans plusieurs de nos provinces de France, *judelle* ou *joudelle; blérie*, en Picardie.

Poule d'eau. Belon, Hist. nat. des Oiseaux, pag. 281, avec une figure peu exactè; le même, Portraits d'oiseaux, pag. 39, *b*, avec les noms de *poule d'eau*, *foulque*, *foucque*, *foulcre*, *jodelle*, *joudarde*, *belleque*. — « Fulica veterum. » Gesner, Avi., pag. 389. — « Fulica recentiorum. » Idem, ibid., pag. 390. — *Fulica*. Idem, Icon. avi., pag. 91. — Aldro-

(2) Du sous-genre des Foulques ou Morelles, dans le genre Foulque, *Fulica*, selon M. Cuvier.

Le Fulica *Æthiops* de Sparmann est un jeune individu de cette espèce, avant la mue, et le *Fulica leucorix* du même auteur en est une variété accidentelle. DESM. 1829.

se nomme aussi *Morelle*, doit être regardée comme la première famille par où commence la grande et nombreuse tribu des véritables oiseaux d'eau. La foulque, sans avoir les pieds entièrement palmés, ne le cède à aucun des autres oiseaux nageurs, et reste même plus constamment sur l'eau qu'aucun d'eux, si l'on en excepte les plongeons. Il est très-rare de voir la foulque à terre; elle y paraît si dépaysée, que souvent elle se laisse prendre à la main; elle se tient tout le jour sur les étangs qu'elle préfère aux rivières; et ce

---

vande, Avi., tom. III, pag. 91. — Jonston, Avi., pag. 98. — Willughby, Ornithol., pag. 239. — Rai, Synops. avi., pag. 116, n° *a*, 1. — Charleton, Exercit., pag. 107, n° 16. Onomazt., pag. 101, n° 16. — Moehring, Avi., Gen. 78. — Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 263. — Sibbald., Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 20. — Klein, Avi., pag. 150, n° 1. — Acta Upsal., ann. 1750, pag. 22. — *Phalaris*, Gesner, Avi., pag. 130. — Aldrovande, tom. III, pag. 260. — Jonston, pag. 90. — « Fulica, fulix Latinis. » Mus. Worm., pag. 306. — « Fulica, « sive fulix; phalaris Varroni, mergus niger Alberto magno. » Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 280. — « Fulica minor Gesneri, gallina aquatica « et arundinum. » Idem, Auctuar., pag. 379. — « Fulica atra, fronte « incarnata, armillis luteis, pedibus pinnatis, corpore nigricante. » Muller, Zool. Dan., n° 216. — « Fulica fronte calva æquali. » Linnæus, Fauna Suec., n° 130. — « Fulica fronte calva, corpore nigro, digitis lobatis.... « Fulica atra. » Idem, Syst. nat., ed. X, Gen. 82, Sp. 1. — « Fulica nigricans, syncipite glabro. » Barrère, Ornithol., clas. II, Gen. 1, Sp. 1. — « Fulica major pulla, fronte cerâ albâ supernè acuminatâ glabrâ ob- « ductâ, membranâ digitorum latiori, lacerâ. » Browne, nat. hist. of Jamaïc., page 479. — « Fulica cinerea, supernè saturatiùs, infernè dilutiùs; capite « et collo nigricantibus; marginibus alarum candidis: fronte nudâ, coc- « cineâ; cruribus tæniâ flavicante circumdatis; rectricibus saturatè ci- « nereis, versùs apicem cinereo-nigricantibus.... Fulica. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 23.

n'est guère que pour passer d'un étang à un autre, qu'elle prend pied à terre, encore faut-il que la traversée ne soit pas longue, car pour peu qu'il y ait de distance, elle prend son vol, en le portant fort haut; mais ordinairement ses voyages ne se font que de nuit (1).

Les foulques, comme plusieurs autres oiseaux d'eau, voient très-bien dans l'obscurité, et même les plus vieilles ne cherchent leur nourriture que pendant la nuit (2); elles restent retirées dans les joncs pendant la plus grande partie du jour, et lorsqu'on les inquiète dans leur retraite, elles s'y cachent et s'enfoncent même dans la vase plutôt que de s'envoler: il semble qu'il leur en coûte pour se déterminer au mouvement du vol si naturel aux autres oiseaux, car elles ne partent de la terre ou de l'eau qu'avec peine; les plus jeunes foulques, moins solitaires et moins circonspectes sur le danger, paraissent à toutes les heures du jour, et jouent entre elles en s'élevant droit vis-à-vis l'une de l'autre, s'élançant hors de l'eau et retombant par petits bonds; elles se laissent aisément approcher, cependant elles regardent et

(1) « Je n'en ai jamais vu voler pendant le jour que pour éviter le « chasseur; mais j'en ai entendu traverser au-dessus de ma tête à toutes « les heures de la nuit. » Observation de M. Hebert.

(2) Selon M. Salerne, la foulque, au défaut d'autre nourriture (qui pourtant ne doit guère lui manquer), plonge et arrache du fond de l'eau la racine du grand jonc (*scirpus*), qui est blanche et succulente, et la donne à sucer à ses petits. Ornithol. de Salerne, pag. 567.

fixent le chasseur, et plongent si prestement à l'instant qu'elles aperçoivent le feu, que souvent elles échappent au plomb meurtrier; mais dans l'arrière-saison, quand ces oiseaux, après avoir quitté les petits étangs, se sont réunis sur les grands, l'on en fait des chasses dans lesquelles on en tue plusieurs centaines (1): on s'embarque pour cela sur nombre de nacelles qui se rangent en ligne et croisent la largeur de l'étang; cette petite flotte alignée, pousse ainsi devant elle la troupe des foulques, de manière à la conduire et à la renfermer dans quelque anse; pressés alors par la crainte et la nécessité, tous ces oiseaux s'envolent ensemble pour retourner en pleine eau, en passant par-dessus la tête des chasseurs qui font un feu général, et en abattent un grand nombre; on fait ensuite la même manœuvre vers l'autre extrémité de l'étang, où les foulques se sont portées; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ni le bruit et le feu des armes et des chasseurs, ni l'appareil de la petite flotte, ni la mort de leurs compagnons ne puissent engager ces oiseaux à prendre la fuite; ce n'est que la nuit suivante qu'ils quittent des lieux aussi funestes, et encore y trouve-t-on quelques traîneurs le lendemain.

Ces oiseaux paresseux ont à juste titre plusieurs ennemis; le busard mange leurs œufs et

(1) Particulièrement en Lorraine, sur les grands étangs de Tiaucourt et de l'Indre.

enlève leurs petits, et c'est à cette destruction qu'on doit attribuer le peu de population dans cette espèce, qui par elle-même est très-féconde; car la foulque pond dix-huit à vingt œufs, d'un blanc-sale et presque aussi gros que ceux de la poule; et quand la première couvée est perdue, souvent la mère en fait une seconde de dix à douze œufs (1). Elle établit son nid dans des endroits noyés et couverts de roseaux secs; elle en choisit une touffe, sur laquelle elle en entasse d'autres, et ce tas élevé au-dessus de l'eau, est garni dans son creux de petites herbes sèches et de sommités de roseaux, ce qui forme un gros nid assez informe et qui se voit de loin (2); elle couve pendant vingt-deux ou vingt-trois jours, et dès que les petits sont éclos, ils sautent hors du nid et n'y reviennent plus; la mère ne les réchauffe pas sous ses ailes; ils couchent sous les joncs à l'entour d'elle; elle les conduit à l'eau, où dès leur naissance ils nagent et plongent très-bien; ils sont couverts dans ce premier âge d'un duvet noir enfumé, et paraissent très-laids; on ne leur voit que l'indice de la plaque blanche qui doit orner leur front. C'est alors que l'oiseau de

(1) Observation communiquée par M. Baillon.

(2) Il y a peu d'apparence que la foulque, comme le dit M. Salerne, fasse deux nids, l'un pour couver, l'autre pour loger sa couvée éclose; ce qui peut avoir donné lieu à cette idée, c'est que les petits ne reviennent plus en effet au nid une fois qu'ils l'ont quitté, mais se gîtent avec leur mère dans les joncs.

proie leur fait une guerre cruelle, et il enlève souvent la mère et les petits (1). Les vieilles foulques qui ont perdu plusieurs fois leur couvée, instruites par le malheur, viennent établir leur nid le long du rivage, dans les glaïeuls, où il est mieux caché; elles tiennent leurs petits dans ces endroits fourrés et couverts de grandes herbes; ce sont ces couvées qui perpétuent l'espèce, car la dépopulation des autres est si grande, qu'un bon observateur qui a particulièrement étudié les mœurs de ces oiseaux (2), estime qu'il en échappe au plus un dixième à la serre des oiseaux de proie, particulièrement des busards.

Les foulques nichent de bonne heure au printemps, et on leur trouve de petits œufs dans le corps dès la fin de l'hiver (3); elles restent sur nos étangs pendant la plus grande partie de l'année, et dans quelques endroits elles ne les quittent pas même en hiver (4). Cependant en automne elles se réunissent en grande troupe, et toutes partent des petits étangs pour se rassembler sur les grands, souvent elles y restent jusqu'en décembre, et lorsque les frimas, les

(1) Le même M. Salerne prétend qu'elle sait se défendre de l'oiseau de proie, en lui présentant les griffes, qu'elle porte en effet assez aiguës; mais il paraît que cette faible défense n'empêche pas qu'elle ne soit le plus souvent la proie de son ennemi.

(2) M. Baillon.

(3) Belon.

(4) Comme en Basse-Picardie, suivant les observations de M. Baillon.

neiges et surtout la gelée les chassent des cantons élevés et froids, elles viennent alors dans la plaine, où la température est plus douce, et c'est le manque d'eau plus que le froid qui les oblige à changer de lieu. M. Hebert en a vu dans un hiver très-rude sur le lac de Nantua qui ne gèle que tard, il en a vu dans les plaines de la Brie, mais en petit nombre (1), en plein hiver; cependant il y a toute apparence que le gros de l'espèce gagne peu-à-peu les contrées voisines qui sont plus tempérées; car comme le vol de ces oiseaux est pénible et pesant, ils ne doivent pas aller fort loin, et en effet ils reparaissent dès le mois de février.

On trouve la foulque dans toute l'Europe, depuis l'Italie jusqu'en Suède; on la connaît également en Asie (2); on la voit en Groënland, si Égède traduit bien deux noms groënlandais qui, selon la version, désignent la grande et la petite foulque (3). On en distingue en effet deux espèces, ou plutôt deux variétés, deux races qui subsistent sur les mêmes eaux sans se mêler ensemble, et

(1) « Il y a apparence que ce n'est pas le froid qui les chasse, mais le « manque d'eau; j'en ai tué par de fortes gelées, et j'en ai vu pendant le « rigoureux hiver de 1757 sur le lac de Nantua qui gèle très-tard. » Note communiquée par M. Hebert.

(2) Dans la Perse, on voit quantité de morelles. Lettres édifiantes, trentième Recueil, page 317.

(3) « Navia, Groënlandis fulica; naviarlursoak, fulica major, nigris « prædicta alis et tergo. » Egede, Dict. Groënl. Hafniæ.

qui ne diffèrent qu'en ce que l'une est un peu plus grande que l'autre; car ceux qui veulent distinguer la grande foulque ou *Macroule*, de la petite foulque ou *Morelle*, par la couleur de la plaque frontale, ignorent que dans l'une et l'autre cette partie ne devient rouge que dans la saison des amours, et qu'en tout autre temps cette plaque est blanche, et pour tout le reste de la conformation, la macroule et la morelle sont entièrement semblables (1).

Cette membrane épaisse et nue, qui leur couvre le devant de la tête, en forme d'écusson, et qui a fait donner par les anciens à la foulque l'épithète de *Chauve*, paraît être un prolongement de la couche supérieure de la substance du bec, qui est molle et presque charnue près de la racine; ce bec est taillé en cône, aplati par les côtés, et il est d'un blanc-bleuâtre, mais qui devient rougeâtre, lorsque, dans le temps des amours, la plaque frontale prend sa couleur vermeille.

Tout le plumage est garni d'un duvet épais, recouvert d'une plume fine et serrée; il est d'un noir plombé, plein et profond sur la tête et le cou, avec un trait blanc au pli de l'aile. Aucune différence n'indique le sexe; la grandeur de la foulque égale celle de la poule domestique, et sa tête et le corps ont à-peu-près la même forme; ses doigts

(1) M. Klein ne les regarde, et peut-être avec raison, que comme deux variétés de la même espèce. Voyez Ordo avium, page 151, n° 3.

sont à demi palmés, largement frangés des deux côtés d'une membrane découpée en festons, dont les nœuds se rencontrent à chaque articulation des phalanges; ces membranes sont, comme les pieds, de couleur plombée; au-dessus du genou, une petite portion de la jambe nue est cerclée de rouge; les cuisses sont grosses et charnues. Ces oiseaux ont un gésier, deux grands *cœcums*, une ample vésicule de fiel (1). Ils vivent principalement, ainsi que les poules d'eau, d'insectes aquatiques, de petits poissons, de sangsues; néanmoins ils recueillent aussi les graines et avalent de petits cailloux; leur chair est noire, se mange en maigre et sent un peu le marais.

Dans son état de liberté, la foulque a deux cris différents, l'un coupé, l'autre traînant; c'est ce dernier, sans doute, qu'Aratus a voulu désigner en parlant du présage que l'on en tirait (2), comme il paraît que c'est du premier que Pline entend parler, en disant qu'il annonce la tempête (3); mais la captivité lui fait apparemment une impression d'ennui si forte, qu'elle perd la voix ou la volonté de la faire entendre, et l'on croirait qu'elle est absolument muette.

---

(1) Belon.

(2) « Haud modicos tremulo fundens è gutture cantus. » Apud Cicer., lib. I, nat. Deor.

(3) « Et fulicæ matutino clangore tempestatem. » Lib. XVIII, cap. 35.

LA MACROULE (1)

OU

GRANDE FOULQUE.

Fulica atra, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv., Temm. (2).

TOUT ce que nous venons de dire de la foulque où morelle convient à la macroule; leurs habitudes naturelles, ainsi que leur figure, sont les mêmes; seulement celle-ci est un peu plus grande que la première; elle a aussi la plaque chauve du

(1) Autre espèce de poule d'eau, autrement nommée *Macroule* ou *Diable de mer*. Belon, Nat. des Oiseaux, page 182. — « Alia fulicæ species, quam Galli *Macroule*, vel *Diable de mer*, appellant. » Aldrovande, Avi., tome III, pag. 98. — Jonston, Avi., pag. 99. — Rzaczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 380. — « Fulica major Belonii. » Willughby, Ornithol., pag. 239. — Rai, Synops., pag. 117, nº 2. Klein, Avi., pag. 151, nº 2. — « Cotta major, sive calva. » Charleton, Exercit., pag. 107, nº 1. Onomazt., pag. 101, nº 1. — « Fulica crasso corpore « aterrima. » Barrère, Ornithol., clas. 11, Gen. 1, Sp. 2. — « Fulica cinerea, supernè saturatiùs, non nihil ad olivaceum inclinans infernè dilutiùs; capite et collo nigricantibus; marginibus alarum candidis; fronte « nudâ candidâ; cruribus tæniâ rubrâ circumdatis; rectricibus cinereo- « nigricantibus. . . . Fulica major. » Brisson, Ornithol., tome VI, p. 28.

(2) Cet oiseau ne diffère pas spécifiquement du précédent. Desm. 1829.

font plus large. Un de ces oiseaux, pris au mois de mars 1779, aux environs de Montbard, dans des vignes, où un coup de vent l'avait jeté, nous a fourni les observations suivantes, durant un mois que l'on a pu le conserver vivant. Il refusa d'abord toute espèce de nourriture apprêtée, le pain, le fromage, la viande cuite ou crue : il rebuta également les vers de terre et les petites grenouilles mortes ou vivantes, et il fallut l'embêquer de mie de pain trempé; il aimait beaucoup à être dans un baquet plein d'eau, il s'y reposait des heures entières; hors de là il cherchait à se cacher; cependant il n'était point farouche, se laissait prendre, repoussant seulement de quelques coups de bec la main qui voulait le saisir, mais si mollement, soit à cause du peu de dureté de son bec, soit par la faiblesse de ses muscles, qu'à peine faisait-il une légère impression sur la peau; il ne témoignait ni colère, ni impatience; ne cherchait point à fuir, et ne marquait ni surprise, ni crainte. Mais cette tranquillité stupide, sans fierté, sans courage, n'était probablement que la suite de l'étourdissement où se trouvait cet oiseau dépaysé, trop éloigné de son élément et de toutes ses habitudes; il avait l'air d'être sourd et muet; quelque bruit que l'on fît tout près de son oreille, il y paraissait entièrement insensible, et ne tournait pas la tête; et quoiqu'on le poursuivît et l'agaçât souvent, on ne lui a pas entendu jeter le plus petit cri. Nous avons vu la poule d'eau également

muette en captivité. Le malheur de l'esclavage est donc encore plus grand qu'on ne le croit, puisqu'il y a des êtres auxquels il ôte la faculté de s'en plaindre.

LA GRANDE FOULQUE * A CRÊTE.

Fulica cristata, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (1).

DANS cette foulque, la plaque charnue du front est relevée et détachée en deux lambeaux qui forment une véritable crête : de plus, elle est notablement plus grande que la macroule, à laquelle elle ressemble en tout, par la figure et le plumage. Cette espèce nous est venue de Madagascar ; ne serait-elle au fond que la même que celle d'Europe, agrandie et développée par l'influence d'un climat plus actif et plus chaud !

* Voyez les planches enluminées, n° 797.

(1) De la division des Foulques ou Morelles, dans le genre Foulque de M. Cuvier. DESM. 1829.

LES PHALAROPES.[1]

Nous devons à M. Edwards la première connaissance de ce nouveau genre de petits oiseaux qui, avec la taille, et à-peu-près la conformation du cincle ou de la guignette, ont les pieds semblables à ceux de la foulque : caractère que M. Brisson a exprimé par le nom de *Phalarope* (2), tandis que M. Edwards, s'en tenant à la première analogie, ne leur donne que celui de *Tringa*. Ce sont, en effet, de petits bécasseaux, ou petites guignettes, auxquelles la nature a donné des pieds de foulque. Ils paraissent appartenir aux terres ou plutôt aux eaux des régions les plus septentrionales ; tous ceux que M. Edwards a représentés venaient de la baie d'Hudson, et nous en avons reçu un de Sibérie. Cependant, soit qu'ils voyagent ou qu'ils s'égarent, il en paraît quelquefois en Angleterre,

(1) Les Phalaropes forment, pour M. Cuvier, un sous-genre dans son grand genre Bécasse, *Scolopax*. M. Vieillot change leur nom en celui de Crymophile, qu'il adopte comme générique dans sa *Galerie des Oiseaux*, etc. Desm. 1829.

(2) En adoptant celui de *Phalaris* pour le vrai nom grec de la foulque.

puisque M. Edwards fait mention d'un de ces oiseaux, tué en hiver dans le comté d'York; il en décrit quatre différents, qui se réduisent à trois espèces; car il rapporte lui-même le phalarope de sa planche 46, comme femelle ou jeune, à celui de sa planche 143, et cependant M. Brisson en a fait de chacun une espèce séparée. Pour notre phalarope de Sibérie, il est encore le même que le phalarope de la baie d'Hudson, planche 143 d'Edwards, qui fera ici notre première espèce.

LE PHALAROPE CENDRÉ.* (1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Phalaropus hyperboreus et fuscus, Lath., Vieill.; *Tringa hyperborea et fusca*, Linn., Gmel.; *Lobipes hyperborea*, Cuv. (2).

Il a huit pouces de longueur du bec à la queue,

* Voyez les planches enluminées, n° 766, sous le nom de *Phalarope de Sibérie*.

(1) « Coot-footed tringa. » Edwards, Hist. of Birds, pag. et pl. 143 (le mâle). Ibid., pl. 46, la femelle. — « Larus fidipes alter nostras. » D. Johnson. Willughby, Ornithol., pag. 270. — Rai, Synops. avi.,

(2) M. Cuvier remarque que c'est à tort que M. Meyer confond avec cet oiseau les *Tringa lobata* et *fulicaria*, dont il forme son sous-genre Phalarope, tandis qu'il place celui-ci dans un autre sous-genre, sous le nom de *Lobipède à hausse-col*. Desm. 1829.

qui ne dépasse pas les ailes pliées; son bec est grêle, aplati horizontalement, long de treize lignes, légèrement renflé et fléchi vers la pointe; il a ses petits pieds largement frangés, comme la foulque, d'une membrane en festons, dont les coupures ou les nœuds répondent de même aux articulations des doigts; il a le dessus de la tête, du cou et du manteau d'un gris légèrement ondé sur le dos de brun et de noirâtre; il porte un hausse-col blanc, encadré d'une ligne de roux-orangé; au-dessous est un tour de cou gris, et tout le dessous du corps est blanc. Willughby dit tenir du docteur Johnson que cet oiseau a la voix perçante et clameuse de l'hirondelle de mer; mais il a tort de le ranger avec ces hirondelles, surtout après avoir d'abord reconnu qu'il a un rapport aussi évident avec les foulques (1).

---

pag. 132, n° *a*, 7. — « Tringa fusca rostro tenui. » Klein, Avi., pag. 151, n° 3. — « Tringa rostro subulato apice inflexo, pedibus vi« rescentibus lobatis, abdomine albido.... Tringa lobata. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 78, Sp. 5. — « Phalaropus supernè cinereus, « infernè albus; tæniâ per oculos nigricante; fasciâ longitudinali in utro« que colli latere rufâ; colli inferioris parte infimâ cinereâ; uropygio « albo et nigricante transversim striato; tæniâ in alis transversâ candidâ; « rectricibus nigricantibus.... Phalaropus cinereus. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 15 (le mâle). « Phalaropus supernè obscurè fuscus « marginibus pennarum dilutioribus, infernè albus; capite superiore « nigro; collo cinereo; tæniâ in alis transversâ candidâ; rectricibus « obscurè fuscis, fusco dilutiore fimbriatis.... Phalaropus fuscus. » Idem, ibidem, page 18 (la femelle).

(1) Voyez Willughby, page 271.

LE PHALAROPE ROUGE.(1)

SECONDE ESPÈCE.

Tringa lobata et *Tringa fulicaria*, Linn., Gmel.; *Phalaropus rufus*, Bechst., Meyer; *Crymophilus rufus*, Vieill.; *Tringa hyperborea*, var. *Fulicaria*, Gmel. (2).

Ce phalarope a le devant du cou, la poitrine et le ventre d'un rouge de brique; le dessus du dos, de la tête et du cou, avec la gorge, d'un roux-brun tacheté de noirâtre; le bec tout droit, comme celui de la guignette ou du bécasseau; les doigts largement frangés de membranes en festons: il est un peu plus grand que le précédent, et de la grosseur du merle d'eau.

---

(1) « Red coot-footed tringa. » Edwards, Hist., pag. et pl. 142. — « Tringa rostro recto, pedibus lobatis sub fuscis, abdomine ferrugineo... « Fulicaria. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 78, Sp. 6. — « Phala- « ropus supernè rufescens, pennis in medio nigricantibus, infernè ru- « bricæ fabrilis colore tinctus; tæniâ supra oculos dilutè rufescente; « uropygio albo, nigricante maculato, tæniâ in alis transversâ candidâ; « rectricibus in medio nigricantibus, ad margines rufescentibus.... « Phalaropus rufescens. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 20.

(2) M. Cuvier forme de cet oiseau un sous-genre parmi les bécasses, auquel correspond le genre Crymophile de M. Vieillot, et celui-ci ne doit pas être confondu avec le sous-genre Lobipède de M. Cuvier, qui appartient également au genre Bécasse, et a pour type l'espèce précédente. DESM. 1829.

LE PHALAROPE[1]

A FESTONS DENTELÉS.

TROISIÈME ESPÈCE.

Tringa lobata, Linn., Gmel.; *Phalaropus labatus*, Lath., Cuv.; *Crymophilus rufus*, Vieill. (2).

Les festons découpés, lisses dans les deux espèces précédentes, sont dans celle-ci délicatement dentelés par les bords, et ce caractère le distingue suffisamment : il a, comme le premier, le bec aplati horizontalement, un peu renflé vers la pointe, et creusé en dessus de deux canelures ; les yeux sont un peu reculés vers le derrière de la

(1) « Grey coot-footed tringa. » Edwards, Glan., pag. 206, pl. 308. — « Snipe or tringa. » Trans. philos., vol. L, pag. 255 ; par le même M. Edwards. — « Phalaropus supernè cinereo-cærulescens, pennis in « medio nigricantibus, infernè albus ; vertice nigricante ; tæniâ in alis « transversâ candidâ ; rectricibus nigricantibus, dilutè cinereo fim- « briatis.... Phalaropus. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 12.

(2) Cet oiseau est de la même espèce que le précédent, c'est-à-dire le *Crymophile roux* de M. Vieillot ; M. Cuvier le place dans son sous-genre Phalarope, du genre Bécasse. Desm. 1829.

tête, dont le sommet porte une tache noirâtre, le reste en est blanc, ainsi que tout le devant et le dessous du corps; le dessus est d'un gris-ardoisé, avec des teintes de brun et des taches obscures longitudinales : il est de la grosseur de la petite bécassine, dont le traducteur d'Edwards lui donne mal-à-propos le nom.

LE GRÈBE.* (1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Podiceps cristatus, Lath., Cuv.; *Colymbus cristatus* et *Colymbus urinator*, Gmel. (2).

Le Grèbe est bien connu par ces beaux manchons d'un blanc argenté qui ont, avec la moelleuse épaisseur du duvet, le ressort de la plume et le lustre de la soie; son plumage sans apprêt, et en particulier celui de la poitrine est en effet

* Voyez les planches enluminées, n° 941.

(1) En grec, Κολυμβος, du verbe Κολυμβᾶν, qui signifie nager; en latin, *colymbus*; en anglais, *dobchick-diver*, *arsfoot-diver*, *great loon-diver*; en allemand, *deucchel*; à Venise, *fisanelle*.

« Colymbus major. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 251. — Willughby, Ornithol., pag. 256. — Rai, Synops., pag. 125, n° 6. — Klein, Avi., pag. 150, n° 3. — Jonston, Avi., pag. 89. — Charleton, Exercit., pag. 101, n° 7, 1. Onomazt., pag. 96, n° 7, 1. — Moehring. Avi., Gen. 77. — « The greater dobchick. » Edwards, Glan., part. III, pl. 360, petite figure. — « Colymbus supernè obscurè fuscus, infernè albo argenteus; tectricibus alarum superioribus minoribus et majoribus corpori « finitimis, remigibusque a tredecimâ ad vigesimam quartam usque can« didis.... Colymbus, *le Grèbe*. » Brisson, Ornithol., tome VI, p. 34.

(2) Du sous-genre Grèbe, dans le genre Plongeon, Cuv. Le *Podiceps cristatus* est l'individu adulte, et le *Podiceps urinator* le jeune de l'année avant la mue. Desm. 1829.

un beau duvet très-serré, très-ferme, bien peigné, et dont les brins lustrés se couchent et se joignent, de manière à ne former qu'une surface glacée, luisante et aussi impénétrable au froid de l'air qu'à l'humidité de l'eau. Ce vêtement à toute épreuve était nécessaire au grèbe, qui, dans les plus rigoureux hivers, se tient constamment sur les eaux comme nos plongeons, avec lesquels on l'a souvent confondu sous le nom commun de *Colymbus*, qui par son étymologie convient également à des oiseaux habiles à plonger et à nager entre deux eaux; mais ce nom n'exprime pas leurs différences, car les espèces de la famille du grèbe diffèrent essentiellement de celles des plongeons, en ce que ceux-ci ont les pieds pleinement palmés, au lieu que les grèbes ont la membrane des pieds divisée et coupée par lobes à l'entour de chaque doigt, sans compter d'autres différences particulières que nous exposerons dans leurs descriptions comparées. Aussi les naturalistes exacts, en attachant aux plongeons les noms de *Mergus*, *Uria*, *Æthya*, fixent celui de *Colymbus* aux grands et petits grèbes, c'est-à-dire aux grèbes proprement dits, et aux *Castagneux*.

Par sa conformation, le grèbe ne peut être qu'un habitant des eaux; ses jambes placées tout-à-fait en arrière, et presque enfoncées dans le ventre, ne laissent paraître que des pieds en forme de rames, dont la position et le mouvement naturel sont de se jeter en-dehors, et ne peuvent

soutenir à terre le corps de l'oiseau que quand il se tient droit à-plomb. Dans cette position, on conçoit que le battement des ailes ne peut, au lieu de l'élever en l'air, que le renverser en avant, les jambes ne pouvant seconder l'impulsion que le corps reçoit des ailes; ce n'est que par un grand effort qu'il prend son vol à terre; et comme s'il sentait combien il y est étranger, on a remarqué qu'il cherche à l'éviter, et que pour n'y être point poussé, il nage toujours contre le vent (1); et lorsque par malheur la vague le porte sur le rivage, il y reste en se débattant, et faisant des pieds et des ailes des efforts presque toujours inutiles pour s'élever dans l'air ou retourner à l'eau; on le prend donc souvent à la main, malgré les violents coups de bec dont il se défend; mais son agilité dans l'eau est aussi grande que son impuissance sur terre; il nage, plonge, fend l'onde et court à sa surface en effleurant les vagues avec une surprenante rapidité; on prétend même que ses mouvements ne sont jamais plus vifs, plus prompts et plus rapides que lorsqu'il est sous l'eau (2); il y poursuit les poissons jusqu'à une très-grande profondeur (3); les pêcheurs le prennent souvent dans leurs filets; il descend plus bas que les macreuses qui ne se

(1) Oppien, Exeutic., lib. II.
(2) Willughby.
(3) Schwenckfeld.

prennent que sur les bancs de coquillages découverts au reflux, tandis que le grèbe se prend à mer-pleine, souvent à plus de vingt pieds de profondeur.

Les grèbes fréquentent également la mer et les eaux douces, quoique les naturalistes n'aient guère parlé que de ceux que l'on voit sur les lacs, les étangs et les anses des rivières (1). Il y en a plusieurs espèces sur nos mers de Bretagne, de Picardie et dans la Manche (2). Le grèbe du lac de Genève qui se trouve aussi sur celui de Zurich et les autres lacs de la Suisse (3), et quelquefois sur celui de Nantua, et même sur certains étangs de Bourgogne et de Lorraine, est l'espèce la plus connue; il est un peu plus gros que la foulque; sa longueur du bec au croupion est d'un pied cinq pouces, et du bec aux ongles d'un pied neuf à dix pouces; il a tout le dessus du corps d'un brun-foncé, mais lustré, et tout le devant d'un très-beau blanc argenté; comme tous les autres grèbes, il a la tête petite, le bec droit et pointu, aux angles duquel est un petit espace en peau nue et rouge qui s'étend jusqu'à l'œil; les ailes sont courtes et peu proportionnées à la grosseur du corps; aussi l'oiseau s'élève-t-il difficilement,

(1) « In stagnis, piscinis et fluminibus non admodum rapidis. » Idem.

(2) Celles du petit grèbe; du grèbe huppé, suivant M. Baillon. Voyez ci-après l'énumération des espèces.

(3) Gesner.

mais ayant pris le vent, il ne laisse pas de fournir un long vol (1); sa voix est haute et rude (2); la jambe, ou, pour mieux dire, le tarse est élargi et aplati latéralement; les écailles dont il est couvert forment à sa partie postérieure une double dentelure; les ongles sont larges et plats; la queue manque absolument à tous les grèbes; ils ont cependant au croupion les tubercules d'où sortent ordinairement les plumes de la queue; mais ces tubercules sont moindres que dans les autres oiseaux, et il n'en sort qu'un bouquet de petites plumes, et non de véritables pennes.

Ces oiseaux sont communément fort gras, non seulement ils se nourrissent de petits poissons, mais ils mangent de l'algue et d'autres herbes (3), et avalent du limon (4); on trouve aussi assez souvent des plumes blanches dans leur estomac, non qu'ils dévorent des oiseaux, mais apparemment parce qu'ils prennent la plume qui se joue sur l'eau pour un petit poisson. Au reste, il est à croire que les grèbes vomissent, comme le cormoran, les restes de la digestion, du moins trouve-t-on au fond de leur sac des arêtes pelotonnées et sans altération.

Les pêcheurs de Picardie vont sur la côte d'An-

(1) Willughby.

(2) « Altâ voce clamant. » Gesner. « C'est un oiseau de cri moult « étrange. ». Belon.

(3) Willughby.

(4) Schwenckfeld.

gleterre dénicher des grèbes, qui, en effet, ne nichent pas sur celles de France (1); ils trouvent ces oiseaux dans des creux de rochers, où apparemment ils volent, faute d'y pouvoir grimper, et d'où il faut que leurs petits se précipitent dans la mer; mais, sur nos grands étangs, le grèbe construit son nid avec des roseaux et des joncs entrelacés, il est à demi plongé et comme flottant sur l'eau, qui cependant ne peut l'emporter, car il est affermi et arrêté contre les roseaux (2), et non tout-à-fait à flot, comme le dit Linnæus; on y trouve ordinairement deux œufs et rarement plus de trois; on voit, dès le mois de juin, les petits grèbes nouveaux nés nager avec leur mère (3).

Le genre de ces oiseaux est composé de deux familles, qui diffèrent par la grandeur. Nous conserverons aux grands le nom de *Grèbes*, et aux petits celui de *Castagneux;* cette division est naturelle, ancienne, et paraît indiquée dans Athénée par les noms de *Colymbis* et de *Colymbida;* car cet auteur joint constamment à ce dernier l'épithète de *parvus;* cependant il y a dans la famille des grands grèbes des espèces considérablement plus petites les unes que les autres.

---

(1) Observations de M. Baillon.

(2) Observations de M. Lottinger.

(3) Idem.

LE PETIT GRÈBE.*(1)

SECONDE ESPÈCE.

Podiceps obscurus et *P. cornutus*, Lath.; *Colymbus obscurus*, *C. cornutus* et *C. caspicus*, Linn., Gmel. (2).

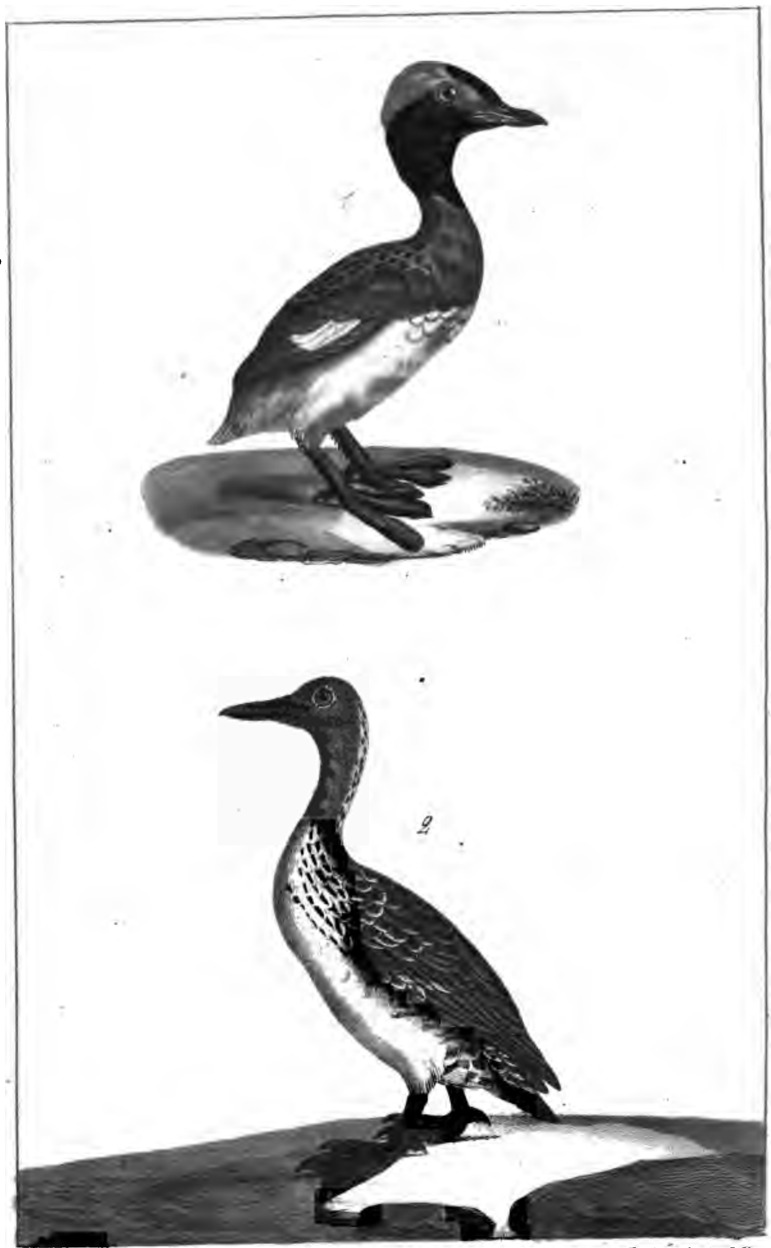
Celui-ci, par exemple, est plus petit que le précédent, et c'est presque la seule différence qui soit entre eux; mais si cette différence est constante, ils ne sont pas de la même espèce, d'autant que le petit grèbe est connu dans la Manche (3), et habite sur la mer, au lieu que le grand grèbe se trouve plus fréquemment dans les eaux douces.

* Voyez les planches enluminées, n° 942.

(1) Foulque noire et blanche. Edwards, pag. et pl. 96. — « Colymbus « supernè fusco-nigricans, infernè albus; capite superiore nigro-virescente; tæniâ utrinque a rostro ad oculum nudâ saturatè rubrâ; maculâ « utrinque rostrum inter et oculum, marginibus alarum remigibusque « intermediis candidis.... Colymbus minor. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 56.

(2) Cet oiseau se rapporte à l'espèce du Grèbe cornu. Il en est le jeune de la première année. Desm. 1829.

(3) Observations de M. Baillon.



P. Oudart del. Lithog. de C. Motte

1 le Grèbe d'Esclavonie. 2 le Plongeon Lumme.

LE GREBE HUPPÉ.* (1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Podiceps cristatus, Lath., Cuv.; *Colymbus cristatus* et *Colymbus urinator*, Linn., Gmel. (2).

Les plumes du sommet de la tête de ce grèbe

---

* Voyez les planches enluminées, n° 944.

(1) Grand plongeon de rivière. Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 178. Idem, Portraits d'oiseaux, pag. 38, *b*, figure passable. — « Colymbus « major cristatus. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 253. — Willughby, Ornithol., pag. 257. — Marsigl. Danub., tom. V, pag. 80, avec une figure assez exacte, si la membrane des doigts était fendue. — « Colymbus « major Belonii. » Jonston, Avi., pag. 89. — « Colymbus cristatus Wil- « lughbei. » Rzaczynski, Auctuar. Hist. nat. Polon., pag. 373. — « Avis « quædam, agri cestrensis incolis Cargoos dicta. » Charleton, Exercit., pag. 107, n° 3. — Klein, Avi., pag. 151. — « Colymbus subtus albus, « supernè fuscus, rostro et pedibus virescentibus. » Barrère, Ornithol., clas. II, Gen. 11, Sp. 1. — « Acitli, mergus Americanus. » Hernandez, Hist. Mexic., pag. 686. — Rai, Synops. avi., pag. 125. — Grand plongeon de mer, Albin; tome II, pag. 49, avec une figure mal coloriée, pl. 75. — *Calabria*. Supplément de l'Encyclopédie. — « Colymbus cris- « tatus supernè obscurè fuscus, infernè albo-argenteus; tæniâ a naribus « ad oculos candicante; gutture fasciculo plumoso longiori utrinque do- « nato; tectricibus alarum superioribus minoribus, et majoribus, corpori « finitimis, remigibusque a decima-quinta ad vigesimam-quartam usque « candidis.... Colymbus cristatus. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 38.

(2) Ce grèbe se rapporte à l'espèce décrite ci-avant, page 262, ou le grèbe huppé; c'en est le jeune âge, par conséquent le *Colymbus urinator* de Gmelin. Desm. 1829.

s'allongent un peu en arrière, et lui forment une espèce de huppe qu'il hausse ou baisse selon qu'il est tranquille ou agité; il est plus grand que le grèbe commun, ayant au moins deux pieds du bec aux ongles; mais il n'en diffère pas par le plumage; tout le devant de son corps est de même, d'un beau blanc argenté, et le dessus d'un brun-noirâtre, avec un peu de blanc dans les ailes, et ces couleurs forment la livrée générale des grèbes.

Il résulte des notices comparées des ornithologistes, que le grèbe huppé se trouve également en mer et sur les lacs, dans la Méditerranée comme sur nos côtes de l'Océan : son espèce même se trouve dans l'Amérique septentrionale, et nous l'avons reconnu dans l'*Acitli* du lac du Mexique de Hernandez.

L'on a observé que les jeunes grèbes de cette espèce, et apparemment il en est de même des autres, n'ont qu'après la mue, leur beau blanc satiné; l'iris de l'œil, qui est toujours fort brillant et rougeâtre, s'enflamme et devient d'un rouge de rubis dans la saison des amours; on assure que cet oiseau détruit beaucoup de jeunes merlans, de frai d'esturgeon, et qu'il ne mange des chevrettes que faute d'autre nourriture (1).

(1) Observations faites dans la Manche par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.

LE PETIT GRÈBE HUPPÉ.[1]

QUATRIÈME ESPÈCE.

Podiceps cornutus, Lath., Temm., Vieill.; *P. obscurus*, Lath.; *Colymbus cornutus* et *C. obscurus*, Linn., Gmel.; *P. capsicus*, Lath. (2).

Ce grèbe n'est pas plus gros qu'une sarcelle, et il diffère du précédent, non seulement par la taille, mais encore en ce que les plumes du sommet de la tête, qui forment la huppe, se séparent en deux petites touffes, et que des taches de brun-marron se mêlent au blanc du devant du cou. Quant à l'identité, soupçonnée par M. Brisson, de cette espèce avec celle du grèbe cendré de Willughby (3), il est très difficile d'en rien décider; ce dernier naturaliste et Rai ne parlant de leur grèbe cendré que sur un simple dessin de M. Browne.

(1) « Colymbus cristatus, supernè obscurè fuscus, inferne albo-argenteus; cristâ duplici; collo inferiore maculis castaneis vario: remigibus a tredecimâ ad vigesimam-tertiam usque candidis.... Colymbus cristatus minor. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 42.

(2) C'est le jeune âge du grèbe cornu. Desm. 1829.

(3) « An colymbus, seu podiceps cinereus. » D. Browne? Willughby, pag. 257; « et colymbus cinereus major. » Raii, Synops., pag. 124, n° *a*, 1. Brisson, ibid.

LE GRÈBE CORNU.* (1)

CINQUIÈME ESPÈCE.

Podiceps cristatus, Lath., Cuv., Vieill., Temm.; *Colymbus cristatus* et *C. urinator*, Linn., Gmel. (2).

Ce grèbe porte une huppe noire, partagée en

* Voyez les planches enluminées, n° 400.

(1) « Aliud mergi genus quod in lacu tigurino invenitur. » Gesner, Avi., pag. 138, avec une figure peu exacte. — « Colymbus major, pygoscelis; uria vel urinatrix major. » Idem, Icon. avi., pag. 88. — « Colymbus alius major, cristatus et cornutus. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 253. — Willughby, Ornithol., pag. 257. — Rai, Synops. avi., pag. 124, n° *a*, 2. — Klein, Avi., pag. 149, n° 1. — Rzaczynski, Auctuar. Hist. nat. Polon., pag. 373. — « Mergus major Schwenckfeldii. » Idem, ibid., pag. 393. — « Mergus major. » Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 298. — « Mergus cirrhatus, seu cristatus. » Charleton, Exercit., pag. 101, n° 5. Onomazt., pag. 95, n° 5. — « Colymbus cristatus, seu « auritus. » Mus. Worm., pág. 304. — « Admirandæ avis cucullatæ aquaticæ species. » Mus. Besler., pag. 32, n° 4, avec une figure assez exacte, tab. 8, n° 4. — « Ardea exotica aurita. » Petiver, Gazoph., avec une mauvaise figure, tab. 43, fig. 12. — « Acitli, seu aqueus lepus. » Fernandez, Hist. avi. nov. Hisp., pag. 41, cap. 130. — « Lepus aqueus. » Nieremberg, pag. 209. — « Colymbus pedibus lobato-fissis, capite rufo, « collari nigro, remigibus secundariis albis.... Colymbus cristatus. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 68, Sp. 2. — « Colymbus pedibus

(2) Le grèbe cornu de Buffon est l'individu adulte auquel se rapporte le grèbe proprement dit. Voyez ci-avant, page 256, le grèbe huppé, page 263. Desm. 1829.



1. Le Grèbe cornu, 2. Le Castagneux.

arrière et divisée comme en deux cornes; il a de plus une sorte de crinière ou de chevelure enflée, rousse à la racine, noire à la pointe, coupée en rond autour du cou, ce qui lui donne une physionomie tout étrange, et l'a fait regarder comme une espèce de monstre (1); il est un peu plus grand que le grèbe commun; son plumage est le même, à l'exception de la crinière et des flancs qui sont roux.

L'espèce de ce grèbe cornu paraît être fort répandue; on la connaît en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Pologne, en Hollande, en Angleterre (2). Comme cet oiseau est d'une figure fort singulière, il a été partout remarqué; Fernandez qui l'a fort bien décrit au Mexique, ajoute qu'il y est surnommé *Lièvre-d'eau* (3), sans en dire la raison.

« lobato-divisis; capite nigro. » Idem, Fauna Suecica, n° 122. — « Colymbus cristatus pedibus lobatis, capite rufo, collari nigro. Danis « Topped havskier, toppet dykker. Island. seffond. » Muller. Zoolog. Dan., n° 157. — Plongeon huppé. Albin, tome I, page 71, avec une mauvaise figure, pl. 81. — « Colymbus cristatus, supernè obscurè fus« cus, infernè albo-argenteus; capite superiore nigricante; capite ad la« tera, guttureque dilutè fulvis; collo supremo rufo, in medio longis « pennis nigris circumdata; tectricibus alarum superioribus minoribus et « majoribus corpori finitimis, remigibusque a decimâ-quintâ ad vigesi« mam-quintam usque candidis.... Colymbus cornutus. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 45.

(1) Voyez Mus. Besler, et la figure que donne Aldrovande à la suite des paons de mer, et dont nous avons déja parlé.

(2) Voyez les auteurs cités dans la nomenclature.

(3) « Aqueus lepus. » Fernandez, cap. cxxx.

LE PETIT GRÈBE CORNU.* (1)

SIXIÈME ESPÈCE.

Podiceps cornutus, Lath., Temm.; *P. obscurus*, Lath.; *Colymbus cornutus* et *C. obscurus*, Linn., Gmel. (2).

Il y a la même différence pour la taille entre les

* Voyez les planches enluminées, n° 404, fig. 2, sous le nom de *Grèbe d'Esclavonie.*

(1) « Colymbus minor, colymbis, uria, vel urinatrix minor. Pygoscelis « minor. Mergulus. » Gesner, Icon. avi., pag. 89. — « Colymbus minor. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 256. — Jonston, Avi., pag. 89. — Klein, Avi., pag. 150, n° 4. — Charleton, Exercit., pag. 102, n° 7, 2. Onomazt., pag. 96, n° 7, 2. — « Colymbus seu podicpes minor. » Willughby, Ornithol., pag. 258. — Rai, Synops. avi., pag. 125, n° *a*, 3; et 190, n° 14. — Sibbald., Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 20. — Marsigl., Dan., tom. V, pag. 82, avec une figure peu exacte, tab. 39. — Sloane, Jamaïc., pag. 322, n° 4. — « Colymbus minor pullus. » Browne. Nat. hist. of Jamaïc., pag. 480. — *Mergulus*. Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 299. — « Colymbus pedibus lobatis, capite nigro, au- « ribus cristato ferrugineis.... Colymbus auritus. » Syst. nat., ed. X, Gen. 68, Sp. 3. — « Colymbus pedibus lobato-divisis; capite rufo: « ostrobothnis fiorna. » Idem, Fauna Suecica, n° 123. — « Colymbus « auritus, pedibus lobatis, capite nigro, auribus cristatis ferrugineis. Dan. « Soëhône; norv. soë-orre; Island., flave-flit. » Muller. Zool. Dan., n° 158. — « Eared or horned dobchick. » Edwards, Hist., pag. et

(2) Le petit grèbe cornu est un individu adulte du grèbe cornu de Buffon, auquel se rapportent aussi le petit grèbe, page 262, et le petit grèbe huppé, page 265, du même auteur. Desm. 1829.

deux grèbes cornus, qu'entre les deux grèbes huppés; le petit grèbe cornu a les deux pinceaux de plumes qui, partant de derrière les yeux, lui forment ses cornes d'un roux-orangé; c'est aussi la couleur du devant du cou et des flancs; il a le haut du cou et la gorge garnis de plumes renflées, mais non tranchées, ni coupées en crinière; ces plumes sont d'un brun teint de verdâtre, ainsi que le dessus de la tête; le manteau est brun, et le plastron est d'un blanc argenté, comme dans les autres grèbes. C'est de celui-ci en particulier que Linnæus dit que le nid est flottant sur l'eau dans les anses; il ajoute que ce grèbe pond quatre ou cinq œufs, et que sa femelle est toute grise (1).

Il est connu dans la plupart des contrées de l'Europe, soit maritimes, soit méditerranées (2). M. Edwards l'a reçu de la baie d'Hudson (3); ainsi,

---

pl. 145. — Petit plongeon de mer. Albin, tome II, page 56, avec une mauvaise figure, pl. 76. — « Colymbus supernè obscurè fuscus, infernè « albo-argenteus; capite et collo supremo nigro-virescentibus; collo in- « feriore castaneo; fasciculo plumoso aurantio-rufescente pone utrumque « oculum; tæniâ utrinque a rostro ad oculum nudâ coccineâ; remigibus « a duodecimâ ad vigesimam-sextam candidis.... Colymbus cornutus « minor. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 50.

(1) Fauna Suecica, n° 123.

(2) Voyez les citations de la nomenclature.

(3) Edwards, pl. 145. *Nota*. Nous n'hésiterons pas de rapporter ici, malgré quelques différences de grandeur, l'*eared dobchick* du même M. Edwards, pl. 96, dont M. Brisson a fait son grèbe à oreilles (tom. VI, pag. 54), au petit grèbe cornu : la comparaison des figures d'Edwards suffit pour reconnaître le plus grand rapport entre ces oiseaux, et les deux huppes de plumes qui leur partant des yeux se portent en arrière, peuvent, avec autant ou aussi peu de raison, s'appeler des oreilles que des cornes.

il se trouve encore dans l'Amérique septentrionale; mais cette raison ne paraît pas suffisante pour lui rapporter, avec M. Brisson, l'*Yacapitzahoac* de Fernandez (1), qui, à la vérité, paraît bien être un grèbe, mais que rien ne caractérise assez pour assurer qu'il est particulièrement de cette espèce; et quant au *Trapazorola* de Gesner, que M. Brisson y rapporte également, il y a beaucoup plus d'apparence que c'est le castagneux, ou tout au moins il est certain que ce n'est pas un grèbe cornu, puisque Gesner dit formellement qu'il n'a nulle espèce de crête (2).

---

(1) Cap. LXVIII, pag. 29.

(2) « Colymbo longe minor est, insuper nullam cristam jubamve habet trapazorola. »

LE GRÈBE DUC-LAART.[1]

SEPTIÈME ESPÈCE.

Podiceps thomensis, Lath.; *Colymbus thomensis*, Lin., Gm. (2).

Nous conserverons à ce grèbe le nom que lui donnent les habitants de l'île Saint-Thomas, où il a été observé et décrit par le P. Feuillée. Ce qui le distingue le plus, est une tache noire qui se trouve au milieu du beau blanc du plastron, et la couleur des ailes qui est d'un roux-pâle; sa grosseur, dit le P. Feuillée, est celle d'*une jeune poule;* il observe aussi que la pointe du bec est légèrement courbée, caractère qui se marque également dans l'espèce suivante.

(1) Espèce de plongeon ou *mergus major leucophæus*. Feuillée, Journal d'observations, page 391 (édit. 1725).—« Colymbus supernè obscurè « fuscus, infernè albus, maculis griseis variegatus; macula utrinque ros- « trum inter et oculum candidâ; maculâ in medio pectore nigrâ; remigibus « pallidè rufis.... Colymbus insulæ Sancti-Thomæ. » Brisson, Ornithol. tome VI, page 58.

(2) M. Cuvier ne cite pas cette espèce. Desm. 1829.

LE GRÈBE DE LA LOUISIANE.*

HUITIÈME ESPÈCE.

Podiceps ludovicianus, Lath.; *Colymbus ludovicianus*, Linn., Gmel. (1).

OUTRE le caractère de la pointe du bec, légèrement courbée, ce grèbe diffère de la plupart des autres, en ce que son plastron n'est pas pleinement blanc, mais fort chargé aux flancs de brun et de noirâtre, avec le devant du cou de cette dernière teinte; il est aussi moins grand que le grèbe commun.

---

* Voyez les planches enluminées, n° 943.

(1) Cité par M. Cuvier à la suite des espèces d'Europe qui composent le sous-genre Grèbe dans le genre Plongeon. DESM. 1829.

LE GRÈBE A JOUES GRISES,*

OU

LE JOUGRIS.

NEUVIÈME ESPÈCE.

Podiceps rubricollis, Lath.; *P. subcristatus*, Jacq.; *Colymbus rubricollis* et *subcristatus*, Linn., Gm.; *C. parotis*, Sparm. (1).

Pour dénommer particulièrement des espèces qui sont en grand nombre, et dont les différences sont souvent peu sensibles, il faut quelquefois se contenter de petits caractères, qu'autrement on ne penserait pas à relever; telle est la nécessité qui a fait donner à ce grèbe le nom de *Jougris*, parce qu'en effet il a les joues et la mentonnière grises; le devant de son cou est roux, et son manteau d'un brun-noir: il est à-peu-près de la grandeur du grèbe cornu.

* Voyez les planches enluminées, n° 931.

(1) C'est la troisième espèce citée, par M. Cuvier, parmi les grèbes d'Europe. Desm. 1829.

LE GRAND GRÈBE.*

DIXIÈME ESPÈCE.

Podiceps cayennensis, Lath.; *Colymbus cayennensis*, Linn., Gmel. (1).

C'EST moins par les dimensions de son corps que par la longueur de son cou, que ce grèbe est le plus grand des oiseaux de ce genre; cette longueur du cou fait qu'il a la tête de trois ou quatre pouces plus élevée que celle du grèbe commun, quoiqu'il ne soit ni plus gros, ni plus grand; il a le manteau brun; le devant du corps d'un roux-brun, couleur qui s'étend sur les flancs, et qui ombrage le blanc du plastron, lequel n'est guère net qu'au milieu de l'estomac: il se trouve à Cayenne.

Par l'énumération que nous venons de faire, on voit que les espèces de la famille du grèbe sont répandues dans les deux continents; elles semblent aussi s'être portées d'un pôle à l'autre. Le *Kaar-*

* Voyez les planches enluminées, n° 404, fig. 1, sous le nom de *Grèbe de Cayenne.*

(1) M. Cuvier ne mentionne pas cette espèce. DESM. 1829.

saak (1) et l'*Esarokitsok* (2) des Groënlandais sont, à ce qu'il paraît, des grèbes; et du côté du pôle austral, M. de Bougainville a trouvé aux îles Malouines deux oiseaux qui nous paraissent être des grèbes plutôt que des plongeons (3).

---

(1) « L'oiseau que les Groënlandois appellent *Kaarsaak*, en pensant « exprimer son cri par ce nom, est une sorte de colymbus; selon eux il « présage la pluie ou le beau temps, suivant que le ton de sa voix est « rauque et rapide, ou doux et prolongé; ils l'appellent aussi l'*Oiseau « d'été*, n'attendant la belle saison que lorsqu'ils ont vu cet oiseau. La « femelle va pondre auprès des étangs d'eau douce, et on prétend qu'elle « chérit sa couvée au point de rester dessus quand même la place est « inondée. » Histoire générale des Voyages, tome XIX, page 45. Le canard de Groënland, *à bec pointu*, avec une *touffe sur la tête*, dont parle Crantz, paraît aussi être un grèbe. Voyez ibid. pag. 43.

(2) « Esarokitsok Groënlandis, colymbus major, plumis candidis et « nigris; minoribus præditus alis. » Egède, Dict. Groënland.

(3) « Il y a (aux îles Malouines) deux espèces de plongeons de la « petite taille, l'un a le dos de couleur cendrée et le ventre blanc; les « plumes du ventre sont si soyeuses, si brillantes et d'un tissu si serré, « que nous les prîmes pour le grèbe, dont on fait des manchons précieux; « cette espèce est rare. L'autre, plus commune, est toute brune, ayant « le ventre un peu plus clair que le dos; les yeux de ces animaux sont « semblables à des rubis; leur vivacité surprenante augmente encore par « l'opposition du cercle de plumes blanches qui les entoure, et qui leur « fait donner le nom de *Plongeon à lunettes*. Ils font deux petits, sans « doute trop délicats pour souffrir la fraîcheur de l'eau lorsqu'ils n'ont « encore que le duvet; car alors la mère les voiture sur son dos. Ces « deux espèces n'ont point les pieds palmés à la façon des autres oiseaux « d'eau; leurs doigts séparés sont garnis de chaque côté d'une membrane « très-forte; en cet état chaque doigt ressemble à une feuille arrondie du « côté de l'ongle, d'autant plus qu'il part du doigt des lignes qui vont « se terminer à la circonférence des membranes, et que le tout est d'un « vert de feuilles, sans avoir beaucoup d'épaisseur. » Voyage autour du monde, par M. de Bougainville, tome I, in-8°, pages 117 et 118.

LE CASTAGNEUX.*(1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Podiceps minor, Lath.; *Colymbus minor* et *C. hebridicus*, Linn., Gmel. (2).

Nous avons dit que le castagneux est un grèbe beaucoup moins grand que tous les autres; on peut même ajouter qu'à l'exception du petit pe-

* Voyez les planches enluminées, n° 905.

(1) Petit plongeon nommé *Castagneux* ou *Zoucet*. Belon, Nat. des Oiseaux, page 177, avec une assez bonne figure; la même, Portraits d'oiseaux, pag. 38, *a*. — « Mergus parvus fluviatilis. » Gesner, Avi., pag. 141. — « Colymbus et colymbis, vel urinatrix. » Idem, ibid., pag. 128. — « Mergus minimus fluviatilis Belonii. » Aldrovande, tom. III, pag. 257. — « Colymbus tertius. » Jonston, Avi., pag. 89. — « Colymbus « cinereus, rostro et pedibus nigris. » Catal. Cabusset. Barrère, Ornith., clas. II, Gen. 2, Sp. 2. — « Colymbus supernè fuscus, ad fulvum ver- « gens, infernè albo argenteus; collo inferiore griseo-fulvo; imo ventre « griseo, uropygio infimo albo; remigibus a decimâ-sextâ, ad vigesimam- « primam usque candidis, griseo fusco maculatis... Colymbus fluviatilis. » Le grèbe de rivière *ou* le castagneux. Brisson, Ornithol., tome VI, page 59.

(2) M. Cuvier cite, d'après Meyer, cet oiseau comme formant la quatrième espèce d'Europe du sous-genre Grèbe dans le genre Plongeon.

Desm. 1829.

trel, c'est le plus petit de tous les oiseaux navigateurs; il ressemble aussi au petrel par le duvet dont il est couvert, au lieu de plumes; mais du reste il a le bec, les pieds et tout le corps entièrement conformés comme les grèbes : il porte à-peu-près les mêmes couleurs, mais comme il a du brun-châtain ou couleur de marron sur le dos, on lui a donné le nom de *Castagneux*. Dans quelques individus le devant du corps est gris, et non pas d'un blanc lustré (1); d'autres sont plus noirâtres que bruns sur le dos, et cette variété dans les couleurs a été désignée par Aldrovande (2). Le castagneux n'a, pas plus que le grèbe, la faculté de se tenir et de marcher sur la terre; ses jambes traînantes et jetées en arrière ne peuvent s'y soutenir (3), et ne lui servent qu'à nager; il a peine à prendre son vol, mais une fois élevé, il ne laisse pas d'aller loin (4): on le voit sur les rivières tout l'hiver, temps auquel il est fort gras; mais quoiqu'on l'ait nommé *Grèbe de rivière*, on en voit aussi sur la mer, où il mange des chevrettes, des éperlans (5), de même qu'il se nourrit de petites écrevisses et de menus poissons dans les eaux

(1) Belon.

(2) « Colymbi minoris aliud genus. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 257. — « Colymbus fluviatilis nigricans. » Brisson, tome VI, p. 62.

(3) « Ses jambes lui traînent par-derrière, tellement qu'on le jugeroit « quasi tout esréné. » Belon.

(4) Idem.

(5) Idem.

douces. Nous lui avons trouvé dans l'estomac des grains de sable; il a ce viscère musculeux et revêtu intérieurement d'une membrane glanduleuse, épaisse et peu adhérente; les intestins, comme l'observe Belon, sont très-grêles; les deux jambes sont attachées au derrière du corps par une membrane qui déborde quand les jambes s'étendent, et qui est attachée fort près de l'articulation du tarse; au-dessus du croupion sont, en place de queue, deux petits pinceaux de duvet, qui sortent chacun d'un tubercule : on remarque encore que les membranes des doigts sont encadrées d'une bordure dentelée de petites écailles symétriquement rangées

Au reste, nous croyons que le *Tropazorola* de Gesner est notre castagneux; ce naturaliste dit que c'est le premier oiseau qui reparaisse, après l'hiver, sur les lacs de Suisse.

LE CASTAGNEUX DES PHILIPPINES.*

SECONDE ESPÈCE.

Colymbus minor, var. β, Linn., Gmel. (1).

Quoique ce castagneux soit un peu plus grand que celui d'Europe, et qu'il en diffère par deux grands traits de couleur rousse qui lui teignent les joues et les côtés du cou, ainsi que par une teinte de pourpre, jetée sur son manteau, ce n'est peut-être que le même oiseau modifié par le climat. Nous pourrions prononcer plus affirmativement, si les limites qui séparent les espèces, ou la chaîne qui les unit, nous étaient mieux connues; mais qui peut avoir suivi la grande filiation de toutes les généalogies dans la nature? il faudrait être né avec elle, et avoir, pour ainsi dire, des observations contemporaines. C'est beaucoup, dans le court espace qu'il nous est permis de saisir, d'observer ses passages, d'indiquer ses nuances et de soupçonner les transformations infinies qu'elle a pu subir ou faire, depuis les temps immenses qu'elle a travaillé ses ouvrages.

* Voyez les planches enluminées, n° 945.

(1) Cet oiseau n'est point mentionné par M. Cuvier. Desm. 1829.

LE CASTAGNEUX A BEC CERCLÉ.[1]

TROISIÈME ESPÈCE.

Colymbus Podiceps, Linn., Gmel.; *Podiceps carolinensis*, Lath., Cuv., Vieill. (2).

Un petit ruban noir qui environne le milieu du bec, en forme de cercle, est le caractère par lequel nous avons cru devoir distinguer ce castagneux; il a de plus une tache noire remarquable à la base de la mandibule inférieure du bec; son plumage est tout brun, foncé sur la tête et le cou, clair et verdâtre sur la poitrine; on le trouve sur les étangs d'eau douce, dans les parties inhabitées de la Caroline.

(1) « Pied-bill dobchick. » Catesby, tom. I, pag. 91. — « Colymbus « fuscus. » Klein, Avi., pag. 150, n° 5. — « Colymbus pedibus lobatis, « corpore fusco, rostro fasciâ sesqui alterâ.... Podiceps. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 68, Sp. 4. — « Colymbus fuscus, supernè sa- « turatiùs infernè dilutiùs; pectore ad olivaceum vergente; gutture nigro; « imo ventre sordidè albo; remigibus fuscis.... Colymbus fluviatilis « Carolinensis. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 63.

(2) M. Vieillot regarde, avec Mauduit, le *Podiceps ludovicianus* de Lath., comme n'étant qu'un jeune individu ou une femelle de cette espèce. M. Cuvier, en citant la planche enluminée 943 de Buffon, semble admettre le même rapprochement. Desm. 1829.

LE CASTAGNEUX [1]

DE SAINT-DOMINGUE.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Colymbus dominicus, Linn., Gmel.; *Podiceps dominicus*, Lath., Vieill. (2).

On voit que la famille des castagneux ou petits grèbes, n'est pas moins répandue que celle des grands: celui-ci, qui se trouve à Saint-Domingue, est encore plus petit que le castagneux d'Europe: sa longueur du bec au croupion n'est guère que de sept pouces et demi; il est noirâtre sur le corps, et gris-blanc argenté, tacheté de brun en dessous.

(1) « Colymbus supernè nigricans, infernè cinereo-albo-argenteus, « maculis fuscis aspersus; collo inferiore griseo-fusco-nigricante; remi- « gibus ab octavâ ad undecimam usque cinereo-albis.... Colymbus flu- « viatilis Dominicensis. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 64.

(2) M. Cuvier ne cite pas cette espèce. Desm. 1829.

LE GRÈBE-FOULQUE.*

CINQUIÈME ESPÈCE.

Plotus surinamensis, Lath.; *Heliornis surinamensis*, Vieill.; *Podoa surinamensis*, Illig. (1).

La nature trace des traits d'union presque partout où nous voudrions marquer des intervalles et faire des coupures; sans quitter brusquement une forme pour passer à une autre, elle emprunte de toutes deux, et compose un être mi-parti, qui réunit les deux extrêmes, et remplit jusqu'au moindre vide de l'ensemble d'un tout, où rien n'est isolé. Tels sont les traits de l'oiseau grèbe-foulque, jusqu'à ce jour inconnu, et qui nous a été envoyé de l'Amérique méridionale : nous lui avons donné ce nom, parce qu'il porte les deux caractères du grèbe et de la foulque; il a comme elle une queue assez large et d'assez longues ailes; tout son manteau est d'un brun-olivâtre; et tout

* Voyez les planches enluminées, n° 893.

(1) M. Cuvier place cet oiseau dans son sous-genre Grébifoulque, du genre Plongeon. Ce sous-genre correspond au genre *Heliornis* de Bonnaterre, et au genre *Podoa* d'Illiger. Desm. 1829.

le devant du corps est d'un très-beau blanc; les doigts et les membranes, dont ils sont garnis, sont barrés transversalement de raies noires et blanches ou jaunâtres, ce qui fait un effet agréable. Au reste, ce grèbe-foulque, qui se trouve à Cayenne, est aussi petit que notre castagneux.

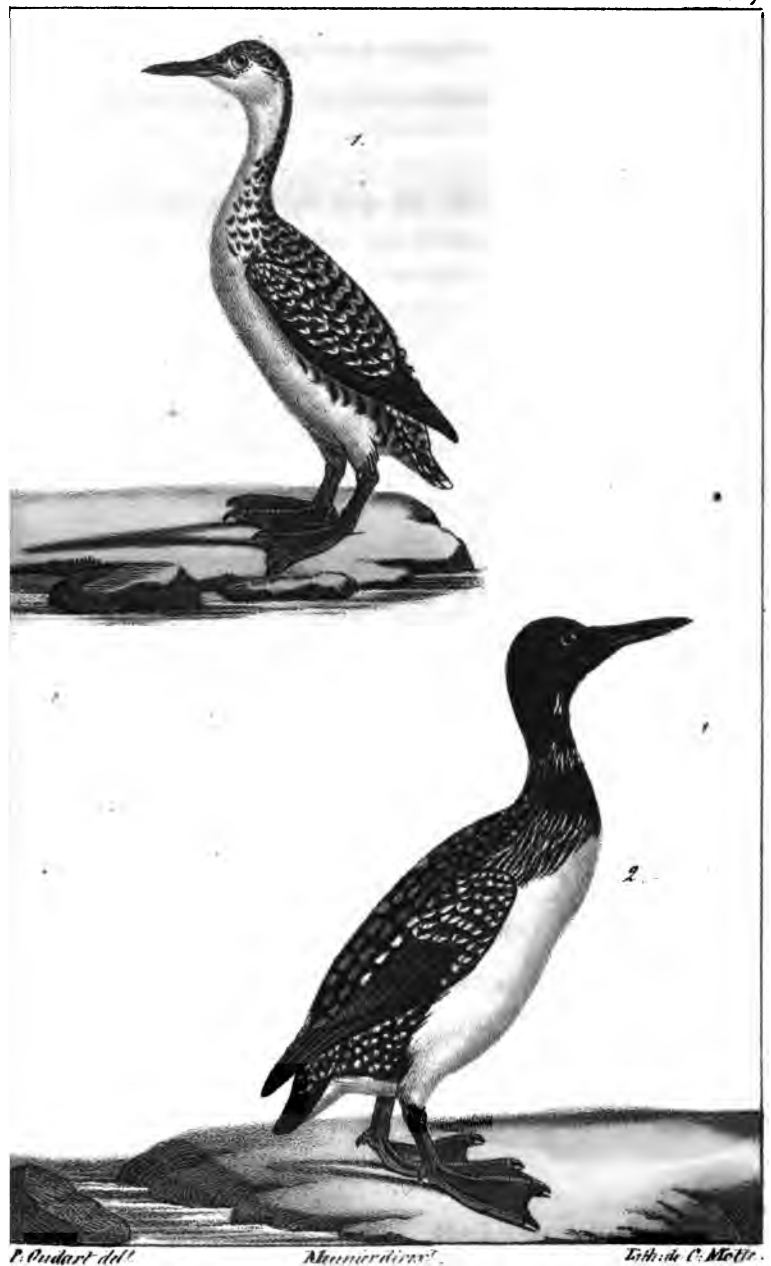
LES PLONGEONS.[1-2]

Quoique beaucoup d'oiseaux aquatiques aient l'habitude de plonger, même jusqu'au fond de l'eau, en poursuivant leur proie, on a donné de préférence le nom de plongeon à une petite famille particulière de ces oiseaux plongeurs, qui diffèrent des autres en ce qu'ils ont le bec droit et pointu, et les trois doigts antérieurs joints ensemble par une membrane entière, qui jette un rebord le long du doigt intérieur, duquel néanmoins le postérieur est séparé. Les plongeons ont de plus les ongles petits et pointus (3), la queue très-courte et presque nulle, les pieds très-plats et

(1) Le plongeon, en général, se nomme en grec Αἴθυα; en latin, *mergus;* en hébreu et en persan, *kaath;* en arabe, *semag;* en italien, *mergo, mergone;* en anglais, *diver, douker;* en allemand, *ducher, duchent, taucher;* en groënlandais, *naviarsoak* (Égède).

(2) Les oiseaux décrits sous ce nom appartiennent au genre Plongeon de M. Cuvier, et forment son sous-genre des Plongeons proprement dits. DESM. 1829.

(3) C'est du grèbe et non pas du plongeon qu'il faut entendre ce que Schwenckfeld dit, que seul entre les oiseaux, il a les ongles aplatis; « mergo unico inter aves lati sunt ungues. » Theriotroph. Siles. p. 29.



P. Oudart del.t Meunier direx.t Lith. de C. Motte.

1. Le Plongeon, 2. L'Imbrim ou g.d Plongeon de la mer du Nord.

placés tout-à-fait à l'arrière du corps; enfin, la jambe cachée dans l'abdomen, disposition très-propre à l'action de nager, mais très-contraire à celle de marcher : en effet, les plongeons, comme les grèbes, sont obligés, sur terre, à se tenir debout dans une situation droite et presque perpendiculaire, sans pouvoir maintenir l'équilibre dans leurs mouvements, au lieu qu'ils se meuvent dans l'eau d'une manière si preste et si prompte, qu'ils évitent la balle, en plongeant à l'éclair du feu, au même instant que le coup part (1); aussi les bons chasseurs, pour tirer ces oiseaux, adaptent à leur fusil un morceau de carton qui, en laissant la mire libre, dérobe l'éclair de l'amorce à l'œil de l'oiseau.

Nous connaissons cinq espèces dans le genre du plongeon, dont deux, l'une assez grande et l'autre plus petite, se trouvent également sur les eaux douces, dans l'intérieur des terres et sur les eaux salées, près des côtes de la mer; les trois autres espèces paraissent attachées uniquement aux côtes maritimes, et spécialement aux mers du Nord : Nous allons donner la description de chacune en particulier.

---

(1) « Les plongeons de la Louisiane sont les mêmes que les nôtres, et « lorsqu'ils voient le feu du bassinet, ils plongent si promptement que « le plomb ne peut les toucher, ce qui les a fait nommer *Mangeurs de « plomb.* » Le Page du Pratz, Hist. de la Louisiane, tome II, page 115.

LE GRAND PLONGEON.* (1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Colymbus glacialis et *Colymbus Immer*, Linn., Gmel., Vieill., Temm. (2).

Ce plongeon est presque de la grandeur et de la taille de l'oie. Il est connu sur les lacs de Suisse,

* Voyez les planches enluminées, n° 914.

(1) « Avis colymbis congener, quæ in acronio lacu fluder dicitur. » Gesner, Avi. pag. 140. — « Avis fluder, seu colymbus maximus. » Aldrovande, Avi. tom. III, pag. 253. — « Colymbus maximus Gesneri. » Willughby, Ornithol. pag. 260. — Rai, Synops. avi. pag. 126, n° 8. — « Colymbus maximus. » Jonston, Avi. pag. 89. — Klein, Avi. pag. 150, n° 6. — « Mergus supernè saturatè fuscus, marginibus pennarum cinereis, « infernè albus : capite et collo superioribus fuscis; capite ad latera « minutis maculis candidis vario; torque fusco-nigricante; rectricibus « saturatè fuscis, albo in apice marginatis.... Mergus major. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 105.

(2) Voici la synonymie de cette espèce telle que la donne M. Temminck et que l'adopte M. Cuvier dans la seconde édition du Règne animal.

Les *vieux individus* se rapportent au *Colymbus glacialis* de Gmelin et de Latham, à l'Imbrim ou grand plongeon de la mer du Nord de Buffon décrit ci-après, page 294, et à la planche enluminée, n° 952.

Les *jeunes de l'année* sont : le *Colymbus Immer*, Gmel. et Lath. (celui de cet article) ou le grand plongeon de Buffon, la planche enluminée 914, selon M. Temminck se rapporte au plongeon lumme ou à ventre noir. Desm. 1829.

et le nom de *Fluder* qu'on lui donne sur celui de Constance, marque, selon Gesner, sa pesanteur à terre et l'impuissance de marcher, malgré l'effort qu'il fait des ailes et des pieds à-la-fois; il ne prend son essor que sur l'eau; mais dans cet élément ses mouvements sont aussi faciles et aussi légers que vifs et rapides: il plonge à de très-grandes profondeurs, et nage entre deux eaux à cent pas de distance, sans reparaître pour respirer; une portion d'air, renfermée dans la trachée artère dilatée, fournit pendant ce temps à la respiration de cet amphibie ailé, qui semble moins appartenir à l'élément de l'air qu'à celui des eaux; il en est de même des autres plongeons et des grèbes; ils parcourent librement et en tout sens les espaces dans l'eau; ils y trouvent leur subsistance, leur abri, leur asyle, car si l'oiseau de proie paraît en l'air, ou qu'un chasseur se montre sur le rivage, ce n'est point au vol que le plongeon confie sa fuite et son salut; il plonge, et caché sous l'eau, se dérobe à l'œil de tous ses ennemis; mais l'homme plus puissant encore par l'adresse que par la force, sait lui faire rencontrer des embûches jusqu'au fond de son asyle; un filet, une ligne dormante, amorcée d'un petit poisson, sont les piéges auxquels l'oiseau se prend en avalant sa proie; il meurt ainsi en voulant se nourrir, et dans l'élément même sur lequel il est né, car on trouve son nid posé sur l'eau, au milieu des grands joncs, dont le pied est baigné.

Aristote observe, avec raison, que les plongeons commencent leur nichée dans le premier printemps, et que les mouettes ne nichent qu'à la fin de cette saison ou au commencement de l'été (1); mais c'est improprement que Pline, qui souvent ne fait que copier ce premier naturaliste, le contredit ici, en employant le nom de *Mergus*, pour désigner un oiseau d'eau qui niche sur les arbres (2); cette habitude qui appartient au cormoran et à quelques autres oiseaux d'eau, n'est nullement celle du plongeon, puisqu'il niche au bas des joncs.

Quelques observateurs ont écrit que ce grand plongeon était fort silencieux; cependant Gesner lui attribue un cri particulier et fort éclatant (3), mais apparemment on ne l'entend que rarement.

Au reste, Willughby semble reconnaître dans cette espèce une variété qui diffère de la première, en ce que l'oiseau a le dos d'une seule couleur uniforme (4), au lieu que le grand plongeon commun a le manteau ondé de gris-blanc, sur gris-brun, avec un même brun nué et pointillé de

---

(1) « Gaviæ æstate pariunt; mergi a brumâ, ineunte vere. » Hist. animal. lib. V, cap. IX.

(2) « Mergi et in arboribus pariunt. » Lib. X, cap. XXXII; et de même il confond le plongeon avec certaines mouettes, quand il lui attribue l'habitude de dévorer les excréments des autres oiseaux : « Mergi soliti « sunt devorare quæ cæteræ reddunt. » Idem, ibid. cap. XLVII.

(3) « Vox alta, sui generis. »

(4) Ornithologie, page 260.

blanchâtre, sur le dessus de la tête et du cou qui de plus est orné, vers le bas, d'un demi-collier teint des mêmes couleurs, terminées par le beau blanc de la poitrine et du dessous du corps.

LE PETIT PLONGEON.* (1)

SECONDE ESPÈCE.

Colymbus stellatus, *C. septentrionalis* et *C. striatus*, Lath., Linn., Gmel. (2).

Ce petit plongeon ressemble beaucoup au grand

* Voyez les planches enluminées, n° 992, sous la dénomination de *Plongeon*.

(1) « Colymbus maximus caudatus. » Willughby, Ornithol. pag. 258. (Willughby parle réellement dans cet article du petit plongeon; la dénomination de *Maximus* est par conséquent mal appliquée; voyez ci-après la discussion de la nomenclature). — « Mergus supernè cinereo-fusco « lineolis candicantibus varius, infernè albus; capite et collo superioribus « cinereis, pennis ad latera cinereo-albo fimbriatis, tæniâ ad anum trans- « versâ, rectricibusque cinereo-fuscis...... Mergus minor. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 108.

(2) La synonymie de cette espèce est encore fort embrouillée. Voici celle que M. Temminck adopte:

Individus adultes; *Colymbus septentrionalis*, Gmel., Lath. Plongeon à gorge rouge, Buff., décrit ci-après, page 300; et pl. enlum. 308 (figure très-exacte).

Jeunes de l'année; *Colymbus stellatus*, Gmel., Lath.; le plongeon cat-marin, Buff. (voy. ci-après, page 291), et le petit plongeon (du présent article), pl. enlum., n° 992 (très-exacte).

Après la seconde mue; *Colymbus striatus*, Gmel., Lath.; *Colymbus borealis*, Brunnich. Desm. 1829.

par les couleurs, et a de même tout le devant du corps blanc; le dos et le dessus du cou et de la tête, d'un cendré-noirâtre, tout parsemé de petites gouttes blanches; mais ses dimensions sont bien moindres; les plus gros ont tout au plus un pied neuf pouces du bout du bec à celui de la queue; deux pieds jusqu'au bout des doigts, et deux pieds et demi d'envergure; tandis que le grand plongeon en a plus de quatre, et deux pieds et demi du bec aux ongles. Du reste, leurs habitudes naturelles sont à-peu-près les mêmes.

On voit en tout temps les plongeons de cette espèce sur nos étangs, qu'ils ne quittent que quand la glace les force à se transporter sur les rivières et les ruisseaux d'eau vive; ils partent pendant la nuit, et ne s'éloignent que le moins qu'ils peuvent de leur premier domicile. L'on avait déja remarqué, du temps d'Aristote, que l'hiver ne les faisait pas disparaître (1). Ce philosophe dit aussi que leur ponte est de deux ou trois œufs; mais nos chasseurs assurent qu'elle est de trois ou quatre, et disent que, quand on approche du nid, la mère se précipite et se plonge, et que les petits, tout nouvellement éclos, se jettent à l'eau pour la suivre. Au reste, c'est toujours avec bruit et avec un mouvement très-vif des ailes et de la queue, que ces oiseaux nagent et plongent; le

(1) « Neutra earum (mergus et gavia) conditur. » Hist. animal. lib. V, cap. IX.

mouvement de leurs pieds se dirige en nageant, non d'avant en arrière, mais de côté et se croisant en diagonale. M. Hebert a observé ce mouvement en tenant captif un de ces plongeons qui, retenu seulement par un long fil, prenait toujours cette direction; il paraissait n'avoir rien perdu de sa liberté naturelle; il était sur une rivière où il trouvait sa vie en happant de petits poissons.

LE PLONGEON CAT-MARIN.

TROISIÈME ESPÈCE.

Colymbus stellatus, *C. septentrionalis* et *C. striatus*, Linn., Gmel., Lath. (1).

Ce plongeon, fort semblable à notre petit plongeon d'eau douce, nous a été envoyé des côtes de Picardie, qu'il fréquente surtout en hiver, et où les pêcheurs l'appellent *Cat-Marin* (chat de mer), parce qu'il mange et détruit beaucoup de frai de poisson : souvent ils le prennent dans les filets, tendus pour les macreuses, avec lesquelles ce plongeon arrive ordinairement; car on observe qu'il

(1) Cet oiseau, comme le précédent, n'est qu'un jeune de l'année du plongeon à gorge rouge de Buffon, décrit ci-après, page 300, *Colymbus septentrionalis*, Gmel. Voyez notre note de la page 289 où la synonymie de cette espèce est exposée d'après M. Temminck. Desm. 1829.

s'éloigne l'été, comme s'il allait passer cette saison plus au nord : quelques-uns cependant, au rapport des matelots, nichent dans les Sorlingues, sur des rochers où ils ne peuvent arriver qu'en partant de l'eau par un effort de saut, aidé du mouvement des vagues, car sur terre (1), ils sont comme les autres plongeons, dans l'impuissance de s'élever par le vol; ils ne peuvent même courir que sur les vagues, qu'ils effleurent rapidement dans une attitude droite, et la partie postérieure du corps plongée dans l'eau.

Cet oiseau entre avec la marée dans les embouchures des rivières; les petits merlans, le frai de l'esturgeon et du congre, sont ses mets de préférence : comme il nage presque aussi vîte que les autres oiseaux volent, et qu'il plonge aussi bien qu'un poisson, il a tous les avantages possibles pour se saisir de cette proie fugitive.

Les jeunes, moins adroits et moins exercés que les vieux, ne mangent que des chevrettes; cependant les uns et les autres, dans toutes les saisons, sont extrêmement gras. M. Baillon, qui a très-bien observé ces plongeons sur les côtes de Picardie, et qui nous donne ces détails, ajoute que, dans

(1) « J'ai trouvé un jour deux de ces plongeons jetés au bord de la « mer par les vagues; ils étaient couchés sur le sable, remuant les pieds « et les ailes, et se traînant à peine; je les ramassai comme des pierres; « cependant ils n'étaient point blessés, et l'un d'eux jeté en l'air, vola, « se plongea, et se joua dans l'eau à nos yeux. » Observation communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.

cette espèce, la femelle diffère du mâle par la taille, étant de deux pouces à-peu-près au-dessous des dimensions de celui-ci, qui sont de deux pieds trois pouces de la pointe du bec au bout des ongles, et de trois pieds deux pouces de vol: le plumage des jeunes, jusqu'à la mue, est d'un noir enfumé, sans aucune des taches blanches dont le dos des vieux est parsemé.

Nous rapporterons à cette espèce, comme variété, un plongeon à tête noire (1), dont M. Brisson a fait sa cinquième espèce, en lui appliquant des phrases de Willughby et de Rai, lesquelles désignent l'imbrim ou grand plongeon des mers du Nord, dont nous allons parler, et qui ne doivent pas être rapportées aux petits plongeons (2).

Au reste, une remarque que l'on a faite, sans l'appliquer spécialement à une espèce particulière de plongeons, c'est que la chair de ces oiseaux devient meilleure lorsqu'ils ont vécu dans la baie de Longh-Foyle, près de Londondery en Irlande, d'une certaine plante, dont la tige est tendre et presque aussi douce, dit-on, que celle de la canne à sucre.

---

(1) « Colymbus circa insulam Jersey occisus. » Willughby, pag. 239.

(2) « Colymbus maximus caudatus. » Willughby, pag. 258. — « Mergus maximus. » Rai, pag. 125, n° *a*, 4. — *Nota*. M. Brisson fait un triple emploi de ce numéro de Rai, qui désigne le seul *imbrim*. Le n° 1, page 141 de Klein, que le même M. Brisson rapporte encore au petit plongeon, est aussi le *mergus maximus farrensis*, *seu arcticus*, ou l'*imbrim*.

L'IMBRIM * (1)

OU

GRAND PLONGEON DE LA MER DU NORD.

NEUVIÈME ESPÈCE.

Colymbus Immer et *C. glacialis*, Gmel., Lath. (2).

Imbrim est le nom que porte à l'île Feroë ce grand

* Voyez les planches enluminées, n° 952.

(1) *Huubryre*, par les Islandais, selon Anderson, qui dit que cet oiseau ressemble beaucoup au vautour, *geir-fugl*, par sa grosseur et par ses cris; mais ce prétendu vautour est un harle. Voyez Hist. nat. d'Islande et de Groënland, tom. I, pag. 94. — « Anser nostratibus embergoose dictus. » Sibbald. Scot. illustr. part. II, lib. III, pag. 21. — « Colymbus maximus « stellatus nostras. » Idem, ibid. pag. 20. — Klein, Avi. pag. 130, n° 12. — « Mergus maximus farrensis. » Mus. Worm. pag. 303. — « Mergus « maximus farrensis, sive arcticus. » Clus. Exotic. lib. V, cap. 6, p. 102. — Nieremberg, pag. 216. — Jonston, pag. 159. — Willughby, Ornithol. pag. 259. — Rai, Synops. avi. pag. 125, n° *a*, 4. — Klein, Avi. p. 141, n° 1. — Charleton, Exercit. pag. 102, n° 11. Onomazt. pag. 96, n° 11. — Ildbrimel. Clus. Exotic. auct. pag. 367. — Nieremberg, pag. 237. —

(2) Cet oiseau est l'individu adulte d'une espèce dont le grand plongeon de Buffon (décrit ci-avant page 286) est le jeune. Il est désigné spécialement par les auteurs sous le nom de *Colymbus Immer*, tandis que l'autre l'est par celui de *Colymbus glacialis*. Voyez leur synonymie dans notre note de la page 286. Desm. 1829.

plongeon, connu aux Orcades sous celui d'*Embergoose.* Il est plus gros qu'une oie, ayant près de trois pieds du bec aux ongles, et quatre pieds de vol; il est aussi très-remarquable par un collier échancré en travers du cou, et tracé par de petites raies longitudinales, alternativement noires et blanches; le fond de couleur dans lequel tranche cette bande est noir, avec des reflets verts au cou, et violets sur la tête; le manteau est à fond noir, tout parsemé de mouchetures blanches; tout le dessous du corps est d'un beau blanc.

Ce grand plongeon paraît quelquefois en Angleterre, dans les hivers rigoureux (1); mais en tout autre temps il ne quitte pas les mers du Nord, et sa retraite ordinaire est aux Orcades, aux îles Feroë, sur les côtes d'Islande, et vers le Groënland; car il est aisé de le reconnaître dans le *Tuglek* des Groënlandais (2).

Jonston, pag. 129. — Grand plongeon de mer ou de Terre-Neuve. Albin, tome III, page 39, planche 93. — « Mergus supernè niger, ma« culis candidis varius, infernè albus; capite et collo nigro-virescentibus, « violaceo colore variantibus; tæniis transversim in collo inferiùs et ad « latera albo et nigro longitudinaliter striatis; rectricibus nigricantibus... « Mergus major nævius. » Brisson, Ornithol. tome VI, page 120.

(1) Rai. — Nous en avons même reçu un qui a été tué cet hiver (1780) sur la côte de Picardie.

(2) « Le tuglek, dit Crantz, est un plongeon de la grosseur d'un coq« d'Inde, et de la couleur d'un étourneau, avec le ventre blanc, et le dos « noir parsemé de blanc; le cou est vert, avec un collier rayé de blanc; « le bec est étroit et pointu, épais d'un pouce, et long de quatre; sa « longueur de la tête à la queue est de deux pieds, et cinq pieds d'enver« gure. » Histoire générale des Voyages, tome XIX, page 45.

Quelques écrivains du Nord, tels que Hoierus, médecin de Berghen, ont avancé que ces oiseaux faisaient leurs nids et leurs pontes sous l'eau (1), ce qui, loin d'être vrai, n'est pas même vraisemblable (2); et ce qu'on lit à ce sujet dans les Transactions philosophiques (3), que l'imbrim tient ses œufs sous ses ailes, et les couve ainsi en les portant partout avec lui, me paraît également fabuleux. Tout ce qu'on peut inférer de ces contes, c'est que probablement cet oiseau niche sur des écueils ou des côtes désertes, et que jusqu'à ce jour aucun observateur n'a vu son nid.

---

(1) Voyez Sibbald.

(2) M. Klein refuse, avec raison, d'en rien croire. « Huic historiæ, « dit-il, non habeo fidem. »

(3) N° 473, page 61.

LE LUMME*(1)

OU

PETIT PLONGEON DE LA MER DU NORD.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Colymbus arcticus, Linn., Gmel., Lath., Cuv. (2).

LUMME ou *Loom* en lapon, veut dire *boiteux*;

* Voyez les planches enluminées, n° 308 (la femelle), sous la dénomination de *Plongeon à gorge rouge de Sibérie*.

(1) *Loom* ou *lom*, en suédois et en lapon; *apa*, en groënlandais, suivant Anderson; *moquo*, dans Edwards. — *Lumme*. Mus. Worm., pag. 304 — Anderson, Hist. nat. d'Islande et de Groënland, tome I, page 93; et tome II, page 51. — « Colymbus arcticus, lumme wormio « dictus. » Willughby, Ornithol., pag. 259. — Sibbald. Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 20. — Rai, Synops. avi., pag. 125, n° 7. — « Mergus arcticus simpliciter. » Klein, Avi., pag. 141, n° 2. — « Colymbus pedibus palmatis indivisis. » Linnæus, Fauna Suecica, n° 121.

(2) Voici la nouvelle synonymie de cette espèce:

Individus adultes, *Colymbus arcticus*. Gmel., Lath.; Edwards, 146; Nauman. supp. 30, fig., 60.

Les jeunes, planche enluminée, n° 914, attribuée à tort au grand Plongeon de la page 286.

Quant à la figure enluminée, citée ici sous le n° 308, comme la femelle du lumme, sous le nom de plongeon à gorge rouge de Sibérie, il faut la rapporter au mâle adulte de l'espèce du petit plongeon (*Colymbus stellatus*, Gmel.), décrite page 289. DESM. 1829.

et ce nom peint la démarche chancelante de cet oiseau, lorsqu'il se trouve à terre, où néanmoins il ne s'expose guère, nageant presque toujours, et nichant à la rive même de l'eau sur les côtes désertes; peu de gens ont vu son nid, et les Islandais disent qu'il couve ses œufs sous ses ailes en pleine-mer (1); ce qui n'est guère plus vraisemblable que la couvée de l'imbrim sous l'eau.

Le lumme est moins grand que l'imbrim, et n'est que de la taille du canard; il a le dos noir, parsemé de petits carrés blancs; la gorge noire, ainsi que le devant de la tête, dont le dessus est couvert de plumes grises; le haut du cou est garni de semblables plumes grises, et paré en devant d'une longue pièce nuée de noir changeant en violet et en vert; un duvet épais, comme celui du cygne, revêt toute la peau, et les Lapons se font des bonnets d'hiver (2) de ces bonnes fourrures.

— « Colymbus pedibus palmatis indivisis, gutture nigro-purpurescente... « Colymbus arcticus. » Idem, Syst. nat., ed. X, Gen. 68, Sp. 1. — « Singularis hirundinis aquaticæ exoticæ species. » Mus. Besler, pag. 31, n° 3. — Plongeon marqueté. Edwards, tome III, page et planche 146. — Le grand plongeon à queue, connu au nord du Canada, sous le nom de *Huart*. Salerne, Ornithol., pag. 379. — « Mergus supernè splendidè « niger, infernè albus; capite posteriore et collo superiore cinereis; collo « ad latera albo, maculis nigris vario; tæniâ longitudinali in collo in« feriore nigrâ; violaceo et viridi variante; pennis scapularibus, alisque « maculis albis variegatis; rectricibus nigris.... Mergus gutture nigro. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 115.

(1) Voyez Anderson, Hist. nat. d'Isl. et de Groënl., tom. I, pag. 93.

(2) Fauna Suecica; voyez aussi l'Histoire générale des Voyages, tome XV, page 309.

Il paraît que ces plongeons ne quittent guère la mer du Nord, quoique de temps en temps, au rapport de Klein, ils se montrent sur les côtes de la Baltique (1), et qu'ils soient bien connus dans toute la Suède (2); leur principal domicile est sur les côtes de Norwège, d'Islande et de Groënland; ils les fréquentent pendant tout l'été, et y font leurs petits, qu'ils élèvent avec des soins et une sollicitude singulière. Anderson nous fournit à ce sujet des détails qui seraient intéressants s'ils étaient tous exacts; il dit que la ponte n'est que de deux œufs, et qu'aussitôt qu'un petit lumme est assez fort pour quitter le nid, le père et la mère le conduisent à l'eau, l'un volant toujours au-dessus de lui pour le défendre de l'oiseau de proie, l'autre au-dessous pour le recevoir sur le dos en cas de chute, et que si malgré ce secours le petit tombe à terre, ses parents s'y précipitent avec lui, et, plutôt que de l'abandonner, se laissent prendre par les hommes ou manger par les renards, qui ne manquent jamais de guetter ces occasions, et qui, dans ces régions glacées et dépourvues de gibier de terre, dirigent toute leur sagacité, et toutes leurs ruses à la chasse des oiseaux (3). Cet auteur ajoute que, quand une fois les lummes ont gagné la mer avec leurs petits, ils ne reviennent

(1) « Sæpissime nos in Prussiâ salutat. » Ordo avium, pag. 141.

(2) « Habitat in lacubus Sueciæ, ubique vulgaris. » Fauna Suecica.

(3) Voyez Anderson, tome II, page 52.

plus à terre; il assure même que les vieux, qui par hasard ont perdu leur famille, ou qui ont passé le temps de nicher, n'y viennent jamais, nageant toujours par troupes de soixante ou de cent. « Si « on jette, dit-il, un petit dans la mer, devant « une de ces troupes, tous les lummes viennent « sur-le-champ l'entourer, et chacun s'empresse de « l'accompagner, au point de se battre entre eux « autour de lui, jusqu'à ce que le plus fort l'em- « mène; mais si par hasard la mère du petit sur- « vient, toute la querelle cesse sur-le-champ, et « on lui cède son enfant (1). »

A l'approche de l'hiver, ces oiseaux s'éloignent et disparaissent jusqu'au retour du printemps. Anderson conjecture que, déclinant entre le sud et l'ouest, ils se retirent vers l'Amérique; et M. Edwards reconnaît en effet que cette espèce est commune aux mers septentrionales de ce continent et de celui de l'Europe; nous pouvons y ajouter celles du continent de l'Asie, car le plongeon à gorge rouge, venu de Sibérie et donné sous cette indication dans nos planches enluminées (2), est exactement le même que celui de la planche 97 d'Edwards, que ce naturaliste donne comme la femelle du lumme, d'après le témoignage non suspect de son correspondant M. Isham, bon ob-

(1) Voyez Anderson, tome II, page 53.
(2) N° 308.

servateur, qui lui avait rapporté l'un et l'autre de Groënland (1).

Dans la saison que les lummes passent sur les côtes de Norwège, leurs différents cris servent aux habitants de présage pour le beau temps ou les pluies (2); c'est apparemment par cette raison qu'ils épargnent la vie de cet oiseau, et qu'ils n'aiment pas même à le trouver pris dans leurs filets (3).

Linnæus distingue dans cette espèce une variété (4), et dit, avec Wormius, que le lumme niche à plat sur le rivage au bord même de l'eau; sur quoi M. Anderson semble n'être pas d'accord avec lui-même (5). Au reste, le *Lumb* du Spitzberg de

(1) C'est de cette femelle du lumme, que M. Brisson a fait sa troisième espèce de plongeon, sous la dénomination de *Plongeon à gorge rouge*, à laquelle aussi doit se rapporter le n° 3 de la page 141 de l'Ordo avium de Klein.

(2) « Ubi imbres largiores imminere præsentiscit, nido ab inundatione « metuens, querulo sono aërem verberat; e contra cum cœli serenitatem, « latis acclamationibus et alio gratiore sono pullis applaudit. » Worm. apud Willug., pag. 260.

(3) Wormius, ibidem.

(4) « Varietas, cui caput et latera colli cinerea, tergum colli albis « nigrisque lineolis, dorsum fuscum absque punctis albis, pectus antice « cinereo alboque maculatum. » Fauna Suecica, n° 121.

(5) Tome I de son Histoire Naturelle d'Islande et de Groënland, page 93, il dit que le lumme niche sur les rives désertes au bord de l'eau, *tellement qu'il peut rentrer immédiatement de la mer dans son nid, et même boire restant assis sur ses œufs;* et tome II, page 52, il prétend que les lummes font leurs nids *sur les plus hauts rochers, et sur de petits morceaux saillants du roc.* Cette contrariété ne peut se concilier qu'en disant, que ces oiseaux savent placer leurs nids suivant que la côte leur offre pour cela une grève plate ou des bords escarpés.

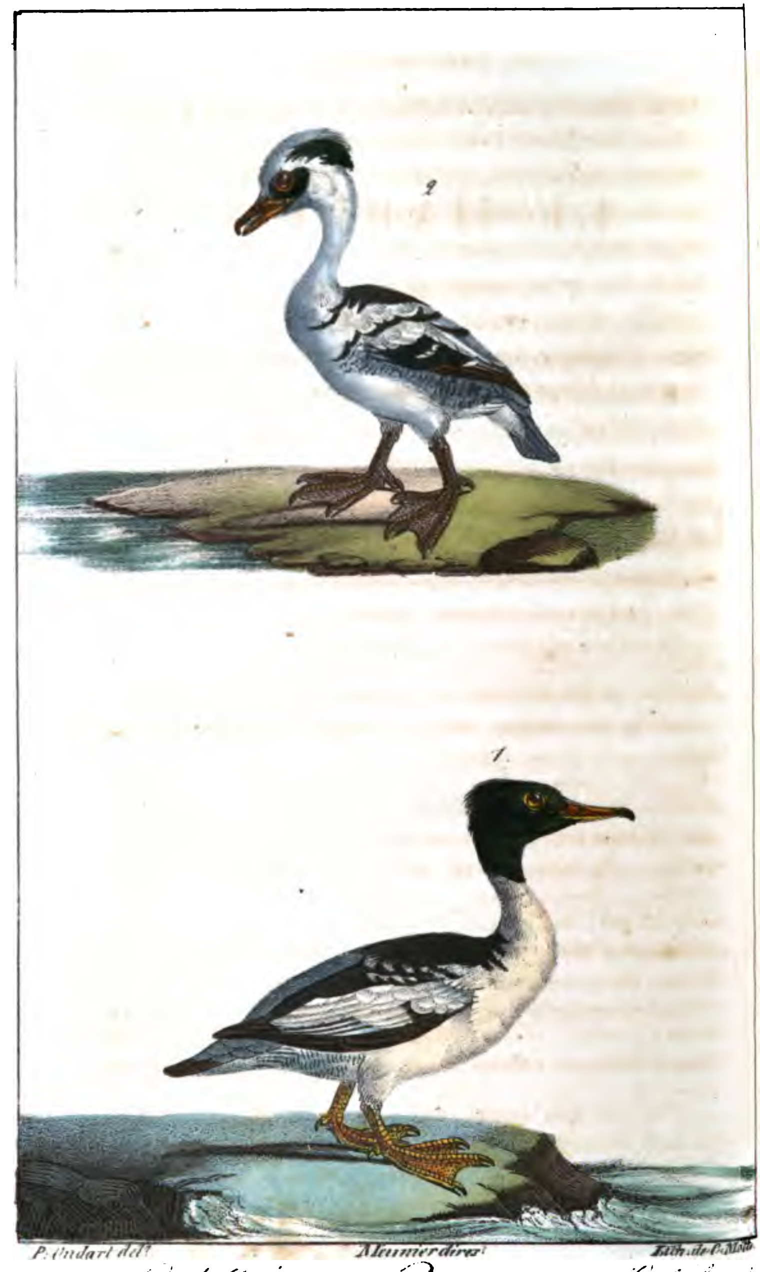


Martens paraît, suivant l'observation de M. Rai, être différent des lummes de Groënland et d'Islande, puisqu'il a le *bec crochu;* quoique d'ailleurs son affection pour ses petits, la manière dont il les conduit à la mer en les défendant de l'oiseau de proie, lui donnent beaucoup de rapports avec ces oiseaux par les habitudes naturelles (1); et quant aux *Loms* du navigateur Barentz, rien n'empêche qu'on ne les regarde comme les mêmes oiseaux que nos lummes, qui peuvent bien en effet fréquenter la nouvelle Zemble (2).

---

(1) « Le bec du *lumb* ressemble fort à celui du pigeon plongeon, « excepté qu'il est un peu plus dur et plus crochu. Cet oiseau est aussi « gros qu'un canard médiocre.... On voit ordinairement les petits près « des vieux qui leur enseignent à nager et à plonger; les vieux trans- « portent les jeunes des rochers dans l'eau en les prenant dans leur bec; « le bourgmaistre, qui est un oiseau de proie, cherche à les leur en- « lever.... mais ces oiseaux aiment si fort leurs petits, qu'ils se laissent « plutôt tuer que de les abandonner, et ils les défendent de la même « manière qu'une poule défend ses poussins; ils les couvrent en nageant... « Ils volent en grandes troupes, et leurs ailes ont alors la même figure « que celles des hirondelles; en volant ils les remuent extrêmement.... « Leur cri est fort désagréable, et semblable à-peu-près à celui du corbeau, « et il n'y a point d'oiseau qui crie plus que celui-là, si ce n'est le *rotger* « *d'hiver.* » Recueil des Voyages du Nord, tome II, page 95.

(2) « Le nom de *Loms* que Barentz donne à cette baie (dans la mer « Glaciale, sous la Nouvelle-Zemble), fut pris d'une espèce d'oiseaux « qu'il y vit en abondance, et qui, suivant la signification hollandaise « du mot, sont extraordinairement lourds; ils ont le corps si gros, en « comparaison des ailes, qu'on est surpris qu'ils puissent élever une si « pesante masse. Ces oiseaux font leurs nids sur des montagnes escar- « pées, et ne couvent qu'un œuf à la fois. La vue des hommes les effa- « rouche si peu, qu'on peut en prendre un dans son nid, sans que les « autres s'envolent ou quittent même leur situation. » Histoire générale des Voyages, tome XV, page 104.



P. Oudart del.t Meunier direx.t Lith. de C. Motte

1. Le Harle. 2. La Piette ou petit Harle huppé.

LE HARLE.* (1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Mergus Merganser, Linn., Gmel , Lath., Vieill., Cuv., Temm. (le mâle); *Mergus Castor*, Linn., Gmel., Lath. (la femelle et les jeunes) (2).

LE harle, dit Belon, *fait autant de dégât sur un*

---

* Voyez les planches enluminées, n° 951, le mâle; 953, la femelle.

(1) En anglais, *goosander*, et la femelle, *dun-diver*, *sparling-foul;* en allemand, *meer-rach*, *weltsch-eent;* et sur le lac de Constance, *gan* ou *ganner;* en italien, autour du lac Majeur, *garganey;* en polonais, *kruk morski;* en norwégien, *fisk-and*, *mort-and;* en irlandais, *skor-and*, *geir-fugl.*

Merganser. Gesner, Avi., pag. 135. — Aldrovande, tome III, pag. 285. — Jonston, Avi., pag. 89. — Willughby, Ornithol., p. 253. — Rai, Synops. avi., pag. 134, n° *a*, 1. — Rzaczynski, Auctuar. Hist. nat. Polon., pag. 392. — Sibbald. Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 20. — Charleton, Exercit., pag. 101, n° 6. Onomazt., pag. 95, n° 6. — Marsigl. Danub., tom. V, pag. 76. — Mus. Worm., pag. 300. — *Mergus.* Moehring. Avi., Gen. 62. — « Serrator simpliciter. » Klein, Avi., pag. 140, n° 1. — « Mergus merganser. » Muller, Zool. Dan., n° 133. — « Merganser supernè splendidè niger, uropygio cinereo *(mas);* ci- « nereus *(fœmina)*, infernè albo fulvescens; capite et collo supremo « obscurè viridibus, violaceo colore variantibus *(mas)*, sordidè rufis

(2) M. Cuvier admet le genre Harle, *Mergus*, des ornithologistes, et le place le dernier dans l'ordre des palmipèdes, c'est-à-dire à la fin de la série entière des oiseaux. DESM. 1829.

étang, qu'en pourrait faire un Bièvre ou Castor; c'est pourquoi, ajoute-t-il, le peuple donne le nom de *Bièvre* à cet oiseau; mais Belon paraît se tromper ici avec le peuple au sujet du bièvre ou castor qui ne mange pas de poisson, mais de l'écorce et du bois tendre, et c'est à la *Loutre* qu'il fallait comparer cet oiseau ichthyophage, puisque de tous les animaux quadrupèdes, aucun ne détruit autant de poissons que la loutre.

Le harle est d'une grosseur intermédiaire, entre le canard et l'oie; mais sa taille, son plumage et son vol raccourci, lui donnent plus de rapport avec le canard : c'est avec peu de justesse que Gesner lui a donné la dénomination de *Merganser*,

---

« *(fœmina);* remigibus decem primoribus cinereo-fuscis, rectricibus « cinereis, scapo nigricante donatis.... Merganser. » Le Harle. Brisson, Ornithol., tome VI, page 231.

Nota. Les phrases suivantes paraissent désigner la femelle. — « Mergus « cirratus, sive longiroster major. » Gesner, Avi., pag. 134. — Aldrovande, tom. III, pag. 283. — « Mergus cirratus. » Jonston, Avi., pag. 89. — Barrère, Ornithol., clas. 1, Gen. III, Sp. 1. — « Anas raucedula. » Gesner, Avi., pag. 133. — Aldrovande, tome III, pag. 281. — « Mergus « ruber. » Gesner, Avi., pag. 133. — Aldrovande, pag. 281. — Jonston, pag. 96. — Charleton, Exercit., pag. 101, n° 4. Onomazt., pag. 95, n° 4. — « Mergus vertice et collo rubentibus. » Barrère, Ornithol., clas. 1, Gen. III, Sp. III. — « Castor, seu fiber, Belonii. » Aldrovande, tom. III, pag. 285. — Bièvre oiseau. Belon, Nat. des oiseaux, pag. 163; et Portraits d'oiseaux, pag. 33, *a*. — Oie de mer. Albin, tome I, page 76, planche 78. — « Merganser cristatus, supernè cinereus, pennis colli et « uropygii cinereo albo in apice marginatis, infernè albo-fulvescens, « capite et collo supremo spadiceis; gutture albo; remigibus decem pri- « moribus cinereo-fuscis, rectricibus cinereis.... Merganser cinereus. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 254.

oie-plongeon, par la seule ressemblance du bec à celui du plongeon, puisque cette ressemblance est très-imparfaite. Le bec du harle est à-peu-près cylindrique et droit jusqu'à la pointe, comme celui du plongeon; mais il en diffère en ce que cette pointe est crochue et fléchie en manière d'ongle courbe, d'une substance dure et cornée; et il en diffère encore en ce que les bords en sont garnis de dentelures dirigées en arrière; la langue est hérissée de papilles dures et tournées en arrière comme les dentelures du bec, ce qui sert à retenir le poisson glissant, et même à le conduire dans le gosier de l'oiseau; aussi, par une voracité peu mesurée, avale-t-il des poissons beaucoup trop gros pour entrer tout entiers dans son estomac; la tête se loge la première dans l'œsophage, et se digère avant que le corps puisse y descendre.

Le harle nage tout le corps submergé, et la tête seule hors de l'eau (1); il plonge profondément, reste long-temps sous l'eau et parcourt un grand espace avant de reparaître : quoiqu'il ait les ailes courtes, son vol est rapide, et le plus souvent il file au-dessus de l'eau (2) et il paraît alors presque tout blanc, aussi l'appelle-t-on *Harle blanc* en quelques endroits, comme en Brie, où il est assez rare; cependant il a le devant du corps

(1) « Caput inter nandum sublime attollit. » Aldrovande, tom. III, pag. 283. — « Cum natat non nisi caput exserit. » Mus. Worm., p. 300.

(2) Rzaczynski, Auctuar., pag. 392.

lavé de jaune-pâle; le dessus du cou avec toute la tête est d'un noir changeant en vert par reflets, et la plume qui en est fine, soyeuse, longue, est relevée en hérisson, depuis la nuque jusque sur le front, grossit beaucoup le volume de la tête; le dos est de trois couleurs, noir sur le haut et sur les grandes pennes des ailes, blanc sur les moyennes et la plupart des couvertures, et joliment liséré de gris sur blanc au croupion; la queue est grise; les yeux, les pieds et une partie du bec sont rouges.

Le harle est, comme on voit, un fort bel oiseau, mais sa chair est sèche et mauvaise à manger (1); la forme de son corps est large et sensiblement aplatie sur le dos; on a observé que la trachée artère a trois renflements, dont le dernier, près de la bifurcation, renferme un labyrinthe osseux (2); cet appareil contient de l'air que l'oiseau peut respirer sous l'eau (3). Belon dit aussi avoir remarqué que la queue du harle est souvent comme froissée et rebroussée par le bout, et qu'il se perche et fait son nid, comme le cormoran, sur les arbres ou dans les rochers (4); mais Aldrovande dit au contraire, et avec plus de vraisemblance, que le harle niche au rivage et ne quitte pas les

(1) Belon rapporte le proverbe populaire, que, « qui voudroit régaler « le diable, lui serviroit bièvre et cormoran. »

(2) Willughby, page 253.

(3) Nature des oiseaux, page 164.

(4) Idem, ibid.

eaux. Nous n'avons pas eu occasion de vérifiér ce fait; ces oiseaux ne paraissent que de loin à loin dans nos provinces de France, et toutes les notices que nous en avons reçues, nous apprennent seulement qu'il se trouve en différents lieux et toujours en hiver (1); on croit en Suisse que son apparition sur les lacs annonce un grand hiver (2), et quoique cet oiseau doive être assez connu sur la Loire, puisque c'est là, suivant Belon, qu'on lui a imposé le nom de *Harle* ou *Herle*; il semble d'après cet observateur lui-même qu'il se transporte en hiver dans des climats beaucoup plus méridionaux, car il est du nombre des oiseaux qui viennent du nord jusqu'en Égypte pour y passer l'hiver, suivant Belon, quoique, d'après ses propres observations, il paraisse que cet oiseau se trouve sur le Nil en toute autre saison que celle de l'hiver (3), ce qui est assez difficile à concilier.

(1) Harle tué le 15 février (1778) près de Montbard, sur un étang, où on le voyait depuis plusieurs jours. — Harle tué près du Croisic sur les marais salants. Lettre de M. de Querhoënt, du 13 février.—Harle tué à Bourbon-Lancy, et envoyé à M. Hebert en mars 1774.

(2) Gesner.

(3) « Ce nous sembla chose fort nouvelle de voir, ce mois de sep-« tembre, un oiseau de rivière, lequel les Français (pour ce qu'il fait « grand dommage aux étangs comme un castor) le nomment *Bièvre*, et « les Latins *Vulpanser*, promenant ses petits nouvellement éclos dedans « le Nil. Les oiseaux de rivière qui communément se retirent des pays « septentrionaux au temps d'hiver, se vont rendre en Égypte, et là « couvent leurs petits, et s'en retournent l'été, fuyant la violente chaleur « du soleil qui leur serait intolérable. » Observations de Belon, Paris, 1555, page 100.

Quoi qu'il en soit, les harles ne sont pas plus communs en Angleterre qu'en France (1), et cependant ils se portent jusqu'en Norwège (2), en Islande (3), et peut-être plus avant dans le Nord. On reconnaît le harle dans le *Geir-Fugl* des Islandais, auquel Anderson donne mal-à-propos le nom de *Vautour* (4), à moins qu'on ne suppose que le harle par sa voracité est le vautour de la mer; mais il paraît que ces oiseaux n'habitent pas constamment la côte d'Islande, puisque les habitants, à chacune de leurs apparitions, ne manquent pas d'attendre quelque grand événement (5).

Dans le genre du harle, la femelle est constamment et considérablement plus petite que le mâle; elle en diffère aussi, comme dans la plupart des espèces d'oiseaux d'eau, par ses couleurs; elle a la tête rousse et le manteau gris, et c'est de cette femelle, décrite par Belon sous le nom de *Bièvre*, que M. Brisson fait son septième harle, comme on peut s'en convaincre en comparant sa notice, page 254, et sa figure, *planche* 25, avec notre planche enluminée, n° 953, qui représente cette femelle.

---

(1) « In Angliâ rarissimè visitur. » Charleton, Onomazt. zoïc., p. 95.

(2) Muller, Zoolog. Danic., n° 133.

(3) Mus. Worm., pag. 300. Charleton, ibid.

(4) Vautour d'Islande. Histoire naturelle d'Islande et de Groënland, tome I, page 94.

(5) Idem, ibidem.

LE HARLE HUPPÉ.* (1)

SECONDE ESPÈCE.

Mergus Serrator, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Cuv., Temm. (les adultes); *Mergus Serrator serratus*, var. α, Gmel.; *Mergus Serrator niger,* var. γ, Gmel. (2).

Le harle commun que nous venons de décrire,

* Voyez les planches enluminées, n° 207, le mâle.

(1) Herle. Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 164. — « Anatis species, « herle, seu harle Gallis dicta. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 236. — « Mergus quem Belonius gallice herle vocat. » Jonston, Avi., p. 89. — « Anas longirostra secunda. » Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 206. — « Serrator cirratus. » Klein, Avi., pag. 104, n° 2. — Harle, Albin, tom. II, pag. 65, pl. 101. — Plongeon à poitrine rouge. Edwards, pag. et pl. 95. — « Mergus cristâ dependente, capite nigro-cærulescente, « collari albo. Merganser. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 62, Sp. 2. — Idem, Fauna Suecica, n° 113. *Suecis wark-fogel, kjoer-fogel.* — « Mergus serrator cristâ dependente. Danis, top-and, shrœkke. Island., « vatussend. » Muller, Zoolog. Danic., n° 134. — Ces phrases désignent le mâle; toutes les suivantes paraissent se rapporter à la femelle. — « Anas longirostra. » Gesner, Avi., pag. 133. — « Anas longirostra sive « mergus longiroster. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 282. — « Mergus longirostrus. » Jonston, pag. 96. — « Mergus cirratus fuscus, ve- « netiis serula. » Willughby, Ornithol., pag. 255. — Rai, Synops. Avi., pag. 135, n° *a*, 4. — « Anas longirostra prima. » Schwenckfeld, Avi.

(2) Le harle à manteau noir de Buffon (voyez ci-après, page 314) ne diffère pas spécifiquement de cet oiseau. Desm. 1829.

n'a qu'un toupet et non pas une huppe; celui-ci porte une huppe bien formée, bien détachée de la tête, et composée de brins fins et longs, dirigés de l'occiput en arrière; il est de la grosseur du canard; sa tête et le haut du cou sont d'un noir-violet, changeant en vert-doré; la poitrine est d'un roux varié de blanc; le dos noir; le croupion et les flancs sont rayés en zigzags de brun et de gris-blanc; l'aile est variée de noir, de brun, de blanc et de cendré; il y a des deux côtés de la poitrine vers les épaules, d'assez longues plumes blanches, bordées de noir, qui recouvrent le coude de l'aile lorsqu'elle est pliée; le bec et les pieds sont rouges. La femelle diffère du mâle en ce qu'elle a la tête d'un roux terne; le dos gris et tout le devant du corps blanc, faiblement teint de fauve sur la poitrine.

Siles., pag. 205. — « Mergus cirratus fuscus; anas longirostra Gesneri, « serula venetorum. » Rzaczynski, Auctuar., pag. 393 et 434. — « Mergus longirostrus. » Charleton, Exercit., pag. 101, n° 3. Onomazt., pag. 95, n° 3. — « Mergus longirostrus Jonstoni. » Barrère, Ornithol., Clas. I. Gen. 111, Sp. 11. — « Mergus cristâ dependente; capite nigro ma- « culis ferrugineis. Serrator. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 62, Sp. 3. — Idem, Fauna Suecica, n° 114. — « Mergus cristatus, supernè « splendidè niger, uropygio fusco et cinereo-albo transversim et un- « datim striato *(mas)* cinereus *(fœmina)*, infernè albus; capite et collo « supremo nigro-violaceis obscurè viridi colore variantibus *(mas)* sordidè « rufis *(fœmina)*; torque (albo *mas*); collo infimo et pectore supremo « rufescente, albo et nigro variegatis; remigibus undecim primoribus « fusco-nigricantibus; rectricibus fuscis, exteriùs ad margines cinereo- « albo variegatis... Merganser cristatus. » Brisson, Ornithol, tome VI, page 237.

Suivant Willughby, cette espèce est très-commune sur les lagunes de Venise; et comme Muller témoigne qu'on la trouve en Danemarck, en Norwège, et que Linnæus dit qu'elle habite aussi en Laponie (1), il est très-probable qu'elle fréquente les contrées intermédiaires : et, en effet, Schwenckfeld assure que cet oiseau passe en Silésie, où on le voit au commencement de l'hiver sur les étangs dans les montagnes. M. Salerne dit qu'il est fort commun sur la Loire (2); mais par la manière dont il en parle, il paraît l'avoir très-mal observé.

LA PIETTE * (3)

OU

LE PETIT HARLE HUPPÉ.

TROISIÈME ESPÈCE.

Mergus Albellus, Linn., Gmel., Lath.; Cuv., Vieill., Temm. (vieux mâle); *Mergus minutus*, Linn., Lath.; *Mergus asiaticus*, S. G. Gmel.; *Mergus stellatus*, Brunnich; *Mergus pannonicus*, Scopoli, (la femelle et les jeunes de l'année).

LA piette est un joli petit harle à plumage pie,

(1) « Knipa Schœfferi. » Lapp. illustr. Voyez Fauna Suecica.

(2) Voyez Ornithologie de Salerne, page 401.

* Voyez les planches enluminées, n° 449, le mâle; 450, la femelle.

(3) Piette. Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 171. Idem, Portraits d'oiseaux, pag. 36, *a*. — « Mergus varius major, vulgo mergus rheni

et auquel on a donné quelquefois le nom de *Reli-*

« et monialis alba; Germanis, wysse nonn. » Gesner, Icon. avi., p. 87. — « Mergus rhenanus. » Idem, Avi., pag. 181. — « Mergus varius. » Idem, ibid., pag. 132.. — « Mergus alius major cirratus (dénomination fautive, puisque ce harle est un des plus petits). Idem, ibid., pag. 132. — « Mergus rheni ornithologi. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 274. — « Albellus aquaticus. » Idem, ibid., pag. 276. — « Albellus alter seu « mergo mustelari leucomelano congener. » Idem, ibid. — « Albellus « alter Aldrovandi. » Willughby, Ornithol., pag. 254. — « Mergus rheni « Gesnero. Aldrovandi. » Idem, pag. 255. — « Mergus rhenanus, qui- « busdam monialis alba. » Jonston, Avi., pag. 96. — « Mergus major « (falso) Gesneri; albellus alter Aldrovandi, the white nun. » Rai, Synops. avi., pag. 135, n° *a*, 3. — « Mergus rhenanus, quibusdam « monialis alba. » Charleton, Exercit., pag. 101, n° 1. Onomazt., pag. 95, n° 1. — « Anas longirostra quinta et septima Schwenck. nonn « endtlin, eyszendtlin Avi. Siles. » Pag. 208 et 209. — « Anas albella. » Klein, Avi., pag. 135, n° 30. — « Serrator minimus. » Idem, ibid., pag. 140, n. 4. — « Mergus cristâ dependente subtus nigrâ, corpore « albo, dorso nigro, alis variegatis.... Albellus. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 62, Sp. 4. — Plongeon de mer. Albin, tome I, page 78, planche 89. — Cane blanche en Sologne. Salerne, Hist. des Oiseaux, pag. 402. — « Merganser cristatus supernè splendidè niger, infernè albo « argenteus; capite et collo candidis, cristâ partim candidâ, partim « obscurè viridi-violacea; maculâ per oculos nigro-viridescente; torque « semicirculari in collo superiore nigro; remigibus decem primoribus ni- « gricantibus; rectricibus cinereis (*mas*). » — « Merganser cristatus « minor, sive albellus. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 243. *Nota.* La femelle, dans cette espèce, comme dans les précédentes, est fort différente du mâle pour le plumage, et c'est à elle que se rapportent les phrases suivantes. — « Mergus varius, qui monialis fusca dicitur. » Gesner, Avi., pag. 133. — « Mergus argentinensis. » Idem, ibid. — « Mergus mustelaris. » Idem, ibid., pag. 132. — « Mergus varius, quem « circa Argentoratum Germani monialem fuscam appellant. » Aldrov., Avi., tom. III, pag. 282. — « Merganser supernè cinereo-fuscus, infernè « albo-argenteus, partibus capitis et collo supremi superioribus fulvis, « gutture albo; colli inferioris infimâ parte cinereo-albâ; remigibus de- « cem primoribus nigricantibus; rectricibus cinereis (*fœmina*). » Brisson, Ornithol., tome VI, page 243.

gieuse, sans doute à cause de la netteté de sa belle robe blanche, de son manteau noir et de sa tête coiffée en effilés blancs, couchés en mentonnière, et relevés en forme de bandeau, que coupe par-derrière un petit lambeau de voile d'un violet-vert obscur; un demi-collier noir sur le haut du cou achève la parure modeste et piquante de cette petite religieuse ailée; elle est aussi fort connue sous le nom de *Piette* sur les rivières d'Are et de Somme en Picardie, où il n'est pas de paysan, dit Belon, qui ne la sache nommer; elle est un peu plus grande que la sarcelle, mais moindre que le morillon ; elle a le bec noir, et les pieds d'un gris-plombé; l'étendue du blanc et du noir dans son plumage est fort sujette à varier, de sorte que quelquefois il est presque tout blanc (1); la femelle n'est pas aussi belle que le mâle; elle n'a point de huppe; sa tête est rousse, et le manteau est gris.

---

(1) Belon.

LE HARLE A MANTEAU NOIR.[1]

QUATRIÈME ESPÈCE.

Mergus Serrator, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Temm. (2).

Nous réunissons ici sous la même espèce le *Harle noir* et le *Harle blanc et noir* de M. Brisson, qui sont les *troisième* et *sixième* harles de Schwenckfeld, parce qu'il nous paraît qu'il y a entre eux moins de différences que l'on n'en observe dans ce genre entre le mâle et la femelle, d'autant plus que ces deux harles sont à-peu-près de la même taille; Belon qui en a décrit un sous le nom de *Tiers*, dit qu'on l'appelle ainsi parce qu'il est comme

(1) Tiers. Belon, Nat. des Oiseaux, page 165. — « Mergus niger. » Gesner, Avi., pag. 153. — « Aliud mergi genus. » Idem, ibid., p. 132. — « Mergus alter. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 276. — « Mergus « niger. » Idem, ibid., pag. 281. — Jonston, Avi., pag. 96. — « Mergus « niger Jonstoni. » Barrère, Ornithol., clas. I, Gen. III, Sp. IV. — « Anas longirostra tertia. » Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 207. — « Anas longirostra sexta. » Idem, ibid., pag. 208. — « Merganser su- « pernè niger, infernè albus, remigibus majoribus nigris; rectricibus « fuscis.... Merganser leucomelanus. » Brisson, Ornithol., tom. VI, pag. 250. — « Merganser supernè niger, infernè albus; collo spadiceo; « tæniâ transversâ in alis candidâ; remigibus majoribus, retricibusque « nigris.... Merganser niger. » Idem, ibid., pag. 251.

(2) Selon M. Temminck, cet oiseau est un individu mâle adulte du harle huppé, *mergus Serrator*, décrit ci-avant, page 309. Desm. 1829.

moyen, ou *en tiers entre la Canne et le Morillon*, et que ses ailes, par leur bigarure, imitent la variété des ailes du morillon; mais il a tort de joindre son harle *Tiers* à cet oiseau, puisque le bec est entièrement différent de celui du morillon; et quant à sa taille, elle est plus approchante de celle du canard. Au reste, il a la tête, le dessus du cou, le dos, les grandes pennes de l'aile et le croupion noirs, et tout le devant du corps d'un beau blanc, avec la queue brune. Cette description convient donc en entier au *Harle blanc et noir* de M. Brisson, et elle convient également à son *Harle noir*, excepté qu'au cou de celui-ci on voit du rouge-bai, et qu'il a la queue noire; tous deux ont le bec et les pieds rouges. Schwenckfeld en disant du premier qu'on le voit rarement en Silésie, n'insinue pas que le dernier y soit plus commun, en observant qu'il paraît quelques-uns de ces oiseaux sur les rivières au mois de mars à la fonte des glaces (1).

---

(1) Aviar. Silesiæ, pages 207 et 208.

LE HARLE ÉTOILÉ.(1)

CINQUIÈME ESPÈCE.

Mergus Albellus et *Mergus minutus*, Linn., Gmel.; *Mergus stellatus*, Brunnich; *Mergus pannonicus*, Scop., etc. (2).

La grande différence de livrée entre le mâle et la femelle, dans le genre des harles, a causé plus d'un double emploi dans l'énumération de leurs espèces, comme on peut le remarquer dans les listes de nos nomenclateurs : nous soupçonnons

(1) « Mergus albus. » Gesner, Avi., pag. 133. — « Alterum mergi « varii genus. » Idem, ibid., pag. 132. — « Tertium mergi varii genus, « seu mergus glacialis. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 279. — « Mergus albus. » Idem, ibid., pag. 282. — Jonston, Avi., pag. 89. — « Mergus glacialis. » Idem, pag. 96. — Willughby, Ornithol., pag. 254. — Charleton, Exercit., pag. 101, n° 2. Onomazt., pag. 95, n° 2. — « Mergus glacialis Gesnero. » Rai, Synops. avi., pag. 135. — « Anas « stellata. » Klein, Avi., pag. 135, n° 29. — « Mergus capite griseo « lævi. Mergus minutus. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 62, Sp. 5. — « Mergus capite griseo, cristâ destituto. » Idem, Fauna Suecica, n° 115. — « Merganser supernè fusco-nigricans, infernè albus; capite « superiore spadiceo; maculâ per oculos nigrâ, infra oculos stellatâ can- « didâ; rectricibus alarum superioribus albis; remigibus quatuordecim « primoribus nigris; rectricibus fusco-nigricantibus.... Merganser stel- « latus. » Brisson, tome VI, page 252.

(2) Suivant M. Temminck, cet oiseau n'est qu'une femelle ou un jeune mâle de la piette ou petit harle huppé de la page 311. Desm. 1829.

fortement qu'il y a encore ici une de ces méprises qui ne sont que trop communes en nomenclature. Il nous paraît que l'espèce de ce harle étoilé, mieux décrite et mieux connue, ne sera peut-être qu'une femelle des espèces précédentes : Willughby le pensait ainsi; il dit que ce même harle étoilé, qui est le *Mergus glacialis* de Gesner, n'est que la femelle de la piette ; et ce qui semble le prouver, c'est que le *Mergus glacialis* se trouve quelquefois tout blanc; particularité qui appartient à la piette. Quoi qu'il en soit, M. Brisson tire la dénomination de *Harle étoilé*, d'une tache blanche figurée en étoile, que porte, à ce qu'il dit, ce harle, au dessous d'une tache noire qui lui enveloppe les yeux; le dessus de la tête est d'un rouge bai ; le manteau d'un brun-noirâtre; tout le devant du corps est blanc, et l'aile est mi-partie de blanc et de noir ; le bec est noir ou de couleur plombée, comme dans la piette, et la grosseur de ces deux oiseaux est à-peu-près la même. Gesner dit que ce harle porte en Suisse le nom de *Canard des glaces* (*Ysentle*), parce qu'il ne paraît sur les lacs qu'un peu avant le grand froid qui vient les glacer (1).

---

(1) Il paraît du reste que c'est mal-à-propos que ce même naturaliste, et après lui M. Brisson, rapportent à ce harle le nom de *Pylstert* ou *Pylstaart*, qui, en hollandais, signifie à la lettre *queue de flèche*, et qui est constamment appliqué au *Paille-en-queue*, dans la relation de Tasman. Voyez ci-après l'article du *Paille-en-queue*.

LE HARLE COURONNÉ.* (1)

SIXIÈME ESPÈCE.

Mergus cucullatus, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (2).

Ce harle, qui se trouve en Virginie, est très-remarquable par sa tête couronnée d'un beau limbe, noir à la circonférence et blanc au milieu, et formé de plumes relevées en disque, ce qui

---

* Voyez les planches enluminées, n° 935, le mâle, sous la dénomination de *Harle huppé de Virginie*, n° 936, la femelle.

(1) « Round-crested duck. » Catesby, Carolin., tom. I, pag. 94, avec une belle figure. — Harle à crête. Edwards, Glan., pl. 360. — « Eca-« tototl seu avis venti. » Fernandez, Hist. avi. nov. Hisp., pag. 24, cap. 46.—Idem, pag. 33, cap. 95. — « Altera ecatototl. » Idem, pag. 24, cap. 47. — « Avis venti. » Nieremberg, pag. 222. — « Heatototl altera. » Idem, ibid. — Jonston, Avi., pag. 128. — Willughby, Ornithol., pag. 301. — Rai, Synops. avi., pag. 175. — « Serrator cucullatus. » Klein, Avi., pag. 140, n° 3. — « Mergus cristâ globosâ utrinque albâ, « corpore supra fusco, subtus albo. Mergus cucullatus. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 62, Sp. 1. — « Merganser cristatus supernè nigricans, « infernè albus, imo ventre fusco; capite et collo nigris; cristâ orbi-« culari nigrâ, utrinque in medio candidâ, remigibus majoribus rectri-« cibusque fuscis *(mas)*. Merganser cristatus, in toto corpore fuscus, « cristâ orbiculari *(fœmina)*.... Merganser Virginianus cristatus. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 258.

(2) M. Cuvier cite cette espèce parmi celles dont l'existence lui paraît bien constatée dans le genre Harle. Desm. 1829.

fait un bel effet, mais qui ne paraît bien que dans l'oiseau vivant (1), et que par cette raison notre planche enluminée ne rend pas; on le voit dans la belle figure que Catesby a donnée de cet oiseau qu'il a dessiné vivant; sa poitrine et son ventre sont blancs; le bec, la face, le cou et le dos sont noirs; les pennes de la queue et de l'aile brunes; celles de l'aile les plus intérieures sont noires et marquées d'un trait blanc. Ce harle est à-peu-près de la grosseur du canard; la femelle est toute brune, et sa huppe est plus petite que celle du mâle. Fernandez a décrit l'un et l'autre sous le nom mexicain d'*Ecatototl*, en y ajoutant le surnom de *Avis venti*, oiseau du vent, sans en indiquer la raison. Ces oiseaux se trouvent au Mexique et à la Caroline, aussi bien qu'en Virginie, et se tiennent souvent sur les rivières et les étangs.

(1) « Magnâ cristâ exornatur, orbiculari, ac coronæ modo eminenti. » Nieremberg.

LE PÉLICAN.* (1)

Pelecanus Onocrotalus, Lin., Gm., Lath., Vieill., Cuv., Temm.; *Pelecanus roseus*, Gmel., Lath. (individus adultes); *Pelecanus philippensis, Pelecanus fuscus* et *Pelecanus manillensis,* Gmel., Lath. (2).

Le pélican est plus remarquable, plus intéres-

* Voyez les planches enluminées, n° 87.

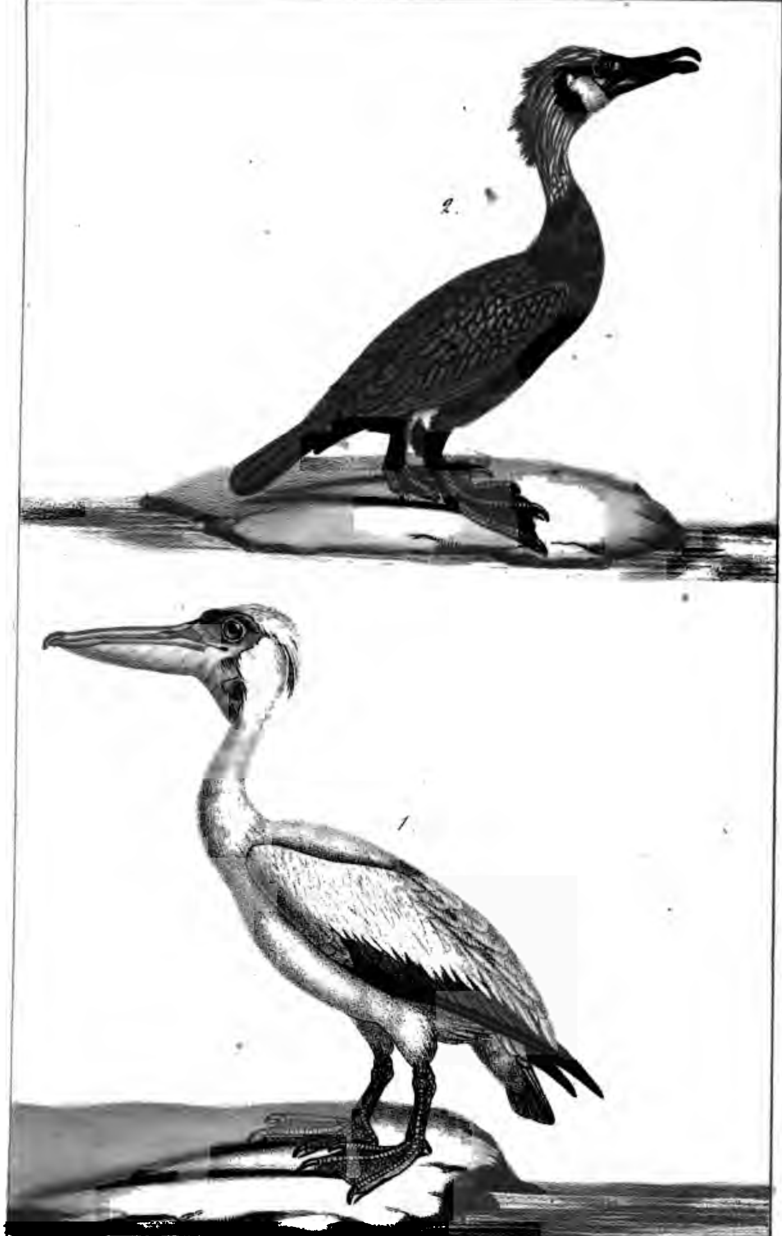
(1) En grec, Ὀνοκροτάλος, Πελεκάνος, dans Oppien, Πελεκινος; en latin, *onocrotalus;* et en ancien latin, *truo,* suivant Verrius Flaccus et Festus; en ancien français, *livane,* selon Cotgrave et Belon; en hébreu, *hakik*; en chaldéen, *catha*; en arabe, *kuk et alhausal,* c'est-à-dire, *gosier;* en persan, *kik* (Aldrovande), *tacab*, c'est-à-dire, *porteur d'eau*; et *miso,* mouton, à cause de sa grosseur (Chardin); en égyptien, *begas,* ou *gemel-el-bahr* (chameau de la rivière. Vansleb); en turc, *sackagusch*; dans l'ancienne langue vandale, *bukriez* (Wolfang. Lazius); en espagnol, *groto*; en italien, *agrotto*; à Rome, *truo*; et vers Sienne et Mantoue, *agrotti;* dans les Alpes de Savoie, *goitreuse,* à cause de sa poche, semblable au goitre, auquel les habitants de ces cantons sont sujets; en anglais, *pelecane*; en allemand, *meer-gans*, *schnée-gans*; et en Autriche,

(2) M. Cuvier adopte le genre *Pelecanus* de Linnée, et y forme un sous-genre des Pélicans proprement dits.

M. Temminck rapporte comme figure du jeune âge la planche enluminée de Buffon, n° 965. Il n'adopte pas le rapprochement que M. Cuvier fait du Pélican brun de Buffon avec cette espèce. Il le considère comme formant une race très-distincte, propre aux climats d'Amérique.

Desm. 1829.





P. Oudart del.t Meunier direx.t Lith. de C. Motte.

1. Le Pélican. 2. Le Cormoran.

devait pas s'appliquer au pélican qui vit dans l'abondance (1), et auquel la nature a donné de plus qu'aux autres oiseaux pêcheurs une grande poche dans laquelle il porte, et met en réserve l'ample provision du produit de sa pêche.

Le pélican égale ou même surpasse en grandeur le cygne (2), et ce serait le plus grand des oiseaux d'eau (3), si l'albatrosse n'était pas plus épais, et si le flamant n'avait pas les jambes beaucoup plus hautes; le pélican les a au contraire très-basses, tandis que ses ailes sont si largement étendues, que l'envergure en est de onze ou douze pieds (4). Il se soutient donc très-aisément et très-long-temps dans l'air; il s'y balance avec légèreté et ne change de place que pour tomber à-plomb sur sa proie, qui ne peut échapper, car la violence du choc et la grande étendue des ailes qui frappent et cou-

---

(1) Saint Augustin et saint Jérôme paraissent être les auteurs de l'application de cette fable, originairement égyptienne, au pélican. « Vid. « Exerpt. ex Hieronim. apud Lupum de olivet. in Ps. 101. »

(2) M. Edwards estime celui qu'il décrit du double plus grand et plus gros que le cygne. Celui dont parle Ellis « était, dit-il, deux fois plus fort « qu'un gros cygne ». Voyage à la baie d'Hudson, tome I, page 52.

(3) « Je partis le 2 octobre pour me rendre à l'île de Griel, par ce « canal qui est parallèle au bras principal du Niger..... Il était tout cou- « vert de pélicans ou grands gosiers, qui se promenaient gravement « comme des cygnes sur les eaux; ce sont, sans contredit, après l'au- « truche, les plus grands oiseaux du pays. » Adanson, Voyage au Sénégal, page 136.

(4) Les Pélicans décrits par MM. de l'Académie des Sciences, avaient onze pieds d'envergure, ce qui est, suivant leur remarque, le double des cygnes et des aigles.

vrent la surface de l'eau, la font bouillonner, tournoyer (1), et étourdissent en même temps le poisson, qui dès-lors ne peut fuir; c'est de cette manière que les pélicans pêchent lorsqu'ils sont seuls (2); mais en troupes ils savent varier leurs manœuvres et agir de concert; on les voit se disposer en ligne et nager de compagnie, en formant un grand cercle qu'ils resserrent peu à peu pour y renfermer le poisson (3), et se partager la capture à leur aise.

Ces oiseaux prennent, pour pêcher, les heures du matin et du soir où le poisson est le plus en mouvement, et choisissent les lieux où il est le plus abondant; c'est un spectacle de les voir raser l'eau, s'élever de quelques piques au-dessus, et tomber le cou raide et leur sac à demi plein, puis se relevant avec effort retomber de nouveau (4), et continuer ce manége jusqu'à ce que cette large besace soit entièrement remplie; ils vont alors manger et digérer à l'aise sur quelques pointes de rochers, où ils restent en repos et comme assoupis jusqu'au soir (5).

Il me paraît qu'il serait possible de tirer parti de cet instinct du pélican, qui n'avale pas sa proie d'abord, mais l'accumule en provision, et qu'on

---

(1) Petr. martyr. Nov. Orb. Decad. I, liv. VI.

(2) Voyez Labat, Dutertre.

(3) Adanson, Voyage au Sénégal, page 136.

(4) Nieremberg, Hist. nat., lib. X, pag. 223.

(5) Voyez Labat, Dutertre.

pourrait en faire, comme du cormoran, un pêcheur domestique; et l'on assure que les Chinois y ont réussi (1). Labat raconte aussi que des sauvages avaient dressé un pélican qu'ils envoyaient le matin après l'avoir rougi de rocou, et qui le soir revenait au carbet, le sac plein de poissons qu'ils lui faisaient dégorger (2).

Cet oiseau doit être un excellent nageur; il est parfaitement *palmipède*, ayant les quatre doigts réunis par une seule pièce de membrane; cette peau et les pieds sont rouges ou jaunes, suivant l'âge (3). Il paraît aussi que c'est avec l'âge qu'il prend cette belle teinte de couleur rose tendre et comme transparente, qui semble donner à son plumage blanc le lustre d'un vernis.

Les plumes du cou ne sont qu'un duvet court, celles de la nuque sont plus allongées, et forment une espèce de crête ou de petite huppe (4); la tête est aplatie par les côtés; les yeux sont petits et placés dans deux larges joues nues; la queue est composée de dix-huit pennes; les couleurs du

(1) Voyez le Voyage de Pirard, Paris, 1619, tome I, page 376; mais Pirard se trompe en se persuadant que cet oiseau ne se voit qu'à la Chine.

(2) Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, tome VIII, page 296.

(3) Aldrovande.

(4) C'est ce que Belon exagère dans sa figure, en lui donnant un panache qu'il compare mal-à-propos à celui du vanneau; en quoi Gesner et Aldrovande l'ont suivi dans les leurs. Celle de Gesner est encore plus vicieuse, en ce qu'elle porte cinq doigts.

bec sont du jaune et du rouge-pâle sur un fond gris, avec des traits de rouge-vif sur le milieu et vers l'extrémité ; ce bec est aplati en-dessus comme une large lame relevée d'une arête sur sa longueur, et se terminant par une pointe en croc ; le dedans de cette lame, qui fait la mandibule supérieure, présente cinq nervures saillantes, dont les deux extérieures forment des bords tranchants ; la mandibule inférieure ne consiste qu'en deux branches flexibles qui se prêtent à l'extension de la poche membraneuse qui leur est attachée, et qui pend au-dessous comme un sac en forme de nasse. Cette poche peut contenir plus de vingt pintes de liquide (1) ; elle est si large et si longue, qu'on y peut placer le pied (2), ou y faire entrer le bras jusqu'au coude (3). Ellis dit avoir vu un homme y cacher sa tête (4), ce qui ne nous fera pourtant pas croire ce que dit Sanctius (5), qu'un de ces oiseaux laissa tomber du haut des airs un enfant nègre qu'il avait emporté dans son sac.

Ce gros oiseau paraît susceptible de quelque éducation, et même d'une certaine gaîté malgré

---

(1) « La longueur du bec du pélican que je mesurai était de plus d'un « pied et demi, et son sac contenait près de vingt-deux pintes d'eau. » Adanson, Voyage au Sénégal, page 136.

(2) Belon.

(3) Gesner.

(4) Tome I, page 52.

(5) Dans Aldrovande, tome III, page 50.

sa pesanteur (1): il n'a rien de farouche, et s'habitue volontiers avec l'homme (2). Belon en vit un dans l'île de Rhodes, qui se promenait familièrement par la ville (3), et Culmann, dans Gesner, raconte l'histoire fameuse de ce pélican qui suivait l'empereur Maximilien, volant sur l'armée quand elle était en marche, et s'élevant quelquefois si haut, qu'il ne paraissait plus que comme une hirondelle, quoiqu'il eût quinze pieds (du Rhin), d'un bout des ailes à l'autre.

Cette grande puissance de vol serait néanmoins étonnante dans un oiseau qui pèse vingt-quatre ou vingt-cinq livres, si elle n'était merveilleusement secondée par la grande quantité d'air dont son corps se gonfle, et aussi par la légèreté de sa charpente; tout son squelette ne pèse pas une livre et demie (4); les os en sont si minces qu'ils

(1) « C'est un oiseau gai, hetté et vioge. » Belon. « C'était une chose « divertissante à voir lorsque nous poussions et animions contre lui de « jeunes garçons ou bien nos chiens, comment il savait admirablement « bien se mettre en état de défense, se jetant avec beaucoup d'impétuosité « sur les chiens ou sur les jeunes garçons et les frappant fort joliment « avec son bec, que ceux-ci repoussaient de même; de sorte qu'on aurait « dit qu'on battait deux morceaux de bois l'un contre l'autre, ou qu'on « jouait avec des cliquettes. » Voyage en Guinée, par Guillaume Bosman, Utrecht, 1705, lettre XVe.

(2) Rzacsynski parle d'un pélican nourri pendant quarante ans à la cour de Bavière, qui se plaisait beaucoup en compagnie, et paraissait prendre un plaisir singulier à entendre de la musique. Auctuar., p. 399.

(3) Observation, page 79.

(4) Anciens mémoires de l'Académie des Sciences, tome III, part. III, page 198.



ont de la transparence, et Aldrovande prétend qu'ils sont sans moelle (1). C'est sans doute à la nature de ces parties solides qui ne s'ossifient que tard, que le pélican doit sa très-longue vie (2); l'on a même observé qu'en captivité il vivait plus long-temps que la plupart des autres oiseaux (3).

Au reste, le pélican, sans être tout-à-fait étranger à nos contrées, y est pourtant assez rare, surtout dans l'intérieur des terres. Nous avons au Cabinet les dépouilles de deux de ces oiseaux, l'un tué en Dauphiné, et l'autre sur la Saône (4): Gesner fait mention d'un qui fut pris sur le lac de Zurich, et qui fut regardé comme un oiseau inconnu (5). Il n'est pas commun dans le nord de l'Allemagne (6), quoiqu'il y en ait un grand nombre dans les provinces méridionales qu'arrose le

(1) Anciens mémoires de l'Académie des Sciences, tome III, page 51.

(2) Turner parle d'un pélican privé qui vécut cinquante ans. On conserva pendant quatre-vingts celui dont Culmannus écrit l'histoire, et dans sa vieillesse il était nourri, par ordre de l'empereur, à quatre écus par jour.

(3) D'un grand nombre de pélicans nourris à la ménagerie de Versailles, aucun n'est mort pendant l'espace de douze ans, durant lequel temps, de toutes les espèces gardées à la ménagerie, il n'en est aucune dont il ne soit mort quelque animal. Mémoires de l'Académie des Sciences, cités plus haut, page 191.

(4) M. de Piolenc nous mande qu'il en a tué un dans un marais près d'Arles; et M. Lottinger, un autre sur un étang entre Dieuze et Sarrebourg.

(5) Voyez Aldrovande, tome III, page 51.

(6) « Avis peregrina.... rarò has terras frequentat..... anno 1585, « Uratislaviæ onocrotalus captus fuit. » Sckwenckfeld, page 312.

Danube (1); ce séjour sur le Danube est une habitude ancienne à ces oiseaux, car Aristote, les rangeant au nombre de ceux qui s'attroupent (2), dit qu'ils s'envolent du Strymon, et que s'attendant les uns les autres au passage de la montagne, ils vont s'abattre tous ensemble et nicher sur les rives du Danube (3). Ce fleuve et le Strymon paraissent donc limiter les contrées où ils se portent en troupes du nord au midi dans notre continent, et c'est faute d'avoir bien connu leur route que Pline les fait venir des extrémités septentrionales de la Gaule (4); car ils y sont étrangers, et paraissent l'être encore plus en Suède et dans les climats plus septentrionaux, du moins si l'on en juge par le silence des naturalistes du Nord (5), car ce qu'en dit Olaüs Magnus, n'est qu'une compilation mal digérée, de ce que les anciens ont écrit sur l'*Onocrotale*, sans aucun fait qui prouve son passage ou son séjour dans les contrées du Nord. Il ne paraît pas même fréquenter l'Angleterre, puisque les auteurs de la Zoologie britannique ne le comp-

(1) Rzaczynski.

(2) « Gregales aves sunt grus, olor, pelecan. » Hist. animal., lib. VIII, cap. XII.

(3) « Et pelecanes (que Scaliger et Gaza rendent mal par *plateæ*) loca « mutant, volantque à Strymone fluvio ad Danubium, atque ibi pariunt; « universæ abeunt; expectanturque à prioribus posteriores, propterea « quòd priorum prospectus super volantium montis objectu intercipitur « posterioribus. » Aristot., loco citato.

(4) Hist. nat., lib. X.

(5) Linnæus, Muller, Brunnich.

tent pas dans le nombre de leurs animaux bretons, et que Charleton rapporte qu'on voyait de son temps dans le parc de Windsor des pélicans envoyés de Russie (1). Il s'en trouve en effet, et même assez fréquemment sur les lacs de la Russie rouge et de la Lithuanie, de même qu'en Volhinie, en Podolie et en Pokutie, comme le témoigne Rzaczynski (2); mais non pas jusque dans les parties les plus septentrionales de la Moscovie, comme le prétend Ellis. En général ces oiseaux paraissent appartenir spécialement aux climats plus chauds que froids. On en tua un de la plus grande taille et qui pesait vingt-cinq livres dans l'île de Majorque, près de la baie d'Alcudia, en juin 1773 (3); il en paraît tous les ans régulièrement sur les lacs de Mantoue et d'Orbitello (4); on voit d'ailleurs, par un passage de Martial, que les pélicans étaient communs dans le territoire de Ravenne (5). On les trouve aussi dans l'Asie-Mineure (6), dans la Grèce (7), et dans plusieurs

(1) Onomasticon Zoïcon, page 94.

(2) Auctuar., page 399.

(3) Journal historique et politique, 20 juillet 1773.

(4) Belon, Nature des Oiseaux, page 155.

(5) « Turpe Ravennatis guttur onocrotali. » Mart.

(6) « Des onocrotales se nourrissent dans un lac qui est au-dessus de la « ville d'Antioche. » Belon, Observations, page 161.

(7) « Nous tuâmes à coups de pierre (aux environs de Patras) un de ces « gros oiseaux que nous appelons *pélican;* les Latins, *onocrotali,* et les « Grecs modernes, *toubano;* je ne sais si c'était le froid qui l'empêchait « de voler; il a un sac sous le bec, où nous fîmes entrer plus de quinze

endroits de la mer méditerranée et de la Propontide (1); Belon a même observé leur passage étant en mer, entre Rhodes et Alexandrie; ils volaient en troupes du nord au midi, se dirigeant vers l'Égypte (2), et ce même observateur jouit une seconde fois de ce spectacle vers les confins de l'Arabie et de la Palestine (3). Enfin, les voyageurs nous disent que les lacs de la Judée et de l'Égypte, les rives du Nil en hiver, et celles du Strymon en été, vues du haut des collines, paraissent blanches par le grand nombre de pélicans qui les couvrent (4).

En rassemblant les témoignages des différents navigateurs, nous voyons que les pélicans se trouvent dans toutes les contrées méridionales de notre continent, et qu'ils se retrouvent avec peu de différences et en plus grand nombre dans celles du Nouveau-Monde. Ils sont très-communs en Afrique sur les bords du Sénégal et de la Gambra,

« pots d'eau; aussi les Grecs disent qu'il va porter de l'eau dans les montagnes aux petits oiseaux. Il est fort commun en ces quartiers-là, aussi « bien que du côté de Smyrne. » Voyage en Dalmatie, par Jacob Spon et George Vuheler; Lyon, 1678, tome II, page 41.

(1) Belon, Nat. des Oiseaux, page 153.

(2) Idem, Observations, page 90.

(3) Idem, ibid., page 139. « Lorsque passions par la plaine de Rama, « les voyons passer deux à deux comme cygnes, volants assez bas par- « dessus nos têtes; combien qu'on les voie voler aussi en grosses troupes « comme des cygnes. » Belon, Nat. des Oiseaux, page 155.

(4) Idem, ibidem, page 154.

où les Nègres leur donnent le nom de *Pokko* (1), la grande langue de terre qui barre l'embouchure de la première de ces rivières, en est remplie (2); on en trouve de même à Loango et sur les côtes d'Angola (3), de Sierra Leona (4) et de Guinée (5); sur la baie de Saldana ils sont mêlés à la multitude d'oiseaux qui semble remplir l'air et la mer de cette plage (6). On les trouve à Madagascar (7), à Siam (8), à la Chine (9), aux îles de la Sonde (10) et aux Philippines (11), surtout aux pêcheries du grand lac de Manille (12). On en rencontre quelquefois en mer (13); et enfin on en a vu sur les

---

(1) Relation de Moore. Histoire générale des Voyages, tome III, page 304. —Voyage de Le Maire aux Canaries; Paris, 1695, page 104.

(2) Histoire générale des Voyages, tome II, page 488. Relation de Brue.

(3) Relation de Pigaffetta, page 92; mais Merolla se trompe en prenant pour des pélicans certains oiseaux noirs dont il vit grand nombre sur la route de Singa. Voyez son voyage, page 636.

(4) Histoire générale des Voyages, tome III, page 226. Relation de Finch.

(5) Voyage de Degenes, Paris, 1698, page 41.

(6) Histoire générale des Voyages, tome II, page 46. Relation de Dounton.

(7) Voyage de François Cauche, Paris, 1651, page 136.

(8) Second voyage du P. Tachard, dans l'Histoire générale des Voyages, tome XI, page 311.

(9) Voyez Picard, cité plus haut.

(10) « In littoribus Javæ et circumjacentium insularum.» Pison, Hist. nat., lib. V, pag. 69.

(11) Transactions philosophiques, n° 285.

(12) Sonnerat, Voyage à la Nouvelle-Guinée.

(13) «Le 13 décembre, après avoir passé le tropique, plusieurs oi-« seaux nous vinrent visiter; il y en avait quantité de ceux qu'on ap-

terres lointaines de l'océan Indien, comme à la Nouvelle-Hollande (1), où M. Cook dit qu'ils sont d'une grosseur extraordinaire (2).

En Amérique, on a reconnu des pélicans depuis les Antilles (3) et la terre-ferme (4), l'isthme de Panama (5) et la baie de Campèche (6), jusqu'à la Louisiane (7) et aux terres voisines de la baie d'Hudson (8). On en voit aussi sur les îles et les anses inhabitées près de Saint-Domingue (9); et en plus grande quantité sur ces petites îles couvertes de la plus belle verdure, qui avoisinent la Guadeloupe, et que différentes espèces d'oiseaux semblent s'être partagées pour leur servir de retraite : l'une de ces îles a même été nommée l'*Ile aux Grands-Gosiers* (10). Ils grossissent encore les

---

« pelle *grand gosier*. » Voyage de Le Guat, Amsterdam, 1708, tome I, page 97.

(1) Histoire générale des Voyages, tome XI, page 221.

(2) Premier voyage, tome IV, page 110; et tome III, pages 360 et 363.

(3) Dutertre, Labat, Sloane. « Il y eut en 1656, au mois de septem« bre, une grande mortalité de ces oiseaux, particulièrement des jeunes; « car toutes les côtes des îles de Saint-Alousie, de Saint-Vincent, de Be« couya, et de tous les Grenadins, étaient bordées de ces oiseaux morts. » Dutertre, Histoire générale des Antilles, tome II, page 271.

(4) Oviedo.

(5) Wafer.

(6) Dampier, tome III, page 316.

(7) Histoire générale des Voyages, tome XIV, page 456.

(8) Ibidem, page 663.

(9) Note communiquée par M. le chevalier Deshayes.

(10) Dutertre.

peuplades des oiseaux qui habitent l'île d'Aves (1); la côte très-poissonneuse des Sambales les attire en grand nombre (2); et dans celle de Panama on les voit fondre en troupes sur les bancs de sardines que les grandes marées y poussent; enfin, tous les écueils et les îlets voisins sont couverts de ces oiseaux en si grand nombre, qu'on en charge des canots, et qu'on en fond la graisse dont on se sert comme d'huile (3).

Le pélican pêche en eau douce comme en mer; et dès-lors on ne doit pas être surpris de le trouver sur les grandes rivières; mais il est singulier qu'il ne s'en tienne pas aux terres basses et humides, arrosées par de grandes rivières, et qu'il fréquente aussi les pays les plus secs, comme l'Arabie et la Perse (4), où il est connu sous le nom de porteur d'eau (*Tacab*); on a observé que comme il est obligé d'éloigner son nid des eaux trop fréquentées par les caravanes, il porte de très-loin de l'eau douce dans son sac à ses petits; les bons Musulmans disent très-religieusement que Dieu a ordonné à cet oiseau de fréquenter le désert pour abreuver au besoin les pélerins qui vont à la Mecque, comme autrefois il envoya le corbeau qui nourrit Élie dans la solitude (5); aussi les Égyptiens en faisant allusion à la manière

(1) Labat, tome VIII, page 28.
(2) Wafer.
(3) Oviedo, livre V.
(4) Voyage de Chardin; Amsterdam, 1711, tome II, page 30.
(5) Idem, ibid.

dont ce grand oiseau garde de l'eau dans sa poche, l'ont surnommé le *Chameau de la rivière* (1).

Au reste, il ne faut pas confondre le *Pélican de Barbarie* dont parle le docteur Shaw (2), avec le véritable pélican, puisque ce voyageur dit qu'il n'est pas plus gros qu'un vanneau. Il en est de même du pélican de Kolbe, qui est l'oiseau spatule (3). Pigafetta, après avoir bien reconnu le pélican à la côte d'Angola (4), se trompe en donnant son nom à un oiseau de Loango à jambes hautes comme le héron (5); nous doutons aussi beaucoup que l'*Alcatraz*, que quelques voyageurs disent avoir rencontré en pleine mer entre l'Afrique et l'Amérique (6), soit notre pélican, quoique les Espagnols des Philippines et du Mexique lui aient donné le nom d'*Alcatraz*; car le pélican s'éloigne peu des côtes, et sa rencontre sur mer annonce la proximité de la terre (7).

Des deux noms *Pélecan* (8) et *Onocrotale* (9) que les anciens ont donnés à ce grand oiseau, le

---

(1) Gemel el Bahr. Vansleb. Voyage en Égypte; Paris, 1677, page 102.

(2) « Anas platyrinchos ou pélican de Barbarie........ de la grandeur du *vanneau*...Voyage en Barbarie; » La Haye, 1743, tome I, page 328.

(3) Description du cap de Bonne-Espérance, part. III., chap. 19.

(4) Idem, ibidem.

(5) Voyez Histoire générale des Voyages, tome IV, page 588.

(6) Ibidem, tome I, page 448.

(7) Sloane, Hist. of Jamaïc., pag. 322.

(8) Aristote, lib. IX, cap. x.

(9) Pline, lib. X, cap. XLVII.

dernier a rapport à son étrange voix, qu'ils ont comparée au braiement d'un âne (1). Klein imagine qu'il rend ce son bruyant le cou plongé dans l'eau (2); mais ce fait paraît emprunté du butor, car le pélican fait entendre sa voix rauque loin de l'eau, et jette en plein air ses plus hauts cris (3). Élien décrit et caractérise bien le pélican sous le nom de *Céla* (4); mais l'on ne sait pas pourquoi il le donne pour un oiseau des Indes, puisqu'il se trouve et sans doute se trouvait dès lors dans la Grèce.

Le premier nom *Pélecan* a été le sujet d'une méprise des traducteurs d'Aristote, et même de Cicéron et de Pline (5); on a traduit *pélecan* par *platea*, ce qui a fait confondre le *Pélican* avec la Spatule; et Aristote lui-même, en disant du *Pélecan* qu'il avale des coquillages minces, et les rejette à demi digérés pour en séparer les écailles (6), lui attribue une habitude qui convient mieux à la spatule, vu la structure de son œsophage (7);

---

(1) Belon, Nature des Oiseaux, page 153.

(2) Ordo avi., pag. 143.

(3) « Lorsque les pêcheurs s'approchèrent pour le tirer, il jeta des « cris effroyables. » Relation d'un pélican pris sur le lac d'Albufera, près d'Alcudia dans l'île de Majorque. Journal historique et politique, 20 juillet 1773.

(4) Le même nom de *Céla* exprime en grec un goître, une gorge gonflée.

(5) Voyez l'article de la *Spatule*.

(6) Voyez Aristote, Hist. animal., lib. IX, cap. XIV; ex recens. Scaliger.

(7) Voyez Mémoires de l'Académie des Sciences, depuis 1666 jusqu'en 1699, tome III, partie III, page 189 et suivantes.

car le sac du pélican n'est pas un estomac où la digestion soit seulement commencée; et c'est improprement que Pline compare la manière dont l'*Onocrotale* (pélican) avale et reprend ses aliments à celle des animaux qui ruminent (1): « Il « n'y a rien ici, dit très-bien M. Perrault, qui ne « soit dans le plan général de l'organisation des « oiseaux; tous ont un jabot dans lequel se res« serre leur nourriture; le pélican l'a au-dehors, « et le porte sous le bec (2), au lieu de l'avoir « caché en dedans et placé au bas de l'œsophage; « mais ce jabot extérieur n'a point la chaleur di« gestive de celui des autres oiseaux, et le pélican « rapporte frais dans cette poche les poissons de « sa pêche à ses petits. Pour les dégorger, il ne « fait que presser ce sac sur sa poitrine; et c'est « cet acte très-naturel qui peut avoir donné lieu « à la fable si généralement répandue, que le pé« lican s'ouvre la poitrine pour nourrir ses petits « de sa propre substance (3). »

Le nid du pélican se trouve communément au bord des eaux; il le pose à plate-terre (4), et c'est

(1) « Onocrotalo.... faucibus inest uteri genus; huc omnia inexple« bile animal congerit, mira ut sit capacitas; mox perfectâ rapinâ, sen« sium inde in os reddita, in veram alvum, ruminantis more, refert. » Plin., lib. X, cap. XLVII.

(2) Mémoires de l'Académie des Sciences, depuis 1666 jusqu'en 1699, tome III, partie III, page 18 et suivantes.

(3) Voyez le docteur Shaw, cité dans l'addition au tome II d'Edwards, page 10.

(4) Belon, Sonnerat et autres. — « Ils pondent sans façon à plate-terre, « et couvent ainsi leurs œufs.... J'en ai trouvé jusqu'à cinq sous une

par erreur, et en confondant, à ce qu'il paraît, la spatule avec le pélican, que M. Salerne dit qu'il niche sur les arbres (1). Il est vrai qu'il s'y perche malgré sa pesanteur et ses larges pieds palmés; et cette habitude qui nous eût moins étonnés dans les pélicans d'Amérique, parce que plusieurs oiseaux d'eau s'y perchent (2), se trouve également dans les pélicans d'Afrique et d'autres parties de notre continent (3).

« femelle, qui ne se donnait pas la peine de se lever pour me laisser « passer; elle se contentait de me donner quelques coups de bec, et de « crier quand je la frappais pour l'obliger de quitter ses œufs.... Il y « en avait quantité de jeunes sur notre îlet.... J'en pris deux petits que « j'attachai par le pied à un piquet, où j'eus le plaisir, pendant quelques « jours, de voir leur mère qui les nourrissait, et qui demeurait tout le « jour avec eux, passant la nuit sur une branche au-dessus de leur tête; « ils étaient devenus tous trois si familiers, qu'ils souffraient que je les « touchasse, et les jeunes prenaient fort gracieusement les petits poissons « que je leur présentais, qu'ils mettaient d'abord dans leur havresac. Je « crois que je me serais déterminé à les emporter si leur mal-propreté ne « m'en avait empêché; ils sont plus sales que les oies et les canards; et « on peut dire que toute leur vie est partagée en trois temps, chercher « leur nourriture, dormir, et faire à tous moments des tas d'ordures larges « comme la main. » Labat. Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, tome VIII, pages 294 et 296.

(1) Ornithologie, page 369.

(2) Voyez l'article des Tinamous et des Perdrix de la Guyane, tome V de cette histoire des Oiseaux.

(3) « On les voit (en Guinée) se percher, au bord de la rivière, « sur quelque arbre, où ils attendent, pour fondre sur le poisson, qu'il « paraisse à fleur-d'eau. » Voyage de Gennes au détroit de Magellan; Paris, 1698, page 41. « Nous vîmes ces gros oiseaux qu'on nomme « *Pélicans*, se percher sur les arbres, quoiqu'ils aient les pieds comme « l'oison.... Ils font des œufs gros comme un pain d'un sou. » Voyage à Madagascar, par Fr. Cauche, page 136.

Du reste, cet oiseau, aussi vorace que grand déprédateur (1), engloutit dans une seule pêche autant de poisson qu'il en faudrait pour le repas de six hommes. Il avale aisément un poisson de sept ou huit livres; on assure qu'il mange aussi des rats (2), et d'autres petits animaux. Pison dit avoir vu avaler un petit chat vivant par un pélican si familier, qu'il venait au marché où les pêcheurs se hâtaient de lui lier son sac, sans quoi il leur enlevait subtilement quelques pièces de poisson (3).

Il mange de côté, et quand on lui jette un morceau, il le happe. Cette poche, où il emmagasine toutes ses captures, est composée de deux peaux; l'interne est continue à la membrane de l'œsophage, l'extérieure n'est qu'un prolongement de la peau du cou; les rides qui la plissent servent à retirer le sac, lorsqu'étant vide il devient flasque. On se sert de ces poches de pélican comme de vessies pour enfermer le tabac à fumer; aussi les appelle-t-on dans nos îles *blagues* ou *blades* (4),

(1) « Inexplebile animale, » dit Pline.

(2) « Il aime passionnément les rats et les avale tout entiers.... « Quelquefois nous le faisions approcher, et comme s'il eût voulu nous « en donner le divertissement, il faisait sortir de son jabot un rat, et le « jetait à nos pieds. » Bosman, Voyage en Guinée, lettre XV.

(3) Pison, Hist. nat., lib. V, pag. 69.

(4) On prépare ces blagues en les frottant bien entre les mains pour en assouplir la peau; et pour achever de l'amollir on l'enduit de beurre de cacao, puis on la passe de nouveau dans les mains, ayant soin de conserver la partie qui est couverte de plumes comme un ornement.

du mot anglais *blader*, qui signifie vessie. On prétend que ces peaux préparées sont plus belles et plus douces que des peaux d'agneau (1). Quelques marins s'en font des bonnets (2); les Siamois en filent des cordes d'instruments (3), et les pêcheurs du Nil se servent du sac, encore attaché à la mâchoire, pour en faire des vases propres à rejeter l'eau de leurs bateaux, ou pour en contenir et garder, car cette peau ne se pénètre ni ne se corrompt par son séjour dans l'eau (4).

Il semble que la nature ait pourvu, par une attention singulière, à ce que le pélican ne fût point suffoqué, quand, pour engloutir sa proie, il ouvre à l'eau sa poche tout entière, la trachée-

---

Note communiquée par M. le chevalier Deshayes. — « Les matelots tuent « le pélican pour avoir sa poche, dans laquelle ils mettent un boulet de « canon, et qu'ils suspendent ensuite pour lui faire prendre la forme d'un « sac à mettre leur tabac. » Le Page du Pratz. Histoire de la Louisiane, tome II, page 113.

(1) « Nos gens en tuèrent beaucoup, non pas pour les manger.... « mais pour avoir leurs *blagues;* c'est ainsi qu'on appelle le sac dans « lequel ils mettent leur poisson. Tous nos fumeurs s'en servent pour « mettre leur tabac haché.... On les passe comme des peaux d'agneaux, « et elles sont bien plus belles et plus douces; elles deviennent de « l'épaisseur d'un bon parchemin, mais extrêmement souples, douces et « maniables. Les femmes espagnoles les bordent d'or et de soie d'une « manière très-fine et très-délicate; j'ai vu de ces ouvrages qui étaient « d'une grande beauté. » Labat, tome VIII, page 299.

(2) « Nous faisions des bonnets des sacs que ces oiseaux avaient au « cou. » Voyage à Madagascar, par Fr. Cauche; Paris 1651, page 136.

(3) Second voyage du P. Tachard; Histoire générale des Voyages, tome IX, page 311.

(4) Observations de Belon; Paris, 1555, page 99.

artère, quittant alors les vertèbres du cou, se jette en devant, et, s'attachant sous cette poche, y cause un gonflement très-sensible; en même temps deux muscles en sphincter resserrent l'œsophage, de manière à fermer toute entrée à l'eau (1). Au fond de cette même poche est cachée une langue si courte, qu'on a cru que l'oiseau n'en avait point (2); les narines sont aussi presque invisibles et placées à la racine du bec; le cœur est très-grand; la rate très-petite; les cœcums également petits, et bien moindres à proportion que dans l'oie, le canard et le cygne (3). Enfin, Aldrovande assure que le pélican n'a que douze côtes (4); et il observe qu'une forte membrane, fournie de muscles épais, recouvre les bras des ailes.

Mais une observation très-intéressante est celle de M. Méry et du P. Tachard (5), sur l'air ré-

(1) Mémoires de l'Académie des Sciences, page 196.

(2) Gesner.

(3) Aldrovande.

(4) Idem, tome III, page 51.

(5) « Dans le voyage que nous fîmes à la Mine d'aimant, M. de la « Marre blessa un de ces grands oiseaux que nos gens appellent *Grand-« gosier*, et les Siamois *Nokthq*.... Il avait sept pieds et demi, les ailes « étendues.... Dans la dissection on trouva sous le panicule charnu des « membranes très-déliées, qui enveloppaient tout le corps, et qui, en se « repliant diversement, formaient plusieurs sinus considérables, surtout « entre les cuisses et le ventre, entre les ailes et les côtés et sous le jabot; « il y en avait à mettre les deux pouces: ces grands sinus se partageaient « en plusieurs petits canaux, qui, à force de se diviser, dégénéraient « enfin en une infinité de petits rameaux sans issue, qui n'étaient plus

pandu sous la peau du corps entier du pélican; on peut même dire que cette observation est un fait général qui s'est manifesté d'une manière plus évidente dans le pélican, mais qui peut se reconnaître dans tous les oiseaux, et que M. Lory, célèbre et savant médecin de Paris, a démontré par la communication de l'air jusque dans les os et les tuyaux des plumes des oiseaux. Dans le pélican, l'air passe de la poitrine dans les sinus axillaires, d'où il s'insinue dans les vésicules d'une membrane cellulaire épaisse et gonflée, qui recouvre les muscles et enveloppe tout le corps, sous la membrane où les plumes s'implantent; ces vésicules en sont enflées au point qu'en pressant le corps de cet oiseau, on voit une quantité d'air fuir de tous côtés sous les doigts. C'est dans l'expiration que l'air comprimé dans la poitrine passe dans les sinus, et de là se répand dans toutes les vésicules du tissu cellulaire; on peut même, en soufflant dans la trachée-artère, rendre sensible à l'œil cette route de l'air (1), et l'on

« sensibles que par les bulles d'air qui les enflaient; de sorte qu'en pressant le corps de cet oiseau, on entendait un petit bruit, semblable à celui qu'on entend lorsqu'on presse les parties membraneuses d'un animal qu'on a soufflé.... On découvrit avec la sonde et en soufflant, la communication de ces membranes avec le poumon. » Second Voyage du P. Tachard; Histoire générale des Voyages, tome IX, page 311.

(1) Voyez l'Histoire de l'Académie des Sciences, depuis 1666 jusqu'en 1699, tome II, page 144 et suivantes.

conçoit dès lors combien le pélican peut augmenter par là son volume sans prendre plus de poids, et combien le vol de ce grand oiseau doit en être facilité.

Du reste, la chair du pélican n'avait pas besoin d'être défendue, chez les Juifs, comme immonde (1); car elle se défend d'elle-même par son mauvais goût, son odeur de marécage et sa graisse huileuse (2); néanmoins quelques navigateurs s'en sont accommodés (3).

VARIÉTÉS DU PÉLICAN.

Nous avons observé, dans plusieurs articles de cette Histoire naturelle, qu'en général les espèces des grands oiseaux, comme celles des grands quadrupèdes, existent seules, isolées et presque sans variétés; que, de plus, elles paraissent être partout les mêmes, tandis que sous chaque genre ou dans chaque famille de petits animaux, et surtout dans celles des petits oiseaux, il y a une multitude de races plus ou moins proches parentes, auxquelles on donne improprement le

---

(1) « *Moyses*, auteur hébrieu, a dit, dans le onzième chapitre du « Lévitique, que le cygne et l'*onocrotalus* étaient oyseaux immondes. » Belon, Nat. des Oiseaux, page 155.

(2) Dutertre, Labat.

(3) « Leur chair est meilleure que celle des boubies et des guerriers. » Dampier. Voyage autour du monde; Rouen, 1715, tome III, page 317.

nom d'*espèces*. Ce nom espèce, et la notion métaphysique qu'il renferme, nous éloigne souvent de la vraie connaissance des nuances de la nature dans ses productions beaucoup plus que les noms de *variétés*, de *races* et de *familles*. Mais cette filiation perdue dans la confusion des branches et des rameaux parmi les petites espèces, se maintient entre les grandes; car elles admettent tout au plus quelques variétés qu'il est toujours aisé de rapporter à l'espèce première comme une branche immédiate à sa souche. L'autruche, le casoar, le condor, le cygne, tous les oiseaux majeurs, n'ont que peu ou point de variétés dans leurs espèces. Ceux qu'on peut regarder comme les seconds en ordre de grandeur ou de force, tels que la grue, la cigogne, le pélican, l'albatrosse, ne présentent qu'un petit nombre de ces mêmes variétés, comme nous allons l'exposer dans celles du pélican qui se réduisent à deux.

LE PÉLICAN BRUN.* (1)

PREMIÈRE VARIÉTÉ.

Pelecanus fuscus, Lath., Vieill., Cuv., Temm. (2).

Nous avons déja remarqué que le plumage du pélican est sujet à varier, et que, suivant l'âge, il est plus ou moins blanc et teint d'un peu de couleur de rose; il semble varier aussi par d'autres

* Voyez les planches enluminées, n° 957.

(1) « Onocrotalus sive pelicanus fuscus. » Sloane, Jamaïc., pag. 322, n° 1. — Rai, Synops. avi., pag. 191, n° 8. — « Pelecanus sub-fuscus « gulâ distensili. » Browne, Nat. hist. of Jamaïc., pag. 480. — « Alca- « trazes grandes de la isla Espanola. » Oviedo, lib. XIV, cap. VI. — « Onocrotalus pedibus cæruleis et brevioribus, rostro cochleato. » Feuillée, Journal d'observations, pag. 257. *Nota.* La description de Feuillée est confuse et paraît fautive. — « Pelecanus fuscus. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 66, Sp. 1, Variet. I. — Pélican. Ellis; Voyage à la baie d'Hudson, tome I, page 52. — Pélican d'Amérique. Edwards, page et pl. 93, avec une belle figure. — Grand-gosier. Dutertre, Histoire naturelle des Antilles, tome II, page 271. — « Onocrotalus cinereo- « fuscus supernè mediis pennarum candicantibus; capite et collo can- « didis; remigibus majoribus nigris; rectricibus cinereo-fuscis.... « Onocrotalus fuscus. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 524.

(2) MM. Temminck, Vieillot et Cuvier considèrent cet oiseau comme formant une espèce distincte de celle du pélican ordinaire. Il ne faut pas le confondre avec le *Pelecanus fuscus* d'Edwards, 93, qui n'est qu'un jeune âge de ce dernier. Desm. 1829.

circonstances, car il est quelquefois mêlé de gris et de noir; ces différences ont été observées entre des individus qui néanmoins étaient certainement tous de la même espèce (1); or, il y a si peu loin de ces mélanges de couleur à une teinte générale grise ou brune, que M. Klein n'a pas craint de prononcer affirmativement que le pélican brun et le pélican blanc n'étaient que des variétés de la même espèce (2). Hans Sloane, qui avait bien observé les pélicans bruns d'Amérique, avoue aussi qu'ils lui paraissent être les mêmes que les pélicans blancs (3) : Oviedo, parlant des *Grands-gosiers* à plumage cendré que l'on rencontre sur les rivières aux Antilles, remarque qu'il s'y en trouve en même temps d'un fort beau blanc (4); et nous sommes portés à croire que la couleur brune est la livrée des plus jeunes, car l'on a observé que ces pélicans bruns étaient généralement plus petits que les blancs. Ceux qu'on a vus près de la baie d'Hudson, étaient aussi plus

---

(1) « Les uns avaient tout le plumage blanc, avec ce ton léger et trans- « parent de couleur de chair, excepté les ailes où il y avait du gris et du « noir aux grandes pennes; les autres étaient d'une couleur de chair ou « de rose beaucoup plus décidée. » Mémoires de l'Académie des Sciences, cités plus haut. — Le pélican, tué sur le lac d'Albufera, avait le dos d'un gris-noirâtre. Journal politique cité plus haut.

(2) « Varietates itaque sunt onocrotalus albus et fuscus; varietates « onocrotali Edwardi Africanus et Americanus. » Klein, Ordo avi., pag. 142.

(3) Jamaïc., pag. 322.

(4) Histoire générale des Voyages, tome XIII, page 228.

petits et de couleur cendrée (1); ainsi leur blanc ne vient pas de l'influence du climat froid. La même variété de couleur s'observe dans les climats chauds de l'ancien continent. M. Sonnerat, après avoir décrit deux pélicans des Philippines, l'un brun, l'autre couleur de rose, soupçonne, comme nous, que c'est le même oiseau plus ou moins âgé (2); et, ce qui confirme notre opinion, c'est que M. Brisson nous a donné un pélican des Philippines qui semble faire la nuance entre les deux, et qui n'est plus entièrement gris ou brun, mais qui a encore les ailes et une partie du dos de cette couleur et le reste blanc (3).

---

(1) Ellis et l'Histoire des Voyages, tome XIV, page 663; et tome XV, page 268.

(2) Voyage à la Nouvelle-Guinée, page 91.

(3) « Onocrotalus supernè griseo-cinereus infernè albus, uropygio « concolore; capite et collo candicantibus, tæniâ in collo superiore « longitudinali fusco et albido variegatâ; remigibus majoribus cinereo- « nigricantibus, rectricibus cinereo-albis, scapis nigricantibus, latera- « libus in exortu candidis.... Onocrotalus Philippensis. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 527.

LE PÉLICAN A BEC DENTELÉ.(1)

SECONDE VARIÉTÉ.

Pelecanus Thagus, Lath.; *Pelecanus Onocrotalus,* var. β, Linn., Gmel. (2).

Si la dentelure du bec de ce pélican du Mexique est naturelle et régulière, comme celle du bec du harle et de quelques autres oiseaux, ce caractère particulier suffirait pour en faire une espèce différente de la première, quoique M. Brisson ne la donne que comme variété (3); mais si cette dentelure n'est formée que par la rupture accidentelle de la tranche mince des bords du bec, comme nous l'avons remarqué sur le bec de certains calaos, cette différence accidentelle, loin de faire un caractère constant et naturel, ne mérite pas même d'être admise comme variété, et nous sommes d'autant plus portés à le présumer, qu'on trouve, selon Hernandez, dans les mêmes lieux, le pélican ordinaire et ce pélican à bec dentelé (4).

(1) « Atototl, alcatraz, onocrotalus mexicanus dentatus. » Hernandez, Hist. Mexic., pag. 672, avec une figure grossière. — *Atototl,* Fernand., pag. 41, cap. 128.

(2) M. Cuvier ne cite pas cette espèce dont l'existence ne nous paraît pas suffisamment constatée. Desm. 1829.

(3) « Onocrotalus rostro denticulato. » *Varietas, a.* Brisson, Ornithol., tome VI, page 523.

(4) Hernandez, ubi supra.

LE CORMORAN.* (1)

Pelecanus Carbo, Linn., Gmel., Lath., Cuv., Vieill.; *Carbo Cormoranus*, Meyer, Temm.; *Hydrocorax Carbo*, Vieill. (2).

LE nom Cormoran se prononçait ci-devant *cor-*

---

* Voyez les planches enluminées, n° 927.

(1) En grec, Φαλακροκορὰξ; en latin *corvus aquaticus;* en italien, *corvo marino;* en espagnol, *cuervo calvo;* en allemand, *scarb*, *wasser-rabe;* en silésien, *see-rabe;* en anglais, *cormorant;* en suédois, *hafs-tjaeder;* en norwégien, *skary;* et à l'île de Feroë, *hupling;* en polonais, *krukwodny;* dans quelques-unes de nos provinces de France, *crot-pescherot.*

Cormoran. Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 161. Idem, Portraits d'oiseaux, mauvaise figure. — *Phalacrocorax*. Gesner, Avi., pag. 683. — « Corvus aquaticus. » Idem, ibid., pag. 350. — Idem, Icon. avi., pag. 84, figure reconnaissable. — Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 261. — Willughby, Ornithol., pag. 248. — Rai, Synops. avi., pag. 122, n° *a*, 3. — Sibbald. Scot illustr., part. II, lib. III, pag. 20. — Marsigl. Danub., tom. V, pag. 76, avec une très-mauvaise figure, pl. 36. — « Carbo aquaticus. » Gesner, Avi., pag. 136. — *Morfex*. Idem, ibid. Aldrovande, Charleton, Jonston, répètent sous ce nom *Morfex*, et sous celui de *Phalacrocorax*, les notices de Gesner. — « Corvus lacustris. » Schwenckfeld, Avi., pl. 246. — « Corvus sinarum marinus. » Nieremberg,

(2) Les cormorans proprement dits, dont cet oiseau est le type, forment, selon M. Cuvier, un sous-genre dans le grand genre Pélican.

DESM. 1829.

maran, *cormarin*, et vient de corbeau marin ou *corbeau de mer*. Les Grecs appelaient ce même oiseau *Corbeau chauve* (1), cependant il n'a rien de commun avec le corbeau que son plumage noir, qui même diffère de celui du corbeau en ce qu'il est duveté et d'un noir moins profond.

Le cormoran est un assez grand oiseau à pieds palmés, aussi bon plongeur que nageur, et grand destructeur de poisson; il est à-peu-près de la grandeur de l'oie, mais d'une taille moins fournie, plutôt mince qu'épaisse, et allongée par une grande queue plus étalée que ne l'est communément celle des oiseaux d'eau; cette queue est composée de quatorze plumes raides, comme celles de la queue du pic; elles sont, ainsi que presque tout le plu-

---

pag. 224. — « Corvus aquaticus major. » Rzaczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 374. — « Plancus corvus lacustris. » Klein, Avi., p. 144, n° 5. — « Pelecanus subtus albicans, rectricibus quatuordecim. » Linnæus, Fauna Suecica, n° 116. — « Pelecanus caudâ æquali, corpore « nigro, rostro edentulo.... Carbo. » Idem, Syst. nat., ed. X, Gen. 66, Sp. 3. — *Cormorant*. Albin, tom. II, pag. 53, avec une mauvaise figure, pl. 81. — Le cormoran. Salerne, Hist des Oiseaux, pag. 371. — « Phalacrocorax cristatus, supernè cupri colore obscuro tinctus et ad viride « inclinans, marginibus pennarum nigro-virescentibus, infernè nigro « virescens, uropygio concolore; capite superiore et collo supremo « lineolis longitudinalibus-albis variegatis; gutture et maculâ ad crura « exteriora candidis; rectricibus nigricantibus.... Phalacrocorax. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 511.

(1) *Phalacrocorax*, à la lettre, *corbeau chauve*: dans Aristote, on lit simplement *corax;* mais c'est d'un oiseau d'eau qu'il s'agit, et aux caractères que le philosophe lui donne, on reconnaît clairement le cormoran.

mage, d'un noir lustré de vert; le manteau est ondé de festons noirs, sur un fond brun; mais ces nuances varient dans différents individus, car M. Salerne dit que la couleur du plumage est quelquefois d'un noir-verdâtre; tous ont deux taches blanches au côté extérieur des jambes, avec une gorgerette blanche, qui ceint le haut du cou en mentonnière, et il y a des brins blancs, pareils à des soies, hérissés sur le haut du cou et le dessus de la tête, dont le devant et les côtés sont chauves (1); une peau, également nue, garnit le dessous du bec, qui est droit jusqu'à la pointe, où il se recourbe fortement en un croc très-aigu.

Cet oiseau est du petit nombre de ceux qui ont les quatre doigts assujettis et liés ensemble par une membrane d'une seule pièce, et dont le pied muni de cette large rame, semblerait indiquer qu'il est très-grand nageur; cependant il reste moins dans l'eau que plusieurs autres oiseaux aquatiques, dont la palme n'est ni aussi continue, ni aussi élargie que la sienne; il prend fréquemment son essor, et se perche sur les arbres: Aristote lui attribue cette habitude, exclusivement à tous les autres oiseaux palmipèdes (2); néanmoins

(1) « Quædam animalia naturaliter calvent, sicut struthiocameli et « corvi aquatici, quibus apud Græcos nomen est inde. » Plin., lib. II, cap. XXXVIII.

(2) « Qui corvus appellatur.... Insidet arboribus et nidulatur in iis, « hic unus ex genere palmipedum. » Aristot., Hist. animal., lib. VIII, cap. III.

il l'a commune avec le pélican, le fou, la frégate, l'anhinga et l'oiseau du tropique; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ces oiseaux forment, avec lui, le petit nombre des espèces aquatiques qui ont les quatre doigts entièrement engagés par des membranes continues; c'est cette conformité qui a donné lieu aux ornithologistes modernes de rassembler ces cinq ou six oiseaux en une seule famille, et de les désigner en commun sous le nom générique de *Pélican* (1); mais ce n'est que dans une généralité scholastique et en forçant l'analogie, que l'on peut, sur le rapport unique de la similitude d'une seule partie, appliquer le même nom à des espèces qui diffèrent autant entre elles que celle de l'oiseau du tropique, par exemple, et celle du véritable pélican.

Le cormoran est d'une telle adresse à pêcher et d'une si grande voracité, que, quand il se jette sur un étang, il y fait seul plus de dégât qu'une troupe entière d'autres oiseaux pêcheurs; heureusement il se tient presque toujours au bord de la mer, et il est rare de le trouver dans les contrées qui en sont éloignées (2). Comme il peut

(1) Klein, Linnée, ont formé cette famille; le cormoran y figure sous le nom de *Pelecanus Carbo;* la frégate, sous celui de *Pelecanus aquilus*, etc.

(2) « Le 27 janvier (1779), on m'apporta un cormoran que l'on « venait de tuer au bord de la rivière d'Ouche; il était perché sur un « saule. » Extrait d'une lettre de M. Hebert.



rester long-temps plongé (1), et qu'il nage sous l'eau avec la rapidité d'un trait, sa proie ne lui échappe guère, et il revient presque toujours sur l'eau avec un poisson en travers de son bec: pour l'avaler, il fait un singulier manège, il jette en l'air son poisson, et il a l'adresse de le recevoir la tête la première, de manière que les nageoires se couchent au passage du gosier, tandis que la peau membraneuse qui garnit le dessous du bec, prête et s'étend autant qu'il est nécessaire pour admettre et laisser passer le corps entier du poisson, qui souvent est fort gros en comparaison du cou de l'oiseau.

Dans quelques pays, comme à la Chine, et autrefois en Angleterre (2), on a su mettre à profit le talent du cormoran pour la pêche, et en faire, pour ainsi dire, un pêcheur domestique, en lui bouclant d'un anneau le bas du cou pour l'empêcher d'avaler sa proie, et l'accoutumant à revenir à son maître, en rapportant le poisson qu'il porte dans le bec. On voit, sur les rivières de la Chine, des cormorans ainsi bouclés, perchés sur l'avant des bateaux, s'élancer et plonger au signal qu'on donne en frappant sur l'eau un coup de rame, et revenir bientôt en rapportant leur proie qu'on leur ôte du bec; cet exercice se continue jusqu'à ce que le maître, content de la pêche de

(1) « Longo spatio urinari potest. » Schwenckfeld.

(2) Suivant Lynceus dans Willughby.

son oiseau, lui délie le cou et lui permette d'aller pêcher pour son propre compte (1).

La faim seule donne de l'activité au cormoran; il devient paresseux et lourd, dès qu'il est rassasié; aussi prend-il beaucoup de graisse, et quoiqu'il ait une odeur très-forte, et que sa chair soit de mauvais goût, elle n'est pas toujours dédaignée par les matelots, pour qui le rafraîchissement le plus simple ou le plus grossier, est souvent plus délicieux que les mets les plus fins ne le sont pour notre délicatesse (2).

Du moins les navigateurs peuvent trouver ce mauvais gibier sur toutes les mers, car on a rencontré le cormoran dans les parages les plus éloignés, aux Philippines (3), à la Nouvelle-Hollande (4), et jusqu'à la Nouvelle-Zélande (5). Il y a dans la baie de Saldana une île nommée l'*Ile des Cormorans*, parce qu'elle est, pour ainsi dire, cou-

---

(1) Voyez Nieremberg, pag. 224. — Voyage à la Chine, par de Feynes; Paris, 1630, page 173. — Hist. générale des Voyages, tome VI, page 221.

(2) « Leur chair a furieusement le goût de poisson; malgré cela elle « est assez bonne, parce qu'ils sont fort gras. » Dampier, Voyage autour du monde, tome III, page 234. — « Nous tuâmes un grand nombre de « cormorans que nous vîmes perchés sur leurs nids dans les arbres, et « qui étant rôtis ou cuits à l'étuvée, nous donnèrent un excellent mets. » Premier Voyage autour du monde, par M. Cook, tome III, page 189.

(3) Où il porte le nom de *Colocolo*. Voyez les Transactions philosophiques, n° 285, art. III; et l'Histoire générale des Voyages, tome X, page 412.

(4) Cook, Premier Voyage, tome IV, page 111.

(5) Ibidem, tome III, page 119.

verte de ces oiseaux (1); ils ne sont pas moins communs dans d'autres endroits voisins du cap de Bonne-Espérance. « On en voit quelquefois, dit « M. le vicomte de Querhoënt, des volées de plus « de trois cents dans la rade du Cap; ils sont peu « craintifs, ce qui vient sans doute de ce qu'on « leur fait peu la guerre; ils sont naturellement « paresseux; j'en ai vu rester plus de six heures « de suite sur les bouées de nos ancres : ils ont le « bec garni en dessous d'une peau d'une belle « couleur orangée, qui s'étend sous la gorge de « quelques lignes, et s'enfle à volonté; l'iris est « d'un beau vert-clair; la pupille noire; le tour des « paupières bordé d'une peau violette; la queue « conformée comme celle du pic, ayant quatorze « pennes dures et aiguës. Les vieux sont entière-« ment noirs, mais les jeunes de l'année sont tous « gris, et n'ont point la peau orangée sous le bec; « ils étaient tous très-gras (2). »

Les cormorans sont aussi en très-grand nombre au Sénégal, au rapport de M. Adanson (3); nous croyons également les reconnaître dans les *Plutons*

(1) Voyez Flaccourt, Voyage à Madagascar; Paris, 1661, page 246.

(2) Remarques faites en 1774 par M. le vicomte du Querhoënt, alors enseigne des vaisseaux du roi.

(3) « On arriva le 8 octobre à Lamnaï (petite île du Niger); les « arbres y étaient couverts d'une multitude si prodigieuse de cormorans, « que les Laptots remplirent, en moins d'une demi-heure, un canot, « tant de jeunes qui furent pris à la main ou abattus à coups de bâtons, « que de vieux, dont chaque coup de fusil faisait tomber plusieurs « douzaines. » Voyage au Sénégal, page 80.

de l'île Maurice du voyageur Leguat (1); et ce qu'il y a d'assez singulier dans leur nature, c'est qu'ils supportent également les chaleurs de ce climat et les frimas de la Sibérie : il paraît néanmoins que les rudes hivers de ces régions froides les obligent à quelques migrations; car on observe que ceux qui habitent en été les lacs des environs de Sélenginskoi, où on leur donne le nom de *Baclans*, s'en vont en automne au lac de Baikal, pour y passer l'hiver (2). Il en doit être de même des *Ouriles* ou cormorans de Kamtschatka, bien décrits par

(1) « Sur un rocher, près de l'ile Maurice, il venait des oiseaux que « nous appelions *Plutons*, parce qu'ils sont tout noirs comme des « *corbeaux*. Ils en ont à-peu-près aussi la forme et la grosseur, mais le « bec est plus long et crochu par le bout; le pied est en pied de *canard;* « ces oiseaux demeurent six mois de l'année en mer, sans qu'on les voie « paraître, et les autres six mois, ceux du voisinage venaient les passer « sur notre rocher et y faisaient leur ponte. Ils ont le cri presque aussi « fort que le mugissement d'un veau, et ils font un fort grand bruit la « nuit; pendant le jour ils étaient fort tranquilles, et si peu farouches, « qu'on leur prenait leurs œufs sous eux sans qu'ils remuassent; ils « pondent dans les trous du rocher le plus avant qu'ils peuvent. Ces « oiseaux sont fort gras, de fort mauvais goût, puant extrêmement et « très-mal sains. Quoique leurs œufs ne soient guère meilleurs que leur « chair, nous ne laissions pas d'en manger dans la nécessité, ils sont « blancs et aussi gros que ceux de nos poules; quand on les leur avait « ôtés, ils se retiraient dans leurs trous, et se battaient les uns contre « les autres jusqu'à se mettre tout en sang. » Voyage de François Leguat; Amsterdam, 1708, tome II, pages 45 et 46.

(2) « Les habitants de ces cantons croient que lorsque les baclans font « leurs nids sur le haut d'un arbre, il devient sec; en effet, nous avons « vu que tous les arbres où il y avait des nids de ces oiseaux étaient « desséchés; mais il se peut qu'ils ne le fassent que sur des arbres déja « secs. » Gmelin, Voyage en Sibérie, tome I, page 244.

M. Kraschenioicoff (1), et reconnaissables dans le récit fabuleux des Kamtschadales, qui disent que ces oiseaux ont échangé leur langue avec les chèvres sauvages, contre les touffes de soies blanches qu'ils ont au cou et aux cuisses (2); quoiqu'il soit faux que ces oiseaux n'aient point de langue, et qu'ils crient soir et matin, dit Steller, d'une voix semblable au son d'une petite trompette enrouée (3).

Ces cormorans de Kamtschatka passent la nuit rassemblés par troupes sur les saillies des rochers escarpés, d'où ils tombent souvent à terre pendant leur sommeil, et deviennent alors la proie des renards qui sont toujours à l'affût. Les Kamtschadales vont pendant le jour dénicher leurs œufs, au risque de tomber dans les précipices ou dans la mer; et pour prendre les oiseaux même, ils ne font qu'attacher un nœud coulant au bout d'une perche, le cormoran lourd et indolent une fois gîté ne bouge pas, et ne fait que tourner la tête à droite et à gauche, pour éviter le lacet qu'on lui présente, et qu'on finit par lui passer au cou.

Le cormoran a la tête sensiblement aplatie, comme presque tous les oiseaux plongeurs; les yeux sont placés très en avant et près des angles du bec, dont la substance est dure, luisante comme

(1) Histoire générale des Voyages, tome XIX, page 272.

(2) Idem, ibid.

(3) Idem, ibid.

de la corne; les pieds sont noirs, courts et très-forts; le tarse est fort large et aplati latéralement; l'ongle du milieu est intérieurement dentelé en forme de scie, comme celui du héron; les bras des ailes sont assez longs, mais garnis de pennes courtes, ce qui fait qu'il vole pesamment, comme l'observe Schwenckfeld; mais ce naturaliste est le seul qui dise avoir remarqué un osselet particulier, lequel, prenant naissance derrière le crâne, descend, dit-il, en lame mince pour s'implanter dans les muscles du cou (1).

(1) « E cranio occipitis nascitur ossiculum trium digitorum longitudine, « quod tenue, latiusculum, ab ortu sensim in acutum mucronem gracilescit, et musculis colli implantatur, quale in nulla ave hactenus videre « contigit. » Schwenckfeld, pag. 246.

LE PETIT CORMORAN (1)

OU

LE NIGAUD.

Pelecanus Graculus, Lath., Linn., Gmel., Cuv.; *Hydrocorax Graculus*, Vieill.; *Haliæus Graculus*, Illig.; *Carbo Gracula*, Meyer (2).

LA pesanteur ou plutôt la paresse naturelle à

(1) En anglais, *shagg*, *cowt* et *sea-crow*. « Les Français, aux îles « Falkland, ont appelé ces oiseaux *Nigauds*, à cause de leur stupidité, « qui paraît si grande, qu'ils ne peuvent pas apprendre à éviter la mort. » Forster, dans le second Voyage de Cook, tome IV, page 30.

« Corvus aquaticus minor, sive gracculus palmipes. » Willughby, Ornithol., pag. 249. — Sibbald. Scot. illustr., part II, Sp. 3, pag. 20. — Rai, Synops. avi., pag. 123, n° *a*, 4. — « Gracculus palmipes « Aristotelis, seu corvus aquaticus minor. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 272. — Jonston, Avi., pag. 95. — « Graculus palmipes; corvus « marinus, mergus magnus niger. » Charleton, Exercit., pag. 101, n° VI. Onomazt., pag. 95, n° VI. — « Corvus aquaticus minor. » Rzaczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 375. — « Plancus corvus minor aquaticus. »

(2) MM. Temminck et Cuvier rapportent à cette espèce, comme en étant le jeune âge, le petit Fou brun de Cayenne, de Buffon, décrit ci-après page 420.

M. Temminck pense d'ailleurs que c'est à tort que M. Cuvier a réuni à l'espèce du Nigaud, le *Pelecanus cristatus* d'Olafsen et de Latham. Il en fait une espèce particulière, sous le nom de Largup. DESM. 1829.

tous les cormorans, est encore plus grande et plus lourde dans ce petit cormoran, puisqu'elle lui a fait donner, par tous les voyageurs, le surnom de *Shagg*, *Niais* ou *Nigaud*. Cette petite espèce de cormoran n'est pas moins répandue que la première; elle se trouve surtout dans les îles et les extrémités des continents austraux : MM. Cook et Forster l'ont trouvée établie à l'île de Géorgie; cette dernière terre inhabitée, presque inaccessible à l'homme, est peuplée de ces petits cormorans qui en partagent le domaine avec les pinguins, et se cantonnent dans les touffes de ce gramen grossier qui est presque le seul produit de la végétation dans cette froide terre, ainsi que dans celle des États, où l'on trouve de même ces oiseaux en grande quantité (1). Une île qui, dans le détroit de Magellan, en parut toute peuplée, reçut de M. Cook le nom d'*Ile Shagg* ou *Ile des Nigauds* (2); c'est là, c'est à ces extrémités du globe, où la nature engourdie par le froid, laisse encore subsister

---

Klein, Avi., pag. 145, n° 6. — « Pelecanus subtus fuscus; rectricibus « duodecim. » Linnæus, Fauna Suecica, n° 117. — « Pelecanus carunculatus. » Forster, Observ., pag. 34. — Cormoran. Anciens Mémoires de l'Académie des Sciences, depuis 1666 jusqu'à 1699, tome III, partie III, page 213. — Le petit cormoran. Salerne, Ornithol., pag. 373. — « Phalacrocorax supernè nigro-viridescens; infernè cinereo-albus; « gutture candido; imo ventre griseo-fusco; rectricibus nigricantibus.... « Phalacrocorax minor. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 516.

(1) Observations de M. Forster, à la suite du second Voyage de Cook, page 34.

(2) Cook, Second Voyage, tome IV, page 29.

cinq ou six espèces d'animaux volatiles ou amphibies, derniers habitants de ces terres envahies par le refroidissement; ils y vivent dans un calme apathique, qu'on peut regarder comme le prélude du silence éternel qui bientôt doit régner dans ces lieux. « On est étonné, dit M. Cook, de la « paix qui est établie dans cette terre; les animaux « qui l'habitent paraissent avoir formé une ligue « pour ne pas troubler leur tranquillité mutuelle; « les lions de mer occupent la plus grande partie « de la côte; les ours marins habitent l'intérieur « de l'île; et les nigauds les rochers les plus élevés; « les pinguins s'établissent où il leur est plus aisé « de communiquer avec la mer; et les autres oiseaux choisissent des lieux plus retirés. Nous « avons vu tous ces animaux se mêler et marcher « ensemble comme un troupeau domestique ou « comme des volailles dans une basse-cour, sans « jamais essayer de se faire du mal. »

Dans ces terres à demi glacées, entièrement dénuées d'arbres, les nigauds nichent sur les flancs escarpés ou les saillies des rochers avancés sur la mer (1). Dans quelques cantons on trouve leurs nids sur les petits mondrains où croissent des glayeuls (2), ou sur des touffes élevées de ce grand gramen dont nous venons de parler (3). Ils y

(1) Second Voyage du capitaine Cook, tome IV, page 30.

(2) Ibidem, page 72.

(3) Ibidem, page 59.

sont cantonnés et rassemblés par milliers ; le bruit d'un coup de fusil ne les disperse pas, ils ne font que s'élever à quelques pieds de hauteur, et ils retombent ensuite sur leurs nids (1). Cette chasse n'exige pas même l'arme à feu, car on peut les tuer à coups de perches et de bâtons, sans que l'aspect de leurs compagnons gisants et morts auprès d'eux, les émeuve assez pour les faire fuir et se soustraire au même sort (2). Au reste, leur chair, celle des jeunes surtout, est assez bonne à manger (3).

Ces oiseaux ne vont pas loin en mer, et rarement perdent de vue la terre (4); ils sont comme les pinguins, revêtus d'une plume très-fournie et très-propre à les défendre du froid rigoureux et continu des régions glaciales qu'ils habitent (5). M. Forster paraît admettre plusieurs espèces ou variétés dans celle de cet oiseau (6); mais comme il ne s'explique pas nettement sur leur diversité, et qu'il ne suffit pas, sans doute, de la différente manière de nicher sur des mondrains ou dans des crevasses de rochers pour différencier des espèces, nous ne décrirons ici que le seul petit cormoran

---

(1) Cook, second Voyage, tome IV, page 30.

(2) Ibidem, page 59.

(3) Ibidem, page 58. — Histoire des navig. aux terres Australes, tome II, page 6.

(4) Observations de Forster, page 192.

(5) Cook, second Voyage, tome IV, page 61.

(6) Voyez Forster, Observ., page 186; et Cook, tome IV, page 72.

ou nigaud, que nous connaissons dans nos contrées.

On en voit en assez grand nombre sur la côte de Cornouailles en Angleterre et dans la mer d'Irlande, surtout à l'île de Man (1); il s'en trouve aussi sur les côtes de la Prusse (2), et en Hollande près de Sevenhuis, où ils nichent sur les grands arbres (3). Willughby dit qu'ils nagent le corps plongé et la tête seule hors de l'eau, et qu'aussi agiles, aussi prestes dans cet élément, qu'ils sont lourds sur la terre, ils évitent le coup de fusil en y enfonçant la tête à l'instant qu'ils voient le feu. Du reste, ce petit cormoran a les mêmes habitudes naturelles que le grand (4), auquel il ressemble en général par la figure et les couleurs; les différences consistent en ce qu'il a le corps et les membres plus petits et plus minces; que son plumage est brun sous le corps; que sa gorge n'est pas nue, et qu'il n'y a que douze pennes à la queue (5).

Quelques ornithologistes ont donné à ce petit cormoran le nom de *Geai à pieds palmés* (6); mais c'est avec aussi peu de raison, que le vulgaire en a

(1) Rai, Synops. avi., pag. 123.

(2) Klein.

(3) Rai, loco citato.

(4) « Pour avaler le poisson, il le jette en l'air et le reçoit dans son « bec la tête la première. Nous lui avons vu faire ce manége avec tant « d'adresse, qu'il ne manque jamais son coup. » Anciens Mémoires de l'Académie des Sciences, tome III, partie III, page 214.

(5) Rai, Willughby.

(6) « Gracculus palmipes. » Voyez la nomenclature.

eu d'appeler le grand cormoran *Corbeau d'eau.* Ces *Geais à pieds palmés*, que le capitaine Wallis a rencontrés dans la mer Pacifique (1), sont apparemment de l'espèce de notre petit cormoran, et nous lui rapporterons également les *jolis Cormorans* que M. Cook a vu nichés par grosses troupes dans de petits creux que ces oiseaux semblaient avoir agrandis eux-mêmes contre la roche feuilletée, dont les coupes escarpées bordent la Nouvelle-Zélande (2).

L'organisation intérieure de cet oiseau offre plusieurs singularités que nous rapporterons ici d'après les observations de MM. de l'académie des Sciences (3). Un anneau osseux embrasse la trachée-artère au-dessus de la bifurcation; le pylore n'est point percé au bas de l'estomac, comme à l'ordinaire, mais ouvert dans le milieu du ventricule, en laissant la moitié d'en bas pendante au-dessous, comme un sac; et cette partie inférieure est fort charnue et assez forte de muscles pour faire remonter par sa contraction les aliments jusqu'à l'orifice du pylore; l'œsophage soufflé, s'enfle jusqu'à paraître faire continuité avec le ventricule, qui, sans cela, en est séparé par un étranglement; les intestins sont renfermés dans un épiploon,

(1) Par 20 degrés 50 minutes latitude nord. Premier Voyage de Cook, tome II, page 180.

(2) Cook, second Voyage, tome I, page 244.

(3) Anciens Mémoires de l'Académie des Sciences, tome III, partie III, page 213 et suivantes.



fourni de beaucoup de graisse de la consistance du suif; ce fait est une exception à ce que dit Pline, qu'en général les animaux ovipares n'ont pas d'épiploon (1). La figure des reins est aussi particulière; ils ne sont point séparés en trois lobes, comme dans les autres oiseaux; mais dentelés en crête de coq sur leur portion convexe, et séparés du reste du bas-ventre par une membrane qui les recouvre; la cornée de l'œil est d'un rouge vif, et le cristallin approche de la forme sphérique, comme dans les poissons; la base du bec est garnie d'une peau rouge qui entoure aussi l'œil; l'ouverture des narines n'est qu'une fente si petite qu'elle a échappé aux observateurs, qui ont dit que les cormorans grands et petits n'avaient point de narines; le plus grand doigt dans les deux espèces est l'extérieur, et ce doigt est composé de cinq phalanges, le suivant de quatre, le troisième de trois, et le dernier, qui est le plus court, de deux phalanges seulement; les pieds sont d'un noir-luisant et armés d'ongles pointus (2); sous les plumes est un duvet très-fin et aussi épais que celui du cygne; de petites plumes soyeuses et serrées, comme du velours, couvrent la tête, d'où

(1) Lib. II, cap. XXXVII.

(2) M. Perrault réfute sérieusement la fable de Gesner, qui dit (lib. III, cap. de corv. aquat.) qu'il y a une espèce de cormoran qui a un pied membraneux avec lequel il nage, et l'autre dont les doigts sont nus, et avec lequel il saisit sa proie.

M. Perrault infère que le cormoran n'est point le corbeau chauve *Phalacrocorax* des anciens; mais il aurait dû modifier son assertion, ayant lui-même observé précédemment qu'il se trouve aux bords de la mer un grand cormoran différent du petit cormoran qu'il décrit; et ce grand cormoran qui a la tête chauve, est, comme nous l'avons vu, le véritable *Phalacrocorax* des anciens.

LES HIRONDELLES[1-2] DE MER.

DANS le grand nombre de noms transportés pour la plupart sans raison, des animaux de la terre à ceux de la mer, il s'en trouve quelques-uns d'assez heureusement appliqués, comme celui d'hirondelle qu'on a donné à une petite famille d'oiseaux pêcheurs qui ressemblent à nos hirondelles par leurs longues ailes et leur queue fourchue, et qui, par leur vol constant à la surface des eaux, représentent assez bien sur la plaine liquide les allures des hirondelles de terre dans nos campagnes et autour de nos habitations : non moins agiles et aussi vagabondes, les hirondelles de mer rasent les eaux d'une aile rapide et enlèvent en

(1) En anglais, *see swallow;* en allemand, *see schwalbe;* en suédois, et dans d'autres langues du nord, *taern*, *terns*, *stirn*, d'où Turner a dérivé le nom de *Sterna*, adopté par les nomenclateurs pour distinguer ce genre d'oiseaux. Sur nos côtes de l'Océan, les hirondelles de mer s'appellent *Goëlettes.*

(2) M. Cuvier adopte le genre Hirondelle de mer ou *Sterna* des ornithologistes. DESM. 1829.

volant les petits poissons qui sont à la surface de l'eau, comme nos hirondelles y saisissent les insectes; ces rapports de forme et d'habitudes naturelles leur ont fait donner, avec quelque fondement, le nom d'*Hirondelles*, malgré les différences essentielles de la forme du bec et de la conformation des pieds, qui, dans les hirondelles de mer, sont garnis de petites membranes retirées entre les doigts, et ne leur servent pas pour nager (1); car il semble que la nature n'ait confié ces oiseaux qu'à la puissance de leurs ailes qui sont extrêmement longues et échancrées comme celles de nos hirondelles; ils en font le même usage pour planer, cingler, plonger dans l'air en élevant, rabaissant, coupant, croisant leurs vols de mille et mille manières (2), suivant que le caprice, la gaîté ou l'aspect de la proie fugitive dirigent leurs mouvements; ils ne la saisissent qu'au vol ou en se posant un instant sur l'eau sans la poursuivre à la nage, car ils n'aiment point à nager, quoique leurs pieds à demi membraneux

---

(1) D'où vient qu'Aldrovande, en regardant les hirondelles de mer comme de petits goëlands, les distingue par le nom de goëlands à pieds fendus: Voyez son chapitre *de Laris fidipedibus*. Ornitholog., lib. XIX, cap. x.

(2) « Les marins donnent à tous ces oiseaux légers qu'on trouve au « large, le nom de *Croiseurs* lorsqu'ils sont grands, et de *Goëlettes* lors- « qu'ils sont petits. » Remarques faites par M. le vicomte de Querhoënt: et par les notices jointes aux remarques de cet excellent observateur, nous reconnaissons en effet dans ces *croiseurs* et ces *goëlettes* des hirondelles de mer.



puissent leur donner cette facilité; ils résident ordinairement sur les rivages de la mer, et fréquentent aussi les lacs et les grandes rivières. Ces hirondelles de mer jettent en volant de grands cris aigus et perçants, comme les martinets, surtout lorsque par un temps calme elles s'élèvent en l'air à une grande hauteur, ou quand elles s'attroupent en été pour faire de grandes courses; mais en particulier dans le temps des nichées, car elles sont alors plus inquiètes et plus clameuses que jamais, elles répètent et redoublent incessamment leurs mouvements et leurs cris; et comme elles sont toujours en très-grand nombre, l'on ne peut, sans en être assourdi, approcher de la plage où elles ont déposé leurs œufs ou rassemblé leurs petits (1); elles arrivent par troupes sur nos côtes de l'Océan au commencement de mai (2); la plupart y demeurent et n'en quittent pas les bords; d'autres voyagent plus loin et vont chercher les lacs, les grands étangs (3), en suivant les rivières; partout elles vivent de petite pêche, et même quelques-unes gobent en l'air les insectes volants; le bruit des armes à feu ne les effraie pas; ce signal de danger loin de les écarter, semble les at-

---

(1) C'est d'elles et de leurs cris importuns, que Turner dérive le proverbe fait pour le vain babil des parleurs impitoyables; *Larus parturit.*

(2) Observation faite sur celles de Picardie, par M. Baillon.

(3) Comme celui de l'Indre près de Dieuze en Lorraine, qui, en embrassant ses détours et ses golfes, a sept lieues de circuit.

tirer, car à l'instant où le chasseur en abat une dans la troupe, les autres se précipitent en foule à l'entour de leur compagne blessée, et tombent avec elle jusqu'à fleur-d'eau. On remarque de même que nos hirondelles de terre arrivent quelquefois au coup de fusil, ou du moins qu'elles n'en sont pas assez émues pour s'éloigner beaucoup : cette habitude ne viendrait-elle pas d'une confiance aveugle? Ces oiseaux emportés sans cesse par un vol rapide, sont moins instruits que ceux qui sont tapis dans les sillons ou perchés sur les arbres; ils n'ont pas appris comme eux à nous observer, nous reconnaître et fuir leurs plus dangereux ennemis.

Au reste, les pieds de l'hirondelle de mer ne diffèrent de ceux de l'hirondelle de terre, qu'en ce qu'ils sont à demi palmés; car ils sont de même très-courts, très-petits et presque inutiles pour la marche; les ongles pointus qui arment les doigts ne paraissent pas plus nécessaires à l'hirondelle de mer qu'à celle de terre, puisque toutes deux saisissent également leur proie avec le bec; celui des hirondelles de mer est droit, effilé en pointe, lisse, sans dentelures, et aplati par les côtés; les ailes sont si longues, que l'oiseau en repos paraît en être embarrassé, et que dans l'air il semble être tout aile; mais si cette grande puissance de vol fait de l'hirondelle de mer un oiseau aérien, elle se présente comme un oiseau d'eau par ses autres attributs, car, indépendamment de la mem-

brane échancrée entre les doigts, elle a, comme presque tous les oiseaux aquatiques, une petite portion de la jambe dénuée de plumes, et le corps revêtu d'un duvet fourni et très-serré.

Cette famille des hirondelles de mer est composée de plusieurs espèces, dont la plupart ont franchi les océans et peuplé leurs rivages; on les trouve depuis les mers, les lacs (1) et les rivières du Nord (2), jusque dans les vastes plages de l'Océan austral (3); et on les rencontre dans presque toutes les régions intermédiaires (4). Nous

(1) Le nom même de *taern, terns*, donné par les septentrionaux à ces hirondelles, signifie *lac*.

(2) M. Gmelin dit en avoir vu des bandes innombrables sur le Jénisca vers Mangasea en Sibérie. Voyage en Sibérie, tome II, page 56.

(3) M. Cook a vu des hirondelles de mer vers les Marquises, qui sont les îles vues par Mendana. Second Voyage, tome II, page 238. — Le même navigateur s'est vu accompagné par ces oiseaux, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au-delà du quarante-unième degré de latitude australe. Ibid., tome I, page 88. — Le capitaine Wallis les a rencontrés par vingt-sept degrés de latitude, et cent six de longitude ouest, dans la grande mer du Sud. Premier Voyage de Cook, tome II, page 75. « Les îles basses du tropique, dans tout cet archipel qui environne Taïti, « sont remplies de volées d'hirondelles de mer, de boubies, de fré- « gates, etc. » Observations de Forster, à la suite du second Voyage de Cook, page 7. — Les hirondelles de mer vont coucher sur les buissons à Taïti; M. Forster, dans une course avant le lever du soleil, en prit ainsi plusieurs qui dormaient le long du chemin. Second Voyage de Cook, tome II, page 332.

(4) Il se trouve des hirondelles de mer aux Philippines, à la Guyane, à l'Ascension; voyez à la suite de cet article les notices des espèces. On reconnaît aisément pour des hirondelles de mer, les oiseaux que rencontra Dampier dans les parages de la Nouvelle-Guinée. « Le 30 juillet, « tous les oiseaux qui avaient escorté jusque-là le vaisseau l'abandon-

allons en donner les preuves, en faisant la description de leurs différentes espèces, et nous commencerons par celles qui fréquentent nos côtes.

« nèrent, mais on en vit d'une tout autre espèce, qui étaient de la « grosseur des vanneaux avec le plumage gris, le tour des yeux noirs, le « bec rouge et pointu, les ailes longues et la queue fourchue comme les « hirondelles. » Histoire générale des Voyages, tome XI, page 217. — « Le 13 juillet 1773, à trente-cinq degrés deux secondes de latitude, et « deux degrés quarante-huit secondes de longitude, pendant un violent « coup de vent de nord-ouest, M. de Querhoënt vit beaucoup de damiers, « de croiseurs, et les premières petites goëlettes; elles sont au moins de « moitié plus petites que les damiers; elles ont les ailes fort longues et « conformées comme celles de notre martinet; elles se tiennent ordinai« rement en grandes troupes, et s'approchent très-près des vaisseaux, « mais sans affecter de les suivre. » Remarques faites à bord du vaisseau du roi *la Victoire*, par M. le vicomte de Querhoënt.

LE PIERRE-GARIN * (1)

OU

LA GRANDE HIRONDELLE DE MER DE NOS COTES

PREMIÈRE ESPÈCE.

Sterna Hirundo, Lath., Linn., Gmel. (2).

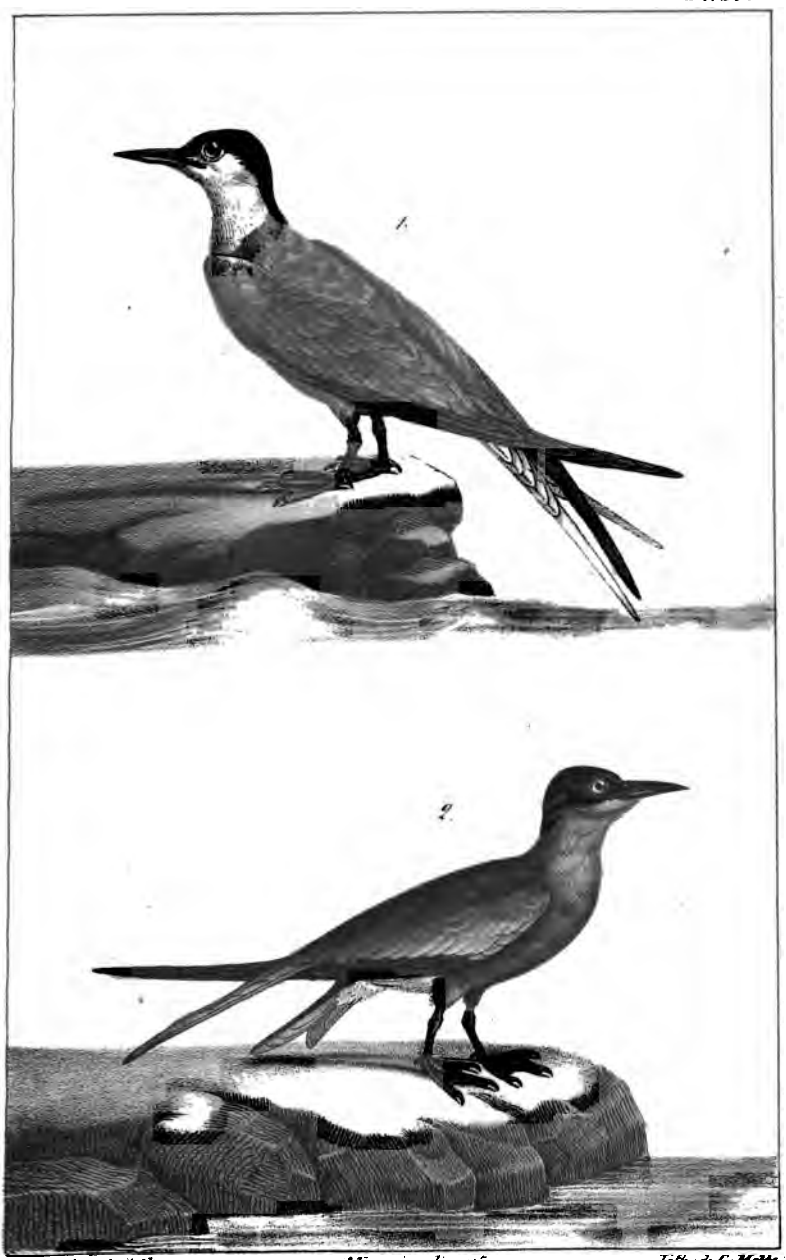
Nous plaçons ici, comme première espèce, la

* Voyez les planches enluminées, n° 987.

(1) C'est proprement cette espèce dont le nom en suédois est *taerna;* en hollandais, *icsterre;* en Suisse, *schirring;* en polonais, *jaskolka-morska* ou *kulig-morski;* en islandais, *therne*, *krüa;* en lapon, *zhierrek:* en groënlandais, *emerkotulak*, suivant Muller.

Sterna. Gesner, Avi., pag. 586. — Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 78. — Jonston, Avi., pag. 94. — « Larus minor, sterna vel stirna. » Gesner, Icon. avi., Pag. 96. — « Sterna Turneri, speurer baltneri. » Willughby, Klein. — « Hirundo marina. » Willughby, Ornithol., pag. 268. — Sibbald. Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 21. — Rai, Synops., pag. 131, n° *a*, 1; et 191, n° 7, sous le nom de *Hirundo marina major*, *patines de Oviedo.* — « Hirundo marina, sterna Turneri. » Rzaczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 385. — « Larus albicans. » Marsigl. Danub., tom. V, pag. 88. — Klein, Avi., pag. 138, n° 10. — *Larus.* Moehring, Avi., Gen. 74. — « Sterna caudâ forcipatâ, rectricibus

(2) M. Cuvier cite cette espèce qu'il nomme *Hirondelle-de-mer à bec rouge.* Desm. 1829.



P. Oudart del.t Meunier direx.t Lith: de C. Motte.

1. Le Pierre-garin ou la g.de hirond.lle de mer de nos côtes, 2. La Guifette.

plus grande des hirondelles de mer qui se voient sur nos côtes; elle a près de treize pouces du bout du bec aux ongles, près de seize jusqu'au bout de la queue, et presque deux pieds d'envergure; sa taille fine et mince, le joli gris de son manteau, le beau blanc de tout le devant du corps, avec une calotte noire sur la tête, et le bec et les pieds rouges, en font un bel oiseau.

Au retour du printemps, ces hirondelles qui arrivent en grandes troupes sur nos côtes maritimes, se séparent en bandes, dont quelques-unes pénètrent dans l'intérieur de nos provinces, comme dans l'Orléanais (1), en Lorraine (2), en Alsace (3), et peut-être plus loin, en suivant les rivières, et s'arrêtant sur les lacs et sur les grands étangs;

« duabus extimis albo nigroque dimidiatis; hirundo. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 70, Sp. 2. — « Sterna rectricibus extimis maximis « dimidiato albis nigrisque. » Idem, Fauna Suecica, n° 127. — « Sterna « hirundo, caudâ forficatâ; rectricibus duabus extimis albo nigroque « dimidiatis. » Muller, Zoolog. Dan., n° 170. — « Goïland *ou* larus « minor melanocephalos. » Feuillée, Observations physiques, édit. 1725, page 410. — La grande alouette de mer. Albin, tome II, page 57, avec une figure mal coloriée, planche 88. — L'hirondelle de mer. Salerne; Ornithol., pag. 392. — « Sterna supernè cinereo-alba, infernè nivea; « capite superiore nigro; remigibus septem primoribus interiùs versùs « scapum cinereo-nigricantibus; rectricibus cinereo-albis.... Sterna « major. » La grande hirondelle de mer. Brisson, Ornithol., tome VI, page 203.

(1) M. Salerne dit qu'en Sologne on l'appelle *Petit criard*.

(2) M. Lottinger.

(3) Sur le Rhin, vers Strasbourg, on lui donne le nom de *Speurer*, suivant Gesner.

mais le gros de l'espèce reste sur les côtes, et se porte au loin sur les mers. M. Rai a observé que l'on a coutume d'en trouver en quantité à cinquante lieues au large des côtes les plus occidentales de l'Angleterre, et qu'au-delà de cette distance, on ne laisse pas d'en rencontrer encore dans toute la traversée jusqu'à Madère; qu'enfin cette grande multitude paraît se rassembler pour nicher aux Salvages, petites îles désertes, peu distantes des Canaries (1).

Sur nos côtes de Picardie, ces hirondelles de mer s'appellent *Pierre-garins*. Ce sont, dit M. Baillon, des oiseaux aussi vifs que légers, des pêcheurs hardis et adroits : ils se précipent dans la mer sur le poisson qu'ils guettent, et, après avoir plongé, se relèvent, et souvent remontent en un instant à la même hauteur où ils étaient en l'air; ils digèrent le poisson presque aussi promptement qu'ils le prennent, car il se fond en peu de temps dans leur estomac; la partie qui touche le fond du sac se dissout la première; et l'on a observé cé même effet dans les hérons et dans les mouettes; mais en tout la force digestive est si grande dans ces hirondelles de mer, qu'elles peuvent aisément prendre un second repas une heure ou deux après le premier; elles se battent fréquemment en se disputant leur proie, et avalent des poissons plus gros que le pouce et dont la queue leur sort par le

(1) Synops. avi., pag. 191.

bec. Celles que l'on prend et qu'on nourrit quelquefois dans les jardins (1), ne refusent pas de manger de la chair, mais il ne paraît pas qu'elles y touchent dans l'état de liberté.

Ces oiseaux s'apparient dès leur arrivée, dans les premiers jours de mai : chaque femelle dépose dans un petit creux, sur le sable nu, deux ou trois œufs fort gros, eu égard à sa taille; le canton de sable qu'elles choisissent pour cela est toujours à l'abri du vent du nord et au-dessous de quelque petite dune; si l'on approche de leurs nichées, les pères et mères se précipitent du haut de l'air, et arrivent à l'homme en jetant de grands cris redoublés d'inquiétude et de colère.

Leurs œufs ne sont pas tous de la même couleur, les uns sont fort bruns, d'autres sont gris, et d'autres presque verdâtres; apparemment ces derniers sont ceux des jeunes couples, car ils sont un peu plus petits, et l'on sait que dans tous les oiseaux dont les œufs sont teints, ceux des vieux ont les couleurs plus foncées et sont un peu plus gros et moins pointus que ceux des jeunes, surtout dans les premières pontes : la femelle, dans

(1) « J'en ai eu plusieurs dans mon jardin où je n'ai pu les garder « long-temps, à cause de l'importunité de leurs cris continuels, même « pendant la nuit. Ces oiseaux captifs perdent d'ailleurs presque toute « leur gaieté; faits pour s'ébattre en l'air, ils sont gênés à terre; leurs « pieds courts s'embarrassent dans tout ce qu'ils rencontrent. » Extrait d'un Mémoire de M. Baillon, sur les pierre-garins, d'où nous tirons les détails de l'histoire de ces oiseaux.

cette espèce, ne couve que la nuit, et pendant le jour quand il pleut; elle abandonne ses œufs à la chaleur du soleil dans tous les autres temps. « Lorsque le printemps est beau, m'écrit M. Baillon, et surtout quand les nichées ont commencé « par un temps chaud, les trois œufs qui com- « posent ordinairement la ponte des pierre-garins « éclosent en trois jours consécutivement; le pre- « mier pondu devance d'un jour le second qui de « même devance le troisième, parce que le déve- « loppement du germe, qui ne date dans celui-ci « que de l'instant de l'incubation commencée, a « été hâté dans les deux autres par la chaleur du « soleil qu'ils ont éprouvée sur le sable; si le temps « a été pluvieux ou seulement nébuleux lors de « la ponte, cet effet n'arrive pas, et les œufs éclo- « sent ensemble; la même remarque a été faite « sur les œufs des alouettes et des pies de mer, et « l'on peut croire qu'il en est encore de même « pour tous les oiseaux qui pondent sur le sable « nu des rivages.

« Les petits *Pierre-garins* éclosent couverts d'un « duvet épais, gris-blanc et semé de quelques « taches noires sur la tête et le dos; ils se traî- « nent et quittent le nid dès qu'ils sont nés; le « père et la mère leur apportent de petits lam- « beaux de poissons, particulièrement du foie et « des ouïes; la mère venant le soir couver l'œuf « non éclos, les nouveau-nés se mettent sous ses « ailes; ces soins maternels ne durent que peu de

« jours; les petits se réunissent pendant la nuit « et se serrent les uns contre les autres; les père « et mère ne sont pas long-temps non plus à leur « donner à manger dans le bec; mais sans des- « cendre chaque fois jusqu'à terre, ils laissent « tomber, et font, pour ainsi dire, pleuvoir sur « eux la nourriture; les jeunes déja voraces s'en- « trebattent et se la disputent entre eux en jetant « des cris; cependant leurs parents ne cessent « pas de veiller sur eux du haut de l'air; un cri « qu'ils jettent en planant donne l'alarme, et à « l'instant les petits demeurent immobiles tapis « sur le sable; ils seraient alors difficiles à décou- « vrir, si les cris même de la mère n'aidaient à les « faire trouver; ils ne fuient pas, et on les ra- « masse à la main comme des pierres.

« Ils ne volent que plus de six semaines après « qu'ils sont éclos, parce qu'il faut tout ce temps « à leurs longues ailes pour croître; semblables en « cela aux hirondelles de terre qui restent plus « long-temps dans le nid que tous les autres oi- « seaux de même grandeur, et en sortent mieux « emplumés; les premières plumes qui poussent « à ces jeunes pierre-garins sont d'un gris-blanc « sur la tête, le dos et les ailes; les vraies cou- « leurs ne viennent qu'à la mue; mais jeunes et « vieux ont tous le même plumage à leur retour « au printemps; la saison du départ de nos côtes « de Picardie est vers la mi-août, et j'ai remarqué

« l'année dernière, 1779, qu'il s'était fait par un « vent de nord-est. »

LA PETITE HIRONDELLE DE MER.* (1)

SECONDE ESPÈCE.

Sterna minuta, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (2).

Cette petite hirondelle de mer ressemble si

* Voyez les planches enluminées, n° 996.

(1) En anglais, *lesser sea swallow*; en allemand, *klein sea shwalbe*, et vers Strasbourg, *fischerlin*; en polonais, *rybitw*.

Petite mouette blanche. Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 171; et Portraits d'oiseaux, pag. 35, *b*, avec une mauvaise figure, sous le nom d'*Hirondelle de mer*. — « Larus piscator. » Gesner, Avi., pag. 587; et Icon. avi., pag. 96. — Jonston, Avi., pag. 93. — Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 80, et pag. 71, sous le titre, *Larus albus minor*. — « Larus piscator Aldrovandi et Gesneri, fischerlin Leonardi Baltneri. » Willughby, Ornithol., pag. 269. — Rai, Synops. avi, pag. 131, n° *a*, 2. — « Larus minor cinereus. » Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 293. — Klein, Avi, pag. 138, n° 11 et n° 13, sous le titre, *Larus piscator Aldrovandi*. — « Larus fluviatilis, seu gavia, Gesnero piscator. » Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 285; et Auctuar., pag. 388, sous le titre, *Larus minor cinereus Schwenckfeldii, gavia minor*. — « Larus « piscator. » Charleton, Exercit., pag. 100, n° 3. Onomazt., pag. 94, n° 3. — « Larus subcinereus, rostro et pedibus croceis. » Barrère, Ornithol., clas. 1, Gen. 4, Sp. 3. — « Sterna cauda subforficata corpore « cano, capite rostroque nigro, pedibus rubris; sterna nigra. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 70, Sp. 3. — « Sterna supra cana, capite rostro-

(2) Citée par M. Cuvier. Desm. 1829.

bien à la précédente pour les couleurs, qu'on ne la distinguerait pas sans une différence de taille considérable et constante entre ces deux races ou espèces, celle-ci n'étant pas plus grosse qu'une alouette; mais elle est aussi criarde (1), aussi vagabonde que la grande; cependant elle ne refuse pas de vivre en captivité lorsqu'elle se trouve prise à l'embûche, que dès le temps de Belon les pêcheurs lui dressaient sur l'eau, en faisant flotter une croix de bois, au milieu de laquelle ils attachaient un petit poisson pour amorce, avec des gluaux fichés aux quatre coins, entre lesquels l'oiseau tombant sur sa proie empêtre ses ailes (2). Ces petites hirondelles de mer fréquentent, ainsi que les grandes, les côtes de nos mers, les lacs et les rivières, et elles en partent de même aux approches de l'hiver.

« que nigro, pedibus rubris. » Idem, Fauna Suec., n° 128. — La mouette pêcheuse *ou* hirondelle de mer. Salerne, Ornithol., pag. 393. — Petite hirondelle de mer. Albin, tome II, page 58, pl. 90. — « Sterna supernè « cinerea, infernè nivea; syncipite albo, vertice et occipitio nigris; remi-« gibus tribus primoribus nigricantibus, interiùs maximâ parte albis; « rectricibus candidis..... Sterna minor. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 206.

(1) « Elle est si criarde qu'elle en estonne l'aer, et fait ennui aux gens « qui hantent l'esté par les marais et le long des petites rivières. » Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 171.

(2) Idem, ibid.

LA GUIFETTE.* (1)

TROISIÈME ESPÈCE.

Sterna nigra, Sterna fissipes, Sterna nævia, Linn. Gmel., Lath., Vieill., Temm. (2).

Nous adoptons, pour désigner cette espèce d'hirondelle de mer, le nom de *Guifette* qu'elle porte

* Voyez les planches enluminées, n° 924.

(1) *Kirr-meuw.* Klein, Avi., pag. 107, n° 10. — « Rallus cinereus « facie lari. » Idem, ibid., pag. 103, n° 3. — « Rallus subtus albido « flavescens, cervice cærulescenti maculato, digitis marginatis.... Rallus « lariformis. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 83, Sp. 3. — « Larus « cinereus fissipes, rostro ac pedibus rufescentibus. » Marsigl. Danub., tom. V, pag. 92. — Mouette à pieds fendus. Albin, tome II, page 54, planche 82. — « Sterna supernè fusca, marginibus pennarum rufescen- « tibus, infernè alba, rufescente ad latera adumbrata; maculâ pone oculos « nigricante; uropygio dilutè cinereo; remigibus majoribus interiùs versus « scapum et ad apicem saturatè cinereis; rectricibus dilutè cinereis, ad « apicem saturatioribus et albo rufescente marginatis, utrinque extimâ « exteriùs candidâ.... Sterna nævia. » L'hirondelle de mer tachetée. Brisson, Ornithol., tome VI, page 216.

(2) Voici la synonymie de cette espèce, d'après M. Temminck.

Plumage de printemps ou des noces. — *Sterna nigra; Sterna fissipes et Sterna obscura.* Linn., Gmel., Lath.; Guifette noire ou Épouvantail, de Buffon (voyez ci-après pag. 382), pl. enlum., n° 333; l'hirondelle de mer à tête noire ou gachet. Buff. Voyez ci-après, pag. 384.

Jeunes de l'année avant la mue d'automne. — Sterna nævia, Gmel.; la Guifette de cet article, et pl. enlum. 924. Desm. 1829.

sur nos côtes de Picardie; son plumage, blanc sous le corps, est assez agréablement varié de noir derrière la tête, de brun nué de roussâtre sur le dos, et d'un joli gris frangé de blanchâtre sur les ailes; elle est de taille moyenne entre les deux précédentes, mais elle en diffère en plusieurs choses pour les mœurs. M. Baillon, qui en parle par comparaison avec la grande espèce appelée *Pierre-garin*, dit qu'elles se trouvent également sur les côtes de Picardie; mais qu'elles diffèrent par plusieurs caractères, 1° les guifettes ne vont pas, comme les *Pierre-garins*, chercher habituellement leur nourriture à la mer; elles ne sont pas piscivores, mais plutôt insectivores, se nourrissant autant des mouches et autres insectes volants qu'elles saisissent en l'air, que de ceux qu'elles vont prendre dans l'eau; 2° elles sont peu clameuses, et n'importunent pas, comme les pierre-garins, par leurs cris continuels; 3° elles ne pondent point sur le sable nu, mais choisissent dans les marais une touffe d'herbe ou de mousse sur quelque motte isolée au milieu de l'eau ou sur ses bords; elles y apportent quelques brins d'herbes sèches et y déposent leurs œufs, qui sont ordinairement au nombre de trois; 4° elles couvent constamment leurs œufs pendant dix-sept jours, et ils éclosent tous le même jour.

Les petits ne peuvent voler qu'au bout d'un mois, et cependant ils partent avec leurs père et mère d'assez bonne heure, et souvent avant les

Pierre-garins; on en voit voler le long de la Seine et de la Loire dans le temps de leur passage : au reste, les guifettes ont les allures du vol toutes semblables à celles des pierre-garins ou grandes hirondelles de mer; elles sont de même continuellement en l'air, elles volent le plus souvent en rasant l'eau ou les herbes, et s'élèvent aussi fort haut et très-rapidement.

LA GUIFETTE NOIRE * (1)

OU

L'ÉPOUVANTAIL.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Sterna nigra, *Sterna fissipes* et *Sterna nævia*, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Cuv. (2).

Cet oiseau a tant de rapport avec le précédent,

---

* Voyez les planches enluminées, n° 333.

(1) En allemand, *schwartzer mew. Klein schwartze sée-schwalbe;* et sur le Rhin vers Strasbourg, *mey-vogel;* en anglais, *scare-crow*, *small black sea swallow*.

« Larus niger. » Gesner, Avi., pag. 588; et Icon. avi., pag. 97. —

(2) Cette guifette noire, qui est le *Sterna nigra* des auteurs, ne diffère pas spécifiquement de l'oiseau décrit dans l'article précédent. C'est un individu en plumage de printemps ou de noces. Voyez notre note de la page 380. Desm. 1829.

qu'on l'appelle *Guifette noire* en Picardie : le nom d'*Épouvantail*, qu'on lui donne ailleurs, vient apparemment de la teinte obscure de cendré très-foncé qui lui noircit la tête, le cou et le corps; ses ailes seules sont du joli gris qui fait la livrée commune des hirondelles de mer; sa grandeur est à-peu-près la même que celle de la guifette commune; son bec est noir, et ses petits pieds sont d'un rouge-obscur; on distingue le mâle à une tache blanche placée sous la gorge.

Ces oiseaux n'ont rien de lugubre que le plumage, car ils sont très-gais, volent sans cesse, et font comme les autres hirondelles de mer mille

---

Jonston, pag. 94. — Aldrovande, tome III, pag. 81. — « Larus niger « fidipes. » Idem, ibid., pag. 82. — « Larus niger Gesneri. » Willughby, Ornithol., pag. 269. — Rai, Synops., pag. 131, n° *a*, 3. — « Larus « niger fidipes, alis longioribus, Aldrovandi. » Willughby, page 270. — Rai, Synops., pag. 131, n° 4. — « Larus niger fidipes noster. » Willughby, pag. 270. — « Larus minor fidipes nostras. » Rai, Synops., pag. 132, n° *a*, 6. — « Larus niger. » Charleton, Exercit., pag. 100, n° 4. Onomazt., pag. 95, n° 4. — « Larus minor niger, meva nigra. » Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 294. — Klein, Avi., pag. 138, n° 12. — « Larus minor niger Schwenckfeldii. » Rzaczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 389. — « Larus pyrenaicus totus ater. » Barrère, Ornithol., clas. 1, Gen. 4, Sp. 5. — La mouette noire. Salerne, Ornith., pag. 394. — La mouette noire à pieds fendus, pag. 395. La petite mouette du pays à pieds fendus, idem, ibidem. *Nota.* Dans ces trois articles c'est toujours le même oiseau. — « Sterna supernè cinerea, in- « fernè cinereo-nigricans; capite et collo superiore nigricantibus; imo « ventre niveo; rectricibus cinereis, utrinque extimâ exteriùs cinereo- « albâ.... Sterna nigra. » L'hirondelle de mer noire *ou* l'épouvantail. Brisson, Otnithol., tome VI, page 211.

tours et retours dans les airs; ils nichent comme les autres guifettes sur les roseaux dans les marais, et font trois ou quatre œufs d'un vert-sale, avec des taches noirâtres qui forment une zone vers le milieu (1); ils chassent de même aux insectes ailés, et leur ressemblent encore par toutes les allures (2).

LE GACHET.(3)

CINQUIÈME ESPÈCE.

Sterna nigra, Sterna fissipes, Sterna obscura et *Sterna nævia*, Linn., Gmel., Lath., Cuv., Temm. (4).

Un beau noir couvre la tête, la gorge, le cou et le haut de la poitrine de cette hirondelle de

(1) Willughby.

(2) Observations communiquées par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.

(3) « Goiland *ou* Larus albo niger, hirundinis caudâ. » Feuillée, Journal d'observations, édit. 1725, page 260. — Petite hirondelle de mer. Albin, tome II, page 58, planche 89. — « Sterna supernè saturatè « cinerea, infernè alba; capite, collo et pectore supremo nigris; ocu- « lorum ambitu cinereo-albo; rectricibus saturatè cinereis, utrinque « extimâ exteriùs albâ, saturatè cinereo marginatâ.... L'hirondelle de « mer à tête noire *ou* le gachet. » Brisson, Ornithol., tome VI, p. 214.

(4) Le gachet appartient encore à l'espèce de la guifette, et en est un individu en plumage de printemps ou de noces. Desm. 1829.

mer, en manière de chaperon ou de domino; son dos est gris; son ventre blanc; elle est un peu plus grande que les guifettes : l'espèce n'en paraît pas fort commune sur nos côtes, mais elle se retrouve sur celles de l'Amérique, où le P. Feuillée l'a décrite (1), et où il a observé que ces oiseaux pondent sur la roche nue, deux œufs très-gros pour leur taille, et marbrés de taches d'un pourpre sombre, sur un fond blanchâtre, Au reste, l'individu observé par ce voyageur était plus grand que celui qu'a décrit M. Brisson, qui néanmoins les rapporte tous deux à la même espèce, à laquelle, sans en dire la raison, il a imposé le nom de *Gachet*.

(1) Elle semble désignée sous le nom de *Busc* dans le passage suivant du navigateur Dampier. « Nous vîmes quelques *Boubies* et des *Buscs*, et « la nuit nous prîmes un de ces derniers oiseaux, il était différent pour « la couleur et la figure de tous ceux que j'avais vus jusqu'ici; il avait le « bec long et délié comme tous les autres oiseaux de cette espèce : le pied « plat comme les *canards*; la queue plus longue, large et plus fourchue « que celle des *hirondelles*; les ailes fort longues; le dessus de la tête « d'un noir de charbon; de petites raies noires autour des yeux, et un « cercle blanc assez large qui les enfermait de l'un et de l'autre côté; le « jabot, le ventre et le dessous des ailes étaient blancs; mais il avait « le dos et le dessous des ailes d'un noir-pâle ou de couleur de fu« mée.... On trouve de ces oiseaux dans la plupart de ces lieux situés « entre les deux tropiques, de même que dans les Indes orientales et sur « la côte du Brésil; ils passent la nuit à terre, de sorte qu'ils ne vont « pas à plus de trente lieues en mer, à moins qu'ils ne soient chassés par « quelque tempête; lorsqu'ils viennent autour des vaisseaux, ils ne man« quent presque jamais de s'y percher la nuit, et ils se laissent prendre « sans remuer; ils font leurs nids sur les collines ou les rochers voisins « de la mer. » Nouveau Voyage autour du monde, par Dampier; Rouen, 1715, tome IV, page 129.

L'HIRONDELLE DE MER[1]

DES PHILIPPINES.

SIXIÈME ESPÈCE.

Sterna philippensis, Lath., Vieill.; *Sterna stolida*, Lath., Linn., Gmel., Cuv. (2).

CETTE hirondelle de mer trouvée à l'île Panay, l'une des Philippines, par M. Sonnerat, est indiquée dans son voyage à la Nouvelle-Guinée; sa grandeur est égale à celle de notre pierre-garin, et peut-être est-elle de la même espèce, modifiée par l'influence du climat; car elle a, comme le pierre-garin, tout le devant du corps blanc, le dessus de la tête tacheté de noir, et n'en diffère que par les ailes et la queue qui sont grisâtres en dessous, et d'un brun de terre d'ombre au-dessus; le bec et les pieds sont noirs.

(1) L'hirondelle de mer de l'île Panay. Sonnerat, Voyage à la Nouvelle-Guinée, page 125.

(2) Selon M. Cuvier, le *Sterna philippensis* (Sonnerat, premier Voyage, pl. 85) ne paraît pas différer du *Sterna stolida*, ou grand noddi noir, oiseau fou, etc. DESM. 1829.

L'HIRONDELLE DE MER
A GRANDE ENVERGURE.

SEPTIÈME ESPÈCE.

Sterna fuliginosa, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (1).

Quoique ce caractère d'une grande envergure semble appartenir à toutes les hirondelles de mer, il peut néanmoins s'appliquer spécialement à celle-ci, qui, sans être plus grande de corps que notre hirondelle de mer commune, a deux pieds neuf pouces d'envergure ; elle a sur le front un petit croissant blanc, avec le dessus de la tête et de la queue d'un beau noir, et tout le dessous du corps blanc ; le bec et les pieds noirs. Nous devons à M. le vicomte de Querhoënt la connaissance de cette espèce qu'il a trouvée à l'île de l'Ascension, et sur laquelle il nous a communiqué la notice suivante. « Il est inconcevable combien il y a de « ces hirondelles à l'Ascension, l'air en est quel- « quefois obscurci, et j'ai vu de petites plaines « qu'elles couvraient entièrement ; elles sont très-

(1) Cette espèce n'est pas citée par M. Cuvier. Desm. 1829.

« piaillardes et jettent continuellement des cris « aigus et aigres, exactement semblables à ceux de « la fresaye : elles ne sont pas craintives; elles vo-« laient au-dessus de moi, presque à me toucher; « celles qui étaient sur leurs nids ne s'envolaient « point quand je les approchais, mais me don-« naient de grands coups de bec quand je voulais « les prendre; sur plus de six cents nids de ces « oiseaux, je n'en ai vu que trois où il y eût deux « petits ou deux œufs, tous les autres n'en avaient « qu'un; ils les font à plate-terre, auprès de quel-« que tas de pierre, et tous les uns auprès des au-« tres. Dans une partie de l'île, où une troupe « s'était établie, je trouvai dans tous les nids le « petit déjà grand, et pas un seul œuf; le lende-« main je rencontrai un autre établissement où il « n'y avait dans chaque nid qu'un œuf qui com-« mençait à être couvé et pas un petit: cet œuf « dont la grosseur me surprit, est jaunâtre avec « des taches brunes, et d'autres taches d'un vio-« let-pâle, plus multipliées au gros bout; sans « doute ces oiseaux font plusieurs pontes par an. « Les petits dans leur premier âge sont couverts « d'un duvet gris-blanc; quand on veut les pren-« dre dans le nid, ils dégorgent aussitôt le poisson « qu'ils ont dans l'estomac. »

LA GRANDE HIRONDELLE DE MER*

DE CAYENNE.

HUITIÈME ESPÈCE.

Sterna cayana, Lath., Vieill., Cuv.; *Sterna cayennensis*, Linn., Gmel. (1).

On pourrait donner à cette espèce la dénomination de *très-grande Hirondelle de mer*, car elle surpasse de plus de deux pouces, dans ses principales dimensions, le pierre-garin qui est la plus grande de nos hirondelles de mer d'Europe. Celle-ci se trouve à Cayenne; elle a, comme la plupart des espèces de son genre, tout le dessous du corps blanc; une calotte noire derrière la tête, et les plumes du manteau frangées, sur fond gris, de jaunâtre ou roussâtre faible.

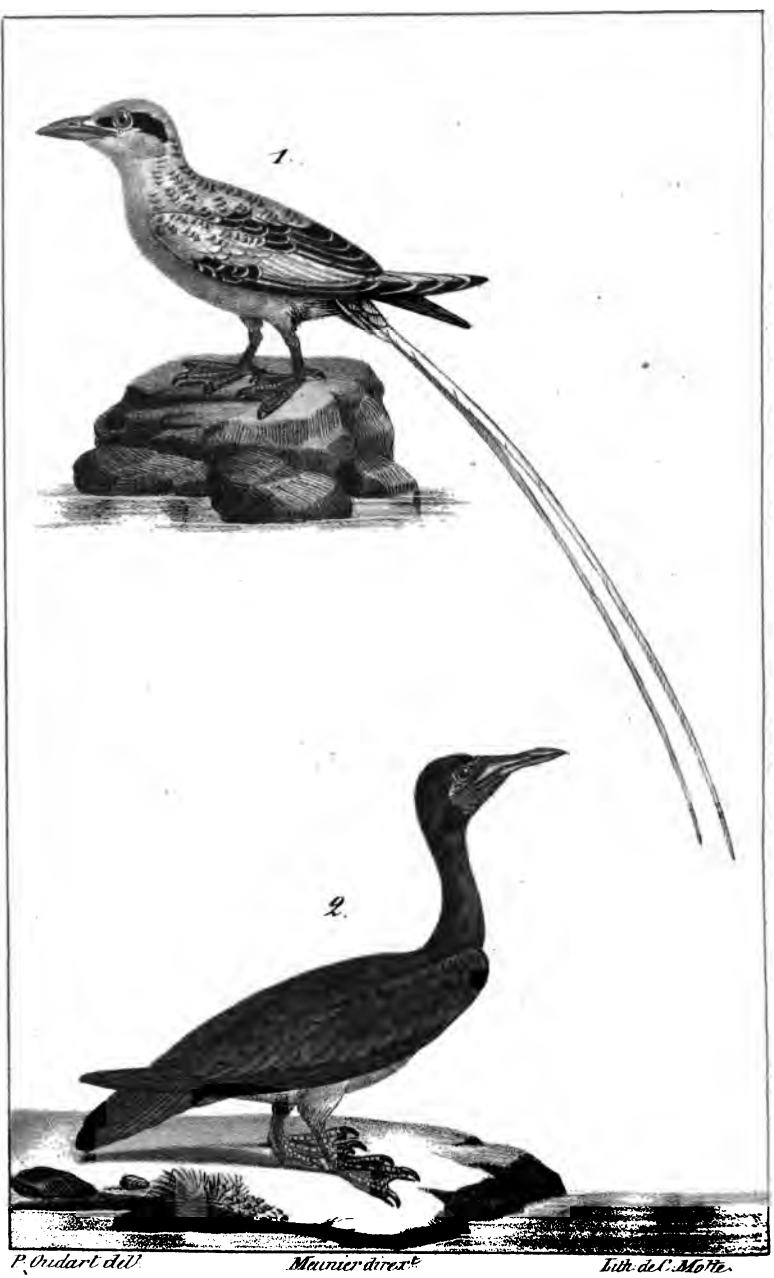
Nous n'avons connaissance que de ces huit espèces d'hirondelles de mer, et nous croyons devoir séparer de cette famille d'oiseaux, celui dont M. Brisson a fait sa *troisième espèce*, sous la dénomination d'*Hirondelle cendrée* (2), parce qu'il

* Voyez les planches enluminées, n° 988.

(1) Espèce de Sterne citée par M. Cuvier. Desm. 1829.

(2) Ornithologie, tome VI, page 210.

a *les ailes courtes*, et que la grande longueur des ailes paraît être le trait le plus marqué, et l'attribut constant par lequel la nature ait caractérisé les hirondelles de mer, et parce qu'aussi leurs habitudes naturelles dépendent, pour la plupart, de cette conformation qui leur est commune à toutes.



P. Oudart del. Meunier direx.t Lith. de C. Motte.

1. L'Oiseau du Tropique ou le Paille-en-queue; 2. Le Fou.

L'OISEAU DU TROPIQUE[1-2]

OU

LE PAILLE-EN-QUEUE.

Nous avons vu des oiseaux se porter du nord au midi, et parcourir d'un vol libre tous les climats de la terre et des mers; nous en verrons d'autres confinés aux régions polaires comme les derniers enfants de la nature mourante sous cette sphère de glace (3); celui-ci semble au contraire être attaché au char du soleil sous la zone brûlante que bornent les tropiques (4): volant sans cesse sous ce ciel enflammé, sans s'écarter des deux limites extrêmes de la route du grand astre, il annonce aux navigateurs leur prochain passage sous ces li-

(1) Paille-en-cul, fétu-en-cul, queue-de-flèche; en anglais *the tropick bird;* en hollandais, *pylstaart;* en espagnol, *rabo di junco;* en latin moderne, *lepturus.*

(2) M. Cuvier adopte le genre Phaëton de Linnée. DESM. 1829.

(3) Voyez dans les derniers articles de cette Histoire, ceux de l'*Albatrosse, du Pétrel, du Macareux, du Pinguin.*

(4) C'est sans doute dans cette idée que M. Linnæus lui donne le nom poétique de Phaëton, *Phaeton æthereus;* voyez ci-après les nomenclatures.

gnes célestes; aussi tous lui ont donné le nom d'*Oiseau du tropique*, parce que son apparition indique l'entrée de la zone torride, soit qu'on arrive par le côté du nord ou par celui du sud, dans toutes les mers du monde que cet oiseau fréquente également.

C'est même aux îles les plus éloignées et jetées le plus avant dans l'océan équinoxial des deux Indes, telles que l'Ascension, Sainte-Hélène, Rodrigue et celles de France et de Bourbon, que ces oiseaux semblent surgir par choix, et s'arrêter de préférence. Le vaste espace de la mer atlantique du côté du nord, paraît les avoir égarés jusqu'aux Bermudes (1), car c'est le point du globe où ils se sont le plus écartés des limites de la zone torride; ils habitent et traversent toute la largeur de cette zone (2), et se retrouvent à son autre limite vers le midi, où ils peuplent cette suite d'îles que M. Cook nous a découvert sous le tropique aus-

(1) « On ne voit guère ces oiseaux qu'entre les tropiques, et à des « distances très-grandes de terre; cependant un des lieux où ils multiplient « est éloigné du tropique du Nord, de près de 9 degrés; c'est les îles « Bermudes, où j'ai vu ces oiseaux venir faire leur couvée dans les fentes « de hauts rochers qui environnent ces îles. » Catesby, Carolin. append. pag. 14.

(2) On trouve les oiseaux du tropique dans toutes les grandes et petites Antilles. Voyez Dutertre, Labat, Rochefort, etc. — « En allant par mer « du Fort-Saint-Pierre au Fort-Royal de la Martinique, distance de sept « lieues, on trouve des rochers à pic très-élevés qui forment la côte de « l'île; c'est dans les trous de ces rochers que les paille-en-cul font leurs « pontes. » Remarques de M. de la Borde, médecin du Roi à Cayenne.

tral, aux Marquises (1), à l'île de Pâques (2), aux îles de la Société et à celles des Amis (3). MM. Cook et Forster ont aussi rencontré ces oiseaux (4) en divers endroits de la pleine-mer vers ces mêmes latitudes (5); car quoique leur apparition soit regardée comme un signe de la proximité de quelque terre, il est certain qu'ils s'en éloignent quelquefois à des distances prodigieuses, et qu'ils se

(1) Second Voyage du capitaine Cook, tome II, page 238.

(2) Ibidem, page 220.

(3) Dans les premières de ces îles, son nom est *Manoo'roa* (*manoo* veut dire *oiseau*).

(4) L'île que Tasman découvrit par 22 degrés 36 minutes de latitude sud, reçut le nom d'*île de Pylstaart*, qui caractérise l'oiseau du tropique: *Pylstaurt*, veut dire à la lettre *flèche-en-queue*. Voyez Forster. Second Voyage du capitaine Cook, tome II, page 83.

(5) Par 27 degrés 4 secondes latitude sud, et 103 degrés 30 secondes longitude ouest, dans les premiers jours de mars, nous vîmes des oiseaux du tropique. Cook, Second Voyage, tome II, page 179. — Nous vîmes des frégates, des mouettes et des oiseaux du tropique, que nous crûmes venir de l'île Saint-Matthieu, ou de celle de l'Ascension, que nous avions laissées derrière nous. Idem, ibid., page 44. — Le 22 mai (1767) l'observation donna 111 degrés de longitude ouest, et 20 degrés 18 secondes latitude sud; le même jour nous vîmes des bonites, des dauphins et des oiseaux du tropique. Voyage du capitaine Wallis. Collection d'Hawkesworth, tome II, page 76. — Étant par les 20 degrés 52 secondes latitude sud, et 115 degrés 38 secondes longitude ouest, on prit pour la première fois deux bonites, et on aperçut plusieurs compagnies de ces oiseaux qu'on rencontre sous le tropique. Voyage autour du monde, par le commodore Byron, p. 121. — A 18 degrés de latitude australe (longitude de Juan Fernandez), courant à l'ouest, on aperçut quantité de queues de flèche. Relation de le Maire dans l'Histoire générale des Voyages, tome X, page 436. — Par 29 degrés de latitude sud, vers 133 degrés de longitude ouest, nous rencontrâmes le premier oiseau du tropique. Cook, Second Voyage, tome I, page 284.

portent ordinairement au large à plusieurs centaines de lieues (1).

Indépendamment d'un vol puissant et très-rapide, ces oiseaux ont, pour fournir ces longues traites, la faculté de se reposer sur l'eau (2), et d'y trouver un point d'appui au moyen de leurs larges pieds entièrement palmés, et dont les doigts sont engagés par une membrane comme ceux des cormorans, des fous, des frégates, auxquels le paille-en-queue ressemble par ce caractère, et aussi par l'habitude de se percher sur les arbres (3); cependant il a beaucoup plus de rapports avec les hirondelles de mer qu'avec aucun de ces oiseaux; il leur ressemble par la longueur des ailes qui se croisent sur la queue lorsqu'il est en repos; il leur ressemble encore par la forme

---

(1) « Nous vîmes un paille-en-cul (par 20 degrés de latitude nord, et « 336 degrés de longitude). Je fus surpris d'en trouver à une aussi grande « distance de terre que nous étions alors; notre capitaine qui avait fait « plusieurs voyages aux îles de l'Amérique, voyant ma surprise, m'assura « que ces oiseaux partaient le matin des îles pour venir chercher leur vie « sur ces vastes mers, et le soir retournaient à leur gîte, de sorte que, « selon le point de midi, il faut qu'ils s'éloignent des îles environ de « cinq cents lieues. » Feuillée, Observations (1725) page 170.

(2) Labat croit même qu'ils y dorment. Nouveaux Voyages aux îles de l'Amérique, tome VI.

(3) « Pendant trois mois que j'ai passés au Port-Louis de l'Ile-de-France, « je n'y ai vu aucun oiseau de mer, que quelques paille-en-queue qui « traversaient la rade pour aller dans le bois. » Remarques faites par M. le vicomte de Querhoënt, à bord du vaisseau du roi *la Victoire*, en 1773 et 1774.

du bec qui néanmoins est plus fort, plus épais et légèrement dentelé sur les bords.

Sa grosseur est à-peu-près celle d'un pigeon commun; le beau blanc de son plumage suffirait pour le faire remarquer, mais son caractère le plus frappant est un double long brin qui ne paraît que comme une paille implantée à sa queue, ce qui lui a fait donner le nom de *Paille-en-queue*. Ce double long brin est composé de deux filets chacun formé d'une côte de plume presque nue, et seulement garnie de petites barbes très-courtes, et ce sont des prolongements des deux pennes du milieu de la queue, laquelle du reste est très-courte et presque nulle; ces brins ont jusqu'à vingt-deux ou vingt-quatre pouces de longueur, souvent l'un des deux est plus long que l'autre, et quelquefois il n'y en a qu'un seul, ce qui tient à quelque accident ou à la saison de la mue, car ces oiseaux les perdent dans ce temps, et c'est alors que les habitants d'Otaïti et des autres îles voisines ramassent ces longues plumes dans leurs bois, où ces oiseaux viennent se reposer pendant la nuit (1); ces insulaires en forment des touffes

(1) « Comme nous partîmes avant le lever du soleil, *Tahea* et son « frère qui nous accompagnaient, prirent des hirondelles de mer qui « dormaient sur les buissons le long du chemin : ils nous dirent que « plusieurs oiseaux aquatiques venaient se reposer sur les montagnes « après avoir voltigé tout le jour sur la mer pour chercher de la nour- « riture, et que l'oiseau du tropique en particulier s'y cachait. Les « longues plumes de sa queue, qu'il dépose toutes les années, se trouvent « communément à terre, et les naturels les recherchent avec empressement. » Forster, Second Voyage de Cook, tome II, page 332.

et des panaches pour leurs guerriers (1); les Caraïbes des îles de l'Amérique se passent ces longs brins dans la cloison du nez pour se rendre plus beaux ou plus terribles (2).

On conçoit aisément qu'un oiseau d'un vol aussi haut, aussi libre, aussi vaste, ne peut s'accommoder de la captivité (3): d'ailleurs ses jambes courtes et placées en arrière, le rendent aussi pesant, aussi peu agile à terre, qu'il est leste et léger dans les airs. On a vu quelquefois ces oiseaux, fatigués ou déroutés par les tempêtes, venir se poser sur le mât des vaisseaux, et se laisser prendre à la main (4); le voyageur Leguat parle d'une plaisante guerre entre eux et les matelots de son équipage dont ils enlevaient les bonnets (5).

(1) Voyez Observations de Forster, page 188.

(2) Dutertre, Histoire générale des Antilles, tome II, page 276.

(3) « J'ai nourri pendant long-temps un jeune paille-en-queue : j'étais « obligé, quoiqu'il fût grand, de lui ouvrir le bec pour lui faire avaler « la viande dont je le nourrissais; jamais il ne voulut manger seul. Au-« tant ces oiseaux ont l'air leste au vol, autant ils paraissent lourds et « stupides en cage; comme ils ont les jambes très-courtes, tous leurs « mouvements sont gênés; le mien dormait presque tout le jour. » Remarques faites à l'Ile-de-France par M. le vicomte de Querhoënt.

(4) Histoire universelle des Voyages, par Montfraisier; Paris, 1707, page 17.

(5) « Ces oiseaux nous firent une guerre singulière; ils nous surpre-« naient par-derrière et nous enlevaient nos bonnets de dessus la tête, « et cela était si fréquent et si importun, que nous étions obligés d'avoir « toujours des bâtons pour nous défendre d'eux; nous les prévenions « quelquefois, lorsque nous apercevions devant nous leur ombre au « moment qu'ils étaient prêts à faire leur coup. Nous n'avons jamais pu « savoir de quel usage leur pouvaient être des bonnets, ni ce qu'ils ont

On distingue deux ou trois espèces de paille-en-queue, mais qui ne semblent être que des races ou variétés qui tiennent de très-près à la souche commune. Nous allons donner la notice de ces espèces, sans prétendre qu'elles soient en effet spécifiquement différentes.

LE GRAND PAILLE-EN-QUEUE.* (1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Phaeton æthereus, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv.

C'est surtout par la différence de grandeur que nous pouvons distinguer les espèces ou variétés

« fait des nôtres qu'ils ont attrapés. » Voyages et aventures de François Leguat; Amsterdam, 1708, tome I, page 107.

* Voyez les planches enluminées, n° 998, sous la dénomination de *Paille-en-queue de Cayenne*.

(1) « Avis tropicorum. » Willughby, Ornithol., pag. 250. — « Avis « tropicorum nostratibus nautis. » Rai, Synops. avi., pag. 123, n° 6; et pag. 191, n° 4. — « Plancus tropicus. » Klein, Avi., pag. 145, n° 7. — *Lepturus*. Moehring. Avi., Gen. 67. — « Phaeton rectricibus « duabus longissimis, rostro serrato, digito postico adnato.... Phaeton « æthereus. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 67, Sp. 1. — Fétu-en-cul *ou* oiseau du tropique. Dutertre, Histoire des Antilles, tome II, page 276. — « Lepturus albo-argenteus, supernè cinereo-nigricante « transversim striatus; tæniâ supra oculos splendidè nigrâ, rectricibus « candidis, scapis in exortu nigris.... Lepturus. » Le Paille-en-cul. Brisson, Ornithol., tome VI, page 480.

de ces oiseaux; celui-ci égale ou même surpasse la taille d'un gros pigeon de volière; ses pailles ou brins ont près de deux pieds de longueur, et l'on voit sur son plumage tout blanc, de petites lignes noires en hachures au-dessus du dos, et un trait noir en fer-à-cheval qui embrasse l'œil par l'angle intérieur; le bec et les pieds sont rouges. Ce paille-en-queue, qui se trouve à l'île Rodrigue, à celle de l'Ascension et à Cayenne, paraît être le plus grand de tous ces oiseaux.

LE PETIT PAILLE-EN-QUEUE.*(1)

SECONDE ESPÈCE.

Phaeton æthereus, var. β, Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (2).

Celui-ci n'est que de la taille d'un petit pigeon

* Voyez les planches enluminées, n° 369, sous la dénomination de *Paille-en-queue de l'Ile-de-France.*

(1) « The tropick bird. » Catesby, Carolin. append., pag. 14. — Edwards, pl. 149. — « Alcyon media alba, rectricibus binis intermediis « longissimis. » Browne, Nat. hist. of Jamaïc., pag. 582. — Paille-en-cul ou *larus leucomelanus, caudâ longissimâ bipenni.* Observations physiques du P. Feuillée (1725), page 116. — « Lepturus albo-argenteus; « tæniâ supra oculos, pennis scapularibus versùs extremitatem, fasciâque « supra alas nigris; rectricibus candidis, scapis in exortu nigris.... « Lepturus candidus. » Le Paille-en-cul blanc. Brisson, Ornithol., tome VI, page 485.

(2) Cet oiseau n'est qu'une simple variété du précédent. Desm. 1829.

commun ou même au-dessous; il a, comme le précédent, le fer-à-cheval noir sur l'œil, et de plus il est tacheté de noir sur les plumes de l'aile voisines du corps, et sur les grandes pennes; tout le reste de son plumage est blanc, ainsi que les longs brins; les bords du bec qui, dans le grand paille-en-queue, sont découpés en petites dents de scie rebroussées en arrière, le sont beaucoup moins dans celui-ci; il jette par intervalles un petit cri, *chiric, chiric,* et pose son nid dans des trous de rochers escarpés; on n'y trouve que deux œufs, suivant le P. Feuillée, qui sont bleuâtres et un peu plus gros que des œufs de pigeon.

Par la comparaison que nous avons faite de plusieurs individus de cette seconde espèce, nous avons remarqué à quelques-uns des teintes de rougeâtre ou de fauve sur le fond blanc de leur plumage; variété que nous croyons provenir de l'âge, et à laquelle nous rapporterons le *Paille-en-queue fauve* de M. Brisson (1), avec d'autant plus d'apparence qu'il le donne comme plus petit que le *Paille-en-queue blanc;* nous avons aussi remarqué des variétés considérables, quoique individuelles, dans la grandeur de ces oiseaux; et plusieurs voyageurs nous ont assuré que les jeunes

(1) « Lepturus albo fulvescens; tæniâ supra oculos, pennis scapula- « ribus versùs extremitatem, fasciâque supra alas nigris; rectricibus « albo-fulvescentibus, scapis in exortu nigricantibus.... Lepturus « fulvus. » Le paille-en-cul fauve. Brisson, Ornithol., tome VI, p. 489.

n'ont pas le plumage d'un blanc pur, mais tacheté ou sali de brun ou de noirâtre; ils diffèrent aussi des vieux en ce qu'ils n'ont point encore de longs brins à la queue, et que leurs pieds qui doivent devenir rouges, sont d'un bleu-pâle. Cependant nous devons observer que, quoique Catesby assure en général que ces oiseaux ont les pieds et le bec rouges, cela n'est vrai sans exception que pour l'espèce précédente et la suivante, car dans celle-ci qui est l'espèce commune à l'Ile-de-France, le bec est jaunâtre ou couleur de corne, et les pieds sont noirs.

LE PAILLE-EN-QUEUE*

A BRINS ROUGES.

TROISIÈME ESPÈCE.

Phaeton phœnicurus, Lath., Vieill., Cuv.; *Phaeton phœnicuros*, Linn., Gmel.

Les deux filets ou longs brins de la queue sont dans cette espèce du même rouge que le bec; le reste du plumage est blanc, à l'exception de quel-

* Voyez les planches enluminées, n° 979, sous la dénomination de *Paille-en-queue de l'Ile-de-France*.

ques taches noires sur l'aile près du dos, et du trait noir en fer-à-cheval qui engage l'œil. M. le vicomte de Querhoënt a eu la bonté de nous communiquer la note suivante au sujet de cet oiseau qu'il a observé à l'Ile-de-France. « Le paille-« en-queue à filet rouge niche dans cette île, « aussi bien que le paille-en-queue commun; le « dernier, dans des creux d'arbres de la grande « île; l'autre, dans des trous des petits îlets du « voisinage. On ne voit presque jamais le paille-« en-queue à filets rouges venir à la grande terre; « et hors le temps des amours, le paille-en-queue « commun ne la fréquente aussi que rarement; « ils passent leur vie à pêcher au large, et ils « viennent se reposer sur la petite île du Coin-de-« mire, qui est à deux lieues au vent de l'Ile-de-« France, où se trouvent aussi beaucoup d'autres « oiseaux de mer. C'est en septembre et octobre « que j'ai trouvé des nids de paille-en-queue (1);

(1) En les cherchant, le hazard me fit être spectateur d'un combat entre les *martins* et les *paille-en-queue;* conduit dans un bois où l'on me dit qu'un de ces oiseaux s'était établi, je m'assis à quelque distance de l'arbre désigné, et où je vis assembler plusieurs martins; peu de temps après le paille-en-queue se présenta pour entrer dans son trou, les martins fondirent alors sur lui, l'attaquèrent de toutes parts, et quoiqu'il ait le bec très-fort, il fut obligé de prendre la fuite; il fit plusieurs autres tentatives qui ne lui furent pas plus heureuses, quoique réuni à la fin avec son camarade. Les martins fiers de leur victoire ne quittèrent point l'arbre, et y étaient encore lorsque je partis. Suite de la note de M. de Querhoënt. *Nota.* Rapprochez ceci de ce qui est dit à l'article des Martins, volume IV, page 152 de cette Histoire des Oiseaux.

« chacun ne contient que deux œufs d'un blanc-
« jaunâtre, marquetés de taches rousses; on m'as-
« sure qu'il ne se trouve souvent qu'un œuf dans
« le nid du grand paille-en-queue : aussi aucune
« des espèces ou variétés de ce bel oiseau du tro-
« pique ne paraît être nombreuse (1). »

Du reste, ni l'une ni l'autre de ces trois espèces ou variétés que nous venons de décrire, ne paraît attachée spécialement à aucun lieu déterminé, souvent elles se trouvent les deux premières ou les deux dernières ensemble, et M. le vicomte de Querhoënt dit les avoir vues toutes trois réunies à l'île de l'Ascension.

(1) Remarques faites en 1773 par M. le vicomte de Querhoënt, alors enseigne des vaisseaux du roi.

LES FOUS.[1-2]

DANS tous les êtres bien organisés, l'instinct se marque par des habitudes suivies, qui toutes tendent à leur conservation; ce sentiment les avertit et leur apprend à fuir ce qui peut nuire, comme à chercher ce qui peut servir au maintien de leur existence et même aux aisances de la vie : les oiseaux dont nous allons parler semblent n'avoir reçu de la nature que la moitié de cet instinct; grands et forts, armés d'un bec robuste, pourvus de longues ailes et de pieds entièrement et largement palmés; ils ont tous les attributs nécessaires à l'exercice de leurs facultés, soit dans l'air ou dans l'eau; ils ont donc tout ce qu'il faut pour agir et pour vivre, et cependant ils semblent ignorer ce qu'il faut faire ou ne pas faire pour

(1) En anglais, *booby*, fou, stupide; d'où on a fait le nom de *boubie*, qui se lit si fréquemment dans les relations de la mer du Sud; par les Portugais des Indes, *paxaros bobos* ou *fols oiseaux*; en latin moderne et de nomenclature, *sula*. « Le soir nous vîmes plusieurs de ces oiseaux « qu'on appelle *Fols* à cause de leur naïveté. » Observations du P. Feuillée, page 96.

(2) Les Fous composent, pour M. Cuvier, un des sous-genres du genre Pélican. DESM. 1829.

éviter de mourir; répandus d'un bout du monde à l'autre, et des mers du Nord à celles du Midi, nulle part ils n'ont appris à connaître leur plus dangereux ennemi; l'aspect de l'homme ne les effraie ni ne les intimide; ils se laissent prendre non seulement sur les vergues des navires en mer (1), mais à terre, sur les îlets et les côtes où on les tue à coups de bâton, et en grand nombre, sans que la troupe stupide sache fuir ni prendre son essor, ni même se détourner des chasseurs qui les assomment l'un après l'autre et jusqu'au dernier (2). Cette indifférence au péril ne vient

(1) On a donné le nom de *Fols* à ces oiseaux, à cause de leur grande stupidité, de leur air niais, et de l'habitude de secouer continuellement la tête, et de trembler lorsqu'ils sont posés sur les vergues d'un navire ou ailleurs, où ils se laissent aisément prendre avec les mains. Observations du P. Feuillée (édit. 1725) page 98. — Si le fol voit un navire, soit en pleine-mer, soit proche de terre, il se vient percher sur les mâts, et quelquefois si l'on avance la main, il se vient mettre dessus. Dans mon voyage aux îles, il y en a eu un qui passa tant de fois par-dessus ma tête, que je l'enfilai d'un coup de demi-pique. Dutertre, Histoire générale des Antilles, tome II, page 275. — Ces oiseaux ne sont point farouches, soit à terre, soit à la mer; ils approchent du bâtiment sans paraître rien craindre, lorsque leur pêche les y conduit; les coups de fusils, ni tout autre bruit, ne les éloignent pas. J'ai quelquefois vu des fous solitaires venir rôder le soir autour du bâtiment et se reposer au bout des vergues, où les matelots allaient les prendre, sans qu'ils fissent mine de s'envoler. Observations communiquées par M. de la Borde, médecin du roi à Cayenne. — Voyez aussi Labat, Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique; Paris, 1722, tome VI, page 481. Leguat, tome I, page 196.

(2) C'est un oiseau fort simple, et qui ne s'ôte qu'à peine du chemin des gens. Dampier, tome I, page 66. — Il y a, dans cette île de l'Ascension, des fous en si grande quantité, que nos matelots en tuaient cinq ou six d'un coup de bâton. Voyage au détroit de Magellan, par de

ni de fermeté, ni de courage, puisqu'ils ne savent ni résister, ni se défendre, et encore moins attaquer, quoiqu'ils en aient tous les moyens, tant par la force de leur corps que par celle de leurs armes (1). Ce n'est donc que par imbécillité qu'ils ne se défendent pas, et de quelque cause qu'elle provienne, ces oiseaux sont plutôt stupides que fous, car l'on ne peut donner à la plus étrange privation d'instinct, un nom qui ne convient tout au plus qu'à l'abus qu'on en fait.

Mais comme toutes les facultés intérieures et les qualités morales des animaux résultent de leur constitution, on doit attribuer à quelque cause physique cette incroyable inertie qui produit l'abandon de soi-même, et il paraît que cette cause consiste dans la difficulté que ces oiseaux ont à mettre en mouvement leurs trop longues ailes (2); impuissance peut-être assez grande, pour

---

Gennes; Paris, 1698, page 62. — Nos soldats en tuèrent (dans cette même île de l'Ascension) une quantité étonnante. Observations faites par M. le vicomte de Querhoënt, enseigne des vaisseaux du roi.

(1) Les fous sont de certains oiseaux ainsi appelés, à cause qu'ils se laissent prendre à la main; le jour ils sont sur des rochers, d'où ils ne sortent que pour aller pêcher; le soir, ils viennent se retirer sur les arbres; lorsqu'ils y sont une fois perchés, quand on y mettrait le feu, je crois qu'ils ne s'envoleraient point; c'est pourquoi on les peut prendre jusqu'au dernier sans qu'ils branlent; ils cherchent pourtant à se défendre le mieux qu'ils peuvent avec leur bec, mais ils ne sauraient faire de mal. Histoire des Aventuriers boucaniers; Paris, 1686, tome I, page 117.

(2) *Nota.* Nous verrons que la frégate elle-même, malgré la puissance de son vol, paraît éprouver une peine semblable à prendre son essor. Voyez ci-après l'article de cet oiseau.



qu'il en résulte cette pesanteur qui les retient sans mouvement dans le temps même du plus pressant danger et jusque sous les coups dont on les frappe.

Cependant lorsqu'ils échappent à la main de l'homme, il semble que leur manque de courage les livre à un autre ennemi qui ne cesse de les tourmenter; cet ennemi est l'oiseau appelé la *Frégate*, elle fond sur les fous dès qu'elle les aperçoit, les poursuit sans relâche, et les force, à coups d'ailes et de bec, à lui livrer leur proie, qu'elle saisit et avale à l'instant (1); car ces fous imbécilles et lâches ne manquent pas de rendre gorge à la première attaque (2), et vont ensuite

(1) J'ai eu le plaisir de voir les frégates donner la chasse aux fols; lorsqu'ils se retirent par bandes le soir au retour de leur pêche, les frégates viennent les attendre au passage, et, fondant sur eux, les obligent tous de crier comme à l'aide, et en criant, à vomir quelques-uns des poissons qu'ils portent à leurs petits; ainsi les frégates profitent de la pêche de ces oiseaux, qu'elles laissent ensuite poursuivre leur route. Feuillée, Observ. (1725) page 98. — Les fous viennent se reposer la nuit dans l'île (Rodrigue), et les frégates, qui sont de grands oiseaux, que l'on appelle ainsi, parce qu'ils sont légers et bons voiliers, les attendent tous les soirs sur la cime des arbres; ils s'élèvent fort haut, et fondent sur eux, comme le faucon sur sa proie, non pour les tuer, mais pour leur faire rendre gorge : le fou frappé de cette manière par la frégate, rend le poisson, que celle-ci attrape en l'air; souvent le fou crie et fait difficulté d'abandonner sa proie, mais la frégate se moque de ses cris, s'élève et s'élance de nouveau, jusqu'à ce qu'elle l'ait contraint d'obéir. Voyage de François Leguat; Amsterdam, 1708, page 105.

(2) Catesby décrit un peu différemment les combats du fou et de son ennemi, qu'il appelle le *Pirate*. « Ce dernier, dit-il, ne vit que de la « proie des autres et surtout du fou; dès que le pirate s'aperçoit qu'il a



chercher une autre proie qu'ils perdent souvent de nouveau par la même piraterie de cet oiseau frégate.

Au reste, le fou pêche en planant, les ailes presque immobiles, et tombant sur le poisson à l'instant qu'il paraît près de la surface de l'eau (1); son vol, quoique rapide et soutenu, l'est infiniment moins que celui de la frégate; aussi les fous s'éloignent-ils beaucoup moins qu'elle au large, et leur rencontre en mer annonce assez sûrement aux navigateurs le voisinage de quelque terre (2).

« pris un poisson, il vole avec fureur vers lui, et l'oblige de se plonger « sous l'eau pour se mettre en sûreté; le pirate ne pouvant le suivre, « plane sur l'eau jusqu'à ce que le fou ne puisse plus respirer; alors il « l'attaque de nouveau, jusqu'à ce que le fou las et hors d'haleine, soit « obligé d'abandonner son poisson; il retourne à la pêche pour souffrir « de nouveaux assauts de son infatigable ennemi. »

(1) Rai.

(2) Les boobies ne vont pas fort loin en mer, et communément ne perdent pas la terre de vue. Forster, Observations, page 192. — Peu de jours après notre départ de Java, nous vîmes des boubies autour du vaisseau pendant plusieurs nuits consécutives; et comme on sait que ces oiseaux vont se jucher le soir à terre, nous en conjecturâmes qu'il y avait quelque île dans les environs; c'est peut-être l'île de Selam, dont le nom et la situation sont marqués très diversement dans différentes cartes. Premier Voyage de Cook, tome IV, page 314. — Notre latitude était de 24 degrés 28 secondes (le 21 mai 1770, près de la Nouvelle-Hollande); nous avions trouvé pendant les derniers jours plusieurs oiseaux de mer appelés *Boubies*, ce qui ne nous était pas encore arrivé. La nuit du 21, il en passa près du vaisseau une petite troupe qui vola au nord-ouest; et le matin depuis environ une heure avant le lever du soleil jusqu'à une demi-heure après, il y en eut des volées continuelles qui vinrent du nord-nord-ouest, et qui s'enfuirent au sud-sud-est: nous n'en vîmes aucun qui prît une autre direction; c'est pour cela que nous conjecturâmes qu'il y avait

Néanmoins quelques-uns de ces oiseaux qui fréquentent les côtes de notre nord (1), se sont trouvés dans les îles les plus lointaines et les plus isolées au milieu des océans (2). Ils y habitent par peuplades avec les mouettes, les oiseaux du tropique, etc., et la frégate qui les poursuit de préférence, n'a pas manqué de les y suivre.

Dampier fait un récit curieux des hostilités de

---

au fond d'une baie profonde qui était au sud de nous, un lagon ou une rivière ou canal d'eau basse où ces oiseaux allaient chercher des aliments pendant le jour, et qu'il y avait au nord dans le voisinage quelque île où ils se retiraient. Premier Voyage de Cook, tome III, page 356. — *Nota.* Nous ne devons pas dissimuler que quelques voyageurs, entre autres le P. Feuillée (Observ., pag. 98, édit. 1725), disent qu'on trouve des fous à plusieurs centaines de lieues en mer; et que M. Cook lui-même ne semble pas les regarder, du moins dans certaines circonstances, comme des avant-coureurs de terre plus sûrs que les frégates, avec lesquelles il les range dans le passage suivant. « Le temps fut agréable, et « nous vîmes chaque jour quelques-uns de ces oiseaux, qu'on regarde « comme des signes du voisinage de terre, tels que les boubies, les fré« gates, les oiseaux du tropique, et les mouettes. Nous crûmes qu'ils ve« naient de l'île Saint-Matthieu ou de l'Ascension, que nous avions lais« sées assez près de nous. » Second Voyage, tome II, page 44.

(1) Voyez l'article ci-après du *Fou de Bassan.*

(2) A l'île Rodrigue; Voyage de Leguat, tome I, page 105. A celle de l'Ascension; Cook, second Voyage, tome IV, page 175. Aux îles Calamianes; Gemelli Careri, dans l'Histoire générale des Voyages, tome XI, page 508. A Timor, ibidem, page 254. A Sabuda, dans les parages de la Nouvelle-Guinée; Dampier, ibidem, page 231. A la Nouvelle-Hollande, idem, ibidem, page 221; et Cook, premier Voyage, tome IV, page 110. Dans toutes les îles semées sous le tropique austral; Forster, Observations, page 7. Aux grandes et aux petites Antilles; Feuillée, Labat, Dutertre, etc. A la baie de Campèche; Dampier, tome III, page 315.

l'oiseau frégate qu'il appelle le *Guerrier*, contre les fous qu'il nomme *Boubies* (1), dans les îles Alcranes, sur la côte d'Yucatan : « La foule de « ces oiseaux y est si grande, que je ne pouvais, « dit-il, passer dans leur quartier sans être in- « commodé de leurs coups de bec; j'observai qu'ils « étaient rangés par couples, ce qui me fit croire « que c'était le mâle et la femelle.... Les ayant « frappés, quelques-uns s'envolèrent, mais le plus « grand nombre resta, ils ne s'envolaient point « malgré les efforts que je faisais pour les y con- « traindre. Je remarquai aussi que les guerriers et « les boubies laissaient toujours des gardes auprès « de leurs petits, surtout dans le temps où les « vieux allaient faire leur provision en mer; on « voyait un assez grand nombre de guerriers ma- « lades ou estropiés, qui paraissaient hors d'état « d'aller chercher de quoi se nourrir; ils ne de- « meuraient pas avec les oiseaux de leur espèce, « et soit qu'ils fussent exclus de la société, ou « qu'ils s'en fussent séparés volontairement, ils « étaient dispersés en divers endroits, pour y « trouver apparemment l'occasion de piller. J'en « vis un jour plus de vingt sur une des îles, qui « faisaient de temps en temps des sorties en plate- « campagne pour enlever du butin, mais ils se « retiraient presque aussitôt; celui qui surprenait « une jeune boubie sans garde, lui donnait d'a-

(1) C'est le mot anglais *booby*, sot, stupide.

« bord un grand coup de bec sur le dos pour lui
« faire rendre gorge, ce qu'elle faisait à l'instant;
« elle rendait un poisson ou deux de la grosseur
« du poignet, et le vieux guerrier l'avalait encore
« plus vite. Les guerriers vigoureux jouent le même
« tour aux vieilles boubies qu'ils trouvent en mer;
« j'en vis un, moi-même, qui vola droit contre
« une boubie, et qui d'un coup de bec lui fit
« rendre un poisson qu'elle venait d'avaler; le
« guerrier fondit si rapidement dessus, qu'il
« s'en saisit en l'air avant qu'il fût tombé dans
« l'eau (1). »

C'est avec les cormorans que les oiseaux fous ont le plus de rapport par la figure et l'organisation, excepté qu'ils n'ont pas le bec terminé en croc, mais en pointe légèrement courbée; ils en diffèrent encore en ce que leur queue ne dépasse point les ailes; ils ont les quatre doigts unis par une seule pièce de membrane; l'ongle de celui du milieu est dentelé intérieurement en scie; le tour des yeux est en peau nue; leur bec droit, conique, est un peu crochu à son extrémité, et les bords sont finement dentelés; les narines ne sont point apparentes, on ne voit à leur place que deux rainures en creux; mais ce que ce bec a de plus remarquable, c'est que sa moitié supérieure est comme articulée et faite de trois pièces, jointes

(1) Nouveau Voyage autour du monde, par Guillaume Dampier, Rouen, 1715, tome III, pages 256 et 257.

par deux sutures, dont la première se trace vers la pointe qu'elle fait paraître comme un onglet détaché; l'autre se marque vers la base du bec près de la tête, et donne à cette moitié supérieure la faculté de se briser et de s'ouvrir en haut, en relevant sa pointe à plus de deux pouces de celle de la mandibule inférieure (1).

Ces oiseaux jettent un cri fort qui participe de ceux du corbeau et de l'oie, et c'est surtout quand la frégate les poursuit qu'ils font entendre ce cri, ou lorsque étant rassemblés ils sont saisis de quelque frayeur subite (2). Au reste, ils portent en volant le cou tendu et la queue étalée; ils ne peuvent bien prendre leur vol que de quelque point élevé, aussi se perchent-ils comme les cormorans. Dampier remarque même qu'à l'île d'Aves ils nichent sur les arbres, quoique ailleurs on les voie nicher à terre (3), et toujours en grand nombre

(1) « Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces oiseaux, c'est que la « mandibule supérieure de leur bec, à deux pouces au-dessous de la « bouche, est articulée de manière qu'elle peut s'élever deux pouces au-« dessus de la mandibule inférieure, sans que le bec soit ouvert. » Catesby, Carolin., tome I, page 86.

(2) « Nous avions été à la chasse des chèvres, la nuit (dans l'île de « l'Ascension); les coups de fusil que nous tirâmes avaient effrayé les fous « du voisinage; ils criaient tous ensemble, et les autres de proche en « proche leur répondaient, ce qui faisait un tapage épouvantable. » Note communiquée par M. le vicomte de Querhoënt, etc.

(3) Dampier, tome I, page 66. *Nota.* M. Valmont de Bomare, en cherchant la raison qui a fait donner à cet oiseau le nom de *Fou*, se trompe beaucoup en disant qu'il est le seul des palmipèdes qui se perche;



dans un même quartier; car une communauté, non d'instinct, mais d'imbécillité, semble les rassembler; ils ne pondent qu'un œuf ou deux; les petits restent long-temps couverts d'un duvet très-doux et très-blanc dans la plupart: mais le reste des particularités qui peuvent concerner ces oiseaux doit trouver sa place dans l'énumération de leurs espèces.

LE FOU COMMUN.(1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Pelecanus Sula, Linn., Gmel., Vieill. (2).

Cet oiseau, dont l'espèce paraît être la plus

puisque non seulement le cormoran, mais le pélican, l'anhinga, l'oiseau du tropique se perchent; et, ce qui est de plus singulier, tous ces oiseaux sont ceux du genre le plus complètement palmipède, puisqu'ils ont les quatre doigts liés par une membrane.

(1) *The booby*, Catesby, Carolin., tom. I, pag. 87.—*Le fou*. Dutertre, Histoire générale des Antilles, tome II, page 275. — « Cancrofagus mi« nor vulgatissimus. » Barrère, France équinox., page 128. — « Anas an« gusti-rostra, stultus vulgo dicta. » Idem, ibid., pag. 122. — « Mergus

(2) M. Cuvier remarque que les espèces de Fous ne sont pas encore suffisamment déterminées, à l'exception du Fou de Bassan et du Fou brun (*Pelecanus Sula*, Linn.); et il rapporte à ce dernier le n° 87 de Catesby et la planche enluminée, n° 973, qui est citée par Buffon comme se rapportant à son petit Fou. Voyez ci-après, page 418. Desm. 1829.

commune aux Antilles, est d'une taille moyenne entre celles du canard et de l'oie; sa longueur, du bout du bec à celui de la queue, est de deux pieds cinq pouces, et d'un pied onze pouces au bout des ongles; son bec a quatre pouces et demi, et sa queue près de dix; la peau nue qui entoure les yeux est jaune, ainsi que la base du bec, dont la pointe est brune; les pieds sont d'un jaune-pâle (1); le ventre est blanc, et tout le reste du plumage est d'un cendré-brun.

Toute simple qu'est cette livrée, Catesby observe que seule elle ne peut caractériser cette espèce, tant il s'y trouve de variétés individuelles. « J'ai « observé, dit-il, que l'un de ces individus avait « le ventre blanc et le dos brun; un autre, la « poitrine blanche comme le ventre, et que d'au- « tres étaient entièrement bruns (2). » Aussi quelques voyageurs semblent avoir désigné cette es-

---

« Americanus fuscus stultus vulgo dictus. » Idem, Ornithol., clas. 1, Gen. 3, Sp. 7. — « Anseri Bassano congener fusca avis. » Sloane, Jamaïc., pag. 322, avec une figure fautive, tab. 271, fig. 2, en ce qu'elle représente le doigt de derrière dégagé. — Rai, Synops. avi., pag. 191, n° 6. — « Anœthetus major melinus subtus albidus, rostro serrato, den- « tato. » Browne, Nat. hist. of Jamaïc., pag. 481. — « Plancus morus sim- « pliciter. » Klein, Avi., pag. 144, n° 4. — « Pelecanus caudâ cunei- « formi, rostro serrato, remigibus omnibus nigris..... Piscator. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 66, Sp. 5. — « Sula supernè cinereo-fusca; « capite et collo concoloribus, infernè alba; rectricibus cinereo-fuscis; « oculorum ambitu nudo, luteo.... Sula. » *Le Fou.* Brisson, Ornithol., tome VI, page 495.

(1) Catesby.

(2) Carolin., tom. I, pag. 87.

pèce de fous par le nom d'*Oiseau fauve* (1). Leur chair est noire et sent le marécage; cependant les matelots et les aventuriers des Antilles s'en sont souvent repus. Dampier raconte qu'une petite flotte française, qui échoua sur l'île d'Aves, tira parti de cette ressource, et fit une telle consommation de ces oiseaux, que le nombre en diminua beaucoup dans cette île (2).

On les trouve en grande quantité, non seulement sur cette île d'Aves, mais dans celle de Remire, et surtout au Grand-connétable, roc taillé en pain de sucre et isolé en mer, à la vue de Cayenne (3); ils sont aussi en très-grand nombre sur les îlets qui avoisinent la côte de la Nouvelle-Espagne, du côté de Caraque (4); et il paraît que

(1) Les oiseaux que nos Français, aux Antilles, appellent *fauves*, à cause de la couleur de leur dos, sont blancs sous le ventre; ils sont de la grosseur d'une poule d'eau, mais ils sont ordinairement si maigres, qu'il n'y a que leurs plumes qui les fassent valoir; ils ont les pieds comme les canes, et le bec pointu comme les bécasses; ils vivent de petits poissons, de même que les frégates : mais ils sont les plus stupides des oiseaux de mer et de terre qui sont aux Antilles; car soit qu'ils se lassent facilement de voler, ou qu'ils prennent les navires pour des rochers flottants, aussitôt qu'ils en aperçoivent quelqu'un, surtout si la nuit approche, ils viennent incontinent se poser dessus, et ils sont si étourdis qu'ils se laissent prendre sans peine. Histoire naturelle et morale des Antilles, Rotterdam, 1658, page 148.

(2) Voyage autour du monde, tome I, page 66.

(3) Barrère, France équinoxiale, page 122.

(4) « Ce qui fait que ces oiseaux, ainsi que beaucoup d'autres, sont « en si grande quantité dans ces parages, c'est la multitude incroyable « de poissons qui s'y trouvent et qui les attire; elle est telle, qu'à peine

cette même espèce se rencontre sur la côte du Brésil (1), et aux îles Bahama, où l'on assure qu'ils pondent tous les mois de l'année deux ou trois œufs ou quelquefois un seul sur la roche toute nue (2).

LE FOU BLANC.(3)

SECONDE ESPÈCE.

Pelecanus Piscator, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (4).

Nous venons de remarquer beaucoup de diversité du blanc au brun dans l'espèce précédente; cependant il ne nous paraît pas que l'on puisse

« a-t-on enfoncé dans l'eau des lignes après lesquelles il y a vingt ou trente « hameçons, qu'on les retire avec un poisson pris à chacun. » Note communiquée par M. de la Borde, médecin du roi à Cayenne.

(1) On trouve sur ces îles (Sainte-Anne, côte du Brésil) quantité de gros oiseaux qu'on nomme *fous*, parcequ'ils se laissent prendre sans peine; en peu de temps nous en prîmes deux douzaines..... Leur plumage est gris; on les écorche comme on fait les lapins. Lettres édifiantes, XVe Recueil, page 339.

(2) Caroline, tome I, page 87.

(3) Fou de la seconde sorte. Dutertre, Histoire générale des Antilles, tome II, page 275. — « Sula candida remigibus majoribus fuscis; rectri- « cibus candidis; oculorum ambitu nudo, rubro. » *Le Fou blanc*. Brisson, Ornithol., tome VI, page 501.

(4) Cette espèce est une de celles dont la distinction n'est pas encore certaine. M. Cuvier ne la cite pas. Desm. 1829.

y rapporter celle-ci, d'autant plus que Dutertre, qui a vu ces deux oiseaux vivants, les distingue l'un de l'autre; ils sont en effet très-différents, puisque l'un a blanc ce que l'autre a brun; savoir, le dos, le cou et la tête, et que d'ailleurs celui-ci est un peu plus grand : il n'a de brun que les pennes de l'aile et partie de ses couvertures; de plus, il paraît être moins stupide; il ne se perche guère sur les arbres et vient encore moins se faire prendre sur les vergues des navires (1); cependant cette seconde espèce habite dans les mêmes lieux avec la première; on les trouve également à l'île de l'Ascension. « Il y a, dit M. le vicomte « de Querhoënt, dans cette île, des milliers de « fous *communs;* les blancs sont moins nombreux; « on voit les uns et les autres perchés sur des « monceaux de pierres, ordinairement par cou- « ples, on les y trouve à toutes les heures, et ils « n'en partent que lorsque la faim les oblige d'al- « ler pêcher; ils ont établi leur quartier général « sous le vent de l'île; on les y approche en plein- « jour, et on les prend même à la main. Il y a « encore des fous qui diffèrent des précédents; « étant en mer, par les 10 degrés 36 secondes de « latitude nord, nous en avons vu qui avaient la « tête noire (2). »

(1) Dutertre, *ubi supra.*

(2) Le capitaine Cook trouve des *fous blancs* à l'île Norfolk. Second Voyage, tome III, page 341.

LE GRAND FOU.(1)

TROISIÈME ESPÈCE.

Pelecanus Bassanus, Linn., Gmel., var. β, Vieill. (2).

CET oiseau, le plus grand de son genre, est de la grosseur de l'oie, et il a six pieds d'envergure; son plumage est d'un brun-foncé et semé de petites taches blanches sur la tête, et de taches plus larges sur la poitrine, et plus larges encore sur le dos; le ventre est d'un blanc-terne; le mâle a les couleurs plus vives que la femelle.

Ce grand oiseau se trouve sur les côtes de la Floride, et sur les grandes rivières de cette contrée. « Il se submerge, dit Catesby, et reste un « temps considérable sous l'eau, où j'imagine qu'il « rencontre des requins ou d'autres grands pois-

(1) *Great booby*. Catesby, Carolin., tom. I, pag. 86, avec une figure de la tête. — « Plancus congener anseri Bassano. » Klein., Avi., pag. 144, n° 3. — « Sula supernè saturatè fusca, albo maculata, capite, collo et « pectore concoloribus, infernè sordidè alba; rectricibus fuscis; oculo- « rum ambitu nudo, nigricante. Sula major. » Brisson, Ornithol., t. VI p. 497.

(2) Cet oiseau est admis comme simple variété dans l'espèce du *Fou de Bassan*, ci-après décrit, par la plupart des ornithologistes.

DESM. 1829.

« sons voraces, qui souvent l'estropient ou le « dévorent, car plusieurs fois il m'est arrivé de « trouver sur le rivage de ces oiseaux estropiés « ou morts. »

Un individu de cette espèce fut pris dans les environs de la ville d'Eu le 18 octobre 1772; surpris très-loin en mer par le gros temps, un coup de vent l'avait sans doute amené et jeté sur nos côtes; l'homme qui le trouva n'eut pour s'en rendre maître d'autre peine que celle de lui jeter son habit sur le corps. On le nourrit pendant quelque temps; les premiers jours, il ne voulait pas se baisser pour prendre le poisson qu'on mettait devant lui, et il fallait le présenter à la hauteur du bec pour qu'il s'en saisît; il était aussi toujours accroupi, et ne voulait pas marcher; mais peu après, s'accoutumant au séjour de la terre, il marcha, devint assez familier, et même se mit à suivre son maître avec importunité, en faisant entendre de temps en temps un cri aigre et rauque (1).

(1) Extrait d'une lettre de M. l'abbé Vincent, professeur au collége de la ville d'Eu, insérée dans le Journal de physique du mois de juin 1773.

LE PETIT FOU.*

QUATRIÈME ESPÈCE.

Pelecanus parvus, Linn., Gmel.; *Pelecanus Sula*, Linn., Cuv.? *Disporus parvus*, Illig.; *Sula parva*, Kuhl. (1).

C'EST en effet le plus petit que nous connaissions dans ce genre d'oiseaux fous; sa longueur, du bout du bec à celui de la queue, n'est guère que d'un pied et demi; il a la gorge, l'estomac et le ventre blancs, et tout le reste du plumage est noirâtre; il nous a été envoyé de Cayenne.

* Voyez les planches enluminées, n° 973, sous la dénomination de *Fou de Cayenne*.

(1) M. Cuvier, en citant la planche enluminée, n° 973, comme se rapportant au *Pelecanus Sula* de Linnée, ou *Booby* de Catesby, fig. 1, pl. 87, paraît rapporter ce petit fou de Buffon à l'espèce du Fou commun, décrite ci-devant, page 412. DESM. 1829.

LE PETIT FOU BRUN.*(1)

CINQUIÈME ESPÈCE.

Pelecanus Graculus, et *Pelecanus Fiber*, Linn., Gmel.; *Carbo Gracula*, Meyer; *Haliæus Graculus*, Illig. (2).

CET oiseau diffère du précédent en ce qu'il est entièrement brun, et, quoiqu'il soit aussi plus grand, il l'est moins que le fou brun commun de la première espèce; ainsi nous laisserons ces deux espèces séparées, en attendant que de nouvelles observations nous indiquent s'il faut les réunir; toutes deux se trouvent dans les mêmes lieux, et particulièrement à Cayenne et aux îles Caribes (3).

* Voyez les planches enluminées, n° 974, sous la dénomination de *Fou brun de Cayenne*.

(1) *Fol* ou « fiber marinus, rostro acutissimo, adunco, serrato. » Feuillée, Observat., édit. 1725, page 98. — « Larus piscator cinereus. » Barrère, France équinox., pag. 134. — « Anseri Bassano congener, avis « cinereo alba. » Sloane, Jamaïc., tom. I, pag. 31.—Rai, Synops. avi., pag. 191, n° 5. — « Sula cinereo-fusca, supernè saturatiùs, infernè di- « lutiùs; uropygio cinereo albo; rectricibus binis intermediis cinereis, « lateralibus cinereo-fuscis, utrinque extimâ apice cinereo-albâ; oculo- « rum ambitu nudo, rubro... Le *Fou brun*. » Brisson, Ornithol., t. VI, page 499.

(2) Ce palmipède est le jeune âge du petit cormoran ou nigaud, décrit ci-avant, page 358. DESM. 1829.

(3) Rai.

LE FOU TACHETÉ.*

SIXIÈME ESPÈCE.

Pelecanus Bassanus, Lath., Linn., Gmel., Cuv., Vieill.; *Sula alba*, Meyer, Temm. (1).

PAR ses couleurs et même par sa taille, cet oiseau pourrait se rapporter à notre troisième espèce de fous, si d'ailleurs il n'en différait pas trop par la brièveté des ailes, qui même sont si courtes dans l'individu représenté *planche* 986, que l'on serait tenté de douter qne cet oiseau appartînt réellement à la famille des fous, si d'ailleurs les caractères du bec et des pieds ne paraissaient l'y rappeler. Quoi qu'il en soit, cet oiseau, qui est de la grosseur du grand plongeon, a, comme lui, le fond du plumage d'un brun-noirâtre tout tacheté de blanc, plus finement sur la tête, plus largement sur le dos et les ailes, avec l'estomac et le ventre ondé de brunâtre, sur fond blanc.

* Voyez les planches enluminées, n° 986, sous la dénomination de *Fou tacheté de Cayenne*.

(1) Cet oiseau se rapporte à l'espèce suivante. Voyez les notes et la synonymie qui accompagnent la description de celle-ci. DESM. 1829.

LE FOU DE BASSAN.* (1)

SEPTIÈME ESPÈCE.

Pelecanus Bassanus, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Temm., Cuv.; *Sula alba*, Meyer; *Disporus Bassanus*, Illig. (vieux individus des deux sexes); *Sula major*, Briss.; *Pelecanus maculatus*, Gmel. (jeunes, d'un à deux ans) (2).

L'ÎLE de Bass ou Bassan, dans le petit golfe d'Édimbourg, n'est qu'un très-grand rocher qui sert de rendez-vous à ces oiseaux qui sont d'une grande et belle espèce; on les a nommés *Fous de*

* Voyez les planches enluminées, n° 278.

(1) En anglais, *soland goose;* aux îles Feroë, *sula.*

Anser Bassanus. Sibbald. Scot., illustr., part. II, lib III, pag. 20. — Willughby, Ornith., pag. 247. — Rai, Synops. avi., pag. 121, n° *a*, 2. — Charleton, Exercit., pag. 100, n° 4. Onomazt., pag. 95, n° 4. — « Anser Bassanus vel scoticus. Gesner, » Avi., pag. 163; et Icon. avi., pag. 83. — Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 162. — Jonston, Avi., pag. 94. — *Sula hoieri.* Clusius. Exotic. auctuar., pag. 367. — Willughby, pag. 249. — Rai, pag. 123, n° 5. — « Plancus anser Bassanus. » Klein, Avi., pag. 143, n° 2. — *Graculus.* Moehring., Avi., Gen. 66. — « Pelecanus caudâ cuneiformi, rostro serrato; remigibus primoribus ni- « gris. Bassanus. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 66, Sp. 4. — Oie de Solan. Albin, tome I, page 75, planche 86. — L'oie de Bass., Salerne, Ornithol., pag. 371. — « Sula candida; remigibus primoribus fus- « cis; rectricibus candidis; oculorum ambitu nigro.... Sula Bassana. » Brisson, Ornithol., tome VI, pag. 503.

(2) Le Fou tacheté de Buffon, décrit ci-avant, est un jeune individu de cette espèce. DESM. 1829.

Bassan, parce qu'on croyait qu'ils ne se trouvaient que dans ce seul endroit (1); cependant on sait, par le témoignage de Clusius et de Sibbald, qu'on en rencontre également aux îles de Feroë (2), à l'île d'Alise (3) et dans les autres îles Hébrides (4).

Cet oiseau est de la grosseur d'une oie; il a près de trois pieds de longueur et plus de cinq d'envergure; il est tout blanc, à l'exception des plus grandes pennes de l'aile qui sont brunes ou noirâtres, et du derrière de la tête qui paraît teint de jaune (5); la peau nue du tour des yeux est d'un beau bleu, ainsi que le bec qui a jusqu'à six pouces de long, et qui s'ouvre au point de

---

(1) Rai.

(2) Clusius, Exotic., auctuar., pag. 36.—Hector Boëtius, dans sa description de l'Écosse, dit aussi que ces oiseaux nichent sur une des îles Hébrides; mais ce qu'il ajoute, savoir, qu'ils y apportent pour cela tant de bois, qu'il fait la provision de l'année pour les habitants, paraît fabuleux; d'autant plus qu'il paraît que ces oiseaux, à l'île de Bassan, pondent comme les autres fous d'Amérique, sur la roche nue. Voyez Gesner, apud Aldrov., tom. III, pag. 162.

(3) Sibbald. Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 20.

(4) Quelques personnes nous assurent qu'il paraît quelquefois de ces Fous, jetés par les vents, sur les côtes de Bretagne, et même jusqu'au milieu des terres, et qu'on en a vu aux environs de Paris.

(5) Je serais tenté de croire que c'est une marque de vieillesse; cette tache jaune est de la même nature que celle qu'ont au bas du cou les spatules; j'en ai vu en qui cette partie était presque dorée; la même chose arrive aux poules blanches, elles jaunissent en viellissant. Note communiquée par M. Baillon. *Nota.* Rai est de cet avis, quant au fou de Bassan.... « Totus albus, exceptis alis, et vertice, qui ætate fulvescit. » Synops. avi., pag. 121; et suivant Willughby, les petits, dans le premier âge, sont marqués de brun ou de noirâtre sur le dos.



donner passage à un poisson de la taille d'un gros maquereau ; et cet énorme morceau ne suffit pas toujours pour satisfaire sa voracité. M. Baillon nous a envoyé un de ces fous qui a été pris en pleine-mer, et qui s'était étouffé lui-même en avalant un trop gros poisson (1). Leur pêche ordinaire, dans l'île de Bassan et aux Ébudes, est celle des harengs; leur chair retient le goût du poisson, cependant celle des jeunes (2), qui sont toujours très-gras (3), est assez bonne pour qu'on prenne la peine de les aller dénicher, en se suspendant à des cordes et descendant le long des rochers; on ne peut prendre les jeunes que de cette manière; il serait aisé de tuer les vieux à coups de bâton ou de pierres (4), mais leur chair ne vaut rien (5). Au reste, ils sont tout aussi imbécilles que les autres fous (6).

---

(1) Envoi fait de Montreuil-sur-mer par M. Baillon, en décembre 1777; mais c'est un conte que l'on fit à Gesner, de lui dire que cet oiseau voyant un nouveau poisson, rendait celui qu'il venait d'avaler, et ainsi n'emportait jamais que le dernier qu'il eût pêché. Vide apud Aldrov., Avi., tom. III, pag. 162.

(2) « Pulli adulti nobis in deliciis habentur, nec in ullâ carne saporem « ex carne et pisce mixtam delicatis invenire magis est. » Sibbald.

(3) Gesner dit que les Écossais font, de la graisse de ces oiseaux, une espèce de très-bon onguent.

(4) Note communiquée par M. le chevalier Bruce, le 30 mai 1774.

(5) « C'est un oiseau fétide à l'excès; pour avoir préparé celui que « je conserve dans mon cabinet, mes mains en ont gardé l'odeur pen- « dant plus de quinze jours; et quoique j'aie passé la peau à l'eau de « soude, et qu'elle ait reçu plusieurs fumigations de soufre depuis deux « ans, il lui reste encore de son odeur. » Suite des notes communiquées par M. Baillon.

(6) « In domibus nutrita stupidissima avis. » Sibbald.

Ils nichent à l'île de Bassan dans les trous du rocher où ils ne pondent qu'un œuf (1); le peuple dit qu'ils le couvent simplement en posant dessus un de leurs pieds (2); cette idée a pu venir de la largeur du pied de cet oiseau; il est largement palmé, et le doigt du milieu, ainsi que l'extérieur, ont chacun près de quatre pouces de longueur, et tous les quatre sont engagés par une pièce entière de membrane; la peau n'est point adhérente aux muscles, ni collée sur le corps, elle n'y tient que par de petits faisceaux de fibres placés à distances inégales, comme d'un à deux pouces, et capables de s'allonger d'autant; de manière qu'en tirant la peau flasque, elle s'étend comme une membrane, et qu'en la soufflant elle s'enfle comme un ballon. C'est l'usage que sans doute en fait l'oiseau pour renfler son volume, et se rendre par là plus léger dans son vol: néanmoins on ne découvre pas de canaux qui communiquent du thorax à la peau; mais il se peut que l'air y parvienne par le tissu cellulaire, comme dans plusieurs autres oiseaux. Cette observation, qui sans doute aurait lieu pour toutes les espèces de fous, a été faite par M. Daubenton le jeune, sur un fou de Bassan, envoyé frais de la côte de Picardie.

Ces oiseaux qui arrivent au printemps pour

(1) Sibbald.

(2) Suite de la note de M. le chevalier Bruce.

nicher dans les îles du Nord, les quittent en automne (1), et, descendant plus au Midi, se rapprochent, sans doute, du gros de leurs espèces qui ne quittent pas les régions méridionales; peut-être même, si les migrations de cette dernière espèce étaient mieux connues, trouverait-on qu'elle se rallie et se réunit avec les autres espèces sur les côtes de la Floride, rendez-vous général des oiseaux qui descendent de notre nord, et qui ont assez de puissance de vol pour traverser les mers d'Europe en Amérique.

(1) Sibbald.



P. Oudart del. Meunier direx. Lith. de C. Motte.

1. La Fregate, 2. Le Goëland à manteau noir.

LA FRÉGATE.* (1)

Pelecanus Aquilus, Lath., Linn., Gmel., Cuv.; *Tachypetes Aquila*, Vieill. (2).

Le meilleur voilier, le plus vite de nos vaisseaux,

* Voyez les planches enluminées, n° 961, sous la dénomination de *grande Frégate de Cayenne.*

(1) En anglais, *fregate bird;* à la Jamaïque, *man of war bird;* en espagnol, *rabihorcado;* en portugais, *raboforcado;* aux îles de la Société, *otta'ha;* au Brésil, *caripira.*

Frégate. Dutertre, Hist. générale des Antilles, tome II, page 269 et suiv. — Frégate ou « vultur marinus leucocephalos. » Feuillée, Journal d'observ., édit. 1725, page 107. *Nota.* L'individu décrit par cet observateur paraît femelle. — « Fregata avis, Rochefortio et Dutertre. » Rai, Synops. avi., pag. 153. — « Rabihorcado todos negros. » Oviedo, liv. XIV, cap. 1. — « Rabihorcado todos negros de Oviedo. » Rai, Synops. avi., pag. 192, n° 15. — *Rabihorcado.* Nieremberg, tab. 78. — « Avis raboforcado Lusitanis. » Petiver Gazophil., tab. 54, fig. 1; encore une copie de la même figure.—*Caripira.* Joan. de Laët., Nov. orb., pag. 575.—Jonston, Avi., pag. 150. — « Fregata marina, apus, subtus « alba, supernè nigra. » Barrère, Ornithol., clas. IV, gen. 8, sp. 1.— « Hirundo marina major, apus, rostro adunco. » Idem, France équinox., pag. 133. — « Alcyon major pulla, caudâ longiori bifurcâ. » Browne,

(2) M. Vieillot forme un genre particulier, *Trachypètes,* pour placer cet oiseau. M. Cuvier admet les Frégates comme formant un simple sous-genre dans le grand genre Pélican. Desm. 1829.

la frégate, a donné son nom à l'oiseau qui vole le plus rapidement et le plus constamment sur les mers; la frégate est en effet, de tous ces navigateurs ailés, celui dont le vol est le plus fier le plus puissant et le plus étendu; balancé sur des ailes d'une prodigieuse longueur, se soutenant sans mouvement sensible, cet oiseau semble nager paisiblement dans l'air tranquille pour attendre l'instant de fondre sur sa proie avec la rapidité d'un trait; et lorsque les airs sont agités par la tempête, légère comme le vent, la frégate s'élève jusqu'aux nues, et va chercher le calme, en s'élançant au-dessus des orages (1) : elle voyage en tout sens, en hauteur comme en étendue; elle se porte au large à plusieurs centaines de lieues (2), et fournit tout d'un vol ces traites im-

---

Nat. hist. of Jamaïc., pag. 483. — *Atagen.* Moehring, Avi., gen. 108.— Oiseau de frégate. Albin, tome III, page 33, avec une mauvaise figure, pl. 80.— « Pelecanus caudâ forficatâ, corpore nigro, capite abdomineque « albis. Aquilus. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, gen. 66, sp. 2. — « Sula « in toto corpore nigra, caudâ bifurcâ; oculorum ambitu nudo, nigro « (mas). Sula nigra, ventre albo; caudâ bifurcâ; oculorum ambitu « nudo, nigro (fœmina). Fregata. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 506.

(1) « Si quando pluviæ impetus, aut ventorum vis urgeat, nubes ipsas transcendunt et in mediam aeris regionem enituntur, donec præ « altitudine visibus humanis se subducant, et inconspicuæ evadant. » Rai, pag. 150.

(2) *Ad trecentas interdum leucas in altum provolant.* Idem. « Il n'y a « point d'oiseau au monde qui vole plus haut, plus long-temps, plus ai- « sément, et qui s'éloigne plus de terre que celui-ci..... On le trouve « au milieu de la mer à trois ou quatre cents lieues des terres; ce qui

menses, auxquelles la durée du jour ne suffisant pas, elle continue sa route dans les ténèbres de la nuit, et ne s'arrête sur la mer que dans les lieux qui lui offrent une pâture abondante (1).

Les poissons qui voyagent en troupes dans les hautes mers, comme les poissons volants, fuient par colonnes et s'élancent en l'air pour échapper aux bonites, aux dorades qui les poursuivent, n'échappent point à nos frégates; ce sont ces mêmes poissons qui les attirent au large (2); elles discernent de très-loin les endroits où passent leurs troupes en colonnes, qui sont quelquefois

« marque en lui une force prodigieuse et une légèreté surprenante; car il « ne faut pas penser qu'il se repose sur l'eau, comme les oiseaux aqua- « tiques; il y périrait s'il y était une fois; outre qu'il n'a pas les pieds dis- « posés pour nager, ses ailes sont si grandes et ont besoin d'un si grand « espace pour prendre le mouvement nécessaire pour s'élever, qu'il ne fe- « rait que battre l'eau sans pouvoir jamais sortir de la mer, si une fois il « s'y était abattu; d'où il faut conclure que quand on le trouve à trois ou « quatre cents lieues des terres, il faut qu'il fasse sept ou huit cents lieues « avant de pouvoir se reposer. » Labat, nouveaux Voyages aux îles de l'Amérique, Paris, 1722, tome VI.

(1) Sur le soir, nous vîmes plusieurs oiseaux qu'on appelle *frégates*; à minuit j'en entendis d'autres autour du bâtiment; à cinq heures du matin, nous aperçûmes l'île de l'Ascension. Voyage du capitaine Wallis; premier Voyage de Cook, tome II, page 200.

(2) Les dauphins et les bonites donnaient la chasse à des bandes de poissons volants, ainsi que nous l'avions observé dans la mer Atlantique; tandis que plusieurs grands oiseaux noirs à longues ailes et à queue fourchue, qu'on nomme communément *frégates*, s'élevaient fort haut en l'air, et descendant dans la région inférieure, fondaient avec une vitesse étonnante sur un poisson qu'ils voyaient nager, et ne manquaient jamais de le frapper de leur bec. Second Voyage du capitaine Cook, t. I, p. 291.

si serrées qu'elles font bruire les eaux et blanchir la surface de la mer; les frégates fondent alors du haut des airs, et fléchissant leur vol de manière à raser l'eau sans la toucher (1), elles enlèvent en passant le poisson qu'elles saisissent avec le bec, les griffes et souvent avec les deux à la fois, selon qu'il se présente, soit en nageant sur la surface de l'eau, ou bondissant dans l'air.

Ce n'est qu'entre les tropiques, ou un peu au-delà (2), que l'on rencontre la frégate dans les mers des deux mondes (3). Elle exerce sur les

(1) Quelque haut que la frégate puisse se trouver en l'air, quoique souvent elle s'y guinde si haut qu'elle se dérobe à la vue des hommes; elle ne laisse pas de reconnaître fort clairement les lieux où les dorades donnent la chasse aux poissons volants; et alors elle se précipite du haut de l'air comme une foudre, non toutefois jusqu'au ras de l'eau; mais en étant à dix ou douze toises, elle fait comme une grande caracole, et se baisse insensiblement jusqu'à venir raser la mer au lieu où la chasse se donne, et en passant elle prend le petit poisson au vol ou dans l'eau, du bec ou des griffes, et souvent de tous les deux ensemble. Dutertre, Histoire générale des Antilles, tome II, page 269 et suivantes.

(2) Par 30 degrés 30 secondes de latitude sud, nous commençâmes à voir des frégates. Cook, second Voyage, tome II, page 178. Par 27 degrés 4 secondes latitude sud, et 103 degrés 56 secondes longitude ouest, les premiers jours de mars, nous rencontrâmes grand nombre d'oiseaux, tels que des frégates, des oiseaux du tropique, etc. Ibidem, page 179.

(3) Vers Ceylan, dans celles de l'Inde. Voyez Mandeslo, suite d'Oléarius, tome II, page 517; et particulièrement dans la traversée de Madagascar aux Maldives; à l'Ascension. Voyez Cook, second Voyage, tome IV, page 175. A l'île de Pâques. Idem, tome II, page 220. Aux Marquises. Idem, page 238. A Taïti, et dans toutes les îles basses de l'Archipel du tropique austral. Forster, Observations, page 7. Sur la côte du Brésil, où cet oiseau est nommé *caripira*. Voyez l'Histoire gé-

oiseaux de la zone torride une espèce d'empire; elle en force plusieurs, particulièrement les fous, à lui servir comme de pourvoyeurs, les frappant d'un coup d'aile ou les pinçant de son bec crochu, elle leur fait dégorger le poisson qu'ils avaient avalé, et s'en saisit avant qu'il ne soit tombé (1). Ces hostilités lui ont fait donner par les navigateurs le surnom de *Guerrier* (2), qu'elle mérite à plus d'un titre, car son audace la porte à braver l'homme même. « En débarquant à l'île « de l'Ascension, dit M. le vicomte de Querhoënt, « nous fûmes entourés d'une nuée de frégates; « d'un coup de canne j'en terrassai une qui vou- « lait me prendre un poisson que je tenais à la

nérale des Voyages, tome XIV, page 303. A celle de Caraque; à l'île d'Aves et dans toutes les Antilles. Voyez Dutertre, Rochefort, Labat, etc.

(1) Ces oiseaux nommés *frégates* donnent la chasse aux oiseaux appelés *fous*; les frégates les font lever de dessus les rochers où ils sont perchés, et lorsqu'ils ont pris leur vol, ces mêmes frégates les battent en volant avec le bout de leurs ailes; les fous, qui ne le sont pas trop dans cette rencontre, pour mieux s'échapper de leurs ennemis, et comme s'ils voulaient les amuser, vomissent tout le poisson qu'ils ont pêché; les frégates qui ne cherchent autre chose, le reçoivent à mesure que les autres le jettent, avant qu'il tombe dans l'eau. C'est à la vérité la chose la plus divertissante qu'on puisse voir, et que j'aie vu dans l'Amérique. Histoire des aventuriers Boucaniers, Paris, 1686, tome I, page 118. — Suivant Oviedo, les frégates font la même guerre aux pélicans, lorsqu'ils viennent dans la baie de Panama, pêcher aux sardines dans le temps des grandes marées. Voyez Rai, Synops. avi., pag. 153.

(2) Voyez Dampier, nouveau Voyage autour du monde, tome I, page 6.

« main ; en même temps plusieurs volaient à quel-
« ques pieds au-dessus de la chaudière qui bouil-
« lait à terre, pour en enlever la viande, quoi-
« qu'une partie de l'équipage fût à l'entour. »

Cette témérité de la frégate tient autant à la force de ses armes et à la fierté de son vol qu'à sa voracité : elle est en effet armée en guerre ; des serres perçantes, un bec terminé par un croc très-aigu, les pieds courts et robustes, recouverts de plumes, comme ceux des oiseaux de proie, le vol rapide, la vue perçante ; tous ces attributs semblent lui donner quelque rapport avec l'aigle, et en faire de même le tyran de l'air au-dessus des mers (1) ; mais, du reste, la frégate, par sa conformation, tient beaucoup plus à l'élément de l'eau ; et quoiqu'on ne la voie presque jamais nager, elle a cependant les quatre doigts engagés par une membrane échancrée (2) ; et, par cette union de tous les doigts, elle se rapproche du genre du cormoran, du fou, du pélican, que l'on doit regarder comme de parfaits palmipèdes ; d'ailleurs le bec de la frégate, très-propre à la proie, puisqu'il est terminé par une pointe perçante et recourbée, diffère néanmoins essentiellement du bec des oiseaux de proie terrestres,

---

(1) Dans le genre scholastique du *Pélican*, la frégate est nommée *pelicanus aquilus*. Voyez Forster, Observations, page 186.

(2) Dampier n'y avait pas regardé d'assez près, lorsqu'il dit qu'elle a les *pieds faits comme ceux des autres oiseaux terrestres*. Nouveau Voyage autour du monde, tome I, page 66.

parce qu'il est très-long, un peu concave dans sa partie supérieure, et que le croc placé tout à la pointe, semble faire une pièce détachée, comme dans le bec des fous, auquel celui de la frégate ressemble par ces sutures (1), et par le défaut de narines apparentes.

La frégate n'a pas le corps plus gros qu'une poule, mais ses ailes étendues ont huit, dix et jusqu'à quatorze pieds d'envergure (2): c'est au moyen de ces ailes prodigieuses qu'elle exécute ses longues courses, et qu'elle se porte jusqu'au milieu des mers, où elle est souvent l'unique objet qui s'offre entre le ciel et l'Océan, aux regards ennuyés des navigateurs (3); mais cette longueur excessive des ailes embarrasse l'oiseau guerrier comme l'oiseau poltron, et empêche la frégate, comme le fou, de reprendre leur vol lorsqu'ils sont posés; en sorte que souvent ils se laissent assommer au lieu de prendre leur essor (4). Il

(1) Voyez ci-devant l'article des Fous.

(2) Voyez là-dessus dans M. Brisson, Ornithol., tome VI, page 508, le témoignage de M. Poivre.

(3) Nous n'étions accompagnés d'aucun oiseau dans notre route : un boobi blanc ou une frégate, frappaient de temps en temps nos regards dans le lointain (c'était entre le 20e et le 15e degré de latitude sud). Second Voyage de Cook, tome III, page 49.

(4) J'allai un des derniers donner la chasse aux frégates dans leur îlet, au cul-de-sac de la Guadeloupe; nous étions trois ou quatre personnes, et en moins de deux heures nous en prîmes trois ou quatre cents; nous surprîmes les grandes sur les branches ou dans leur nid, et comme elles ont beaucoup de peine à prendre leur vol, nous avions le temps de leur sangler au travers des ailes des coups de bâton dont elles

leur faut une pointe de rocher ou la cime d'un arbre, et encore n'est-ce que par effort qu'ils s'élèvent en partant (1). On peut même croire que tous ces oiseaux à pieds palmés qui se perchent, ne le font que pour reprendre plus aisément leur vol, car cette habitude est contraire à la structure de leurs pieds, et c'est la trop grande longueur de leurs ailes qui les force à ne se poser que sur des points élevés, d'où ils puissent, en partant, mettre leurs ailes en plein exercice.

Aussi les frégates se retirent et s'établissent en commun sur des écueils élevés ou des îlets boisés pour nicher en repos (2). Dampier remarque qu'elles placent leurs nids sur les arbres dans les lieux solitaires et voisins de la mer (3); la ponte

demeuraient étourdies. Dutertre, tome II, page 269. — Elles quittent difficilement leurs œufs, et se laissent assommer dessus à coups de bâton; je me suis plusieurs fois trouvé témoin et acteur de cette boucherie. Extrait des observations communiquées par M. de la Borde, médecin du roi à Cayenne.

(1) Dutertre.

(2) Les rochers qui sont en mer et les petites îles inhabitées, servent de retraites à ces oiseaux; c'est en ces lieux déserts qu'ils font leurs nids. Histoire naturelle et morale des Antilles, page 148. — Ces oiseaux ont eu fort long-temps une petite île dans le petit cul-de-sac de la Guadeloupe, qui leur servait comme de domicile, où toutes les frégates des environs venaient se reposer la nuit, et faire leurs nids dans la saison. Cette petite île a été nommée *Ilette aux frégates*, et en porte encore le nom, quoiqu'elles aient changé de lieu; car ces années 1643 et 1644, plusieurs personnes leur firent une si rude chasse, qu'elles furent contraintes d'abandonner cette île. Dutertre, Histoire générale des Antilles, tome II, page 269.

(3) Cet oiseau fait son nid sur des arbres quand il en trouve, et lors-

n'est que d'un œuf ou deux ; ces œufs sont d'un blanc teint de couleur de chair, avec de petits points d'un rouge cramoisi ; les petits, dans le premier âge, sont couverts d'un duvet gris-blanc ; ils ont les pieds de la même couleur, et le bec presque blanc (1) ; mais par la suite la couleur du bec change, il devient ou rouge ou noir et bleuâtre dans son milieu, et il en est de même de la couleur des doigts ; la tête est assez petite et aplatie en dessus ; les yeux sont grands, noirs et brillants et environnés d'une peau bleuâtre (2). Le mâle adulte a sous la gorge une grande membrane charnue d'un rouge-vif, plus ou moins enflée ou pendante : personne n'a bien décrit ces parties, mais si elles n'appartiennent qu'au mâle, elles pourraient avoir quelque rapport à la fraise du dindon, qui s'enfle et rougit dans certains moments d'amour ou de colère.

On reconnaît de loin les frégates en mer, non seulement à la longueur démesurée de leurs ailes, mais encore à leur queue très-fourchue (3) ; tout le plumage est ordinairement noir avec reflet bleuâtre, du moins celui du mâle (4) ; celles qui

---

qu'il n'en trouve point il le fait à terre. Nouveau Voyage autour du monde, tome I, page 66.

(1) Observation faite par M. le vicomte de Querhoënt à l'île de l'Ascension.

(2) Feuillée, Observations, page 107.

(3) Les Portugais ont donné à la frégate le nom de *Rabo forcado*, à cause de sa queue très-fourchue.

(4) « Marium plumæ omnes nigræ ; velut corvi. » Rai.

sont brunes (1), comme la petite *Frégate* figurée dans Edwards (2), paraissent être les jeunes, et celles qui ont le ventre blanc sont les femelles. Dans le nombre des frégates vues à l'île de l'Ascension par M. le vicomte de Querhoënt, et qui toutes étaient de la même grandeur, les unes paraissaient toutes noires, les autres avaient le dessus du corps d'un brun foncé, avec la tête et le ventre blancs; les plumes de leur cou sont assez longues pour que les insulaires de la mer du Sud s'en fassent des bonnets (3). Ils estiment aussi beaucoup la graisse, ou plutôt l'huile qu'ils tirent de ces oiseaux, par la grande vertu qu'ils supposent à cette graisse contre les douleurs de rhumatisme et les engourdissements (4). Du reste,

---

(1) Les plumes du dos et des ailes sont noires, grosses et fortes, celles qui couvrent l'estomac et les cuisses sont plus délicates et moins noires; on en voit dont toutes les plumes sont brunes sur le dos et aux ailes, et grises sous le ventre; on dit que ces dernières sont les femelles ou peut-être les jeunes. Labat.

(2) Glanures, pag. 209, pl. 309.—La petite frégate. Brisson, tome VI, page 509.

(3) La plupart des hommes de l'île de Pâques, portent sur leur tête un cercle tressé avec de l'herbe, et garni d'une grande quantité de ces longues plumes noires qui décorent le cou des frégates; d'autres ont d'énormes chapeaux de plumes de goëland brun. Second Voyage du capitaine Cook, tome II, page 194.

(4) L'huile ou la graisse de ces oiseaux est un souverain remède pour la goutte sciatique, et pour toutes les autres provenant de causes froides; on en fait cas dans toutes les Indes comme d'un médicament précieux. Dutertre, Histoire générale des Antilles, tome II, page 269. — Les flibustiers tirent cette huile qu'on appelle *huile de frégates*, en faisant

la frégate a, comme le fou, le tour des yeux dégarni de plumes; elle a de même l'ongle du doigt du milieu dentelé intérieurement : ainsi les frégates, quoique persécuteurs nés des fous, sont néanmoins voisins et parents; triste exemple dans la nature, d'un genre d'êtres qui, comme nous, trouvent souvent leurs ennemis dans leurs proches !

---

bouillir de grandes chaudières pleines de ces oiseaux; elle se vend fort cher dans nos îles. Extrait des Mémoires communiqués par M. de la Borde, médecin du roi à Cayenne. — On doit faire chauffer la graisse et en faire de fortes frictions sur la partie affligée afin d'ouvrir les pores, et mêler de bonne eau-de-vie ou de l'esprit de vin dans la graisse, au moment qu'on en veut faire l'application : bien des gens ont reçu une parfaite guérison, ou du moins de grands soulagements par ce remède que je donne ici sur la foi d'autrui, n'ayant pas eu occasion de le mettre en pratique. Labat. Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, tome VI.

LES GOËLANDS (1-2) ET LES MOUETTES.

Ces deux noms, tantôt réunis et tantôt séparés, ont moins servi jusqu'à ce jour à distinguer qu'à confondre les espèces comprises dans l'une des plus nombreuses familles des oiseaux d'eau. Plusieurs naturalistes ont nommé *Goëlands*, ce que

(1) En grec, Λάρος et Κέπφος (voyez le Discours); dans Eustathe, Κὴξ, et ailleurs Καΰηξ, nom qui paraît formé par onomatopée, ou imitation du cri de l'oiseau: Lycophron appelle des vieillards Καύηκας; *blancs* ou *grisonnants*, comme le plumage du goëland. Quant à la conjecture de Belon (Observ., pag. 52), qui dérive le nom de *laros* de celui d'un petit poisson qui se pêche dans le golfe de Salonique, et dont le goëland est avide, elle paraît peu fondée, et le poisson aura plutôt reçu son nom de celui de l'oiseau dont il est la proie. En latin, *larus* et *gavia*; sur nos côtes de la Méditerranée *gabian;* sur celles de l'Océan, *mauves*, en allemand, *mew*, *mewe* (miauleurs, *meuwen*, miauler); en groënlandais, *akpa* (selon Égède), (*navia*) dans Anderson).

(2) Le genre *Larus* de tous les ornithologistes est admis par M. Cuvier, qui y forme deux sous-genres, 1° celui des Goëlands, et 2° celui des Mauves ou Mouettes. Desm. 1829.



d'autres ont appelé *Mouettes*, et quelques-uns ont indifféremment appliqué ces deux noms comme synonymes à ces mêmes oiseaux; cependant il doit subsister, entre toute expression nominale, quelques traces de leur origine ou quelques indices de leurs différences, et il me semble que les noms *Goëlands* et *Mouettes* ont en latin leurs correspondants *Larus* et *Gavia*, dont le premier doit se traduire par *Goëland*, et le second par *Mouettes*. Il me paraît de plus que le nom *Goëland* désigne les plus grandes espèces de ce genre, et que celui de *Mouette* ne doit être appliqué qu'aux plus petites espèces. On peut même suivre, jusque chez les Grecs, les vestiges de cette division, car le mot *kepphos*, qui se lit dans Aristote, dans Aratus et ailleurs, désigne une espèce ou une branche particulière de la famille du *Laros* ou goëland : Suidas et le scholiaste d'Aristophane, traduisent *Kepphos* par *Larus;* et si Gaza ne l'a point traduit de même dans Aristote (1), c'est que, suivant la conjecture de Pierius, ce traducteur avait en vue le passage des Géorgiques, où Virgile paraissant rendre à la lettre les vers d'Aratus, au lieu de *Kepphos* qui se lit dans le poëte grec, a substitué le nom de *Fulica;* mais si la fulica des Anciens est notre *Foulque* ou *Morelle*, ce que lui attribue ici le poëte latin, de présager la tempête en se jouant

(1) Lib. IX, cap. XXXV.

sur le sable (1), ne lui convient point du tout (2), puisque la foulque ne vit pas dans la mer, et ne se joue pas sur le sable, où même elle ne se tient qu'avec peine. De plus, ce qu'Aristote attribue à son *Kepphos*, d'avaler l'écume de la mer comme une pâture, et de se laisser prendre à cette amorce (3), ne peut guère se rapporter qu'à un oiseau vorace comme le goëland ou la mouette : aussi Aldrovande conclut-il de ces inductions comparées, que le nom de *Laros* dans Aristote est générique, et que celui de *Kepphos* est *spécifique*, ou plutôt particulier à quelque espèce subalterne de ce même genre. Mais une remarque que Turner a faite sur la voix de ces oiseaux, semble fixer ici nos incertitudes; il regarde le mot de *kepphos* comme un son imitatif de la voix d'une mouette, qui termine ordinairement chaque reprise de ses cris aigus par un petit accent bref, une espèce d'éternuement

(1) .....Cumque marinæ
In sicco ludunt fulicæ, tibi tempora signant
Infesta et pluviis et tempestate sonorâ.
Virg. Georg. II.

(2) L'épithète que Cicéron, traduisant ces mêmes vers d'Aratus, donne à la foulque, lui convient aussi peu qu'elle convient bien au goëland :

Cana fulix itidem fugiens è gurgite ponti,
Nuntiat horribiles clamans instare procellas.
Lib. I, de nat. Deor.

(3) « Κεπφοὶ (que Gaza traduit *fulicæ*) spumâ capiuntur; appetunt « enim eam avidiùs et inspersu ejus venantur. » Hist. animal., lib. IX, cap. xxxv.

keph, tandis que le goëland termine son cri par un son différent et plus grave, *Cob*.

Le nom grec *Kepphos* répondra donc, dans notre division, au nom latin *Gavia*, et désignera proprement les espèces inférieures du genre entier de ces oiseaux, c'est-à-dire les *Mouettes*: de même le nom grec *Laros* ou *Larus* en latin, traduit par *Goëland*, sera celui des grandes espèces. Et pour établir un terme de comparaison dans cette échelle de grandeur, nous prendrons pour *Goëlands* tous ceux de ces oiseaux dont la taille surpasse celle du canard, et qui ont dix-huit ou vingt pouces de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, et nous appellerons *Mouettes* tous ceux qui sont au-dessous de ces dimensions; il résultera de cette division que la sixième espèce donnée par M. Brisson, sous la dénomination de *première Mouette*, doit être mise au nombre des goëlands, et que plusieurs des goëlands de Linnæus ne seront que des mouettes; mais, avant que d'entrer dans cette distinction des espèces, nous indiquerons les caractères généraux et les habitudes communes au genre entier des uns et des autres.

Tous ces oiseaux goëlands et mouettes sont également voraces et criards; on peut dire que ce sont les vautours de la mer; ils la nettoient des cadavres de toute espèce qui flottent à sa surface, ou qui sont rejetés sur les rivages; aussi lâches que gourmands, ils n'attaquent que les animaux

faibles, et ne s'acharnent que sur les corps morts. Leur port ignoble, leurs cris importuns, leur bec tranchant et crochu, présentent les images désagréables d'oiseaux sanguinaires et bassement cruels; aussi les voit-on se battre avec acharnement entre eux pour la curée, et même lorsqu'ils sont renfermés et que la captivité aigrit encore leur humeur féroce, ils se blessent sans motif apparent, et le premier dont le sang coule devient la victime des autres, car alors leur fureur s'accroît et ils mettent en pièces le malheureux qu'ils avaient blessé sans raison (1); cet excès de cruauté ne se manifeste guère que dans les grandes espèces; mais toutes, grandes et petites, étant en liberté, s'épient, se guettent sans cesse pour se piller et se dérober réciproquement la nourriture ou la proie: tout convient à leur voracité (2); le poisson frais ou gâté, la chair sanglante, récente ou corrompue, les écailles, les os même, tout se digère et se consume dans leur estomac (3); ils

(1) Observation faite par M. Baillon, à Montreuil-sur-mer.

(2) « J'ai souvent donné à mes mouettes des buses, des corbeaux, des « chats nouveaux-nés, des lapins et autres animaux et oiseaux morts; « elles les ont dévorés avec autant d'avidité que les poissons; j'en ai en- « core deux qui avalent très-bien des étourneaux, des alouettes marines « sans leur ôter une seule plume; leur gosier est un gouffre qui engloutit « tout. » Note communiquée par M. Baillon.

(3) « Elles rejettent ces corps lorsqu'elles ont abondamment d'autre « nourriture; mais à défaut d'aliments meilleurs, elles conservent tout « dans leur estomac, et tout s'y consume par la chaleur de ce viscère. « L'extrême voracité n'est pas le seul caractère qui rapproche ces oiseaux

avalent l'amorce et l'hameçon; ils se précipitent avec tant de violence, qu'ils s'enferrent eux-mêmes sur une pointe que le pêcheur place sous le hareng ou la pélamide qu'il leur offre en appât (1), et cette manière n'est pas la seule dont on puisse les leurer; Oppien a écrit qu'il suffit d'une planche peinte de quelques figures de poisson, pour que ces oiseaux viennent se briser contre; mais ces portraits de poissons devaient donc être aussi parfaits que ceux des raisins de Parrhasius!

Les goëlands et les mouettes ont également le bec tranchant, allongé, aplati par les côtés avec la pointe renforcée et recourbée en croc, et un angle saillant à la mandibule inférieure; ces caractères plus apparents et plus prononcés dans les goëlands, se marquent néanmoins dans toutes les espèces de mouettes; c'est même ce qui les sépare des hirondelles de mer, qui n'ont ni le croc à la partie supérieure du bec, ni la saillie à l'inférieure, sans compter que les plus grandes hirondelles de mer le sont moins que les plus petites mouettes. De plus, les mouettes n'ont pas la queue fourchue, mais pleine; leur jambe, ou plutôt leur tarse, est fort élevé, et même les goëlands et les mouettes seraient de tous les oiseaux

« des vautours et autres oiseaux de proie; les mouettes souffrent la faim « aussi patiemment qu'eux; j'en ai vu vivre chez moi neuf jours sans « prendre aucune nourriture. » Note du même observateur.

(1) Forster, dans le second Voyage de Cook, tome I, page 291.



à pieds palmés les plus hauts de jambes, si le flamant, l'avocette et l'échasse ne les avaient encore plus longues, et si démesurées qu'ils sont à cet égard des espèces de monstres (1). Tous les goëlands et mouettes ont les trois doigts engagés par une palme pleine, et le doigt de derrière dégagé, mais très-petit; leur tête est grosse, ils la portent mal et presque entre les épaules, soit qu'ils marchent ou qu'ils soient en repos; ils courent assez vîte sur les rivages, et volent encore mieux au-dessus des flots; leurs longues ailes qui lorsqu'elles sont pliées dépassent la queue, et la quantité de plumes dont leur corps est garni, les rendent très-légers (2); ils sont aussi fournis d'un duvet fort épais (3), qui est d'une couleur bleuâtre, surtout à l'estomac; ils naissent avec ce duvet, mais les autres plumes ne croissent que tard, et ils n'acquièrent complètement leurs couleurs, c'est-à-dire le beau blanc sur le corps, et du noir ou gris-bleuâtre sur le manteau qu'après avoir passé par plusieurs mues, et dans leur troisième année. Oppien paraît avoir eu connaissance de ce

(1) Voyez ci-après les articles de ces oiseaux.

(2) « Nous disons en proverbe, *tu es aussi léger qu'une mouette*. » Martens, dans le Recueil des Voyages du Nord; Rouen, 1716, tome II, page 95.

(3) Aldrovande prétend qu'en Hollande on fait beaucoup d'usage du duvet de mouette; mais il est difficile de croire ce qu'il ajoute, savoir, que ce duvet se renfle en pleine lune, par une correspondance sympathique avec l'état de la mer, dont le flux est alors le plus enflé. Voyez cet auteur, *de Avibus*, tome III, page 70.

progrès de couleurs, lorsqu'il dit, qu'en vieillissant ces oiseaux deviennent bleus.

Ils se tiennent en troupes sur les rivages de la mer; souvent on les voit couvrir de leur multitude les écueils et les falaises qu'ils font retentir de leurs cris importuns, et sur lesquelles ils semblent fourmiller, les uns prenant leur vol, les autres s'abattant pour se reposer, et toujours en très-grand nombre : en général, il n'est pas d'oiseau plus commun sur les côtes, et l'on en rencontre en mer jusqu'à cent lieues de distance; ils fréquentent les îles et les contrées voisines de la mer dans tous les climats; les navigateurs les ont trouvés partout (1); les plus grandes espèces paraissent atta-

(1) Les mouettes sont aussi communes au Japon qu'en Europe. Kœmpfer, Histoire du Japon, tome I, page 113. — Il y en a diverses espèces au cap de Bonne-Espérance, dont le cri est le même que celui des goëlands d'Europe. Observations communiquées par M. le vicomte de Querhoënt.—Tant que nous fûmes sur ce banc, qui s'étend à la hauteur du cap des Anguilles (par le travers de Madagascar), nous vîmes des mouettes. Premier Voyage de Cook, tome IV, page 315. — Les mêmes voyageurs ont vu des mouettes au cap Froward, dans le détroit de Magellan. Ibidem, tome II, page 31. A la Nouvelle-Hollande. Ibidem, tome IV, page 110. A la Nouvelle-Zélande. Cook, second Voyage, tome III, page 251. Aux îles voisines de la terre des États. Ibidem, tome IV, page 73. Dans toutes les îles basses de l'archipel du tropique austral. Observations de Forster, à la suite du capitaine Cook, page 7. — Plusieurs des hommes de l'île de Pâques, portaient un cerceau de bois entouré de plumes blanches de mouettes qui se balancent en l'air. Second Voyage de Cook, tome II, page 194. — Des nuées de goëlands fournissent en grande partie cette fiente qui couvre l'île d'Iquique, et qui se transporte sous le nom de *guana*, dans la vallée d'Arica. Legentil, Voyage autour du monde, Paris, 1725, tome I, page 87. — Le goë-

chées aux côtes des mers du Nord (1). On raconte que les goëlands des îles de Feroë sont si forts et si voraces, qu'ils mettent souvent en pièces des agneaux, dont ils emportent des lambeaux dans leurs nids (2); dans les mers glaciales on les voit se réunir en grand nombre sur les cadavres des baleines (3); ils se tiennent sur ces masses de corruption sans en craindre l'infection; ils y assouvissent à l'aise toute leur voracité, et en tirent en même temps l'ample pâture qu'exige la gourmandise innée de leurs petits; ces oiseaux déposent à milliers leurs œufs et leurs nids jusque sur les terres glacées des deux zones polaires (4); ils ne

---

land de la Louisiane est semblable à celui de France. Le Page Dupratz, Histoire de la Louisiane, tome II, page 118. — Une quantité de mauves ou mouettes et d'autres oiseaux venaient (aux îles Malouines) planer sur les eaux, et fondaient sur le poisson avec une vitesse extraordinaire; ils nous servaient à reconnaître le temps propre à la pêche de la sardine; il suffisait de les tenir un moment suspendus, et ils rendaient encore dans sa forme ce poisson qu'ils venaient d'engloutir; ces oiseaux pondent autour des étangs, sur les plantes vertes semblables au nénuphar, une grande quantité d'œufs très-bons et très-sains. Voyage autour du monde, par M. de Bougainville, in-8°, tome I, page 120.

(1) Elles abondent sur celles de Groënland, au point que la langue groënlandaise a un mot propre pour exprimer la chasse que vont donner à ce mauvais gibier, les malheureux habitants de ces terres glacées : *akpalliarpok. Laros venatum proficiscitur.* Egède; Dict. Groënland.

(2) Forster, second Voyage de Cook, tome I, page 150.

(3) Voyez l'Histoire générale des Voyages, tome XIX, page 48; et ci-après l'article du *Grisard* ou *Mallemuche*.

(4) Le 5 juin, on avait déjà vu des glaces, qui surprirent si fort qu'on les prit d'abord pour des cygnes.... Le 11, par-delà les 75 degrés de latitude, on descendit sur l'île de Baëren, où on trouva quantité d'œufs de

les quittent pas en hiver, et semblent être attachés au climat où ils se trouvent, et peu sensibles au changement de toute température (1). Aristote, sous un ciel à la vérité infiniment plus doux, avait déjà remarqué que les goëlands et les mouettes ne disparaissent point, et restent toute l'année dans les lieux où ils ont pris naissance.

Il en est de même sur nos côtes de France, où l'on voit plusieurs espèces de ces oiseaux en hiver comme en été; on leur donne, sur l'Océan, le nom de *Mauves* ou *Miaules*, et celui de *Gabians* sur la Méditerranée; partout ils sont connus, notés par leur voracité et par la désagréable importunité de leurs cris redoublés; tantôt ils suivent les plages basses de la mer, et tantôt ils se retirent dans le creux des rochers pour attendre le poisson que les vagues y jettent; souvent ils ac-

---

mouettes. Relation de Guillaume Barentz; Histoire générale des Voyages, tome XV, page 112. — On s'avança jusqu'à l'île qu'Olivier Noort avait nommée l'île du Roi (près du détroit de Lemaire); quelques matelots descendus au rivage, trouvèrent la terre presque entièrement couverte des œufs d'une espèce particulière de mouette; on pouvait étendre la main dans quarante-cinq nids sans changer de place, et chaque nid contenait trois ou quatre œufs un peu plus gros que ceux des vanneaux. Journal de Lemaire et Schouten, dans le Recueil de la Compagnie hollandaise, tome IV, page 578.

(1) Les oiseaux qui passent en plus grand nombre au printemps vers la baie d'Hudson, pour aller faire leurs petits vers le nord, et qui reviennent vers les pays méridionaux en automne, sont les cygnes, les oies, les canards, les sarcelles, les pluviers...; mais les mouettes passent l'hiver dans le pays au milieu des neiges et des glaces. Hist. générale des Voyages, tome XV, page 267.

compagnent les pêcheurs afin de profiter des débris de la pêche : cette habitude est sans doute la seule cause de l'amitié pour l'homme que les anciens attribuaient à ces oiseaux (1). Comme leur chair n'est pas bonne à manger (2), et que leur plumage n'a que peu de valeur, on dédaigne de les chasser et on les laisse approcher sans les tirer (3).

Curieux d'observer par nous-mêmes les habitudes de ces oiseaux, nous avons cherché à nous en procurer quelques-uns de vivants, et M. Baillon, toujours empressé à répondre obligeamment à nos demandes, nous a envoyé le grand goëland à manteau noir, première espèce, et le goëland

(1) Oppien, *in exeut.*

(2) « On n'en pourrait pas goûter sans vomir, si, avant de les manger, « on ne les avait exposés à l'air pendus par les pates, la tête en bas, « pendant quelques jours, afin que l'huile ou la graisse de baleine sorte « de leur corps, et que le grand air en ôte le mauvais goût. » Recueil des Voyages du Nord, tome II, page 89.

(3) Les sauvages des Antilles s'accommodent néanmoins de ce mauvais gibier. « Il y a, dit le P. Dutertre, quantité de petites îlettes qui en sont « si remplies, que tous les sauvages, en passant, en chargent leurs pi- « rogues, qui tiennent bien souvent autant qu'une chaloupe ; mais c'est « une chose plaisante de les voir accommoder par ces sauvages ; car ils les « jettent tout entiers dans le feu sans les vider ni plumer, et la plume ve- « nant à se brûler, il se fait une croûte tout autour de l'oiseau, dans la- « quelle il se cuit. Quand ils le veulent manger, ils lèvent cette croûte, « puis ouvrent l'oiseau par la moitié ; je ne sais ce qu'ils font pour le gar- « der de la corruption ; car je leur en ai vu manger qui étaient cuits huit « jours auparavant, ce qui est d'autant plus surprenant qu'il ne faut que « douze heures pour faire corrompre la plupart des viandes du pays. » Histoire générale des Antilles, tome II, page 274.

à manteau gris, seconde espèce; nous les avons gardés près de quinze mois dans un jardin où nous pouvions les observer à toute heure; ils donnèrent d'abord des signes évidents de leur mauvais naturel, se poursuivant sans cesse, et le plus grand ne souffrant jamais que le petit mangeât ni se tînt à côté de lui; on les nourrissait de pain trempé et d'intestins de gibier, de volaille et autres débris de cuisine dont ils ne rebutaient rien, et en même temps ils ne laissaient pas de recueillir et de chercher dans le jardin les vers et les limaçons qu'ils savent bien tirer de leurs coquilles; ils allaient souvent se baigner dans un petit bassin, et au sortir de l'eau ils se secouaient, battaient des ailes en s'élevant sur leurs pieds et lustraient ensuite leur plumage, comme font les oies et les canards; ils rôdaient pendant la nuit, et souvent on les a vus se promener à dix et onze heures du soir: ils ne cachent pas, comme la plupart des autres oiseaux, leur tête sous l'aile pour dormir; ils la tournent seulement en arrière en plaçant leur bec entre le dessus de l'aile et le dos.

Lorsqu'on voulait prendre ces oiseaux, ils cherchaient à mordre et pinçaient très-serré; il fallait, pour éviter le coup de bec et s'en rendre maître, leur jeter un mouchoir sur la tête; lorsqu'on les poursuivait, ils accéléraient leur course en étendant leurs ailes: d'ordinaire ils marchaient lentement et d'assez mauvaise grâce; leur paresse se

marquait jusque dans leur colère, car quand le plus grand poursuivait l'autre, il se contentait de le suivre au pas, comme s'il n'eût pas été pressé de l'atteindre; ce dernier à son tour ne semblait doubler le pas qu'autant qu'il le fallait pour éviter le combat, et dès qu'il se sentait suffisamment éloigné, il s'arrêtait, et répétait la même manœuvre autant de fois qu'il était nécessaire pour être toujours hors de la portée de son ennemi, après quoi tous deux restaient tranquilles, comme si la distance suffisait pour détruire l'antipathie. Le plus faible ne devrait-il pas toujours trouver ainsi sa sûreté en s'éloignant du plus fort? mais malheureusement la tyrannie est, dans les mains de l'homme, un instrument qu'il déploie et qu'il étend aussi loin que sa pensée.

Ces oiseaux nous parurent avoir oublié pendant tout l'hiver l'usage de leurs ailes; ils ne marquèrent aucune envie de s'envoler; ils étaient à la vérité très-abondamment nourris, et leur appétit, tout véhément qu'il est, ne pouvait guère les tourmenter; mais au printemps ils sentirent de nouveaux besoins et montrèrent d'autres desirs : on les vit s'efforcer de s'élever en l'air, et ils auraient pris leur essor si leurs ailes n'eussent pas été roguées de plusieurs pouces; ils ne pouvaient donc que s'élancer comme par bonds ou pirouetter sur leurs pieds les ailes étendues : le sentiment d'amour qui renaît avec la saison, parut surmonter celui d'antipathie et fit cesser l'inimitié entre ces

deux oiseaux, chacun céda au doux instinct de chercher son semblable, et quoiqu'ils ne se convinssent pas étant d'espèces trop différentes, ils semblèrent se rechercher, ils mangèrent, dormirent et reposèrent ensemble; mais des cris plaintifs et des mouvements inquiets exprimaient assez que le plus doux sentiment de la nature n'était qu'irrité sans être satisfait.

Nous allons maintenant faire l'énumération des différentes espèces de ces oiseaux, dont les plus grandes seront comprises, comme nous l'avons dit, sous le nom de *Goëlands*, et les petites sous celui de *Mouettes*.

LE GOËLAND A MANTEAU NOIR.* (1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Larus marinus, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (vieux individus); *Larus nævius*, Lath., Linn., Gmel. (jeunes de l'année et ceux d'un an) (2).

Nous lui donnons la première place comme au

* Voyez les planches enluminées, n° 990, sous la dénomination de *Noir manteau*.

(1) En suédois, *homaoka*; en danois, *swart-bag*, *blaa-maage*; en

(2) Le *Goëland à manteau noir* de cet article est l'individu adulte d'une espèce dont le *goëland varié* ou *grisard* de Buffon, décrit ci-après page 460, est le jeune de la première année.

Le premier a reçu des nomenclateurs le nom de *Larus marinus*, et le second, celui de *Larus nævius*. Desm. 1829.

plus grand des goëlands; il a deux pieds et quelquefois deux pieds et demi de longueur; un grand manteau d'un noir ou noirâtre ardoisé lui couvre son large dos; tout le reste du plumage est blanc; son bec fort et robuste, long de trois pouces et demi, est jaunâtre, avec une tache rouge à l'angle saillant de la maudibule inférieure; la paupière est d'un jaune aurore; les pieds, avec leur membrane, sont d'une couleur de chair blanchâtre et comme farineux.

Le cri de ce grand goëland, que nous avons gardé toute une année, est un son enroué, *qua, qua, qua*, prononcé d'un ton rauque et répété fort vite; mais l'oiseau ne le fait pas entendre

---

norwégien, *hav-maase;* en lapon, *gairo*; en islandais, *swart-bakur*; en groënlandais, *naviarlursoak*. — Bien décrit dans Clusius sous le nom de « Larus ingens marinus. » Exotic., lib. V, cap. IX, pag. 104. — « Larus « maximus ex albo et nigro seu cæruleo nigricante varius. » Willughby, Ornithol., pag. 261. — Sibbald. Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 20. — « Larus maximus ex albo et nigro-cæruleo nigricante varius, maximus « ingens Clusii. » Rai, Synops. avi., pag. 127, n° *a*, 1. — « Larus « maximus Willughbeii. » Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 389. — « Larus maximus ex albo et nigro vel subcæruleo varius. » Klein, Avi., pag. 136, n° 1. — « Larus albus, dorso nigro. Larus maximus. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 69, Sp. 3. — « Larus maximus albus, dorso « nigro. » Muller, Zoolog. Danic., pag. 20, n° 163. — *Gavia*. Moehring, Avi., Gen. 70. — « The great black and white gull. » British. Zoolog., pag. 140. — Grande mouette noire et blanche. Albin, tome III, page 39, planche 94. — Le grand goisland noir et blanc. Salerne, Ornith., p. 385. — « Larus supernè splendidè niger, infernè albus; capite et collo conco- « loribus; remigibus nigris, apice albis, rectricibus candidis. Larus « niger.... » Brisson, Ornithol., tome VI, page 158.



1. Le Goëland à manteau gris, 2, Le Goëland varié ou le Grisard.

fréquemment; et lorsqu'on le prenait il jetait un autre cri douloureux et très-aigre.

LE GOËLAND A MANTEAU GRIS.* (1)

SECONDE ESPÈCE.

Larus argentatus, Brunn., Linn., Gmel., Temm.; *Larus marinus varius*, Lath. (vieux en plumage d'hiver); *Larus glaucus*, Benicken (plumage d'été ou de noces) (2).

Le gris-cendré, étendu sur le dos et les épaules, est une livrée commune à plusieurs espèces de mouettes, et qui distingue ce goëland; il est un peu moins grand que le précédent (3); et à l'exception de son manteau gris et des échancrures noires aux grandes pennes de l'aile, il a de même

* Voyez les planches enluminées, n° 253, sous le nom de *Goëland cendré.*

(1) « Larus supernè cinereus, infernè albus; capite et collo concolo-« ribus; remigibus cinereis, apice albis, quatuor primoribus versus apicem « nigricantibus, extimâ exteriùs nigricante; rectricibus candidis. Larus « cinereus.... » Brisson, Ornithol., tome VI; page 160.

(2) Selon M. Temminck, l'oiseau décrit dans cet article est un individu en plumage de noces d'une espèce dont le *goëland à manteau gris et blanc* de Buffon (voyez ci-après page 469), est un jeune, à sa troisième année et en mue. Desm. 1829.

(3) *Nota.* Le module est trop grand de moitié dans la planche enluminée.

tout le reste du plumage blanc; l'œil est brillant et l'iris jaune comme dans l'épervier; les pieds sont de couleur de chair livide; le bec, qui dans les jeunes est presque noirâtre, est d'un jaune-pâle dans les adultes, et d'un beau jaune presque orangé dans les vieux; il y a une tache rouge au renflement du demi-bec inférieur, caractère commun à plusieurs des espèces de goëlands et de mouettes. Celui-ci fuit devant le précédent, et n'ose lui disputer la proie; mais il s'en venge sur les mouettes qui lui sont inférieures en forces; il les pille, les poursuit et leur fait une guerre continuelle; il fréquente beaucoup, dans les mois de novembre et de décembre, nos côtes de Normandie et de Picardie, où on l'appelle *Gros Miaulard* et *Bleu-Manteau*, comme l'on appelle *Noir-Manteau* celui de la première espèce : celui-ci a plusieurs cris très-distincts qu'il nous a fait entendre dans le jardin où il a vécu avec le précédent : le premier et le plus fréquent de ces cris semble rendre ces deux syllabes *quiou*, qui partent comme d'un coup de sifflet, d'abord bref et aigu, et qui finit en traînant sur un ton plus bas et plus doux; ce cri unique ne se répète que par intervalles, et, pour le produire, l'oiseau allonge le cou, incline la tête et semble faire effort; son second cri qu'il ne jetait que quand on le poursuivait ou qu'on le serrait de près, et qui par conséquent était une expression de crainte ou de colère, peut se rendre par la syllabe *tia*, *tia*, prononcée en

sifflant et répétée fort vite. On peut observer en passant que, dans tous les animaux, les cris de colère ou de crainte sont toujours plus aigus et plus brefs que les cris ordinaires. Enfin, vers le printemps, cet oiseau prit un nouvel accent de voix très-aigu et très-perçant, qu'on peut exprimer par le mot *quieute* ou *pieute*, tantôt bref et répété précipitamment, et tantôt traîné sur la finale *eute*, avec des intervalles marqués, comme ceux qui séparent les soupirs d'une personne affligée. Dans l'un et l'autre cas, ce cri paraît être l'expression plaintive du besoin inspiré par l'amour non satisfait.

LE GOËLAND BRUN.(1)

TROISIÈME ESPÈCE.

Larus Catarractes, Lath., Linn., Gmel.; *Lestris Catarractes*, Ill., Temm.; *Stercorarius Catarractes* (2).

Ce goëland a le plumage d'un brun-sombre

---

(1) En anglais, *brown gull;* et dans le pays de Cornouailles, *gaunet;* en danois, *sild-maage;* en norwégien, *gul-fotring; eymor;* en islandais, *weyde-bialla;* et le petit, *soe-unge, skecre, granafur.*

« Larus fuscus. » Klein, Avi., pag. 137, n° 7. — *Catarrhactes.*

(2) Cet oiseau ne diffère pas spécifiquement du labbe ou stercoraire, décrit ci-après page 492. Desm. 1829.

uniforme sur le corps entier, à l'exception du ventre qui est rayé transversalement de brun sur fond gris, et des grandes pennes de l'aile qui sont noires; il est encore un peu moins grand que le précédent; sa longueur, du bec à l'extrémité de la queue, n'est que d'un pied huit pouces, et d'un pouce de moins du bec aux ongles qui sont aigus et robustes. Rai observe que ce goëland, par toute l'habitude du corps, a l'air d'un oiseau de rapine et de carnage; et telle est en effet la physionomie basse et cruelle de tous ceux de la race sanguinaire des goëlands. C'est à celui-ci que les naturalistes semblent être convenus de rapporter l'oiseau *Catarractes* d'Aristote (1), lequel, suivant que l'indique son nom, tombe sur l'eau comme un trait pour y saisir sa proie, ce qui se rapporte très-bien à ce que dit Willughby de notre goëland, qu'il fond avec tant de rapidité sur un poisson que les pêcheurs attachent sur une plan-

---

Gesner, Avi., pag. 246. — *Catharracta.* Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 84. — Jonston, Avi., pag. 94. — Charleton, Exercit., pag. 100, n° 6; et Onomazt., pag. 95, n° 6. — Rai, Synops., pag. 129, n° 7. — « Catarractes noster. » Willughby, Ornithol., pag. 265. — Rai, pag. 128, n° *a*, 6. — Sibbald. Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 20. — « Larus fuscus, albus dorso fusco. » Muller, *Zoolog. Danic.*, p. 29, n° 164. — Mouette brune. Albin, tome II, page 55, planche 85. — La catarracte ordinaire ou goëland brun, et la catarracte d'Aldrovande; Salerne, page 389. — « Larus supernè obscurè fuscus, capite et collo « concoloribus, infernè griseus, fusco transversim striatus; remigibus « majoribus, rectricibusque nigris; rectricibus lateralibus in exortu al- « bidis. Larus fuscus. » Brisson, tome VI, page 165.

(1) Hist. animal., lib. IX, cap. XII.

che pour l'attirer, qu'il s'y casse la tête. De plus, le *Catarractes* d'Aristote est sûrement un oiseau de mer, puisque, suivant ce philosophe, il boit de l'eau marine (1). Le goëland brun se trouve en effet sur les plus vastes mers, et l'espèce en paraît également établie sous les latitudes élevées du côté des deux pôles; elle est commune aux îles de Feroë, et vers les côtes de l'Écosse (2); elle semble être encore plus répandue dans les plages de l'océan austral, et il paraît que c'est l'oiseau que nos navigateurs ont désigné sous le nom de *Cordonnier*, sans qu'on puisse entrevoir la raison de cette dénomination (3); les Anglais,

---

(1) Rien de moins vrai, sans doute, que ce que dit Oppien; que le catarractes se contente de déposer ses œufs sur les algues, et laisse au vent le soin de les faire couver; si ce n'est ce qu'il ajoute, que vers le temps où les petits doivent éclore, le mâle et la femelle prennent chacun entre leurs serres les œufs d'où ils prévoient que doit sortir un petit de leur sexe, et que les laissant tomber à plusieurs reprises dans la mer, les petits éclosent dans cet exercice.

(2) « Catarractes noster. » Sibbald.

(3) Suivant les notes que M. le vicomte de Querhoënt a eu la bonté de nous communiquer, les cordonniers se sont rencontrés sur sa route, non seulement vers le cap de Bonne-Espérance, mais à des latitudes plus basses ou plus hautes en pleine-mer : cet observateur semble aussi distinguer une grande et une petite espèce de ces oiseaux cordonniers, comme il paraît à la note suivante :

« Je crois que les habitants des eaux vivent avec plus d'union et plus « de societé que ceux de terre, quoique d'espèces et de tailles fort dif- « férentes ; on les voit se poser assez près les uns des autres sans aucune « défiance ; ils chassent de compagnie, et je n'ai vu qu'une seule fois un « combat entre une grande envergure (une frégate, suivant toute appa- « rence) et un *cordonnier* de la petite espèce ; il dura assez long-temps

qui ont rencontré nombre de ces oiseaux dans le Port-Egmont, aux îles Falkland ou Malouines, leur ont donné le nom de *Poule du Port-Egmont*, et ils en parlent souvent sous ce nom dans leurs relations (1). Nous ne pouvons mieux faire que

---

« dans l'air; chacun se défendait à coups d'ailes et de bec. Le cordonnier « infiniment plus faible, esquivait par son agilité les coups redoutables « de son adversaire, sans céder; il était battu, lorsqu'un damier qui se « trouva dans le voisinage, accourut, passa et repassa plusieurs fois entre « les combattants, et parvint à les séparer : le cordonnier reconnaissant « suivit son libérateur, et vint avec lui aux environs du vaisseau. » Remarques faites à bord du vaisseau du roi *la Victoire*, par M. le vicomte de Querhoënt, en 1773 et 1774.

(1) Le 24 février, à 44 degrés 40 minutes, sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, M. Banks étant dans la chaloupe, tua deux *poules du Port-Egmont*, semblables en tout à celles que nous avions trouvées en grand nombre sur l'île de Faro, et qui furent les premières que nous vîmes sur cette côte, quoique nous en eussions rencontré quelques-unes peu de jours avant que nous découvrissions terre. Premier Voyage de Cook, tome III, pages 223 et 224. — Par 50 degrés 14 minutes latitude sud, et 95 degrés 18 minutes longitude ouest, comme plusieurs oiseaux voltigeaient autour du bâtiment, nous profitâmes du calme pour en tuer quelques-uns; l'un était de l'espèce dont nous avons souvent parlé sous le nom de *poule du Port-Egmont*, de l'espèce du goëland, à-peu-près de la grosseur d'un corbeau, d'un plumage brun-foncé, excepté au-dessous de chaque aile, où il y a des plumes blanches; les autres oiseaux étaient des albatrosses et des fauchets. Cook, Second Voyage, tome II, p. 173. — Sur les îles voisines de la terre des États, nous comptâmes entre les oiseaux de mer, des *poules du Port-Egmont*. Idem, ibid., tome IV, page 73. — Les oiseaux qu'on rencontre dans le canal de Noël, près la terre de Feu, sont des pies de mer, des nigauds, et cette espèce d'hirondelle dont on a parlé si souvent dans ce Voyage, sous le nom de *poule du Port-Egmont*. Idem, ibid., pag. 43. — Il y avait aussi (à la Nouvelle-Géorgie), des albatrosses, des mouettes communes, et cette espèce que j'appelle *poule du Port-Egmont*. Idem, ibid., pag. 86. — Par 54 degrés de latitude australe, nous aperçûmes une poule du Port-Egmont et quel-

de transcrire ce qu'on en lit de plus détaillé dans le second Voyage du célèbre capitaine Cook. « L'oiseau, dit-il, que dans notre premier Voyage « nous avions nommé *Poule du Port-Egmont*, « voltigea plusieurs fois sur le vaisseau (par 64 « degrés 12 minutes latitude sud, et 40 degrés « longitude est); nous reconnûmes que c'était la « grande mouette du Nord, *Larus catarractes*, com- « mune dans les hautes latitudes des deux hémi- « sphères; elle était épaisse et courte, à-peu-près « de la grosseur d'une grande corneille, d'une cou- « leur de brun-foncé ou de chocolat, avec une « raie blanchâtre en forme de demi-lune au-des- « sous de chaque aile. On m'a dit que ces poules « se trouvent en abondance aux îles de Fero, au « nord de l'Écosse, et qu'elles ne s'éloignent ja- « mais de terre. Il est sûr que jusqu'alors je n'en « avais jamais vu à plus de quarante lieues au « large; mais je ne me souviens pas d'en avoir « aperçu moins de deux ensemble, au lieu qu'ici « j'en trouvai une seule qui était peut-être venue « de fort loin sur les îles de glaces; quelques jours « après, nous en vîmes une autre de la même es- « pèce, qui s'élevait à une grande hauteur au- « dessus de nos têtes, et qui nous regardait avec

---

ques passe-pierres. Les navigateurs ont communément regardé ces rencontres comme des signes certains du voisinage de terre; mais je ne puis confirmer cette opinion, nous n'eûmes alors connaissance d'aucune terre, et il n'est pas possible qu'il y en eût une plus près que la Nouvelle-Zélande, ou la terre de Van-Diemen, dont nous étions éloignés de deux cent soixante lieues. Idem, ibidem, tome I, page 151.

« beaucoup d'attention, ce qui fut une nouveauté « pour nous, qui étions accoutumés à voir tous « les oiseaux aquatiques de ce climat se tenir près « de la surface de la mer. »

LE GOËLAND VARIE *(1)

OU

LE GRISARD.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Larus nævius, Lath., Linn., Gmel.; *Larus marinus*, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

Le plumage de ce goëland est haché et mou-

* Voyez les planches enluminées, n° 266.

(1) En anglais, *great grey gull;* et dans le pays de Cornouailles, *wagell;* en hollandais, *mallemucke;* aux îles Feroë, *skua;* en norwégien, *skue, kav-orre.*

Caniard, colin *ou* grisard. Belon, Nat. des Oiseaux, page 167; et Portraits d'oiseaux, page 34, *b.* — *Mallemucke.* Recueil des Voyages du Nord; Rouen, 1716, tome II, page 82. — Procellaire du Nord. Mémoires de l'Académie de Stockolm; Collection académique, partie étrangère, tome XI, page 55. — « Larus marinus maximus, ex albo, nigro « et fusco varius, Groënlandicus. » Anderson, Hist. nat. d'Isl. et de

(2) Cet oiseau, nommé *Larus nævius* par les nomenclateurs, est le jeune de la première année de l'espèce décrite ci-avant, page 451, sous le nom de Goëland à manteau noir, *Larus marinus* des auteurs.

Desm. 1829.

cheté de gris-brun sur fond blanc; les grandes pennes de l'aile sont noirâtres; le bec noir, épais et robuste, est long de quatre pouces. Ce goëland est de la plus grande espèce; il a cinq pieds d'envergure, mesure prise sur un individu envoyé vivant de Montreuil-sur-mer, par M. Baillon: ce grisard avait long-temps vécu dans une basse-cour, où il avait fait périr son camarade à force de le battre; il montrait cette familiarité basse de l'animal vorace, que la faim seule attache à la main qui le nourrit; celui-ci avalait des poissons plats presque aussi larges que son corps; et prenait aussi, avec la même voracité, de la chair crue, et même de petits animaux entiers, comme des

---

Groënl., tome II, page 66. — « The brown and ferruginous gull. » British. Zoolog., pag. 140. — « Larus catarractes grisescens. » Muller., Zoolog. Danic., pag. 21, n° 167. — *Skua*. Nieremberg, pag. 237. — « Skua hoieri. » Clus. Exotic. auct., pag. 369. — « Wagell Cornubiensium. » Willughby, Ornithol., pag. 266. — « Wagellus Cornubiensium. » Rai, Synops. avi., pag. 130, n° *a*, 13. — *Mallemucka*. Klein, Avi., p. 170, n° XI. — « Larus griseus maximus. » Idem, ibid., pag. 137, n° 7. — « Larus major. » Aldrovande, Avi., tome III, pag. 64. — « Larus cinereus major. » Charleton, Exercit., pag. 100, n° 1. Onomazt., pag. 94, n° 1. — « Larus major Aldrovandi, hybernus baltneri. » Rai, Synops. avi., pag. 129, n° 10. — « Winder-meb, larus hybernus baltneri. » Willughby, pag. 267. — *Buphagus*. Moehring. Avi., Gen. 71. — Grande mouette grise. Albin, tome II, page 54, planche 83. — Le mallemucke, goisland varié ou grisard. Salerne, Ornithol., pag. 390. — « Larus supernè albo « et griseo-fusco, infernè albo et griseo varius; gutture candido; remigi- « bus majoribus supernè obscurè fuscis, subtus cinereis; rectricibus in « exortu albis, fusco variegatis, deinde fuscis, albido in apice marginatis. « Larus varius, sive skua.... » Le goëland varié *ou* le grisard. Brisson, Ornithol., tom. VI, pag. 167.

taupes, des rats et des oiseaux (1). Un goëland de même espèce qu'Anderson avait reçu de Groënland (2), attaquait les petits animaux, et se défendait à grands coups de bec contre les chiens et les chats, auxquels il se plaisait à mordre la queue. En lui montrant un mouchoir blanc, on était sûr de le faire crier d'un ton perçant, comme si cet objet lui eût représenté quelqu'un des ennemis qu'il peut avoir à redouter en mer.

Tous les grisards, suivant les observations de M. Baillon, sont dans le premier âge d'un grissale et sombre; mais, dès la première mue, la teinte s'éclaircit, le ventre et le cou sont les premiers à blanchir, et, après trois mues, le plumage est tout ondé et moucheté de gris et de blanc, tel que nous l'avons décrit; ensuite le blanc gagne à mesure que l'oiseau vieillit, et les plus vieux grisards finissent par blanchir presque entièrement (3). L'on voit donc combien on hasarderait de créer d'espèces dans une seule, si l'on se fondait sur ce caractère unique, puisque la nature y varie à ce point les couleurs suivant l'âge.

Dans le grisard, comme dans tous les autres

(1) D'où vient, apparemment, que l'on a appliqué au grisard la fable que fait Oviedo (Hist. Ind. occid., lib. XIV, cap. 18) d'un oiseau qui a un pied palmé pour nager, et l'autre armé de griffes de proie pour saisir. Voyez Hoierus, dans l'Exotic. de Clusius.

(2) Hist. nat. d'Islande et de Groënland, tome II, page 56.

(3) « Lari ætate pennarum colore magnoperè variant. » Muller, Zool. Danic., pag. 21.

goëlands et mouettes, la femelle ne paraît différer du mâle que par la taille, qui est un peu moindre. Belon avait déja observé que les grisards ne sont pas communs sur la Méditerranée; que ce n'est que par accident qu'il s'en rencontre dans les terres (1), mais qu'ils se tiennent en grand nombre sur nos côtes de l'Océan; ils se sont portés bien loin sur les mers, puisqu'on nous assure en avoir reçu de Madagascar (2): néanmoins le véritable berceau de cette espèce paraît être dans le Nord. Ces oiseaux sont les premiers que les vaisseaux rencontrent en approchant du Groënland (3); et ils suivent constamment ceux qui vont à la pêche de la baleine jusqu'au milieu des glaces. Lorsqu'une baleine est morte et que son cadavre surnage, ils se jettent dessus par milliers et en enlèvent de tous côtés des lambeaux (4); quoique les pêcheurs s'efforcent de les écarter en les frappant à coups de gaules ou d'avirons, à peine leur font-ils lâcher prise à moins de les assommer (5).

(1) M. Lottinger prétend avoir vu quelques-uns de ces oiseaux sur les grands étangs de Lorraine, dans le temps des pêches; et M. Hermann nous parle d'un grisard tué aux environs de Strasbourg.

(2) Notes communiquées par M. le docteur Mauduit.

(3) Klein, Ordo avium, pag. 170.

(4) Les harengs fournissent aussi beaucoup à la pâture de ces légions d'oiseaux: Zorgdrager dit avoir vu quantité d'arêtes de harengs auprès des nids des oiseaux aquatiques sur les rochers du Groënland. (Pêche de la baleine, partie II, chapitre VII.)

(5) Voyez Mémoires de l'Académie de Stockholm; Collection académique, partie étrangère, tome XI, page 55.



C'est cet acharnement stupide qui leur a mérité le surnom de *Sottes bêtes, Mallemucke* en hollandais (1); ce sont en effet de sots et vilains oiseaux qui se battent et se mordent, dit Martens, en s'arrachant l'un l'autre les morceaux, quoiqu'il y ait sur les grands cadavres où ils se repaissent, de quoi assouvir pleinement leur voracité.

Belon trouve quelque rapport entre la tête du grisard et celle de l'aigle; mais il y en a bien plus entre ses mœurs basses et celles du vautour. Sa constitution forte et dure le rend capable de supporter les temps les plus rudes; aussi les navigateurs ont remarqué qu'il s'inquiète peu des orages en mer. Il est d'ailleurs bien garni de plumes, qui nous ont paru faire la plus grande partie du volume de son corps très-maigre; cependant nous ne pouvons pas assurer que ces oiseaux soient tous et toujours maigres, car celui que nous avons vu l'était par accident, il avait un hameçon accroché dans le palais, qui s'y était recouvert d'une callosité, et qui devait l'empêcher d'avaler aisément.

Suivant Anderson, il y a sous la peau une membrane à air, semblable à celle du pélican (2); ce

---

(1) Du mot *mall*, qui veut dire *sot*, *stupide*; et du mot *mocke*, qui, dans l'ancien allemand, signifie *bête*, *animal*. Martens dérive ce dernier autrement, et prétend qu'il désigne la manière dont ces oiseaux attroupés tombent sur les baleines, comme des nuées de moucherons; mais l'étymologie d'Anderson nous paraît la meilleure.

(2) Il ajoute quelques autres détails anatomiques : « Chaque lobe du

même naturaliste observe que son *Mallemucke* de Groënland, est à quelques égards différent de celui de Spitzberg, décrit par Martens; et nous devons remarquer sur cela que Martens lui-même semble réunir, sous ce nom de mallemucke, deux oiseaux qu'il distingue d'ailleurs (1), et dont le second, ou celui de Spitzberg, paraît, à la structure de son bec, *articulé de plusieurs pièces*, et surmonté de *narines en tuyaux*, aussi bien qu'à son *croassement de grenouilles*, être un pétrel, plutôt qu'un goëland. Au reste, il paraît qu'on doit admettre dans l'espèce du grisard, une race ou variété plus grande que l'espèce commune, et dont le plumage est plutôt ondé que tacheté ou rayé : cette variété, qui a été décrite par M. Lidbeck (2), se rencontre sur le golfe de Bothnie; et certains individus ont jusqu'à huit à dix pouces de plus, dans leurs principales dimensions, que nos grisards communs.

« poumon forme comme un poumon séparé, en forme de bourse; le « crystallin de l'œil est sphérique, comme celui des poissons; le cœur « n'a qu'une concamération; le bec est percé de quatre narines, deux « apparentes et deux cachées sous les plumes, à la racine du bec. » Hist. nat. d'Islande et de Groënland, tome II, page 67.

(1) Voyez le Recueil des Voyages du Nord; Rouen, 1716, tome II, page 82 et suivantes.

(2) Dans les Mémoires de l'Académie de Stockolm; voyez la Collection académique, partie étrangère, tome XI, page 54.

LE GOËLAND[1]

A MANTEAU GRIS-BRUN

OU

LE BOURGMESTRE.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Larus fuscus, Lath., Linn., Gmel., Vieill.; *Larus flavipes*, Meyer (2).

Les Hollandais qui fréquentent les mers du Nord

(1) En suédois, *maos;* en anglais, *herring-gull;* en hollandais, *burghermeister;* et il nous paraît qu'on doit y rapporter le *krykie* des Norwégiens, le *skierro* des Lapons, et le *tattarok* des Groënlandais.

« Burgher-meister Spitzbergensis Friderici Martensii. » Rai, Synops. avi., pag. 127, n° 3. — *Burgermeister.* Klein, Avi., pag. 169, n° 4; et *Plautus Proconsul*, pag. 148, n° 7. — « Larus cinereus maximus. Herring gull. » Willughby, Ornithol., pag. 262. — Klein, pag. 137, n° 2. — Rai, pag. 127, n° *a*, 2. — Sibbald. Scot., part. II, lib. III, pag. 20. — Sloane, Jamaïc., pag. 322, n° 3. — « Larus albus dorso cinereo-fusco. » Linnæus, Fauna Suecica, n° 126. — « Larus albus dorso fusco. « Larus fuscus. » Idem, Syst. nat., ed. X, Gen. 69, Sp. 4. — « Larus « cinereus maximus marinarius piscator. » Marsigl. Danub., tom. V, pag. 84, tab. 40, très-mauvaise figure. — « Goiland *ou* larus leucomelanus,

(2) La synonymie de ce goëland n'est pas vraisemblablement encore suffisamment éclaircie; et la plupart des citations rassemblées par Buffon dans la note suivante se rapportent à d'autres espèces. Desm. 1829.

pour la pêche de la baleine, se voient sans cesse accompagnés par des nuées de mouettes et de goëlands. Ils ont cherché à les distinguer par les noms significatifs ou imitatifs de *Mallemucke*, *Kirmew*, *Ratsher*, *Kutgegef* (1), et ont appelé celui-ci *Burgher-meister* ou *Bourgmestre*, à cause de sa démarche grave et de sa grande taille, qui le leur a fait regarder comme le magistrat qui semble présider avec autorité au milieu de ces peuplades turbulentes et voraces (2). Ce goëland bourgmestre est en effet de la première grandeur, et aussi gros que le goëland noir-manteau; il a le dos gris-brun, ainsi que les pennes de l'aile, dont les unes sont terminées de blanc, les autres de noir, le reste du plumage blanc; la paupière est bordée de rouge ou de jaune; le bec est de cette dernière couleur, avec l'angle inférieur fort saillant et d'un rouge vif; ce que Martens exprime

---

« caudâ brevissimâ. » Feuillée, Journal d'observations (1714), p. 371. — Le grand goisland cendré. Salerne, Ornithol., pag. 386. — Le bourgmestre, idem, pag. 383. — « Larus supernè griseo-fuscus, infernè albus, « capite, collo et uropygio concoloribus; remigibus griseo-fuscis, apice « albis, binis extimis extremitate nigris; rectricibus candidis. Larus « griseus. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 162. — *Nota.* Il paraît que l'on doit rapporter ici le *larus tridactylus albicans* de Muller, Zoolog. Danic., n° 161, ainsi que le *larus subtus albus, dorso, rostro et pedibus fuscis;* en catalan, *gabina*, de Barrère, Ornith., clas. 1, Gen. IV, Sp. IV.

(1) Voyez l'article précédent et les suivants.

(2) « Il y a en Groënland une quantité prodigieuse d'oiseaux aqua« tiques, et l'on y voit toutes les espèces dont Martens donne la descrip« tion dans son Voyage de Spitzberg, et plusieurs autres dont il n'a pas « fait mention. » Anderson, tome II, page 50.

fort bien, en disant qu'il semble avoir une cerise au bec. Et c'est probablement par inadvertance ou en comptant pour rien le doigt postérieur qui est en effet très-petit, que ce voyageur ne donne que trois doigts à son bourgmestre; car on lè reconnaît avec certitude et à tous les autres traits, pour le même oiseau que le grand goëland des côtes d'Angleterre, appelé dans ces parages *Herring-gull,* parce qu'il y pêche aux harengs (1). Dans les mers du Nord, ces oiseaux vivent des cadavres des grands poissons; « lorsqu'on traîne « une baleine à l'arrière du vaisseau, dit Martens, « ils s'attroupent et viennent enlever de gros mor- « ceaux de son lard; c'est alors qu'on les tue plus « aisément, car il est presque impossible de les « atteindre dans leurs nids qu'ils posent au som- « met et dans les fentes des plus hauts rochers. « Le *Bourgmestre,* ajoute-t-il, se fait redouter du « *Mallemucke* qui s'abat devant lui, tout robuste « qu'il est, et se laisse battre et pincer sans se « revancher. Lorsque le bourgmestre vole, sa « queue blanche s'étale comme un éventail; son « cri tient de celui du corbeau; il donne la chasse « aux jeunes *Lumbs,* et souvent on le trouve au- « près des chevaux marins (*Morses*) dont il paraît « qu'il avale la fiente (2). »

Suivant Willughby, les œufs de ce goëland sont

---

(1) Willughby.

(2) Recueil des Voyages du Nord; Rouen, 1718, t. II, p. 89.

blanchâtres, parsemés de quelques taches noirâtres, et aussi gros que des œufs de poule. Le P. Feuillée fait mention d'un oiseau des côtes du Chili et du Pérou, qui, par sa figure, ses couleurs et sa voracité, ressemble à ce goëland du Nord; mais qui probablement est plus petit, car ce voyageur naturaliste dit que ses œufs ne sont qu'un peu plus gros que ceux de la perdrix; il ajoute qu'il a trouvé l'estomac de ce goëland tout rempli des plumes de certains petits oiseaux des côtes de la mer du Sud, que les gens du pays nomment *Tocoquito*.

LE GOËLAND (1)

A MANTEAU GRIS ET BLANC.

SIXIÈME ESPÈCE.

Larus argentatus, Brunn., Linn., Gmel., Temm.; *Larus marinus varius*, Lath., etc. (2).

Il est assez probable que ce goëland, décrit par

(1) « Goiland *ou* larus clamide leucophæâ, alis brevioribus. » Feuillée, Journal d'observ. (édit. 1725), page 12. — Klein, Avi., pag. 139, n° 17. — « Larus supernè albo et griseo varius, infernè albidus; vertice

(2) Cet oiseau est, selon M. Temminck, le jeune âge du goëland à manteau gris. Voyez ci-avant page 453. Desm. 1829.

le P. Feuillée, et qui est à-peu-près de la grosseur du goëland à manteau gris, n'est qu'une nuance ou une variété de cette espèce, ou de quelqu'autre des précédentes, prise à un période différent d'âge : ses traits et sa figure semblent nous l'indiquer ; le manteau, dit Feuillée, est gris mêlé de blanc, ainsi que le dessus du cou, dont le devant est gris-clair, de même que tout le *parement*; les pennes de la queue sont d'un minime-obscur, et le sommet de la tête est gris ; il ajoute, comme une singularité, sur le nombre des articulations des doigts, que l'intérieur n'a que deux articulations, celui du milieu trois, et l'extérieur quatre, ce qui le rend le plus long ; mais cette structure, la plus favorable à l'action de nager, en ce qu'elle met la plus grande largeur de la rame du côté du plus grand arc de son mouvement, est la même dans un grand nombre d'oiseaux d'eau, et même dans plusieurs oiseaux de rivage : nous l'avons observé en particulier sur le jacana, la poule sultane, la poule d'eau ; le doigt extérieur a dans ces oiseaux quatre phalanges, celui du milieu trois, et l'intérieur deux phalanges seulement.

« griseo ; imo ventre candido ; remigibus majoribus, rectricibusque « obscurè griseis, exterius rufescente marginatis, rectricibus lateralibus « interiùs maximâ parte albis. Gavia grisea. » Brisson, Ornith., tome VI, page 171.

LA MOUETTE BLANCHE.* (1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Larus eburneus, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Temm. (2).

D'APRÈS ce que nous avons dit des grisards qui blanchissent dans la vieillesse, on pourrait croire que cette mouette blanche n'est qu'un vieux grisard; mais elle est beaucoup moins grande que ce goëland; elle n'a le bec, ni si grand, ni si fort, et son plumage d'un blanc parfait n'a aucune teinte ni tache de gris. Cette mouette blanche n'a guère que quinze pouces de longueur du bout du bec à celui de la queue; on la reconnaît à la notice donnée dans le Voyage au Spitzberg du capitaine Phipps (3); il observe fort bien que cette

* Voyez les planches enluminées, n° 994, sous le nom de *Goëland blanc du Spitzberg*.

(1) « Larus eburneus, immaculatus, pedibus plumbeo-cinereis. » Voyage du capitaine Phipps au pôle boréal, in-4°, page 191.

(2) L'oiseau décrit dans cet article est un individu âgé, en plumage d'été ou de noces. DESM. 1829.

(3) Pages 191 et 192. « Tota avis nivea, immaculata; rostrum plumbeum, orbitæ aulorum croceæ, pedes cinereo-plumbei, ungues nigri. « Digitus posticus articulatus, unguiculatus. Alæ caudâ longiores. Cauda « æqualis, pedibus longior. Longitudo totius avis, ab apice rostri ad « finem caudæ unicas 16. Longitudo inter apices alarum expansarum 37, « rostri 2. »

espèce n'a point été décrite par Linnæus, et que l'oiseau nommé par Martens *Ratsher*, ou le Sénateur, lui ressemble parfaitement, au caractère des pieds près, auxquels Martens n'attribue que trois doigts; mais si l'on peut penser que le quatrième doigt, en effet très-petit, ait échappé à l'attention de ce navigateur, on reconnaîtra à tout le reste notre mouette blanche dans son *Ratsher*: sa blancheur, dit-il, surpasse celle de la neige, ce qui se marque lorsque l'oiseau se promène sur les glaces, avec une gravité qui lui a fait donner ce nom de *Ratsher* ou *Sénateur;* sa voix est basse et forte, et, au lieu que les petites mouettes ou *Kirmews* semblent dire *kir* ou *kair*, le sénateur dit *kar;* il se tient ordinairement seul, à moins que quelque proie n'en rassemble un certain nombre. Martens en a vu se poser sur le corps des morses, et se repaître de leur fiente (1).

---

(1) Voyez le Recueil des Voyages du Nord; Rouen 1716, tome II, page 89. — Le sénateur. Salerne, Ornithol., pag. 382.

LA MOUETTE TACHETÉE* (1)

OU

LE KUTGEGHEF.

SECONDE ESPÈCE.

Larus tridactylus, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Meyer, Cuv.; *Larus Rissa*, Linn., Gmel. (2).

« Dans le temps, dit Martens, que nous décou-

* Voyez les planches enluminées, n° 387, sous la dénomination de *Mouette cendrée tachetée*.

(1) En Angleterre, au pays de Cornouailles, *tarrock*; en Écosse, *kittivake*; en Gotland, *mave*; en Laponie, *straule-kutgeghef*. Recueil des Voyages du Nord; Rouen, 1716, tome II, page 95. — Mouette cendrée, gavian, glammer. Belon, Portraits d'oiseaux, page 35, *a*; et Nat. des Oiseaux, page 169, avec une mauvaise figure. — « Larus kuntge-« gef. » Klein, Avi., pag. 148, n° 9; et 169, n° 4. — « Larus cinereus « piscator. » Idem, pag. 137, n° 3. — « Larus rostro nigro. » Idem, pag. 137, n° 5. — « Larus cinereus Belonii, » Willughby, Ornithol., pag. 263. — Rai, Synops. avi., pag. 128, n° *a*, 4. — « Larus albo « cinereus, torque cinereo. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 73. — Willughby, Ornithol., pag. 266. — « Larus cinereus minor. » Aldro-

(2) L'oiseau décrit dans cet article est dans le plumage d'hiver, de l'espèce de la mouette tridactyle.

Le *Larus Rissa* est le même oiseau en plumage d'été ou de noces.

Desm. 1829.

« pions la graisse des baleines, quantité de ces « oiseaux venaient criant près de notre vaisseau; « ils semblaient prononcer *kutgeghef.* » Ce nom rend en effet l'espèce d'éternûment, *keph, keph,* que diverses mouettes captives nous ont fait entendre, et d'où nous avons conjecturé que le nom grec *Keppos* pouvait bien dériver. Quant à la taille, cette mouette *Kutgeghef* ne surpasse pas la mouette blanche; elle n'a de même que quinze pouces de longueur; le plumage, sur un fond de beau blanc en devant du corps, et de gris sur le manteau, est distingué par quelques traits de ce même gris, qui forment sur le dessus du cou comme un demi-collier; et par des taches de blanc et de noir mélangé sur les couvertures de l'aile, avec des variétés néanmoins dont nous allons faire mention. Le doigt de derrière, qui est très-petit

---

vande, Avi., tom. III, pag. 73. — Willughby, pag. 268. — « Larus « cinereus alter. » Jonston, Avi., pag. 93. — « Larus cinereus major « Belonii, hirundo marina, vultur piscarius; gyrfalco marinus aliquibus « dictus. » Marsigl. Danub., tom. V, pag. 86, tab. 41. — « Larus albus, « dorso cano. » Linnæus, Fauna Suecica, n° 125. — « Larus albus, « dorso cano. Larus canus. » Idem, Syst. nat., ed. X, Gen. 69, Sp. 2. — « Avis kittiwake. » Sibbald. Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 26. — « The tarroch. » British. Zoolog., pag. 142. — Mouette blanche. Albin, tom. II, pag. 55, pl. 84. — La mouette cendrée de Belon. Salerne, Ornithol., pag. 387. — « Larus supernè cinereus, infernè niveus; « tectricibus alarum superioribus minoribus in exortu cinereis, in apice « fusco nigricantibus; remigibus sex primoribus in extremitate, quatuor « extimis exteriùs nigris, quintâ et sextâ albâ maculâ apice notatis; rec- « tricibus candidis, decem intermediis apice nigris. Gavia cinerea nævia. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 185.

dans toutes les mouettes, est presque nul dans celle-ci, comme l'observent Belon et Rai (1); et c'est de là sans doute que Martens ne lui donne que trois doigts; il ajoute que cette mouette vole toujours avec rapidité contre le vent, quelque violent qu'il soit; mais qu'elle a, dans l'oiseau *Strundjager* (2), un persécuteur opiniâtre et qui la tourmente pour l'obliger à rendre sa fiente, qu'il avale avidement; on verra dans l'article suivant que c'est par erreur qu'on attribue ce goût dépravé au strundjager (3).

Au reste, ce n'est pas seulement dans les mers du Nord que se trouve cette mouette tachetée; on la voit sur les côtes d'Angleterre (4), d'Écosse (5). Belon, qui l'a rencontrée en Grèce, dit qu'il l'eût reconnue au seul nom de *Laros*, qu'elle y porte encore; et Martens, après l'avoir observée au Spitzberg, l'a retrouvée dans la mer d'Espagne, un peu différente à la vérité, mais assez reconnaissable pour ne s'y pas méprendre; d'où il infère très-judicieusement que des animaux d'une même espèce, mais placés dans des climats très-

---

(1) N'y a quasi point d'ergot derrière en son pied. Belon. — « Digiti « postici obtinet quoddam rudimentum, potius quam digitum; tuber- « culum scilicet carneum nullo ungue munitum; quâ notâ ab aliis spe- « ciebus facile discernitur. » Rai.

(2) A la lettre, *chasse-merde*.

(3) Voyez ci-après l'article du *Stercoraire*.

(4) « Tarrock Cornubiensibus. » Rai.

(5) « Avis kittiwake. » Sibbald. Scot. illustr.

différents et très-éloignés, doivent toujours porter quelque empreinte de cette différence des climats; elle est assez grande ici pour qu'on ait fait deux espèces d'une seule; car la *Mouette cendrée* de M. Brisson (1), doit certainement se rapporter à la *Mouette cendrée tachetée* (2), comme le simple coup-d'œil sur les deux figures qu'il en donne l'indique assez; mais ce qui le prouve, c'est la comparaison que nous avons faite d'une suite d'individus, où toutes les nuances du plus ou moins de noir et de blanc dans l'aile se marquent, depuis la livrée décidée de mouette tachetée, telle que la représente notre planche enluminée, jusqu'à la simple couleur grise et presque entièrement dénuée de noir, telle que la *Mouette cendrée* de M. Brisson; mais le demi-collier gris, ou quelquefois noirâtre, marqué sur le haut du cou, est un trait de ressemblance commune entre tous les individus de cette espèce.

De grandes troupes de ces mouettes parurent subitement aux environs de Semur en Auxois, au mois de février 1775, on les tuait fort aisément, et on en trouvait de mortes ou demi-mortes de faim dans les prairies, dans les champs et au bord des ruisseaux; en les ouvrant on ne trouvait dans leur estomac que quelques débris de poissons, et une bouillie noirâtre dans les intes-

---

(1) Espèce VIII, page 175.

(2) Espèce XI, page 185.

tins. Ces oiseaux n'étaient pas connus dans le pays, leur apparition ne dura que quinze jours; ils étaient arrivés par un grand vent de midi qui souffla tout ce temps (1).

LA GRANDE MOUETTE CENDRÉE* (2)

OU

MOUETTE A PIEDS BLEUS.

TROISIÈME ESPÈCE.

Larus canus, Linn., Leisler, Vieill. (plumage d'été ou de noces); *Larus cyanorhynchus*, Meyer, Cuv. (vieux en plumage d'hiver); *Larus hybernus*, Gmel.; *Larus procellosus*, Bechst. (le jeune âge, deuxième année, après la mue d'automne) (3).

La couleur bleuâtre des pieds et du bec, con-

---

(1) Observation communiquée par M. de Montbeillard.

* Voyez les planches enluminées, n° 977.

(2) « Larus cinereus minor. » Willughby, Ornithol., pag. 262.— *Nota*. Ce ne peut être que par rapport au goëland gris que l'épithète de *minor*, peut être attribuée à cette mouette. — Rai, Synops. avi., pag. 127, n° *a*, 3. — Klein, avi., pag. 137, n° 4. — Sibbald. Scot. illustr.,

(3) L'oiseau décrit dans cet article est un adulte en plumage parfait d'hiver. Il faut rapporter à son espèce la mouette d'hiver de Buffon (voyez ci-après page 488), comme un jeune après la première mue d'automne, ou à l'âge d'un an, aussi après la seconde mue d'automne.
DESM. 1829.

stante dans cette espèce, doit la distinguer des autres qui ont généralement les pieds d'une couleur de chair plus ou moins vermeille ou livide; la mouette à pieds bleus a de seize à dix-sept pouces de longueur de la pointe du bec à celle de la queue; son manteau est d'un cendré-clair; plusieurs des pennes de l'aile sont échancrées de noir; tout le reste du plumage est d'un blanc de neige.

Willughby semble désigner cette espèce comme la plus commune en Angleterre (1); on la nomme *Grand Emiaulle* sur nos côtes de Picardie; et voici les observations que M. Baillon a faites sur les différentes nuances de couleur que prend successivement le plumage de ces mouettes dans la suite de leurs mues, suivant les différents âges. Dans la première année les pennes des ailes sont noirâtres; ce n'est qu'après la seconde mue qu'elles prennent un noir décidé, et qu'elles sont variées de taches blanches qui les relèvent; aucune jeune mouette n'a la queue blanche, le bout en est toujours noir ou gris; dans ce même temps la tête

part. II, lib. III, pag. 20. — Charleton, Exercit., pag. 100, n° 2. Onomazt., pag. 94, n° 2. — Le petit goisland cendré. Salerne, Ornith., page 387. — « Larus supernè dilutè cinereus; infernè niveus; capite et « collo superioribus albis, fusco maculatis; remigibus sex primoribus « in extremitate, quatuor extimis exteriùs nigris, quinta exteriùs nigro « marginatâ binis extimis albâ maculâ versùs apicem notatis; rectricibus « candidis. Gavia cinerea major. » Brisson, Ornithol., tome VI, p. 182.

(1) The common sea-mew.

et le dessus du cou sont marqués de quelques taches qui peu à peu s'effacent et le cèdent au blanc pur ; le bec et les pieds n'ont leurs couleurs pleines que vers l'âge de deux ans.

A ces observations très-intéressantes, puisqu'elles doivent servir à empêcher qu'on ne multiplie les espèces sur des simples variétés individuelles, M. Baillon en ajoute quelques-unes sur le naturel particulier de la mouette à pieds bleus. Elle s'apprivoise plus difficilement que les autres, et cependant elle paraît moins farouche en liberté ; elle se bat moins, et n'est pas aussi vorace que la plupart des autres ; mais elle n'est pas aussi gaie que la petite mouette dont nous allons parler. Captive dans un jardin, elle cherchait les vers de terre ; lorsqu'on lui présentait de petits oiseaux, elle n'y touchait que quand ils étaient à demi déchirés : ce qui montre qu'elle est moins carnassière que les goëlands ; et comme elle est moins vive et moins gaie que les petites mouettes dont il nous reste à parler, elle paraît tenir le milieu, tant pour le naturel que pour la taille, entre les unes et les autres.

LA PETITE MOUETTE CENDRÉE.* (1)

QUATRIÈME ESPÈCE.

Larus ridibundus, Linn., Gmel., Leisl., Temm. (plumage d'été); *Larus cinerarius*, Gmel. (vieux en plumage d'hiver); *Larus erythropus*, Gmel.; *Larus canescens*, Bechst. (2).

La différente couleur de ses pieds, et une plus

* Voyez les planches enluminées, n° 969, sous la dénomination de *petit Goëland*.

(1) En italien, *gavina*, *galetra*, et sur le lac de Côme, *guleder*; en Suisse, *holbrod*, *holbrouder*; et sur le lac de Constance, *alenbock*; en polonais, *mewa*, *rubitew-morski*; en turc, *bahase*.

Mouette blanche. Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 170. — « Larus « cinereus. » Gesner, Avi., pag. 585; et « Larus maximus albus, » pag. 589. — « Larus cinereus primus. » Jonston, Avi., pag. 93. — Barrère, Ornithol., clas. 1, Gen. 4, Sp. 1. — « Larus cinereus major « (falsò). » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 72. — « Larus albus « major (falsò). » Idem, ibidem, pag. 71. — « Larus albus major (falsò) « Belonii. » Willughby, Ornithol., pag. 264. — Rai, Synops. avi., pag. 129, n° 9. — « Larus albus major (falsò). » Sibbald. Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 20. — « Larus marinus. » Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 286; et « Larus cinereus, seu gavia cinerea Aldrovandi.

(2) La petite mouette cendrée de cet article est un vieux individu en plumage parfait d'hiver, d'une espèce à laquelle appartient aussi la mouette rieuse de Buffon, décrite ci-après page 484, qui est un oiseau en plumage d'été ou de noces.

M. Cuvier rapporte à la même espèce le *Larus hybernus* de Gmelin.

DESM. 1829.

petite taille, distinguent cette mouette de la précédente, à laquelle du reste elle ressemble parfaitement par les couleurs; on voit le même cendré-clair et bleuâtre sur le manteau, les mêmes échancrures noires tachetées de blanc aux grandes pennes de l'aile, et enfin le même blanc de neige sur tout le reste du plumage, à l'exception d'une mouche noire que porte constamment cette petite mouette aux côtés du cou derrière l'œil; les plus jeunes ont, comme pour livrée, des taches brunes sur les couvertures de l'aile; dans les plus vieilles, les plumes du ventre ont une légère teinte de couleur de rose, et ce n'est qu'à la seconde ou troisième année que les pieds et le bec deviennent d'un beau rouge; auparavant ils sont livides.

Celle-ci et la mouette rieuse sont les deux plus petites de toute la famille; elles ne sont que de la grandeur d'un gros pigeon, avec beaucoup moins d'épaisseur de corps; ces mouettes cendrées n'ont que treize à quatorze pouces de longueur, elles sont très-jolies, très-propres et fort remuantes; moins méchantes que les grandes, et

---

« Hirundo marina Gesneri. » Auctuar., pag. 389. — La grande mouette blanche. Salerne, Ornithol., page 390. — « Larus supernè dilutè ci« nereus, infernè niveus; capite et albo concoloribus; maculâ utrinque « ponè oculos fuscâ, remigibus septem primoribus nigro terminatis, in« teriusque marginatis; extimâ exteriùs nigro fimbriatâ sexta et septima « albâ maculâ apice notatis, rectricibus candidis. Gavia cinerea minor. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 178.

sont cependant plus vives; elles mangent beaucoup d'insectes; on les voit, durant l'été, faire mille évolutions dans l'air après les scarabées et les mouches; elles en prennent une telle quantité, que souvent leur œsophage en est rempli jusqu'au bec; elles suivent sur les rivières la marée montante (1), et se répandent à quelques lieues dans les terres, prenant dans les marais les vermisseaux et les sangsues, et le soir elles retournent à la mer. M. Baillon, qui a fait ces observations, ajoute qu'elles s'habituent aisément dans les jardins et y vivent d'insectes, de petits lézards et d'autres reptiles. Néanmoins on peut les nourrir de pain trempé, mais il faut toujours leur donner beaucoup d'eau, parce qu'elles se lavent à chaque instant le bec et les pieds; elles sont fort criardes, surtout les jeunes; et sur la côte de Picardie, on les appelle *Petites Miaulles*. Il paraît que le nom de *Tattaret* leur a aussi été donné relativement à leur cri (2); et rien n'empêche qu'on ne regarde comme les mêmes oiseaux ces mouettes grises, dont parlent les relations des

---

(1) Quelquefois elles les remontent fort haut : M. Baillon en a vu sur la Loire à plus de cinquante lieues de son embouchure.

(2) « Le *Tattaret* est la petite mouette ordinaire; elle tire ce nom de « son cri. C'est le plus petit, mais le plus joli des oiseaux de cette classe; « il serait tout blanc, s'il n'avait le dos azuré. Les tattarets font leurs « nids par troupes sur la cime des rochers les plus escarpés, et si quel- « qu'un approche de leur voisinage, ils se mettent à voler avec des cris « perçants, comme s'ils voulaient effrayer et faire fuir les hommes par ce « grand bruit. » Histoire générale des Voyages, tome XIX, page 47.

Portugais aux Indes orientales, sous le nom de *Garaïos*, et que les navigateurs rencontrent en quantité dans la traversée de Madagascar aux Maldives (1). C'est encore à quelque espèce semblable, ou à la même, que doit se rapporter l'oiseau nommé à Luçon *Tambilagan*, et qui est une mouette grise de la petite taille (2), suivant la courte description qu'en donne Camel dans sa notice des oiseaux des Philippines, insérée dans les Transactions philosophiques (3).

(1) Sur cette route, on voit en tout temps quantité d'oiseaux, comme des mouettes grises, que les Portugais appellent *Garaios*.... Ces mouettes venaient se poser sur les vaisseaux et se laissaient prendre à la main, sans s'épouvanter de l'aspect des hommes, comme n'en ayant jamais vu; elles avaient le même sort que les poissons volants qu'elles chassent dans ces mers, et qui étant poursuivis par les oiseaux et par les poissons tout ensemble, se jettent quelquefois dans les vaisseaux. Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes orientales; Amsterdam, 1702, tome I, page 277.

(2) « Tambilagan, Luzoniensibus; gavia gallinà minor, coloris cinerei. » Fr. Camel, De avib. Philipp.

(3) N° 285.

LA MOUETTE RIEUSE.* (1)

CINQUIÈME ESPÈCE.

Larus ridibundus, Lath., Linn., Gmel.; *Larus cinerarius* et *Larus erythropus*, Gmel. (2).

Le cri de cette petite mouette a quelque ressem-

* Voyez les planches enluminées, n° 970.

(1) En anglais, *laughing-gull*, *pewit-gull*, *black-cap*; en allemand, *grosser see-schwalle*, *grauer fischer*; en polonais, *rybitw popielasty wiekszy*, *kulig*; en mexicain, *pipixcan*.

Kirmew. Recueil des Voyages du Nord; Rouen 1716, tome II, page 104. — Mouette rieuse. Catesby, tome I, page et planche 89. — « The pewit-gull. » British. Zoolog., pag. 143. — « Cepphus Turneri. » Gesner, Avi., pag. 249. — « Larus cinereus alter, rostro et pedibus « rubris. » Aldrovande, Avi., tome III, pag. 73. — Rzaczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 389. — « Larus cinereus ornithologi Aldrovandi. » Willughby, Ornithol., pag. 264. — Rai, Synops. avi., pag. 128, n° *a*, 5. — « Larus major cinereus, baltneri. » Willughby, pag. 263. — Rai, pag. 129, n° 8. — Rzaczynski, Auctuar., pag. 388. — « Larus cinereus « tertius. » Jonston, Avi., pag. 93. — « Larus major (falsò), cinereus. » Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 292. — « Larus albus erythrocephalus. » Idem, ibidem, pag. 293. — Klein, Avi., pag. 138, n° 8. — « Larus « minor capite, nigro, rostro rubro. » Idem, ibid., pag. 139, n° 16. — « Larus albus, capite alarumque apicibus nigris, rostro rubro. Atricilla. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 69, Sp. 5. — « Larus rostro pedibusque

(2) Cet oiseau est l'individu en plumage de noces de la mouette décrite dans l'article précédent, sous son plumage d'hiver. Desm. 1829.

blance avec un éclat de rire, d'où vient son surnom de *Rieuse;* elle paraît un peu plus grande qu'un pigeon, mais elle a, comme toutes les mouettes, bien moins de corps que de volume apparent; la quantité de plumes fines dont elle est revêtue la rend très-légère, aussi vole-t-elle presque continuellement sur les eaux, et pour le peu de temps qu'elle est à terre, on l'y voit très-remuante et très-vive; elle est aussi fort criarde, particulièrement durant les nichées, temps où ces petites mouettes sont plus rassemblées (1); la ponte est de six œufs olivâtres tachetés de noir; les jeunes sont bonnes à manger, et, suivant les auteurs de la Zoologie Britannique, l'on en prend grand nombre dans les comtés d'Essex et de Stafford.

Quelques-unes de ces mouettes rieuses s'établissent sur les rivières et même sur des étangs,

---

« miniaceis, austriacis, Grauer fischer. » Kramer. Elench., pag. 345. — « Pipixcan, seu avis furax. » Fernandez, Hist. avi. nov. Hisp., cap. 89. .. Mouette à tête brune. Albin, tome II, page 56, pl. 86. .. Le grand goisland gris *ou* mouette rieuse de Catesby. Salerne, Ornithol., p. 390. — La mouette cendrée de Gèsner. Idem, pag. 389. — « Larus supernè « cinereus, infernè niveus; capite et collo supremo cinereo-nigricantibus « (capite anteriore albo maculato fœmina); remigibus sex primoribus « in extremitate, tribus extimis exteriùs nigris, sextâ albâ maculâ apice « notatâ; rectricibus candidis. Gavia ridibunda. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 192. .. « Larus supernè cinereus, infernè niveus; capite « fusco-nigricante; remigibus decem primoribus albis, nigro utrinque « marginatis et terminatis; rectricibus candidis. Gavia ridibunda phœni-« copos. » Idem, ibid., pag. 196.

(1) « Gregatim nidificant et pariunt. » Rai.



dans l'intérieur des terres (1); et il paraît qu'elles fréquentent d'ailleurs les mers des deux continents. Catesby les a trouvées aux îles de Bahama (2); Fernandez les décrit sous le nom Mexicain de *Pipixcan ;* et, comme toutes les autres mouettes, elles abondent surtout dans les contrées du Nord. Martens, qui les a observées à Spitzberg, et qui les nomme *Kirmews*, dit qu'elles pondent sur une mousse blanchâtre, dans laquelle on distingue à peine leurs œufs, parce qu'ils sont à peu-près de la couleur de cette mousse, c'est-à-dire d'un blanc sale ou verdâtre, piqueté de noir; ils sont de la grosseur des œufs de pigeon, mais fort pointus par un bout; le moyeu de l'œuf est rouge, et le blanc est bleuâtre. Martens dit qu'il en mangea et qu'il les trouva fort bons et du même goût que les œufs de vanneaux. Le père et la mère s'élancent courageusement contre ceux qui enlèvent leur nichée, et cherchent même à les en écarter à coups de bec, et en jetant de grands cris. Le nom de *Kirmews*, dans sa première syllabe *kir*, exprime ce cri, suivant le même voyageur, qui cependant observe qu'il a trouvé des différences dans la voix de ces oiseaux, suivant qu'il les a rencontrés dans les régions polaires, ou dans des parages moins septentrionaux,

(1) Kramer, Schwenckfeld. On voit de ces oiseaux sur la Tamise près de Gravesend, suivant Albin.

(2) Carolina, tom. I, pag. 89.

comme vers les côtes d'Écosse, d'Irlande et dans les mers d'Allemagne; il prétend qu'en général on trouve de la différence dans les cris des animaux de même espèce, selon les climats où ils vivent : ce qui pourrait très-bien être, surtout pour les oiseaux, le cri n'étant dans les animaux que l'expression de la sensation la plus habituelle; et celle du climat étant dominante dans les oiseaux, plus sensibles que tous les autres animaux aux variations de l'atmosphère, et aux impressions de la température.

Martens remarque encore que ces mouettes à Spitzberg ont les plumes plus fines et plus chevelues qu'elles ne les ont dans nos mers; cette différence tient encore au climat : une autre qui ne nous paraît tenir qu'à l'âge, est dans la couleur du bec et des pieds; dans les uns ils sont rouges, et sont noirs dans les autres : mais ce qui prouve que cette différence ne constitue pas deux espèces distinctes, c'est que la nuance intermédiaire s'offre dans plusieurs individus, dont les uns ont le bec rouge et les pieds seulement rougeâtres (1); d'autres, le bec rouge à la pointe seulement, et dans le reste, noir (2). Ainsi nous ne reconnaîtrons qu'une mouette rieuse; toute la différence sur laquelle M. Brisson se fonde pour en faire deux espèces séparées, ne consistant que

(1) « Rostrum sanguineum, pedes obscurè sanguinei. » Rai.

(2) « Rostrum nigrum, propè extremum rubescens. » Fernandez.

dans la couleur du bec et des pieds. Quant à celles du plumage, si la remarque de cet Ornithologiste est juste, notre planche enluminée représente la femelle de l'espèce, reconnaissable en ce qu'elle a le front et la gorge marqués de blanc, au lieu que dans le mâle toute la tête est couverte d'une calotte noire; les grandes pennes de l'aile sont aussi en partie de cette couleur; le manteau est cendré-bleuâtre, et le reste du corps blanc.

LA MOUETTE D'HIVER.(1)

SIXIÈME ESPÈCE.

Larus canus, Linn., Leisler, Vieill.; *Larus cyanorhynchus*, Meyer; *Larus hybernus*, Gmel. (2).

Nous soupçonnons que l'oiseau désigné sous

(1) En anglais, *winter-mew*; et dans le Cambridgshire *coddimoddy*. — « Larus fuscus, seu hybernus. » Willughby, Ornithol., pag. 266. — Rai, Synops., pag. 130, n° *a*, 14. — Klein, Avi., pag. 138, n° 9. — « The winter-mew. » British. Zoolog., pag. 142. — « Guaca-guacu. » Marcgrave. Hist. nat. Brasil., pag. 205. — La mouette d'hiver. Salerne, Ornith., pag. 392. — La mouette du Brésil. Idem, page 360. — « Larus

(2) Cette mouette d'hiver est un individu à l'âge d'un an après sa seconde mue d'automne, de l'espèce décrite ci-avant page 477, sous le nom de *grande Mouette cendrée* ou *Mouette à pieds bleus*. Desm. 1829.

cette dénomination, pourrait bien n'être pas autre que notre mouette tachetée, laquelle paraît en Angleterre, pendant l'hiver, dans l'intérieur des terres ; et notre conjecture se fonde sur ce que ces oiseaux, dont la grandeur est la même, ne diffèrent, dans les descriptions des naturalistes, qu'en ce que la mouette d'hiver a du brun partout où notre mouette tachetée porte du gris ; et l'on sait que le brun tient souvent la place du gris dans la première livrée de ces oiseaux, sans compter la facilité de confondre l'une et l'autre teinte dans une description ou dans une enluminure. Si celle que donne la Zoologie britannique paraissait meilleure, nous parlerions avec plus de confiance : quoi qu'il en soit, cette mouette que l'on voit en Angleterre se nourrit en hiver de vers de terre, et les restes à demi digérés que ces oiseaux rejettent par le bec, forment cette matière gélatineuse, connue sous le nom de *star-shot* ou *star-gelly* (1).

Après l'énumération des espèces des goëlands et des mouettes bien décrites et distinctement connues, nous ne pouvons qu'en indiquer quelques

---

« supernè cinereus, infernè niveus ; capite albo, maculis fuscis vario ; « collo superiore fusco ; tectricibus alarum superioribus minoribus ci« nereo et nigricante variis ; remigibus septem primoribus in extremitate, « primâ in totum, quatuor sequentibus exteriùs nigricantibus ; rectricibus « candidis, areâ, transversâ nigrâ versùs apicem notatis. Gavia hyberna. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 189.

(1) Voyez la Zoologie britannique, page 142.

autres, qu'on pourrait vraisemblablement rapporter aux précédentes, si les notices en étaient plus complètes.

1° Celle que M. Brisson donne sous le nom de *petite Mouette grise* (1), tout en disant qu'elle est de *la taille de la grande Mouette cendrée*; et qui ne paraît en effet différer de cette espèce ou de celle du goëland à manteau gris, qu'en ce qu'elle a du blanc mêlé de gris sur le dos (2).

2° Cette grande mouette de mer, dont parle Anderson (3), laquelle pêche un excellent poisson, appelé en Islande *Runmagen*; l'apporte à terre et n'en mange que le foie; sur quoi les paysans instruisent leurs enfants à courir sur la mouette aussitôt qu'elle arrive à terre, pour lui enlever sa proie.

3° L'oiseau tué par M. Banks par la latitude d'un degré sept minutes nord, et la longitude de vingt-huit degrés cinquante minutes, et qu'il nomma *Mouette à pieds noirs*, ou *Larus crepidatus* (4). Les excréments de cet oiseau parurent d'un rouge-vif, approchant de celui de la liqueur

(1) Ornithologie, tome VI, page 173.

(2) M. Temminck cite la petite mouette grise de Brisson, comme étant un jeune individu en mue et en hiver de la mouette rieuse. Voyez ci-avant les articles de la petite mouette cendrée et de la mouette rieuse.

DESM. 1829.

(3) Histoire naturelle d'Islande et de Groënland, tome I, page 88.

(4) Premier Voyage de Cook, tome II, page 232.

du coquillage *Hélix* qui flotte dans ces mers (1), on peut croire que ce coquillage sert de nourriture à l'oiseau.

4° La mouette nommée par les insulaires de Luçon, *Taringting*, et qui, au caractère de vivacité qu'on lui attribue, et à son habitude de courir rapidement sur les rivages, peut également être la petite mouette grise, ou la mouette rieuse (2).

5° La mouette du lac de Mexico, nommée par les habitants *Acuicuitzcatl*, et dont Fernandez ne dit rien de plus (3).

6° Enfin, un goëland observé par M. le vicomte de Querhoënt à la rade du cap de Bonne-Espérance, et qui, suivant la notice qu'il a eu la bonté de nous donner, doit être une sorte de noir-manteau, mais dont les pieds, au lieu d'être rouges, sont de couleur vert-de-mer.

---

(1) « L'hélix est un petit poisson de la grosseur d'un limaçon et qui « flotte sur l'eau; il a une coquille très-fragile, dans laquelle se trouve « une liqueur que l'animal jette quand on le touche, et qui est d'un « rouge pourpre le plus beau qu'on puisse voir. » Idem.

(2) « Gavia vivissima, velocissime per littora discurrens, taringting Luzoniensibus. » Fr. Camel, De avib. Philipp., Transact. philosoph., n° 285.

(3) Hist. avi. nov. Hisp., pag. 17, cap. XIV.

LE LABBE*(1)

OU

LE STERCORAIRE.

Larus crepidatus et *Larus parasiticus*, Lath., Linn., Gmel.; *Cataracta parasitica*, Retz.; *Stercorarius longicaudus*, Briss.; *Stercorarius crepidatus*, Vieill.; *Lestris parasiticus*, Boié, Temm. (2).

Voici un oiseau qu'on rangerait parmi les mouet-

* Voyez les planches enluminées, n° 991.

(1) *Strund-jager.* Recueil des Voyages du Nord; Rouen, 1716, tome II, page 89. — Le chasse-merde *ou* stercoraire. Salerne, Ornith., page 382. — « Stercorarius fuscus, supernè saturatiùs, infernè dilutiùs; » rectricibus saturatè fuscis.... Stercorarius, » Le stercoraire. Brisson, Ornithol., tome VI, page 150.

(2) Voici la synonymie de cet oiseau d'après M. Temminck.

Vieux individus des deux sexes, en livrée parfaite. — *Larus parasaticus*. Lath., Gmel.; *Cataracta parasitica*, Retz; *Stercorarius longicaudus*, Briss.; le *Labbe à longue queue*, Buff., décrit ci-après page 497 et figuré pl. enl., n° 762.

Livrée du moyen âge, mâle et femelle. — *Lestris crepidatus*, Temm., manuel d'Ornithol., première édition, p. 515; le stercoraire, Briss.; le labbe ou stercoraire du présent article de Buffon, avec la planche enluminée, n° 991.

Les jeunes de l'année, au sortir du nid. — *Larus crepidatus*, Lath., Linn., Gmel.; *Cataracta cepphus;* Brunn.; le *Labbe à courte queue*, Cuv., Règ. anim., première édition; Edwards, pl. 149.

Les Stercoraires forment, pour M. Vieillot, le genre *Stercorarius;* pour Illiger, le genre *Lestris*. M. Cuvier en forme un simple sous-genre dans le grand genre *Larus* ou Mouette. Desm. 1829.



P. Oudart del.t — Meunier direx.t — Lith de C. Motte.

1, Le Labbe ou Stercoraire. 2, La grande Mouette.

tes, en ne considérant que sa taille et ses traits; mais s'il est de la famille, c'est un parent dénaturé, car il est le persécuteur éternel et déclaré de plusieurs de ses proches, et particulièrement de la petite mouette cendrée, tachetée, de l'espèce nommée *Kutgeghef* par les pêcheurs du Nord. Il s'attache à elle, la poursuit sans relâche, et, dès qu'il l'aperçoit, quitte tout pour se mettre à sa suite; selon eux, c'est pour en avaler la fiente, et dans cette idée ils lui ont imposé le nom de *Strundjager*, auquel répond celui de *Stercoraire;* mais nous lui donnerons, ou plutôt nous lui conserverons le nom de *Labbe*, car il y a toute apparence que cet oiseau ne mange pas la fiente, mais le poisson que la mouette poursuivie rejette de son bec ou vomit (1); d'autant plus

(1) Quelques naturalistes ont écrit que certaines espèces de mouettes en poursuivent d'autres pour manger leurs excréments; j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour vérifier ce fait, que j'ai toujours répugné de croire; je suis allé nombre de fois au bord de la mer, à l'effet d'y faire des observations, j'ai reconnu ce qui a donné lieu à cette fable, le voici:

Les mouettes se font une guerre continuelle pour la curée; du moins les grosses espèces et les moyennes; lorsqu'une sort de l'eau avec un poisson au bec, la première qui l'aperçoit fond dessus pour le lui prendre; si celle-ci ne se hâte de l'avaler, elle est poursuivie à son tour par de plus fortes qu'elle, qui lui donnent de violents coups de bec; elle ne peut les éviter qu'en fuyant ou en écartant son ennemi; soit donc que le poisson la gêne dans son vol, soit que la peur lui donne quelque émotion, soit enfin qu'elle sache que le poisson qu'elle porte est le seul objet de la poursuite, elle se hâte de le vomir; l'autre qui le voit tomber,

qu'il pêche souvent lui-même, qu'il mange aussi de la graisse de baleine, et que dans la grande quantité de subsistances qu'offre la mer aux oiseaux qui l'habitent, il serait bien étrange que celui-ci se fût réduit à un mets que tous les autres rejettent. Ainsi le nom de stercoraire paraît donné mal-à-propos, et l'on doit préférer celui de *Labbe*, par lequel les pêcheurs désignent cet oiseau, afin d'éviter que son nom puisse induire en erreur sur son naturel et ses habitudes.

Personne ne les a mieux décrites que *Ghister*, dans les Mémoires de l'Académie de Stockolm (1). « Le vol du labbe, dit-il, est très-vif et balancé, « comme celui de l'autour; le vent le plus fort « ne l'empêche pas de se diriger assez juste pour « saisir en l'air les petits poissons que les pê- « cheurs lui jettent; lorsqu'ils l'appellent *lab*, *lab*, « il vient aussitôt et prend le poisson cuit ou

---

le reçoit avec adresse et avant qu'il ne soit dans l'eau, il est rare qu'il lui échappe.

Le poisson paraît toujours blanc en l'air, parce qu'il réfléchit la lumière, et il semble, à cause de la roideur du vol, tomber derrière la mouette qui le vomit. Ces deux circonstances ont trompé les observateurs.

J'ai vérifié le même fait dans mon jardin; j'ai poursuivi, en criant, de grosses mouettes, elles ont vomi en courant le poisson qu'elles venaient d'avaler; je le leur ai rejeté, elles l'ont très-bien reçu en l'air, avec autant d'adresse que des chiens. Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.

(1) Voyez la Collection académique, partie étrangère, tome XI, page 51.

« crud, et les autres aliments qu'on lui jette; il « prend même des harengs dans la barque des « pêcheurs, et, s'ils sont salés, il les lave avant « de les avaler; on ne peut guère l'approcher ni « le tirer que lorsqu'on lui jette un appât; mais « les pêcheurs ménagent ces oiseaux, parce qu'ils « sont pour eux l'annonce et le signe presque « certain de la présence du hareng; et, en effet, « lorsque le labbe ne paraît pas, la pêche est peu « abondante. Cet oiseau est presque toujours sur « la mer, on n'en voit ordinairement que deux « ou trois ensemble, et très-rarement cinq ou « six. Lorsqu'il ne trouve pas de pâture à la « mer, il vient sur le rivage attaquer les mouettes, « qui crient dès qu'il paraît; mais il fond sur « elles, les atteint, se pose sur leur dos, et leur « donnant deux ou trois coups, les force à rendre « par le bec le poisson qu'elles ont dans l'esto- « mac, qu'il avale à l'instant. Cet oiseau, ainsi « que les mouettes, pond ses œufs sur les ro- « chers; le mâle est plus noir et un peu plus « gros que la femelle. »

Quoique ce soit au labbe à longue queue que ces observations paraissent avoir particulièrement rapport, nous ne laissons pas de les regarder comme également propres à l'espèce dont nous parlons, qui a la queue taillée de manière que les deux plumes du milieu sont à la vérité les plus longues, mais sans néanmoins excéder les autres de beaucoup; sa grosseur est à-peu-près celle de notre petite mouette, et sa couleur est d'un

cendré-brun, ondé de grisâtre (1); les ailes sont fort grandes, et les pieds sont conformés comme ceux des mouettes, et seulement un peu moins forts; les doigts sont plus courts; mais le bec diffère davantage de celui de ces oiseaux, car le bout de la mandibule supérieure est armé d'un onglet ou crochet qui paraît sur-ajouté; caractère par lequel le bec du labbe se rapproche de celui des pétrels, sans cependant avoir comme eux les narines en tuyaux.

Le labbe a dans le port et l'air de tête quelque chose de l'oiseau de proie; et son genre de vie hostile et guerrier ne dément pas sa physionomie; il marche le corps droit, et crie fort haut; il semble, dit Martens, prononcer *i-ja* ou *johan*, quand c'est de loin qu'on l'entend, et que sa voix retentit. Le genre de vie de ces oiseaux les isole nécessairement et les disperse : aussi le même navigateur observe-t-il qu'il est rare qu'on les trouve rassemblés; il ajoute que l'espèce ne lui a pas paru mombreuse, et qu'il n'en a vu que fort peu dans les parages de Spitzberg. Les vents orageux du mois de novembre 1779, poussèrent deux de ces oiseaux sur les côtes de Picardie; ils nous ont été envoyés par les soins de M. Baillon, et c'est d'après ces individus que nous avons fait la description précédente.

(1) *Nota.* Cette couleur est plus claire au-dessous du corps, et quelquefois, selon Martens, le ventre est blanc.

LE LABBE A LONGUE QUEUE.*[1]

Larus parasiticus, Lath., Linn., Gmel.; *Stercorarius longicaudus*, Briss., Vieill.; *Larus parasiticus*, Lath., Gmel.; *Lestris parasiticus*, Boié, Temm. (2).

Le prolongement des deux plumes du milieu de la queue en deux brins détachés et divergents, caractérise l'espèce de cet oiseau, qui est au reste de la même taille que le labbe précédent; il a sur la tête une calotte noire; son cou est blanc, et tout le reste du plumage est gris; quelquefois les

* Voyez les planches enluminées, n° 762, sous la dénomination de *Stercoraire à longue queue de Sibérie*.

(1) « Sterna rectricibus maximis nigris; Suecis, swartlasse; Angermannis, labben. » Linnæus, Fauna Suecica, n° 129. — « Larus rectricibus duabus intermediis longissimis. Larus parasiticus. » Idem, Syst. nat., ed. X, Gen. 69, Sp. 9. — « Strundt-jager. » Rai, Synops. avi., pag. 127, n° 2. — « Plautus stercorarius; stront-jager; schyt-valk. » Klein, Avi., pag. 148, n° 10. — « Avis Norvegica kyuffwa vel tjufva. » Mus. Danic., 1, S. 11, n° 20. — « Truen, seu fur. » Bart. Act. 1, pag. 91. — « Arctick bird. » Edwards, tom. III, pag. et pl. 148. — « Stercorarius supernè saturatè cinereus, infernè albus; capite superiùs « nigricante; collo candido; imo ventre dilutè cinereo; rectricibus cinereo-nigricantibus, binis intermediis longissimis.... Stercorarius « longicaudus. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 155.

(2) Cet oiseau ne diffère pas spécifiquement du précédent. C'est l'adulte en plumage parfait, tandis que le premier présente la livrée de l'âge moyen. Desm. 1829.

deux longues plumes de la queue sont noires (1). Cet oiseau nous a été envoyé de Sibérie, et nous pensons que c'est cette même espèce que M. Gmelin a rencontrée dans les plaines de Mangasea, sur les bords du fleuve Jénisca (2). Elle se trouve aussi en Norwège (3), et même plus bas, dans la Finmarchie, dans l'Angermanie (4); et M. Edwards l'a reçue de la baie d'Hudson, où il remarque que les Anglais appellent cet oiseau, sans doute à cause de ses hostilités contre la mouette, *the man of war bird*, le vaisseau de guerre ou l'oiseau guerrier; mais il faut remarquer que ce nom de vaisseau de guerre ou guerrier étant déja donné, et beaucoup plus à propos à la frégate, on ne doit pas l'appliquer à celui-ci. Cet auteur ajoute qu'à la longueur des ailes, et à la faiblesse des pieds, il aurait jugé que cet oiseau devait se tenir plus souvent en mer et au vol, que sur terre et posé; en même temps il observe que les pieds sont rudes comme une lime, et propres à se soutenir sur le corps glissant des grands poissons : ce naturaliste juge, comme nous, que le labbe, par la forme de son bec, fait la nuance entre les mouettes et les pétrels.

M. Brisson fait une troisième espèce de sterco-

(1) Linnæus, Fauna Suecica.

(2) Voyage en Sibérie, tome II, page 56.

(3) Mus. Danic.

(4) Fauna Suecica.

raire ou de labbe, sous la dénomination de *Stercoraire rayé* (1); mais comme il ne l'établit que sur la description que donne M. Edwards d'un individu qu'il regarde lui-même comme la femelle du stercoraire à longue queue (2), nous n'adopterons pas cette troisième espèce; nous pensons, avec M. Edwards, que ce n'est qu'une variété de sexe ou d'âge, à laquelle même on pourrait peut-être rapporter notre première espèce; car sa ressemblance avec cet individu d'Edwards, et la conformité des habitudes naturelles de tous ces oiseaux paraissent l'indiquer; et, dans ce cas, il n'y aurait réellement qu'une seule espèce d'oiseau labbe ou stercoraire, dont l'adulte ou le mâle porterait les deux longues plumes à la queue, et dont la femelle aurait, à-peu-près comme le représente notre planche enluminée n° 991, tout le corps brun, ou, comme le dépeint Edwards, le manteau d'un cendré brun-foncé sur les ailes et la queue, avec le devant du corps d'un gris-blanc sale; les cuisses, le bas-ventre et le croupion croisés de lignes noirâtres et brunes.

(1) « Stercorarius supernè fuscus, pennis apice rufescente marginatis, « infernè sordidè albus, fusco transversim striatus; capite fusco; gutture « fusco candicante, rectricibus in exortu albidis, in reliquâ longitudine « saturatè fuscis.... Stercorarius striatus. » Brisson, tome VI, page 152.

(2) « Arctick bird. » Edwards, tom. III, pag. et pl. 149.

L'ANHINGA.*(1)

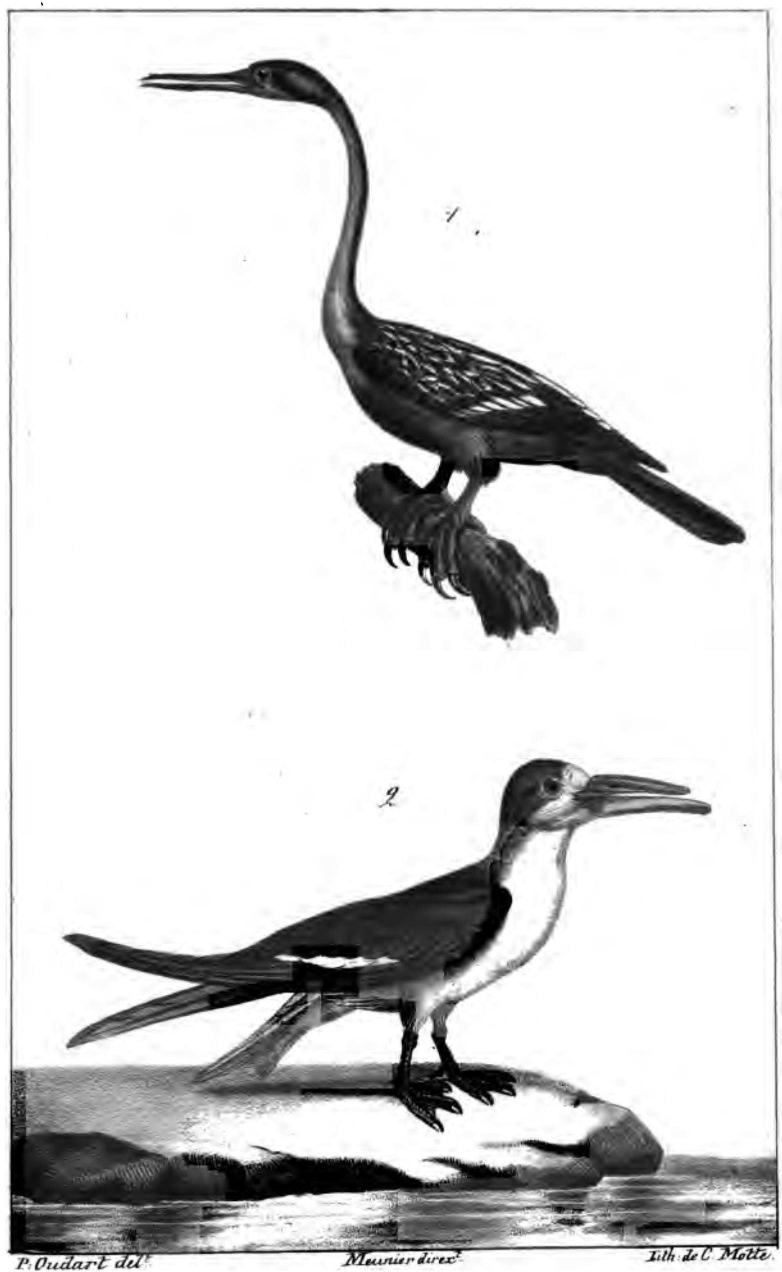
Plotus melanogaster, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (2).

Si la régularité des formes, l'accord des proportions et les rapports de l'ensemble de toutes les parties donnent aux animaux ce qui fait à nos yeux la grâce et la beauté; si leur rang près de nous n'est marqué que par ces caractères; si nous ne les distinguons qu'autant qu'ils nous plaisent,

* Voyez les planches enluminées, n° 959, *l'Anhinga de Cayenne*, et n° 960, *l'Anhinga noir de Cayenne*.

(1) C'est le nom brasilien taupinamboux de cet oiseau; les Français de la Guyane l'appellent *plongeon*, et les naturels du pays *carara*. — « Anhinga Brasiliensibus tupinambis. » Marcgrave, Hist. Brasil., p. 218. — Jonston, Avi., pag. 149. — Willughby, Ornithol., pag. 250: ces deux auteurs ont copié la figure de Marcgrave, qui, sans être exacte, est pourtant très-reconnaissable. — Rai, Synops. avi., pag. 124, n° 7. — « Plautus Brasiliensis, anhinga vocatus. » Klein, Avi., pag. 145, n° 8. — *Ptinx*. Moehring, Avi., Gen. 63. — « Mergus longi-rostrus, « cervice longiori. » Idem, Ornithol., clas. 1, Gen. 3, Sp. 6. — L'anhinga. Salerne, Ornithol., pag. 375. — « Anhinga supernè nigri« cans, maculis albidis varia, infernè albo-argentea, capite et collo su« periore griseo-rufescentibus; gutture et collo inferiore griseis; uropygio « rectricibusque splendidè nigris.... Anhinga. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 476.

(2) M. Cuvier admet le genre Anhinga, *Plotus*, Linn. Desm. 1829.



P. Oudart del.t Meunier direx.t Lith. de C. Motte.

1. L'Anhinga, 2. Le Bec-en-ciseaux.

la nature ignore ces distinctions, et il suffit, pour qu'ils lui soient chers, qu'elle leur ait donné l'existence et la faculté de se multiplier; elle nourrit également au désert l'élégante gazelle et le difforme chameau, le joli chevrotain et la gigantesque giraffe; elle lance à la fois dans les airs l'aigle superbe et le hideux vautour; elle cache sous terre et dans l'eau mille générations d'insectes de formes bizarres et disproportionnées; enfin, elle admet les composés les plus disparates, pourvu que, par les rapports résultants de leur organisation, ils puissent subsister et se reproduire; c'est ainsi que sous la forme d'une feuille elle fait vivre les *Mantes;* que sous une coque sphérique, pareille à celle d'un fruit, elle emprisonne les oursins; qu'elle filtre la vie et la ramifie, pour ainsi dire, dans les branches de l'étoile de mer; qu'elle aplatit en marteau la tête de la zygène, et arrondit en globe épineux le corps entier du poisson lune. Mille autres productions de figures non moins étranges ne nous prouvent-elles pas que cette mère universelle a tout tenté pour enfanter, pour répandre la vie et l'étendre à toutes les formes possibles? non contente de varier le trait primitif de son dessin dans chaque genre, en le fléchissant sous les contours auxquels il pouvait se prêter, ne semble-t-elle pas avoir voulu tracer d'un genre à un autre, et même de chacun à tous les autres, des lignes de communication, des fils de rapprochement et de jonction, au moyen desquels rien n'est coupé et

tout s'enchaîne, depuis le plus riche et le plus hardi de ses chef-d'œuvres, jusqu'aux plus simples de ses essais? Ainsi, dans l'histoire des oiseaux, nous avons vu l'autruche, le casoar, le dronte, par le raccourcissement des ailes et la pesanteur du corps, par la grosseur des ossements de leurs jambes, faire la nuance entre les animaux de l'air et ceux de la terre; nous verrons de même le pingouin, le manchot, oiseaux demi-poissons, se plonger dans les eaux et se mêler avec leurs habitants; et l'anhinga, dont nous allons parler, nous offre l'image d'un reptile enté sur le corps d'un oiseau; son cou long et grêle à l'excès, sa petite tête cylindrique roulée en fuseau, de même venue avec le cou, et effilée en un long bec aigu, ressemblent à la figure et même au mouvement d'une couleuvre, soit par la manière dont cet oiseau étend brusquement son cou en partant de dessus les arbres, soit par la façon dont il le replie et le lance dans l'eau pour darder les poissons.

Ces singuliers rapports ont également frappé tous ceux qui ont observé l'anhinga dans son pays natal (1), (le Brésil et la Guyane); ils nous

---

(1) « Collum tenue, teres, pedem longum; caput parvum longiusculum, serpentini æmulum.... solertissima avis in capiendis piscibus; nam, more serpentum, contracto priùs collo, ejaculatur rostrum in pisces. » Marcgrave, Hist. Brasil., pag. 218. — « L'anhinga ressemble en quelque sorte à un serpent, surtout lorsqu'il prend sa volée de dessus les arbres, où il se perche ordinairement, pour de-là plonger et pêcher. » Barrère, France équinoxiale, page 135.

frappent de même jusque dans sa dépouille desséchée et conservée dans nos cabinets. Le plumage du cou et de la tête n'en dérobe point la forme grêle, c'est un duvet serré et ras comme le velours; les yeux d'un noir brillant avec l'iris doré, sont entourés d'une peau nue; le bec a sa pointe barbelée de petites dentelures rebroussées en arrière; le corps n'a guère que sept pouces de longueur, et le cou seul en a le double.

L'excessive longueur du cou n'est pas la seule disproportion qui frappe dans la figure de l'anhinga ; sa grande et large queue, formée de douze plumes étalées, ne s'écarte pas moins de la coupe courte et arrondie de celle de la plupart des oiseaux nageurs ; néanmoins l'anhinga nage et même se plonge tenant seulement la tête hors de l'eau, dans laquelle il se submerge en entier au moindre soupçon de danger, car il est très-farouche, et jamais on ne le surprend à terre; il se tient toujours sur l'eau ou perché sur les plus hauts arbres, le long des rivières et des savanes noyées; il pose son nid sur ces arbres et y vient passer la nuit; cependant il est du nombre des oiseaux parfaitement palmipèdes, ayant les quatre doigts engagés par une membrane d'une seule pièce, avec l'ongle de celui du milieu dentelé intérieurement en scie. Ces rapports de conformation et d'habitudes naturelles semblent rapprocher l'anhinga des cormorans et des fous; mais sa petite tête cylindrique et son bec effilé en

pointe sans crochet, le distinguent et le séparent de ces deux genres d'oiseaux. Au reste, on a remarqué que la peau de l'anhinga est fort épaisse, et que sa chair est ordinairement très-grasse, mais d'un goût huileux désagréable, et Marcgrave ne la trouve guère meilleure que celle du goëland, qui est assurément fort mauvaise.

Aucun des trois anhingas représentés dans nos planches enluminées, ne ressemble parfaitement à celui dont ce naturaliste a donné la description. L'anhinga du n° 960 a bien, comme celui de Marcgrave, le dessus du dos pointillé, le bout de la queue liseré de gris, et le reste d'un noir luisant; mais il a aussi tout le corps noir, et n'a pas la tête et le cou gris, et la poitrine d'un blanc argenté. Celui du n° 959 n'a point la queue liserée; néanmoins nous croyons que ces deux individus, apportés de Cayenne, sont non seulement de la même espèce entre eux, mais encore de la même espèce que l'anhinga du Brésil, décrit par Marcgrave; les différences de couleurs qu'ils présentent, n'excédant point du tout celles que l'âge ou le sexe peuvent mettre dans le plumage des oiseaux, et particulièrement des oiseaux d'eau. Marcgrave fait observer de plus que son anhinga avait les ongles recourbés et très-aigus, et qu'il s'en sert pour saisir le poisson; que ses ailes sont grandes, et se portent, étant pliées, jusqu'au milieu de sa longue queue; mais il paraît lui donner une taille un peu trop forte

en l'égalant au canard : l'anhinga que nous connaissons peut avoir trente pouces, ou même plus, de la pointe du bec à celle de la queue; mais cette grande queue et son long cou, occupent la plus grande partie de cette dimension, et son corps ne paraît pas beaucoup plus gros que celui d'un morillon.

L'ANHINGA ROUX.*

Plotus melanogaster, var. β, Linn., Gmel., Vieill. (1).

Nous venons de voir que l'anhinga est naturel aux contrées de l'Amérique méridionale, et malgré la possibilité du voyage pour un oiseau navigateur et de plus muni de longues ailes, malgré l'exemple des cormorans et des fous qui ont traversé toutes les mers, nous aurions restreint celui-ci sous la loi du climat, et n'aurions pas cru, sur une simple dénomination, qu'il se trouvât au

* Voyez les planches enluminées, n° 107, sous le nom d'*Anhinga du Sénégal.*

(1) M. Cuvier paraît considérer, comme formant une espèce particulière, cet anhinga du Sénégal, que les autres ornithologistes ont réuni à l'*Anhinga* proprement dit, qui est d'Amérique, comme n'en étant qu'une simple variété. Desm. 1829.

Sénégal, si une note de M. Adanson, jointe à l'envoi d'un de ces oiseaux, ne nous assurait qu'il y a en effet une espèce d'anhinga sur cette côte de l'Afrique, où les naturels du pays lui donnent le nom de *Kandar*. Cet anhinga de Sénégal, représenté n° 107 de nos planches enluminées, diffère de ceux de Cayenne, en ce qu'il a le cou et le dessus des ailes d'un fauve-roux, tracé par pinceaux sur un fond brun-noirâtre, avec le reste du plumage noir. Du reste, la figure, le port et la grandeur sont absolument les mêmes que dans les anhingas d'Amérique.

LE BEC-EN-CISEAUX.*(1)

Rynchops nigra, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Cuv. (2).

Le genre de vie, les habitudes et les mœurs dans

* Voyez les planches enluminées, n° 357, sous la dénomination de *Bec-en-ciseaux de Cayenne.*

(1) *The cut water*, le coupeur d'eau. Catesby, Carolin., tom. I, pag. 90, avec une belle figure. — « Avis Carolinensis, rostro cultriformi. » Petiver, Gazoph. nat., figure du bec, tab. 76. — « Larus piscator « ater, rostro depresso, forfices referente; » par les Indiens de la Guyane, *taya-taya.* Barrère, France équinox., pag. 135. — « Rygcho-« psalia dorso nigro, ventre albo. » Idem, Ornithol., clas. 1, Gen. 7, Sp. 1. — « Rynchops nigra, subtus alba, rostro basi rubro. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 71, Sp. 5. — « Plotus rostro conico inæquali. » Klein, Avi., pag. 124, n° 2. — « Avis Maderaspatana major novaculæ « facie. » Rai, Synops. Avi., pag. 194, n° 5, avec une mauvaise figure, tab. 1, figure 5. — Edwards, Glanur., pl. 281, la figure du bec, fig. *a.* — *Phalăcrocorax*. Moehring, Avi., Gen. 109. *Nota.* On a pu remarquer combien dans toute la nomenclature de Moehring, les noms sont pervertis de leur sens naturel et appliqués d'une façon bizarre : sa méprise d'appliquer ici le nom de cormoran au bec-en-ciseaux, vient, suivant toute apparence, de l'expression de Rai, qui, en le désignant, se sert du mot de *sea-crow.* — Le bec-en-ciseaux. Salerne, Ornithol., pag. 397. — « Ry-« chopsalia supernè fusco-nigricans, infernè alba; capite anteriore con-« colore; rectricibus quatuor utrinque extimis candidis, secundùm scapi « longitudinem fusco notatis.... Rychopsalia. » Le bec-en-ciseaux. Brisson, Ornithol., tome VI, page 223.

(2) Le genre *Rynchops* de Linnée est adopté par M. Cuvier, qui le place immédiatement après les mouettes et les hirondelles de mer.

Desm. 1829.

les animaux, ne sont pas aussi libres qu'on pourrait l'imaginer; leur conduite n'est pas le produit d'une pure liberté de volonté ni même un résultat de choix, mais un effet nécessaire qui dérive de la conformation, de l'organisation et de l'exercice de leurs facultés physiques; déterminés et fixés chacun à la manière de vivre que cette nécessité leur impose et prescrit, nul ne cherche à l'enfreindre, ne peut s'en écarter; c'est par cette nécessité tout aussi variée que leurs formes, que se sont trouvés peuplés tous les districts de la nature; l'aigle ne quitte point ses rochers, ni le héron ses rivages; l'un fond du haut des airs sur l'agneau qu'il enlève ou déchire par le seul droit que lui donne la force de ses armes, et par l'usage qu'il fait de ses serres cruelles: l'autre, le pied dans la fange, attend, à l'ordre du besoin, le passage de la proie fugitive; le pic n'abandonne jamais la tige des arbres, à l'entour de laquelle il lui est ordonné de ramper; la barge doit rester dans ses marais; l'alouette, dans ses sillons; la fauvette, dans ses bocages; et ne voyons-nous pas tous les oiseaux granivores chercher les pays habités et suivre nos cultures (1)? tandis que ceux qui préfèrent à nos grains les fruits sauvages et les baies, constants à nous fuir, ne quittent pas

(1) Voyez ce qui est dit volume VII, page 309 de cette Histoire des Oiseaux, sur les perroquets qui se sont portés dans la Caroline et à la Virginie, depuis qu'on y a planté des vergers.



les bois et les lieux escarpés des montagnes, où ils vivent loin de nous et seuls avec la nature qui d'avance leur a dicté ses lois et donné les moyens de les exécuter; elle retient la gelinotte sous l'ombre épaisse des sapins; le merle solitaire, sur son rocher; le loriot, dans les forêts dont il fait retentir les échos, tandis que l'outarde va chercher les friches arides, et le râle les humides prairies: ces lois de la nature sont des décrets éternels, immuables, aussi constants que la forme des êtres; ce sont ses grandes et vraies propriétés qu'elle n'abandonne ni ne cède jamais, même dans les choses que nous croyons nous être appropriées; car de quelque manière que nous les ayons acquises, elles n'en restent pas moins sous son empire: et n'est-ce pas pour le démontrer qu'elle nous a chargé de loger des hôtes importuns et nuisibles, les rats dans nos maisons, l'hirondelle sous nos fenêtres, le moineau sur nos toits; et lorsqu'elle amène la cigogne au haut de nos vieilles tours en ruine, où s'est déjà cachée la triste famille des oiseaux de nuit, ne semble-t-elle pas se hâter de reprendre sur nous des possessions usurpées pour un temps; mais qu'elle a chargé la main sûre des siècles de lui rendre.

Ainsi les espèces nombreuses et diverses des oiseaux, portées par leur instinct et fixées par leurs besoins dans les différents districts de la nature, se partagent, pour ainsi dire, les airs, la terre et les eaux; chacune y tient sa place et y

jouit de son petit domaine et des moyens de subsistance que l'étendue ou le défaut de ses facultés restreint ou multiplie. Et comme tous les degrés de l'échelle des êtres, tous les points de l'existence possible doivent être remplis, quelques espèces, bornées à une seule manière de vivre, réduites à un seul moyen de subsister, ne peuvent varier l'usage des instruments imparfaits qu'ils tiennent de la nature: c'est ainsi que les cuillers arrondis du bec de la spatule paraissent uniquement propres à ramasser les coquillages; que la petite lanière flexible et l'arc rebroussé du bec de l'avocette la réduisent à vivre d'un aliment aussi mou que le frai des poissons; que l'huîtrier n'a son bec en hache que pour ouvrir les écailles, d'entre lesquelles il tire sa pâture; et que le bec croisé pourrait à peine se servir de sa pince brisée s'il ne savait l'appliquer pour soulever l'enveloppe en écailles qui recèle la graine des sapins; enfin, que l'oiseau nommé *Bec-en-ciseaux*, ne peut ni mordre de côté, ni ramasser devant soi, ni becqueter en avant, son bec étant composé de deux pièces excessivement inégales, dont la mandibule inférieure allongée et avancée hors de toute proportion, dépasse de beaucoup la supérieure, qui ne fait que tomber sur celle-ci, comme un rasoir sur son manche (1). Pour atteindre et saisir avec cet

(1) « Maxilla superior inferiore multò brevior, et in illam, ut novacula « in manubrium suum, incidit. » Rai.

instrument disproportionné, et pour se servir d'un organe aussi défectueux, l'oiseau est réduit à raser en volant la surface de la mer et à la sillonner avec la partie inférieure du bec plongée dans l'eau afin d'attraper en dessous le poisson et l'enlever en passant (1). C'est de ce manège ou plutôt de cet exercice nécessaire et pénible, le seul qui puisse le faire vivre, que l'oiseau a reçu le nom de *Coupeur d'eau* de quelques observateurs, comme par celui de bec-en-ciseaux, on a voulu désigner la manière dont tombent l'une sur l'autre les deux moitiés inégales de son bec, dont celle d'en-bas, creusée en gouttière, relevée de deux bords tranchants, reçoit celle d'en-haut qui est taillée en lame.

La pointe du bec est noire, et sa partie près de la tête est rouge, ainsi que les pieds qui sont conformés comme ceux des mouettes. Le bec-en-ciseaux est à-peu-près de la taille de la petite mouette cendrée; il a tout le dessous du corps, le devant du cou et le front blancs; il a aussi un trait blanc sur l'aile, dont quelques-unes des pennes, ainsi que les latérales de la queue sont en partie blanches; tout le reste du plumage est noir ou d'un

(1) Ils se nourrissent de petits poissons qu'ils pêchent en volant, dans les endroits où l'eau de la mer est fort basse; ils ont presque toujours le bec inférieur dans l'eau; quand ils sentent quelque poisson sur cette partie inférieure du bec, ils serrent alors les deux parties, qu'on pourrait appeler les deux lames. Mémoires sur l'Histoire naturelle de la Guyane, communiqués par M. de la Borde, médecin du roi à Cayenne.

brun-noirâtre; dans quelques individus c'est même simplement du brun, ce qui paraît désigner une variété d'âge (1); car, selon Catesby, le mâle et la femelle sont de la même couleur.

On a trouvé ces oiseaux sur les côtes de la Caroline et sur celles de la Guyane; ils sont nombreux dans ce dernier parage et paraissent en troupes, presque toujours au vol, ne s'abattant sur les vases que pour se reposer; quoique leurs ailes soient très-longues, on a remarqué que leur vol est lent (2); s'il était rapide, il ne leur permettrait pas de discerner la proie qu'ils ne peuvent enlever qu'en passant: suivant les observations de M. de la Borde, ils vont dans la saison des pluies nicher sur les îlets et particulièrement sur le *Grand Connétable* près des terres de Cayenne.

L'espèce paraît propre aux mers de l'Amérique, et pour la placer aux Indes orientales, il ne suffit pas de la notice donnée par le continuateur de Rai, sur un simple dessin envoyé de Madras, et qui pouvait avoir été fait ailleurs (3). Il nous paraît aussi que le coupeur d'eau des mers méridio-

---

(1) « Rygchopsalia fulva; varietas. » Brisson, Ornithol., tome VI, page 227. — « Rygchopsalia fulva, rostro nigro. » Barrère, Ornithol., clas. I, Gen. VII, Sp. II. — « Rynchops fulva. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 71, Sp. 2.

(2) Mémoires communiqués par M. de la Borde.

(3) « Avem olim e Carolina accepi; icon autem hic ab arce Maderas- « patana mittitur; malabaricis coddel-cauka, summoodroa cauky. » Append. ad Synops. avi., pag. 194, n° 5.

nales, cité souvent par le capitaine Cook, n'est pas le même que notre bec-en-ciseaux de la Guyane, quoiqu'on leur ait donné le même nom; car indépendamment de la différence des climats et de la chaleur de la Guyane au grand froid des mers australes, il paraît par deux endroits des relations de M. Cook, que ces coupeurs d'eau sont des pétrels (1), et qu'ils se rencontrent aux plus hautes latitudes, et jusque entre les îles de glaces, avec les albatrosses et les pinguins (2).

---

(1) « Nous eûmes une nouvelle occasion d'examiner deux différents « albatros, et une grosse espèce noire de coupeur d'eau, *procellaria* « *æquinoctialis;* nous marchions depuis neuf semaines sans voir aucune « terre. » Cook, Second Voyage, tome I, page 50. — « Le vent était frais, « et cependant nous avançâmes peu à cause d'une grosse mer qui venait « du nord; nous commencions à voir quelques-uns de ces *pétrels*, si « connus de nos marins, sous le nom de *Coupeur d'eau;* nous étions par « 58 degrés 10 secondes de latitude sud; et 50 degrés 54 secondes de « longitude est. » Idem, ibid., page 125.

(2) « Nous étions au milieu des glaces (par 61 degrés 51 minutes « latitude sud; 95 degrés longitude est); nous n'avions plus que peu « d'oiseaux à l'entour de nous; ils étaient de l'espèce des albatrosses, des « pétrels bleus et des coupeurs d'eau. » Cook, Second Voyage, tome I, page 142. « Durant notre traversée, au milieu des îles de glaces, les « pintades, les coupeurs d'eau nous parurent en moindre nombre, mais « les pinguins commencèrent à se montrer. » Idem, page 94. — « Comme « le temps était souvent calme, M. Banks descendit dans un petit bateau « pour tirer des oiseaux, et il rapporta quelques albatrosses et des cou- « peurs d'eau; ces derniers étaient plus petits que ceux que nous avions « vus au détroit de Lemaire, et avaient une couleur plus foncée sur le « dos. » Premier Voyage, tome II, page 297. — « On voit des coupeurs « d'eau le long de la côte du Chily. » Relation du capitaine Carteret. Premier Voyage de Cook, tome I, page 203.

LE NODDI.*(1)

Sterna stolida, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv.; *Sterna philippensis*, Lath., Vieill. (2).

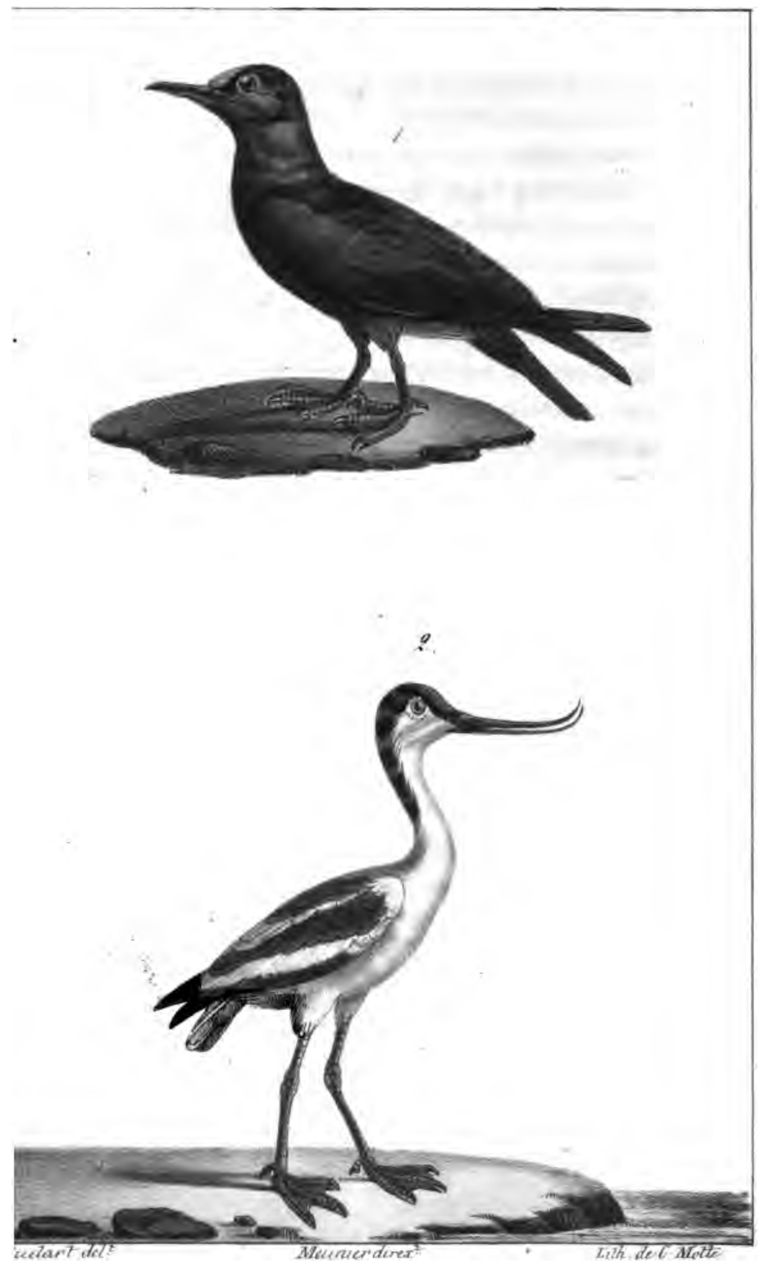
L'HOMME si fier de son domaine, et qui en effet

* Voyez les planches enluminées, n° 997, sous le nom de *Mouette brune de la Louisiane*.

(1) *Noddy*, en anglais, signifie sot, étourdi, et cette dénomination a rapport au naturel de l'oiseau. Voyez ci-dessus son histoire.... *Thouarou*, chez les Indiens de la Guyane; *nodies*, *noddies*, *noddy*, dans les relations des mers du Sud; *oiyo*, en langue taïtienne.

« A noddy, hirundo marina minor, capite albo, passer stultus Nie« rembergii. » Rai, Synops. avi., pages 190 et 154. — « Passer stultus. » Eus. Nieremberg, pag. 207. — Jonston, Avi., pag. 126. — Willughby, Ornithol., pag. 297. — Charleton, Exercit., pag. 118, n° 22. Onomast., pag. 115, n° 22. — « Larus Americanus minor stolidus, corpore fusco « rubente, vertice albo. » D. Sloane. — Rai, Synops., pag. 132, n° 10. — « Hirundo marina minor capite albo. » Sloane, Jamaïc., tom. I, pag. 31. — Rai, pag. 190, n° 2. — Barrère, France équinox., p. 134. — « Larus Americanus castaneus capite albo. » Idem, Ornithol., clas. 1, Gen. 4, Sp. 8. — « Anasthetus minor fuscus, vertice cinereo, rostro « glabro. » Browne, Nat. hist of Jamaïc., pag. 481. — « Larus, hirundo « marina minor capite albo. » Klein, Avi., pag. 139, n° 15. — « Sterna

(2) M. Cuvier forme un petit sous-genre des noddis dans le genre Sterne ou Hirondelle de mer, et il regarde comme ne différant pas spécifiquement du noddi décrit dans le présent article, l'hirondelle de mer des Philippines de Buffon. Voyez ci-avant page 386. DESM. 1829.



1. Le Noddi, 2. L'Avocette.

commande en maître sur la terre qu'il habite, est à peine connu dans une autre grande partie du vaste empire de la nature; il trouve sur les mers des ennemis au-dessus de ses forces, des obstacles plus puissants que son art, et des périls plus grands que son courage: ces barrières du monde qu'il a osé franchir sont les écueils où se brise son audace, où tous les éléments conjurés contre lui, conspirent à sa perte, où la nature en un mot veut régner seule sur un domaine qu'il s'efforce vainement d'usurper; aussi n'y paraît-il qu'en fugitif plutôt qu'en maître. S'il en trouble les habitants, si même quelques-uns d'entre eux tombés dans ses filets ou sous les harpons, deviennent les victimes d'une main qu'ils ne connaissent pas, le plus grand nombre à couvert au fond de ses abîmes, voit bientôt les frimas, les vents et les orages balayer de la surface des mers ces hôtes importuns et destructeurs, qui ne peuvent que par instant troubler leur repos et leur liberté.

Et en effet, les animaux que la nature, avec des moyens et des facultés bien plus faibles en apparence, a rendus bien plus forts que nous

---

« caudâ cuneiformi, corpore nigro fronte albicante sterna stolida. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 7, Sp. 1. — « The noddy. » Catesby, Carolin., tom. I, pag. et pl. 88. — La petite mouette d'Amérique *ou* le thouarou de la Guyane. Salerne, Ornithol., pag. 396. — « Larus fuscus, « syncipite candicante; capite superiore cinereo-albo, tænia utrinque « longitudinali supra oculos nigricante; rectricibus fusco nigricantibus. « Gavia fusca. « La mouette brune. Brisson, Ornithol., tome VI, p. 199.

contre les flots et les tempêtes, tels que la plupart des oiseaux *Pélagiens*, ne nous connaissent pas; ils se laissent approcher, saisir même avec une sécurité que nous appelons stupide, mais qui montre bien clairement combien l'homme est pour eux un être nouveau, étranger, inconnu, et qui témoigne de la pleine et entière liberté dont jouit l'espèce, loin du maître qui fait sentir son pouvoir à tout ce qui respire près de lui. Nous avons déjà vu, et nous verrons encore plusieurs exemples de cette imbécillité apparente, ou plutôt de cette profonde sécurité qui caractérise les oiseaux des grandes mers. Le noddi dont il est ici question a été nommé *Moineau fou*, *Passer stultus*; dénomination néanmoins très-impropre, puisque le noddi n'est rien moins qu'un moineau, et qu'il ressemble à une grande hirondelle de mer ou à une petite mouette, et que dans la réalité il forme une espèce moyenne entre ces deux genres d'oiseaux, car il a les pieds de la mouette et le bec conformé comme celui de l'hirondelle de mer; tout son plumage est d'un brun-noir, à l'exception d'une plaque blanche en forme de calotte au sommet de la tête; sa taille est à-peu-près celle de la grande hirondelle de mer.

Nous avons adopté le nom de *Noddi* qui se lit fréquemment dans les relations des voyageurs anglais (1), parce qu'il exprime l'étourderie ou l'as-

(1) Voyez celles des Voyages de Dampier, du capitaine Cook, etc.

surance folle, avec laquelle cet oiseau vient se poser sur les mâts et sur les vergues des navires (1), et même sur la main que les matelots lui tendent (2).

L'espèce ne paraît pas s'être étendue fort au-delà des tropiques (3); mais elle est très-nombreuse dans les lieux qu'elle fréquente. A Cayenne, nous dit M. de la Borde, « il y a cent noddis ou « *Thouaroux* pour un fou ou une frégate; ils couvrent surtout le rocher du Grand-connétable,

(1) « Ce sont des oiseaux stupides, qui, comme les fous, se laissent « prendre à la main sur les vergues et dans les autres agrès de vaisseau « où ils viennent se poser. » Catesby.

(2) « Les *Thouaroux* (c'est le nom du noddy à la Guyane), vont « faire leur pêche fort au large en compagnie des fous et des frégates; je « ne les ai pas vus se reposer sur l'eau, comme font les goëlands; mais la « nuit ils viennent rôder autour des vaisseaux pour chercher à se reposer, « et les matelots les prennent en se couchant sur le haut de la dunette, et « en tendant la main sur laquelle ils ne font pas de façon de se poser. » Mémoires communiqués par M. de la Borde, médecin du roi à Cayenne.

(3) Catesby, tome I, page 88. — « *Nodies et oiseaux d'œufs* (qui « paraissent être quelque espèce d'hirondelle de mer.) Par 27 degrés « 4 secondes latitude sud, et 103 degrés 56 secondes longitude ouest, « dans les premiers jours de mars. » Second Voyage du capitaine Cook, tome II, page 179. » Le 28 février, par 33 degrés 7 secondes latitude « sud, et 102 degrés 33 secondes longitude ouest (en rentrant vers le « tropique), nous commençâmes à voir des poissons volants; *des oiseaux* « *d'œufs* et des nodies, qui, à ce qu'on dit, ne vont pas à plus de « soixante ou quatre-vingts lieues de terre; mais on n'est pas assuré de « cela: personne ne sait à quelle distance s'écartent des côtes les oiseaux « de mer; pour moi, je ne crois point qu'il y en ait un seul sur lequel « on puisse compter avec certitude pour annoncer le voisinage des terres. » Idem, ibidem, page 178. — « On voit des noddys à plus de cent lieues « de terre. » Catesby, Carolin., tome I, page 88.

« d'où ils viennent voltiger autour des vaisseaux, « et lorsqu'on tire un coup de canon, ils se lèvent « et forment par leur multitude un nuage épais. » Catesby les a également vu pêcher en grand nombre, volant ensemble et s'abaissant continuellement à la surface de la mer, pour enlever les petits poissons, dont les troupes en colonnes sont chassées et pressées par les grands vents. Cette pêche semble se faire de la part de ces oiseaux avec beaucoup de plaisir et de gaieté, si l'on en juge par la variété de leurs cris, par le grand bruit qu'ils font et qu'on entend de quelques milles (1). Tout ceci, ajoute Catesby, n'a lieu que dans le temps des nichées et de la ponte qui se fait sur le rocher tout nu (2); après quoi chaque noddi se porte au large et erre seul sur le vaste Océan.

---

(1) Catesby.

(2) Comme sur les rochers des îles de Bahama. Catesby, tome I, page 88. — De l'île de Rocca. Dampier, tome I, page 711. — « Au côté « méridional de Sainte-Hélène, gissent certaines petites îles qui ne sont « proprement que des rochers, où nous voyons des milliers de mouettes « noires, dont les œufs, qui sont très-bons à manger, étaient déposés « sur ce rocher. La multitude de ces oiseaux était telle qu'on les prenait « à milliers, et ils se laissaient tuer à coups de bâton; d'où vient sans « doute qu'on les a nommés *mouettes folles.* » Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes orientales; Amsterdam, 1702, tome IV, page 17.

L'AVOCETTE.* (1)

Recurvirostra Avocetta, Lath., Linn., Gmel., Cuv., Vieill., Temm. (2).

Les oiseaux à pieds palmés ont presque tous les

* Voyez les planches enluminées, n° 353.

(1) Ce nom vient de l'italien, *avocetta*; l'avocette porte encore en Italie les noms de *beccotorto*, *beccorella*; et sur le lac Majeur, *spinzago d'aqua*, pour la distinguer de l'autre *spinzago*, qui est le courlis. — En allemand, *frembder wasser vogel*, *schabel*, *schnabel*; et en Autriche, *krambschabl*; en anglais, *scooper*; en suédois, *skiaer-flaecka*; en danois, *klyde*, *lan-fugl*, *forkert*; en turc, *zeluk* ou *keluk*.

« Avocetta, recurvirostra. » Gesner, Avi., pag. 231; et Icon. avi., pag. 93, avec une figure peu exacte. — « Avocetta Italis dicta. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 288. — Willughby, Ornithol, pag. 240. — Rai, Synops., pag. 117, n° *a*, 1. — Marsigl. Danub., tom. IV, p. 72. — « Avocetta Italorum. » Jonston, Avi., pag. 90. — « Avocetta recurvi« rostra. » Charleton, Exercit., pag. 102, n° 8. Idem, Onomazt., pag. 96, n° 8. — « Plotus recurviroster. » Klein, Avi., pag. 142, n° 1. — « Recurvirostra, seu avocetta Italorum. » Rzaczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 345. — *Trochilus*. Moehring, Avi., Gen. 86. — « Re« curvirostra subtus alba, supernè nigricans, pedibus cyaneis. » Barrère, Ornithol., clas. 1, Gen. 5, Sp. 1. — « Recurvirostra albo nigroque « varia.... Avocetta. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 80, Sp. 1.

(2) M. Cuvier place le genre Avocette, qu'il adopte, dans l'ordre des Échassiers, dans la famille des Longirostres, et à la suite du genre Bécasse. Desm. 1829.

jambes courtes, l'avocette les a très-longues, et cette disproportion qui suffirait presque seule pour distinguer cet oiseau des autres palmipèdes, est accompagnée d'un caractère encore plus frappant par sa singularité; c'est le renversement du bec, sa courbure tournée en haut présente un arc de cercle relevé, dont le centre est au-dessus de la tête; ce bec est d'une substance tendre et presque membraneuse à sa pointe (1); il est mince, faible, grêle, comprimé horizontalement, incapable d'aucune défense et d'aucun effort. C'est encore une de ces erreurs, ou si l'on veut de ces essais de la nature, au-delà desquels elle n'a pu passer sans détruire elle-même son ouvrage; car en supposant à ce bec un degré de courbure de plus, l'oiseau ne pourrait atteindre ni saisir aucune sorte de nourriture, et l'organe donné pour la subsistance et la vie, ne serait qu'un obstacle qui produirait le dépérissement et la mort. L'on doit donc regarder le bec de l'avocette comme l'extrême des modèles qu'a pu tracer ou du moins conserver la nature;

Idem, Fauna suecica, n° 137. — Muller, Zoolog. Danic., n° 214. — Brunnich. Ornithol. boreal., n° 188. — Kramer, Elench. austr. infer., pag. 348, n° 1. — Herle ou avocetta des Italiens. Albin, tome I, p. 87, planche 101, figure mal coloriée. — L'avocette. Salerne, Ornithol., page 359. — « Avocetta candida; capite superiore, colli superioris parte « supremâ, tæniâ à scapulis ad uropygium, et fasciâ in alis obliquâ « nigris; rectricibus candidis.... Avocetta. » Brisson, Ornith., tome VI, page 538.

(1) « Ferè coriaceum, apice membranaceum. » Linnæus.

et c'est en même temps et par la même raison le trait le plus éloigné du dessin des formes sous lesquelles se présente le bec dans tous les autres oiseaux.

Il est même difficile d'imaginer comment cet oiseau se nourrit à l'aide d'un instrument avec lequel il ne peut ni becqueter ni saisir, mais tout au plus sonder le limon le plus mou; aussi se borne-t-il à chercher dans l'écume des flots le frai des poissons qui paraît être le principal fonds de sa nourriture; il se peut aussi qu'il mange des vers, car l'on ne trouve ordinairement dans ses viscères qu'une matière glutineuse, grasse au toucher, d'une couleur tirant sur le jaune-orangé, dans laquelle on reconnaît encore le frai du poisson et des débris d'insectes aquatiques; cette substance gélatineuse est toujours mêlée dans le ventricule de petites pierres blanches et crystallines (1), et quelquefois il y a dans les intestins une matière grise ou d'un vert-terreux, qui paraît être ce sédiment limoneux que les eaux douces, entraînées par les pluies, déposent sur le fond de leur lit; l'avocette fréquente les embouchures des rivières et des fleuves (2), de préférence aux autres plages de la mer.

Cet oiseau qui n'est qu'un peu plus gros que le

(1) Willughby dit n'y avoir trouvé rien autre chose

(2) Du moins sur nos côtes de Picardie, où ces observations ont été faites.

vanneau, a les jambes de sept à huit pouces de hauteur; le cou long et la tête arrondie; son plumage est d'un blanc de neige sur tout le devant du corps et coupé de noir sur le dos; la queue est blanche; le bec noir, et les pieds sont bleus.

On voit l'avocette courir, à la faveur de ses hautes jambes, sur des fonds couverts de cinq à six pouces d'eau; mais pour parcourir les eaux plus profondes, elle se met à la nage, et dans tous ses mouvements elle paraît vive, alerte, inconstante; elle séjourne peu dans les mêmes lieux, et dans ses passages sur nos côtes de Picardie en avril et en novembre, elle part souvent dès le lendemain de son arrivée; en sorte que les chasseurs ont grand peine à en tuer ou saisir quelques-unes; elles sont encore plus rares dans l'intérieur des terres que sur les côtes. Cependant M. Salerne dit qu'on en a vu s'avancer assez loin sur la Loire, et il assure que ces oiseaux sont en grand nombre sur les côtes du Bas-Poitou, et qu'ils y font leurs nichées (1).

Il paraît, à la route que tiennent les avocettes dans leur passage, qu'aux approches de l'hiver elles voyagent vers le midi, et retournent au printemps dans le nord; car il s'en trouve en Dane-

(1) « L'avocette est très-rare dans l'Orléanais.... Au contraire rien « n'est plus commun sur les côtes du Bas-Poitou; et dans la saison des « nids, les paysans en prennent les œufs par milliers pour les manger; « quand on la fait lever de dessus son nid, elle contrefait l'estropiée, « autant et plus que tout autre oiseau. » Salerne, Ornithol., page 360.



marck (1), en Suède, à la pointe du sud de l'île d'Oëland (2), sur les côtes orientales de la Grande-Bretagne (3); il en arrive aussi des volées sur la côte occidentale de cette île, qui n'y séjournent qu'un mois ou deux, et disparaissent à l'approche du grand froid (4); ces oiseaux ne font que passer en Prusse (5); on les voit très-rarement en Suisse, et suivant Aldrovande ils ne paraissent guère plus souvent en Italie; cependant ils y sont bien connus et bien nommés (6). Quelques chasseurs ont assuré que leur cri peut s'exprimer par les syllabes *crex*, *crex;* mais ce léger indice ne suffit pas pour qu'on puisse soupçonner que l'oiseau nommé *Crex* par Aristote, soit le même que l'avocette; car le *Crex*, dit ce philosophe, *est en guerre avec le Loriot et le Merle*; or il est très-certain que l'avocette n'a rien à démêler avec ces deux oiseaux des bois; et d'ailleurs ce cri *crex*, *crex*, est également celui de la barge et du râle de terre.

On trouve à la plupart des avocettes de la boue sur le croupion, et les plumes en paraissent usées

---

(1) Muller, Zoolog. Danic., n° 214. — « Habitat in Cimbria, Sielandiâ. » Brunnich, Ornithol. boreal., n° 188.

(2) « Habitat in OElandiæ apice Australi. » Linnæus, Fauna Suecica, n° 537.

(3) Rai, Synops., pag. 117. Willughby, page 240.

(4) Charleton, Onomazt. Zoïc., pag. 96.

(5) Rzaczynski, Auctuar. hist. nat. Polon., pag. 435. — « Avocetta « aliquando hospes apud nos. » Klein, De avib. erratic., pag. 193.

(6) Voyez la nomenclature.

par les frottements; apparemment ces oiseaux essuient leur bec à leurs plumes, ou l'y logent pour dormir, sa forme ne paraissant pas moins embarrassante pour le placer durant le repos, que pour s'en servir dans l'action, à moins que l'oiseau ne dorme, comme les pigeons, la tête sur la poitrine.

L'observateur qui nous communique ces faits (1), est persuadé que l'avocette, dans le premier âge, est grise, et ce qui fonde son opinion, c'est qu'au temps du passage de novembre on en voit plusieurs qui ont les extrémités des plumes scapulaires grises, ainsi que celles du croupion; or, ces plumes et celles qui couvrent les ailes, sont celles qui conservent le plus long-temps la livrée de la naissance : la couleur terne des grandes pennes des ailes, et la teinte pâle des pieds, qui dans l'adulte sont d'un beau bleu, ne laissent pas douter d'ailleurs que les avocettes à plumage mêlé de gris ne soient les jeunes; il y a peu de différences extérieures dans cette espèce entre le mâle et la femelle; les vieux ont beaucoup de noir, mais les vieilles femelles en ont presque autant; seulement il paraît que la taille de celles-ci est généralement un peu plus petite, et que la tête des premiers est plus ronde, avec le tubercule charnu qui s'élève sous la peau près de l'œil, plus enflé; il n'y a pas non plus de quoi établir une variété dans

(1) M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.

l'espèce, sur ce que les avocettes de Suède ont le croupion noir, selon Linnæus, et que celles qui vivent en grand nombre sur un certain lac de basse Autriche, ont le croupion blanc, comme le fait observer Kramer (1).

Soit timidité, soit finesse, l'avocette évite les piéges, et elle est fort difficile à prendre (2); son espèce, comme on l'a vu, n'est bien commune nulle part, et paraît peu nombreuse en individus.

---

(1) Elench. austr. infer., pag. 348.

(2) « J'ai fait mettre en usage et employé moi-même toutes les ruses « possibles, pour prendre de ces oiseaux vivants, je n'ai jamais pu y « parvenir. » Observations communiquées par M. Baillon.

LE COUREUR.[1]

Corrira italica, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

Tous les oiseaux qui nagent et dont les doigts sont unis par des membranes, ont le pied court, la jambe reculée et souvent en partie cachée dans le ventre; leurs pieds construits et disposés comme des rames à large palme, à manche raccourci, à position oblique, semblent être faits exprès pour aider le mouvement du petit navire animé. L'oiseau est lui-même le vaisseau, le gouvernail et le pilote;

(1) Aldrovande lui applique les noms grecs de *celeos* et de *trochilos*; et c'est d'après celui de *corrira*, qu'on lui donne en Italie, que nous avons formé celui de *coureur*. — « Trochilus, vulgo corrira. » Aldrovande, Avi., tome III, pag. 288.—Willughby, Ornithol., pag. 240. — « Trochilus, corrira, seu tabellaria Aldrovandi. » Charleton, Exercit., pag. 102, n° 9. Onomazt., pag. 97, n° 9.— Rai, Synops. avi., p. 118, n° 3. — *Trochilus*. Jonston, Avi., pag. 90. Idem, *corrira*, pag. 111. — Le trochile *ou* coureur. Salerne, Ornithol., pag. 362. — « Corrira « supernè ferruginea, infernè alba; rectricibus binis intermediis candidis, « apice nigris.... Corrira. » Le Coureur. Brisson, Ornithol., tome VI, page 542.

(2) Le genre Coureur, *Corrira*, a été formé pour placer un oiseau décrit trop succinctement, et dessiné d'une manière trop défectueuse par Aldrovande, pour qu'on puisse être assuré de la réalité de son existence. Aucun naturaliste moderne n'a eu l'occasion de le voir; aussi MM. Cuvier, Temminck, et Vieillot dans son Ornithologie élémentaire, n'en font-ils aucune mention. Desm. 1829.

mais au milieu de cette grande troupe de navigateurs ailés, trois espèces d'oiseaux forment comme un groupe isolé; ils ont à la vérité les pieds garnis d'une membrane comme les autres oiseaux nageurs, mais ils sont en même temps montés sur de grandes jambes ou plutôt sur de hautes échasses, et par ce caractère ils se rapprochent des oiseaux de rivage, et tenant à deux grands genres très-différents, ces trois espèces, forment un de ces degrés intermédiaires, une de ces nuances qu'en tout a tracées la nature.

Ces trois oiseaux à pieds palmés et à hautes jambes, sont, l'avocette, dont nous venons de parler, le flammant ou *Phénicoptère* des anciens et le *Coureur* ainsi nommé, dit Aldrovande, de la célérité avec laquelle on le voit courir sur les rivages; ce naturaliste, par qui seul nous connaissons cet oiseau, nous apprend qu'il n'est pas rare en Italie : nous ne le connaissons point en France, et selon toute apparence il ne se trouve pas dans les autres contrées de l'Europe, ou du moins il y est extrêmement rare. Charleton dit en avoir vu un individu, sans faire mention du lieu d'où il venait; selon Aldrovande, les cuisses de cet oiseau coureur sont courtes à proportion de la hauteur des jambes; le bec jaune dans son étendue est noir à la pointe, il est court et ne s'ouvre pas beaucoup; le manteau est couleur de gris-de-fer et le ventre blanc; deux plumes blanches à pointe noire, couvrent la queue. C'est tout ce que rapporte ce

naturaliste, sans rien ajouter sur les dimensions ni la grandeur du corps qui, dans sa figure, sont à-peu-près les mêmes que celles du pluvier.

Aristote et Athénée parlent également d'un oiseau à course rapide, sous le nom de *Trochilos*, en disant *qu'il vient en temps calme chercher sa nourriture sur l'eau;* mais ce trochilos est-il un oiseau palmipède et nageur, comme le dit Aldrovande qui le rapporte à son oiseau coureur, ou comme l'indique Ælien, le trochilos n'est-il pas un oiseau de rivage du genre des poules d'eau ou des pluviers à collier? C'est ce qui me paraît difficile à décider par le peu de renseignements que nous ont laissé les anciens. Tout ce qui résulte de leurs notices, c'est que ce *Trochilos* est de la classe des oiseaux aquatiques, et c'est au moins avec une espèce de convenance qu'Ælien lui applique ce que l'antiquité disait de l'oiseau qui entre hardiment dans la gueule du crocodile pour manger les sangsues, et qui l'avertit de l'approche de la mangouste *Ichneumon :* cette fable a été appliquée, avec autant d'absurdité qu'il est possible d'en mettre à l'application d'une fable, à un petit oiseau des bois, qui est le roitelet-troglodyte, et cela par une erreur de noms, le roitelet-troglodyte ayant quelquefois reçu le nom de *Trochilos* à cause de son vol tournoyant (1).

---

(1) Voyez l'article du Troglodyte, vol. VI.



P. Oudart del.t Meunier direx.t Lith de C. Motte

1. Le Flamand ou Phænicoptère, 2. Le Cygne.

LE FLAMMANT* (1)

OU

LE PHÉNICOPTÈRE.

Phœnicopterus ruber, Lath., Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (2).

DANS la langue de ce peuple, spirituel et sensi-

* Voyez les planches enluminées, n° 63.

(1) En grec, Φοινικοπτέρος; en latin, *phœnicopterus;* en espagnol, et aux îles du cap Vert, *flamenco;* en portugais, *flamingo;* dans les anciens ornithologistes, *flambant* ou *flammant*, d'où par dégénération, *flamant* et *flamand; Tokoko*, à Cayenne, suivant Barrère; autrefois en France, selon M. Duhamel (ancienne histoire de l'Académie royale des Sciences, page 213), *bécharu*, comme qui dirait *bec de charrue*, de la forme de son bec courbé comme un soc; en langue madégasse *ou* de Madagascar, *sambe*, selon Flaccourt. — Flamant *ou* flambant. Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 199. — *Bécharu*. Histoire de l'Académie des Sciences, tome II, part. III, page 43, avec une assez mauvaise figure, planche 9. — *Phœnicopterus*. Gesner, Avi., pag. 689; et Icon. avi., pag. 136. — Aldrovande, Avi., tome III, pag. 319. — Jonston, Avi., pag. 102. — Willughby, Ornithol., pag. 240. *Nota*. Les figures données par ces auteurs, et copiées de celle de Gesner, ne sont point exactes. — Rai, Synops. avi., pag. 117, n° 2; et 190, n° 1. — Charleton, Exercit., pag. 108, n° 3. Onomazt., pag. 102, n° 5. — Sloane, Jamaïc., p. 321,

(2) M. Cuvier place le genre Flammant, *Phœnicopterus*, dans une sorte de division intermédiaire aux échassiers et aux palmipèdes avec les vaginales et les giaroles. DESM. 1829.

ble, les Grecs, presque tous les mots peignaient l'objet ou caractérisaient la chose, et présentaient l'image ou la description abrégée de tout être idéal ou réel. Le nom de *Phénicoptère*, oiseau à *l'aile de flamme* (1), est un exemple de ces rapports sentis qui font la grâce et l'énergie du langage de ces Grecs ingénieux; rapports que nous trouvons si rarement dans nos langues modernes, lesquelles ont souvent même défiguré leur mère en la traduisant. Le nom de phénicoptère traduit

---

n° XVII. — « Phœnicopterus Plinii, Aldrovandi. » Klein, Avi., p. 126, lit. B. — « Phœnicopteros avis. » Mus. Worm., pag. 309. — « Phœnicopterus auctorum. » Moehring, Avi., Gen. 59. — « Phœnicopterus « Americanus. » Séba, vol. I, pag. 103, tab. LXVII, fig. 1. — « Phœnicopterus pullus, vertice et angulis alarum coccineis. » Browne, Nat. hist. of Jamaïc., pag. 480. — « Phœnicopterus ruber, remigibus primo-« ribus nigris. Phœnicopterus ruber. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 72, Sp. 1. — « Phœnicopterus ex cinereo puniceus minori rostro. » Barrère, Ornithol., clas. 1, Gen: VIII, Sp. 1. — « Phœnicopterus roseus. » Idem, ibid., Sp. 2. — « Phœnicopterus Guyanensis, crassiori rostro, « totus phœniceus. » Idem, ibid., Sp. 3. — « Phœnicopterus phœniceus, « rostro falcato, ad extremum nigro. » Idem, France équinox., p. 140. — *Flamenco*. Jonston, Avi., pag. 130. — « Avis quam Hispani flamenco « vocant. » De Laët, Nov. orb., pag. 13. — *Flamand*. Kolbe, Description du cap de Bonne-Espérance, tome III, page 142. — *Flambant* ou *flamand*. Dutert., Hist. des Antilles, tome II, page 267. — *Flamant*. Catesby, tome I, pag. 73, avec une bonne figure, planche 73; et de plus une figure de la tête, planche 74. — *Flammant* ou *flamboyant*. Albin, tome II, page 51, avec une figure mauvaise et mal coloriée, planche 77. — *Le flammant* ou *flambant*. Salerne, Ornithol., pag. 260. — « Phœnicopterus coccineus, remigibus plerisque nigris; « rectricibus coccineis.... Phœnicopterus. » Brisson, Ornith., tome VI, page 532.

(1) Φοινικέος, *purpureus*, *flammeus*; πτέρος, *ala*.

par nous, ne peignit plus l'oiseau, et bientôt ne représentant plus rien perdit ensuite sa vérité dans l'équivoque. Nos plus anciens naturalistes français prononçaient *flambant* ou *flammant :* peu-à-peu l'étymologie oubliée permit d'écrire *flamant* ou *flamand*, et d'un oiseau couleur de feu ou de flamme (1), on fit un oiseau de *Flandre*, on lui supposa même des rapports avec les habitants de cette contrée où il n'a jamais paru (2). Nous avons donc cru devoir rappeler ici son ancien nom qu'on aurait dû lui conserver comme plus riche et si bien approprié, que les Latins crurent devoir l'adopter (3).

Cette aile couleur de feu n'est pas le seul caractère frappant que porte cet oiseau; son bec d'une forme extraordinaire, aplati et fortement fléchi en dessus vers son milieu, épais et carré en dessous, comme une large cuiller; ses jambes d'une excessive hauteur; son cou long et grêle; son corps plus haut monté, quoique plus petit

(1) Toutes ses plumes sont de couleur incarnat, et quand il vole à l'opposite du soleil, il paraît tout flamboyant comme un brandon de feu. Dutertre, Hist. nat. des Antilles, page 267.

(2) Willughby en remarquant cette dénomination trompeuse, dit que loin que cet oiseau soit fréquent en Flandre, il ne croit pas même qu'on l'y ait jamais vu ; sur quoi Gesner s'abandonne à plusieurs mauvais raisonnements (lib. III, De avib.) trouvant dans la grandeur de ces oiseaux du rapport avec la stature des *Flamands;* supposant d'ailleurs faussement que la plupart de ceux que l'on voit nous sont apportés de Flandre.

(3) Pline, Apicius, Juvénal, Suétone, tous ont retenu le mot grec, en y ajoutant seulement la terminaison latine *phœnicopterus.*

que celui de la cigogne, offrent une figure d'un beau bizarre et d'une forme distinguée parmi les plus grands oiseaux de rivage.

C'est avec raison que Willughby, parlant de ces grands oiseaux à pieds demi-palmés qui hantent le bord des eaux, sans néanmoins nager ni se plonger, les appelle des espèces isolées, formant un genre à part et peu nombreux, car le flammant en particulier paraît faire la nuance entre la grande tribu des oiseaux de rivage et celle tout aussi grande des oiseaux navigateurs, desquels il se rapproche par les pieds à demi palmés, et dont la membrane étendue entre les doigts, et de l'une à l'autre pointe, se retire dans son milieu par une double échancrure (1); tous les doigts sont très-courts, et l'extérieur fort petit; le corps l'est aussi relativement à la longueur des jambes et du cou. Scaliger le compare à celui du héron, et Gesner à celui de la cigogne, en remarquant, ainsi que Willughby, la longueur extraordinaire de son cou effilé. Quand le flammant a pris son entier accroissement, dit Catesby, il n'est pas plus pesant qu'un canard sauvage, et cependant il a cinq pieds de hauteur (2). Ces grandes différences dans la taille, indiquées par ces auteurs, tiennent à l'âge, ainsi que les variétés qu'ils ont remarquées dans le plumage; il est en général doux, soyeux et lavé

(1) Ce que Dutertre exprime très-bien, en disant que *ses pieds sont à demi marins*. Hist. nat. des Antilles, page 267.

(2) Hist. nat. of Carolin., tom. I, pag. 73.



de teintes rouges plus ou moins vives et plus ou moins étendues; les grandes pennes de l'aile sont constamment noires; et ce sont les couvertures grandes et petites, tant intérieures qu'extérieures, qui portent ce beau rouge de feu, dont les Grecs frappés, tirèrent le nom de phénicoptère. Cette couleur s'étend et se nuance par degrés de l'aile au dos et au croupion, sur la poitrine, et enfin sur le cou, dont le plumage au haut et sur la tête n'est plus qu'un duvet ras et velouté; le sommet de la tête dénué de plumes, un cou très-grêle, avec un large bec, donnent à cet oiseau un air tout extraordinaire; son crâne paraît élevé et sa gorge dilatée en avant pour recevoir la mandibule inférieure du bec qui est très-large dès l'origine; les deux mandibules forment un canal arrondi et droit jusque vers le milieu de leur longueur; après quoi la mandibule supérieure fléchit tout d'un coup par une forte courbure, et de convexe qu'elle était devient une lame plate : l'inférieure se plie à proportion, conservant toujours la forme d'une large gouttière; et la mandibule supérieure par une autre petite courbure à sa pointe vient s'appliquer sur l'extrémité de la mandibule inférieure; les bords de toutes deux sont garnis en dedans d'une petite dentelure noire, aiguë, dont les pointes sont tournées en arrière. Le docteur Grew, qui a décrit très-exactement ce bec (1), y remarque de plus un filet qui règne

(1) Mus. reg. Soc.. pag. 67.

en dedans sous la partie supérieure et la partage par le milieu; il est noir depuis sa pointe jusqu'à l'endroit où il fléchit, et de là jusqu'à la racine il est blanc dans l'oiseau mort, mais apparemment sujet à varier dans le vivant, puisque Gesner le dit d'un rouge-vif; Aldrovande, brun; Willughby, bleuâtre, et Séba, jaune. « A une tête ronde et « petite, dit Dutertre, est attaché un grand bec « long de quatre pouces, moitié rouge et moitié « noir, et recourbé en forme de cuiller. » MM. de l'Académie des Sciences qui ont décrit cet oiseau sous le nom de *Bécharu* (1), disent que le bec est d'un rouge-pâle, et qu'il contient une grosse langue bordée de papilles charnues, tournées en arrière, qui remplit la cavité ou la large cuiller de la mandibule inférieure. Wormius décrit aussi ce bec extraordinaire, et Aldrovande remarque combien la nature s'est jouée dans sa conformation. Rai parle de sa figure étrange; mais aucun d'eux ne l'a examinée assez soigneusement pour décider un point que nous désirerions d'être à portée d'éclaircir; c'est de savoir si dans ce bec singulier, c'est, comme l'ont dit plusieurs naturalistes, la partie supérieure qui est mobile, tandis que l'inférieure est fixe et sans mouvement (2).

Des deux figures de cet oiseau, données par

(1) Anciens Mémoires de l'Académie des Sciences, tome III, part. III, page 43.

(2) Cette assertion se trouve dans le fragment de *Ménippe*, d'après lequel Rondelet l'a répétée. Wormius, Cardan et Charleton prétendent l'avoir vérifiée.



Aldrovande, et qui lui avaient été envoyées de Sardaigne, l'une n'exprime point les caractères du bec qui sont assez bien rendus dans l'autre; et nous devons remarquer à ce sujet que dans notre planche enluminée même, les traits de ce bec, son renflement, son aplatissement, ne sont pas assez fortement prononcés, et qu'il est figuré trop pointu.

Pline semble mettre cet oiseau au nombre des cigognes, et Séba se persuade mal à propos, que le phénicoptère chez les anciens était rangé parmi les ibis. Il n'appartient ni à l'un ni à l'autre de ces genres; non seulement son espèce est isolée, mais seul il fait un genre à part: et du reste, quand les anciens placent ensemble les espèces analogues, ce n'est point dans les idées étroites, ni suivant les méthodes scholastiques de nos nomenclateurs, c'est en observant dans la nature, par quelles ressemblances des mêmes facultés, des mêmes habitudes, elle rapproche certaines espèces, les rassemble et en forme, pour ainsi dire, un groupe réuni par des manières communes de vivre et d'être.

On peut s'étonner avec raison de ne point trouver dans Aristote le nom du phénicoptère, quoique nommé dans le même temps par Aristophane, qui le range dans la troupe des oiseaux de marais (λιμναίοι); mais il était rare et peut-être étranger dans la Grèce. Héliodore (1) dit expressément que

(1) Ethiopic., lib. VI.

le phénicoptère est un oiseau du Nil : l'ancien Scholiaste sur Juvénal (1) dit aussi qu'il est fréquent en Afrique; cependant il ne paraît pas que ces oiseaux demeurent constamment dans les climats les plus chauds, car on en voit quelques-uns en Italie, et en beaucoup plus grand nombre en Espagne (2); et il est peu d'années où il n'en arrive pas quelques-uns sur nos côtes de Languedoc et de Provence, particulièrement vers Montpellier et Martigues (3), et dans les marais près d'Arles (4); d'où je m'étonne que Belon, observateur si instruit, dise qu'on n'en voit aucun en France qui n'y ait été apporté d'ailleurs (5). Cet oiseau aurait-il étendu ses migrations d'abord en Italie, où autrefois il ne se voyait pas, et ensuite jusque sur nos côtes?

Il est, comme on le voit, habitant des contrées du Midi, et se trouve dans l'ancien continent, depuis les côtes de la Méditerranée jusqu'à la pointe la plus australe de l'Afrique (6); on en trouve en

(1) Satyre XI, vers 139.

(2) Belon, Nat. des Oiseaux, page 199.

(3) Lister., annot. in Apicium, lib. V, cap. 7.—Rai, Synops., p. 117.

(4) Peiresc. vita, lib. II.

(5) « Il n'est point vu au pays de deça, si on ne l'apporte prisonnier, « et combien qu'il soit oiseau palustre, toutefois il n'est guères prins de « ce côté de la mer océane; mais il est quelquefois vu en Italie, et plus « souvent en Espagne qu'ailleurs, car on lui fait passer la mer. » Nat. des Oiseaux, page 199.

(6) « Ces oiseaux sont fort communs au Cap; pendant le jour ils « se tiennent sur le bord des lacs ou des rivières, et la nuit ils se re- « tirent sur les montagnes. » Kolbe, Description du cap de Bonne-Espérance, tome II, page 172.

grand nombre dans les îles du cap Vert, au rapport de Mandeslo, qui exagère la grosseur de leur corps, en le comparant à celui du cygne (1). Dampier rencontra quelques nids de ces oiseaux dans celle de Sal (2); ils sont en quantité dans les provinces occidentales de l'Afrique, à Angola, Congo et Bissao, où, par respect superstitieux, les Nègres ne souffrent pas qu'on tue un seul de ces oiseaux; ils les laissent paisiblement s'établir jusqu'au milieu de leurs habitations (3). On les trouve de même à la baie de Saldana (4), et dans toutes les

---

(1) On y voit (des îles du cap Vert), entre autres, une sorte d'oiseaux que les Portugais appellent *Flamingos*, qui ont le corps blanc et les ailes d'un rouge-vif, approchant de la couleur de feu, et qui sont aussi gros qu'un cygne. Voyage de Mandeslo, page 688.

(2) Histoire générale des Voyages, tome XII, page 229.

(3) « Les flamingos sont en grand nombre dans le canton, et si respectés par les Mandingos d'un village à demi-lieue de Geves, qu'il s'y en « trouve des milliers; ces oiseaux sont de la grandeur d'un coq-d'Inde.... « Les habitants du même village portent le respect si loin pour ces animaux, qu'ils ne souffrent pas qu'on leur fasse le moindre mal. Ils les « laissent tranquilles sur les arbres au milieu de leurs habitations, sans « être importunés de leurs cris, qui se font entendre néanmoins d'un « quart de lieue. Les Français en ayant tué quelques-uns dans cet asyle, « furent forcés de les cacher sous l'herbe, de peur qu'il ne prît envie « aux Nègres de venger sur eux la mort d'un oiseau si révéré. » Relation de Brue, Hist. générale des Voyages, tome II, page 590.

(4) « Dans la multitude d'oiseaux qu'on voit à la baie de Saldana, les « pélicans, les *flamingos*, les corbeaux, qui tous ont un collier blanc « autour du cou, quantité de petits oiseaux de différentes espèces, sans « compter ceux de la mer, dont la variété est innombrable, remplissent « tellement l'air, les arbres et la terre, qu'on ne peut se remuer sans en « faire partir un grand nombre. » Relation de Dounton; Histoire générale des Voyages, tome II, page 46.

terres voisines du cap de Bonne-Espérance, où ils passent le jour sur la côte, et se retirent la nuit au milieu des grandes herbes qui se trouvent dans quelques endroits des terres adjacentes (1).

Au reste, le flammant est certainement un oiseau voyageur, mais qui ne fréquente que les climats chauds et tempérés, et ne visite pas ceux du Nord; il est vrai qu'on le voit dans certaines saisons paraître en divers lieux, sans qu'on sache précisément d'où il arrive; mais jamais on ne l'a vu s'avancer dans les terres septentrionales, et, s'il en paraît quelques-uns, dans nos provinces intérieures de France, seuls et égarés, ils semblent y avoir été jetés par quelque coup de vent. M. Salerne rapporte, comme chose extraordinaire (2), qu'on en a tué un sur la Loire. C'est dans les climats chauds que ses courses s'exécutent; et il les a portées de l'un à l'autre continent, car il est du petit nombre d'oiseaux communs aux terres méridionales de tous deux (3).

---

(1) Histoire générale des Voyages, tome V, page 201.

(2) Page 362.

(3) « On voit dans l'île Maurice (île de France), beaucoup de certains oiseaux qu'on appelle *Géants*, parce que leur tête s'élève à la « hauteur d'environ six pieds; ils sont extrêmement haut montés, et ont « le cou fort long; le corps n'est pas plus gros que celui d'une oie; ils « paissent dans les lieux marécageux, et les chiens les surprennent sou- « vent, à cause qu'il leur faut beaucoup de temps pour s'élever de terre. « Nous en vîmes un jour un à Rodrigue, et nous le prîmes à la main, tant « il était gras; c'est le seul qne nous ayons remarqué, ce qui me fait croire

On en voit au Valparais, à la Conception, à Cuba (1), où les Espagnols les nomment *Flamencos* (2); il s'en trouve à la côte de Vénézuela près de l'île blanche et de l'île d'Aves, et sur l'île de la Roche, qui n'est qu'un amas d'écueils (3); ils sont bien connus à Cayenne, où les naturels du pays leur donnent le nom de *Tococo;* on les voit border le rivage de la mer ou voler en troupes (4); on les retrouve dans les îles de Bahama (5). Hans Sloane les place dans le catalogue des oiseaux de la Jamaïque (6); Dampier les retrouve à Rio de la Hacha (7); ils sont en très-grand nombre

---

« qu'il y avait été poussé par quelque vent, à la force duquel il n'avait pu « résister; ce gibier est assez bon. » Voyages de Franç. Leguat; Amsterdam, 1708, tome II, page 72.

(1) « Dans les petites îles, sous Cuba, à qui Colomb donna le nom de « *Jardin de la Reine*, on voit des oiseaux rouges de la forme des grues, « qui ne se trouvent que dans ces îles, où ils vivent d'eau salée, ou « plutôt de ce qu'ils y trouvent propre à les nourrir. » Herrera, cap. XIII.

(2) De Laët, Descrip. Ind. occid., lib. I, cap. II.

(3) Idem, lib. XVIII, cap. XVI.

(4) Barrère, Hist. nat. de la France équinox. Les bois à Cayenne sont peuplés de *flammands*, de colibris, d'ocos et de toucans. Voyage de Froger.

(5) Klein, De avib. errat., pag. 165.

(6) Hist. nat. of Jamaïc., tom. II, pag. 321. These are common in the Marshy and fenny places, and Likewise shallow baies of Jamaïca.

(7) « J'ai vu des flamingos à Rio de la Hacha, et à une île située près « du continent de l'Amérique, vis-à-vis de Curaçao, et que les pirates « appellent l'*île de Flamingo*, à cause de la prodigieuse quantité de ces « oiseaux qui y nichent » Dampier, Nouveau Voyage autour du monde, tome I, page 94.

à Saint-Domingue (1), aux Antilles, et aux îles Caribes (2), où ils se tiennent dans les petits lacs salés et sur les lagunes. Celui dont Séba donne la figure, lui avait été envoyé de Curaçao (3); on en trouve également au Pérou (4), jusqu'au Chili (5). Enfin il est peu de régions de l'Amérique méridionale, où quelques voyageurs n'aient rencontré ces oiseaux.

Ces flammants d'Amérique sont partout les mêmes que ceux de l'Europe et d'Afrique; l'espèce de ces oiseaux semble être unique et plus isolée qu'aucune autre, puisqu'elle s'est refusée à toute variété.

Ces oiseaux font leurs petits sur les côtes de

---

(1) « A Saint-Domingue, les flamingos bordent les marais en grandes « troupes, et comme ils ont les pieds d'une extrême hauteur, on les « prendrait de loin pour un escadron rangé en bataille. » Hist. générale des Voyages, tome XII, page 228. — « Les endroits que les flamants « fréquentent le plus volontiers à Saint-Domingue, sont les marécages de « la *Gonave* et de l'*île à Vache*, petites îles situées, l'une à l'ouest du « Port-au-Prince, l'autre au sud de la ville des Cayes. Ces îles leur « plaisent, et parce qu'elles sont inhabitées, et parce qu'il s'y trouve plusieurs « lagons et marais d'eau salée; ils fréquentent aussi beaucoup le fameux « étang de *Riquille*, qui appartient aux Espagnols. On en voit à l'est « de la plaine du *Cul-de-sac*, dans un grand étang qui contient plusieurs « îlets; mais du reste, on observe que le nombre de ces oiseaux di- « minue à mesure que l'on dessèche les marécages et que l'on abat les « hautes futaies qui garnissent les bords des grands étangs. » Extrait des Mémoires communiqués par M. le chevalier Lefebvre Deshayes.

(2) Hernandez, Rochefort.

(3) Thes., tab. 67.

(4) De Laët.

(5) Frésier, page 73.

Cuba et des îles de Bahama (1), dans les plages noyées et sur les îles basses, telles que celles d'Aves (2), où Labat trouva nombre de ces oiseaux et leurs nids (3); ce sont de petits tas de terre glaise et de fange amassée du marais, relevés d'environ vingt pouces en pyramide au milieu de l'eau, où leur base baigne toujours, et dont le sommet tronqué, creux et lissé, sans aucun lit de plumes ni d'herbes, reçoit immédiatement les œufs que l'oiseau couve en reposant sur ce petit monticule (4), les jambes pendantes, dit Catesby, comme un homme assis sur un tabouret, et de manière qu'il ne couve ses œufs que du croupion et du bas-ventre. Cette singulière situation est nécessitée par la longueur de ses jambes, qu'il ne pourrait jamais ranger sous lui s'il était accroupi. Dampier décrit de même leur manière de nicher dans l'île de Sal (5). C'est toujours dans les lagunes

(1) Catesby, Nat. hist. of Carolina, tom. I, pag. 73.

(2) Cinquante lieues sous le vent de la Dominique.

(3) Histoire générale des Voyages, tome XV, page 673.

(4) « On me montra quantité de leurs nids; ils ressemblent à des cônes « tronqués, composés de terre grasse, d'environ dix-huit à vingt pouces « de hauteur, sur autant de diamètre par le bas; ils les font toujours dans « l'eau, c'est-à-dire dans des mares ou des marécages : ces cônes sont « solides jusqu'à la hauteur de l'eau, et ensuite vides comme un pot avec « un trou en haut; c'est là-dedans qu'ils pondent deux œufs qu'ils « couvent en s'appuyant contre et couvrant le trou avec leur queue; j'en « ai rompu quelques-uns sans y trouver ni plumes, ni herbes, ni aucune « chose pour reposer les œufs; le fond est un peu concave et les parois « fort unies. » Labat, tome IV, page 425.

(5) « Ils font leur nid dans les marais où il y a beaucoup de boue

et les mares salées qu'ils placent leurs nids; ils ne font que deux œufs ou trois au plus (1), ces œufs sont blancs, gros comme ceux de l'oie et un peu plus allongés (2); les petits ne commencent à voler que lorsqu'ils ont acquis presque toute leur grandeur; mais ils courent avec une vitesse singulière (3), peu de jours après leur naissance.

Le plumage est d'abord d'un gris-clair, et cette couleur devient plus foncée à mesure que leurs plumes croissent, mais il leur faut dix ou onze mois pour l'entier accroissement de leur corps, et ce n'est qu'alors qu'ils commencent à prendre leur

---

« qu'ils amoncèlent avec leurs pates, et en font de petites hauteurs qui « ressemblent à de petites îles, et qui paraissent hors de l'eau d'un pied « et demi de haut; ils font le fondement de ces éminences larges, et le « conduisent toujours en diminuant jusqu'au sommet, où ils laissent un « petit trou pour pondre; quand ils pondent ou qu'ils couvent, ils se « tiennent debout, non sur l'éminence, mais tout auprès, les jambes à « terre et dans l'eau, se reposant contre leur monceau de terre, et cou- « vrant leur nid de leur queue; ils ont les jambes fort longues, et comme « ils font leurs nids à terre, ils ne peuvent, sans endommager leurs œufs « ou leurs petits, avoir les jambes dans leur nid, ni s'asseoir dessus, ni « s'appuyer tout le corps qu'à la faveur de cet admirable instinct que la « nature leur a donné; ils ne pondent jamais que deux œufs et rarement « moins. Les jeunes ne peuvent voler qu'ils n'aient presque toutes leurs « plumes, mais ils courent avec une vitesse prodigieuse. » Dampier, tome I, page 93.

(1) They never lay more than three eggs, and seldom fewer. Philos. Transact., n° 350.

(2) Décrit sur des œufs de *tokoko* ou *flammant* de Cayenne, au Cabinet du Roi.

(3) The young ones cannot fly til they are almost full grown; but will run prodigiously fast. Philosoph. Transact., ibid.

belle couleur, dont les teintes sont faibles dans la jeunesse, et deviennent plus fortes et plus vives à mesure qu'ils avancent en âge (1). Suivant Catesby, il se passe deux ans avant qu'ils acquièrent toute leur belle couleur rouge (2). Le P. Dutertre fait la même remarque (3); mais quel que soit le progrès de cette teinte dans leur plumage, l'aile est colorée la première, et le rouge y est toujours plus éclatant que partout ailleurs; cette couleur s'étend ensuite de l'aile sur le croupion, puis sur le dos et la poitrine et jusque sur le cou; il y a seulement dans quelques individus de légères variétés de nuances qui paraissent suivre les différences du climat; par exemple, nous avons remarqué le rouge plus ponceau dans le flammant du Sénégal, et plus orangé dans celui de Cayenne: seule différence qui ne suffit pas pour constituer deux espèces comme l'a fait Barrère (4).

Leur nourriture, dans tout pays, est à-peu-près la même; ils mangent des coquillages, des œufs

(1) « Ils diffèrent en couleur, d'autant qu'ils ont le plumage blanc « quand ils sont jeunes; puis après, à mesure qu'ils croissent, ils de- « viennent couleur de rose, et enfin quand ils sont âgés, tout incarnat. » De Laët, page 583. Voyez aussi Labat, tome VIII, page 291.

(2) Hist. nat. of Carolina, tome I, pag. 73.

(3) « Les jeunes sont beaucoup plus blancs que les vieux, ils rou- « gissent à mesure qu'ils avancent en âge; j'en ai vu aussi quelques-uns « qui avaient les ailes mêlées de plumes rouges, noires et blanches; je « crois que ce sont les mâles. » Histoire des Antilles.

(4) « Phœnicopterus ex cinereo puniceus; phœnicopterus roseus; « phœnicopterus phœniceus. » Ornithol. Specim. nov.

de poissons et des insectes aquatiques : ils les cherchent dans la vase en y plongeant le bec et partie de la tête ; ils remuent en même temps et continuellement les pieds de haut en bas pour porter la proie avec le limon dans leur bec, dont la dentelure sert à la retenir. C'est, dit Catesby, une petite graine ronde semblable au millet, qu'ils élèvent ainsi en agitant la vase, qui fait le grand fonds de leur nourriture ; mais cette prétendue graine n'est vraisemblablement autre chose que des œufs d'insectes, et surtout des œufs de mouches et moucherons, aussi multipliés dans les plages noyées de l'Amérique, qu'ils peuvent l'être dans les terres basses du Nord, où M. de Maupertuis dit avoir vu des lacs tout couverts de ces œufs d'insectes qui ressemblaient à de la graine de mil (1). Apparemment ces oiseaux trouvent aux îles de l'Amérique cet aliment en abondance ; mais sur les côtes d'Europe, on les voit se nourrir de poisson ; les dentelures dont leur bec est armé n'étant pas moins propres que des dents à retenir cette proie glissante.

Ils paraissent comme attachés aux rivages de la mer ; si l'on en voit sur des fleuves, comme sur le Rhône (2), ce n'est jamais bien loin de leur embouchure ; ils se tiennent plus constamment dans

(1) Voyage en Laponie pour la mesure de la terre. Tome III des Œuvres de Maupertuis, page 116.

(2) Peiresc. vita, lib. II.

les lagunes, les marais salés et sur les côtes basses; et l'on a remarqué, quand on a voulu les nourrir, qu'il fallait leur donner à boire de l'eau salée (1).

Ces oiseaux sont toujours en troupes, et pour pêcher ils se forment naturellement en file, ce qui de loin présente une vue singulière, comme de soldats rangés en ligne (2); ce goût de s'aligner leur reste, même lorsque placés l'un contre l'autre, ils se reposent sur la plage (3); ils établissent des sentinelles et font alors une espèce de garde, suivant l'instinct commun à tous les oiseaux qui vivent en troupes; et quand ils pêchent, la tête plongée dans l'eau, un d'eux est en vedette, la tête haute (4); et si quelque chose l'alarme, il jette

---

(1) « Gregatim degunt et juxtà littora, atque in ipsis marinis fluctibus « victum quærunt, salsis undis ita assuetæ, ut quum ab indis aluntur « (nam et cicurantur). Sal potui ipsarum necessario admisceatur. » De Laët, Descrip. Ind. occid, lib. II, cap. 11. Labat et Charlevoix disent la même chose.

(2) « Les flamingos bordent les marais en grandes troupes à Saint-« Domingue, et comme ils ont les pieds d'une extrême hauteur, on les « prendrait de loin pour un escadron rangé en bataille. » Hist. générale des Voyages, tome XII, page 229.

(3) « Ils se tiennent ordinairement sur leurs jambes l'un contre l'autre, « sur une seule ligne; dans cette situation il n'y a personne qui, à la « distance d'un demi-mille, ne les prît pour un mur de briques, parce « qu'ils en ont exactement la couleur. » Relation de Robertz; Histoire générale des Voyages, tome II, page 364.

(4) « Ils sont toujours en garde contre la surprise de leurs ennemis, « et l'on prétend qu'il y en a quelques-uns en sentinelle, tandis que les « autres sont occupés à chercher leur vie; avec cela, on dit qu'ils « éventent la poudre d'assez loin, ainsi on les approche difficilement.

un cri bruyant qui s'entend de très-loin, et qui est assez semblable au son d'une trompette (1); dès-lors toute la troupe se lève et observe dans son mouvement de vol un ordre semblable à celui des grues : cependant lorsqu'on surprend ces oiseaux, l'épouvante les rend immobiles et stupides, et laisse au chasseur tout le temps de les abattre presque jusqu'au dernier. C'est ce que témoigne Dutertre (2), et c'est aussi ce qui peut concilier les récits contraires des voyageurs, dont les uns représentent les flammants comme des oiseaux défiants (3) et qui ne se laissent guère appro-

« Nos anciens boucaniers se servaient, pour les tuer, d'un stratagème « semblable à celui dont on dit que les Floridiens usent pour approcher « les cerfs; ils se couvraient d'une peau de bœuf, et prenant le dessous « du vent, ils approchaient leur proie sans que les *flamands*, accoutumés « à voir paître des bœufs dans les campagnes, en fussent effarouchés, de « sorte qu'ils les tiraient à leur aise. » Histoire de Saint-Domingue, par le P. Charlevoix; Paris, 1730, tome I, page 30. Voyez la même chose, Hist. nat. et morale des Antilles, page 151.

(1) « Ces oiseaux ont le ton de voix si fort, qu'il n'y a personne en « les entendant, qui ne crût que ce sont des trompettes qui sonnent; « ils sont toujours en bandes, et pendant qu'ils ont la tête cachée, bar- « bottant dans l'eau, comme les cygnes, pour trouver leur mangeaille, il « y en a toujours un en sentinelle tout debout, le cou étendu, l'œil cir- « conspect et la tête inquiète; sitôt qu'il aperçoit quelqu'un, il sonne de « la trompette, donne l'alarme au quartier, prend le vol tout le premier « et tous les autres le suivent. » Hist. nat. des Antilles.

(2) « Que si on peut les surprendre, ils sont si faciles à tuer, que les « moindres blessures les font demeurer sur la place. » Ibidem.

(3) « Ils ont l'ouïe et l'odorat si subtils, qu'ils éventent de loin les « chasseurs et les armes à feu; pour éviter aussi toute surprise, ils se posent « volontiers en des lieux découverts et au milieu des marécages, d'où ils « peuvent appercevoir de loin leurs ennemis, et il y en a toujours un de « la bande qui fait le guet. » Rochefort, Histoire des Antilles.

cher (1), tandis que d'autres les disent lourds, étonnés (2), et se laissant tuer les uns après les autres (3).

Leur chair est un mets recherché; Catesby la compare pour sa délicatesse à celle de la perdrix; Dampier dit qu'elle est de fort bon goût quoique maigre; Dutertre la trouve excellente, malgré un petit goût de marais; et la plupart des voyageurs en parlent de même (4). M. de Peiresc est presque le seul qui la dise mauvaise; mais à la différence que peuvent y mettre les climats, il faut joindre l'épuisement de ces oiseaux qui n'arrivent sur nos côtes que fatigués d'un long vol. Les anciens en ont parlé comme d'un gibier exquis (5). Philos-

(1) « Ces oiseaux se laissent approcher difficilement : Dampier et deux « autres chasseurs, s'étant placés le soir près du lieu de leur retraite, les « surprirent avec tant de bonheur, qu'ils en tuèrent quatorze de leurs « trois coups. » Relation de Robertz; Histoire générale des Voyages, tome II, page 364.

(2) *Stolida avis*, dit Klein.

(3) « Un homme en se cachant de manière qu'ils ne puissent le voir, « en peut tuer un grand nombre; car le bruit d'un coup de fusil ne leur « fait pas changer de place, ni la vue de ceux qui sont tués au milieu « d'eux n'est pas capable d'épouvanter les autres, ni de les avertir du « danger où ils sont; mais ils demeurent les yeux fixes, et pour ainsi dire « étonnés, jusqu'à ce qu'ils soient tous tués, ou du moins la plupart. » Catesby, Nat. hist. of Carolin., tom. I, pag. 73.

(4) « Ces oiseaux sont en grand nombre dans les pays du Cap; leur « chair est saine et de bon goût : on assure que leur langue a le goût de « la moëlle. » Hist. générale des Voyages, tome V, page 201. — Ils sont gras et leur chair est délicate. Rochefort.

(5) Caligula devenu assez fou pour se croire Dieu, avait choisi le phénicoptère avec le paon, pour les hosties exquises qu'on devait immoler

trate le compte entre les délices des festins (1); Juvénal reprochant aux Romains leur luxe déprédateur, dit qu'on les voit couvrir leurs tables et des oiseaux rares de Scythie et du superbe phénicoptère. Apicius donne la manière savante de l'assaisonner (2), et ce fut cet homme dont la voracité, dit Pline, *engloutissait les races futures* (3), qui découvrit à la langue du phénicoptère cette saveur qui la fit rechercher comme le morceau le plus rare (4). Quelques-uns de nos voyageurs, soit

---

à sa divinité; et la veille du jour où il fut massacré, dit Suétone, il s'était aspergé dans un sacrifice du sang d'un phénicoptère.

(1) Vita Apollon., lib. VIII.

(2) « Phœnicopterum elixas, lavas, ornas; includis in cacabum; adjicies aquam, salem et aceti modicum. Dimidiâ cocturâ alligas fasciculum porri et coriandri, ut coquatur. Propè cocturam defrutum mittis, coloras : adjicies in mortarium piper, cuminum, coriandrum, laseris radicem, mentham, rutam; fricabis; suffundis acetum : adjicies caryotam. Jus de suo sibi perfundis; reexinanies in eumdem cacabum : amilo obligas; jus perfundis, et inferes. » *Aliter :* « Assas avem; teres piper, ligusticum, apii semen, sesamum, defrutum, petroselinum, mentham, cepam siccam, caryotam; melle, vino, liquamine, aceto, oleo et defruto temperabis. » De Obson. et Condim., lib. VI, cap. VII.

(3) « Phœnicopteri linguam præcipui esse saporis Apicius docuit, nepotum omnium altissimus gurges. »

(4) Lampride compte parmi les excès d'Héliogabale, celui d'avoir fait paraître à sa table des plats remplis de langues de phénicoptères. Suétone dit que Vitellius rassemblant les délices de toutes les parties du monde, faisait servir à-la-fois, dans ses festins, les foies de scares, les laites de murènes, les cervelles de faisans, et les langues de phénicoptères; et Martial faisant honte aux Romains de leurs goûts destructeurs, fait dire à cet oiseau, que son beau plumage a frappé les yeux, et que sa langue est devenue la proie des gourmands, tout comme si cette langue eût dû

dans le préjugé des anciens ou d'après leur propre expérience, parlent aussi de l'excellence de ce morceau (1).

La peau de ces oiseaux, garnie d'un bon duvet, sert aux mêmes usages que celle du cygne (2). On peut les apprivoiser assez aisément, soit en les prenant jeunes dans le nid (3), soit même en les attrapant déjà grands dans les piéges ou de toute autre manière (4); car quoiqu'ils soient très-sau-

---

piquer leur goût dépravé, autant que la langue musicale et charmante du rossignol, autre tendre victime de ces déprédateurs :

> Dat mihi penna rubens nomen; sed lingua gulosis
> Nostra sapit : quid, si garrula lingua foret?

(1) Mais surtout leur langue passe pour le plus friand morceau qui puisse être mangé. Dutertre. — Ils ont la langue fort grosse, et vers la racine un peloton de graisse qui fait un excellent morceau. Un plat de langues de flamingos serait, suivant Dampier, un mets digne de la table des rois. Histoire générale des Voyages, tome II, page 364. Relation de Robertz.

(2) On les écorche, et de leurs peaux on en fait des fourrures que l'on dit être très-utiles à ceux qui sont travaillés de froideurs et de débilité d'estomac. Dutertre.

(3) « Je souhaitais fort d'en avoir de jeunes pour les apprivoiser; car « on en vient à bout, et j'en ai vu de fort familiers chez le gouverneur « de la Martinique.... En moins de quatre ou cinq jours, les jeunes « que nous prîmes venaient manger dans nos mains, cependant je les « tenais toujours attachés, sans me fier trop à eux, car un qui s'était dé- « taché, s'enfuit vîte comme un lièvre, et mon chien eut de la peine à « l'arrêter. » Labat, Nouveau Voyage aux îles d'Amérique, tome VIII, pages 291 et 292.

(4) « Un flamant sauvage étant venu se poser dans une mare près de « notre habitation, on y chassa un flamant domestique qui vivait dans la « basse-cour, et le négrillon qui le soignait, porta le baquet dans lequel « il le nourrissait, au bord de la mare à quelque distance, et se cacha au-

vages dans l'état de liberté, une fois captif le flammant paraît soumis, et semble même affectionné; et en effet il est plus farouche que fier, et la même crainte qui le fait fuir, le subjugue quand il est pris. Les Indiens en ont d'entièrement privés (1). M. de Peiresc en avait vu de très-familiers, puisqu'il donne plusieurs détails sur leur vie domes-

« près; le flamant domestique ne tarda pas à s'en approcher, et le flamant « sauvage de le suivre; celui-ci voulant prendre sa part des aliments, le « premier se mit à le chasser et à le battre, de manière que le petit nègre « qui faisait le mort à terre, trouva l'instant de le prendre en l'arrêtant « par les jambes. Un de ces oiseaux, pris à-peu-près de même, a vécu « quinze ans dans nos basse-cours; il vivait de bon accord avec les vo- « lailles, et caressait même ses compagnons de chambrée, les dindons et « les canards en les grattant sur le dos avec le bec. Il se nourrissait du « même grain que ces volailles, pourvu qu'il fût mêlé avec un peu d'eau; « au reste, il ne pouvait manger qu'en tournant le bec pour prendre les « aliments de côté; il barbottait d'ailleurs comme les canards, et con- « naissait si bien ceux qui avaient coutume d'avoir soin de lui, que quand « il avait faim il allait à eux, et les tirait avec le bec par les vêtements; « il se tenait très-souvent dans l'eau jusqu'à mi-jambe, ne changeant « guère de place, et plongeant de temps en temps sa tête au fond, afin « d'attraper de petits poissons, dont il se serait nourri de préférence au « grain; quelquefois il courait sur l'eau en la battant alternativement avec « ses pates, et en se soutenant par le mouvement de ses ailes à moitié « étendues; il ne se plaisait point à nager, mais à trépigner dans peu « d'eau; quand il tombait il ne se relevait que très-difficilement, aussi ne « s'appuyait-il jamais sur son ventre pour dormir, il retirait seulement « une de ses jambes sous lui, restait sur l'autre comme sur un piquet, « passait son cou sur son dos, et cachait sa tête entre le bout de son « aile et son corps, toujours du côté opposé à la jambe qui était pliée. » Lettre de M. Pommiés, commandant de milice au quartier de Nipes, à Saint-Domingue, communiquée par M. le chevalier Lefebvre Deshayes.

(1) « Ab indis domi aluntur; nam et cicurantur, » Descr. Ind. occid., lib. I, cap. 11.

tique (1). Ils mangent plus de nuit que de jour, dit-il, et trempent dans l'eau le pain qu'on leur donne; ils sont sensibles au froid et s'approchent du feu jusqu'à se brûler les pieds, et lorsqu'une de leur jambe est impotente, ils marchent avec l'autre en s'aidant du bec et l'appuyant à terre comme un pied ou une béquille; ils dorment peu et ne reposent que sur une jambe, l'autre retirée sous le ventre; néanmoins ils sont délicats et assez difficiles à élever dans nos climats; même il paraît qu'avec assez de docilité pour se plier aux habitudes de la captivité, cet état est très-contraire à leur nature, puisqu'ils ne peuvent le supporter long-temps, et qu'ils y languissent plutôt qu'ils ne vivent, car ils ne cherchent pas à se multiplier et jamais ils n'ont produit en domesticité (2).

(1) Peiresc. vita, lib. III.
(2) Barrère, ibidem.

FIN DU TOME X DES OISEAUX.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE DIXIÈME VOLUME DES OISEAUX.

PAR BUFFON, 1781.

FIN DE LA TABLE DES ARTICLES.

TABLE RAISONNÉE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE DIXIÈME VOLUME DES OISEAUX.

HISTOIRE NATURELLE.

FIN DE LA TABLE.